
FILS DU DIABLE
LES NUITS DE PARIS
STÈRES
LA FORÊT DE RENNES
ONTAINE AUX PERLES
PAUL FÉVAL
ŒUVRES
choisies







LES

TRIBUNAUX SECRETS

TOME SEPTIÈME





LA REINE DES MOLLI-MAGUIRES

LES

TRIBUNAUX SECRETS

OUVRAGE HISTORIQUE

PAR

PAUL FÉVAL

FRANCS JUGES. — FANATIQUES, — CONSPIRATEURS. — DRUIDES. — ASSASSINS. — THAUMATURGES.
INQUISITEURS. — PROPHÈTES. — MOLLY-MAGUIRES.
ENFANTS BLANCS. — PIEDS NOIRS. — ROIS. — TRIBUNS. — ESCLAVES. — CARBONARI.
TEMPLIERS. — CHEVALIERS DE MALTE, ETC., ETC.

ORIGINES MYSTÉRIEUSES, RÉVÉLATIONS HISTORIQUES, REVERS DES MÉDAILLES ILLUSTRES



PARIS

LEGRAND, POMEY ET CROUZET, LIBRAIRES-ÉDITEURS

48, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE

Près le Luxembourg.



LES

TRIBUNAUX SECRETS

LES MOLLY MAGUIRES.

CHAPITRE PREMIER.

Les Molly Maguires. — La petite Kate Néale et le major des dragons de la reine. — Les amoureux de Kate : Mickley et Owen. — Les *Bogs*. — Une ferme irlandaise. — Les saints et les martyrs. — Convention entre amoureux. — L'explication du major Patrick.

La petite Kate Néale était, sans contredit, la plus jolie fille du Connaught ; elle appartenait à une famille, sinon riche, du moins aisée, car il n'y a pas de familles riches dans le Connaught ; elle n'avait ni frère ni sœur, et vivait près de son père, exclusivement occupée des soins de sa toilette, dont elle avait fait une étude toute particulière.

La jolie Kate était coquette, et elle aimait par-dessus tout les

louanges qui chantaient sa beauté et sa grâce charmante ; les jeunes garçons l'entouraient à l'envi, et bien qu'elle n'eût encore que seize ans à peine, elle n'aurait eu qu'à choisir, si elle l'avait voulu, parmi le groupe d'adorateurs qui l'entourait, et dans lequel se trouvaient les plus beaux et les moins pauvres jeunes gens de l'Irlande de l'ouest.

Mais si Kate Néale était coquette, elle n'était pas moins ambitieuse ; bien souvent le soir, accoudée seule et pensive sur sa fenêtre qui donnait sur le lac Corrib, elle avait laissé sa pensée soulever le voile mystérieux qui lui cachait l'avenir, et Dieu seul sait les rêves d'or qu'elle faisait.

Son regard, chargé de langueurs, plongeait au loin dans la brume transparente qui s'élevait du lac, et, au milieu du silence recueilli de la nuit, elle écoutait les mille voix qui s'élevaient de son cœur ému, et qui troublaient sa raison.

Les rayons de la lune, réfractés par les nuages, dispersaient au loin leurs clartés blanchâtres et indécises. Elle avait sous ses pieds la grande vallée où s'assied le village de Kaockderry. A sa gauche, les cimes noires des Mamturks découpaient le ciel gris ; à sa droite, se dressaient les pics énormes du Moyher, qui regardent le comté de Clare.

Le lac Corrib étendait au loin ses eaux tranquilles que recouvrait une brume laiteuse. Le reste du paysage mêlait ses lignes confuses et prolongeait jusqu'à l'horizon des alternatives de lumière grisâtre et d'ombres épaisses.

Enfin, tout le long de la rive, il y avait dans les glaïeuls des petits bateaux de pêche appartenant aux paysans du village.

Malgré la beauté calme et reposée du paysage qu'elle avait sous les yeux, cependant la jolie Kate sentait son cœur troublé battre avec force.

Ce n'était pas les cimes noires des Mamturks, les pics énormes

du Moyher, le lac Corrib et les glaïeuls qui attiraient son regard et absorbaient son attention ; la pauvre enfant allait plus loin, et c'est vers le comté de Clare que sa pensée s'envolait sur les ailes ambitieuses de ses désirs.

Il n'y avait pas encore bien longtemps qu'il était venu au pays un certain major Patrick. Une sourde agitation régnait dans le Connaught depuis quelques mois; on disait que les anciennes société des *White boys* et des *Pieds noirs* s'étaient reconstituées sur de nouvelles bases, que la guerre de la torche et du poignard allait recommencer, et l'Angleterre s'était hâté d'envoyer quelques régiments pour comprimer ces tentatives de révolte qui paraissent se reproduire périodiquement au sein de l'Irlande désespérée.

Le major Patrick commandait un de ces régiments, et pendant une quinzaine de jours il avait occupé les environs de Galway ; souvent Kate l'avait vu passer près de la ferme de son père; plusieurs fois même le major s'y était arrêté, et avait causé avec la jolie fille.

Le cœur de Kate Néale n'avait pu se défendre d'un certain mouvement d'orgueil en voyant le bel uniforme rouge du colonel, et depuis ce jour, bien que Patrick fût parti pour le comté de Clare, où il devait séjourner, bien qu'elle ne dût plus le revoir peut-être. Kate, la pauvre et charmante Kate ne songeait qu'à lui, ne rêvait que de lui.

Quant au major, il est bien vrai qu'il avait remarqué la beauté de la jeune fille; mais il avait en ce moment bien d'autres préoccupations, et il était peu vraisemblable qu'il eût emporté au delà des monts un amour semblable à celui qu'il avait inspiré.

Kate pensait donc au major, et tous les soirs, après avoir reçu le baiser de son père, elle montait dans sa petite chambre, ouvrait sa fenêtre, et regardait au loin.

Qui sait?

La présence des uniformes rouges n'avait pas suffi pour apaiser

les troubles du Connaught; les sociétés continuaient leur propagande active, et il était probable qu'au premier jour l'incendie recommencerait.

Qu'importait à Kate le malheur du Connaught, si ce malheur devait ramener près d'elle l'homme qu'elle aimait?...

Elle entendait chaque jour son père parler des malheureux qui habitent les *Bogs;* les paysans qui venaient les visiter racontaient leur misère et leur désespoir; il était évident pour tous qu'une lutte allait s'engager et qu'elle serait terrible; on citait même les endroits où les réunions des catholiques se tenaient, et l'on ajoutait que la guerre commencerait dès que les malheureux auraient trouvé un chef assez audacieux pour se mettre ouvertement à leur tête.

Parmi les jeunes gens du Connaught que l'amour retenait autour de Kate Néale, il y en avait deux surtout qui passaient pour être les plus favorisés par la jeune fille, dont on était loin de connaître l'amour mystérieux.

De ces deux jeunes gens, l'un se nommait Owen, et l'autre Mickley.

Mickley avait trente-deux ans, il était grand de taille, il avait le visage rude et passionné, la tête chevelue, et paraissait doué d'une grande force de corps; Owen était peut-être moins vigoureux que son rival, mais il avait d'autres qualités physiques qui faisaient de lui un des plus beaux garçons du Connaught.

Owen avait un large front de penseur, son regard était profond et vif; il y avait de la distinction dans son sourire; il n'avait pas la taille herculéenne de Mickley, mais son visage annonçait une intelligence supérieure et une indomptable puissance de volonté.

Tous les deux aimaient Kate avec passion, et ni l'un ni l'autre n'eût cédé la place sans combat. Kate, malgré l'amour profond qu'elle ressentait pour le major, prenait plaisir à celui qu'elle avait inspiré aux deux jeunes gens, et elle se faisait un jeu d'enfant, un jeu

cruel, d'allumer tour à tour et sans pitié, dans le cœur de Mickley et d'Owen, toutes les ardeurs de la jalousie.

Elle n'aimait cependant ni Owen, ni Mickley; mais ces deux hommes étaient en grande réputation dans le pays, et c'était pour elle une sorte de gloire, d'être courtisée par eux.

Ce n'était pas une très-bonne petite fille que Kate Néale. C'était une femme en herbe.

Au bout de quelques mois, Mickley et Owen s'ennuyèrent du rôle que leur faisait jouer la jeune fille, et comme après tout, ils ne pouvaient pas dire qu'ils fussent préférés l'un ou l'autre, un jour Mickley se rendit chez son rival, et lui fit une singulière proposition, à laquelle Owen était loin de s'attendre.

Owen demeurait avec sa sœur, dans les bogs qui commencent entre Headford et Carudulla.

Les bogs sont d'immenses marais où les *turf cutters* (coupeurs de tourbe) taillent la tourbe, qui est en Irlande le chauffage commun. Ces marais sont composés de terrains solides, entremêlés de terres meubles et de flaques d'eau croupissantes. On n'y peut faire un pas sans risquer de s'embourber, et les habitants du pays eux-mêmes, ne réussissent pas toujours à surmonter les dangers d'un voyage à travers les *bogs* en plein jour.

La nuit, ces dangers augmentent naturellement dans une proportion effrayante. Les longs bâtons ne suffisent plus à tâter les terrains nouveaux et à parer les fondrières.

Mickley franchit cependant sans difficulté la ligne des terres cultivées, et s'engagea résolument dans l'étroite langue de terre solide qui courait en zig-zag entre les fangeux précipices.

Il tournait les flaques d'eau, il doublait ces gazons perfides qui recouvraient des lacs de boue; il s'enfonçait intrépidement au milieu des forêts de joncs et de pins de marais.

C'était la nuit; la lune était sous un énorme nuage, et la vaste

étendue des bogs se perdait dans une obscurité presque complète.

Enfin Mickley arriva au terme de son voyage nocturne, et il mit le pied sur la terre ferme. A quelques pas, il aperçut la ferme d'Owen.

La ferme d'Owen était située à deux cents pieds environ au-dessus des bogs, sur le versant du dernier mont de la chaîne de Mamiturks, qui domine l'extrémité occidentale de la province de Connaught.

Sa situation pittoresque, et les joyeux bouquets d'arbres qui l'entouraient d'une verte ceinture, sur le flanc de la montagne nue, lui donnaient un aspect d'aisance et de bonheur. Elle était plus grande que ne le sont d'ordinaire les habitations des fermiers irlandais, surtout dans cette pauvre province de Connaught, où l'homme vit et meurt dans des cabanes indignes de servir d'asile à des brutes.

Dès que Mickley eut pris pied sur la terre ferme, il gravit rapidement la côte roide qui conduisait à la ferme, et frappa à la porte.

Ce fut Peggy, la sœur d'Owen, qui vint lui ouvrir.

Malgré l'heure avancée de la nuit, Peggy était encore habillée; elle rougit jusqu'au front quand elle se trouva en face du jeune homme.

Celui-ci la salua avec une franche et cordiale amitié.

— La paix soit dans cette demeure, et Dieu vous fasse heureuse, Peggy, dit Mickley en entrant, je suis venu pour voir votre frère Owen, mon enfant, ne pourrais-je pas lui parler?

Peggy sourit, conduisit Mickley dans une grande salle, où elle le pria d'attendre, pendant qu'elle allait prévenir Owen.

Mickley remercia et s'assit.

La pièce dans laquelle on venait de l'introduire était grande; elle n'avait d'autres meubles que quelques siéges et une grande table.

A la muraille pendait une sorte de dressoir presque entièrement dégarni, et au-dessus de la cheminée, deux fusils rouillés croisaient leurs canons.

A droite de la table, qui n'occupait pas exactement le centre de la pièce, une corde tendue allait d'une muraille à l'autre.

Derrière cette corde, il y avait quelques animaux qui prenaient silencieusement leur nourriture.

C'était d'abord une vache d'assez belle venue qui semblait ménager l'herbe rare, étalée parcimonieusement devant elle.

C'était ensuite trois moutons à longues laines qui dormaient entassés dans un coin. C'était enfin un grand porc noir qui fourrait son museau en grognant, dans un amas de résidus de chanvre et d'épluchures de pommes de terre.

Ces hôtes divers étaient là chez eux, et n'essayaient point de franchir la limite imposée à leurs ébats.

Si les meubles manquaient dans cette pièce, il y avait en revanche profusion d'ornements aux murailles.

A la faible lueur de la chandelle de jonc, on voyait surgir de tous côtés les têtes enluminées d'une douzaine de saints, et les pâles figures de quelques victimes des luttes politiques, à qui le pieux souvenir de leurs frères avait fait une histoire et une célébrité.

Saints et martyrs formaient un cordon sans fin, et s'alignaient le long du mur, de manière à remplacer presque une tapisserie. Sous les estampes, on pouvait déchiffrer d'interminables légendes, les unes en vers, les autres en prose, qui racontaient la vie du saint représenté.

On voyait là, Saint-Patrick, le patron de l'Irlande, le compagnon de Saint Germain et de Lupus, le fondateur des nobles archevêchés d'Armagh; on voyait Saint Janvier, Saint Martin, Saint Gérald, et le fameux Fuin-Bar, *le saint à la blanche chevelure.*

Toutes ces vénérables images étaient entourées d'un nombre plus ou moins considérable de rameaux bénits aux grandes fêtes de l'année catholique; les plus illustres, Saint Patrick et Saint Fuin-Bar, avaient comme un cadre vert de buis et de laurier.

Quant aux héros politiques, on remarquait parmi eux John Keogh, le ferme et vaillant précurseur d'O'Connell, Wolf Tone, le chef des *Irlandais-unis*; et une foule d'obscurs martyrs à qui la poésie nationale avait tressé de belles couronnes.

Cette salle, malgré la naïve profusion des estampes grossières collées à ses murailles, malgré la pauvreté des meubles, malgré même le voisinage des animaux domestiques qui faisait de l'une de ses moitiés une étable, conservait en son aspect une sorte de grandeur sauvage.

Cela tenait beaucoup à la pièce elle-même, dont la charpente élevée se perdait dans l'obscurité.

Mickley s'approcha de la cheminée dans laquelle fumaient encore quelques tourbes coupées dans les *bogs* voisins, et se mit à ranimer le feu.

Puis, il laissa tomber sa tête dans ses mains, et se prit à rêver.

Toutefois, il ne demeura pas longtemps dans cette attitude, car la porte de la salle s'ouvrit, et Owen entra.

Owen s'était habillé à la hâte; il portait, comme Mickley, l'uniforme du paysan irlandais: veste ronde en étoffe de laine, légèrement pelucheuse, dont la couleur noirâtre a de rouges reflets; culotte courte d'un jaune cendré, bas de toile bleue, sur lesquels se lacent des brodequins en cuir non tanné.

Ce costume, nous n'avons pas besoin de le dire, est celui des laboureurs aisés. La majeure partie des habitants des campagnes n'a guère pour vêtements que d'informes haillons, et pour chaussure que la peau durcie de la plante de ses pieds.

Dès que Owen fut entré dans la salle, Mickley se leva et alla à lui.

Puis après une poignée de main, comme Owen demandait avec étonnement la cause de cette visite inattendue, les deux jeunes gens s'assirent auprès de la cheminée, et Mickley s'expliqua.

— Nous sommes tous les deux, dit-il, amoureux de la jolie Kate,

et pour rien au monde nous ne voudrions ni l'un ni l'autre renoncer à la place que nous croyons occuper dans le cœur de la fille de Jack Neale. Cependant, nous ne pouvons la posséder ensemble, elle ne peut appartenir qu'à l'un de nous deux, et je suis venu franchement vers vous, Owen, pour nous entendre à ce sujet, comme deux frères et deux bons catholiques doivent le faire.

— Sur ma foi ! répondit Owen, voilà une démarche à laquelle j'étais loin de m'attendre ; mais elle me plait, Mickley, et je suis prêt à faire ce que vous voudrez, pourvu que votre proposition soit acceptable.

— Cet amour et notre rivalité, reprit Mickley, absorbent notre temps, notre attention, nos efforts, et cependant, vous n'ignorez pas quelle est en ce moment la véritable situation du pays ?

— Je le sais !

— Nous vivons dans un misérable temps, Owen ; voici que les orangistes relèvent leur bannière, et commencent leurs assemblées maudites ; ce sont des brigands et des scélérats qui semblent nous défier. D'un autre côté, vous n'ignorez pas que les *Enfants blancs* et les *Pieds noirs* ont reparu, et que de pauvres paysans, égarés sans doute, attirent à eux, sous le nom de *Molly Maguires*, tout ce que la province renferme de têtes exaltées et de cœurs souffrants ; la guerre est imminente, et il est bon que les hommes de cœur se tiennent prêts à tous les événements qui peuvent surgir !

— J'ai entendu parler de cela, Mickley, répondit Owen ; mais vous le savez, je vis fort retiré près de ma sœur Peggy, que je voudrais voir mariée ; je sais que les Molly Maguires sont des Irlandais et des catholiques, et que les orangistes n'attendent qu'une occasion pour nous massacrer sans pitié, comme ils l'ont déjà fait bien des fois.

— Eh bien ! c'est cela, Owen, c'est cela, il ne faut pas que pour l'amour d'une femme nous fassions défaut au pays, qui a besoin de

nous; hâtons-nous donc d'en finir avec la petite Neale; mettons-la en demeure de se prononcer d'une manière péremptoire entre nous deux, et que celui qu'elle aura repoussé cède la place à l'autre sans murmurer: cela n'est-il pas votre avis?

Owen haussa la tête d'un air incrédule, et sourit.

— Voilà une singulière proposition, répondit-il; cependant, si elle est faite sincèrement, elle peut être acceptée; mais croyez-vous que la petite Neale se laisse ainsi forcer la main, et qu'elle consente à s'expliquer aussi nettement que vous le désirez? Elle est coquette, vous ne l'ignorez pas, Mickley, puisque ni moi ni vous ne savons à quoi nous en tenir sur ses sentiments. Pour moi, j'ai souvent pensé qu'elle vous préférait, et elle me dirait ajourd'hui que c'est moi qu'elle aime, que j'aurais bien de la peine à la croire.

— Aussi ne faut-il pas se contenter d'un simple aveu, repartit Mickley, en relevant la tête, voilà un an bientôt que la fille du vieux Neale nous retient à ses côtés comme deux enfants; pour moi, je suis las de ce rôle qu'elle nous force à jouer; il est indigne d'hommes comme nous, et si vous le voulez, avant deux jours elle aura choisi, et avant huit elle sera mariée à l'un de nous deux. Que dites-vous de cette résolution?

— Je dis qu'elle me plaît, quoique je compte peu sur le succès; à quand donc notre prochaine visite à Kate?

— Quand vous voudrez.

— Eh bien! que ce soit demain, dit Owen, je suis curieux de voir comment tout cela va tourner, et vers sept heures, je serai à la ferme du vieux Neale.

— A demain donc, dit Mickley en se levant.

— A demain, répondit Owen.

Peggy alla conduire Mickley jusqu'à la porte; elle lui souhaita un bon voyage, et le jeune homme s'éloigna.

II.

Peggy avait vingt ans. Elle était grande et son front pur, où se reflétait comme en un beau miroir l'inquiétude de son âme pensive, avait pour couronne les nombreux anneaux d'une magnifique chevelure. Ses traits gardaient dans leur exquise proportion le caractère de la race celtique. Sous les contours harmonieux de sa joue, on devinait la saillie de ses pommettes, et la ligne fière de ses sourcils surplombait au-dessus de son œil, dont elle ombrageait les rayons trop vifs.

Peggy avait dû être gaie aux jours de son enfance ; elle savait encore sourire, et son sourire était bien doux ; mais quelque chose, parmi la hautaine beauté de son visage, parlait de fatigue et de souffrance.

Il y avait un rêve au fond de ce cœur ; la vierge avait perdu le repos des heures d'ignorance.

Autour de ses grands yeux, des larmes avaient coulé, de ces belles larmes amères et suaves qu'arrache la première angoisse d'amour.

Et pour pleurer, Peggy avait dû bien souffrir, car elle était forte, et son âme se dressait contre la douleur aussi vaillante que le cœur d'un homme.

Quand Mickley fut parti, Peggy monta à sa chambre, et le regarda longtemps à travers ses larmes ; puis, quand il eut disparu dans le brouillard de la nuit, elle ferma doucement la fenêtre, et alla se jeter éplorée sur son lit.

Le lendemain, les deux jeunes hommes furent exacts au rendez-vous ; ils franchirent les bois, traversèrent le lac, et arrivèrent chez Kate Neale comme la nuit commençait.

Kate était seule ; le vieux Neale avait été obligé de s'éloigner ; les jeunes gens demandèrent à parler à Kate, et la coquette jeune fille

arriva rouge et joyeuse, car elle s'ennuyait bien depuis le départ du major Patrick.

Mickley était certainement beaucoup plus hardi que son compagnon : c'est lui qui devait porter la parole. Quoi qu'il fût bien résolu à la démarche dont il s'était chargé, cependant il ne put se défendre d'une certaine émotion, quand le moment fut venu de s'expliquer; il tourna pendant quelque temps autour de la question, parla de tout un peu, des fêtes du pays, du vieux Neale, de l'Irlande et de l'Angleterre, et finit en dernier lieu par aborder franchement le motif de leur venue.

— Kate, dit-il d'une voix tremblante, vous avez sans doute été surprise de nous voir venir, Owen et moi, à une pareille heure de nuit, quand jusqu'ici nous nous étions imposé le devoir de ne franchir ce seuil que pendant le jour, et votre père présent : il a fallu pour cela un motif puissant, Kate, et nous vous devons une explication catégorique.

Il y eut alors un moment de silence pendant lequel Kate regarda Mickley et Owen avec étonnement; mais Mickley poursuivit :

— Vous n'ignorez pas, dit-il, que nous vous aimons tous les deux d'un amour qui ne finira qu'avec notre vie; depuis un an, nous vous suivons partout, et tout le pays connaît aujourd'hui le sentiment réel, profond que vous nous avez inspiré. Jusqu'ici, Kate, vous vous êtes renfermée vis-à-vis de nous dans une réserve cruelle, et nous ignorons encore auquel de nous deux votre cœur a accordé la préférence... Cette situation, vous le comprendrez vous-même, j'en suis sûr, ne peut pas durer éternellement... et nous avons pensé à la faire cesser, avec tout le respect, tout l'amour que nous vous avons voué... Kate, nous voici tous les deux devant vous; nous avons fait le serment d'accepter sans murmurer votre décision; il n'y aura pas la moindre plainte de la part de celui que vous aurez repoussé, vous pouvez être assurée d'avance de son respect... Pro-

noncez-vous donc enfin, sans arrière-pensée, avec franchise, et dites, Kate, dites sans détour lequel de nous deux a su toucher votre cœur, lequel est parvenu à vous plaire !

Pendant que Mickley parlait, Kate avait rougi et pâli plus de vingt fois ; elle baissait les yeux et n'osait regarder ses deux amoureux Durant quelques minutes, un silence profond régna dans la chambre, et Owen crut devoir prendre la parole à son tour :

— Vous vous taisez, Kate? dit-il d'une voix rude et sonore, et cependant la réponse à la proposition faite par Mickley, en son nom et au mien, est bien facile : c'est un oui ou un non ; car c'est l'un de nous deux que vous aimez, n'est-il pas vrai?

— Et si ce n'était ni l'un ni l'autre? répondit la jeune fille tremblante.

Les deux jeunes gens relevèrent en même temps le front à cette question, et Owen pâlit.

— Si ce n'était ni l'un ni l'autre! dit-il avec un frisson, mais alors vous vous seriez jouée de nous, Kate ! Ah ! ce serait indigne, cela !

Kate ne répondit pas, et Mickley s'approcha d'elle, en proie à une violente émotion.

— Kate, lui dit-il d'une voix grave, vous venez de prononcer une parole cruelle, et, j'en suis certain, vous vous en repentez maintenant. Voyons, soyez franche ; pourquoi entretenir ainsi dans nos cœurs une incertitude désespérante ? c'est Owen que vous aimez ou c'est moi... répondez donc avec franchise, et, je vous le répète, aucun reproche ne tombera de nos lèvres après votre aveu.

Et comme Kate gardait encore le silence, il poursuivit :

— Kate, votre silence m'effraie, moins encore pour nous que pour vous-même. Serait-il donc vrai, comme l'a pensé Owen, que votre conduite envers nous n'ait été jusqu'ici qu'une indigne comédie, un mensonge ? Ah ! si vous vous êtes jouée de nous de la sorte,

Kate, soyez-en convaincue, nous saurons nous venger comme il convient à des Irlandais!

Kate n'avait pas trouvé une parole à répondre à ces reproches, elle se contenta de laisser tomber sa tête dans ses mains, et se prit à pleurer; mais ni Owen ni Mickley ne furent touchés de cette douleur qu'ils pensaient être feinte, comme l'amour qu'elle leur avait témoigné, et ils la regardèrent muets et calmes.

En ce moment, un bruit singulier se fit entendre au dehors. Le sol retentissait au loin sous les pas de nombreux chevaux lancés au galop, et, à chaque minute, ce bruit semblait se rapprocher de la ferme du vieux Néale.

Kate essuya rapidement ses larmes et écouta, tandis que les deux jeunes gens se précipitaient vers la fenêtre et regardaient.

Un coup d'œil leur suffit, et ils rentrèrent presque aussitôt dans la chambre.

— Les dragons du major Patrick! dit Owen.

— Le major Patrick! répéta Kate avec un éclair de joie dans les yeux.

Et elle s'élança vers la porte, sans prendre garde à Owen et à Mickley, que ce changement soudain avait frappés.

Mais déjà la troupe, commandée par le major lui-même, touchait à la ferme, et, quelques minutes après, Patrick baisait joyeusement la jeune fille au front.

Cependant, une fois cette caresse donnée à la jeune fille, le major s'arrêta et la considéra avec attention.

— Comment! s'écria-t-il alors, il y a un mois à peine que je vous ai quittée, chère enfant, et c'est pour vous retrouver tout en larmes! Par le diable! je voudrais savoir qui a pu vous faire du chagrin!

Et, en parlant ainsi, le major promena son regard provoquant sur les deux jeunes gens qui relevèrent fièrement le front.

Mais Kate vit promptement le danger, et elle se hâta de s'interposer.

— Personne, répondit-elle avec vivacité, personne... Ce sont deux amis d'enfance, et tous les deux seraient désolés...

Mais la pauvre Kate s'évertuait en vain à conjurer l'orage. Mickley et Owen avaient tout compris d'un regard, et ils n'étaient pas hommes à reculer ; le major, d'ailleurs, avait lui-même reconnu deux rivaux dans les jeunes gens, et un rayon de colère avait illuminé son regard.

— Qui sont-ils donc? demanda-t-il d'un ton suffisant, en se tournant vers Kate, qui commença à trembler.

— Deux hommes des montagnes, répondit Mickley, deux vaillants hommes, milord, qui ne craignent ni les orangistes, ni les Anglais, ni leurs dragons.

— Ah ! ah ! des catholiques, je pense !... fit l'Anglais, — des rebelles !...

— Ils ne le sont pas encore, major, répliqua Owen d'un air menaçant, mais ils pourront le devenir.

— Eh bien ! c'est bon à savoir, mes amis, dit le major, car on prendra ses précautions en conséquence... Holà ! Brazer !

— Qu'allez-vous faire ? s'écria Kate prête à tomber aux genoux de son amant.

— Oh ! presque rien, répondit Patrick... une leçon qu'on leur donnera, et qui sans doute dégoûtera ces messieurs du rôle qu'ils veulent essayer.

A l'appel de son chef, Brazer, un dragon, était entré dans la ferme. Le major se leva, et désignant Owen et Mickley :

— Maître Brazer, dit-il d'une voix impérieuse, emparez-vous de ces deux hommes, et qu'ils reçoivent une correction exemplaire.

A cette injonction, les deux jeunes gens se relevèrent indignés, et voulurent tenter une courageuse défense. Mais que pouvaient-ils

faire contre le nombre? vingt soldats firent irruption dans la ferme sur un signe de Brazer, et les malheureux Irlandais durent subir la correction qu'on avait ordonnée.

Owen se répandit en injures de toutes sortes, tandis que Mickley subit la honte d'une pareille humiliation sans mot dire.

Mais quand ils s'éloignèrent, ils avaient tous les deux dans le cœur une terrible soif de vengeance!

CHAPITRE II.

Suite des Molly Maguires. — Persécution protestante. — Avidité des Anglais. — Horrible code de ces mêmes Anglais, libéraux et généreux. — Association irlandaise.—Tribunal des White Boys.—Misère irlandaise.—Une cabane dans les Bogs.—Le signal.— Les grottes de Muyr. —La galerie du Géant.—Les payeurs de minuit. — Le BRULEUR. — Owen et Peggy.—La maison des morts.—Londres et les Irlandais. — Trois hurrahs pour Londres. — Une nuit irlandaise. — La quittance de minuit.

Quelques années s'étaient écoulées, la jolie Kate Neale était devenue la femme du major Patrick, et la pauvre Peggy, lasse d'attendre et de souffrir, s'était laissé épouser par un honnête Irlandais qui l'aimait depuis longtemps, et qui avait plusieurs fois demandé inutilement sa main. Owen avait de son côté cherché, et il avait trouvé une charmante fille de Galway, auprès de laquelle il vivait sinon heureux, du moins calme et reposé.

Quant à Mickley, il avait disparu depuis un an environ, et on

ignorait complétement ce qu'il était devenu. Ces quelques années avait suffi pour modifier profondément l'attitude des deux partis opposés ; à l'instant où nous reprenons ce récit, la guerre était ouvertement déclarée entre les protestans et les catholiques et les Molly-Maguires ; ces terribles descendants des *White Boys,* et des *pieds noirs,* avaient audacieusement pris la torche et le poignard.

L'Europe catholique a suivi, avec un vif intérêt, les progrès de la lutte soutenue par le peuple irlandais, contre la volonté et les préjugés de ses vainqueurs ; c'est que cette lutte féconde en enseignements pour tous, doit amener tôt ou tard le triomphe des opprimés, et donner à toutes les tyrannies une éclatante leçon.

L'Angleterre a, pendant plusieurs siècles, gouverné avec une verge de fer un peuple dont le génie lui faisait ombrage, elle a voulu le dégrader et l'anéantir, et voici que ce peuple se relève aujourd'hui plus fort, plus nombreux et plus fidèle que jamais à sa divine religion. Cette lutte date de loin. Le XVIIe siècle avait été fatal à l'Irlande ; la superficie de l'île contient environ douze millions d'acres irlandais, eh bien on a calculé que le roi Jacques Ier s'empara, à lui seul, de deux millions huit cent mille acres ; sept millions huit cent mille furent sequestrés par ordre de Cromwel, et un autre million sous Guillaume III ; l'Irlande fut donc confisquée tout entière pendant ce siècle, à l'exception de cinq ou six grandes familles qui échappèrent miraculeusement aux proscriptions.

La réaction protestante fut violente, basse et cruelle ; les catholiques furent dépouillés et persécutés, comme au temps de la puissance des puritains, mais cette fois, ce n'était pas seulement le fanatisme, qui inspirait les persécuteurs, c'était plutôt l'intérêt, la cupidité qui les faisaient agir ; la cupidité prenait partout le masque du zèle religieux ; les prêtres catholiques poursuivis partout, traqués dans les forêts comme des bêtes fauves, déployèrent une constance et une résignation vraiment admirables ; ils aimèrent mieux braver la

mort et la misère, que d'abandonner leurs troupeaux. C'était la nuit, dans des souterrains ou dans les bois, dans les marais, dans les lieux les plus déserts, les plus abandonnés, qu'ils célébraient la messe, et exhortaient le peuple à demeurer fidèle à la religion de ses ancêtres.

Toutes les vexations, toutes les tyrannies, qui, jusqu'alors, avaient été imaginées pour torturer l'Irlande, la ruiner, et lui arracher son culte, furent inscrites dans un code infernal, œuvre de l'aristocratie protestante, inspirée et dirigée par le gouvernement anglais.

Pendant plusieurs règnes consécutifs, on ajouta sans cesse de nouvelles dispositions, de nouveaux raffinements aux réglements barbares qui opprimaient les catholiques. Les *lois pénales* formèrent un ensemble complet, et savamment combiné de mesures odieuses, qui, à toute heure du jour, atteignaient les catholiques.

Ainsi, il fut défendu aux catholiques d'acquérir des terres ou d'en prendre à bail, pour plus de trente-un ans. Dans les villes, tout marchand ou fabricant papiste ne put avoir plus de deux apprentis à son service; le fils d'un catholique qui se faisait protestant, devenait par le fait seul de son apostasie, mi-propriétaire des biens de ses père et mère, et ceux-ci n'étaient plus qu'usufruitiers. Le catholique au lit de mort ne pouvait choisir pour tuteur de ses enfants, qu'un protestant, la mère elle-même n'avait pas le droit d'être la tutrice.

En aucun cas, les catholiques ne pouvaient hériter ou recevoir une donation d'un protestant; il était interdit aux catholiques de posséder des chevaux valant plus de cinq livres sterling. La loi autorisait tout protestant à saisir sur le catholique le plus magnifique cheval en lui donnant cinq livres sterling.

Une récompense de cinquante livres sterling, était promise à tout individu qui dénoncerait un archevêque, un évêque, ou un vicaire général; on donnait vingt livres à quiconque découvrait un curé ou

un simple prêtre, et dix livres à celui qui livrait un maître d'école ou un instituteur catholique.

Les mariages entre protestants et catholiques étaient sévèrement défendus et déclarés nuls.

Les ministres protestants qui les eussent célébrés, eussent été condamnés à mort. Mais si la loi était impitoyable pour le catholique, qui restait attaché à sa religion, elle faisait toutes sortes d'avances à celui qui voulait se convertir au protestantisme : une rente de trente livres sterling était assurée à tout prêtre romain qui se faisait protestant ; il était sûr en outre d'être promptement pourvu d'un bénéfice lucratif dans l'église anglicane. Les catholiques ne jouissaient d'aucun droit civil ou politique, d'aucune garantie ; ils ne pouvaient être ni membres du parlement, ni jurés ; la magistrature, le barreau leur était fermés ; toutes les carrières libérales, les professions industrielles même, leur étaient interdites par le fait.

La plupart des *lois pénales* furent exécutées à la lettre, quelquefois même elles furent dépassées dans l'application. Qui ne verra, en y réfléchissant un peu, que le catholique d'Irlande était trop écrasé par toutes les lois de persécution pour respirer librement le peu d'air que ces lois voulurent lui laisser. A défaut de lois tyranniques, l'opinion publique l'opprimait encore.

Partout et toujours, telle fut la conduite de l'Angleterre envers les nations plus faibles. Et songez que la presse anglaise et le parlement anglais passent leur vie à hurler d'absurdes diatribes contre la tyrannie des gouvernements étrangers !

Allez, bonnetiers ! allez, marchands du cuvettes, allez au palais de cristal et admirez ce GRAND PEUPLE !

Tant de violences, tant d'outrages devaient lasser la patience des victimes ; les catholiques les plus éclairés se réunirent pour préparer la résistance ; quelques patriotes jetèrent les premières bases de cette *Association catholique* qui, plus tard, réorganisée et dirigée par

O'Connell, devait remporter d'éclatantes victoires sur les ennemis de l'Irlande.

De leur côté, les paysans qui, assurément, étaient les plus misérables, qui à toute heure du jour souffraient de l'organisation tyrannique du pays, se formèrent en bandes régulières et disciplinées, et sous les noms de *White boys* (Enfants blancs), *Right boys* (Enfants du droit), *Heartz of oak* (Cœurs de chêne), *Heartz of steel* (Cœurs d'acier), tirèrent vengeance des exactions du clergé anglais et des hommes de lois, et des cruautés de leurs seigneurs.

C'était la nuit que les *White boys* exécutaient leur justice sommaire envers leurs oppresseurs. Pour se connaître dans l'obscurité, ils portaient par-dessus leurs habits une chemise blanche; c'est de là que leur est venu leur nom d'*Enfants blancs.*

Pendant le jour, l'Irlande appartenait au gouvernement officiel, à l'aristocratie protestante; mais la nuit, le tribunal secret des *White boys* régnait dans tout le pays, et faisait exécuter de terribles sentences. Ce fut au tour du protestant de trembler pour ses biens et sa vie.

C'était principalement dans les districts septentrionaux de Tipperary que se montraient, de temps à autre, ces bandes d'aventuriers nocturnes, liés entre eux par des serments mystérieux. Plus tard, sous le nom de *Ribbon men*, ils se répandirent dans les campagnes, pénétrèrent chez les propriétaires isolés, se firent livrer les armes et les provisions, menaçant des plus atroces châtiments ceux qui oseraient les dénoncer. Tous les efforts réunis de l'armée, de la yeomanry et des nombreux agents de la police ne purent aboutir à purger le pays de ces bandes redoutables. Les défenses si énergiques de M. O'Connell lui-même ne purent empêcher des centaines de malheureux affamés de se laisser enrôler dans ces troupes, surtout à l'époque connue sous le nom de *Buying times,* alors que, les provisions de l'année précédente étant épuisées, le paysan est obligé, en

attendant la récolte nouvelle, de pourvoir comme il peut à sa subsistance. — Les Anglais disent : « Qu'ils s'arrangent ! » — Et les Anglais dînent trois fois.

Assurément, il est impossible d'excuser les attentats des *Ribbon men;* mais ceux qui gouvernent l'Irlande doivent-ils s'étonner que des gens exténués par la faim, privés de tout moyen de travail, exaspérés souvent par l'inhumanité des propriétaires et des *middlemen*[1] qui les ont expulsés de leurs chaumières, prêtent l'oreille aux mauvais conseils, et finissent par se livrer sans frein au brigandage et à la passion de la vengeance?

C'est l'histoire des Molly Maguires.

Les Molly Maguires étaient, ainsi que nous l'avons dit plus haut, les descendants directs des White boys, des Ribbon men, des Cœurs de chêne, etc.; ils avaient pris à ceux-ci leur principe et leur symbole, et, comme leurs devanciers, ils allaient semant partout la mort et l'incendie. A la tête de ces hommes, il y avait un chef mystérieux que nul ne connaissait, dont nul encore n'avait vu le visage éternellement emprisonné sous un masque noir.

Il y avait de tout un peu parmi les Molly Maguires : il y avait des voleurs, des aventuriers, des bandits, des assassins, mais il y avait aussi de pauvres paysans irlandais que l'Angleterre avait tenus longtemps courbés sous son joug, et qui, abreuvés d'humiliations, d'outrages, de hontes de toutes sortes, s'étaient un jour relevés dans toute leur fierté native, et s'étaient armés au hasard, les uns d'une torche, les autres d'un poignard.

On sait le misérable sort qui a été fait de tout temps aux paysans de l'Irlande; ces malheureux pourraient peut-être trouver ailleurs le pain qui leur manque dans leur patrie, mais l'Irlandais a l'amour du pays profondément gravé dans le cœur : la plupart d'entre eux

[1] On appelle middlemen, des spéculateurs qui sous-louent aux paysans les biens des propriétaires en les fractionnant pour en tirer de plus gros bénéfices.

aiment mieux souffrir, être à jamais pauvres et nus, et même périr de faim dans les solitudes désolées des *bogs*, plutôt que d'abandonner le sol qui les a vus naître, la terre sacrée où reposent leurs aïeux.

Cet attachement religieux pour la patrie chez les plus misérables des hommes est quelque chose de sublime ; malheureusement l'Irlande est loin de pouvoir nourrir tous ses enfants, et ceux qu'épargne la colère de l'Angleterre sont impitoyablement décimés par la faim.

Les Molly Maguires avaient de terribles vengeances à exercer, et ils s'acquittaient de leur mission avec un zèle cruel. On ne savait d'ailleurs où les prendre, ils échappaient à toutes les recherches, on ignorait où se tenait leur mystérieux tribunal, et l'on eût dit qu'un voile impénétrable couvrait leur association, comme un voile couvrait leur visage. Le major Patrick avait tout mis en jeu pour parvenir à les saisir ; mais, jusqu'alors, ses efforts avaient été impuissants, aucun résultat n'était venu les couronner.

Une toute petite maison s'élevait au milieu des bogs solitaires, entre Carndulla et Ballinderry, à une bonne lieue de la ville de Tuam. On l'avait bâtie sur un petit tertre fondé de main d'homme, qui dominait de quelques pieds la fange voisine ; tout alentour, il y avait un fossé profond rempli de boue liquide au-dessus de laquelle la végétation des marais commençait à jeter son perfide voile de verdure.

La maison était construite de façon à représenter extérieurement l'aspect d'une guérite écrasée. Son toit, formé de mottes de gazon disposées en écailles, était taillé à quatre pans, et gardait à son centre un trou carré, sans tuyau, par où s'échappait la fumée du feu de tourbe dans les mauvais jours de l'hiver.

Les murailles étaient en terre battue ; nulle poutre, nul pieu n'en protégeait la chancelante décrépitude. L'atmosphère humide et dissolvante des *bogs* avait miné les angles de la cabane, où manquaient

çà et là de grosses mottes de terre; on voyait partout des crevasses le long des murailles, qui restaient néanmoins molles au toucher, et suintaient continuellement des gouttelettes d'eau à travers la mousse verdâtre qui les tapissait en quelques endroits.

A part la porte étroite et basse, fermée à l'aide d'une claie, la maison ne présentait qu'une seule ouverture qui regardait le midi. L'intérieur était une chambre unique. Au milieu de la chambre se trouvait une excavation correspondant avec le trou du toit : c'était la cheminée.

L'hiver, la vapeur épaisse de la tourbe s'élançait de ce foyer et remplissait la hutte avant de s'échapper par l'ouverture supérieure; un peu à gauche de cette cheminée, une corde de paille, tendue d'une muraille à l'autre, séparait la pièce en deux compartiments inégaux, l'un était l'asile des bestiaux, l'autre celui des créatures humaines.

Mais l'asile des bestiaux était vide, il n'y avait rien au delà de la corde tendue, sinon la couche souillée, émiettée, réduite en poussière immonde d'une truie étique morte de faim l'année précédente.

Impossible de se figurer une nudité plus froide, une misère plus absolue. Point de table auprès du foyer central, point d'escabelles à l'entour, pas même aux murailles crévassées ce pauvre luxe si cher à l'Irlandais catholique : l'image vénérée de son patron, le bon saint qui prie pour lui dans le ciel; rien! un air épais, mouillé, fétide; de l'eau sur le sol, de l'eau découlant le long des parois raboteuses!

Dans un coin, une haute pyramide de tourbe taillée, auprès de laquelle brillait une de ces larges bêches tranchantes et droites qui servent à couper le gazon des tourbières; à côté de cette pyramide, un homme.

Cet homme avait les deux coudes appuyés sur les genoux et la tête posée dans ses mains. Depuis combien de temps était-il plongé dans cette profonde méditation? Il serait impossible de le dire; mais,

à un moment donné, il se leva brusquement, secoua les cheveux épais qui inondaient son visage par un geste prompt et énergique, et marcha vers la claie qui fermait la porte de la hutte.

Puis, le mystérieux habitant de la hutte des bogs jeta un regard rapide sur le paysage qui l'entourait; la lune montait lentement au ciel, et passait sous de petits nuages floconneux dont elle blanchissait la masse transparente; il contempla un moment les profils noirs des Mamturcks, qui mêlaient leurs lignes confuses à l'horizon. Les monts de Kilkerran grandissaient devant lui, et au sommet de quelques-uns de ces pics escarpés s'allumèrent de rouges et flamboyantes lueurs.

De loin, ces feux apparaissaient comme des phares; de près. c'étaient de vastes brasiers dans lesquels un homme, caché parmi les pins des montagnes, jetait à intervalles des branches séchées.

A cette vue, l'homme du bog rentra dans sa hutte, jeta sur ses épaules un carrick en lambeaux, fixa sur son visage un masque de toile noire, saisit dans la *cheminée* un tison ardent, mit le feu à la pyramide de tourbe, et s'éloigna. Quelques minutes plus tard, la hutte ne formait plus qu'un vaste foyer d'où s'échappaient de brillantes clartés qui teignirent toute la nuit de sanglantes lueurs les eaux bourbeuses du bog.

L'homme ne se donna pas la peine de regarder en arrière pour jeter un dernier regard sur sa hutte incendiée, il continua son chemin, et au bout d'une heure d'une course rapide il arriva à l'entrée d'un souterrain naturel, connu dans le pays sous le nom de *Grotte de Muyr*.

Pour parvenir à cet endroit, il avait suivi un sentier taillé presque à pic, qui descendait tortueusement le flanc de la falaise, et le long duquel de pauvres arbrisseaux brûlés par le vent du large enchevêtraient leurs branches rabougries; on ne pouvait guère s'y tenir debout, il fallait s'accrocher tantôt aux rameaux des buissons,

tantôt à la dent du rocher qui perçait à chaque instant le sol maigre.

Les grottes de Muyr n'étaient visitées à de longs intervalles que par les hardis chasseurs de boucs sauvages, elles servaient d'asile à ces animaux blancs qui pullulent sur les côtes d'Irlande, et qui apparaissent d'en bas comme des taches de neige sur les flancs noirs des montagnes de granit; notre homme passa sans s'arrêter devant la bouche des grottes de Muyr, et continua de descendre. Il gagna ainsi les rescifs, et entra par une sorte de porte dans la plage circonscrite entre les deux lignes d'écueils, la haute muraille du cap et la mer.

Une fissure pratiquée dans le rocher, et si étroite qu'un homme seul pouvait à peine y passer, s'offrit alors devant lui; notre homme se retourna vers le pays qu'il venait de parcourir, et après avoir jeté un dernier regard satisfait sur ces divers brasiers qui couronnaient les montagnes voisines d'un diadème de feu, il saisit une longue pique cachée dans les anfractuosités du rocher, et disparut dans le corridor bas et humide, auquel la fissure dont nous avons parlé donnait accès.

Après ce corridor, qui s'avançait en tournant dans le flanc de la montagne, il y avait une montée de dix à douze pas.

Après, encore, c'était quelque chose d'inouï, une sinuosité sombre et resplendissante à la fois, des magnificences pareilles à celles qui entourent, au dire des poëtes, le trône d'ébène de l'archange déchu, une nuit pleine de miracles, une de ces fantasmagories surhumaines, qui grandissait sous le hardi pinceau de Martins.

Cela n'avait point de forme, l'œil plongeait partout dans le vide, et partout rencontrait l'infini : point de limites, nulle paroi pour arrêter le regard, nulle voûte pour borner la vue. Des colonnes, qui brillaient comme si leurs fûts avaient été parsemés de paillettes, s'allongeaient dans la nuit. Il y en avait deux, trois, quatre rangs qui fuyaient à perte de vue, et semblaient se repandre au loin, comme les arbres d'une longue avenue.

A droite, à gauche, devant, derrière, des grappes de cristaux scintillaient dans le vide. D'innombrables girandoles pendaient à la voûte invisible, et allumaient tour à tour leurs facettes étincelantes à la lueur rouge d'un feu de *bog-pine*, qui brûlait sur une grille à vingt pas de l'entrée.

Il n'y avait point d'autres lumières que celle de ce brasier dont la fumée montait, épaisse et blanchâtre, pour perdre ses spirales confuses dans les ténèbres de la voûte.

Tout autour du foyer s'asseyaient des hommes diversement vêtus; la plupart portaient d'informes haillons; d'autres s'enveloppaient dans des carricks grossiers; quelques-uns, enfin, se drapaient dans ces mantes plucheuses, vêtement ordinaire des Irlandais de l'ouest.

Un espace vide restait entre eux et le feu.

Derrière le brasier, à droite, par rapport à l'entrée, on voyait une sorte d'estrade inoccupée.

Sur le même plan, se trouvaient une vingtaine de personnages, dont la figure disparaissait dessous des carrés de toile.

Tout cela recevait en plein la lueur du feu : le second et le troisième rangs étaient assez vivement éclairés.

Le quatrième disparaissait déjà dans un pénombre vague.

Les autres, et il y en avait beaucoup, demeuraient cachés complétement. Impossible d'évaluer, même approximativement, le nombre des assistants.

On entendait la foule bruire au loin entre les colones diamantées, mais on ne la voyait point.

Seulement, lorsqu'un nouveau tronc de pic de marais jeté dans le brasier soulevait en gerbes les étincelles, la nuit tressaillait en quelque sorte, l'ombre s'illuminait pour une seconde, et des centaines de visages, sortant tout à coup des ténèbres, peuplaient ces fantastiques profondeurs.

En même temps, les mille cristaux des voûtes et de la colonnade s'allumaient.

Durant un instant, on distinguait la forme des piliers symétriques et quelques hautes parois parsemées d'étoiles.

Puis tout s'éteignait.

La nuit retombait opaque, cette foule pressée semblait s'abîmer dans les ténèbres.

Ce lieu s'appelait la *Galerie du Géant.*

Et l'on disait que Renach, Connor, Donnel, Diarmid, et tous les géants de la mythologie irlandaise, y avaient fait souvent orgie, longtemps avant les jours où saint Patrick étendait sur le Connaught es pacifiques conquêtes.

Les gens rassemblés autour du feu étaient les *payeurs de minuit.*

Et pour faire descendre notre description des hauteurs poétiques à la réalité vivante, nous sommes forcé d'avouer que le *meeting* des Molly Maguires n'était point en rapport complet avec la féerique magnificence de la galerie du Géant.

L'odeur âcre du tabac se mêlait à la fumée des *bog-pines*, et formait un nuage lourd au-dessus des têtes ; on sentait à plein nez, dès l'entrée, le subtil parfum du whiskey, la rosée bienheureuse des montagnes, et les émanations du *potteen.*

De tous côtés, on entendait dans l'ombre le bruit des verres choquant les pots d'étain.

Il s'élevait peu de cris parmi la foule, c'était un murmure sourd et continu qui se prolongeait au loin entre les pilastres, rebondissait contre la paroi invisible, et retombait multiplié par les échos des voûtes.

Ce murmure était gai plutôt que menaçant.

Cette grande foule, rassemblée sous les voûtes sombres de la galerie du Géant, était composée d'éléments divers ; la plus grande partie des comtés de l'ouest et du midi y avait ses représentants.

Dans l'ombre de la vaste enceinte, et le long des colonnes chargées de stalactites brillantes, s'asseyaient de bons garçons, venus des cantons les plus éloignés.

Il y avait des pêcheurs de la baie de Bautry, des pâtres de Cork, des tenanciers de Waterford, et des montagnards de Wiklow. Le noyau de la réunion restait cependant composé de gens du pays même, la plupart fermiers, riverains de la Moyne, ou coupeurs de turf entre le seick et les lacs.

Le Connemark, cette sauvage contrée, que les touristes ont baptisée les highlands de l'Irlande, fournissait surtout un nombreux contingent, ainsi que les monts Parmnamore et les côtes entre Claygan et Killery.

Tous ces gens étaient affiliés et avaient prêté le serment. Tous avaient juré sur le poignard ou sur la torche, et ces serments n'étaient point ici de vains jeux d'enfants; les ruines des vieilles abbayes, les salles basses des châteaux croulants, les humides cavernes où les oiseaux du large cherchent un abri durant la tempête, telles sont les vastes loges où se mènent les pratiques mystérieuses des Vengeurs.

C'est un serment terrible que celui qui engage à tenir une torche, que celui qui oblige à prendre en main le couteau, quand l'incendie peut avoir lieu demain, quand la victime est désignée déjà peut-être. C'est un serment terrible, sutout, lorsque le meurtre et l'incendie sont de tous les jours, lorsqu'il peut n'y avoir qu'une heure entre la promesse et le crime.

Ils avaient tous juré pourtant.

C'est que leur misère est si grande! c'est qu'ils souffrent de la faim, du froid, de tous les maux qui peuvent accabler l'homme si cruellement, et si près des folles magnificences de leurs maîtres.

C'est qu'il y a tant de haine au fond de leurs cœurs!

Leur tête s'est courbée si longtemps sous la tyrannie lourde de la

conquête. Autour de leur misère bourdonne une main si âpre d'usuriers, de middlemen, d'agents qui s'engraissent de leur sang et vivent de leur mort.

Qu'un cri de vengeance tombe du haut des montagnes ou surgisse des vastes solitudes des bogs, il va trouver des milliers d'échos; chaque chaumière va tressaillir à ce signal attendu; toutes les têtes d'hommes vont se redresser, secouant leur grande chevelure, et la prière des femmes va monter vers le ciel, intercédant pour la vengeance de leurs époux et de leurs frères.

Les efforts combinés d'O'Connell et du gouvernement de la reine, la parole puissante du tribun et les carabines des dragons, ont pu comprimer le whiteboysme, ou ses différentes expressions, durant un jour, durant une année, mais rien n'est capable de le tuer.

Il ne meurt pas, il se cache, et quelque nuit noire, vous voyez surgir tout à coup sa tête masquée.

La torche s'allume dans sa main, son cri retentit formidable, et, de proche en proche, l'Irlande entière s'agite, et les ténèbres s'éclairent à la lueur funeste de l'incendie.

Le bien arrive ici au secours du mal pour grandir le fléau. Au-dessus de la vengeance brutale et sanguinaire, il y a la dévotion à la patrie, le culte de l'honneur national outragé, l'immense amour de la religion des aïeux.

Parmi ces hommes égarés qui ne marchent que la nuit, et dont la tâche est un crime, parmi les Molly Maguires, il est de vaillants cœurs qui se dévouent noblement.

Cette révolte nocturne est pour eux une guerre déclarée; ils veulent reconquérir leurs antiques priviléges, rétablir la richesse de l'île et ses splendeurs perdues, rebâtir la maison de Dieu, et replacer dans les châteaux les fils des nobles seigneurs chassés par la conquête anglo-saxonne.

Pendant quelque temps, le désordre continua de régner dans

l'assemblée, les cris des matelots de la baie de Bautry, des pâtres de Cork et des tenanciers de Waterford se croisèrent sous les voûtes sonores jusqu'au moment où l'homme qui se tenait près du brasier eut jeté de nouveaux aliments au feu.

La flamme s'éleva plus vive et éclaira les plus sombres profondeurs de l'immense salle. Au même instant, une immense clameur faite par mille voix ébranla les colonnes de la galerie du Géant, tous les assistants se levèrent, et tous les regards se portèrent vers la porte d'entrée.

— Le Brûleur! le Brûleur! cria la foule.

Et les mains se levèrent, les chapeaux s'agitèrent, le tumulte devint formidable.

L'homme au carrick sombre se dressait de toute sa haute taille sur le seuil de la porte, et promenait tranquillement son regard parmi tous ces hommes sur le visage desquels il semblait lire comme en un livre.

Cette scène ne manquait assurément ni d'originalité ni de grandeur; tout était confusion, la foule enthousiaste semblait prête à se précipiter vers celui que l'on venait d'appeler le *Brûleur;* mais lui, toujours immobile et droit, le visage caché sous son masque noir, écoutait avec impassibilité les expressions folles, exagérées de cet enthousiasme qu'il éveillait autour de lui.

C'est que le *Brûleur* était leur chef; ils le suivaient et le soutenaient. La plupart d'entre eux savaient que cet homme avait pris une haute mission politique: qu'il voulait changer les incendiaires et les assassins en soldats, relever au rang d'hommes les esclaves révoltés.

Cependant le *Brûleur* n'avait pas fait un pas; il étendit la main vers la foule, et aussitôt le silence se rétablit; tous les assistants, le corps penché, la bouche ouverte, s'apprêtèrent à écouter.

— Mes amis, dit alors le *Brûleur* d'une voix éclatante, les *payeurs*

de nuit ont été réunis aujourd'hui pour un motif important, et je viens vous demander si vous êtes prêts?

— Nous sommes prêts! nous sommes prêts! répondirent mille voix.

— En venant de Galway, j'ai vu tout à l'heure de la lumière au château du major Patrick... Milord est à se reposer des fatigues du voyage... Mes garçons, nous avons un compte bien long et bien chargé à régler avec milord!

Il se fit, à ces paroles, entre les colonnes un mouvement général; on ne riait plus; les voix se mêlaient dans la nuit sur un mode plaintif, et les menaces se croisaient avec des gémissements.

— Nous savions bien qu'il allait venir, disait-on, car son agent a jeté bien des pauvres tout nus par les chemins.

— La vieille Madge est morte la nuit dernière de froid et de faim, parce que l'agent l'a chassée de sa tenance.

— Elle n'avait pas pu payer le *fowl-duty* [1].

— Saunder, ajouta un troisième, est couché sur l'herbe au coin de son champ.

— Milord a besoin d'argent.

— Ah! ah! poursuivit le *Brûleur* qui écoutait en souriant, vous faites bien du bruit pour peu, mes amis! Ce qu'il faut à milord, c'est de l'argent; qu'importe donc que les fermiers meurent de froid et de faim!

Il s'arrêta. On faisait silence autour de lui.

— Mes fils, ajouta-t-il tôt après, un peu de cœur!... Si nous allions cette nuit signer la quittance de lord Patrick?

Encore le silence.

[1] *Droit de volaille.* — Exaction passée en usage dans la plupart des comtés de l'Irlande; quand un pauvre fermier ne peut solder l'arriéré de sa rente, il donne à l'agent une certaine quantité de produits en nature; faute de quoi il est mis dehors

Il n'y avait pas un cœur sous la voûte du Géant qui n'eût froid à la seule pensée d'attaquer le major.

On le détestait, on le méprisait, mais on le redoutait.

Entre lui et ces pauvres tenanciers, dont les sueurs faisaient sa richesse, il y avait comme une barrière de superstitieuse terreur.

— Eh quoi! reprit le *Brûleur* en s'animant, vous vous taisez!... et vous savez bien cependant que si nous n'en finissons pas, il boira notre sang jusqu'à la dernière goutte; répondez donc, le voulez-vous?

— Oui! s'écria alors une voix de femme émue et agitée au milieu de ce silence sinistre; il faut que le Saxon meure!

— Il le faut! il le faut! répétèrent quelques voix.

Puis, comme si ces voix avaient suffi pour rendre le courage à toute l'assemblée, le murmure grandit, s'enfla, et vint à former un grand cri :

— Mort! mort!

— Mais qui se chargera d'attaquer le major Patrick?

— Il y en a tant qui sont morts à la tâche!

— Tant et tant!... Cet homme est sous la main du démon!

Puis le grand cri s'abaissa, s'étouffa, mourut, jusqu'à redevenir un craintif murmure : les mots sortaient rauques et sourds des poitrines oppressées. Une terreur indicible pesait sur la cohue; tous ces hommes s'effrayaient, comme eussent fait des enfants.

Le *Brûleur* gardait le silence depuis quelques secondes; il fit le tour du foyer, et se prit à attiser le feu tranquillement.

Deux troncs de *bog-pine* tombèrent dans les cendres. Un joyeux tourbillon d'étincelles monta vers la voûte; la galerie s'embrasa.

Aux lueurs qui jaillirent, on aperçut la forte et vigoureuse silhouette du *Brûleur*, et la crainte s'enfuit, comme s'échappent les terreurs nocturnes de l'enfance aux premiers rayons du soleil.

— Eh bien! dit-il d'une voix éclatante, voyons, mes amis, qui

donc se chargera d'incendier la ferme de milord? qui donc se chargera de frapper le major Patrick?

Et alors, au milieu du silence de tous, deux voix s'élevèrent et allèrent frapper les voûtes sonores.

— Moi! dit une voix de femme.

— Moi! dit une voix d'homme.

Tous les regards se tournèrent en même temps du côté d'où étaient partis ces deux cris, et l'on vit un homme et une femme qui, se tenant par la main, venaient de s'arrêter sur le seuil de l'immense salle.

II.

L'homme n'était autre qu'Owen, la femme était Peggy.

Peggy s'était mariée depuis le moment où nous l'avons perdue de vue, elle avait épousé un brave et honnête garçon du comté qui l'aimait depuis longtemps, et elle l'avait suivi avec résignation dans la ferme qu'il tenait du major Patrick.

Les affaires du brave Dickens, mari de Peggy, allaient bien encore à cette époque; mais celles du major allant fort mal, les middlemens s'étaient mis de la partie, et on avait pressuré le pauvre Dickens.

Les middlemens sont des hommes qui tiennent à bail une partie considérable des domaines des lords, qu'ils sous-louent, subdivisés en microscopiques tenances, à des centaines de malheureux.

La plupart du temps, il existe même entre le lord et le tenancier plus d'un intermédiaire.

Londres possède plusieurs agences qui prennent à bail des quantités de terres irlandaises, et les font gérer par des intendants domiciliés dans quelque grande ville des quatre provinces. Ces intendants ont des sous-agents sur les lieux; ceux-ci sont vis-à-vis des intendants ce que les intendants sont à l'égard des banquiers, ce

que les banquiers sont pour les landlords. De sorte que tel misérable champ de pommes de terre, à peine suffisant pour nourrir le fermier qui le cultive, doit servir encore des bénéfices aux sous-agents, des bénéfices à l'intendant, des bénéfices au banquier, et la rente principale du landlord.

Mais Londres fait des ovations à l'avocat Kossuth, mais Londres tient des meetings libéraux, mais Londres est une noble ville, soyez-en bien convaincus.

Trois hurrahs pour Londres! trois grognements pour ceux qui disent que Londres est l'usurier le plus effronté, l'hypocrite le plus souillé de l'univers!

Cependant le pauvre tenancier meurt à cette tâche impossible; les entremetteurs s'engraissent ou sont assassinés : c'est la règle.

Quant au lord, il touche sa rente, et ne va point sonder vraiment cet abîme de misère où se puise l'or qui emplit incessamment ses coffres.

Dès que Dickens s'était vu entre les mains des middlemens, il avait bien pensé qu'il était perdu. Il avait une enfant, frêle et charmante créature, et il s'était mis au travail avec une ardeur nouvelle, pour lui épargner les tortures de la misère qu'il prévoyait.

Mais que faire contre la fatalité?

Les pauvres économies qu'il amassait avec tant de peine s'épuisaient avec une rapidité qui le jetait souvent dans un sombre désespoir; il devenait morose, rêveur, et plus d'une fois il partit de la ferme avec l'idée du suicide.

Mais que deviendrait sa petite fille, que deviendrait la jolie Peggy, s'il venait à mourir?... Il songeait alors à l'affreuse misère qui les attendait, son courage abattu se relevait, et il partait.

Dickens descendit ainsi un à un tous les degrés de cette échelle fatale dont le dernier échelon aboutit a la misère... la misère irlandaise!

Puis, quand il se vit enfin sans ressources, épuisé par les travaux de toutes sortes auxquels il s'était condamné, miné déjà par une fièvre lente, Dickens n'eut plus la force de lutter contre le malheur qui l'accablait, et il se laissa mourir.

Hélas! le malheur de la pauvre Peggy ne devait pas s'arrêter là, car le lendemain même de la mort de son mari, sa fille retournait au ciel.

Dans ce cruel moment, Peggy n'eut pas une larme devant le berceau vide; elle considéra froidement ces deux cadavres à peine froids, et, la tête dans ses mains, sombre, sourdement agitée, l'œil fixe et hagard, les cheveux répandus en désordre sur ses épaules nues, elle récapitula toutes les tortures que lui avaient fait endurer le middlemen et le major Patrick.

Peggy ne raisonna pas sa douleur; dans son désespoir aveugle, elle ne vit que le major, l'accusa de tous ses maux, et une colère sanglante s'éleva dans son cœur.

Et puis, à côté du major, il y avait une autre personne encore... il y avait Kate!

Kate sa rivale, Kate qui lui avait enlevé l'amour de Mickley.

Un frisson passa rapide sur ses chairs.

Mickley... Sans Kate Neale, Peggy aurait pu être la femme heureuse et enviée de Mickley... elle aurait vécu, sans lutte amère, dans tout l'épanouissement de son cœur; les enfants qu'elle aurait eus de cet hymen béni de Dieu ne seraient pas morts de faim.

Peggy pressa ses deux bras sur son cœur pour en comprimer les battements; un rugissement de rage gronda dans sa poitrine en feu, un nuage de sang passa sur ses yeux, elle secoua énergiquement ses cheveux, et se releva droite et menaçante.

Peggy avait tant souffert! aux jours les plus heureux de son mariage, elle avait versé tant de larmes! elle avait été si cruellement

éprouvée! Un sauvage désir de vengeance ébranla son être tout entier, et elle abandonna les deux cadavres.

Elle jeta à la hâte un long vêtement sur ses épaules, agrafa sur sa robe la mante rouge des filles du Connaught; puis elle marcha vers la porte.

Cependant, au moment où elle mettait le doigt sur le loquet de la porte, un suprême mouvement de pitié l'arrêta tout à coup; elle se retourna vivement, et courut presser, une dernière fois, dans ses bras son mari et sa fille, et, ce devoir accompli, elle s'éloigna en courant.

Elle marchait d'un pas ferme et ne tremblait pas.

Derrière elle, la lune montrait son disque pâle entre les cimes échancrées des Mamturcks.

La campagne était solitaire; le chemin que suivait Peggy était à peine tracé, l'herbe y croissait, et de fréquentes fondrières lui barraient bien souvent le passage.

Mais elle ne s'arrêtait pas, et l'instinct de la vengeance lui faisait deviner sa route.

Son pas, toujours égal et rapide, foulait le sol avec légèreté. A la voir, ainsi drapée dans les plis larges de sa mante rouge, glisser sans bruit sur les sentiers déserts, on l'eût prise pour quelqu'une de ces poétiques apparitions qui descendent parfois des vieilles montagnes du Connaught, et montrent à l'Irlandais superstitieux les fières divinités qu'adoraient ses pères.

Malgré la préoccupation profonde qui dominait et absorbait l'esprit de Peggy, à plusieurs reprises, cependant, son oreille crut saisir des sons indistincts dans la partie du sentier qu'elle venait de parcourir.

— C'est l'écho! se disait-elle.

Et elle n'y faisait pas davantage attention.

Mais ces sons se reproduisent de nouveau, et cette fois d'une façon plus distincte.

Peggy pressa le pas et redoubla de vitesse.

Enfin elle parvint, après plusieurs heures d'une course rapide et haletante, à l'entrée de la *Galerie du Géant;* mais au moment où elle allait y pénétrer, elle s'arrêta.

Elle venait d'entendre, à quelques pas derrière elle, le même bruit qu'elle avait entendu un instant auparavant, mais ce bruit était plus distinct, c'était un son lourd et pesant qui s'avançait rapidement du côté des rescifs par où elle était venue.

La lune éclairait en ce moment la plage; Peggy se retourna, et elle vit une forme humaine gravir les rochers et venir à elle.

La forme devenait d'instant en instant plus appréciable, elle sortit enfin du pêle-mêle des roches entassées, et Peggy put voir un homme de haute stature se dresser à plusieurs centaines de pas.

Cet homme venait de bien loin sans doute, car la fatigue paraissait l'accabler; le dur galet blessait ses pieds nus endoloris; presque à chaque pas il s'arrêtait pour serrer sa poitrine à deux mains, comme s'il eût senti son cœur défaillir.

En ce moment, l'escalier du Ranach détachait vivement sa grande colonnade éclairée par la lune qui avait rejeté son voile de vapeurs. Le vent dispersait les dernières flamèches du feu de Ranach-Head; une dernière lueur vint frapper le nouvel arrivant à pleine poitrine, en plein visage, et la pauvre Peggy poussa un cri de surprise et de compassion : elle venait de reconnaître son frère.

— Owen! s'écria-t-elle en tendant ses deux bras défaillants vers le jeune homme.

— Peggy! Peggy! répondit Owen.

— Toi, ici!... que viens-tu y faire?

— Me venger! dit Owen; et toi?

— Venger mon mari et mon enfant! répondit Peggy.

Et comme si ce souvenir, subitement évoqué, avait tout à coup rappelé la sensibilité dans son cœur brisé, elle prit sa tête dans ses mains, et fondit en larmes.

Owen la regarda un moment avec tristesse et compassion ; puis, secouant aussitôt le front, par un mouvement altier et brusque, il saisit énergiquement le bras de sa sœur.

— Allons! dit-il d'une voix âpre et rude, allons, Peggy, ce n'est pas ici le moment de nous attendrir sur notre sort ; essuie tes larmes, ferme ton cœur et marchons.

— Où allons-nous ? fit douloureusement la jeune femme.

— Voici la *Galerie du Géant ;* entrons.

Et ils partirent en se tenant par la main.

Si Peggy avait été cruellement éprouvée par le sort, Owen avait eu, lui aussi, sa part terrible de douleurs.

Après l'humiliation qu'il avait éprouvée en présence de Kate, il était parti, il s'en était allé à Londres.

Londres! le centre des lumières, du comfort, de la civilisation intelligente et libérale : le paradis des classes populaires enfin!

Hélas! Owen avait parcouru lentement tous les degrés de la misère ; il avait d'abord travaillé avec courage, avec une sorte de frénésie ; mais il ne suffit pas, à Londres, qu'un homme soit actif, laborieux, et doué de facultés intellectuelles en rapport avec la profession qu'il embrasse pour qu'on lui donne, en échange de son travail, je ne dis pas l'aisance, mais seulement le pain quotidien.

Owen avait commencé assez bien ; mais il avait fini comme finissent à peu près tous les pauvres Irlandais que l'espoir de la fortune attire incessamment dans la capitale de la Grande-Bretagne.

Il y a à Londres une paroisse où la misère atteint des proportions si monstrueuses, que l'esprit se refuse à y croire.

Au bout du noble Oxford street, on arrive, sans transition aucune,

à une ruelle infecte appelée Bainbridge; c'est la porte de *Saint-Gilles*.

C'est une des particularités de Londres, que le sans-façon étrange avec lequel la misère s'étale auprès du luxe.

Il n'y a point de nuances.

Le maître de cette maison mange vingt mille livres sterling chaque année. Sortez, passez le ruisseau, et vous trouverez tout une rue dont les habitants meurent de faim.

De sa fenêtre, le riche pourrait voir ses pauvres voisins accroupis dans la fange, au seuil de leurs masures.

Mais ne murmurez pas! ce riche est un libéral; *by good!* il soutient le libre-échange et la ligue des céréales; il tresse des couronnes à M. Kossuth, tout en soutenant M. Pacifico. — Saluez l'Anglais! saluez!

C'est partout dans Saint-Gilles un dédale de ruelles non pavées, et de ténébreux passages dont rien ne peut donner une idée, où l'on ne respire qu'un air lourd, épais et fétide.

Cependant il y a quelque chose de plus triste que Saint-Gilles lui-même, c'est la population malade, famélique, atrophiée qui s'agite dans cette boue.

A la porte de chaque maison, ce sont des enfants dont on voit la peau jaunie par les trous de leurs haillons. Il n'entre guère d'étrangers dans Saint-Gilles, et j'ai connu de dignes gentlemens qui révoquaient en doute bravement l'existence de ce quartier néfaste.

Owen avait fini ses pérégrinations par le quartier Saint-Gilles.

C'était une triste histoire.

On ne pouvait pas dire qu'Owen eût jamais reculé devant le travail. Il avait essayé de tout: il avait travaillé dans les fabriques de coton et e laine, dans les brasseries; il avait été forgeron et modeleur en terre; il avait été tanneur de Richemond, et manœuvre dans les chantiers de Greenwich. A chaque fois qu'il commençait à

gagner, la maladie venait : ces fièvres de l'Irlande qui suivent les Irlandais loin du pays, et on le chassait sans pitié, comme c'est la coutume.

Alors, un malheureux penchant s'était déclaré : le gin !

Le gin fortifie dans le moment, et le pauvre Owen croyait bien faire ; d'ailleurs l'ivresse lui versait l'oubli, et quand il oubliait, Owen redevenait presque heureux.

Cependant le malheureux finit par tomber si bas, la maladie le mit un moment si près de la tombe, qu'il prit son courage à deux mains, et un beau jour, pieds nus et tête nue, les vêtements en lambeaux, la figure hâve et l'œil hagard, il sortit de Londres et reprit le chemin de l'Irlande.

Sur la route, il demanda l'aumône ; on lui refusait rarement un morceau de pain et quelques pommes de terre. L'air vif de la campagne activa son sang ; en quelques jours, les fièvres le quittèrent, il sentit sa poitrine respirer plus à l'aise, et quand il revit le Connaught, il chantait à pleins poumons :

Kathléen est ma chère,
Kathléen est la fille Néale,
Le tenancier des bogs.
D'autres l'aiment, parce qu'elle est la plus belle,
Mais Owen ne craint pas de combattre des hommes.

Il n'avait pas oublié la jolie Kate Néale ; mais Kate ne pensait guère à lui.

D'ailleurs, Owen chassa bien vite ce souvenir. Il avait emporté de Londres une haine profonde de la civilisation anglaise ; il apprit, en outre, que le major Patrick avait réduit sa sœur à la plus affreuse misère, et nous venons de voir comment il entendait se venger.

Dès que les deux voix sonores d'Owen et de Peggy eurent frappé les voûtes de la galerie du Géant, un hurrah fut poussé en leur faveur, et le tumulte le plus désordonné régna un moment dans toute les parties de l'immense salle.

— Mort! mort! criait-on de toutes parts; à mort l'Anglais assassin! que l'incendie nous venge enfin de ses cruautés!

Cependant le *Brûleur* avait jeté un regard pénétrant sur Peggy et sur Owen, qui s'étaient recouvert le visage d'un morceau de toile il imposa silence à la foule d'un geste impérieux, et se tourna vers les deux inconnus.

— Qui que vous soyez, leur dit-il d'une voix formidable, vous sentez-vous le courage d'accomplir la sentence de notre tribunal?

— Oui! répondirent Peggy et son frère.

— Vous vous rendrez demain chez le major Patrich.

— Demain, à minuit.

— Et pendant que l'un incendiera la ferme, l'autre tuera le major.

— C'est moi qui mettrai le feu! dit la femme.

— C'est moi qui frapperai! ajouta l'homme.

— Vous le jurez?

— Nous le jurons!

— Qu'il soit fait ainsi! reprit aussitôt le *Brûleur;* et c'est moi qui vous le dis, c'est moi qui en prends l'engagement solennel ici, vous ne serez pas seuls à accomplir votre œuvre des ténèbres! A demain donc, mes amis, et à pareille heure! que chacun soit exact au rendez-vous que je donne ici à tous les *Payeurs de nuit!*

Toute l'assemblée se dispersa sur ces paroles, et chacun se retira, en prenant la direction, les uns des bogs, les autres des villages, ceux-là des fermes qu'ils louaient des middlemens du major.

Une heure après, la *Galerie du Géant* était déserte et sombre, et l'on n'y entendait plus que les raffales du vent, qui se plaignaient mélancoliquement dans les grandes salles vides.

Le *Brûleur* était resté un des derniers, et quand il eut quitté le lieu de la réunion si bruyante qu'il venait de présider, il monta quelques degrés, et s'assit, pensif et rêveur, dans une anfractuosité du rocher

III.

Le lendemain de cette scène, vers la onzième heure de la nuit, le *Brûleur* descendait l'escalier pyramidal de la *Galerie du Géant*, et se dirigeait vers Carudulla.

La course qu'il avait à fournir était longue, mais au pied même de l'escalier qu'il descendait il rencontra un troupeau de poneys couchés dans l'herbe.

Le *Brûleur* n'ignorait pas cette particularité; il saisit par la crinière un de ces chevaux nains dont la race est bien connue chez nous, et sauta sur son dos.

Le *Brûleur* était de grande taille, les reins du poney fléchirent un instant sous ce lourd fardeau; mais le petit cheval secoua sa crinière, raidit ses muscles vigoureux, et montra qu'il était de force à porter son cavalier, dont les jambes pendaient et touchaient presque le sol.

Le *Brûleur* lui chatouilla le col doucement, en murmurant quelques paroles caressantes. Le poney bondit en avant, laissant là ses compagnons endormis, et partit au galop.

Les terres cultivées furent franchies en quelques minutes; le poney allait comme le vent. Malgré la disproportion qui existait entre lui et son cavalier, il redressait la tête avec la fierté d'un cheval de race, et ne s'arrêtait devant aucun obstacle.

Le *Brûleur* le flattait de la main; il lui parlait pour soutenir son ardeur. Tout en parlant, il avait la tête penchée dans l'attitude de la méditation.

Il était en ce moment à quatre ou cinq milles déjà de la lisière des terrains cultivés qui avoisinent Carudulla.

A un mille en avant de lui, coulait la rivière de Moyne.

— Hardi! *ma bouchal,* murmurait-il, employant le patois familier des campagnes; ferme! mon bijou; arrah! arrah!

Tout à coup, il se tut, et sa tête se redressa vivement.

Des bruits sortaient de l'ombre et arrivaient jusqu'à son oreille.

La nuit noire arrêtait l'œil du *Brûleur;* il ne voyait rien, mais les bruits se rapprochaient de lui insensiblement, comme s'ils eussent tendu à un but commun.

Entre le mont Corbally et la rivière de Moyne, le bog qu'il venait de franchir aboutit à un passage étroit et unique.

Les bruits qu'il entendait ressemblaient au trot de plusieurs chevaux, et il devait les rencontrer dans quelques instants au passage situé entre la montagne et la rivière.

Le *Brûleur* ouvrit son carrick qui sert de manteau à tout fermier irlandais, et tira de sa poche un carré de toile noire qu'il fixa sur son chapeau à bords étroits.

Les plis de la toile retombèrent de manière à masquer entièrement son visage.

D'une main, il soulevait ce voile pour garder sa vue libre, de l'autre, il continuait à flatter son poney, qui redoublait d'ardeur et allait comme le vent.

Un demi mille se fit encore de la sorte.

La lune arrivait au rebord d'un grand nuage, aux extrémités duquel ses rayons mettaient une frange argentée; une lumière confuse et grise se répandait lentement par les bogs.

Le *Brûleur* regardait de tous ses yeux, voulant profiter de cette éclaircie; il aperçut d'abord une forme fugitive aussi noire que l'ombre, et qui tranchait à peine dans l'obscurité.

Cette sorte de fantôme était à cheval comme lui, et comme lui, courait en zig-zag dans la tourbière.

La lune montra un coin de son disque au delà du grand nuage.

Le bog sortit de l'ombre; une autre forme noire apparut, puis deux,

puis trois; les sombres cavaliers semblaient surgir comme autant de spectres dans la nuit.

Le *Brûleur* en compta vingt, puis trente, puis des quantités innombrables; t tous ces cavaliers mystérieux suivaient les sinuosités capricieuses du terrain, tantôt se rapprochant, tantôt s'éloignant, et toujours courant de toute la vitesse de leurs chevaux

A la lueur pleine de la lune, les objets paraissaient vivement; le *Brûleur* distinguait parfaitement les cavaliers qui semblaient être une exacte reproduction de lui-même.

Il respira...

Sans doute, les cavaliers mystérieux apercevaient le *Brûleur*, comme le *Brûleur* les apercevait, car ils parurent précipiter encore davantage leur course.

Ils arrivèrent presqu'en même temps, au défilé situé entre la rivière du Moyne et le mont Corbally.

Le *Brûleur* qui s'y engagea le premier, entendait sur ses talons le pas du second poney. Il pressa le galop de son cheval, et disparut en un clin d'œil derrière les saules qui bordent le cours de la rivière...

Le second cavalier s'arrêta brusquement, celui qui venait ensuite l'imita.

— Qui êtes-vous? demandèrent-ils à la fois sans lever leurs voiles.

— *Pyaer of Miguight!* répondirent-ils d'une seule voix.

— Peggy!

— Owen!...

— Voici l'heure!

— Et nos amis nous suivent de près.

Et les premiers Irlandais qui survinrent se mirent en cercle, et se prirent la main.

— Que Dieu sauve l'Irlande! dit un des nouveaux arrivants, c'est ici le lieu du rendez-vous... Qui va nous montrer le chemin?...

— Laissez-nous faire, répondit Owen, en s'emparant de la main de Peggy, et dans une heure, au coup de minuit, la flamme qui s'élèvera de la ferme du major Patrick, vous annoncera que vous pouvez venir.

Et en parlant ainsi, Owen et Peggy disparurent, prenant le chemin qu'avait suivi le *Brûleur* un quart d'heure plus tôt.

Cependant le *Brûleur* avait une bonne avance, quelques minutes à peine après avoir quitté le lieu du rendez-vous, il arrivait à l'habitation du major, la tournait à pas de loup, et s'introduisait, en escaladant un mur de clotûre, dans le potager de la ferme.

Tout dormait; une seule fenêtre était éclairée; c'était celle de Kate qui veillait auprès de son enfant.

Le *Brûleur* alla droit à une petite cabane, élevée dans le coin du jardin, et réveilla rudement un homme qui y dormait étendu sur une méchante botte de paille.

— Qui va là? demanda l'homme qui se releva effrayé.

— *Payer of Miguight*, répondit le *Brûleur*.

L'homme ouvrit de grands yeux, et regarda le mystérieux personnage qui lui parlait.

— Ah! ah! dit-il enfin... c'est vous... au fait, je l'avais oublié... que me voulez-vous?

— Je veux que tu me conduises à la chambre de Kate.

— Mais elle est éveillée encore...

— Qu'importe.

— Au fait, puisque vous le voulez, je n'ai rien à répliquer... venez!

C'était là un méchant gardien qu'avait le major. Le *Brûleur* et lui, partirent, s'abritant de leur mieux derrière les arbres fruitiers, et tâchant d'étouffer le bruit de leurs pas sur le gazon.

Ils arrivèrent à la façade intérieure de la ferme, après avoir traversé l'enclos et tout le jardin.

Aucun accident ne vint à l'encontre de leur expédition. — Ils entrèrent.

La nuit était noire, dans les escaliers et dans les corridors de la ferme ou château occupé par le major Patrick.

Dans l'ombre épaisse, nos deux compagnons crurent entendre le bruit sourd de plusieurs voix contenues et inquiètes, qui s'entretenaient.

Ils arrivèrent cependant sans encombre, au but de leur excursion.

— Voici la chambre de la femme du major, dit le gardien. Celle du major est à l'autre extrémité du bâtiment... depuis longtemps, les deux époux ne se voient guère. Le major s'enivre, et la jolie Kate pleure auprès de son enfant. Puis-je me retirer, mon maître?

— Non, répondit le *Brûleur*, tu vas rester dans les environs, et s'il vient quelqu'un tu m'avertiras.

— Est-ce tout?

— C'est tout.

Le *Brûleur* tourna alors le bouton et entra.

La chambre dans laquelle il pénétra n'était éclairée que par une chandelle de jonc placée sur la cheminée. Au fond de la chambre, il y avait un berceau; près du berceau, sur une chaise sculptée, Kate était assise.

Kate avait bien changé depuis qu'elle était unie au major Patrick; elle avait pâli et maigri, et ses joues naguère si fraîches, avaient été bien souvent sillonnées par les larmes.

Au bruit que fit la porte en s'ouvrant, Kate releva la tête, et porta ses deux bras sur son cœur...

Le *Brûleur* avait toujours son voile noir sur la figure : il s'avança jusqu'à elle, mit son doigt sur ses lèvres, et sembla réclamer le silence de la jeune femme.

— Qui êtes-vous, que voulez-vous? demanda Kate, en tremblant de tous ses membres.

Mais le *Brûleur* porta sans répondre, la main à son visage, il s'était encore approché de la jeune femme, il rejeta son masque.

— Mickley! s'écria Kate, en rougissant tout à coup.

— Oui, Kate, moi, Mickley, répondit l'ancien amant de la femme du major, moi, que vos dédains, que la colère de votre époux ont réduit au desespoir, et qui suis aujourd'hui le chef des Molly Maguires...

— Vous, Mickley!

— Moi-même, poursuivit le jeune homme avec un triste et amer sourire. Ah! vous ne savez pas, vous, Kate, vous ne savez pas ce que c'est que le désespoir; tenez, je vous aimais avec frénésie, avec un entier oubli de toutes choses; avec vous, j'aurais vécu honnête, heureux, mettant ma joie dans votre amour; sans vous, je me suis laissé aller à tous les entraînements de la colère, et je me suis uni à ceux qui incendient et qui tuent!...

— Mais qu'êtes-vous donc venu faire ici? demanda Kate, en jetant un regard sur son enfant.

— Je suis venu vous sauver, répondit Mickley.

— Me sauver; mais je suis donc menacée?

— Non pas vous, peut-être, Kate, quoique l'on puisse craindre, cependant, que le desespoir n'aveugle les assassins et les incendiaires, mais votre époux, votre château.

— Le major?...

— Il est condamné.

— On veut le tuer?

— Cette nuit!

— Et vous êtes venu pour nous sauver!

— Non pas lui! répondit Mickley, car entre le major et moi, vous le savez, Kate, il y a un vieux compte à régler, et cette nuit, il faut qu'il meure ou que je meure, mais vous, mais votre enfant, car mal-

gré vos dédains, malgré le malheur que vous avez jeté dans ma vie, Kate, je le sens bien, je vous aime encore, comme au premier jour.

— Et vous avez cru que je vous suivrais, dit Kate.

— Je le crois encore, Kate.

— Mais qui me dit que vous êtes sincère; qui m'assure que vous ne trompez pas?

— Les flammes, qui tout à l'heure vont dévorer votre demeure.

— Mon enfant!

— Les flammes sont sans pitié, Kate, elles tueront votre enfant...

— O Mickley, Mickley!...

Mais le *Brûleur* n'avait pas le temps de s'abandonner à l'émotion de son cœur, il saisit vivement la main de la jeune femme.

— Kate, lui dit-il, hâtons-nous, le temps presse, croyez-moi, le moindre retard peut être fatal à cet enfant que vous voulez sauver... Jetez cette mante sur vos épaules, prenez votre enfant dans vos bras, et partons!

— Mais où me conduisez-vous?

— Loin d'ici!...

— Mais encore...

— Qu'importe! venez...

Et déjà la jeune femme se disposait à suivre Mickley, quand le major parut sur le seuil de la porte.

Le major était ivre!

Son regard incertain parcourut un instant la chambre, et s'arrêta sur le visage de Mickley : il fronça le sourcil.

Mickley de son côté, avait fait quelques pas en avant, et venait de tirer son couteau.

— Quel est cet homme? demanda enfin le major, et que vient-il faire ici?

— Major Patrick! répondit Mickley, voilà plusieurs années déjà que j'ai subi par votre ordre, une humiliation dont le souvenir m'est

encore présent comme un remords, il faut aujourd'hui que je m venge...

— Un Irlandais...

— Un Molly Maguire...

— Un assassin!

— Le *Brûleur*.

— Eh bien! comme vous voudrez, mon ami, dit le major d'un ton railleur, et en tirant lui-même son épée du fourreau, allons, je dirai à Londres, que j'ai moi-même corrigé quelques-uns de ces insolents qui se permettent de nous traquer, comme des bêtes fauves; allons maître *Brûleur*, défendez-vous.

Et les deux fers se croisèrent, et un combat furieux s'engagea.

Mais à peine les deux adversaires avaient-ils fait quelques passes, qu'une immense clameur s'éleva du dehors, et mit fin au combat.

— Quel est ce bruit? dit le major en pâlissant.

— Voyez! répondit le *Brûleur* d'un air de triomphe.

Et au même moment, les premières flammes de l'incendie jetèrent dans le ciel, d'ardentes lueurs.

Les Molly Maguires attendaient toujours dans le défilé, entre Corbally et la Moyne.

Ils entendirent alors un bruit dans les grands saules qui bordent la rivière, et un cavalier se montra aux pâles rayons de la lune.

— Qui va là? lui demanda-t-on.

— *Payeur de minuit!* répondit le cavalier.

C'était Owen; il avait trouvé l'habitation du major, mais l'habitation était défendue; l'éveil avait été donné, on avait besoin de tout le monde.

— Le temps presse, dit-il, celui qui doit vous guider est venu... suivez-moi!...

Minuit approchait; toute la bande s'ébranla. et se mit en mouvement dans la direction de la maison du major.

Entre Corbally et Meu-Lough, à mille pas environ du lit de la Moyne, la lune montrait une grande masse noire, dont les lignes indécises et heurtées tranchaient sur le ciel blanc.

La cavalcade se dirigea vers ce lieu.

A mesure que l'on approchait on pouvait distinguer de longs pans de muraille, percés de symétriques ogives, qui fuyaient au loin, et se perdaient dans l'ombre.

C'étaient les ruines de l'abbaye de Glaumore, — une de ces merveilles catholiques, dont les débris traversent des siècles.

Les Molly Maguire entrèrent à cheval dans un long cloître, dont la voûte ouverte laissait apercevoir le ciel.

Ils ne mirent pied à terre, qu'au centre des bâtiments de l'abbaye, dans une grande salle presque entièrement conservée, à un angle de laquelle s'ouvrait un large escalier souterrain.

Les Molly Maguire descendirent les marches de cet escalier ; — les poneys, libres, cherchèrent, dans les cloîtres, un lieu où l'herbe croissait plus dru, et se couchèrent pantelants sur le sol.

Le voyageur attardé qui eût passé devant la ruine séculaire, aurait pu admirer les restes majestueux de la vieille abbaye, et s'y croire dans la plus complète solitude.

Un silence absolu régnait dans les vastes corridors, et dans les salles immenses dont les fenêtres, dépourvues de vitraux, laissaient passer le vent humide de la nuit, avec les pâles rayons de la lune.

Çà et là, quelque saint mutilé apparaissait dans sa niche profonde.

Les colonnettes jaillissaient du sol, en faisceaux, et s'arrêtaient à mi-chemin de la voûte, brisées par la main du temps.

Le lierre et la mousse pendaient aux arêtes des corniches qui s'avançaient au-dessus du vide, et demeuraient soutenues par une force inconnue, après la chute de leurs appuis.

C'était une scène de désolation, grande et poétique. La lune qui jouait dans les arceaux brisés, éclairait les jours délicats de ces

vieilles dentelles de pierres — le temple semblait sommeiller et s'arrêter parmi ces splendeurs d'un autre âge ; nul bruit n'en troublait le silence solennel, si ce n'est le chant plaintif de la bise, qui gémissait en frôlant les pierres mousseuses.

Mais tout à coup, un fracas mystérieux se fit. C'était comme une exclamation formidable sortie des entrailles de la terre. Ce sol des vieilles salles trembla, et les mille échos des ruines retrouvèrent leurs voix endormies.

Une lueur sanglante apparut à l'orifice de l'escalier par lequel les Molly Maguire étaient descendus.

Le bruit avait cessé...

L'instant d'après, la foule, masquée de noir, fit irruption dans la salle, et traversa les ruines de l'abbaye.

En avant de cette foule, il y avait un homme et une femme.

La femme tenait à la main élevée au-dessus de sa tête, une branche de *bog-pine* enflammé ; — l'homme agitait un long couteau.

La foule sortit ainsi des ruines, et se mit à marcher au pas de course, sans prononcer une parole.

Elle arriva ainsi à l'habitation occupée par le major Patrick, et un immense cri sortit alors de toutes les poitrines.

Mais les serviteurs du major étaient à leur poste.

— Qui êtes-vous? demanda une voix énergique à l'intérieur de la maison.

— *Musha !* grommela Owen, ils nous attendent comme de braves coquins !

Une voix grave sortit de la foule masquée.

— Nous sommes les *payeurs de minuit,* répondit-elle.

— N'avançez pas, au nom de Dieu ! cria-t-on de l'intérieur de la maison.

Les Molly Maguire ne tinrent aucun compte de cet ordre.

Trois ou quatre coups de feu retentirent à la fois. Deux homm tombèrent dans les rangs des *payeurs de minuit.*

— Feu! mes chéris, hurla Owen qui brandit son énorme couteau

— Feu! répéta Peggy, en agitant sa torche.

Une décharge générale suivit ce commandement, des plaintes déchirantes se firent entendre dans la maison du major Patrick...

Une demi-heure après, un violent incendie que tout secours humain eût été désormais impuissant à éteindre, dévorait le riche château du major.

Les vives lueurs de l'incendie éclairaient un cordon de formes noires qui entouraient, impassibles et silencieuses, les bâtiments dévoués aux flammes, et regardaient s'achever l'œuvre de destruction.

Le lendemain, on retrouva les corps du major Patrick, d'Owen et de Peggy, au milieu des ruines fumantes.

Au centre des débris, on voyait un pieu fiché en terre qui supportait un écriteau, et sur cet écriteau on lisait, au-dessus du nom d Molly Maguire, en lettres d'un demi pied de haut :

QUITTANCE DE MINUIT.



LES ÉTRANGLEURS.

Le major Hogarth, sa femme et sa fille. — La quakeresse. — La traversée. — Djorhât. — La mère et la fille. — Le marquis d'Oxford. — Lady Barbara songe à marier sa fille. — Portrait d'une lady accomplie. — Mister William Digby. — Amour anglais. — Fragments de chansons patriotiques. — Situation morale et hygiénique de William Digby. — Ses bons rapports avec le major Hogarth. — Dispositions heureuses de miss Hogarth. — Les castes hindoues. — Anecdotes attachantes. — La collation. — Les Phanségars et leur déesse sanguinaire. — La chasse à l'homme. — Sa supériorité sur la chasse au tigre. — L'orage dans la forêt. — Inquiétudes. — L'attaque. — Les prisonniers. — Le camp de Ragoba. Les trois conditions des Étrangleurs. — La rançon de deux femmes. — La fête de Bothwanio. — La bibliothèque des Phanségars. — Exploits de William Digby. — Dénoûment.

Le major Hogarth avait en main, vers l'année 1834, le gouvernement de la province de l'Assam, dans les Indes-Orientales. L'Assam était au pouvoir des Anglais depuis 1825, et l'Angleterre y entretenait, à grand frais, un gouverneur et quelques régiments formés mi-partie d'Anglais de la Grande-Bretagne et *demi-Indiens*. On appelait ainsi les métis provenant du mariage des Anglais avec les femmes indigènes.

Le major Hogarth avait deux résidences, l'une placée à Djorhât,

capitale de la province, où il demeurait une bonne partie de l'année; l'autre située au village de *Maravis*, à vingt lieues de là, dans une des vallées les plus fécondes de ce pays béni du ciel.

Pour le moment, le major est à Maravis, et il a près de lui sa femme, lady Hogarth et sa fille Nelly, délicieuse vignette anglaise, aux cheveux blonds comme la soie, aux yeux bleus comme le ciel; mais le major Hogarth s'occupe peu de ces détails; les devoirs de sa charge absorbent en entier son temps et ses pensées, et nous verrons plus loin quelles graves raisons peuvent porter un gouverneur de province à négliger ainsi les affections de la famille.

Lady Barbara Hogarth était une très-grande femme sèche, maigre, au nez pointu, aux bras longs, aux cheveux mi-partie gris et blonds: longtemps lady Barbara avait vécu à Londres, loin de son mari, qui respirait très-bien privé de sa chère moitié; et sans doute les choses auraient continué sur le même pied, si une âme charitable n'était allée troubler la douce quiétude dont jouissait ce ménage séparé par une distance de plusieurs milliers de lieues.

Un jour, milady voit venir chez elle une femme d'un certain âge, quakeresse émérite, et qui jouissait d'une réputation de bonté parfaitement établie. Cette trembleuse s'insinua adroitement dans la confiance de l'épouse du major, lui apprit qu'elle avait reçu récemment des nouvelles des Indes, que le major était en excellente santé, et qu'il ne songeait pas à revenir à Londres.

Milady soupira et répondit que cependant elle verrait arriver avec bonheur le jour de son retour, que sa fille Nelly atteignait un âge où il faudrait bientôt songer à son établissement; qu'éloignée de son mari, elle craindrait d'engager sa parole; qu'enfin elle allait se décider vraisemblablement à écrire au major pour l'engager à revenir à Londres, ne fût-ce que pour y passer une année.

— N'en fais rien, ma sœur, dit la quakeresse, n'en fais rien, car ce serait une démarche inutile.

— Et pourquoi cela? fit lady Hogarth étonnée.

— Parce que le major repousserait ta démarche.

— Sous quel prétexte?

— Ne trouve-t-on pas toujours des prétextes?

— Mais vos réticences m'inquiètent, ma sœur, s'écria lady Barbara; que se passe-t-il donc? Le major serait-il malade?

— Plût à Dieu, s'écria la quakeresse.

— Comment... parlez! au nom du ciel.

— Eh bien! poursuivit l'amie, on m'a dit, mais tu penses bien que je n'ai pas ajouté foi à ce bruit ridicule, on m'a dit que le major Hogarth se plaisait beaucoup à Djorhât, et qu'il avait ses raisons pour s'y plaire, que malgré toute l'affection qu'il a pour toi, ma sœur, il fait comme les autres gouverneurs.

— Quoi donc!...

— Qu'il avait pris une femme de ce pays, puis deux femmes, puis trois... un sérail, enfin.

Lady Hogarth ne répondit pas, mais elle ressentit cruellement le coup : elle se dit bien, à la vérité, pour se consoler, que la quakeresse avait jadis voulu épouser le major qui l'avait repoussée, qu'elle en avait conservé un profond dépit, et qu'elle s'était fait un malin plaisir de piquer le cœur de son ancienne rivale; mais toutes ces raisons n'apaisèrent pas ses soupçons, et un beau jour elle partit avec sa fille sur un trois mâts de la Compagnie des Indes, et fit voile pour Calcutta.

Ce départ eut du moins un avantage, ce fut de la débarrasser de la quakeresse. — Ce n'est pas aller trop loin que de doubler le cap de Bonne-Espérance pour se débarrasser d'une quakeresse!

La traversée fut longue, et bien souvent lady Hogarth éprouva des regrets amers de s'être ainsi embarquée, sans avoir préalablement attendu l'autorisation de son mari. Mais il n'y avait aucun moyen de

revenir sur ses pas, et quelques mois après les deux femmes abordèrent à Calcutta, et se dirigèrent avec une escorte vers Djorhât.

Certes, le cœur de lady Hogarth battit bien fort quand elle approcha de la capitale de l'Assam ; elle se disait que son mari ne l'attendait pas, qu'elle allait avoir à essuyer sans doute ses reproches, rencontrer peut-être une rivale ; mais la vue de sa fille Nelly, qui l'accompagnait, releva son courage, et elle prit résolument son parti.

Les choses d'ailleurs se passèrent beaucoup mieux qu'elle ne l'avait espéré. Le major ne s'abandonna pas, il est vrai, à une joie immodérée, il se contenta de baiser au front lady Barbara, et de presser sa fille Nelly contre son cœur, mais il ne fit entendre aucun reproche, et lady ne trouva aucune femme indigène installée au siége du gouvernement.

Son cœur se rassura donc bien vite, et malgré la taciturnité importante de son époux, elle ne regretta point d'être venue. D'ailleurs, la vie qu'elle mena à Djorhât, la dédommagea amplement des ennuis qu'elle avait éprouvés dans son veuvage forcé ; elle avait trois mille esclaves et cent cinquante éléphants ; quand elle sortait, toute la population de la ville se prosternait en criant : voilà le soleil qui passe. En outre, sa fille Nelly était recherchée par tout ce que les régiments renfermaient d'officiers distingués ; elle donna des fêtes, elle anima enfin le séjour habituellement monotone de Djorhât ; enfin elle fit de son mieux.

Le climat était si favorable, la nature était si riche et si variée, que Nelly ne tarda pas à en ressentir l'influence, et six mois s'étaient à peine écoulés depuis son arrivée, qu'elle était méconnaissable. Ses épaules s'étaient arrondies, sa gorge naissante s'était développée, elle était belle, douce, nonchalante, et semblait n'avoir jamais habité que l'Assam. Seulement le climat de l'Inde ne pouvait diminuer ses grands pieds d'anglaise. — Ces instruments disgracieux résistent à toutes les températures.

On dirait que la nature a pris plaisir à combler cette heureuse contrée de ses dons les plus précieux. Sous un ciel pur et un soleil toujours éclatant, le sol produit des fruits exquis et des moissons abondantes; d'innombrables rivières tempèrent la chaleur et portent partout la fécondité. Soit que l'on voyage dans les montagnes, soit que l'on pénètre dans les terres, on rencontre à chaque pas des sites enchanteurs, des paysages d'une beauté ravissante

Si quelqu'un de vous n'a rien à faire l'été prochain, que ne part-il pour l'Inde? c'est un voyage agréable. On peut rapporter un cachemire pour madame et de forts jolis coquillages.

On peut en outre aller voir comment les Anglais, généreux et libéraux, saignent à blanc les indigènes. — C'est fort curieux. — Sans parler des animaux intéressants qui peuplent ces parages, et des fakirs qui dorment debout sur une patte comme les poules de nos contrées.

Nelly était heureuse au milieu de cette nature riche et variée; son regard semblait ébloui de tant de beautés, jamais elle n'avait vu un tel climat. Elle avait seize ans et quatre mois, alors sa taille était souple et élégante, ses dents d'une blancheur éblouissante et très-saines. Elle vivait simple et candide à côté de sa mère, et ne demandait au ciel que de continuer cette existence. Heureux âge où l'on ne chante même pas encore : *Ah! vous dirai-je maman?*

Quand l'hôtel du gouvernement s'illuminait de toutes ses bougies économiques, quand la musique emplissait les salons encombrés, que la danse jetait la jeune fille aux bras de quelque bon danseur, Nelly s'abandonnait tout entière à la joie, au plaisir, et ne gardait pas même, le lendemain, dans son cœur, une faible trace des émotions de la veille; elle se retrouvait aussi calme, aussi reposée, que si aucune émotion ne l'eût fait frissonner.

Cette belle enfant avait d'ailleurs reçu de sa mère un regard hautain qui suffisait à la préserver de toute indiscrétion amoureuse;

jamais encore aucune parole dangereuse n'avait été prononcée à son oreille, et dans sa candeur, elle ne voyait rien au delà des plaisirs qu'elle goûtait chaque jour.

Mais si Nelly passait indifférente au milieu des excitations du bal, il n'en était pas de même de lady Barbara Hogarth.

L'épouse du major comprenait que Nelly était une charmante enfant, ravissant trésor qui devait faire le bonheur d'un époux, et dans sa tendresse maternelle, elle avait cherché avec attention, auquel des hommes qu'elle recevait, elle pourrait en toute confiance remettre le soin de l'avenir de sa fille.

En dernier lieu, elle était tombée d'accord avec elle-même, qu'un seul homme au monde était digne d'obtenir la main de sa fille, et cet homme était le marquis d'Oxford, colonel du régiment alors en garnison à Djorhât. Vous pensez bien qu'il n'y a point de marquis d'Oxford dans le *peerage* d'Angleterre. Nous choisissons ce nom par discrétion.

Or, le marquis d'Oxford avait une quarantaine d'années; c'était le dernier descendant d'une des meilleures familles de l'aristocratie anglaise, et qui eût peut-être regardé comme bien au-dessous de lui de devenir l'époux de la charmante Nelly, qui n'était ni grande, ni sèche, et qui avait déjà emprunté aux femmes du pays qu'elle habitait, une attitude indolente et pleine de grâces un peu molles. — N'était le regard, on l'eût prise volontiers pour une créole. — Le type de la beauté que le marquis avait rêvé toute sa vie, n'était qu'à Londres : une femme longue, maigre et sévère, comme pouvait l'être lady Hogarth elle-même. Une femme de race, — une femme pur sang, tout en muscles, tout en nerfs, buvant du rhum comme toute *peeress* doit le faire et mangeant de la viande crue avec plaisir.

Mais qu'importait à lady Barbara les goûts du marquis? Elle avait arrêté que le marquis épouserait sa fille; le moyen que les choses ne se passassent pas comme elle l'avait arrêté!

Quant au major Hogarth, il s'occupait peu de tout cela ; les devoirs de sa charge absorbaient tout entiers son temps et sa pensée.

Nous sommes à la fin du mois de mai ; les premières ombres du soir envahissent peu à peu les bosquets délicieux de Maravis ; le silence et le calme se font de toutes parts, les étoiles s'allument au ciel, la lune se lève lentement à l'horizon.

Le major, lady Hogarth et miss Nelly sont réunis dans un salon dont les fenêtres ouvertes donnent sur un jardin où les oiseaux chantent leurs dernières prières ; on vient de servir le thé : milord lit les journaux de Calcutta, milady trempe le bout de ses lèvres dans une tasse d'un travail exquis pleine de thé sw-chong mêlé de pé-kha-oa délicieux, miss Nelly plonge de temps à autre son regard rêveur dans le jardin baigné de lumière douce et d'ombre vaporeuse.

Malgré l'attention soutenue que le gouverneur semble apporter à la lecture de ses journaux, cependant il est facile de remarquer que l'impatience des nouvelles s'empare parfois de lui, car il rejette le journal sur la table sans prononcer une parole, et se promène avec agitation à travers le salon.

Enfin, il marcha vers la table, et agita vivement une sonnette d'argent.

Un domestique parut aussitôt.

— M. William ? demanda le gouverneur à voix basse.

— M. William est ici, milord, du moins il était, il n'y a qu'un instant, dans le jardin.

— Qu'il vienne sur-le-champ.

Le domestique sortit, et quelques instants après, M. William entrait ; il salua profondément lady Hogarth et miss Nelly, puis il se tourna, respectueux et soumis, vers le major.

M. William était un jeune homme de vingt-cinq ans environ, grand, bien pris dans sa taille, d'une tournure distinguée. Sans

être précisément un beau garçon, M. William avait une physionomie qui attirait tout d'abord le regard ; son œil était vif, ses traits vigoureusement accentués témoignaient d'une résolution peu commune, et son attitude fière sans affectation annonçait un caractére ferme et élevé

William Digby était le dernier venu d'une nombreuse famille ; sa mère était morte en lui donnant le jour, et son père avait quitté ce monde avant d'avoir pu assurer un sort convenable à chacun de ses enfants : William s'était donc trouvé entre les mains de son frère aîné, avait grandi dans l'isolement, sans connaître les joies du foyer paternel, et était parvenu à l'âge d'homme, se demandant quel avenir misérable allait lui être offert.

Son frère lui acheta alors une lieutenance dans le régiment du marquis d'Oxford, qui allait aux Indes, et William partit pour ces contrées lointaines, heureux encore en songeant que le sort des combats le délivrerait bientôt d'une vie qui lui était à charge.

Comme on voit, ce jeune militaire avait un caractère mélancolique et peu divertissant. Nous ne savons pas pourquoi ces caractères saugrenus viennent avec acharnement sous notre plume.

Celui-là était un Anglais. Français, contentez-vous de cette excuse.

William avait fait, depuis qu'il était dans l'Assam, tout ce qu'il avait pu pour en finir avec l'existence. Il y avait trois ans qu'il était dans les Indes, et, pendant ce laps de temps, les occasions ne manquèrent pas, et il les saisit toutes avec une sorte d'avidité fiévreuse.

Mais les Afghans, les Sickes et autres, qui n'épargnaient personne, semblaient craindre de l'atteindre.

Bien des fois il se jeta avec une faible épée contre les hordes fanatisées, bien des fois il les avait poursuivies jusque dans leurs villages d'où jamais un prisonnier n'était revenu ; les coups pleuvaient autour de lui, il se défendait à peine, il affrontait la mort avec une

témérité sans exemple, et cependant il revenait toujours sain et sauf de ces combats sanglants, laissant ses ennemis et ses amis étonnés de son courage et de son bonheur.

Trois années s'étaient passées de la sorte, sans que William Digby songeât à prendre plus de soin de sa personne; mais, au bout de la troisième année, un changement complet devait s'opérer en lui; Miss Nelly Hogarth était arrivée à Djorhât, et miss Nelly fut pour le malheureux jeune homme comme une révélation de la beauté, comme une initiation à l'amour.

C'était un soir, William errait solitaire à travers les jardins du palais de Djorhât; il pensait aux dangers qu'il avait courus, et dont jusqu'alors il était sorti victorieux et sauf, et hâtait de tous ses vœux le moment où son devoir l'appellerait à de nouveaux combats. William était de plus en plus triste, de plus en plus désespéré; il ne se sentait dans le cœur aucun attachement, dans la tête aucune ambition; il voulait mourir, car l'existence vide et solitaire qui lui était faite pesait à son cœur.

Tout à coup, Nelly Hogarth vint à passer comme une blanche vision; William s'arrêta stupéfait et confondu.

Nelly était si jeune, si belle! Nelly marchait nonchalamment dans les sentiers pleins d'ombre, et on eût dit qu'elle laissait après elle comme un rayon lumineux.

William porta ses deux mains sur sa poitrine, pour en comprimer les battements.

Les peuples sont pour nous des frères, mais jamais, jamais en France, jamais l'Anglais ne régnera... non!!! il est trop assommant, l'Anglais! Pour l'empêcher de regarder notre colonne, ma famille et moi nous appellerions plutôt les Polonais à la baïonnette; nous irions plutôt contre leurs canons, à travers le fer, le feu des bataillons, appelant le sort le plus beau, le plus digne d'envie, qui est de mourir pour la patrie!

A partir de ce jour, l'espoir sembla renaître dans le cœur de William, et le calme dans son esprit. Il savait bien que jamais il ne pourrait raisonnablement prétendre à la main de la jeune fille, que son amour ne devait jamais recevoir aucune satisfaction, mais cela ne le regardait pas : cet amour avait suffi pour apaiser les douleurs qu'il éprouvait, et c'en était assez; voir Nelly, surtout au clair de la lune, la suivre partout où elle allait, la protéger en tous lieux, à tous les moments contre les tigres et les moustiques, William n'en demandait pas davantage, cela satisfaisait son cœur. Il mangeait mieux, il avait moins mal à la tête.

Nelly, la charmante fille, ne semblait pas s'être aperçue du sentiment qu'elle avait inspiré au jeune officier, elle ne savait même pas probablement qu'il existât; elle passait près de lui, orgueilleuse et indifférente, sans lui faire l'aumône d'un regard. Mais William, peu exigeant et pas fier, se contentait pour le moment de la contempler, et la vie lui eût semblé douce, s'il avait pensé que cet état de choses pût durer éternellement.

Telle était la situation attachante de William.

Malheureusement des tourments de plus d'un genre vinrent bientôt troubler la quiétude d'esprit dont jouissait ce bon William; il n'avait pas été longtemps, en effet, sans s'apercevoir de l'insistance que lady Hogarth apportait à circonvenir le marquis d'Oxford; il avait d'abord pensé que milady était amoureuse du marquis, — cela arrive quelquefois aux femmes de cet âge, grandes, sèches, jaunes et imbibées de thé sw-chong, — mais l'invraisemblance d'une pareille supposition lui sauta bientôt aux yeux, et il découvrit tout.

Milady ne voulait faire la cour au colonel que dans le but de préparer un mariage brillant pour sa fille.

Sans doute, William avait mille raisons de se rassurer; l'attitude du marquis, son goût prononcé pour les femmes étiques et à ressort de la *joyeuse Angleterre,* mille autres raisons encore donnaient à

penser que lady Barbara en serait pour ses frais; néanmoins, la jalousie pénétra le cœur du pauvre officier, et y développa cet amour insensé qui n'y reposait encore qu'à l'état de germe.

Il comprit alors quels liens l'attachaient à Nelly, combien il souffrirait si jamais l'hymen devait la lui enlever. Il faillit devenir fou à cette seule pensée, et quand nous y songeons, cela nous fait frémir.

Chaque jour, le malheureux William formait quelque projet nouveau qu'il était aussitôt obligé d'abandonner, et jusqu'alors il n'avait pu trouver encore la solution de ce problème qu'il s'était posé.

Non-seulement cet état de choses le taquinait profondément, mais il perdait ses cheveux, et des signes précoces annonçaient qu'il aurait de bonne heure la vue tendre.

Il avait tant pleuré à la lueur des étoiles et dans le silence du cabinet!

— Ah! c'est vous, monsieur Digby, dit le major, dès qu'il vit entrer le jeune homme; je vous attendais, mon jeune ami, car j'ai besoin de vous.

— M. le gouverneur a besoin de moi! fit William en s'inclinant avec respect; ma vie est au major Hogarth, et tout ce qu'il commandera, je l'exécuterai.

— Je sais cela, mon jeune ami, répondit le major avec bonté. — Car le jeune William était de tous les officiers de son gouvernement celui qu'il affectionnait le plus. — Je sais avec quel dévouement vous servez votre pays, avec quel courage vous avez rempli toutes les missions que je vous ai confiées; eh bien! monsieur Digby, je veux vous donner aujourd'hui une nouvelle preuve de la confiance que j'ai mise en vous, et je vais vous charger d'une mission périlleuse, mais dont vous vous acquitterez à votre honneur, j'en suis certain d'avance.

— Et quelle est la mission que M. le gouverneur veut bien me confier?

William n'appelait jamais le major Hogarth que M. le gouverneur, et c'était sans doute là le motif secret de la bienveillance que ce dernier lui portait.

Nous ne cachons pas au lecteur que cette observation, jetée là en passant, nous paraît pleine de finesse. Enfin, nous faisons de notre mieux.

— Vous savez, reprit le major après quelques secondes de silence, vous savez que depuis 1825, époque à laquelle le pays tomba au pouvoir des Anglais, le dernier Maha-Radjah de cette province a été exilé; à plusieurs reprises depuis cette époque, et jusqu'à sa mort, il a tenté de rentrer en possession du trône de ses pères; mais, grâce au courage de nos régiments, nous avons maintenu l'intégrité du territoire que nous avions glorieusement conquis.

La mort du dernier Maha-Radjah semblait devoir nous accorder un peu de repos, mais il n'en est rien; son fils Ragoba, le seul descendant qu'il ait laissé, a repris en main l'œuvre de son père, et l'on assure qu'il s'est mis à la tête d'une horde d'exécrables assassins, et qu'il menace nos frontières par le fer et par le feu. Telle est donc la situation. A chaque instant, Ragoba peut faire une irruption sur Maravis, et alors nous serions exposés à de réels dangers; j'ai longuement réfléchi à toutes ces choses, et à beaucoup d'autres encore; je resterai, moi, sur le lieu menacé, comme il convient à un représentant de l'autorité britannique, mais milady et miss Hogarth iront attendre à Djorhât que le danger soit passé.

— Comment, M. le gouverneur, interrompit lady Hogarth, vous nous renvoyez?

— Ce ne sera pas pour longtemps, je l'espère, milady, répondit le major, le marquis d'Oxford doit faire une tournée dans les environs, il ira, s'il le faut, jusqu'à la frontière, et quand nos ennemis

auront été repoussés, qu'il n'y aura plus rien à craindre, je m'empresserai de vous faire revenir, si je ne vais pas moi-même vous rejoindre à Djorhât.

— Cependant, voulut dire lady Hogarth.

— Cependant, milady, répliqua le major; tout est bien arrêté dans mon esprit, toutes mes mesures sont prises, je ne reviendrai pas sur ma résolution : ainsi, M. Digby, vous comprenez dés ce moment ce dont il s'agit. Demain, milady et miss Hogarth quitteront Maravis, et c'est vous que je charge de les accompagner jusqu'à Djorhât. Vous emmenerez dix cipayes bien armés avec vous, et mon domestique Jacques Tekell, qui est une moitié d'Indien, et connaît l'Assam, comme vous pouvez connaître Londres. Je ne vous recommanderai pas la prudence, le courage, ce serait vous faire injure; je vous ai vu à l'œuvre, et je sais comment vous justifierez la confiance que je place en vous.

Ainsi parla le major. — Nous ferons remarquer que ces généreux et libéraux Anglais appellent les Indiens des *assassins exécrables,* parce que ceux-ci voulaient reprendre leur pays. C'est un grand crime.

William ne savait comment remercier le major, il lui jura de se faire tuer mille fois, plutôt que de ne pas mener cette entreprise à bonne fin; puis il prit congé du gouverneur, salua encore une fois milady et miss Hogarth, et sortit pour aller présider aux apprêts du départ.

William était heureux comme jamais il ne l'avait été; de Maravis à Djorhât, il y avait une vingtaine de lieues, c'était au moins trois journées de voyage, trois journées pendant lesquelles il ne quittera pas la jeune miss, pendant lesquelles il pourrait lui parler, et vivra pour ainsi dire de la même vie qu'elle.

Les préparatifs ne furent pas longs, du moins en ce qui le concernait, mais il passa une bonne partie de la nuit à stimuler le zèle d.

ceux qui devaient l'accompagner, et surtout à s'entendre avec Jacques Tekell, espèce de cicerone que le major Hogarth lui avait imposé.

Jacques Tekell avait bien près de soixante ans, c'était un homme maigre et sec, précisément comme le marquis d'Oxford aimait les femmes; il avait toujours vécu dans l'Assam, il s'y était marié, il avait mené pendant de longues années la vie des Hindous; il savait leurs mœurs par cœur, connaissait leur langue, et comme le major l'avait fait observer, l'Assam lui était plus familier que Londres ne pourrait l'être à un Anglais.

C'était assurément un précieux guide pour un tel voyage.

Toutefois, William ne pensait point qu'il y eût quelque gloire à accomplir la mission dont on l'avait chargé. La route qu'ils allaient suivre n'était pas menacée; il y avait de loin en loin des villages soumis depuis longtemps à la domination anglaise, et qui n'auraient jamais tenté de se soulever; il emmenait d'ailleurs avec lui une dizaine de cipayes bien armés. Le voyage devait durer à peine trois jours; le danger n'était pas assurément sur la route, il était bien plutôt à Maravis qu'ils quittaient.

Aussi le jeune officier ne songea-t-il qu'au bonheur que devait lui procurer la compagnie de miss Hogarth; il dormit à peine quelques heures d'un sommeil agité, plein de rêves, et dès que le soleil parut à l'horizon, il s'habilla, s'arma à la hâte, et se rendit près du major qui l'attendait.

Les dix hommes étaient déjà prêts, Jacques Tekell avait endossé la tenue de voyage; quand milady et miss Hogarth eurent fait leurs adieux au major, la petite troupe s'ébranla et se mit en route...

Au bout d'un quart d'heure, on eut passé les dernières habitations de Maravis; quelques minutes après, la caravane se trouvait en pleine campagne.

II.

La petite colonne s'avançait à pas tranquille et lent sur la route. Elle était ainsi disposée par l'ordre même du gouverneur de l'Assam.

Devant, marchaient cinq soldats armés d'un long sabre, d'une carabine et de pistolets; immédiatement après, venaient lady Hogarth et sa fille, montées sur deux beaux chevaux de race, et suivies de William Digby et de Jacques Tekell; derrière, marchaient les hommes qui conduisaient le chariot chargé de provisions et de vêtements de femmes; enfin, la procession était fermée par cinq hommes armés comme les premiers, d'un sabre, d'une carabine et de pistolets.

Durant les premières heures, le plus profond silence régna dans la petite troupe, milady cachait son dépit de quitter Maravis, et d'aller à Djorhât, où elle ne verrait plus le marquis d'Oxford; miss Nelly regardait à droite et à gauche les sites ravissants qui venaient se placer sous ses beaux yeux; Jacques Tekell observait le chemin et William Digby rêvait..

Les autres hommes de l'escorte ne songeaient à rien.

Cependant, peu à peu, quelques paroles furent échangées entre les voyageurs; milady se plaignit de la chaleur, et demanda un parasol; Jacques Tekell répondit que le chemin n'offrait pas beaucoup d'abri de Maravis à Djorhât, mais que cependant si milady le désirait, on pourrait, en faisant un détour de quelques milles, passer par la forêt d'arbres à thé; Nelly, de son côté, s'enquit des noms de quelques villages qu'elle apercevait de loin en loin, à travers les bouquets d'arbres, et William se mit en devoir de les lui apprendre. Si bien qu'au bout de quelques heures, une conversation suivie s'établit, d'une part,

entre milady Hogarth et Jacques Tekell, et de l'autre, entre miss Nelly et William Digby.

Comme les paroles échangées entre les deux jeunes gens sont celles qui intéressent le plus les populations, nous les rapporterons sans rien changer.

Elles sont du reste remarquables.

— Ce village, disait William, en répondant à une interpellation de la jeune fille, ce village que vous voyez à votre gauche et qui se cache comme un nid entre les branches touffues des arbres qui l'environnent, c'est l'ancienne résidence des Maha-Radjah de ce pays; tout à l'heure, la route que nous suivons va nous en rapprocher, et vous pourrez voir encore quelques monuments, qui, bien que grossiers, ne manquent pas cependant d'une certaine grandeur.

— Et ce village est aujourd'hui abandonné? fit la jeune fille.

— Il n'est plus guère habité que par quelques Indiens inoffensifs et quelques brames qui n'ont point voulu fuir le temple de leurs dieux.

— Quel splendide pays pour un si misérable peuple: je me suis souvent demandé à quelle cause pouvait tenir l'abrutissement dans lequel est tombé un peuple qui a sous la main une nature si féconde...

— Cela tient, répondit le jeune officier, à une infinité de causes diverses que l'histoire de ce pays seule pourrait vous apprendre, cela tient, je crois, à la division de ce peuple en différentes castes, dans lesquelles chacun se trouve pour ainsi dire parqué et dont nul ne peut sortir, soit pour monter, soit pour descendre, sans s'exposer à tous les anathèmes d'une religion cruelle et impitoyable.

— J'ai souvent entendu parler de ces castes, objecta la jeune fille, mais jamais encore on ne m'a suffisamment renseignée sur les limites dans lesquelles elles renferment les Hindous, et sur les singulières mœurs qui sont attribuées à chacune.

C'est avec plaisir et orgueil que nous vous présentons cette jeune

fille avide de s'instruire et cherchant à perfectionner son éducation dans les voyages. — Cet exemple intéressant, nous en avons l'espérance, ne sera pas perdu.

— Si ces explications ne devaient pas ennuyer miss Hogarth, je me ferais un devoir de les lui donner, dit William.

— Je vous écoute, répliqua Nelly.

— Eh bien, voici à peu près ce que l'on sait sur l'Assam, mademoiselle. Brama a divisé, dit-on, les Hindous en quatre castes principales : la première est celle des *Brames;* la deuxième celle des *Chettris,* qui comprend les rajah et les militaires; la troisième celle des *Vaiscia,* qui se compose des agriculteurs et des marchands; la quatrième, enfin, est celle des *Soudres,* ou des artisans et ouvriers de toutes espèces. Mais cette division générale est loin de donner une idée de cette multitude de castes, classes ou tribus, dans lesquelles les Hindous sont partagés; on dit qu'elles montent à près d'une centaine, et les distinctions qui les séparent sont si nombreuses et si variées, que les Hindous et les Brames eux-mêmes sont quelquefois fort embarrassés de déterminer les divers degrés de cette longue échelle.

Les *Brames* naquirent, assure-t-on, de la tête, d'autres disent de la bouche de Brama; les *Chettris* de ses bras; les *Vaiscia* de son ventre, et les *Soudres* de ses pieds. Cette origine des castres une fois admise, il est tout naturel que le *Brame,* né de la tête, soit plus noble et plus grand que le malheureux *Soudre* à qui le sort ne donna que le pied pour père.

Et comme miss Nelly souriait à ces explications :

— Ne vous y trompez pas, miss, ceci est grave, car les distinctions des Hindous n'ont pas souvent de causes moins puériles.

La deuxième caste, celle des *Chettris,* se nomme aussi *Raggiaput* ou caste des rajahs; elle est divisée en deux classes principales, dont l'une descend du soleil et l'autre de la lune.

Les castes des *vaiscia* et des *soudres* se subdivisent en une multitude d'autres castes qui n'ont entre elles aucune communication ; chacune doit se borner invariablement à exercer la profession ou le métier assigné à la caste dont il fait partie; le fils suit la profession du père, il y a peu d'exceptions, et la nécessité seule les autorise.

Les *parias* ne forment pas une caste particulière, comme on l'a cru longtemps; ils sont le rebut de toutes les autres.

Les castes même les plus basses ont entre elles des distinctions ridicules, et que l'on a peine à s'expliquer quand on a habité un pays civilisé. Ainsi, le *couli* ou portefaix qui porte un fardeau sur la tête, refuserait de le charger sur ses épaules; dans plusieurs contrées, celui qui vend du grain ne peut vendre de l'huile; celui qui vend du sel ne peut vendre du vinaigre... Toute sentence qui exclut un Hindou de sa caste, est irrévocable : point d'expiation, point de services qui pussent faire recouvrer les droits qu'il a perdus : aussi la dégradation est-elle le châtiment le plus redouté des Hindous; c'est en quelque sorte un exil au sein de la patrie; et le coupable est séparé de ses amis et de ses parents par une barrière éternelle. On perd sa caste lorsqu'on néglige d'observer certaines pratiques et certains rites extérieurs; qu'on habite, qu'on vit familièrement, qu'on mange avec quelqu'un d'une caste inférieure, qu'on contracte un mariage ou qu'on a des liaisons intimes avec une personne de cette caste; enfin, lorsqu'on se nourrit d'aliments prohibés.

On raconte, à ce sujet, qu'un brame de Calcutta, tourmenté d'une maladie cruelle, s'était fait porter sur les bords du Gange, pour y trouver la mort la plus sainte aux yeux des Hindous ; une compagnie d'Anglais passe en bateau près du lieu où le brame, sans donner signe de vie, attendait que la haute marée vînt l'entrainer dans les flots sacrés.

L'un d'eux, touché de compassion à l'aspect d'un homme qu'il croit victime de quelque accident, fait approcher le bateau, y entraîne

le brame, le rappelle à la vie en lui versant dans la bouche un flacon d'eau de Cologne, et l'emmène à Calcutta. Aussitôt les autres brames le déclarent infâme et déchu de sa caste. En vain l'Anglais prouve-t-il que lui seul est coupable, puisqu'il l'avait trouvé sans connaissance. Il a bu avec un étranger, il en a reçu des aliments; ce crime lui fait perdre, selon les lois hindoues, tous ses moyens de subsistance, il est frappé de mort civile, comme en Europe, les excommuniés du moyen âge.

Abandonné de tous les siens, poursuivi des marques de mépris et d'indignation, le malheureux brame traîne pendant trois ans une misérable existence; enfin, une maladie nouvelle lui inspire le désir de se donner la mort, et son bienfaiteur, dont la bourse était épuisée, se garda bien cette fois de le détourner de son dessein.

— Voilà d'affreuses lois, dit Nelly, et l'on s'honore d'être Européen quand on a habité ces contrées sauvages.

— Oh! les moindres infractions de ce genre sont punies avec la plus grande sévérité. Un autre brame, en voyage, se sentant pressé par la soif, rencontre une femme de condition qui portait un vase plein d'eau sur sa tête; il lui demande à boire; mais pour ne pas recevoir l'eau d'une main impure, il trace dans la terre un petit sillon, la femme verse l'eau à une extrémité, et le brame la boit à l'autre. Cependant, malgré ce luxe de précautions ridicules, le brame fut, dit-on, dénoncé au grand conseil, et peu s'en fallut qu'on ne prononçât contre lui une sentence d'exclusion.

— Ce sont de singulières mœurs, dit encore Nelly, et tout ce que j'apprends me fait bien vivement désirer que la civilisation pénètre chaque jour davantage dans ce pays.

Charmante jeune fille! combien ses paroles étaient raisonnables!

— Mais dites-moi, monsieur Digby, ajouta-t-elle, quel est donc ce Maha-Radjah dont mon père paraît si fort se préoccuper, et qui nous prive de la résidence de Maravis pour quelque temps?

— Ce Ragoba, miss, reprit William, est un des plus redoutables ennemis de l'Angleterre ; il a réuni autour de lui les parias de toutes les classes, les a armés, et, à leur tête, il parcourt depuis un an ce pays, dans lequel il répand partout la terreur ; c'est un homme impitoyable, dur, cruel, qui se plaît dans la désolation qu'il sème de toutes parts sur ses pas, et qui s'enorgueillit de faire une chasse à l'homme, comme les autres font la chasse au tigre, au lion, à l'éléphant.

— Et vous êtes bien certain que nous ne sommes point exposés à le rencontrer ?

— Ragoba est extraordinairement audacieux, miss ; s'il était dans ces parages, et qu'il se doutât de votre passage, nul doute qu'il ne tentât de vous enlever ; mais rassurez-vous, nous sommes ici, à vos côtés, douze hommes dévoués, et je jure Dieu qu'il nous tuerait tous avant d'arriver jusqu'à vous.

— Cette assurance est loin d'apaiser mes craintes, répondit la jeune fille avec un sourire ; car, enfin, si le Maha-Radjah venait avec des forces supérieures, il se rirait bien de la résistance que vous pourriez lui opposer avec votre faible escorte, et ne s'emparerait pas moins de nos personnes.

Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi, la petite caravane était arrivée à un endroit où lady Hogarth jugea à propos de faire prendre un peu de repos aux hommes et aux chevaux. On dressa aussitôt une tente, et ces dames invitèrent Jacques Tekell à les faire servir.

La forêt d'arbres à thé s'étendait à quelque distance seulement de l'endroit où ils venaient de s'arrêter ; et comme lady Hogarth continuait de se plaindre de la chaleur excessive, il fut convenu que l'on abandonnerait le chemin que l'on avait suivi jusqu'alors et que l'on prendrait par la forêt. C'était d'ailleurs un détour insignifiant, et, en considération du bien-être qui devait en résulter pour tous, nul n'éleva la moindre objection.

Après la collation, composée de mets variés, on se remit donc en

marche dans le même ordre qu'avant, et l'on prit une nouvelle direction.

William avait momentanément quitté son poste près de miss Nelly, et était revenu se placer, comme au départ, à côté de l'honnête Tekell.

William était heureux au delà de toute expression ; ce voyage lui avait déjà procuré des satisfactions plus grandes qu'il ne l'avait espéré ; il avait causé près d'une heure avec Nelly, elle avait quitté pour un moment cette allure altière qu'il lui avait si souvent reprochée dans son cœur, et, soit illusion, soit réalité, il lui avait semblé que l'expression de son regard s'était adouci ; c'était comme un rêve, et ce rêve devait durer trois jours.

A vrai dire cependant, il n'y avait pas dans tout cela de quoi faire tourner la tête à un homme. Nelly s'était ennuyée un instant, et elle avait trouvé à propos d'adresser quelques paroles et de demander quelques renseignements à Digby ; c'était un entretien puisé entièrement dans la géographie de Malte-Brun et dans les ouvrages élémentaires sur l'Inde. Une fois la conversation finie, la jeune fille n'avait plus pensé au jeune officier, et c'est à peine même si elle se rappelait ces longues explications qu'il lui avait données sur les castes des Hindous.

Elle marchait maintenant près de sa mère, lady Hogarth, et les paysages qui passaient devant ses yeux charmés absorbaient toute son attention.

Mais qu'importait à William ! la veille encore il était séparé de miss Nelly par un abîme infranchissable, et maintenant il marchait à ses côtés, il était chargé de veiller sur elle, il causait avec elle, et elle ne le repoussait pas.

Cependant Jacques Tekell venait de se rapprocher de lui, il se pencha à son oreille :

— Monsieur Digby, dit le bon valet, voilà que nous allons entrer

dans la forêt; vous feriez bien, je crois, de disposer vos hommes autrement qu'ils ne l'ont été jusqu'à présent.

— Et pourquoi cela? demanda William en le regardant avec étonnement.

— Parce qu'il peut y avoir du danger, répondit Tekeli, et qu'avec d'autres dispositions nous pourrons y faire face.

— De quels dangers voulez-vous donc parler?

— Que sait-on!

— Mais encore?...

— Ragoba n'est-il pas dans le pays?

— On n'a rien de bien certain à ce sujet.

— Pardonnez-moi, monsieur Digby, pardonnez-moi, dit Jacques; voici la grande fête des *Thugs* ou *Phanségars* qui approche, et je ne parierais pas ma tête que Ragoba ne saisisse cette occasion de s'approcher de Maravis avec des forces formidables.

— Quand donc a lieu cette fête?

— Dans trois jours.

— Mais, s'il en est ainsi, il serait peut-être prudent de sortir de cette forêt et de prendre une route plus fréquentée, ou sur laquelle, dans l'hypothèse d'une attaque, nous pourrions plus avantageusement nous défendre.

— J'ai songé à tout cela, monsieur Digby, répliqua Jacques après quelques moments de silence, j'ai songé à tout cela, et je crois qu'après tout il n'est pas hors de propos de passer par cette forêt. Si Ragoba est dans ces parages, nous saurons bientôt, en effet, à quoi nous en tenir, et nous pourrons prendre des mesures en conséquence; dans le cas contraire, nous trouverons ici contre le soleil un abri que nous chercherions vainement ailleurs. Seulement, monsieur Digby, disposez vos hommes de manière à ne pas nous laisser prendre à l'improviste; c'est une précaution qui n'est point déplacée dans la position où nous nous trouvons.

William Digby se hâta de faire ce que disait Tekell, et revint aussitôt vers lui.

— Ainsi, lui dit-il à voix rapide et basse, vous pensez que les *Phanségars* pousseront l'audace jusqu'à venir en ces lieux, quand ils savent que les régiments anglais ne sont qu'à quelques heures de chemin?

— Les *Phanségars*, répondit Tekell, n'ont peur de rien, et ils ne demandent que l'occasion de se rencontrer avec quelques-unes de vos compagnies, pour pouvoir les décimer à leur aise. Tous les ans, à pareille époque, ils se réunissent dans la partie orientale de cette forêt, à une lieue environ de l'endroit par lequel nous allons passer; là, ils ont ce qu'ils appellent leur tribunal secret, composé de juges pris parmi les parias qui ont le plus assassiné d'hommes, Hindous ou Européens, peu leur importe. Chaque membre de cette terrible association est obligé d'énumérer les crimes qu'il a commis pendant le cours de l'année écoulée, et celui qui en a commis le moins est impitoyablement mis à mort, comme un membre indigne.

— J'avais souvent entendu parler de cette association terrible, de ce sanglant tribunal, fit observer William Digby, mais j'avais toujours cru que c'était autant de contes inventés pour effrayer les Européens.

— La communauté des *Thugs* ou *Phanségars* (Étrangleurs), répliqua Jacques, existe cependant; elle a pour but l'extermination complète de la race humaine, et croit, en égorgeant, satisfaire aux désirs d'une divinité sanguinaire, qu'ils appellent Bohwanie. Cette société repose donc sur une croyance religieuse : le culte de Bohwanie. Les plus agréables sacrifices que l'on puisse offrir à cette sombre divinité, sont des sacrifices humains; plus chaque membre aura, dans ce monde, immolé de victimes humaines, plus la terrible Bohwanie le récompensera dans l'autre, par toutes les joies de l'âme et des sens, par des femmes toujours belles, et par des jouissances toujours nouvelles. Aussi, quand un membre de l'association est

pris et conduit à l'échafaud, il marche à la mort avec enthousiasme. Pour obéir à sa déesse, il égorge, sans colère et sans remords, femme, enfant, vieillard. Charitable, humain, généreux envers ses coreligionnaires, il mettra en commun tout ce qu'il aura volé aux profanes. La destruction de ses semblables, dès qu'ils n'appartiennent plus à sa communauté, la diminution de l'espèce humaine, voilà l'objet même qu'il poursuit. Ce n'est pas un moyen de fortune; le butin n'est que l'accessoire. La destruction, voilà son but, sa mission céleste, sa vocation.

— Mais comment n'est-on pas parvenu à atteindre ces misérables, à les exterminer?

— Il y a quatre ans à peu près, dit Jacques, les principaux chefs furent pris, et on en fit périr un bon nombre. Je me rappellerai toujours l'épouvante que la découverte de cette machine infernale répandit à Djorhât et à Calcutta; c'était plus que de l'effroi, c'était de la stupeur; personne ne voulait y croire. Cependant, les chefs étaient pris, ils comparurent devant les juges, et soutinrent avec un orgueil incroyable leurs abominables doctrines.

— Vous trouvez un grand plaisir, disait un des condamnés à ceux qui l'entouraient, vous trouvez un grand plaisir à poursuivre la bête féroce dans sa tanière, à attaquer le sanglier, le tigre, parce qu'il y a des dangers à braver, de l'énergie, du courage à déployer. Songez donc combien cet attrait doit redoubler, quand la lutte a lieu avec l'homme, quand c'est l'homme qu'il faut détruire. Au lieu d'une seule faculté, le courage, c'est tout à la fois, courage, finesse, prévoyance, éloquence, diplomatie; que de ressorts à faire mouvoir, que de moyens à développer...

— Jouer avec toutes les passions, disait-il, faire vibrer même les cordes de l'amour et de l'amitié pour amener la proie dans vos filets, c'est une chasse sublime, c'est un plaisir enivrant, c'est un délire, vous dis-je!...

Ce même chef devient bientôt le dénonciateur de tous les Phansé-gars, et en moins d'un mois, ils furent massacrés en partie.

Mais depuis cette époque, Ragoba a parcouru le pays de nouveau, il a recruté de nouveaux soldats à cette œuvre de destruction, et lui, le dernier Maha-Radjah de l'Assam, il s'est fait leur chef.

— Voilà pourquoi, M. Digby, acheva Tekell, il se pourrait faire que, cette année, les *Phanségars* se réunissent dans cette forêt, où sont encore les débris de leur ancien temple; les bruits qui ont couru dernièrement à Maravis, donnent lieu du moins de supposer que Ragoba n'est pas loin.

William Digby avait écouté avec un intérêt puissant, ce que venait de lui apprendre Tekell; ce n'était pas la première fois qu'il entendait parler des *Phanségars* et de leur sanglante mission. Mais, ainsi qu'il l'avait dit à Jack, il avait toujours considéré ces récits comme des contes bons tout au plus pour effrayer les enfants; cependant Tekell paraissait être sincère en lui donnant tous ces détails, et il pensa alors qu'il serait peut-être imprudent d'aller plus avant dans cette forêt, où les Phanségars étaient déjà réunis; qu'enfin, il valait mieux, à tout hasard, ne pas s'exposer davantage, en considération du précieux dépôt qui lui avait été confié.

William fit aussitôt part de ses observations à lady Hogarth et à miss Nelly, et comme ni milady, ni sa blonde fille n'étaient très-braves, elles approuvèrent le conseil qu'il leur donna de prendre par un chemin de traverse, et de gagner ainsi en toute hâte la route de Maravis à Djorhât.

Mais quand ils voulurent mettre ce projet à exécution, le ciel s'était couvert tout à coup de nuages lourds et noirs, et Jacques Tekell annonça qu'ils auraient très-probablement à essuyer un orage avant peu de temps. Il en conclut que la journée étant fort avancée déjà, il valait mieux se résoudre à passer la nuit dans la forêt même, et que le lendemain matin ils retrouveraient leur chemin avec plus de facilité.

Malgré l'extrême frayeur qu'inspirait aux deux femmes l'idée de passer la nuit dans la forêt, elles durent cependant se ranger à l'avis de Tekell. Le ciel devenait, en effet, de plus en plus sombre; bientôt on ne distingua plus les objets à quinze pas devant soi, et des éclairs qui se mirent à déchirer la nue, annoncèrent le commencement de l'orage.

On se hâta de dresser une large tente pour milady et miss Hogarth, on la couvrit de tout ce qui pouvait les préserver de la pluie qui commençait à tomber; puis William Digby alla poster ses hommes à quelques pas de là; quand il leur eut adressé toutes les recommandations qu'il croyait nécessaires dans la circonstance, il revint prendre les ordres de lady Hogarth, et il se disposait à se retirer, quand la mère de Nelly le retint :

— Restez! monsieur William Digby, lui dit-elle, cette tente est assez large pour que vous puissiez y demeurer, et d'ailleurs nous aurons moins de frayeur en vous voyant près de nous.

William Digby ne répondit pas, mais une grande joie pénétra son cœur à cette proposition.

La pluie commençait à tomber par gouttes larges et bruyantes; le tonnerre grondait au loin, le vent tourmentait les cimes des arbres qu'il faisait craquer avec un bruit formidable. Un désordre affreux régnait de tous côtés; les oiseaux poussaient des cris sinistres, et l'on voyait de temps à autre passer près de la tente, quelques tigres ou quelques sangliers qui, chassés par la peur, allaient chercher au loin un abri contre l'orage.

Pendant une heure environ, le tonnerre ne cessa de gronder violemment, et les éclairs de sillonner la nue. Miss Nelly était fort pâle, elle serrait les mains de sa mère, se pressait tremblante et effarée contre sa poitrine; et parfois son regard se posait sur le front calme de William Digby.

Lady Hogarth cherchait à rassurer sa fille, mais elle avait au moins





LES ÉTRANGLEURS.

autant de faveur qu'elle, et si le jeune officier ne s'était pas trouvé là, elles seraient mortes de peur.

William Digby n'entendait pas l'orage, ni les cris des bêtes féroces, ni les violents murmures du vent, tout avait disparu autour de lui, il n'était plus de ce monde, il regardait miss Nelly, et il était heureux.

Les arbres brisés par l'orage tombaient autour de la tente, les lions épouvantés passaient en rugissant à quelques pas de là, tout était dévastation et désordre, mais que lui importait?

Cette convulsion de la nature servait son amour, et le regard de miss Nelly venait à lui, effrayé mais doux et sympathique.

Au bout d'une heure, cependant, l'orage parut se calmer, mais ce fut pour reprendre bientôt avec une nouvelle fureur : on eût dit que le ciel allait s'ouvrir dans toutes ses profondeurs, et engloutir la terre. Les deux femmes se rapprochèrent de William Digby, et miss Nelly, hors d'elle-même, lui tendit la main.

— Rassurez-vous, miss, dit le jeune homme, en saisissant cette main qu'on lui tendait, rassurez-vous, la violence même de l'orage doit vous en annoncer la fin...

— J'ai peur! balbutia Nelly.

— Et ne sommes-nous pas près de vous, miss, ne vous protégerons-nous pas?

— Et que faire contre la foudre?... contre tous les éléments déchaînés? Vous n'avez donc pas peur, vous, monsieur Digby?

William eut un sourire calme.

— Peur, répondit-il, et de quoi voulez-vous donc que j'aie peur?

— Mais de mourir.

— Je suis seul au monde, mademoiselle, répondit William, avec un accent triste, personne ne s'enquerra de moi, quand je ne serai plus; je ne regretterai pas la vie, moi, pourquoi craindrais-je de la perdre?

— Vous êtes donc malheureux?

— Oh! si vous saviez, mademoiselle, c'est une triste histoire que la mienne, et j'ai bien souffert déjà, quoique je sois encore bien jeune; aussi, je vous le dis, si je crains en ce moment, ce n'est pas pour moi, mais pour vous, et si un tel marché pouvait se proposer au hasard, je donnerais bien volontiers ma vie pour sauver la vôtre...

— Vous êtes bon, monsieur Digby, et croyez bien que je saurai reconnaître...

William baissa la tête.

Cependant il tenait toujours dans ses mains la main de Nelly, que celle-ci ne songeait pas à lui retirer.

— Si vous saviez, poursuivit le jeune officier, depuis mon enfance, je n'ai pas eu un seul jour de bonheur, j'ai toujours été repoussé par ceux que j'aimais, je n'ai trouvé nulle part l'affection sainte que je cherchais, et je suis arrivé à vingt ans, sombre, désespéré, doutant de tout, de Dieu et de moi!... Depuis un mois seulement, mademoiselle, depuis un mois, et j'en remercie le ciel, cette solitude qui s'était faite autour de moi, s'est peuplée d'êtres que depuis longtemps j'invoquais dans mes rêves, et qui me fuyaient toujours, quoique je fisse; l'espoir, la confiance, l'amitié, l'amour sont entrés dans mon cœur, et moi, que le malheur a si rudement éprouvé, je me suis laissé reprendre à toutes ces illusions de l'enfance! Mais pardon, oh! pardon, je m'oublie, je me complais dans ces souvenirs douloureux mais chers du passé, et je ne songe pas que vous souffrez...

Chose étrange, miss Nelly avait presque complétement oublié l'orage; c'est à peine si elle écoutait le bruit du tonnerre, les mugissements désolés du vent, si elle voyait les lumineux déchirements de l'éclair; elle entendait William, et en parlant, la voix du jeune homme était si franchement émue, il y avait dans son regard tant de tendresse, sur son front tant de naïveté chaste, que malgré elle, miss Nelly se sentit remuée jusqu'au fond de son cœur; ses craintes disparurent, la confiance, la sérénité brillèrent sur son visage.

Malheureusement, pour William Digby, l'orage devait finir, et quand les premières lueurs du jour parurent à l'horizon, tous les bruits s'étaient calmés. Nelly se réveilla, assise sur un pliant, le front lourd, sa main dans celle de Digby.

Toute la nuit elle avait sommeillé ainsi, sans le savoir, et William n'avait pas quitté sa place : il avait passé huit heures à la contempler, à écouter sa respiration douce et pure.

Cependant, quand Nelly revint à elle, et qu'elle se vit ainsi auprès du jeune officier, et dans cette attitude presque familière, elle rougit jusqu'au front, et s'éloigna rapidement en retirant sa main, comme si ce contact l'eût brûlée.

Puis elle alla vivement vers sa mère qu'elle réveilla, et lui demanda si on ne devait pas bientôt partir?

Lady Hogarth rappela un instant ses esprits, puis fit venir Tekell, et enfin, donna l'ordre de s'éloigner au plus tôt, et de gagner la route de Maravis à Djorhât.

En un instant les désirs de lady Hogarth se trouvèrent satisfaits, et la petite troupe se remit en marche, heureuse d'avoir échappé au danger de la veille.

III.

Dès qu'ils se furent mis en marche, Tekell s'approcha confidentiellement de William, et lui dit qu'il désirait lui parler en particulier, afin de ne pas être entendu de lady Hogarth et de miss Nelly, sa fille.

William laissa la petite caravane prendre en conséquence quelque avance, et dit alors à Tekell :

— Voyons, qu'y a-t-il, maître Jacques? vos airs d'importance n'ont rien de rassurant... que se passe-t-il, et pourquoi cette conférence mystérieuse?

Jacques secoua la tête d'un air embarrassé.

— Mon jeune maître, répondit-il, il faut que le major Hogarth ait perdu l'esprit le jour où il a consenti à se séparer de sa femme et de son enfant, malgré les craintes qu'il nourrissait, et les bruits qui devaient être arrivés jusqu'à lui. Cette nuit, monsieur Digby, j'en ai eu la certitude, il n'y a plus de doute possible à avoir, Ragoba est dans les environs.

— Est-ce possible? s'écria William qui pâlit.

— Cela est, répliqua le vieux Tekell. Cette nuit, pendant que j'étais à mon poste d'observation à quelques pas de la tente, j'ai vu distinctement, comme je vous vois, à la lueur des éclairs, les *Phanségars* qui passaient, se rendant au lieu de leur fête annuelle.

— Il faut que ces hommes soient bien audacieux! fit William.

— Ils le sont, monsieur Digby, croyez-le... Aussi y a-t-il mille raisons pour que nous ne nous laissions pas surprendre par eux.

— Mais à quelles précautions avoir recours?

— D'abord, dit Tekell, il y a une mesure préalable à prendre. Nos guides ont passé toute la nuit sous la pluie, leurs armes sont mouillées, il importe qu'à la première halte que nous ferons, vous leur donniez l'ordre de recharger leurs armes, qui, dans l'état où elles sont, ne pourraient leur servir à rien.

— Vous avez raison.

— Et puis, il faut suivre les routes les moins connues, jusqu'à ce que nous soyons sortis de la forêt. Malheureusement, l'orage a déraciné un grand nombre d'arbres, nous allons être obligés à bien des détours, et c'est là ce que je crains le plus. Les *Phanségars* ne sont pas seulement cruels, ils sont encore adroits; il suffirait que l'un d'eux nous vît, pour que Ragoba fût instruit en moins d'un quart d'heure.

— Il est donc près d'ici?

— Fût-il loin, ce serait la même chose, repartit le vieux valet;

les *Phanségars* ont placé, j'en répondrais sur ma tête, des sentinelles de distance en distance; il suffit d'un cri répété par chacun de ces hommes pour prévenir le Maha-Radjah en quelques minutes. Ah! c'est une organisation parfaitement établie que celle des *Phanségars!*

— Je le vois, dit William, et je vous avoue que je commence à craindre...

— Ne nous effrayons pas d'avance d'un danger qui n'existe peut-être pas, mon jeune maître; mais agissons cependant comme s'il existait...

— Mais à quel signe avez-vous reconnu que c'était des Étrangleurs que vous voyiez passer dans l'ombre?

— Aux crânes qu'ils portaient suspendus à leur ceinture, répondit le vieux Tekell en faisant un geste de dégoût.

Après ces paroles, échangées en beaucoup moins de temps qu'il n'en faut pour les lire, William et Jacques allèrent reprendre leur place à côté de lady et de miss Hogarth. Cependant, quoiqu'il fût passablement épouvanté des révélations de Tekell, William ne pouvait arracher de son esprit le souvenir charmant de cette nuit délicieuse qu'il venait de passer. Quoi qu'il fît, il revoyait toujours la gracieuse image de Nelly dormant à ses côtés, et il sentait le contact de sa petite main dans la sienne. William pouvait mourir maintenant, il avait eu sa nuit d'amour.

Nelly, de son côté, n'était pas complétement calme, bien que pour des raisons différentes.

Elle se rappelait confusément ce qui s'était passé la nuit dernière, et, à vrai dire, elle pensait qu'elle avait rêvé. Mais d'où venait qu'à son réveil les émotions de la nuit s'étaient en quelque sorte trouvées justifiées par la présence inexplicable de William Digby auprès d'elle? d'où venait que ce jeune homme, qu'elle ne connaissait pas, tenait sa main dans les siennes, et la contemplait d'un regard dont

elle se rappelait encore en frémissant l'expression rêveuse et tendre?

Il y avait là tout un mystère.

Nelly avait oublié ses frayeurs de la nuit, ou quand elle se les rappelait, elle ne pouvait penser que ses frayeurs eussent été assez réelles pour lui faire oublier ce qu'elle se devait à elle-même. En réalité, elle ne savait que penser de tout cela, et, à défaut d'autre objet, elle s'en prenait à l'audace et à l'insolence de William Digby.

Pendant plus d'une heure, le souvenir du jeune officier occupa ainsi sa pensée, et elle ne put s'empêcher toutefois de regretter qu'il se fût ainsi oublié, et l'eût mise par là dans la nécessité de se priver de sa conversation. Car miss Nelly se souvenait au moins que William Digby savait parler de bien des choses, et qu'il possédait à fond les mœurs, les coutumes, l'histoire, enfin, de ce pays qu'elle traversait. Elle ne s'était point trop ennuyée la veille en l'écoutant, mais elle n'eût voulu pour rien au monde solliciter un semblable service, puisque M. Digby s'en autorisait pour oublier toutes les convenances.

Quant à milady Hogarth, elle regrettait du plus profond de son cœur d'être privée de la compagnie du marquis d'Oxford; elle regrettait aussi de n'être point accompagnée par le régiment entier du marquis. Il y avait déjà une heure qu'elle voyageait à travers les sentiers détrempés de la forêt, et elle commençait à s'inquiéter de n'en point être dehors. Les explications qu'elle recevait à ce sujet étaient loin de la satisfaire, et, sans savoir pourquoi, elle se sentait gagner par une épouvante que rien ne pouvait calmer.

Elle appela William Digby près d'elle.

— Monsieur Digby, lui dit-elle d'une voix émue, j'espère bien que vous savez où nous allons, et pourquoi, malgré une heure de marche, nous nous trouvons encore dans la forêt?

— Milady, répondit le jeune officier, je voudrais pouvoir vous donner à ce sujet une réponse satisfaisante, mais je vous avoue que

je ne connais pas les sentiers de la forêt, et que nous suivons la route indiquée par Jacques Tekell.

— Mais lui, du moins, connaît le chemin?...

— Il le connaît, milady; mais l'orage a déraciné bien des arbres cette nuit, et nous sommes contraints de changer fréquemment de direction; c'est ce qui explique pourquoi, malgré le temps que nous avons déjà passé, nous nous trouvons encore ici...

— Tout cela est fort peu rassurant, vous en conviendrez, et si le major Hogarth savait...

— Le major Hogarth, milady, a dû être inquiet de l'orage de cette nuit, peut-être même a-t-il envoyé quelques hommes après nous; mais comme nous nous sommes détournés de notre route, on ne nous trouvera point.

— Eh bien! hâtez-vous donc de rejoindre la route de Djorhât, monsieur Digby, car j'avoue que cette forêt commence à m'ennuyer fort, et que je voudrais en être sortie, ainsi que ma fille.

William se tourna vers miss Nelly, mais miss Nelly regardait du côté opposé; elle en voulait trop au jeune officier, pour lui laisser croire qu'elle voulût avoir rien de commun avec lui.

William s'inclina, et fit quelques pas en arrière. Mais au moment où il allait rapporter à Tekell les paroles de lady Hogarth, les deux femmes poussèrent un cri, et vinrent se réfugier vers William.

Un coup de feu venait de partir, un homme de la bande venait de tomber aux premiers rangs, les autres battaient en retraite, se repliant sur leur centre.

William essaya de rassurer les craintes des deux femmes par quelques paroles rapides. Ce n'était peut-être qu'un chasseur maladroit; tout allait s'expliquer, il allait voir.

— Mais c'est vous exposer à la mort! s'écria miss Nelly en pâlissant.

— C'est le métier d'un soldat, répondit William en souriant tris-

tement, et nous n'avons pas tous les jours le bonheur de nous faire tuer pour une pareille cause.

Il poussa son cheval en avant, et alla s'arrêter à trente pas environ.

Deux nouveaux coups partirent sans l'atteindre, et il revint vers le groupe qu'il venait de quitter.

— Cernés! s'écria-t-il avec l'accent du désespoir; il y a là une troupe de deux cents Indiens environ, il est probable que nous en avons autant derrière.

— Mais nous sommes perdues alors! balbutia lady Hogarth.

— Il n'y a plus qu'un moyen, repartit le jeune officier avec des éclairs dans les yeux; si nous nous laissons prendre, nous sommes perdus, il vaut mieux, dussions-nous même périr, tenter de sortir de cette impasse. Il faut faire une trouée; nous enverrons en avant nos dix hommes, qui se feront tuer, et nous passerons, ou du moins vous passerez... Milady, nous n'avons pas de temps à perdre, montez sur le cheval de Tekell; miss, montez sur le mien; nos hommes vont charger leurs armes, et nous allons partir.

Les deux femmes étaient plus mortes que vives; elles obéirent machinalement à l'injonction de William, et quelques secondes après, lady Hogarth se trouvait placée près de Tekell, tandis que William Digby tenait miss Nelly entre ses bras.

Puis, quand tout fut prêt, William donna le signal, les dix hommes se précipitèrent en avant avec une ardeur aveugle, et allèrent se jeter dans les rangs des Indiens dont ils essuyèrent le premier feu presque à bout portant.

C'était ce qu'attendait William; dès que les deux premières décharges eurent été échangées, il partit au galop avec Tekell, et tenta de se frayer un passage avec son précieux fardeau. La route de Djorhât était à quelque distance, en un quart d'heure ils pouvaient l'atteindre.

Malheureusement, les Indiens s'étaient massés en cet endroit pour empêcher leur proie d'échapper; ils en connaissaient sans doute l'importance, car malgré les efforts surhumains de William, de Tekell et des hommes qui les accompagnaient, il durent succomber, et furent faits prisonniers.

Deux hommes étaient morts dans la lutte, on emmena ce qui restait, et William, lady Hogarth et miss Nelly furent conduits vers l'endroit où ils devaient trouver Ragoba.

Le trajet s'effectua lentement, et ce ne fut que vers le soir qu'ils arrivèrent au rendez-vous général des *Phanségars*.

Ragoba était là, il reçut ses prisonniers avec une certaine dignité et comme il convenait à leur rang.

William Digby n'avait rien perdu de son assurance, il resta fier et debout devant le Maha-Radjah, et quand ce dernier eut fini de parler il prit la parole à son tour.

Il dit au Maha-Radjah que la fortune avait trahi leurs efforts, et qu'il regrettait pour son compte de n'avoir pas perdu la vie dans le combat. Que puisqu'il était prisonnier, il fallait bien se résigner, qu'il n'ignorait pas le sort qui lui était réservé, et qu'il s'y soumettait d'avance, que, cependant, il voulait lui adresser un conseil avant de mourir : lady Hogarth et miss Nelly étaient en son pouvoir, cette nouvelle allait jeter le deuil dans le cœur du gouverneur, il donnerait tout pour payer leur rançon; il l'engageait à profiter d'une pareille situation, en adressant sans tarder des propositions dans ce sens au major.

Ragoba ne répondit pas à cette proposition, et donna l'ordre de reconduire les prisonniers dans la tente qui leur était destinée.

Le premier moment fut déchirant pour les malheureuses victimes; milady prit sa fille dans ses bras, et elles pleurèrent longtemps toutes les deux; William Digby se tenait debout dans un coin et les regardait, le front baissé, l'œil abattu. Quant à Tekell, il n'avait pas pro-

noncé une parole, et s'était jeté à quelques pas, et, la tête dans les mains, il paraissait réfléchir profondément.

Enfin, William s'approcha des deux femmes.

— Milady, dit-il d'une voix ferme, ne vous abandonnez pas ainsi au désespoir, peut-être la position deviendra-t-elle meilleure, et qui sait, Raboga...

— Cet homme est cruel, monsieur Digby, interrompit lady Hogarth, il nous tuera, il tuera ma fille. — Ah ! si le marquis d'Oxford était ici avec son régiment !...

— Sans doute, répliqua William, le régiment d'Oxford nous serait d'une grande utilité, je n'en disconviens pas, mais il faut tâcher de nous sauver avec nos propres ressources.

— C'est impossible ! s'écria Nelly, en cachant sa tête sur le sein de sa mère.

— Pardonnez-moi, miss, pardonnez-moi, tout est possible, et je crois même que Ragoba n'est pas éloigné d'accepter la proposition que je lui ai faite : d'abord, elle est toute dans son intérêt ; avec les otages que le hasard vient de lui livrer, il peut obtenir tout ce qu'il voudra du major Hogarth ; c'est important ; en vous tuant, au contraire, il soulève contre lui toute la contrée par ce nouveau crime, il compromet tout à fait une situation qui peut être bonne : Ragoba est intelligent ; bien qu'il soit entouré de gens cruels et impitoyables, il exerce sur eux une autorité sans bornes, et s'il veut agir dans le sens que je lui ai indiqué, nul obstacle humain ne pourra l'arrêter... Rassurez-vous donc, miss, rassurez-vous, milady, je me plais à croire qu'avant peu vous reverrez Maravis et le gouverneur.

William parla longtemps de la sorte, et il réussit à calmer les inquiétudes, les épouvantes des deux femmes ; il fit si bien, que lady Hogarth lui tendit la main, et le remercia avec effusion, tandis que Nelly lui jetait un regard de reconnaissance.

— Mais vous, dit lady Hogarth, que deviendrez-vous ? Ragoba

n'a pas le même intérêt à vous épargner, il vous tuera sans pitié.

William sourit.

— Quant à moi, répondit-il, le sacrifice de ma vie est fait : si je peux réussir à vous sauver, que m'importe de mourir? D'ailleurs, je n'ai personne au monde, et nul ne me regrettera quand je ne serai plus.

— Oh! le major Hogarth parlera pour vous!... fit milady.

William Digby secoua tristement la tête.

— Non! répondit-il, non, milady; je ne tiens pas à la vie, il y a longtemps que je cherchais une occasion semblable; cette occasion se présente, je la saisis avec empressement.

— Mais voulez-vous donc mourir!...

— Une seule chose aurait pu me faire désirer la vie, et cette chose m'a manqué, c'est un rêve!... personne ne le connaîtra. Ne vous inquiétez donc pas de moi, milady, et si je meurs, j'emporterai du bonheur pour l'éternité.

Comme William achevait ces mots, un Indien vint le chercher de la part de Ragoba.

— Oh! ne partez pas! ne partez pas, fit Nelly, en allant à lui et en lui prenant les mains, si vous partez nous sommes perdues... vous êtes notre notre seul appui, notre seul espoir!...

— Mes pressentiments ne m'avaient pas trompé, répondit William, Ragoba a réfléchi, et il me fait demander; ayez confiance et soyez sans crainte jusqu'à mon retour.

Puis il suivit l'Indien et disparut.

William ne s'était pas trompé en effet, et Ragoba, comme il l'avait pensé, avait mis à profit les quelques instants qui venaient de s'écouler; la mort de milady et de sa fille n'aurait rien fait a sa cause, il pouvait obtenir bien plus en les laissant vivre, et en proposant au major Hogarth de les rendre à la liberté.

— Monsieur Digby, dit-il au jeune officier dès qu'il le vit, j'ai

songé à vous charger d'une importante mission, et j'espère que vous vous en acquitterez comme il convient.

— De quoi s'agit-il, demanda William?

— Il s'agit de sauver lady Hogarth et sa fille.

— Et comment cela?

— D'une façon fort simple : vous allez partir dans une heure, avec une escorte que je vous donnerai pour le village de Maravis; vous irez trouver le gouverneur, vous lui direz que sa femme et sa fille sont entre les mains de Ragoba, et que le conseil des *Phansé-gars* les a condamnées à la mort.

— A la mort! fit William surpris.

— Les *Phanségars* ne transigent jamais avec leurs principes, répondit Raboga, tout prisonnier est un homme mort, et il est même bien rare qu'ils fassent des prisonniers.

— Mais alors! fit le jeune officier, pourquoi aller vers le major?

— Le conseil des *Phanségars*, poursuivit Ragoba, a condamné les deux femmes à la mort, mais je lui ai fait comprendre cependant qu'il importait de surseoir provisoirement à leur exécution, et de tenter près du major une démarche qui, je l'espère, ne sera pas inutile.

— Voyons donc!

— Ragoba consent à rendre au major sa femme et sa fille, à la condition rigoureuse qu'il donnera aux *Phanségars* ce qu'ils de-mandent.

— Et que demandent les *Phanségars?*

— Trois choses?

— Lesquelles.

— D'abord, avant huit jours, on leur livrera la forteresse de Nersingpour.

— Mais c'est la plus importante de l'Assam!

— Je le sais; ensuite on leur rendra tous les prisonniers qu'on

leur a faits; enfin, on s'engagera à ne leur faire aucun mal, à ne les poursuivre d'aucune façon pendant l'espace d'une année.

— Est-ce tout?

— C'est tout!

— Et quand partirai-je?

— A l'instant.

— Pourrai-je au moins prévenir milady et sa fille de ce qui se passe et de ce que vous avez résolu?

— Allez! dit Ragoba, mais dans un instant, l'escorte qui doit vous accompagner sera à votre porte!

Quand milady et Nelly apprirent qu'elles allaient être délivrées; que, dans quelques jours, elles seraient peut-être près du major, elles s'abandonnèrent à une joie délirante, et pressèrent avec transport les mains de William.

Cependant Nelly s'arrêta tout à coup dans l'effusion de sa joie, et fixa sur le jeune homme un singulier regard.

— Mais vous, monsieur Digby, s'écria-t-elle, vous, ne devez-vous pas nous suivre?

— Je ne le pense pas, répondit simplement William.

— Mais si vous restez, cependant, vous êtes exposé à la mort!

— Peut-être.

— Cela ne peut pas être; je veux que mon père vous comprenne dans la rançon; songez-y, ces hommes vous tueraient sans pitié.

William Digby allait répondre et remercier miss Nelly du tendre intérêt qu'elle lui témoignait; mais l'escorte annoncée par Ragoba était déjà à la porte de la tente, et le jeune officier dut s'arracher aux sollicitations des deux femmes.

William partit donc, et le lendemain matin même il était auprès du major.

Comme on le conçoit facilement, les conditions offertes par Ragoba

furent acceptees sans difficulté par le major Hogarth; la forteresse de Nersingpour fut livrée aux *Phanségars*, leurs prisonniers leur furent rendus, et le gouverneur prit solennellement l'engagement de ne point poursuivre les *étrangleurs* pendant une année.

Le major fit plus, il tenait à William Digby, pour lequel il avait une affection toute particulière, il offrit quelques concessions supplémentaires pour obtenir la rançon, et quand tout fut bien réglé, il le congédia, en le priant de hâter le plus possible la conclusion de cette affaire.

William avait lui-même trop à cœur d'en finir, pour perdre inutilement son temps. Dès le lendemain, il était au rendez-vous des *Phanségars*.

Seulement la délivrance de lady Hogarth et de sa fille, ne s'effectua pas aussi vite qu'il l'avait espéré, pour des raisons toutes particulières que nous devons faire connaître au lecteur.

IV.

Tous les ans, à pareille époque, les Phanségars se réunissaient dans la forêt d'arbres à thé, pour célébrer les cérémonies de leur culte sanglant.

Ragoba voulut que lady et miss Hogarth, ainsi que le jeune William Digby, assistassent, avant de s'éloigner, aux fêtes annuelles de leur culte, et il leur fit donner, à cet effet, une place d'honneur à toutes les cérémonies.

Bien que les prisonniers eussent bonne envie de retourner à Maravis et de quitter la forêt, où ils pouvaient se croire toujours exposés à la mort, cependant ils ne purent s'empêcher de prendre bientôt un vif intérêt à ces fêtes singulières.

Pendant neuf jours, les Phanségars se livrèrent à toutes les folies.

Les femmes et les hommes s'étaient revêtus de costumes grotesques, chamarrés de rubans ou de bandes de papier doré; ils se livraient ainsi à une danse désordonnée, tenant d'une main un bâton, et de l'autre une épée. On alluma des feux de joie de distance en distance; autour de ces feux, les femmes dansèrent avec une sorte de frénésie, jusqu'à ce que la fatigue les fît tomber presque mortes; la plupart de ces malheureuses, ivres d'opium ou de liqueurs fortes, ne se relevaient point.

Enfin, le dernier jour, il y eut une procession solennelle, à laquelle tous les Phanségars prirent part. Un éléphant précédait le cortége; sur son dos étaient montés des Indiens, qui marquaient la marche au moyen de grandes timbales; ils se dirigèrent ainsi vers le temple souterrain de leur terrible divinité Bohwanie.

Miss Nelly et lady Hogarth s'arrêtèrent au seuil des souterrains; mais William Digby, poussé par une curiosité insurmontable, demanda à Ragoba l'autorisation d'y pénétrer, et Ragoba la lui accorda.

Ils entrèrent.

Ces souterrains étaient entretenus avec un soin particulier, ils s'enfonçaient sous la forêt jusqu'à une grande distance; sous le palais même du gouverneur de l'Assam, à Maravis, s'élevait l'autel de Bohwanie.

Partout un luxe inouï régnait sous les longues voûtes, et mille flambeaux en éclairaient les sombres profondeurs; mais ce qui frappa surtout l'esprit du jeune officier, ce fut la dernière grande salle dans laquelle il pénétra.

Ç'était une sorte de temple, au fond duquel s'élevait un autel étincelant d'or et de pierreries; sur l'autel reposait l'image grossière de la divinité des Phanségars. C'était là que se réunissait le conseil des Étrangleurs, chaque fois que le chef avait une communication importante à lui faire.

C'était sous le village même de Maravis qu'avait été creusé ce temple; il avait même certaines issues par lesquelles il était facile de pénétrer dans les demeures des Anglais.

Autour du temple régnait une sorte de bibliothèque, dans les rayons de laquelle avaient été placés les crânes de tous les personnages illustres condamnés par le tribunal secret des Etrangleurs, et assassinés par les membres de l'association depuis sa fondation.

William Digby ne put réprimer un mouvement d'horreur à ce spectacle atroce.

Ragoba s'en aperçut et sourit.

— Vous ne comprenez point cela, vous, dit-il au jeune officier; vous ne comprenez pas que l'on tienne à conserver la dépouille mortelle de son ennemi, comme vous pouvez tenir à conserver celle d'un ami; la vengeance est le plus doux plaisir de l'homme.

— Voilà une association qui est assurément effrayante, murmura William Digby.

Ragoba releva le front avec orgueil.

— Elle ne fera jamais aux Anglais, répondit-il, autant de mal qu'ils nous en ont fait. Tous les ans, jeune homme, les frères de la *bonne œuvre* se donnent ici rendez-vous pour exercer leur vocation sur toutes les routes qui viennent se croiser dans cette localité; des voyageurs sont ici enterrés par centaines chaque année; et vous pouvez dire au major Hogarth qu'il n'a qu'à fouiller le sol de sa tente, et qu'il trouvera des milliers de cadavres ensevelis.

Tout ce que William Digby entendait et voyait lui semblait un rêve affreux; il avait hâte de quitter ces lieux, et quand les cérémonies furent terminées, ce fut avec un véritable bonheur qu'il alla retrouver miss Nelly.

Ils devaient partir le lendemain pour Maravis, et il se hâta de faire tous les préparatifs nécessaires.

Miss Nelly ne se possédait pas de joie; elle allait donc enfin partir,

elle allait être libre, elle serait délivrée de toute crainte. Quant à milady, elle était pour le moins aussi satisfaite que sa fille, et elle ne pensait pas sans une joie bien douce au marquis d'Oxford, qui devait avoir tant souffert pendant leur absence.

Enfin, elles partirent, et, après les dangers qu'elles avaient courus, leur satisfaction fut grande quand elles se virent loin de la terrible forêt.

Le temps était fort beau ; le soleil éclatait sur leur front ; au loin, on apercevait les montagnes au pied desquelles le village de Maravis est assis.

William Digby marchait à côté de miss Nelly, et depuis qu'ils avaient quitté la forêt, les deux jeunes gens n'avaient pas échangé une parole.

Que se passait-il dans leur cœur? pourquoi Nelly était-elle plus pâle que d'habitude? pourquoi William Digby était-il plus soucieux?

Enfin ce dernier parut faire un effort sur lui-même, et il s'approcha de la jeune fille.

— Miss, lui dit-il d'une voix émue, avant d'arriver à Maravis, me permettrez-vous de vous faire mes adieux ?

— Vos adieux ! fit Nelly en rougissant ; vous allez donc partir, monsieur Digby?

— Oui, miss.

— Et peut-on savoir où vous allez?

— Je ne sais encore.

— Ce n'est donc pas un parti bien arrêté?

— Pardonnez-moi, miss, pardonnez-moi, c'est un parti bien arrêté, et sur lequel rien au monde ne pourrait me faire revenir.

— Voilà une résolution bien étrange, avouez-le ; car avant ce voyage et ce danger que nous avons couru ensemble, vous n'aviez pas que je sache une pareille intention.

— C'est vrai.

— Alors, quels sont les graves motifs de cette détermination?

— Un motif que je ne puis dire, miss... ne me le demandez pas.

— A votre aise ! fit la jeune fille d'un ton un peu sec, à votre aise ! monsieur Digby ; mais j'avais pensé que ce voyage avait pu créer entre vous et nous une certaine intimité qui ne devait pas finir ainsi ; d'ailleurs, nous avons contracté une dette envers vous, et il y a peut-être de l'orgueil de votre part à vous soustraire ainsi à notre reconnaissance.

— Ah ! ne me parlez pas ainsi, miss, s'écria William, ne me parlez pas ainsi, car je ne suis pas coupable...

— Que voulez-vous donc que pense mon père ? Que voulez-vous que je pense moi-même ?

— Ah ! pensez, miss, que je suis bien malheureux...

— Vous !...

— Oui, miss, et puisque vous le voulez, je vous dirai tout ; ou miss, oui, je suis malheureux ; j'ai fait un rêve impossible, je le sens bien, je me suis laissé surprendre par un espoir insensé ; j'ai eu tort, je le sais bien, mais est-ce ma faute à moi, si je n'ai pas eu la force d'étouffer dans mon cœur cet amour immense qui le remplit. Si vous saviez, miss, quelles douleurs ont été les miennes !... à quels autels je me suis agenouillé !... Quand nous serons arrivés à Maravis, je retomberai lourdement de toute la hauteur de mes rêves, je serai, comme par le passé, triste, solitaire, sans ami, sans famille !... Tenez, j'aime mieux partir, j'aime mieux aller vers les contrées où un soldat anglais peut mourir avec gloire. . la mort me sera peut-être plus favorable qu'elle ne l'a été jusqu'ici, et je mourrai du moins avec cette consolation de ne laisser derrière moi aucun regret.

La jeune fille ne répondit pas tout de suite ; mais il était facile de voir que son sein se soulevait avec peine ; un instant même William crut voir briller des larmes dans ses yeux.

— Soit ! dit-elle enfin d'une voix oppressée, soit ! monsieur Digby, vous êtes libre, et ce n'est pas nous qui pourrons vous retenir, si

votre résolution est bien arrêtée; mais si cependant ma voix pouvait avoir quelque influence sur vous, je vous dirais d'attendre encore avant de vous éloigner, car mon père aura besoin de vos services; et qui sait, monsieur Digby, la réalisation de vos rêves n'est peut-être pas aussi difficile que vous l'avez cru.

— Que dites-vous, miss?

— Oh! rien... rien, assurément, que je ne puisse dire, et que vous ne puissiez entendre; mais attendez, et ne prenez point de détermination sans avoir mûrement réfléchi.

En disant ces mots, la jeune fille jeta à William un long regard, puis elle se hâta d'aller rejoindre sa mère. On n'était plus, d'ailleurs, qu'à quelque distance de la résidence du gouverneur; la petite troupe avait été signalée, et déjà tout le village accourait vers elle.

Le major avait eu bien des ennuis depuis que nous ne l'avons vu; mais il accourut au-devant de sa femme et de sa fille, le visage moins soucieux que d'habitude. Il embrassa sa fille avec effusion, remercia William devant toute la population.

Pendant deux jours, on se livra aux fêtes de toute espèce, et partout le jeune Digby se montra en compagnie de milady et de miss Hogarth.

L'année se passa, du reste, sans accident remarquable; le major avait promis, pour sauver les siens, de ne point poursuivre les Phanségars, mais il attendait avec impatience que l'heure vînt de reprendre les hostilités. William avait fait part au gouverneur de tout ce qu'il avait vu dans la forêt; il lui apprit que le temple de Bohwanie était creusé précisément au-dessous du palais du major.

Quand, donc, l'année fut écoulée, des dispositions formidables furent prises sous la direction de William, qui avait réclamé ce dangereux honneur. Des fouilles furent faites, et quand on se fut assuré que le temple était bien à la place indiquée, William partit avec le régiment du marquis, et s'enfonça dans la forêt.

C'était encore l'époque des fêtes de Bohwanie, et tout ce qui restait de membres de la terrible association des *Phanségars* s'y trouvait réuni. Les mesures avaient été admirablement prises, presque tous furent impitoyablement massacrés, et Ragoba lui-même fut fait prisonnier.

Les instructions de William s'arrêtaient là, mais il voulut poursuivre ses exploits. La forteresse de Nersingpour était située à une dizaine de lieues; il partit avec son régiment, après avoir toutefois envoyé Ragoba au village de Maravis.

La forteresse était la plus redoutable de toute la province, et, jusqu'alors, elle avait été réputée imprenable; mais les Phanségars qui la gardaient étaient peu nombreux; on leur avait fait savoir que leurs frères avaient été massacrés.

Bien qu'en nombre inférieur, isolés et n'attendant de secours de personne, ils tentèrent cependant une résistance héroïque : pendant une quinzaine de jours, ils tinrent avec audace contre les efforts réitérés de leurs ennemis; mais leurs munitions et leurs vivres s'épuisaient, et ils se virent bientôt contraints de capituler.

Ils furent tous passés au fil de l'épée.

William mit alors une garnison dans cette citadelle, et revint vers Maravis, où le major Hogarth l'attendait avec impatience.

Le gouverneur de Calcutta apprit bientôt le courage qu'avait déployé le jeune officier, et on lui conféra un grade élevé dans l'armée.

C'est ainsi que finirent les *Phanségars;* Ragoba fut mis à mort sur la place publique de Calcutta; le temple de Bohwanie fut brûlé, et depuis cette époque aucun membre de cette odieuse société n'a reparu dans l'Assam.

On ajoute que le jeune William Digby épousa, à quelque temps de là, la jeune miss Nelly Hogarth.

Quant au marquis d'Oxford, il est resté veuf, faute d'avoir pu trouver la femme maigre qu'il avait rêvée.

LE BURSCHENSCHAFT,

LE TUGENDBUND, LES LANDS MANNSCHAFTEN.

Le docteur Zahn. — Don Quichotte germain. — Carl Sand. — Les illuminés. — Margaritha la blonde. — Auguste Kotzebue. — La *Némésis*. — Kotzebue dans sa famille. — Le meurtre. — L'échafaud.

Dans les derniers jours du mois de janvier 1819, plusieurs membres de l'université étaient réunis dans une taverne d'Iéna, et assis gravement autour d'une table surchargée de pots de bière; la pipe entre les dents, ils causaient des affaires politiques.

Depuis longtemps l'heure de fermer la taverne avait sonné, mais les volets étaient soigneusement clos, les portes barricadées, et la police, quelque bonne envie qu'elle eût, ne pouvait rien voir en dedans.

De ces quelques hommes, deux surtout étaient remarquables.

L'un, âgé d'au moins soixante ans, mais vif, ardent, du feu plein la prunelle, causait avec vivacité, s'aidant d'un geste prompt et net

L'autre, tout jeune encore, au regard profond, au visage pâle, était accoudé sur la table, et l'œil fixé à terre, semblait ne prendre aucune part à ce qui se disait à ses côtés, et suivre sa pensée qui l'emportait loin du monde et Dieu sait où.

Le petit groupe, qui se composait d'environ quinze étudiants, écoutait avec attention les paroles vives et pressées du premier, et paraissait se préoccuper fort peu de l'attitude du second.

Ce qui explique suffisamment l'attention que prêtaient aux discours du docteur Zahn, les étudiants de l'université d'Iéna, c'est le rôle que ce docteur avait joué dans la société secrète qui s'était fondée en Allemagne, pendant que les armées françaises sillonnaient ce malheureux pays.

Zahn avait été l'agent le plus actif de la société des *Tugendbund,* il était fort connu dans toute l'Allemagne, et bien qu'il fût déjà vieux à cette époque, il exerçait cependant sur les jeunes imaginations des universités une haute influence.

Voici le portrait qu'a tracé de cet homme extraordinaire, un livre[1] écrit à peu près vers l'époque à laquelle se rapporte notre récit.

Ce portrait nous semble exact, et n'en est que plus curieux.

« Le docteur Zahn est un homme sans éducation, mais qui tient de la nature un talent d'improvisation extraordinaire. Ses relations avec les classes inférieures de la société l'ont mis à portée de les étudier, et lui ont acquis une certaine popularité.

« Doué d'un physique assez avantageux, il affecte dans son extérieur beaucoup de singularité : il laisse croître sa barbe, ce qui le fit appeler par un homme d'esprit : *le Jupiter à la barbe de bouc.*

« Zahn a écrit plusieurs ouvrages qui ne sont pas dépourvus

[1] La vérité sur les sociétés secrètes en Allemagne; page 65.

d'une certaine originalité, mais dont le style haché et décousu est d'une forme violente et déclamatoire, qui manque le but qu'elle veut atteindre. Il ne porte pas de modération dans la discussion. La moindre contradiction le fait, comme un enfant mal élevé, entrer dans de violentes colères. Alors il s'arrache la barbe, et menace de la voix et du geste son adversaire, dont le sangfroid peut seul le déconcerter.

« Cette apparente grossièreté ne l'empêche pas d'être fertile en petites ruses, et peu scrupuleux sur le choix des moyens.

« Actif, sobre, endurci aux fatigues, d'une ardeur admirable dans les exercices du corps, il prêche sans cesse aux jeunes gens la continence. Un *turner* (celui qui s'exerce aux combats), dit-il, doit être chaste ; il doit, comme les vieux Germains, respecter et adorer les femmes.

« En général, il a pris pour modèle les mœurs des Germains, telles qu'elles sont décrites dans les pages immortelles de Tacite, et il affecte la ridicule prétention de ramener à sa primitive rudesse, une nation limée et polie par la civilisation, et agissant plutôt par vanité que par enthousiasme.

« Ennemi de la noblesse, sans trop savoir pourquoi, il comprend dans son adversaire toutes les formes des sociétés modernes. Il prêche des croisades contre le luxe, les modes et même les langues étrangères. Il voudrait faire une nation pauvre et guerrière, et peu s'en faut qu'il n'en vienne jusqu'à conseiller aux Allemands de brûler leurs villes et de rentrer dans leurs forêts.

« On ne voit pas sans étonnement qu'un homme qui, sous tant de rapports, a donné des preuves de bon sens, ait pu tomber dans d'aussi folles exagérations.

« Une particularité assez singulière, c'est que Stein et les autres chefs de Tugendbund ne le connaissaient que comme un agent très-passif et très-secondaire, tandis qu'il était persuadé qu'il était l'âme

et le guide de la société. Il s'égayait souvent du nom de Tugendbund (*société de la vertu*), et le trouvait choisi par la sensiblerie philanthropique. Il affectait de mépriser la *maçonnerie,* et fondait uniquement la délivrance de l'Allemagne sur l'esprit que, dans ses leçons, il aurait inculqué à la jeunesse.

« Il réussit, en effet, à lui inspirer le plus vif enthousiasme, au point que, sous sa conduite, elle eût été prête à tenter une révolution, et même à le suivre dans les forêts. Le tour d'esprit de la jeunesse allemande, malgré son apparente bizarrerie, cesse de paraître extraordinaire, si l'on réfléchit que, dans les universités, les étudiants jouissent de la plus entière liberté, qu'ils s'associent entre eux dans des vues et sous des formes dont on ne trouve d'exemple que dans les douzième et treizième siècles. »

« On se rappelle l'effet désastreux que produisit en Allemagne la lecture du roman de *Verther*. Alors on vit beaucoup de jeunes gens se suicider, épris des beautés idéales qu'ils n'avaient ni vues ni embrassées. A une autre époque, le drame des *Brigands* de Schiller, essai informe de la jeunesse de ce beau talent, enflamma tellement les lecteurs dans les universités, que de jeunes fous voulurent aller habiter les forêts pour y faire le métier de brigands généreux et magnanimes.

« Certes, ce serait bien vainement qu'on chercherait à produire des effets semblables sur la jeunesse française, à moins que quelque novateur intelligent n'invitât tous nos lions à se faire en masse perruquiers. (*Incident de l'auteur*).

« Zahn aurait peut-être été capable d'exalter les dispositions du caractère national, si des qualités essentielles n'avaient été gâtées chez lui par quelques travers. Le plus dangereux, eu égard à sa position, est ce mépris qu'il affecte pour l'état présent des choses ; mépris qui, en détournant la jeunesse de prendre sur les affaires des connaissances pratiques, lui inspire une ambition vague, étrangère à la vie sociale actuelle, et qui n'aurait pu être satisfaite que dans les

gouvernements du moyen âge, ou dans les républiques de l'antiquité.

« Quant à son plan de réunir l'Allemagne en un seul royaume, et de convoquer une assemblée nationale pour l'élection d'un souverain, il ne doit s'exécuter que l'an 11000 de Jésus-Christ. On voit que s'il est de nature à exciter quelques troubles, ils sont au moins fort éloignés. »

Qu'ajouter à ce portrait qui nous semble donner la physionomie la plus exacte du docteur Zahn? Rien, sinon que cette nature généreuse et folle pouvait s'égarer jusqu'au crime.

Il rendit néanmoins d'éminents services au parti qui l'employa.

Ce fut lui qui, le premier, proposa à l'adoption du *Tugendbund* le plan d'une éducation capable de réveiller chez les jeunes allemands, des différentes classes, l'esprit d'indépendance. A Berlin, il fonda l'usage des tournois. Pour recruter des partisans à la société secrète dont il s'était constitué l'agent, on le vit parcourir les forêts de la Thuringe, et tous les pays coupés de montagnes et de bois, où il était possible de se réunir et de se cacher; puis, quand le Tugendbund fut dissous, il mit tout ce que son cœur renfermait de dévouement, tout ce que sa nature comportait d'activité, au service de la société qui lui succéda, *la ligue des amis* ou BURSCHENSCHAFT.

D'après les nouvelles mesures qu'il fit adopter dans cette nouvelle *ligue*, toutes les universités ne devaient plus former qu'un seul corps, et n'être dirigées que par une pensée commune. Il fut convenu, en outre, que pour donner plus d'unité à cette organisation, toutes les universités d'Allemagne nommeraient chacune, suivant son importance, un ou plusieurs délégués, lesquels formeraient entre eux un conseil suprême, chargé de maintenir l'ordre et de régler les questions de discipline; de plus, chaque membre de l'association devait, à l'avenir, fournir une cotisation annuelle pour les besoins de la société; enfin, les universités devaient adopter un uniforme conve-

nable, qui servît à faire distinguer les étudiants du reste du peuple.

Or, ce soir là, si, malgré l'heure avancée de la nuit, les étudiants de l'université d'Iéna demeuraient encore attentifs et charmés sous la parole du docteur Zahn, c'est que la conversation avait pris une tournure sérieuse et grave, et qu'il s'agissait de porter un coup terrible aux ennemis de la liberté de l'Allemagne.

— Vous le voyez! disait Zahn avec une vivacité étrange, et avec deux regards qui brillaient comme deux éclairs, vous le voyez, notre plus mortel ennemi, c'est Kotzebue, c'est lui qui allume la haine dans le cœur de nos tyrans, c'est lui, qui seul, nous barre avec audace le chemin qui mène à la liberté.

— Les étudiants le connaissent, objecta un des jeunes gens attablés, ils savent quel honteux métier il fait en Allemagne, et ils lui rendent en mépris la haine qu'il nous a vouée.

— Le mépris, c'est bien, repartit le docteur Zahn, mais ce n'est pas assez; car pendant que vous vous contentez de le mépriser, lui agit chaque jour, il dénonce à l'empereur de Russie les tendances révolutionnaires vraies ou fausses qu'il remarque ou qu'il croit remarquer... C'est ainsi qu'il gagne l'or de l'étranger, et soyez bien certains qu'avant peu, nous aurons à supporter des mesures rigoureuses qui nous lieront les mains et la langue.

— Nous nous batterons alors, firent gaillardement quelques voix.

— Et vous vous ferez tuer, répliqua le docteur, et ce sera bien fait, car vous aurez attendu trop longtemps... Songez-y, mes amis, vous êtes entourés de baïonnettes impitoyables qui formeront autour de vous une redoutable ceinture. — Chaque jour le cercle se rétrécit, il viendra un instant où elles toucheront vos poitrines... alors, faites un mouvement, criez vive l'Allemagne, et vous êtes morts!... comprenez vous?

— Mais que faire donc?

— Cherchez.

— Pour moi, dit un étudiant, je pense qu'il faut donner le signal d'un soulèvement général; *la ligue des amis* répondra à notre appel, et de tous les points de l'Allemagne les universités se soulèveront.

— Et qu'arrivera-t-il cependant? interrompit le vieux agent du Tugendbund; il arrivera que la police sera instruite avant même que vous chargiez vos fusils, et que vous serez tous pris et massacrés sans pitié... Ce n'est point cela qu'il faut tenter.

— Qu'est-ce donc?

— Il faut d'abord épouvanter nos ennemis, en leur prouvant que nous sommes décidés à tout, plutôt que de reculer dans cette voie où nous sommes engagés.

— Mais le moyen?

— Ah! le moyen, c'est le point difficile. Mes amis, écoutez... êtes-vous prêts à tout? voulez-vous ardemment la liberté de l'Allemagne; voulez-vous affranchir votre pays du joug qui l'opprime? voulez-vous, en un mot, rendre à jamais impossible le retour des turpitudes que nous voyons se commettre chaque jour?

— Nous le voulons! nous le voulons! s'écrièrent en même temps tous les étudiants.

— C'est bien! mes amis, dit le docteur Zahn; cette parole est un engagement solennel, et je l'accepte comme tel. Nous sommes ici réunis en tribunal secret, et nous avons le droit de juger les choses et les hommes de notre temps... Or, dites-moi, quel est, à cette heure, celui dont le nom est un objet de mépris et de haine? quel est l'homme que toute l'Allemagne réprouve, et dont la mort serait considérée comme un bienfait des dieux?

— Kotzebue! dirent les étudiants.

— Oui, Kotzebue! poursuivit le docteur, Kotzebue! voilà la haine de l'Allemagne... Eh bien! croyez-moi, mes amis, c'est là qu'il faut frapper avec audace, sans trembler, résolûment!

— Mais c'est un assassinat!

— Assassinat! interrompit Zahn avec une sorte d'exaltation, un mot inventé par les hommes! Y a-t il un assassinat en politique? non, mes amis; celui qui tuera Kotzebue sera un héros, et son nom sera répété d'âge en âge par les patriotes de l'Allemagne.

Un silence profond succéda à ces paroles, et les étudiants se regardèrent en pâlissant, à travers la fumée épaisse de leurs pipes.

Mais Zahn poursuivit presque aussitôt :

— Eh quoi! leur dit-il d'un ton ironique, eh quoi! nous entrons à peine dans notre voie d'affranchissement, et déjà voilà que vous tremblez!... pauvres enfants!... Allons, soit! n'en parlons plus alors; remettez au fourreau votre épée trop lourde pour vos mains d'enfant... d'autres réclameront l'honneur que vous refusez... et l'Allemagne ne périra pas faute de défenseurs.

— C'est donc Kotzebue qu'il faut frapper? murmurèrent quelques voix timides.

— Eh! pourquoi hésiterait-on? je vous le demande, répliqua Zahn avec vivacité; ne vous a-t-il pas traqués lui-même comme des bêtes fauves, n'est-ce pas lui qui vous a dénoncés à la Russie, qui vous a livrés à vos tyrans en colère!... ne conspire-t-il pas tous les jours contre votre liberté, contre votre vie!... Attendez donc, puisque vous le voulez; soyez généreux et magnanimes, et dans quelque temps on vous jettera en prison, on vous ravira vos mères, vos sœurs, vos maîtresses; est-ce là ce que vous voulez?

— Non! non!

— Oh! c'est cependant ce qui sera, mes amis; nos adversaires ont plus d'audace et moins de lâcheté que nous, et ils n'hésiteront pas, eux, quand le moment sera venu de nous frapper!

— Nous les tuerons avant!

— A la bonne heure! fit Zahn avec un éclair dans les yeux. Eh bien! hâtez-vous alors, car l'Allemagne attend, et chaque jour la précipite plus avant dans l'abime.

— Mais qui donc frappera? demandèrent encore les jeunes gens.

— Ah! si j'avais encore la force, l'adresse de mes jeunes années, répondit le docteur, je ne laisserais pas à d'autres le soin de la vengeance nationale; mais je suis vieux, j'ai usé mes forces au service de la cause dont vous êtes les vaillants soldats. A votre tour! mes amis; et je le répète, ce sera un honneur éternel pour celui qui aura frappé Kotzebue.

— Nous frapperons tous!

— Non, la vengeance sera plus facilement atteinte si un seul se charge de l'exécuter; le sort décidera qui de nous doit s'armer du poignard.

— Alors, que ce soit à l'instant même, dit le plus vieux des étudiants; le sort en est jeté, dès ce moment Kotzebue est voué à la mort! qu'on jette nos noms au fond de ce vase, et que le ciel décide!...

Les jeunes gens se hâtèrent d'inscrire chacun leur nom sur une feuille de papier, et d'une main ferme ils le jetèrent au fond de l'un des pots vides qui se trouvaient sur la table. Mais au moment où le docteur Zahn allait y plonger la main et proclamer celui que le sort avait désigné, le pot vola en éclats au milieu des jeunes gens surpris.

L'homme qui venait de se rendre coupable d'un pareil acte, était le plus jeune du groupe, celui précisément qui avait paru ne prendre aucune part à la conversation.

Tous les étudiants se levèrent en même temps, et le docteur jeta sur l'inconnu un regard plein de colère.

— Quel est cet homme? dit-il à voix rapide et vibrante.

— Un fou! lui fut-il répondu.

— Mais pourquoi l'admettez-vous dans votre compagnie?

Pendant que ces paroles s'échangeaient vivement entre le docteur Zahn et ses *élèves,* le jeune fou, comme on l'avait appelé, se tenait

debout, les bras croisés sur la poitrine, le regard brillant d'une exaltation inaccoutumée.

— Amis, dit-il enfin, vous êtes des enfants, comme le disait tout à l'heure le docteur Zahn ; vous désespérez de l'avenir, et vous ne prenez aucun moyen sûr de sauver l'Allemagne. Dieu est tout-puissant, et les hommes ne peuvent sonder ses desseins cachés. Le jour arrivera, et ce jour n'est pas loin, croyez-moi, où le vengeur que vous appelez se lèvera du milieu de vous, et l'Allemagne et l'Europe apprendront avec étonnement l'action qu'il aura commise. A quoi bon remettre au sort le soin de venger la patrie outragée? pour que le sort désigne un traître ou un lâche! Non, non, laissez-moi faire, vous dis-je, et avant quelques mois Kotzebue aura cessé de vivre... Tenez!

Et, en achevant ces paroles, il tira de sa veste un long poignard sur le manche duquel étaient gravés ces mots : *Coup mortel pour Auguste-Frédéric de Kotzebue. — La vertu est dans l'union et la liberté.*

Les étudiants l'entourèrent à l'envi, pendant que Zahn le regardait avec stupéfaction.

— Mais pourquoi ne pas nous avoir fait part de ton intention de tuer Kotzebue? demandèrent-ils avec empressement.

— Je ne l'aurais jamais dit, répliqua le jeune homme, si je ne vous avais vus décidés à remettre au sort le soin de désigner celui qui devait frapper.

— Il y a longtemps que tu y songeais?

— Il y a plus d'une année.

— Et quand dois-tu mettre ton projet à exécution?

— Quand l'heure aura sonné.

— Mais qui te le dira?

— Dieu!

Et, ayant parlé ainsi, le jeune homme regagna sa place, à laquelle

il s'assit, pensif et sombre, comme si rien d'extraordinaire ne s'était passé.

Le docteur Zahn fit un signe aux étudiants étonnés, et leur montrant celui qui venait de parler :

— C'est l'homme qu'il nous faut, leur dit-il à voix basse; laissez-le faire, il accomplira son dessein comme il l'a dit, et notre pays sera délivré...

— Que faut-il donc faire ?

— Attendre... et s'il tarde trop, il sera toujours temps de songer à le remplacer.. Comment l'appelez-vous ?

— Carl Sand.

— Eh bien ! croyez-moi, c'est Carl Sand qui tuera Kotzebue.

II.

L'Allemagne est la terre classique des sociétés secrètes ; elle a été le berceau de la Sainte-Vehme ; à toutes les époques, sous tous les régimes, elle a nourri des conspirateurs et les ennemis des gouvernements établis. Dans aucun pays, les *Illuminés* n'y ont eu autant de partisans, et le *Tugendbund*, les *Lands Mannschaften*, le Burschenschaft attirèrent, à un moment, dans leur sein ce que l'Allemagne comptait de plus fort et de plus vivace.

Toutes ces sociétés se tiennent, elles sont venues les unes après les autres, elles se sont emparé de l'esprit public ; peut-être n'est-il pas hors de propos d'en dire ici quelques mots.

L'illuminisme relève bien évidemment des sociétés secrètes de l'Égypte ; nous y retrouvons la plupart des cérémonies usitées dans l'antiquité. Les Illuminés ont huit grades : le novice, le minerval, l'illuminé-mineur, l'illuminé-majeur, le chevalier écossais, le poète ou prêtre, le régent ou prince illuminé, le mage ou l'homme-roi.

Le noviciat consistait à étudier la langue particulière de la secte

L'illuminisme avait sa nomenclature de villes, un calendrier, des livres pour leur seul usage.

Dans le cas d'admission, on adressait au novice quelques questions dont les suivantes sont les plus importantes :

Êtes-vous encore décidé d'entrer dans l'ordre des Illuminés?

Avez-vous mûrement pensé que vous hasardez une démarche importante en prenant des engagements inconnus?

Quel espoir, quelle cause vous portait à entrer parmi nous?

Si vous veniez à découvrir dans l'ordre quelque chose de mauvais ou d'injuste à faire, quel parti prendriez-vous?

Voulez-vous et pouvez-vous regarder le bien de notre ordre comme le vôtre même?

Donnez-vous à notre société *le droit de vie et de mort?*

Sur quel fondement lui refusez-vous ou lui donnez-vous ce droit?

Êtes-vous disposé à donner, en toute occasion, aux membres de notre ordre la préférence sur tous les autres hommes?

Êtes-vous résolu à suivre très-exactement nos lois?

Vous engagez-vous à une obéissance absolue, sans réserve, et savez-vous l'importance de cet engagement?

Voulez-vous, dans le cas où l'on aurait besoin de travailler à la propagation de l'ordre, l'assister de vos conseils, de votre argent et de tous vos moyens?

Quelle assurance donnerez-vous de ces promesses, et à quelle peine vous soumettrez-vous si vous y manquez?

Dès que le novice avait répondu à ces questions d'une manière satisfaisante, le *frère instructeur* s'armait d'une épée nue, et en appuyait la pointe sur sa poitrine.

— Si tu allais n'être qu'un parjure, un traître, disait-il, apprends que tous nos frères seraient appelés à s'armer contre toi. Ne crois pas qu'il te serait possible de t'échapper et de trouver un lieu de sûreté : quelque part que tu ailles, la honte, les remords de ton

cœur, la colère de nos frères inconnus te poursuivront, te tourmenteront jusque dans les replis de tes entrailles... Mais si tu persistes dans le dessein d'être admis dans l'ordre, prête le serment qui t'est présenté.

Pour la réception au grade de chevalier écossais, le président des chevaliers était assis sur un trône splendide ; à sa droite se tenait le frère porte-glaive ; à sa gauche, le maître des cérémonies ; les chevaliers, en bottes à éperons, l'épée au côté, la croix suspendue au col par un ruban vert, les officiers, remarquables par leurs panaches, un prêtre de l'ordre, en robe blanche, composaient la loge.

Le récipiendaire s'avançait seul, et le préfet lui adressait la parole en ces termes :

— Tu vois ici une partie des légions inconnues, unies par des liens indissolubles pour combattre en faveur de l'humanité. Veux-tu te rendre digne de veiller avec eux dans le sanctuaire, ton cœur doit être pur, et ton esprit brûlant d'un feu divin pour la dignité de la nature ; le pas que tu fais est le plus important de ta vie. En te créant chevalier, nous attendons de toi des exploits nobles, grands et dignes de ce titre. Salut de notre part, si tu viens pour nous être fidèle, si, bon et honnête, tu réponds à notre espoir. Ne dois-tu être qu'un faux-frère, sois tout à la fois maudit et malheureux, et que le grand architecte de l'univers te précipite dans l'abîme. A présent, fléchis le genou, et fais sur cette épée le serment de l'ordre.

Ce serment était ainsi conçu :

« Je promets obéissance aux très-excellents superieurs de l'ordre. Autant qu'il dépendra de moi, je m'engage à ne favoriser l'admission d'aucun indigne aux grades saints ; d'assister, en vrai chevalier, l'innocence, la pauvreté, et tous les honnêtes malheureux ; de n'être jamais flatteur des grands ou esclave des princes ; de résister fortement, pour l'avantage de l'ordre et du monde, à la superstition et au despotisme. Jamais je ne préférerai mon intérêt personnel au bien

général. Je défendrai nos frères contre la calomnie. Tant que je serai dans l'ordre, je regarderai le bonheur d'en être membre, comme ma suprême félicité. Ainsi, Dieu me soit en aide, et sur le bonheur de ma vie et le repos de mon cœur!

« Lève-toi, disait alors le préfet, et désormais garde-toi de fléchir le genou devant celui qui est homme comme toi ! »

Après ce préambule, venaient les questions vraiment significatives. On déchirait le voile symbolique, et l'on découvrait au néophyte le véritable but de l'association :

1° L'état actuel des peuples, répond-il à l'objet pour lequel l'homme a été mis sur la terre? Les sociétés civiles, les religions des peuples atteignent-elles le but pour lequel les hommes les ont adoptées?

2° Quelles lois, quelles sciences vous semblent tendre vers ce but? N'a-t-il pas existé autrefois un ordre de choses plus simple?

3° A présent que nous avons passé par toutes les formes vraies et inutiles de nos constitutions civiles, ne serait-il pas possible de revenir à cette première et noble simplicité de nos pères?

4° Comment faudrait-il s'y prendre pour ramener cette heureuse période?

5° La religion chrétienne, dans sa pureté, ne fournirait-elle pas quelques indices?

6° Cette religion, simple et sainte, est-elle aujourd'hui celle que professent différentes sectes, ou est-elle meilleure?

7° Peut-on connaître et enseigner le meilleur christianisme? Croyez-vous qu'avant de lever les obstacles sans nombre, il serait bon de prêter aux hommes, d'abord une religion plus épurée, une philosophie plus élevée, et ensuite l'art de se gouverner chacun soi-même, le plus heureusement possible?

8° Ne faut-il pas remédier en silence et peu à peu aux désordres de la société? Avant qu'on puisse se flatter de ramener les temps

heureux de l'âge d'or, ne faut-il pas en attendant semer la vérité dans les sociétés secrètes?

Dès que le néophyte paraissait avoir compris par ses réponses, l'importance des questions qui lui étaient adressées, l'enseignement commençait.

A l'instant où les hommes se réunirent en nation, disait l'*hiérophante*, l'amour national prit la place de l'amour général; il fut permis de mépriser les étrangers, de les tromper, de les offenser. Cette vertu fut appelée *patriotisme*. C'est du sein même du désordre que la nature fait naître les moyens de salut: ces moyens sont les écoles secrètes de la philosophie; ces écoles ont été, de tout temps, les archives des droits de l'homme. Par ces écoles, un jour sera réparée la chute du genre humain. Les princes et les nations disparaîtront sans violence de dessus la terre; le genre humain deviendra une même famille, et la terre ne sera plus que le séjour de l'homme raisonnable... Pourquoi serait-il impossible au genre humain d'arriver à sa plus haute perfection, à la capacité de se gouverner lui-même? Si vous ne pouvez donner ce degré de lumière à tous les hommes à la fois, commencez au moins par vous éclairer vous-mêmes; tournez-vous ensuite vers votre voisin, et vous deux, éclairez-en un troisième, un quatrième, et que ceux-ci appellent, étendent, multiplient de même les enfants de la lumière... car la lumière, ou bien la vraie morale, n'est pas autre chose que l'art d'apprendre aux hommes à devenir majeurs, à secouer le joug de la tutelle, à se mettre dans l'âge de la virilité.

A mesure que l'aspirant montait en grade, les questions changeaient de valenr.

Au grade de *régent* ou *prince illuminé*, se présentaient les questions suivantes :

1° Blâmeriez-vous une société dont l'intention serait de mettre les monarques hors d'état de faire le mal quand ils le voudraient?

2° Les différents abus des gouvernements actuels ne sont-ils pas

une justification suffisante pour la société qui s'occuperait d'un objet si important? Pourrait-on craindre les mêmes abus de la part d'un ordre fondé ,comme le nôtre, sur la sagesse, la liberté ou la vertu?

3° Quand ce gouvernement universel serait une chimère, ne vaudrait-il pas la peine d'en faire l'essai?

4° La liberté seule de quitter à chaque instant cette société, le bonheur d'avoir des supérieurs éprouvés, inconnus en partie les uns aux autres, et par conséquent, hors d'état de combiner entre eux des trahisons du bien général... ne serait-ce pas là des précautions suffisantes contre tout abus de puissance de la part de notre ordre?

5° Supposé qu'il pût y avoir encore des abus, quels seraient les moyens de les prévenir?

6° Supposé même le despotisme dans nos supérieurs, serait-il dangereux dans des hommes qui ne prêchent qu'instruction, liberté et vertu?

Après une foule d'épreuves renouvelées de tout ce que l'antiquité avait de plus effrayant, le *provincial initiant* recevait le *régent* ou *prince illuminé,* en ces termes :

« Désormais tu ne nous dois plus rien, si ce n'est ce que ton cœur te prescrira pour nous. Souviens-toi seulement que les hommes libres, indépendants, ne s'offensent pas les uns les autres. Veux-tu faire un noble usage du pouvoir que nous te donnons, travaille avec nous pour cet infortuné genre humain, et ta dernière heure sera bénie. Sois constant, et gouverne avec nous les hommes opprimés : aide-nous à les rendre vertueux et libres! »

Après les choses graves venaient les puérilités. On donnait au nouvel initié les sujets symboliques de sa dignité : le bouclier, les bottes, le manteau et le chapeau.

Pour le bouclier, on lui disait : — « Arme-toi de fidélité, de vérité, de confiance, et sois un vrai chrétien , les traits de la calomnie et du malheur ne te perceront pas. »

Pour les bottes : — « Sois agile pour les bons, ne redoute aucun chemin où tu pourras propager ou trouver le bonheur. »

Pour le manteau : — « Sois prince sur ton peuple, sois le bienfai teur de tes frères, donne-leur la science. »

Pour le chapeau : — « Garde-toi de jamais changer ce chapeau de la liberté pour une couronne. »

Tout était lié, tout était subordonné dans le système de la société des illuminés, dans la graduation de ses mystères, dit M. Leguadier, tous les adeptes d'une même ville ne formaient, malgré la différence de leurs grades, qu'une seule et même académie, dans laquelle le *candidat* et le *novice* étaient régis par l'*enrôleur* ou *insinuant*, qui les introduisait dans les loges minervales. Les adeptes de chaque grade avaient des missions spéciales à remplir ; les loges étaient régies par les frères illuminés *majeurs*.

Cette société, après avoir un moment menacé le repos de l'Allemagne entière, disparut presque complétement, quand Napoléon parut sur la scène du monde. On comprend, en effet, qu'il fallait autre chose que le principe des illuminés, pour résister à l'envahissement dont on était menacé : ce n'était plus des idéologues ni des rêveurs, dont la génération nouvelle avait besoin, c'était des soldats, des guerriers, des héros.

C'est alors que le *Tugendbund* fut fondé, et le docteur Zahn en fut l'agent le plus actif. Le *Tugendbund* était surtout une institution militaire et politique, et sous ce rapport, elle rendit à l'Allemagne d'éminents services. Le roi de Prusse comprit, dès sa fondation, le parti que l'on en pouvait tirer, et il la couvrit de sa protection. Il fit des promesses à tous les jeunes gens qui s'en firent recevoir membres, et toute la jeune Allemagne prit les armes et se précipita sur les champs de bataille, pour combattre le colosse français.

Malheureusement, quand le danger fut passé, on oublia les ser-

vices rendus, et l'on hésita si bien à satisfaire à leur réclamation, que de nombreuses récriminations s'élevèrent.

Le Tugendbund avait été jusqu'alors une association avouée, reconnue, protégée même par les gouvernements ; dès ce moment, l'association devint secrète, et plus d'un étudiant eut l'audace de citer le roi de Prusse et l'empereur d'Autriche à la barre des tribunaux secrets. Vainement voulut-on proscrire les associations... elles subsistèrent en dépit de la police, et des ordonnances qui les proscrivaient.

Alors, comme on avait à cœur de les supprimer tout à fait, on eut recours à la trahison.

Un certain Schmalz, ancien jurisconsulte, probablement soudoyé par les ennemis du Tugendbund, s'avisa tout d'un coup de dénoncer les menées secrètes de cette association ; on n'en attendait pas davantage... les anciens membres du Tugendbund furent poursuivis, on leur fit subir des vexations de toutes sortes, et bientôt les plus audacieux tremblèrent.

Le Tugendbund disparut comme avaient disparu les *illuminés,* et furent remplacés par les Landsmannschaften, qui, eux-mêmes, durent bientôt céder la place à la *ligue des amis*, BURSCHENSCHAFT.

En quittant le docteur Zahn, Carl Sand prit la direction de l'un des faubourgs d'Iéna, et alla frapper à la porte d'une maison d'assez mauvaise apparence.

La porte s'ouvrit presque aussitôt et il entra.

La personne qui était venue ouvrir, était une jeune fille d'une vingtaine d'années environ, grande, svelte, aux yeux bleus et aux cheveux blonds.

Elle sourit à Carl, mais ce dernier était sombre, profondément agité, il se contenta de la baiser au front, d'un air distrait, et ils pénétrèrent ensemble dans une petite chambre, dont les soins de la jeune fille avaient fait un nid charmant.

Carl Sand avait vécu, jusqu'à cette époque, fort retiré; il fréquentait peu les étudiants et n'allait que rarement à l'université; on eût dit qu'il avait pris les hommes et les choses de ce monde en profond dégoût; il avait quelque temps travaillé dans le but d'entrer dans la carrière religieuse. Ce n'est pas que cette carrière lui plût, ni qu'il se sentît attiré vers Dieu par une vocation irrésistible; au contraire, mais il avait accepté cet avenir avec indifférence et comme pour se débarrasser des instances que faisaient auprès de lui ses parents et ses amis.

A Iéna, ce jeune homme avait rencontré une femme, et il s'était laissé aimer par elle; c'était encore un enfant rêveur qui creusait bien avant dans l'avenir, et cherchait à découvrir ce qu'il lui cachait. Il se croyait appelé à une grande mission, celle de rendre la liberté à son pays; et l'immensité de cette mission prétendue l'éblouit a un tel point, qu'il ne s'aperçut pas que son exaltation le conduirait au crime.

Pendant quelques minutes, Carl Sand demeura assis à côté de sa jeune maîtresse, sans proférer une parole, puis enfin il releva vivement la tête, secoua les cheveux qui voilaient son visage, et lui prenant la main :

— Margareth, lui dit-il, je vais partir.

— Partir ! fit la jeune fille, en jetant un cri et en pâlissant.

— Je vais quitter Iéna...

— Eh bien, Carl, s'il faut que vous partiez, je vous suivrai.

Carl Sand fixa un moment sur la jeune fille un singulier regard.

— Non, répondit-il, non, Margareth, vous ne pouvez pas me suivre, mais rassurez-vous, mon absence ne sera pas de longue durée, et dans quelques mois je serai de retour, et nous ne nous quitterons plus.

— Quelques mois, dites-vous, mais c'est un siècle.

— Il le faut !

— Mais où allez-vous donc ainsi, que vous ne pouvez pas m'emmener avec vous? Quel projet est le vôtre? Pourquoi me cachez-vous le but mystérieux de ce voyage?

— Vous le saurez, Margareth, vous le saurez, mais pendant quelques mois encore, je dois me taire... Quand vous l'apprendrez, mon enfant, vous ne regretterez pas, croyez-moi, de vous être imposé cette séparation.

Malgré l'assurance que lui donnait Carl, la jeune fille se sentait troublée; une douleur immense, inconnue était dans son cœur; elle avait peur, elle tremblait, elle se jeta éplorée dans les bras de son amant.

— Carl, lui dit-elle, en fondant en larmes, Carl, je vous en supplie, ne partez pas!... Depuis quelque temps, faut-il vous le dire, votre attitude m'effraie, vous êtes devenu plus sombre, plus rêveur... les amis que vous fréquentez ont des conversations qui me font peur; cette association, à laquelle vous appartenez, a un but inconnu, mais perfide, j'en suis sûre... Carl, prenez garde... prenez garde...

— Prendre garde! fit le jeune homme, que voulez-vous dire?

— Écoutez, Carl, poursuivit la jeune fille, vous savez si je vous aime, n'est-ce pas; pour vous, pour votre amour, j'ai abandonné tout ce que j'avais, et le monde et mon père; je ne regrette aucun des sacrifices que j'ai faits, car je suis heureuse près de vous... mais si vous m'aimez, Carl, ne partez pas... ou bien, si vous partez, laissez-moi vous accompagner!...

Carl secoua tristement la tête, et il baisa les lèvres de Margareth.

— Vous êtes une enfant, lui dit-il, c'est le premier secret que je veux avoir pour vous, laissez-moi cette satisfaction, ayez confiance en moi, Margareth, car avant deux mois je serai de retour, et alors, je vous l'ai dit et je le répète, aucune puissance humaine ne pourra nous séparer!

Margareth vit que le projet de Carl était bien arrêté, et qu'elle ne réussirait pas à le faire revenir sur sa détermination : elle n'insista pas, et quelques jours après il partait pour Tubingen, où demeuraient ses parents, et où il resta près d'un mois. — Enfin, le 22 du mois de mars, il partit pour Manheim, résidence habituelle de Kotzebue.

III.

Auguste-Frédéric de Kotzebue était un des plus actifs folliculaires salariés par le gouvernement.

Kotzebue avait bien débuté dans la carrière littéraire; ses premiers ouvrages avaient attiré sur lui l'attention publique, et les jeunes gens enthousiastes des universités lui avaient naguère prodigué la louange et l'admiration.

Avec le succès, l'ambition était venue à cet homme, l'ambition avide, insatiable, dévorante; la gloire littéraire ne lui suffit bientôt plus, il lui fallut encore les honneurs politiques.

Le gouvernement, jaloux de s'attacher un homme de cette valeur, lui avait fait faire des propositions attrayantes, Kotzebue n'eut pas la force de résister, et bientôt tout le monde sut qu'il s'était vendu.

Ce dénoûment changea complétement les dispositions bienveillantes qui s'étaient manifestées à son égard, et les étudiants, aussi prompts au mépris qu'à l'admiration, le désignèrent hautement à la haine publique.

Kotzebue n'avait pas cependant comblé encore la mesure de la honte. Il abandonna bientôt tout à fait la carrière politique, et, trouvant de grands avantages à suivre le czar, qui avait manifesté le désir de l'avoir auprès de lui, il devint l'homme et l'espion de la Russie. C'est à cette époque qu'il suivit le czar dans les campagnes de 1813, fut nommé consul général de la Russie à Kœnigsberg, et

appelé en 1816 à Saint-Pétersbourg, afin d'être attaché aux affaires étrangères.

En 1817, l'empereur qui n'avait plus besoin de lui, l'autorisa à retourner dans son pays, et Kotzebue alla se fixer à Weymar; la Russie lui faisait un traitement de 15,000 roubles. Kotzebue, dès ce moment, fut considéré par tous comme l'espion reconnu du czar, et de toutes parts, il fut en butte à la haine des étudiants de toutes les universités.

Du reste, son rôle ne paraissait pas l'embarrasser le moins du monde; il vivait au milieu de sa famille, près de sa femme et de ses deux enfants, sans s'émouvoir des injures dont il était l'objet; calme, il poursuivait sa route, provoquant, de la part des gouvernements, les mesures les plus sévères contre les tendances révolutionnaires de la jeunesse des universités.

Un fait assez curieux avait surtout exalté la haine des étudiants et de leurs professeurs.

Voici ce fait[1] :

« Dès le commencement de 1814, M. Luden, professeur d'histoire à Iéna, homme d'une vaste érudition, d'une pénétration rare et d'une forte éloquence, fonda un journal, *la Némésis*, dans lequel il s'attaquait vigoureusement à tous les gouvernements. Kotzebue, alors en guerre ouverte avec les universités et les professeurs, achevait son second rapport à l'empereur de Russie, sur l'état de la littérature germanique. M. Luden venait de publier un article sur la politique des grandes puissances de l'Europe; cet article, *favorable à la Russie*, était écrit avec modération.

« Kotzebue, avec une odieuse partialité et à l'aide d'un frauduleux commentaire, releva tout ce qui pouvait offrir l'apparence d'une censure, et assaisonna le tout d'outrages contre le caractère politique et privé de l'auteur.

[1] Carl Sand, par Alp. Brot.

« Le rapport de Kotzebue, écrit d'abord en français, fut, avant d'être expédié pour Saint-Pétersbourg, recopié par une personne de Weymar. Le copiste qui entendait assez peu le français, se trouva arrêté à un passage, et pria le docteur L..., son voisin, de lui expliquer le sens de ce passage. Or, ce morceau renfermait précisément les plus horribles calomnies contre M. Luden. Le docteur les copia et les transmit sur-le-champ au professeur ; M. Luden, irrité de l'infamie de Kotzebue, accompagna cet extrait d'un commentaire, et l'envoya à l'imprimeur de *la Némésis*, pour l'insérer dans le numéro qui allait paraître.

« Kotzebue, instruit de la publication prochaine de son bulletin, et intéressé à le tenir secret en Allemagne, se plaignit au résident russe de cette violation de la propriété.

« Le comte Elding, alors ministre des affaires étrangères, donna ordre à l'imprimeur de suspendre la composition du numéro, mais il était trop tard !

« Le numéro était composé et le tirage commencé, et comme il n'y avait pas d'ailleurs de loi contre la presse, les exemplaires tirés furent envoyés à Iéna.

« Kotzebue entra en fureur : il fit saisir et mettre au pilon tous les numéros de *la Némésis*, contenant le fatal article.

« Cette mesure fut inutile.

« M. Oken, directeur de *l'Isis*, le fit insérer dans son journal ; *l'Isis* fut saisie et condamnée, et l'article reparut aussitôt dans *l'Ami du peuple*, feuille rédigée par le fils du fameux Wieland. Cette feuille fut à son tour saisie par ordre de Kotzebue, et condamnée, mais l'article avait circulé dans toute l'Allemagne, et Kotzebue, démasqué, et en butte au mépris général, devint furieux.

« Il s'emporta contre le gouvernement de Weymar, le menaça de la vengeance de l'empereur de Russie, et se retira à Manheim. Sa colère ne s'arrêta pas là ; il en appela devant les tribunaux, fit con-

damner M. Luden à une forte amende, rachetable par trois mois de prison : mais cette sentence fut annulée. Le professeur attaqua alors Kotzebue en diffamation devant la Cour suprême d'Iéna, et Kotzebue fut condamné à rétracter, comme fausseté, ce qu'il avait écrit. »

On peut juger par cette seule action de ce qu'était Kotzebue, et l'on comprendra toute la haine que lui avaient vouée les universités.

Carl Sand arriva à Manheim, le 23 mars 1819.

En descendant de la voiture, il s'écria : *vivat Teutonia!* Toute indécision avait disparu de son esprit, son visage rayonnait ; il était prêt, et portait sur lui le poignard qu'il avait montré au docteur Zahn, et sur le manche duquel étaient gravés ces mots : *coup mortel pour Auguste-Frédéric de Kotzebue, — la vertu est dans l'union et la liberté.*

Il connaissait l'hôtel des Vignes, il y descendit et s'y fit inscrire sous le nom d'Enrick, étudiant de l'université d'Erlengen.

Puis il alla faire un tour dans la ville, et passa devant la demeure de Kotzebue.

Il y entra.

Kotzebue travaillait d'ordinaire le matin, et sortait à midi ; Carl Sand demanda à le voir, sous prétexte de lui remettre une lettre de sa mère, âgée de quatre-vingt-deux ans, qui habitait Weymar.

Un domestique répondit à Carl que Kotzebue ne pouvait le recevoir, et qu'il eût à revenir le soir. Il retourna à l'hôtel des Vignes, où il dîna. A table, il fut, dit-on, fort gai, et causa longuement avec un curé de campagne.

A cinq heures, il le quitta et s'achemina vers la demeure de Kotzebue. Jusque là sa fermeté ne s'était pas démentie ; il marchait à son but avec un sang-froid extraordinaire. Au moment où il montait l'escalier qui conduisait aux appartements de Kotzebue, il rencontra quelques dames qui venaient lui faire visite. Il les laissa passer, se fit reconnaître du domestique qui l'avait reçu le matin, et demanda à

parler secrètement à Kotzebue. On l'introduisit aussitôt dans un cabinet particulier.

Kotzebue était à ce moment assis dans son salon, causant avec sa femme et jouant avec ses enfants. — Si Carl Sand eût pu pénétrer dans cette chambre, il n'eût pas eu le courage d'accomplir son terrible projet.

Le domestique vint bientôt avertir Kotzebue qu'un étranger désirait lui parler. — Kotzebue serra la main de sa femme, embrassa ses enfants, et quitta le salon.

Carl l'attendait, et au moment où il entra dans le cabinet, il lui plongea son poignard dans la poitrine.

Le poignard, lancé avec violence, pénétra par la quatrième côte, et fit au cœur une blessure mortelle. Cependant la victime ne tomba pas tout de suite, elle chercha à lutter et à arracher l'arme fatale des mains du meurtrier. Il était faible cependant, et perdait déjà beaucoup de sang : quelques secondes suffirent pour épuiser tout à fait ses forces, et il tomba aux pieds de Carl, qui, craignant qu'il ne survécût à la première blessure, lui porta trois nouveaux coups dans les poumons.

Au bruit qu'avait fait le corps en tombant sur le plancher, le domestique était accouru, et ses cris n'avaient pas tardé à attirer dans le cabinet la compagnie qui se trouvait chez Kotzebue.

Quant à Carl, il avait fui et était descendu sur la place où le peuple accourait déjà aux cris de désespoir poussés par madame de Kotzebue. Carl avait encore dans la main le poignard ensanglanté ; il s'avança jusqu'au milieu de la rue, en criant d'un air radieux : *C'est moi, Carl Sand, qui ai tué Kotzebue, ainsi doivent périr les traîtres !*

Puis, se laissant tomber à genoux, et après avoir adressé une prière à Dieu, il se frappa à plusieurs reprises avec le poignard qui ne l'avait pas quitté.

Cet assassinat et les circonstances qui l'avaient accompagné jetèrent la stupéfaction et l'horreur dans toute l'Europe, et de toutes parts des voix s'élevèrent pour demander le châtiment du coupable, et l'extermination de ces sociétés secrètes dans lesquelles il avait puisé les hideux principes qu'il venait de mettre en pratique.

Tout ce qui avait appartenu au *Tugendbund*, aux *Lands Manschaften*, ou qui appartenait à la *Ligue des Amis* fut poursuivi avec ardeur, et l'on fit de nombreuses arrestations.

Les gazettes de TuLingen et d'Iéna, par une tactique bien connue, faisaient craindre un soulèvement général, si l'on continuait à employer de telles rigueurs ; mais le gouvernement poursuivit son œuvre de destruction, malgré ces menaces, et hâta le procès de Carl Sand.

On rendit donc plusieurs lois contre les associations secrètes ; des mesures de sûreté et de répression furent organisées de toutes parts. Le nombre des étrangers que contenait Manheim était immense ; l'Europe attentive attendait.

Enfin, cette curiosité eut sa satisfaction ; Carl Sand fut condamné à mort.

Ce fut le 21 janvier 1820 qu'eut lieu l'exécution capitale.

Dès cinq heures du matin, les rues et les faubourgs de Manheim étaient encombrés d'une foule compacte de curieux.

Au milieu de cette foule, on distinguait facilement les étudiants ; chacun portait un crêpe au bras.

Lorsque Sand eut atteint la dernière marche de l'échafaud, il resta un moment immobile, et agita la main : on crut qu'il allait parler, et comme il avait juré de ne point haranguer le peuple, le président de la Cour, qui ne l'avait pas quitté, lui rappela sa promesse, et lui demanda s'il voulait mourir parjure.

Sand étendit de nouveau la main, et se contenta de dire :

— Dignes enfants de l'Allemagne, je meurs pour la liberté !

Puis il plaça sa tête sur l'échafaud, et le bourreau fit son office.

On dit que la plupart des étudiants d'Heidelberg, transportés d'un fanatisme tout germanique, trempèrent leurs mouchoirs dans le sang de Carl Sand, qui avait rejailli jusque sur le pavé.

CHAPITRE II.

A propos de Carl Sand. — Bellingham. — Le ministre Perceval. — L'Angleterre en 1810. — La nuit de désespoir. — L'inconnu. — La guinée. — La conspiration. — To roward. — Le joueur Sidney. — Trahison. — La table de jeu improvisée. — L'assassinat. — Le procès. — L'exécution.

Puisque nous en sommes aux meurtres politiques, rebroussons de quelques années. L'histoire de Carl Sand nous a remis en mémoire celle de Bellingham : cette histoire est très-dramatique, elle rentre encore dans notre sujet, nous la devons au lecteur.

Bellingham n'était pas un rêveur com Carl Sand, il avait d'ailleurs passé l'âge où l'esprit se perd volontiers dans les spéculations politiques; il avait une cinquantaine d'années, était marié, et avait cinq enfants, qu'il avait beaucoup de peine à nourrir avec la petite pension qu'il recevait de l'État.

Bellingham avait été marin, il avait vaillamment combattu contre les ennemis de son pays, et n'était revenu à Londres que criblé de blessures.

Son état de maladie le mit dans l'impossibilité de reprendre les armes; il obtint une pauvre pension, se maria, et s'efforça d'élever sa nombreuse famille.

On était alors au mois de décembre 1810, l'hiver avait été rigoureux, la famille de Bellingham avait souffert du froid, de la faim; un arrêté, signé par le premier ministre Perceval, vint mettre le comble à cette misère, en retirant à Bellingham la petite pension qui l'avait fait vivre jusqu'alors.

Pendant quelque temps, Bellingham supporta assez stoïquement cette douloureuse épreuve que le ciel lui envoyait; mais les faibles économies qu'il avait pu amasser à grand'peine s'épuisèrent peu à peu, et bientôt la faim, la faim horrible vint le visiter dans son misérable réduit.

Les jours, les nuits se succédèrent sans apporter la moindre amélioration à sa position; il adressa force pétitions au parlement, il réclama auprès des ministres, mais pétitions et réclamations restèrent toujours sans réponse.

A cette époque, des événements importants se passaient dans la Grande-Bretagne; deux ou trois cent mille ouvriers, sans ouvrage et sans pain, parcouraient le pays, pillant les manufactures et brisant les métiers. De temps en temps, l'autorité pendait ou faisait fusiller une partie de ces malheureux, mais l'impulsion était donnée, et le châtiment n'arrêtait plus les coupables.

Le premier ministre, ne sachant comment s'y prendre pour faire tête à l'orage, redoublait de sévérité envers les fauteurs de désordre, et exaltait encore davantage leur désespoir et leur fureur.

Né à Londres en 1762, le premier ministre Perceval avait commencé par être avocat; mais, grâce à son habileté, à ses talents na-

turels, il ne tarda pas à se distinguer dans cette carrière, et fut bientôt envoyé au parlement par un bourg où sa famille exerçait une influence locale.

C'était tout ce que voulait le jeune avocat.

Naturellement ambitieux, il avait souvent aspiré aux gloires de la tribune, et ne désirait rien tant que de faire ses preuves sous un ministre comme Pitt.

Dès son arrivée au parlement, il se rangea donc sous le drapeau du ministère.

L'insurrection d'une partie de la marine, que l'énergie et le talent du matelot Parker avait rendue si redoutable, venait d'être étouffée. Pitt profite de cette circonstance pour porter une nouvelle atteinte aux libertés publiques; il présente au parlement un bill tendant à étendre, en cas de sédition, le pouvoir du gouvernement, sans anéantir cependant tout à fait la liberté individuelle.

C'était une occasion pour Perceval; il monte à la tribune, se récrie contre la modération du ministère, et demande qu'on accorde au gouvernement un pouvoir discrétionnaire.

Plus tard, il se refuse obstinément à ce qu'il soit apporté la moindre amélioration à la condition des catholiques.

Tant de zèle méritait une récompense.

Pitt le remarqua; il le fit nommer ou le nomma conseiller de la couronne, et ce fut en cette qualité qu'il parut, en 1801, dans les procès intentés aux clubs, comme coupables de conspiration, parce qu'ils s'occupaient de la réforme électorale.

La raideur, l'acrimonie, l'emportement de Perceval, l'espèce de fanatisme qui le poussait à trouver des coupables là où il n'y avait bien souvent que des imprudents, le désignèrent bientôt à l'animadversion publique; mais Perceval s'était ouvertement constitué l'admirateur de Pitt, c'était peut-être à cause de cette admiration que la haine publique s'éveillait autour de lui. Il n'en fallut pas tant pour

que Pitt se fît le protecteur de Perceval, et, vers 1802, l'ex-avocat fut nommé procureur général.

Pitt, on le sait, était l'ennemi irréconciliable de la France. Perceval, reconnaissant de tout ce qu'on avait fait pour lui, ne négligeait aucune occasion de démontrer que la guerre était une nécessité absolue. Néanmoins, la paix se signa à Amiens, et Pitt, qui s'y était opposé, se vit contraint de quitter le ministère.

C'était un coup terrible pour Perceval; mais il avait des ressources dans l'esprit, et pour ne point se laisser oublier, il se tourna avec fureur contre les catholiques d'Irlande. Enfin, en 1809, il fut nommé premier ministre, à la stupéfaction de la Grande-Bretagne entière.

Georges III était alors atteint d'aliénation mentale.

Bellingham s'occupait peu de politique; de tous les ministres, il ne connaissait que Perceval, car c'était à lui qu'il s'était adressé pour obtenir justice, c'était à lui qu'il en voulait surtout de la position qui lui avait été faite.

Chaque jour il devenait moins communicatif; un nuage sombre était sur son front; il sortait le matin du misérable réduit dans lequel étaient enfermés sa femme et ses enfants, et n'y rentrait le plus souvent que fort avant dans la nuit.

Bellingham allait et venait, cherchant partout du travail pour ses bras inoccupés, mais partout il était repoussé; ses ressources diminuaient cependant, et le jour n'était pas loin où il allait se trouver dans l'impossibilité absolue de nourrir sa malheureuse famille.

Une nuit, Bellingham venait de rentrer; il était harassé de fatigue, et venait de se jeter sur le misérable grabat où dormaient sa femme et ses enfants; il écoutait leur respiration pénible, qui seule troublait le silence de la nuit, et, le regard ardemment fixé au parquet la tête dans les mains, il songeait.

Bellingham avait dépensé le jour même ses derniéres ressources le lendemain c'était la mort; la mort lente, hideuse, accompagnée

de tortures épouvantables, la mort pour lui, pour sa femme et pour ses enfants.

Bellingham eut un frisson.

C'était la première fois qu'une pareille pensée lui venait; et il s'épouvantait de cette horrible impasse dans laquelle le malheur l'avait acculé.

Alors, tout ce qu'il avait souffert lui revint à l'esprit; il se rappela quelles douleurs, quelles tortures avaient été les siennes, et les souffrances de ceux qui l'aimaient, et la dureté de ceux qu'il avait implorés en vain.

Un nuage de sang passa devant ses yeux.

Le désespoir est un mauvais conseiller.

— Mourir, pensa Bellingham en passant convulsivement sa main dans ses cheveux humides de sueur, mourir, c'est la seule issue possible à mes souffrances... nous mourrons tous... mais, que le ciel me pardonne, nous ne mourrons pas sans vengeance!...

Et, pendant qu'il rêvait ainsi, Bellingham vit un moment l'image heureuse et souriante de Perceval passer près de son grabat.

— Ah! maudit soit-il! celui-là, dit-il, maudit! maudit! il a refusé du pain à mes enfants, il a été sourd à mes larmes, à mes prières; cela demande vengeance au moins, et je l'aurai!...

Bellingham en était là, quand son attention fut tout à coup détournée par quelques coups frappés discrètement à la porte de la chambre.

Il se dressa de toute sa hauteur, et prêta l'oreille.

De nouveaux coups, frappés aussi discrètement que les premiers, se firent entendre.

Bellingham fit un bond et courut à la porte qu'il ouvrit.

La nuit était sombre, il ne put voir qu'une silhouette informe se dessiner vaguement dans le cadre de la porte.

— M. Bellingham? demanda une voix d'homme.

— C'est moi, répondit l'ex-marin, que me voulez-vous?

— Je désire vous parler.

— Entrez.

— A vous seul.

— Mais quel motif...

— Je vous le dirai dans la rue.

— Cependant...

— Tenez, maître Bellingham, voilà qui vous décidera peut-être.

Et, en parlant ainsi, l'inconnu déposa dans la main de Bellingham une guinée que ce dernier reçut avec une sorte de défiance.

— Une guinée! s'écria-t-il en regardant soupçonneusement son interlocuteur, une guinée, à moi! mais que me voulez-vous donc?

— Rien, répondit l'inconnu, que quelques minutes d'entretien.

Bellingham ferma la porte, et descendit l'escalier avec son mystérieux bienfaiteur.

Une fois dans la rue cependant, toutes ses appréhensions lui revinrent, et il jeta des regards craintifs autour de lui.

— Voyons! dit-il vivement à l'inconnu, nous voici seuls et dans la rue, nul ne peut nous entendre, expliquez-moi le motif pour lequel vous êtes venu vers moi.

— Ce ne sera pas long, repartit son interlocuteur, surtout si, comme j'en crois mes pressentiments, vous êtes bien l'homme que je cherche... Vous vous appelez Bellingham, n'est-il pas vrai?

— Oui, monsieur.

— Vous avez une femme et cinq enfants?

— C'est bien cela.

— Une mesure récente vous a privé des seules ressources que vous possédiez, et aujourd'hui c'est à peine si vous pouvez nourrir votre nombreuse famille...

— Aujourd'hui, monsieur, interrompt Bellingham d'une voix

sombre, aujourd'hui je suis réduit à la plus affreuse misère, et demain...

— Demain, il vous faudra mourir de faim, vous, votre femme et vos enfants.

— C'est vrai !

— Eh bien ! écoutez-moi, Bellingham ; je connais votre position, comme vous le voyez, et je puis faire beaucoup pour vous, si vous le voulez.

— Que faut-il pour celà ?

— Dites-moi, à vos heures de désespoir, quand vous rentrez chez vous, sans ressources et sans espoir d'en trouver, n'avez-vous jamais pensé qu'avant de mourir vous aviez peut-être un devoir de vengeance à accomplir ?

Bellingham regarda son interlocuteur avec curiosité. Cette question qui venait de lui être adressée répondait si bien à l'état de son esprit, qu'il s'arrêta presque épouvanté.

— Qui vous a dit cela ? demanda-t-il à l'inconnu.

— Qu'importe ! répondit ce dernier ; parlez-moi avec franchise, c'est tout ce que je vous demande.

— Mais si c'était un piége ?

— Quel intérêt aurais-je à jouer cette comédie ?... l'intérêt de vous faire arrêter ?... dans quel but, et pourquoi ?... Non, non, Bellingham, mon but est tout autre, et si vous voulez m'ouvrir votre cœur, croyez bien que vous ne vous en repentirez pas.

— Qu'il soit donc fait comme vous le désirez ! reprit Bellingham presque aussitôt ; d'ailleurs, que m'importe après tout, dans la misérable position qui m'a été faite, je n'ai rien à craindre...

— Et vous avez tout à gagner.

— Eh bien ! oui, vous avez dit vrai ; quand je rentre le soir dans ma mansarde nue et délabrée, que je vois ma femme et mes enfants en haillons, que je remarque les traces qu'ont laissées, sur leur visage,

pâle et maigri, les privations qu'ils s'imposent, eh bien ! souvent la colère gonfle ma poitrine, mes tempes se prennent à battre, un nuage sombre passe devant mes yeux, et des paroles de vengeance s'échappent de mes lèvres... Et, tenez, tout à l'heure encore, il n'y a qu'un instant, quand vous êtes venu frapper à ma porte, j'étais là, et je rêvais... et je maudissais les lâches qui m'ont réduit à cet état, et je jurais de les frapper avant de mourir.

L'inconnu sourit, et prit la main de Bellingham.

— Et dans ces moments, lui dit-il d'une voix insinuante, quand la colère aveugle gronde dans votre poitrine, quand votre cœur se soulève d'indignation, quand des paroles de vengeance s'échappent de vos lèvres émues, dites-moi, Bellingham, n'est-ce pas un nom plutôt qu'un autre qui se présente à votre esprit? Parmi vos ennemis, n'y en a-t-il pas un que vous aimeriez mieux à frapper?

— Peut-être, répondit Bellingham.

— Et celui-là ?

— C'est un secret entre Dieu seul et moi.

— Soit ! Bellingham, soit ! je n'en veux pas savoir davantage, dit l'inconnu ; soyez discret, c'est le seul moyen d'atteindre sûrement le but. Je sais tout ce que je voulais savoir... remontez près de votre femme, et quand vous n'aurez plus d'argent, venez me trouver...

— Mais comment vous appelez-vous donc ?

— Sir Edward.

— Et où vous trouverai-je?

— Dans la rue d'Oxford, à l'hôtel de...

Les derniers mots furent prononcés à l'oreille de Bellingham, et comme ce dernier demeurait stupéfait à cette révélation, l'inconnu profita de ce moment pour s'éloigner et disparaître.

Bellingham remonta lentement l'escalier qui conduisait à la chambre qu'il occupait, et se coucha joyeux près de sa femme, jouissant d'avance de la surprise qu'il lui réservait pour son réveil.

A partir de ce jour, Bellingham se montra moins soucieux et moins triste ; sa femme et ses enfants étaient à l'abri du besoin, et quand il n'avait plus d'argent, il était toujours sûr d'en trouver, en s'adressant à sir Edward, dans la rue d'Oxford.

Seulement, Bellingham au lieu de s'absenter le jour, s'absentait maintenant très-fréquemment la nuit : il parlait politique plus souvent que par le passé, et sa femme ne le voyait pas sans inquiétude, se répandre fréquemment en invectives violentes contre le premier ministre.

On eût dit que Bellingham était en proie à une exaltation permanente, et quand il sortait, il était habituellement armé.

Que s'était-il donc passé, qui pût justifier ou expliquer ce changement?... fort peu de chose.

Bellingham avait continué de fréquenter sir Edward, et sir Edward avait fini par amener Bellingham au milieu d'une conspiration toute organisée, et qui n'avait d'autre but que d'assassiner, un à un, les ministres du roi Georges III.

Bellingham n'avait tardé à se montrer l'agent le plus actif de cette conspiration ; presque tous les soirs, les conjurés se réunissaient au nombre de vingt environ.

Ces hommes appartenaient à peu près à toutes les classes de la société ; il y avait là des lords ambitieux, des gentlemen ruinés, des marchands avides de changements, des aventuriers et des joueurs!...

L'un d'eux, cependant, s'était jeté dans cette conspiration beaucoup plus par curiosité ou par desœuvrement, que par exaltation politique.

Il se nommait Sidney, avait trente ans au plus, et avait jusqu'alors passé sa vie oisive dans les tavernes, et devant les tapis verts. — C'était un joueur intrépide et implacable : tout lieu lui était bon, et souvent, au milieu des graves discussions entamées entre les con-

jurés, on l'avait vu, sans sourire, proposer une partie de cartes ou de dés.

Après tout, cette conspiration était une sorte de jeu, et par ce côté, elle lui plaisait; c'était la première fois qu'il jouait sa tête, et pour la rareté du fait, il n'eût pas voulu se retirer.

Les conjurés connaissaient le faible de Sidney, mais comme c'était un homme courageux et résolu dans l'occasion, on lui pardonnait ses défauts, et souvent même on le flattait.

Sir Edward était, avec Bellingham, le plus actif du groupe de conspirateurs; c'était lui qui fournissait les fonds à l'association; il était riche, mais on ne savait pas précisément d'où lui venait l'argent dont il paraissait disposer.

Sidney pensait qu'il gagnait au jeu, ces belles guinées qu'il employait au succès de l'œuvre commune; Bellingham seul croyait avoir trouvé le secret de cette fortune mystérieuse, dans ce nom, que le premier soir, Sidney lui avait dit à l'oreille.

Une nuit, nos conspirateurs étaient réunis, autour d'une table verte, dans une grande salle située au rez-de-chaussée de la rue d'Oxford.

Cette réunion devait être décisive, on devait se distribuer les rôles, chacun devait choisir le ministre qu'il s'agissait de frapper.

Tous avaient été exacts au rendez-vous, nul ne manquait; sir Edward, Sidney, Bellingham étaient arrivés des premiers.

Quand chacun eut pris place autour de la table, Bellingham se leva.

Il dit qu'on avait attendu assez longtemps; qu'il fallait agir, que le moment paraissait d'ailleurs très-favorable; que les ouvriers de la Grande-Bretagne recommençaient à parcourir le royaume, pillaient les manufactures et brisaient les métiers; que quant à lui, s'il avait été patient, il serait implacable; que puisque Perceval l'avait condamné à mourir de misère, il avait bien le droit de le condamner à

une peine équivalente; qu'il avait bien mûri son projet; qu'il avait acheté des pistolets, et qu'avec ces pistolets, il tuerait Perceval sans pitié...

Sir Edward se leva alors, et son regard fit lentement le tour de la table, à laquelle les conjurés étaient assis : sir Edward était pâle, il paraissait ému.

Il dit que Bellingham avait raison; qu'il ne fallait plus retarder l'exécution de la vengeance qu'ils avaient projetée en commun, qu'il fallait frapper sans pitié; il ajoute, qu'une affaire importante l'appelait en ce moment au près d'une personne influente, dont Bellingham connaissait le nom; qu'il n'avait pas voulu manquer ce rendez-vous, mais qu'il se voyait obligé, bien qu'à regret, de les quitter pour quelques instants.

— Que mon absence, dit-il, n'arrête pas vos délibérations, je vais revenir; discutez sans moi les moyens d'atteindre le but que nous nous sommes proposé, et quelle que soit votre décision, quel que soit l'homme qu'il me faille frapper, croyez que je n'hésiterai pas quand le moment sera venu !...

En parlant ainsi sir Edward se dirigea vers la porte, mais au moment de partir, il parut se raviser, et revint sur ses pas.

— Il est possible, cependant, ajouta-t il, que je sois retenu loin de vous, plus longtemps que je ne le voudrais, et il faut tout prévoir... peut-être aurez-vous besoin de quelque argent.., et j'en ai sur moi, de quoi faire face à toutes les exigences de notre cause : voilà de l'or, mes amis, employez-le comme vous l'entendrez.

Puis il disparut.

Les conjurés ne firent pas grande attention au départ de sir Edward, et ils se remirent, dès qu'il eut disparu, à discuter les moyens les plus sûrs d'atteindre ceux que l'on devait frapper.

Cependant l'heure avançait, et sir Edward ne revenait pas... On commença à s'étonner d'une aussi longue absence, et l'on se de-

manda quel motif pouvait le retenir, quand une discussion si importante avait lieu. Déjà même quelques soupçons injurieux commençaient à circuler de bouche en bouche, quand des coups retentirent sur la porte.

Les conjurés se regardèrent effarés.

— Qui cela peut-il être? demanda Bellingham en se levant.

— Ouvrez, au nom de la loi! dit une voix du dehors.

— Nous sommes trahis! s'écrièrent tous les conjurés à la fois.

Et tous allaient se lever en tumulte, quand Sidney leur imposa silence d'un geste impérieux.

— Sir Edward est un lâche, dit-il, il nous a vendus à la police; mais il nous a laissé, en partant, de quoi nous sauver.

— Comment? dirent vingt voix.

— Allons! poursuivit Sidney, que chacun prenne place autour de cette table, voici des cartes pour les uns, des dés pour les autres, des guinées et des bank-notes pour tous, jouez, mes amis, jouez un jeu d'enfer, et songez à votre tête!

Pendant qu'il parlait, Sidney avait jeté sur la table, des dés, des cartes, et l'argent de sir Edward, et comme les policemen continuaient d'ébranler la porte, il alla l'ouvrir.

La police ne s'attendait guère à trouver des joueurs, dans cette salle qu'on lui avait désignée; elle s'en montra toute déconcertée; mais elle avait ordre d'arrêter, et elle arrêta.

Mais que faire contre ces hommes qu'aucun indice grave n'était venu trahir? La présence de Sidney, dans cet endroit, suffisait d'ailleurs à expliquer le but de la réunion. — Ils furent tous relâchés.

Toutefois le danger qu'ils avaient couru, éclaira quelques-uns des conspirateurs, — l'association se trouva naturellement dissoute, et Bellingham retomba, comme par le passé, dans la plus affreuse misère.

Mais cette fois, la misère lui sembla encore plus dure à supporter,

il avait eu un moment d'aisance et de bonheur ; le courage lui manqua tout à fait, quand il se vit menacé de nouvelles souffrances.

On était alors au mois de mai de l'année 1812. Bellingham n'avait revu aucun des hommes avec lesquels ils s'était trouvé en relation ; il avait fait de nouveau la solitude autour de lui, et était redevenu sombre et taciturne ; il ne communiquait avec personne, pas même avec sa femme ; quand parfois, il se prenait à regarder ses malheureux enfants déguenillés, un frisson glacial parcourait ses membres, il passait la main sur son front, et maudissait Perceval qu'il accusait toujours de la situation dans laquelle il se trouvait.

Le 11 mai 1812, Bellingham se leva plus gai que d'habitude, il avait quelques guinées dans la poche sans qu'on eût jamais pu savoir de qui il les tenait ; il paya quelques menues dettes, déjeuna sobrement, donna à sa femme tout l'argent qu'il avait sur lui, et se disposa à sortir.

Avant de quitter sa chambre, il s'arrêta sur le seuil, puis, comme pressé par un sentiment plus fort que sa volonté, il revint sur ses pas, embrassa sa femme et ses enfants, et se sauva plutôt qu'il ne sortit.

Il était dix heures du matin.

Il se dirigea vers la chambre des communes, et entra dans le vestibule, où se tenaient d'habitude les visiteurs.

Il paraissait fort calme, aucun de ses mouvements n'annonçait l'impatience ; il se promena un instant, examina les personnes présentes avec une certaine attention, demanda si lord Perceval était arrivé, et sur la réponse négative de l'huissier, il alla s'asseoir nonchalamment sur un banc qui faisait le tour du vestibule.

Enfin Perceval parut.

Bellingham pâlit légèrement, et sa main trembla :

Néanmoins il se remet presque aussitôt, se lève avec assurance, et se dirige vers le ministre. Ce dernier n'avait pas encore eu le temps





Demoraine del. Ferdinand sc.

ASSASSINAT DE LORD PERCEVAL.

Tribunaux secrets

d'être entouré, Bellingham tire un pistolet tout armé de sa poche, et fait feu.

— Je suis assassiné ! s'écria aussitôt lord Perceval qui tomba en même temps sans mouvement, entre les bras de plusieurs personnes accourues.

La balle avait traversé le cœur.

Pendant que tout le monde s'empressait de relever le ministre, d'autres s'assuraient de la personne du meurtrier, le trouble était partout, la nouvelle circulait avec la rapidité de l'éclair, l'indignation enflammait tous les esprits, Bellingham seul restait calme et insensible au milieu du mouvement général.

— Je n'ai pas l'intention de fuir, dit-il, je savais et je sais parfaitement comment cela doit se terminer, et je n'entends pas m'opposer à ce que les choses aient leur cours naturel.

Une des personnes présentes lui ayant demandé ce qui avait pu le pousser à commettre un tel crime, il répondit toujours avec le même sang-froid.

— Au point de vue de ce qu'on appelle la justice, j'ai commis un crime ; au point de vue du droit naturel, je n'ai commis qu'une action toute simple. Je suis Anglais, et tous les Anglais étaient en état de légitime défense envers Perceval, qui était devenu le tyran de l'Angleterre. J'espère qu'il est bien mort, ajouta-t-il, je serais désespéré qu'il ne le fût pas. Vous voyez que je ne tremble pas, et si la chose était à refaire, je me conduirais absolument comme je l'ai fait.

Après de tels aveux, que Bellingham renouvela tant qu'on le voulut, les débats de son procès ne pouvaient être longs.

Pendant tout le temps qui s'écoula entre son arrestation et sa mise en jugement, il demeura le même homme, froid, impassible, résolu, et ne doutant pas qu'en tuant le premier ministre, il eût rendu un véritable service à son pays.

Il parut devant ses juges avec une certaine fermeté ; il parla sans

que sa voix parût altérée, soit par la crainte, soit par la haine, et répondit avec une parfaite clarté à toutes les questions qui lui furent adressées.

Reconnu coupable, on lui demanda s'il avait quelque chose à dire sur l'application de la peine.

Il se leva et dit :

— Je connais les lois de mon pays ; je les respecte et je m'y soumets. Pourtant je croyais devoir mourir sans regrets, et j'avoue que j'en éprouve un bien vif depuis deux jours.

Ces paroles produisirent une grande sensation ; c'était un effet, l'accusé s'y attendait. On crut un instant qu'il allait faire des aveux, se repentir de son crime, l'accusé continua de la même voix impassible, et du même ton railleur.

— C'est qu'il y a deux jours, poursuivit-il, j'ai appris qu'une pension énorme a été accordée à la veuve de Perceval, et à ses enfants. C'est là un véritable vol fait à la nation, et c'est l'action que j'ai commise et pour laquelle vous me jugez qui a servi de prétexte à ce vol. Personne n'ignore que la famille de Perceval est une des plus riches des trois royaumes ; son frère aîné possède plus de cent vingt mille acres de terres confisquées sur les catholiques... Et voilà le secret de la haine que portait aux catholiques l'homme dont j'ai purgé la terre... La fortune particulière de cet homme est immense ; elle était considérable déjà lorsqu'il arriva au parlement, et depuis quinze ans il l'a centuplée. C'est en expiation de sa rapacité et de ses autres méfaits que Dieu l'a frappé avec mon bras, et voilà que sa mort même ne peut mettre un terme à son avidité...

Le président l'ayant interrompu pour lui représenter qu'il aggravait sa position :

— Ma position est ce qu'elle doit être, répondit-il, il n'appartient à personne de l'aggraver ni de la rendre moindre.

Bellingham entendit l'arrêt qui le condamnait à la peine de mort

avec cette même impassibilité qu'il n'avait cessé de montrer, et il se retira sans paraître plus ému qu'auparavant.

Rentré dans sa prison, il fit quelques dispositions, écrivit à sa femme, puis, il se coucha, et s'endormit !

L'heure de l'exécution était arrivée, le schériff se présenta, le condamné en l'apercevant, s'inclina, en signe de soumission. Le sommeil semblait lui avoir donné une vigueur nouvelle, il subit les terribles préparatifs du supplice sans montrer la moindre émotion ; quand tout fut fini, il fit remarquer lui-même au schériff qu'il était prêt, et le pria de ne pas tarder davantage.

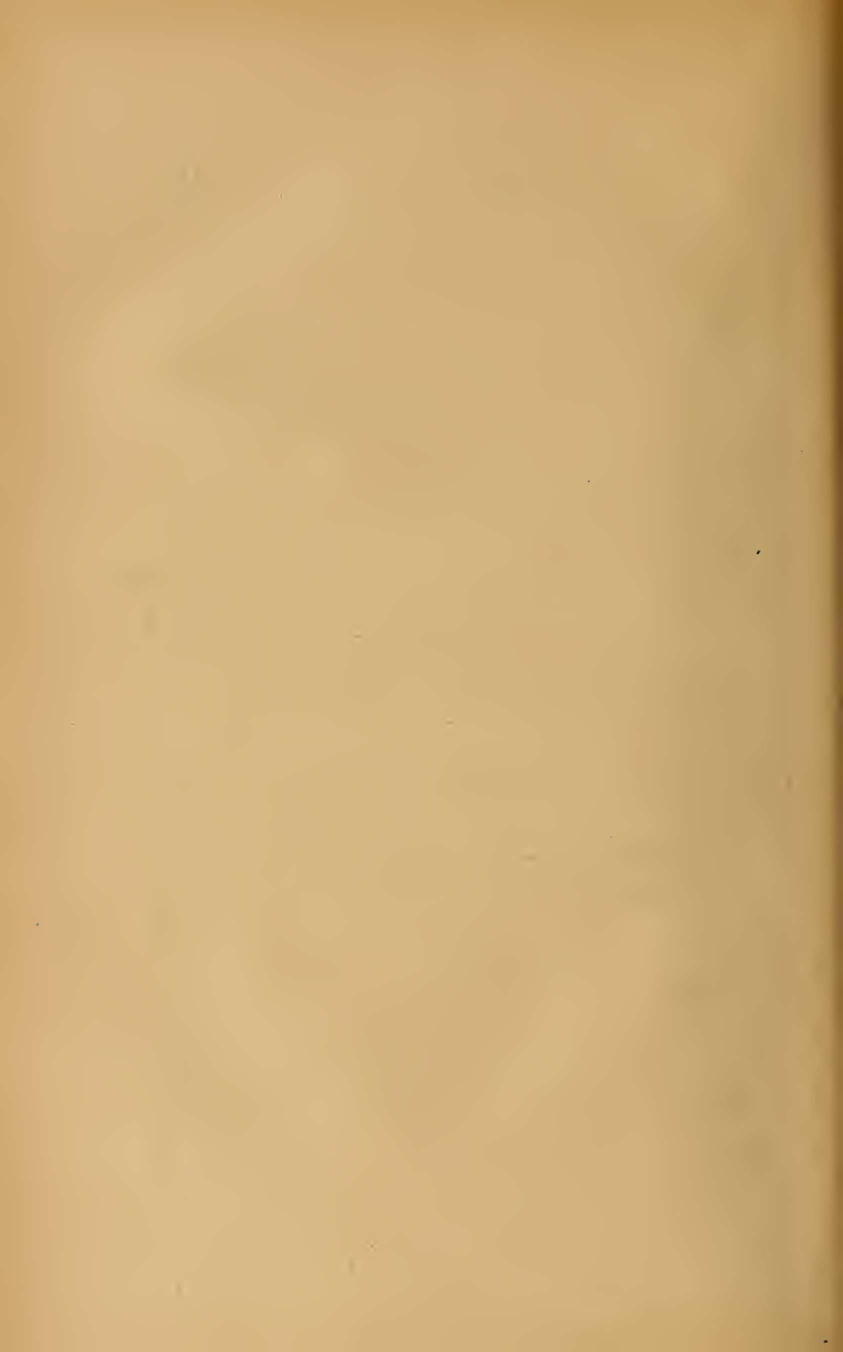
Quand ils arrivèrent dans la rue, il y avait une foule compacte ; tous voulaient voir ; les uns le saluèrent avec acclamations, les autres lui jetèrent de la boue et des pierres.

Bellingham paraissait préparé à tout. Il remercia ceux qui l'applaudissaient et jeta un regard de dédain à ceux qui lui envoyaient des imprécations.

Cependant on avançait toujours... enfin on arriva au lieu où l'exécution devait se faire.

Pour la première fois, Bellingham frissonna, un sourire amer plissa ses lèvres, il regarda attentivement l'instrument avec lequel on devait le frapper, puis il se tourna du côté de la foule.

Alors il salua les assistants, se prêta de très-bonne grâce aux dispositions nécessaires, et mourut sans qu'un mot, un geste, un mouvement démentît le caractère qu'il avait montré jusqu'alors.



LES CARBONARI.

CHAPITRE PREMIER.

Morelli et Beppo. — Les voyageurs nocturnes. — La chambre d'honneur. — La Carbonara. — André Hoffer. — A mort les Français! — Les paysans du Tyrol. — Francesca. — Amour adultère. — L'agent de l'Autriche. — L'intérieur d'André Hoffer. — Le traître. — Le coup de pistolet. — Le barbon. — Mort d'André Hoffer.

C'était pendant l'hiver de 1809, non loin de la ville de Méran, au beau milieu des montagnes du Tyrol.

Il faisait une nuit claire et froide, la neige couvrait le sol, le vent sifflait, avec une plainte triste et monotone, au coin de chaque rue. Dans une des dernières maisons de la ville, sur la route qui conduit à Brixen à travers un redoutable défilé, deux hommes étaient attablés, le chapeau enfoncé sur les yeux, et ils paraissaient causer avec une certaine chaleur.

L'un était vieux, il avait au moins soixante ans ; mais la vie active qu'il avait menée jusqu'alors lui avait épargné la précoce décrépitude que l'âge imprime fatalement au front de tout vieillard : sa taille était encore droite et ferme, il portait la tête haute, son œil avait des regards vifs et pleins d'étincelles.

L'autre était un jeune homme de trente ans au plus, pâle, délicat, aux cheveux noirs, au regard doux et mélancolique.

Le plus âgé de ces deux hommes s'appelait Morelli ; le plus jeune n'était connu que sous le nom de Beppo.

Il y avait déjà près d'une heure qu'ils se trouvaient attablés ainsi, et ils ne s'apercevaient pas que l'heure avançait, et que tout bruit s'était tu au dehors depuis longtemps.

Enfin, Morelli releva le front, et montra du doigt un coucou placé dans un coin de la salle.

— Beppo, dit-il à voix basse, voici que neuf heures vont sonner ; m'est avis que nous pouvons partir.

— Déjà ! fit Beppo en tressaillant.

— Comment, déjà ! répliqua Morelli ; nous avons au moins trois heures de marche avant d'arriver au rendez-vous, et par le temps qu'il fait, il est bon de prendre ses précautions pour ne pas manquer l'assemblée.

— Vous voulez donc que j'y aille ?

— Comment, si je le veux ! maître Beppo ; pardieu ! je vous trouve plaisant ; quand tout le monde sera là, je voudrais bien voir que vous nous manquassiez !... Allons, allons, jeune homme, pas de mollesse, et en route !

Les deux hommes se levèrent sur ces paroles, payèrent ce qu'ils avaient pris, et s'éloignèrent bientôt de Méran, en prenant la direction du défilé de Brixen.

La lune s'était levée, mais la neige continuait de tomber avec la même intensité ; les chemins semblaient impraticables ; nos deux

voyageurs n'hésitèrent cependant pas un moment sur celui qu'ils devaient prendre, et en moins de quelques minutes, ils se trouvèrent avoir mis déjà une distance considérable entre eux et la ville de Méran.

Beppo sembla respirer quand il se retrouva au milieu de la campagne.

— Voici un rude temps, dit-il avec une sorte d'enjouement, qu'en dites-vous, Morelli ?

— Je dis, je dis que j'en aimerais autant un autre ; cette neige est très-pittoresque, je n'en disconviens pas, mais elle finit par percer les habits et mouiller les épaules ; de plus, cela n'est pas chaud pour les pieds.

— Bah ! fit Beppo en s'enveloppant de son manteau, pour mon compte, c'est le temps que j'aime ; la nuit froide et claire, la neige, le vent. Quel bonheur, quand on a passé ainsi deux ou trois heures, à rentrer chez soi, où vous attendent un bon feu, un splendide souper et une charmante maîtresse !

— Diable ! diable ! Beppo, répondit Morelli en regardant sournoisement le jeune homme, je vous ai rarement vu de si belle humeur que ce soir... est-ce donc que vous avez fait quelque bonne fortune à Méran ?

— J'y suis resté à peine deux heures.

— Comme moi.

— Et puis, je n'y connais personne.

— Eh bien ! n'importe ! quelle que soit la cause qui éveille votre gaieté, mon ami, elle me plaît, et je l'aime bien mieux que votre air soucieux de tout à l'heure. Vous aviez l'air d'un moine à jeun.

— Que voulez-vous ! Morelli ; il y a des jours comme cela dans la vie, des heures, des minutes où l'on donnerait volontiers son âme au diable, tant on se sent au cœur de tristesse et d'amertume ; mais,

Dieu merci, je suis jeune encore, j'ai trente ans, et mon existence peut avoir encore plus d'une joie.

— Est-ce que vous êtes donc triste quelquefois?

— Oui.

— Et qui donc cause ces tristesses passagères?

— Le sais-je moi-même! mon vieil ami; le regret, le désir, le doute, tout cela à la fois, ou chacun de ces sentiments tour à tour, je l'ignore; mais tout à l'heure il eût fallu bien peu de chose pour m'empêcher d'aller à ce rendez-vous.

— Voilà qui est étrange!

— Mais, je vous l'ai dit, et vous le voyez maintenant, cela dure peu, et la gaieté me revient vite. Allons, ne parlons plus de cela; songeons que l'on nous attend, et pressons le pas.

A partir de ce moment, la marche des deux hommes devint plus rapide encore, et, malgré la difficulté que leur présentait l'état des chemins, ils s'orientèrent avec une telle sagacité, qu'en moins de trois heures ils arrivèrent au terme de leur course.

Cependant, à mesure qu'ils approchaient du but, ils remarquèrent avec une visible satisfaction qu'ils n'étaient pas seuls à exécuter le même voyage; de temps en temps, ils voyaient passer au loin des silhouettes d'hommes qui, grâce à la clarté de la lune, se détachaient sur le fond de neige, et chacun de ces hommes paraissait se diriger du même côté.

Morelli le fit remarquer à Beppo.

— Tenez, lui dit-il, vous le voyez mon jeune ami, la nuit sera bonne, car voici que de tous les points les hommes nous arrivent. Le Tyrol est un sol fécond; on n'a qu'à frapper du pied pour en faire sortir des soldats dévoués et intrépides.

— L'Autriche ne l'ignore pas, repartit Beppo.

— Ah! oui, l'Autriche; mais elle en abuse aussi, avouez-le, vous qui la servez; parce qu'elle est aujourd'hui menacée, elle nous

accueille avec son plus doux sourire et les plus belles promesses ; mais que l'ennemi disparaisse, que les Français soient contraints de s'éloigner, et nous retomberons, comme par le passé, sous le joug.

— C'est probable.

— Et cependant, si, dans ce moment, elle peut respirer et se préparer à son aise à de nouveaux combats, n'est-ce pas à nous qu'elle le doit? n'est-ce pas nous, dont le courage arrête l'élan de l'armée française? Croyez-moi, maître Beppo, un gouvernement ne devrait jamais oublier de pareils services.

— Je suis de votre avis, Morelli, répondit Beppo ; mais il faut dire aussi que votre dévouement est ici intéressé très-vivement dans la question, et si vous n'aviez pas vos foyers, vos femmes, vos enfants à défendre, je pense que vous laisseriez l'Autriche se débarrasser de ses ennemis.

Morelli ne répondit pas à cette objection ; d'ailleurs, ils venaient d'entrer dans le défilé, et deux hommes, armés jusqu'aux dents, s'étaient présentés inopinément à eux.

— Quelle heure est-il? demanda un des deux hommes en se tournant vers Morelli.

— Minuit, répondit ce dernier.

— Où voulez-vous aller?

— Dans une chambre d'honneur.

— Et où se trouve cette chambre d'honneur?

— Au milieu d'une vaste forêt, sur le siége d'un fourneau, entouré de trois bons cousins, qui sont trois maîtres.

— C'est bien ; passez.

Morelli et Beppo passèrent.

A quelques pas, ils rencontrèrent encore deux hommes armés, qui leur adressèrent les mêmes questions, et auxquels ils firent les mêmes réponses ; enfin ils arrivèrent à l'entrée d'une immense caverne, pratiquée à vif dans le roc, et dont l'approche se trou-

vait défendue par une dizaine d'hommes armés de fusils et de sabres.

Là encore, Morelli et Beppo furent arrêtés.

— Quel est le but de la *Carbonara?* demanda un des gardiens à Morelli.

— De rendre les hommes vertueux, et de leur inspirer l'amour de la patrie, et la haine de ses ennemis.

— Quelle est l'habitation des bons cousins?

— Le ciel, que nous devons espérer.

— Quelle est leur mère?

— La terre, dans laquelle nous devons rentrer.

— C'est bien; passez, et rappelez-vous les saints engagements que vous avez pris.

Morelli et Beppo entrèrent dans la caverne, où déjà bon nombre de membres de l'association avaient pris place.

La caverne était presque pleine, et, à chaque instant, de nouveaux membres arrivaient. Morelli alla prendre place près d'une sorte de trône élevé au milieu de cette salle; mais quand il se retourna pour adresser la parole à Beppo, il s'aperçut qu'il avait disparu.

Beppo avait profité de la foule pour disparaître.

Malgré la singularité de ce fait, Morelli s'assit avec calme, et attendit.

La salle s'emplissait peu à peu, et bientôt un tumulte confus de voix s'éleva de tous les coins et alla réveiller les échos sonores de la voûte.

C'étaient pour la plupart des paysans du Tyrol, vêtus de leur costume grossier, avec des guêtres de cuir qui leur montaient jusqu'au-dessus du genou, et une peau de bête qui leur tombait des épaules.

Tous étaient grands, robustes, armés d'une carabine dont ils savaient admirablement se servir. Quelques-uns avaient un ou deux chiens de chasse autour d'eux.

Cette assemblée présentait ainsi un aspect des plus pittoresques;

il n'y avait point de siéges dans la caverne, à part une sorte de banc circulaire en granit; presque tous étaient donc debout, et cette foule ressemblait à une mer dont les vagues, pleines de murmures et de sourds grondements, allaient et venaient d'une paroi à l'autre.

Enfin, le silence s'établit tout à coup, et un homme entra dans la salle, traversa les flots pressés de l'assemblée, et se dirigea vers la tribune à laquelle il monta.

Cet homme était remarquablement robuste, d'une taille gigantesque, d'une physionomie imposante quoique douce; une barbe épaisse et noire descendait jusque sur sa poitrine; il pouvait avoir quarante-cinq ans.

Dès qu'il parut à la tribune, des cris enthousiastes partirent aussitôt de tous les coins de la salle, des applaudissements frénétiques se firent entendre, et mille chapeaux s'élevèrent vers la voûte.

— André Hoffer! André Hoffer! criait-on de tous côtés; c'est lui! c'est le héros du Tyrol! vive le chef!...

André Hoffer, qui était l'objet de cette ovation, se contenta de sourire, et se tourna vers Morelli, dont il serra silencieusement la main; puis il étendit le bras vers l'assemblée, et réclama le silence.

— Mes amis, dit-il d'une voix éclatante, mes amis, votre accueil est ma plus douce récompense; je ne voulais pas accepter la mission que l'on m'a confiée, j'hésitais à entrer dans cette voie d'insurrection permanente... mais l'Autriche y tenait, et vous aussi : l'Autriche seule ne m'eût pas décidé à sortir de mon obscurité et de mon inaction, mais vous, mes amis, vous qui êtes venus me parler au nom de l'indépendance de notre pays, vous qui aviez profondément enracinée dans le cœur la haine de la France et l'amour de la liberté; oh! je n'ai pu résister, et je me suis fait votre chef!...

— Oui! oui!... Vive Hoffer!... notre libérateur!

— Votre libérateur, mes amis, poursuivit-il avec un triste sou-

rire, non, malheureusement, les circonstances ne nous ont pas favorisés; victorieux pendant quelque temps, nous nous sommes vus contraints de reculer devant nos ennemis; nous décimions leurs armées, nous jetions le désordre, le trouble dans leurs rangs, mais ils avançaient toujours... Ah! ce sont de vaillants soldats! mes amis; et hier, m'a-t-on dit, hier même, ils ont envoyé une division à Brixen et à Méran.

— Nous les avons vus!... cela est vrai!... A mort les Français! cria-t-on encore.

— Maintenant, reprit Hoffer quand le silence se fut rétabli, maintenant, plus que jamais, il faut que nous serrions nos rangs, et que nous fassions usage de tout ce que Dieu a mis dans nos cœurs de courage et d'énergie; jusqu'aujourd'hui, nous avons tenté de résister à l'invasion en combattant nos ennemis en plein jour et en plein soleil; maintenant, c'est dans l'ombre et dans la nuit qu'il nous faut l'attaquer, et pour cette guerre de tous les jours, de tous les instants, ce n'est pas seulement du courage qu'il est besoin, mais d'adresse, de constance et d'audace!

— Nous en aurons! dit l'assemblée.

— Je sais, répondit Hoffer, que le Tyrol peut compter sur votre dévouement, vous en avez donné des preuves nombreuses dans ces temps difficiles, et ces actes courageux ne seront pas les derniers... Soyons donc attentifs à notre rôle, mes amis; qu'à partir d'aujourd'hui aucun de nous n'oublie qu'il a affaire à des armées nombreuses; que chacun soit prudent, mais gardons nos armes chargées, faisons vigilance, et ne laissons jamais passer une occasion de tuer un de nos ennemis; c'est ainsi seulement que la guerre est possible avec les Français; c'est en les décimant un à un, en leur inspirant une sorte de terreur superstitieuse, qu'ils arriveront à nous respecter; qui sait! peut-être réussirons-nous ainsi à les éloigner de nos montagnes, et alors, que nous importe l'Autriche!

— C'est cela! c'est cela! dirent les paysans d'une voix unanime; que nous importe l'Autriche!

— Mieux vaudrait la France encore!

— Oui! mieux vaut la France!...

A ce moment, les rangs de la foule se séparèrent, et un homme, d'une taille aussi élevée que André Hoffer, mais vieux et courbé par l'âge, s'avança d'un pas encore ferme vers la tribune, où se tenait le chef des premiers Carbonari.

Les paysans s'écartaient avec respect pour le laisser passer, et il arriva ainsi jusqu'au pied de la tribune. Dès qu'il vit le vieillard, André alla à sa rencontre.

— Eh quoi! lui dit-il d'une voix émue, vous aussi, père Bernardo, vous n'avez pas craint la rigueur de la saison, et vous venez vous joindre à nous!

Le vieillard releva le front avec orgueil, et parcourut l'assemblée d'un regard vif et prompt.

— Oui, répondit-il d'une voix tremblante, mais sonore encore, oui, mon fils, je suis venu; j'ai quatre-vingts ans cependant, et l'hiver est rude; mais la nouvelle que j'avais à vous apporter était grave, et ne pouvait souffrir de retard : je suis venu.

— Qu'y a-t-il donc? demanda André étonné.

Et le cercle se rétrécit aussitôt autour du vieillard, et chacun prêta une oreille attentive.

— Il y a, André, il y a que pendant que vous méditez ici la perte de vos ennemis, un homme médite la vôtre.

— Que dites-vous?

— La vérité.

— Un traître se serait glissé parmi nous! s'écria André d'une voix terrible et en fronçant le sourcil.

— Un traître! répétèrent mille voix.

— Oui, André, un traître! ajouta le vieillard.

— Mais quel est-il ?

— Je l'ignore.

— Comment avez-vous su ?...

— C'était hier, à Méran, où j'habite une petite maison, comme vous savez .. le général commandant la division française est venu s'y loger ; ma vieillesse éloigne tous les soupçons, et j'ai pu de la sorte tout apprendre.

— Parlez ! parlez !

— Eh bien ! j'ai appris qu'un homme, dont on ne m'a pas fait connaître le nom, était venu, il y a quelques jours, à Méran trouver le général ; que cet homme avait déclaré connaître la retraite d'André Hoffer, et qu'il s'était offert de le livrer moyennant une forte récompense.

— Et l'on a accepté ?

— Sur-le-champ.

— Mais cet homme ! cet homme !... s'écria André bouleversé ; ah ! je donnerais ma vie pour savoir son nom !...

Et, pendant que chacun se livrait à tous les commentaires de l'indignation et de la colère, André demeurait là, l'œil fixé à terre, les bras pendants, la poitrine haletante.

— André ! dit alors une voix connue à son oreille.

André se retourna en tressaillant, et reconnut Morelli.

— Que me veux-tu ? lui demanda-t-il vivement.

— Chut ! fit Morelli ; ce nom que tu cherches, je l'ai peut-être trouvé.

— Toi !

— Plus bas, il est inutile de mettre ces hommes qui nous entourent dans la confidence... quand tu retourneras vers ta demeure, je t'accompagnerai.

— Et tu me diras le nom du traître ?

— Je te le dirai.

— Tu me le promets.

— Je le jure...

— Mes amis, dit aussitôt André en se redressant, le front plein d'éclairs, ne nous laissons point absorber par les révélations que l'on vient de nous faire ; un traître s'est, dit-on, glissé parmi nous ; il a proposé de me livrer à nos ennemis ; eh bien, qu'ils y viennent !... Tous les jours je changerai de demeure, les montagnes du Tyrol sont assez vastes, nous en connaissons tous les détours ; ne craignons rien, et avant que je tombe entre les mains de nos ennemis, nous pourrons leur tuer encore quelques-uns de leurs soldats. Au revoir donc, mes amis, et que nul n'oublie les recommandations que j'ai faites... Dans huit jours, d'ailleurs, nous nous retrouverons à cette même place.

L'assemblée s'écoula alors peu à peu, comme elle était venue, et chacun reprit lentement le chemin des montagnes.

Quant à André Hoffer, il laissa la foule s'écouler, puis, quand il eut vu chacun s'éloigner et disparaître, il fit signe à Morelli, qui l'attendait, et ils partirent ensemble.

II.

Pendant que ces faits se passaient de ce côté, Beppo avait eu le temps de faire beaucoup de chemin.

Il avait remonté la voie étroite du défilé, avait gravi rapidement la montagne par les chemins de traverse qu'il paraissait connaître, comme s'il habitait le Tyrol depuis sa plus tendre enfance, et moins d'une heure après, il se trouva en face d'une petite masure de mauvaise apparence, laquelle disparaissait presque sous les monceaux de de neige qui l'entouraient.

C'était la demeure d'André Hoffer et de sa maîtresse.

Avant d'être chef des bandes insurrectionnelles du Tyrol, André

Hoffer avait commencé par être aubergiste près de Briken, où il vivait tant bien que mal du produit qu'il retirait de son commerce.

Hoffer aimait profondément son pays, et ce n'est qu'avec une sainte colère qu'il avait vu les troupes françaises envahir le territoire sur lequel il était né.

On conçoit que par sa force, autant que par la nature de son commerce, André devait se trouver en rapport avec un grand nombre de ses compatriotes, et par conséquent, connaître à fond les dispositions de ces derniers, à l'égard des envahisseurs. C'est par ces considérations que l'Autriche fut amenée à lui faire des ouvertures; mais André Hoffer les repoussa tout d'abord.

Il vivait heureux, il ne se sentait nullement disposé à entreprendre de telles luttes, à se charger d'une semblable mission; il ne pouvait pas, d'ailleurs, se trouver dans les conditions propres à un tel rôle.

Mais les tentateurs ne se tinrent pas pour battus; ils revinrent à la charge, insistèrent de nouveau; ils firent circonvenir l'aubergiste, lui promirent un brillant avenir, de la gloire et de l'argent, et André Hoffer se laissa facilement séduire.

Après tout, il connaissait parfaitement le pays, il était d'une nature robuste, pouvait résister à la fatigue, et rien ne lui était aussi facile que de trouver des retraites inaccessibles en cas d'insuccès. Il vendit donc, un beau jour, l'auberge qu'il habitait depuis longtemps, et bientôt on apprit qu'il avait commencé ses opérations.

Cependant, l'Autriche ne voulait pas perdre le fruit de sa victoire, et pour avoir toujours l'œil sur André Hoffer, et être prévenue à temps, dans le cas où il tenterait de passer à l'ennemi, elle plaça près de lui une sorte de secrétaire, qui n'était autre chose qu'un *socius*, chargé de rendre au gouvernement autrichien un compte fidèle de toutes ses opérations.

C'était maître Beppo que l'on avait choisi pour ce rôle.

Dès que ce dernier se trouva près de la porte de la demeure

d'Hoffer, il frappa d'une façon particulière, et une femme vint aussitôt lui ouvrir.

— Est-ce donc vous, Beppo, dit la femme en le saluant de son plus radieux sourire.

— Moi même, Francesca, répondit le jeune homme, ne m'attendiez-vous pas ?

— Entrez, et vous verrez, dit la femme.

Beppo entra dans la première chambre de la masure, un feu brillant pétillait dans l'âtre, une table, couverte de plats et de bouteilles, était placée à côté, et sur cette table il n'y avait que deux couverts.

Beppo considéra un moment la jeune femme d'un regard attendri, puis il alla à elle, prit son front dans ses mains, et le baisa avec amour.

— Ah ! vous êtes bonne, et douce, et tendre, Francesca, lui dit-il d'une voix émue, et je vous aime !

— Vous me direz cela plus tard, interrompit la jeune femme, pour le moment, débarrassez-vous bien vite de votre manteau, et venez vous asseoir près de cette table, et à côté de ce bon feu !

Beppo se laissa faire, et un instant après il était attablé à côté de Francesca, dont le visage rayonnait de satisfaction.

— Vous vous êtes bien fait attendre, ce soir, dit la jeune femme après quelques instants de silence, il y a déjà plus d'une heure que vous devriez être ici ! j'ai eu de l'inquiétude.

— J'ai été retenu, dit Beppo d'un ton soucieux.

— Et par qui donc ?

— Par Morelli.

— Un vilain homme que je déteste ; je ne sais pourquoi, il me semble toujours que cet homme n'a pas de franchise, qu'il cache quelque dessein caché, je gagerais qu'il a découvert nos relations.

— C'est impossible !

— Je me trompe peut-être, dit Francesca, je le désire ardemment, parce que André Hoffer serait impitoyable et me tuerait... mais il y a cependant, dans l'attitude de Morelli, quelque chose de mystérieux qui m'a frappée depuis quelques jours.

Beppo demeura silencieux pendant quelques instants, puis il attira la jeune femme dans ses bras.

— Si tes pressentiments ne t'avaient pas trompée, lui dit-il, d'une voix émue, il faudrait prendre garde, mon enfant chère; Morelli est un homme redoutable, et je suis certain que s'il découvrait quelque chose de nos relations, il ne manquerait pas d'en instruire Hoffer; et pour toi, pour toi seule, entends-tu, je veux que nous agissions désormais avec plus de prudence.

— Pauvre Beppo... dit Francesca, sais-tu que j'ai bien souvent songé à cette éventualité terrible; chaque jour un danger nous menace; nous sommes exposés à la mort à chaque instant, et cependant, je le sens, s'il me fallait rompre ces liens qui font toute ma joie, tout mon bonheur, je ne survivrais pas à cette séparation.

— Bonne Francesca, repartit Beppo, en baisant les longues tresses de ses cheveux, à moi aussi cette pensée est venue plus d'une fois, mais quand je songeais à une séparation possible, je me disais que si tu le voulais cependant, nous pourrions être heureux sans appréhensions, sans danger, que la vie ne serait plus pour nous qu'un long rêve de bonheur, que jamais aucune puissance humaine ne pourrait plus nous séparer.

— Comment cela! demanda Francesca, en ouvrant de grands yeux naïvement étonnés.

— Tiens, Francesca, poursuivit le jeune homme, je t'aime de toutes les forces de mon âme; tu es mon premier, mon seul amour; avant de t'avoir rencontrée, je ne pouvais croire que la vie eût tant de joies, tant de bonheur!... Eh bien, souvent, quand je te quittais, te laissant aux bras de cet homme, que j'ai pour mission de surveiller,

oh! souvent, je te le dis, des idées de meurtre et de suicide traversèrent mon cerveau.

— De meurtre, de suicide, répéta Francesca.

— Oui!... je voulais fuir, m'éloigner, ne plus te voir, je voulais renoncer à cette existence que la jalousie me rendait insupportable, et, bien des fois, je me suis endormi la main sur la lame de mon poignard.

— Beppo!

— Alors je me disais que si tu m'aimais comme je t'aime, tu m'épargnerais toutes les tortures que j'endure, tu me délivrerais du fardeau que je porte, enfin, tu remplirais ma vie d'un amour sans amertume, d'un bonheur sans mélange.

— Mais que faut-il donc faire pour cela?

— Ne l'as-tu pas déjà deviné?

— Si j'y avais pensé, Beppo, j'aurais été la première à te l'offrir.

— Oui, tu as raison, tu es dévouée, et tu me comprends, et tu m'aimes; eh bien, réponds Francesca, pourquoi sommes-nous ici éternellement tourmentés et inquiets; pourquoi nos embrassements sont-ils incessamment troublés; d'où vient cette épouvante qui pèse sur ton cœur, cette amertume jalouse qui pèse sur le mien... dis, dis, réponds, n'est-ce pas parce que là, près de nous, il y a un homme, dont notre amour fait un ennemi, qui t'épouvante, toi, et que je hais, moi! Eh bien, si d'ici à demain, cet homme n'était plus là, ne serions-nous pas plus heureux... plus libres...

— Un meurtre! fit Francesca en pâlissant.

— Non, Francesca, oh non, pas de meurtre, jamais ma main ne versera le sang d'un homme par trahison, non, pas de meurtre, mais la fuite.

— Fuir!..

— Qui t'arrête?

— Ce serait plus affreux encore!

— Comment!...

— Oh! ne l'espère pas, Beppo, non; si je suivais ton conseil, je deviendrais la plus malheureuse des femmes, car le remords me poursuivrait partout.

— Mais tu ne l'aimes pas cependant?

— Non, cela est vrai; avant de te connaître, je l'avais suivi, sinon par amour, du moins par dévouement. André est bon, doux, il n'a eu pour moi que des bontés, et l'amour que tu m'as inspiré est de l'ingratitude de ma part; mais du jour où je t'ai vu, Beppo, je n'ai pu contenir les élans de mon cœur, je n'ai eu ni prudence, ni réserve, j'ai oublié André, et sa bonté, et son amour, et je me suis donnée.

— Eh bien!

— Eh bien! tu ne comprendras peut-être pas cela, Beppo, malgré l'amour que j'ai pour toi, amour qui suffira au bonheur de ma vie entière, malgré les fautes que j'ai commises, et qui ont creusé un abîme entre Hoffer et moi, cependant je ne pourrai jamais me résoudre à l'abandonner.

— Ce serait le bonheur, Francesca!

— Ce serait le remords éternel! Songes-y, Beppo, André est seul, il m'aime, comme tu m'aimes, avec passion, avec enivrement, comme il aime son pays, comme il aime ses montagnes; cet homme est grand, il accomplit une noble et courageuse mission... eh bien! si je l'abandonnais, mon ami, si demain, en rentrant dans cette demeure, il ne me trouvait plus sur le seuil, l'accueillant de mon plus doux sourire, c'en serait fait de lui, il mourrait!

— Lui!

— C'est ainsi, Beppo. Que pourrais-je ajouter... André Hoffer a une vie de dangers, je la partagerai; je le suivrai jusqu'à sa dernière heure, et, je le jure, je ne le quitterai que lorsqu'il aura cessé de vivre.

— Et d'ici là, Francesca, moi, je souffrirai, moi, j'endurerai tous les tourments de la jalousie !

— D'ici là, vous, Beppo, répondit Francesca en jetant amoureusement ses deux bras au cou de son amant, d'ici là, vous vous contenterez d'être le plus aimé des hommes ; d'ici là, vous saurez que je n'ai que vous dans l'esprit et dans le cœur, que je vous aime à mourir pour vous, et je vous donnerai tant de preuves de mon amour, de mon dévouement, de mon abandon, que vos craintes s'apaiseront, que votre front s'éclairera, et que vos lèvres souriront... Est-ce vrai ?

Beppo tint la jeune femme longtemps serrée contre son cœur.

— O Francesca ! répondit-il enfin, je croyais t'avoir donné tout mon amour, mais tu sais ouvrir les recoins les plus cachés de mon cœur, et en faire jaillir de nouvelles et plus vives étincelles. Francesca, je suis un ingrat, oublie ce que je t'ai dit, et Dieu nous fasse longtemps cette vie heureuse et pleine de rêves enchantés !

Ils restèrent encore une heure ainsi. Francesca avait vingt ans à peine ; elle était grande, forte, à l'œil noir et vif, aux rondes épaules, à la taille souple et élancée. On lisait sur son front et dans ses regards une résolution et une spontanéité peu communes, on devinait à ses gestes toute la pétulance passionnée de son caractère.

Il y avait dans l'amour qu'elle portait à Beppo beaucoup de la tendresse d'une mère pour son enfant. Beppo était pâle, délicat ; Francesca s'était prise d'abord de compassion pour lui ; l'amour n'était venu qu'ensuite ; mais un amour plein de dévouement, de caresses inquiètes, de prévenances jalouses ; elle ne s'était pas demandé si elle faisait mal en agissant ainsi ; elle obéissait à ce sentiment qui s'était emparé d'elle, sans se demander si ce sentiment ne devait pas un jour faire le malheur de toute sa vie.

Beppo, de son côté, aimait la jeune femme avec un complet abandon ; il avait vécu jusqu'alors entièrement isolé ; l'amour n'avait

pas encore touché son cœur ; la vue de Francesca l'avait surpris, il l'avait trouvée belle, et il l'avait aimée avec oubli.

Mais, ainsi qu'il venait de le dire, cet amour n'avait pas été, pour lui du moins, exempt de tourments et de troubles ; et bien souvent Beppo avait songé à arracher Francesca à cette vie qu'elle menait, à la transporter dans une autre patrie, loin d'André, dans un endroit enfin où il aurait pu jouir seul et en toute liberté de sa beauté et de son amour.

Cependant, Morelli et André Hoffer avaient quitté la caverne où avait eu lieu la réunion des principaux chefs de l'insurrection tyrolienne. Ils avaient gravi les montagnes qui environnent le défilé, et pris le même chemin que Beppo.

Ils marchaient à pas rapides, et sans échanger une parole.

Autour d'eux régnait un silence plaintif; la neige tombait en flocons épais, et le vent la chassait en tourbillonnant dans les précipices qui bordent la route.

Enfin, André Hoffer rompit le silence.

Jusqu'alors, il avait marché la tête penchée sur la poitrine ; il paraissait plongé dans une profonde réflexion, et ne prenait garde ni au temps, ni à la route, ni à son compagnon de voyage.

Il releva tout à coup le front, et regarda Morelli.

— Morelli, lui dit-il d'une voix ferme, où perçait peut-être un accent d'ironie, tu m'as promis de me dire le nom du traître dont Bernardo nous a, ce soir, dénoncé les manœuvres ; voyons, hâte-toi de me tirer d'inquiétude, et dis-moi quel est le misérable que nous devons punir.

Morelli sourit dans l'ombre, et prit la main d'André.

— Hoffer, répondit-il, je n'ai point dit précisément que j'eusse des données certaines sur le traître, mais de fortes présomptions se réunissent pour me faire croire que je ne me suis pas trompé.

— Et quel est cet homme?

— Beppo.

— L'agent de l'Autriche?

— Lui-même.

— Cela n'est pas possible!

— Ah! j'ai douté quelque temps comme toi de la réalité, mon vieil ami, mais depuis quelques jours bien des indices sont venus qui m'ont confirmé dans mon opinion.

— Mais quel intérêt aurait-il à nous trahir?

— Un très-grand.

— Lequel?

— Je ne sais si je dois te le dire.

— N'est-il pas l'agent de l'Autriche; n'est-ce pas sa cause que nous défendons; ne l'avons-nous pas fait jusqu'ici avec assez de courage!

— Tout cela est fort juste, Hoffer, et je n'ai rien à répondre à de pareilles objections. Contre nous, je pense bien que Beppo n'a aucune haine, mais c'est contre toi... ce n'est pas nous, Morelli, Bernardo, etc., qu'il veut livrer aux ennemis, c'est André Hoffer.

— Explique-toi!

— Je m'expliquerai, mais à une condition.

— Laquelle?

— C'est que tu ne m'en voudras pas de t'avoir dit la vérité.

— Qu'est-ce que cela signifie?

— Cela signifie, Hoffer, qu'il se passe des choses graves qui te touchent de près, et je te ne les ferai connaître que sous la condition que je t'ai dite.

— Parle donc, et dépêche-toi!

Il y eut alors un moment de silence solennel; les deux hommes s'étaient remis en marche, et l'on n'entendait que le bruit de leurs pas sonores sur la neige glacée. Enfin, Morelli reprit:

— Il y a déjà quelque temps, que je m'étais douté de quelque

chose; mais cela me semblait si extraordinaire, si impossible, que je fus longtemps avant de me décider à croire.

— A croire quoi?

— Beppo savait trouver mille prétextes ingénieux pour rester chez toi quand quelque expédition t'appelait au dehors; il me paraissait plus soucieux et moins communicatif; nos réunions le voyaient moins souvent; enfin, j'avais cru remarquer plusieurs fois quelques signes d'intelligence échangés mystérieusement entre lui et Francesca...

— Francesca! fit André Hoffer.

— Ah! Dieu me préserve d'accuser la jeune femme de complicité! repartit Morelli.

— Cependant... objecta André.

— Eh! ne pouvait-elle pas tromper Beppo, sonder son cœur, voir jusqu'où il pousserait la dissimulation et le mensonge, pour mieux te sauver si quelque danger venait à te menacer?

— Enfin! enfin! fit André Hoffer impatienté.

— Enfin, voici ce que je crois, ce dont je suis sûr, Beppo est amoureux de Francesca; sous quelque prétexte que ce soit, cette dernière lui a laissé croire à son amour, et Beppo ne songe qu'à se débarrasser de toi... Cette nuit, je l'ai trouvé à Méran...

— Qu'y allais-tu faire? interrompit brusquement André.

— J'allais le surveiller.

— Et qu'y as-tu appris?

— Des choses singulières... Beppo a vu un voiturier, il lui a demandé une voiture pour ces jours-ci, il lui a même payé le voyage d'avance. Si Bernardo ne t'avait point parlé de trahison, je t'aurais appris toutes ces particularités après la réunion de ce soir.

— C'est bien, dit André Hoffer, c'est bien; maintenant me voilà suffisamment éclairé... Merci, Morelli, mon ami, merci; ce que tu as fait est bien, tu me devais la vérité; je suis assez courageux pour

l'entendre. Maintenant, séparons-nous... je rentre chez moi ; je saurai dans quelques instants que penser au juste de tout ceci... Va de ton côté, et si j'ai besoin de toi, je te ferai appeler.

— Tu ne veux pas que je t'accompagne.

— Pas le moins du monde.

— Tu ne m'en veux pas.

— Et de quoi donc?

— Au revoir, André.

— Au revoir, Morelli...

Les deux hommes se donnèrent une poignée de main, puis ils s'éloignèrent en prenant chacun une direction contraire.

III.

Quand André Hoffer arriva à la masure qui lui servait d'habitation, Francesca était seule dans la chambre. Il frappa et elle vint lui ouvrir.

André entra sans mot dire, alla jeter son manteau sur le lit, et revint s'asseoir près du feu. Francesca le regarda avec étonnement ; c'était la première fois qu'il entrait de la sorte ; elle ne savait à quoi attribuer son attitude morne et silencieuse, et malgré elle, l'inquiétude pénétra son cœur.

— Francesca, dit enfin André, en jetant à la jeune femme un regard profond, tu es seule, ce soir.

— Oui, répondit Francesca.

— Beppo n'est-il pas rentré?

— Il y a une heure qu'il est de retour.

— Et pourquoi ne m'a-t-il pas attendu ?

— Il était fatigué... il s'est couché.

— Il dort?

— Oui.

— Et l'on peut parler sans être entendu.

— Je le pense.

— C'est bien, viens près de moi et causons.

Francesca prit une chaise et vint s'asseoir à côté d'André Hoffer. Ce dernier ne la quittait pas du regard.

— Francesca, reprit-il après un moment de silence, il se passe depuis quelques jours de singulières choses parmi nos bandes nomades; le découragement commence à s'y introduire, et l'on m'a assuré, cette nuit, qu'un traître s'était glissé dans nos rangs.

— Un traître! s'écria Francesca en pâlissant et en joignant les mains.

— Oui, mon enfant; un homme a été assez lâche pour aller vers nos ennemis, et leur offrir de me livrer.

— Vous.

— Moi!

— Et vous ne connaissez pas cet homme.

— Je crois le connaître.

— Ah!... quel qu'il soit, dit Francesca avec impétuosité, celui-là a mérité la mort.

— Chut! fit André Hoffer, en mettant un doigt sur ses lèvres, et en se tournant du côté de la chambre où reposait Beppo.

— Comment, balbutia la jeune femme, Beppo?

— C'est lui!

— Le traître?

— C'est lui, te dis-je.

— Ah! c'est impossible, André, c'est une calomnie, on vous a trompé!... cela n'est pas...

Et comme si elle eût compris presque aussitôt, qu'elle s'était laissé emporter trop loin, Francesca baissa les yeux et rougit.

— Cela ne peut pas être, ajouta-t-elle à voix timide et basse.

André la considérait en ce moment, il devint affreusement pâle, et

mordit sa lèvre jusqu'au sang; mais cet homme possédait un grand empire sur lui-même, et il ne laissa rien paraître du déchirement qui se faisait en lui.

Il reprit :

— Cela ne peut pas être, poursuivit-il, voilà ce que je me suis dit, car je connais Beppo comme toi, je sais son cœur, son honnêteté, et il me paraissait impossible qu'il eût poussé à ce point le mensonge et l'infamie; mais on a insisté, on a avancé des faits, et malheureusement ces faits sont des preuves accablantes.

— Quels sont-ils? fit Francesca.

— Cette nuit, Beppo est allé à Méran.

— Lui!

— On l'y a rencontré, et l'homme qui m'a rapporté ces faits, a ajouté que Beppo s'était entendu avec un voiturier, auquel il a payé d'avance le prix du voyage qu'il veut entreprendre.

Hoffer s'arrêta sur ces mots, et comme Francesca ne trouvait rien à répondre.

— Eh bien, lui dit-il, qu'en penses-tu?

Francesca laissa échapper un profond soupir.

— Je pense, répondit-elle, que si tout cela est vrai, Beppo nous a trompés tous les deux, et qu'il ne mérite aucune pitié.

Elle achevait à peine ces paroles, que la porte de la chambre contiguë s'ouvrit, et que Beppo parut sur le seuil.

Il était encore plus pâle que d'habitude, mais une résolution suprême éclatait sur son front.

— Beppo! dirent en même temps André et Francesca.

— J'ai tout entendu, dit le jeune homme en marchant à André, et je viens me défendre.

— Ah! je vous le disais bien, interrompit la jeune femme avec un éclair de joie dans les yeux, et en se tournant triomphante vers Hoffer.

— Écoutez-le, se contenta de répondre ce dernier.

Puis s'adressant aussitôt à Beppo :

— Voyons, ajouta-t-il, puisque vous avez entendu, jeune homme, répondez avec franchise aux accusations qu'on lance contre vous.

Beppo fit un pâle et amer sourire.

— Oui, dit-il, je veux me défendre, non que je tienne à la vie, mais parce que je ne veux pas que l'on croie que j'ai pu m'oublier jusqu'à jouer le rôle d'un traître.

— Cependant vous êtes allé à Méran?

— J'y suis allé.

— Vous avez vu un voiturier auquel vous avez payé d'avance le prix d'un voyage que vous devez entreprendre?

— C'est vrai !

— Quel est donc ce voyage, et quel est ce mystère dont vous vous entourez ?

— Tout se trouvera expliqué, répondit Beppo, et à la satisfaction de chacun, je l'espère. — Oui, c'est vrai, André, je voulais vous quitter, abandonner ces lieux pour n'y plus revenir, mais ce voyage que je désirais entreprendre, je ne voulais pas le faire seul.

— Ah! et qui devait vous accompagner?

— Une femme!

Francesca tressaillit : André les regarda tous les deux.

— Et quelle est cette femme? dit-il.

— Je tais son nom, repartit Beppo ; d'ailleurs, ce voyage que je croyais facile, ne s'effectuera pas; la femme qui devait me suivre, a refusé de m'accompagner.

— Elle a refusé! dit Hoffer avec un cri.

— Oui, poursuivit Beppo, moi, j'étais insensé, j'avais pris quelques paroles d'amitié pour des paroles d'amour, je me berçais d'illusions trompeuses, et quand je croyais avoir atteint le but vers lequel je tendais, le but avait reculé...

— Elle a refusé!... murmura Hoffer.

Pendant quelques secondes un silence profond régna dans la chambre : Francesca avait baissé la tête pour cacher sa rougeur, et son cœur battait avec violence; Beppo regardait André et suivait tous les sentiments qui venaient se refléter sur sa physionomie; André Hoffer, la tête penchée sur la poitrine, les bras croisés, suivait sa pensée pleine d'irrésolutions.

Beppo poursuivit :

— Et maintenant, dit-il, que je vous ai fait connaître loyalement quelle avait été ma conduite, laissez-moi vous dire, Hoffer, que l'on ne vous a pas trompé cependant, et qu'un traître s'est bien glissé dans vos rangs.

André releva vivement la tête à cette parole.

— Un traître! répéta-t-il... ah! si cela est, je le connais.

— Si mon voyage à Méran m'a été inutile, du moins servira-t-il à vous éclairer sur le caractère de vos amis.

— Parlez! parlez!

— Je n'étais pas seul à Méran.

— C'est cela!

— Un autre habitant de ces montagnes s'y est trouvé en même temps que moi, et j'ai appris du voiturier même auquel j'avais à faire, que depuis quelque temps on l'y voyait souvent.

— Et le nom de cet homme, c'est Morelli, n'est-ce pas?

— Précisément.

— Je m'en doutais... eh bien, ceci fixe mes irrésolutions, et avant vingt-quatre heures, j'en aurai terminé avec les uns et les autres... Allez, Beppo, reposez tranquillement sous ce toit... je vais moi-même prendre un peu de repos, et demain, je vous dirai ce que j'aurai résolu.

Le lendemain, dès que le soleil se leva à l'horizon, André Hoffer

appela près de lui Francesca, et l'accueillit d'un sourire triste mais bienveillant.

— Francesca, lui dit-il, les révélations qui m'ont été faites hier, m'ont donné à réfléchir sur ma position; tu le vois, mon enfant, la trahison veille à nos côtés, elle s'est glissée dans nos rangs, elle est prête à désigner notre retraite à nos ennemis. Malgré les dangers qui me menacent, je ne veux pas cependant renoncer à la vie que je mène, et dont je ne pourrai plus changer désormais; j'ai levé le premier l'étendard de la révolte, et quoiqu'il arrive, je resterai le dernier sur la brèche. Mais toi, Francesca, il n'est pas juste que tu restes associée à ma mauvaise fortune; tu es jeune, tu es femme, tu ne peux souffrir plus longtemps, et il faut que nous nous séparions.

— Nous séparer! fit Francesca interdite.

— Oui, mon amie, cela est indispensable, et tu le comprendras sans peine... Dès aujourd'hui, je vais être contraint de quitter cette demeure, de courir les montagnes pour tromper la surveillance dont je suis l'objet, et dépister la trahison elle-même : chaque jour aura ses fatigues cruelles, je ne veux pas que tu les supportes... c'est dans mon intérêt que je te parle ainsi, Francesca, et cette séparation m'est plus douloureuse que tu ne le peux supposer.

— Mais je vous aurais suivi, repartit la jeune femme, j'aurais partagé vos travaux, vos dangers.

— C'est impossible.

— André, je n'avais cependant jamais pensé qu'il dût venir un jour où vous me diriez de partir.

André Hoffer réprima un mouvement violent de désespoir, et prit les deux mains de Francesca dans les siennes.

— Bientôt peut-être, lui dit-il, il me sera possible de t'aller rejoindre; la lutte que nous soutenons touche à sa fin; ou nous serons vaincus, ou nous serons vainqueurs... dans l'un comme dans l'autre cas, toute incertitude sera levée en ce qui me concerne; ainsi, ce

que je te propose, mon enfant, est sage et prudent... aujourd'hui tu partiras pour Méran, accompagnée de Beppo.

— Beppo! interrompt Francesca avec un tressaillement singulier.

— Ce compagnon de voyage te déplairait-il?..

— Non, André, non, j'aime encore mieux lui qu'un autre.

— Et tu as raison; il est bon, dévoué, il aura pour toi tous les soins que réclamera ta position... De Méran, vous irez où vous croirez trouver plus de sécurité, et de temps à autre je vous enverrai de mes nouvelles...

— Oh! souvent, André, vous m'enverrez souvent quelqu'un des vôtres.

— Je te le promets...

— A cette condition seule je consens à m'éloigner...

André fit venir Beppo après cet entretien, et lui expliqua ses intentions... puis, quand le moment de départ fut arrivé, il le prit à part :

— Beppo, lui dit-il d'une voix singulière, je te confie Francesca, la seule femme que j'aie jamais aimée; elle est jeune, bonne, confiante; fais qu'elle soit heureuse, ou malheur à toi!

Et comme Beppo se récriait avec étonnement.

— Va, ajouta Hoffer, je vous surveillerai dans quelque lieu que vous alliez, et ma vengeance saura bien t'atteindre, si j'apprends que Francesca souffre et pleure.

Le soir, André Hoffer était seul dans sa cabane des montagnes du Tyrol. Un feu ardent pétillait dans l'âtre, une lampe fumeuse répandait une clarté douteuse dans la chambre où il se trouvait.

André était profondément triste, on eût dit que depuis le matin il avait vieilli de dix ans. La tête appuyée sur ses deux mains, il réfléchissait... une paire de pistolets étaient placés sur la table à côté de lui; de temps à autre son regard se dirigeait vers la porte.

Une heure se passa ainsi.

Enfin, deux coups furent frappés à l'extérieur; André releva la tête, un éclair jaillit de ses yeux, et il alla vers la porte qu'il ouvrit.

Morelli entra le visage riant.

— Eh quoi! dit-il avec une sorte de stupéfaction, tu es seul?...

— Tu le vois.

— Et Francesca?

— Partie.

— Vraiment... et depuis quand?...

— Depuis ce matin...

— Voilà qui est étrange... mais Beppo est là, du moins?

— Non...

— Parti aussi?

— Ils sont partis ensemble.

— Et sans te prévenir?

— Au contraire, c'est moi qui les ai engagés à s'éloigner.

Morelli haussa les épaules, et alla s'asseoir près de la cheminée.

— Que veux-tu, poursuivit André Hoffer, je suis ainsi, moi; qu'aurais-je fait d'une femme qui me trompait, d'un homme qui ne demandait peut-être pas mieux que de me trahir? en les renvoyant, j'assure ma sécurité, et les mets dans l'impossibilité de me livrer à nos ennemis.

— En effet, dit Morelli, c'est ingénieux, mais à ta place j'aurais montré moins de générosité.

— Et pourquoi cela?

— Dam! si ce que Bernardo a dit est vrai, Beppo est un garçon dangereux, qui connaît tous les chemins de la montagne; et dans quelque lieu que tu ailles te cacher, il saura te découvrir, et pourra te livrer aux Français.

André Hoffer jouait en ce moment avec un des pistolets qui reposaient sur la table; il le prit et le mit dans sa ceinture.

— Bah ! fit-il avec insouciance, je ne crains rien, Morelli, car j'ai mis à profit les révélations de Bernardo, et je réponds bien que le traître ne pourra pas enseigner ma retraite aux ennemis.

— Où vas-tu donc te réfugier ?

— Nulle part !...

— Comment ?

— Je reste ici...

— Mais c'est te livrer toi-même.

André Hoffer releva le second pistolet, examina s'il était chargé, et continua de jouer avec la batterie, tout en causant.

— Oui, je reste, poursuivit-il, parce qu'avant quelques heures, le traître sera mis dans l'impossibilité de nuire.

— Est-ce possible !

— Tu le verras.

— Beppo !

— Il ne s'agit pas de Beppo.

— Et de qui donc ? demanda Morelli en pâlissant.

— D'un autre membre de l'association, répondit André, de l'un de nos amis que l'on voit souvent à Méran depuis quelque temps, et qui, hier, m'a-t-on dit, a proposé au général français de conduire ici un détachement de la division.

— Qui a pu te dire ?

André Hoffer venait d'armer son pistolet; instinctivement, Morelli porta la main à sa ceinture où pendait un long poignard.

— Vois-tu, Morelli, poursuivit Hoffer, pour la trahison, il faut être impitoyable et cruel, car c'est le plus lâche et le plus impardonnable des crimes ; le traître serait mon ami, que je le tuerais sans pitié.

— Cependant, balbutia Morelli.

— Sans pitié ! répéta André.

Les regards de Morelli se tournèrent vers la porte, André lui saisit le bras avec violence.

— Morelli, lui dit-il, tu as abusé sans doute de l'amitié que je te portais. — Tu es allé vers nos ennemis, comme un traître et un lâche, leur proposer de me livrer; et quand des hommes sont venus vers moi me dévoiler tes manœuvres infâmes, tu as tenté de me donner le change, en te faisant accusateur toi-même, et en désignant à ma vengeance d'innocentes victimes... Pour ces faits, Morelli, tu as mérité la mort.

— André !...

— A genoux !

— Jamais ! s'écria Morelli, en tirant son poignard de sa ceinture...

Mais avant qu'il eût pu en faire usage, André Hoffer avait reculé de deux pas et l'avait couché en joue ; un coup de feu partit et Morelli tomba...

IV.

André Hoffer avait échappé cette fois à la trahison ; il fit connaître à l'association l'acte de justice qu'il avait commis, et chacun applaudit au meurtre de Morelli. Mais malgré ce qu'il avait dit à ce dernier avant de le tuer, il crut prudent de changer d'habitation, et il transporta sa demeure sur une autre montagne du Tyrol. Malheureusement Morelli n'était pas le seul traître qu'il y eût dans les rangs des insurgés, et peu de temps se passa sans que de nouvelles propositions fussent faites au général français.

Un soir, apres l'appel qui se faisait d'ordinaire à cinq heures, les sous officiers du régiment qui tenait garnison à Méran, reçurent l'ordre de se rendre, avec quelques hommes de corvée, au magasin commun, à l'effet d'y recevoir une double ration d'eau-de-vie.

On recommanda en même temps aux soldats, d'user sobrement de la boisson qui allait leur être distribuée. Les soldats avaient été plus

d'une fois à même d'apprécier le mérite d'une pareille recommandation; presque tous avaient fait la guerre de la Calabre, et l'expérience leur avait appris qu'il est prudent de ne pas abuser des liqueurs alcooliques. Toutefois, cette recommandation donna l'éveil à quelques-uns. Cette libéralité inusitée dont ils étaient l'objet, leur ouvrit l'esprit, et le bruit se répandit bientôt dans tous les rangs, que l'on méditait une expédition nocturne.

Les soupçons ne tardèrent pas à se confirmer.

Un détachement partit, en effet, peu après de Méran, et pour donner le change aux habitants, dont ce départ inattendu avait éveillé la curiosité, on suivit d'abord une direction tout à fait opposée à celle vers laquelle on devait tendre. Quand, enfin, on s'aperçut que nul ne suivait plus le détachement, l'ordre fut donné de prendre une nouvelle route, et bientôt ils s'engagèrent dans les étroits sentiers qui conduisent au sommet des montagnes.

Les chemins étaient pour la plupart impraticables, mais le froid avait gelé la neige, de sorte que nos soldats pouvaient s'y aventurer sans trop de dangers : d'ailleurs on leur avait distribué à chacun des crampons de fer, au moyen desquels ils pouvaient gravir aisément les chemins à pic qui serpentent autour des montagnes.

Deux guides les accompagnaient, et indiquaient le chemin : ces deux hommes, membres de la vaste association dont André Hoffer était chef, avaient promis de les conduire à la retraite de ce dernier; il y avait donc lieu d'espérer qu'ils arriveraient bientôt sans encombre au but de leur course.

Les soldats connaissaient bien André Hoffer; dans leurs veillées du soir, ils avaient l'habitude de le désigner par le sobriquet de *Barbon*; il leur avait fait assez de mal, il avait tué assez d'hommes aux régiments qui occupaient les montagnes; dès qu'ils connurent le but de l'expédition à laquelle ils coopéraient, ce fut une joie universelle.

Cependant, les chefs avaient recommandé le silence le plus absolu, et pendant tout le temps que dura la marche, nulle parole ne fut échangée, si ce n'est à voix basse et avec des précautions oratoires inouies.

L'ascension dura plus de cinq heures : la montagne que l'on avait à gravir était haute et escarpée, et malgré toute l'ardeur que nos soldats apportaient à l'œuvre, il ne leur était pas toujours possible d'avancer aussi vite qu'ils l'eussent désiré. Néanmoins ils arrivèrent sans encombre au sommet de la montagne, et découvrirent enfin, à peu de distance, la petite hutte qui servait pour le moment d'habitation à André Hoffer.

Ce dernier était si certain qu'on ne viendrait pas le chercher jusque dans cette retraite, après la mort de Morelli, et le départ de Beppo, il se croyait si sûr de n'être plus trahi, qu'il n'avait pris pour sa défense aucune mesure.

En ce moment, il dormait du plus profond sommeil, après une journée de fatigues, et sa porte n'était pas même barricadée.

Le détachement s'avança donc doucement jusqu'à la hutte, et deux soldats s'approchèrent de la porte.

Puis, d'un coup d'épaule, il la firent sauter.

André Hoffer se releva en sursaut à ce bruit inattendu, et jeta autour de lui un regard terrible : les soldats s'étaient précipités à l'envi dans sa chambre, et tous le menaçaient de la baïonnette de leurs fusils.

André vit bien qu'il était perdu !

Toutefois, l'idée lui vint un moment, non pas de s'enfuir, mais de se faire tuer plutôt que de tomber entre les mains de ses ennemis ; une paire de pistolets pendait à la cloison, au-dessus de son lit ; il éleva la main pour les saisir, mais avant qu'il eût eu le temps d'exécuter ce mouvement, vingt bras s'étaient dirigés vers lui et l'avaient arrêté.

Il fut aussitôt garrotté, et on se livra à une perquisition minutieuse dans toutes les chambres.

On trouva successivement quelques papiers, plusieurs sommes d'argent, et, ce qui était probablement plus intéressant pour les soldats, quelques brocs d'eau-de-vie, dont on fit immédiatement la distribution à ces derniers.

Quand tout fut terminé, on se mit en marche pour Méran.

Le jour commençait à poindre, il fallut se hâter de rentrer de peur d'être surpris.

On confia André Hoffer, tout garrotté, aux mains de quatre grenadiers, et on le plaça entre les deux compagnies.

Du reste, l'expédition s'était faite avec la plus grande habileté; les montagnards ne furent pas prévenus, et le prisonnier fut ramené à Méran, sans que l'on eût rencontré la moindre résistance.

Au surplus, si le bruit avait couru que les troupes françaises tentaient en ce moment une expédition, dans le but de s'emparer de la personne d'André Hoffer, cette entreprise eût été considérée comme insensée, et le résultat comme impossible.

Ce fut donc un véritable coup de théâtre quand la nouvelle se répandit dans toute la ville ; chacun se confondit en imprécations contre les Français, en éloges de Hoffer; si le général de division n'avait fait mettre tous ses hommes sous les armes, c'en était fait peut-être de nos soldats.

Mais quand on les vit disposés à employer la force pour réprimer toute tentative, les montagnards et les hommes de Méran se tinrent tranquilles.

Cependant André Hoffer fut transporté, peu de jours après, de Méran à Mantoue.

On avait trouvé, dans ses papiers, plusieurs documents qui établissaient que ce malheureux n'avait agi que par l'ordre du gouvernement autrichien.

Le gouvernement fit demander à ce sujet des explications catégoriques, et le gouvernement autrichien se hâta de désavouer son agent.

Dès lors, le procès d'André Hoffer ne fut pas long.

Il fut remis entre les mains d'une commission militaire, et condamné à mort.

Son exécution eut lieu à Mantoue, sur la place, près la statue de Virgile.

CHAPITRE II.

Suite des Carbonari. — La Restauration. — Vive la charte ! — Vive l'empereur ! — Le comité des cinq. — Noms des principaux Carbonari. — La révolution de Naples. — Le général Pépé. — La constitution de deux heures. — Mascarade de la Charbonnerie. — *Adjuto, cuisini !* — Débandade. — Georges Derval. — Le major Bellefond. — Le général de Saint-Ronan. — Octave Dillon. — La *vente* de Saint-Germain. — La ceinture à sept poches. — Les bons cousins. — Baiser carbonicant. — Fernande. — Entre l'amour et le fanatisme.

Mais voici d'autres Carbonari, les vrais Carbonari, nos Carbonari à nous, ces bourgeois déguisés en démocrates qui jetèrent la semence de tous nos malheurs. Si nous disions franchement tout ce qu'ils nous inspirent de dédain et de dégoût, nous ne pourrions décemment esquisser ensuite leur histoire. Taisons donc encore une fois notre mépris pour ces sociétés niaises et coupables qui ont miné le haut piédestal de la France, et qui nous ont fait tomber, en définitive, au fond de l'ornière politique où nous agonisons maintenant.

On n'a pas oublié encore les premières années de la Restauration-

cette grande ère de prospérité nationale, et l'agitation factice qui soulevait les masses. De toutes parts, à chaque instant, le pouvoir annonçait de nouveaux complots contre la sûreté de l'État, et il résultait de cette position une sorte de malaise qui pesait sur tous les esprits, malgré l'accroissement de la fortune publique. Sans savoir précisément pourquoi ni comment, chacun se sentait entraîné vers une pente fatale, la pente des révolutions, et l'on comprenait, à ces tiraillements incessants qui déchiraient la société dans tous les sens, que l'on était menacé d'une désorganisation prochaine.

Le pouvoir, de son côté, faisait de vains efforts pour résister au mouvement. Il y avait là, semés dans tous les départements, les débris encore redoutables d'une armée dissoute, mais non vaincue, et ces débris tendaient incessamment à se rapprocher et à se réunir.

La bourgeoisie poussait à la résistance de toutes ses forces, sans se douter, comme d'habitude, qu'elle servait à la révolution qui lui était hostile ; elle suivait avec un intérêt palpitant les opérations de la Chambre des députés, et recueillait ardemment toutes les paroles d'indépendance et de liberté qui tombaient de la tribune. Ce n'était pas l'agitation fébrile des premiers moments de la Convention, c'était un frémissement plus calme, un enthousiasme plus réfléchi, une ardeur plus calculée; on ne voulait faire que de l'opposition, mais à la rigueur, s'il l'eût fallu, on eût été jusqu'à une révolution parlementaire. Pauvre bourgeoisie idiote et aveugle ! que d'écoles n'a-t-elle pas faites dans le dix-neuvième siècle ! elle n'a cependant profité d'aucun enseignement.

Elle aimait déjà à jouer au conspirateur. Il y avait une *loge des Amis de la vérité,* qui, sous prétexte de franc-maçonnerie, conspirait bel et bien. Quand une réunion considérable se formait au sein de Paris, on s'amusait à crier *vive la Charte!* bon nombre criaient encore *vive l'Empereur !* On aurait crié vive l'Antéchrist, tant c'était divertissant et joli de crier !

A vrai dire, on ne savait pas trop pourquoi l'on conspirait, ni vers quel but on voulait marcher, les hommes qui s'étaient mis à la tête du mouvement et le dirigeaient, avaient parlé vaguement d'une Constitution calquée sur celle de l'an III.

Le Directoire! rien de mieux!...

On devait nommer cinq directeurs, lesquels étaient, du reste, déjà désignés, et s'appelaient Lafayette, Corcelles père, Kœchlin, d'Argenson, Dupont (de l'Eure). Oh! le bon billet! Pour le reste, on n'avait pu encore s'entendre d'une façon précise.

Mais qu'importait!

Le point sur lequel s'entendaient fort bien les conspirateurs; le point sur lequel on s'entend toujours en France, c'était le renversement du gouvernement établi.

Depuis quelque temps, une société secrète s'était formée, et déjà cette société comptait, dans toutes les parties de la France, un nombre considérable de membres.

« Du reste, lisons-nous dans un livre intitulé : *Paris révolu-*
« *tionnaire*, l'association était évidemment républicaine. Toutes les
« allocutions adressées aux récipiendaires étaient empreintes des
« principes les plus avancés que propage aujourd'hui la presse
« républicaine. C'était pour faire cesser la corruption qui dévorait
« la société, que la Charbonnerie avait été fondée; c'était pour
« réunir en une même famille tous les opprimés contre les tyrans;
« c'était pour appeler les hommes à l'exercice de leurs droits, pour
« les doter des bienfaits de l'égalité, pour faire cesser le système
« ruineux de gouvernement impossible entre les nations, pour abolir
« les armées permanentes, et ne faire de chaque continent qu'un
« peuple de frères; c'était pour faire de l'instruction une charge de
« l'État au profit de tous ses membres; c'était, avant tout, pour
« appeler le peuple souverain à constituer son gouvernement comme
« il l'entendrait, que les hommes libres se concertaient alors et s'as-

« sociaient entre eux. » N'en déplaise à l'auteur de *Paris révolutionnaire*, ce langage n'a rien de bien particulièrement républicain; c'est le langage de toutes les associations secrètes depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours ; il était usité dans les mystères d'Isis, à Rome, au temps de la guerre des esclaves, en Angleterre, en Allemagne, dans tous les pays, sous tous les gouvernements, et même sous les gouvernements républicains; de tous temps, les hommes qui se sont constitués en tribunal secret ont prétendu régénérer la société, et, comme dit Schiller lui-même, ont tenté de refaire l'œuvre de Dieu.

Les Carbonari n'ont point différé, sous ce rapport, des sociétés anciennes ; seulement, on avait pris quelques dispositions pratiques qui répondaient plus spécialement aux besoins de l'époque.

Ainsi, en entrant dans l'association, chaque membre s'obligeait, par serment, à avoir toujours dans sa demeure un fusil et cinquante cartouches; à être prêt à se dévouer, à quelque moment que ce fût, et obéir aveuglément aux ordres de chefs inconnus. En peu de temps l'association prit un développement considérable. Chaque chose s'y faisait avec une régularité, une prudence, un secret tels, que la police ne se douta pas de son existence; ce n'est que lorsque la Charbonnerie s'introduisit dans les régiments qu'elle parvint à obtenir quelques renseignements sur l'association.

La Charbonnerie était divisée assez habilement en *ventes militaires* et en *ventes civiles*.

Les premières se subdivisaient en *ventes, hautes ventes*, *ventes suprêmes*, *ventes centrales ventes particulières*.

Les secondes se subdivisaient, à leur tour, en *légions,* cohortes, centuries et *manipules*.

Nous aurons occasion de revenir plus loin sur ces divisions et subdivisions qui enserrèrent bientôt toute la France, comme dans un

immense réseau, et ont servi puissamment à donner à l'association une influence sans exemple.

Disons tout de suite, qu'à la fin de 1821, la société comptait déjà bon nombre de *ventes civiles* en province et à Paris, et qu'elle avait réussi à établir trois *ventes militaires*, l'une dans le 48e régiment, la seconde dans le 45e, la troisième, enfin, dans le sein même de l'École polytechnique.

Au surplus, la Charbonnerie avait à sa tête des chefs illustres; c'était, d'une part, MM. Lafayette, son fils, Dupont (de l'Eure), d'Argenson, Corcelles père, Kœchlin, Schonen et Mérillou; de l'autre, Manuel, Mauguin, Barthe et Fabvier.

Les premiers assistaient régulièrement aux réunions officielles; les seconds ne se rendaient guère qu'aux comités particuliers.

Il va sans dire que La Fayette était le dieu des conjurés. Toutefois, la présidence générale et réellement effective avait été décernée à Bazard, qui avait à peine trente ans.

Bazard était, avec Buchez et Flottard, le véritable fondateur de la Charbonnerie en France. Mais c'était à Joubert et à Dugied qu'on en devait les principales dispositions.

Joubert et Dugied étaient arrivés récemment d'Italie, où ils étaient allés offrir leur concours aux sociétés secrètes de Naples. Quand ils revinrent à Paris, ils trouvèrent la plupart de leurs amis disposés à tout entreprendre pour ressaisir un peu de cette indépendance qu'ils disaient avoir perdue; Joubert et Dugied avaient été initiés, à Naples, aux mystérieuses opérations du Carbonarisme, ils s'étaient mêlés à toutes les émeutes, à toutes les révolutions qui avaient ensanglanté l'Italie à cette époque.

La lutte avait été longue, elle avait eu des alternatives de succès et de revers, mais l'association s'était montrée un moment cependant assez redoutable pour menacer Ferdinand Ier sur son trône.

Les Carbonari comptaient beaucoup de sectaires dans l'armée, ils en avaient six cent quarante mille dans toute l'Italie !

Ferdinand avait mal débuté sur le trône ; il était entouré de conseillers imprudents, il ne comprit pas la position qui lui était faite, il voulut retourner trop brusquement vers le passé, le parlement cessa tout à coup d'être convoqué, la presse d'être libre, la sécurité des citoyens d'être garantie, et la Constitution sicilienne de 1812 périt après avoir peu vécu.

La révolution ne se fit pas longtemps attendre, après ces tentatives d'affranchissement de la part du pouvoir royal.

Le 2 juillet 1820, dit M. Leynadier, cent vingt-sept militaires du régiment de royal Bourbon, cavalerie, sortirent de leurs quartiers de Nola, et entrèrent au point du jour à Mercogliano, aux cris de : *Vive Dieu, le Roi* et *la Constitution* !

Ils étaient commandés par deux sous-lieutenants, Morelli et Savati et secondés par un prêtre nommé Machinini, et par vingt Carbonari.

En peu d'heures, le mouvement se répandit par tout le pays; des Carbonari, des miliciens se réunirent à eux; partout le peuple les accueillit avec enthousiasme; nulle part les autorités, consternées, n'osèrent les arrêter.

L'insurrection se propageant d'elle-même au seul bruit des événements et par l'impunité, le même jour, elle envahit la principauté ultérieure dont Avellino est le chef-lieu, une partie de la principauté citérieure, et elle atteignit les frontières de la Capitanate.

A Avellino, le lieutenant-colonel de Concili, qui réunissait entre ses mains le pouvoir civil et militaire, se joignit à l'insurrection avec les troupes régulières et les milices provinciales dont il disposait. Le lendemain, les insurgés entrèrent dans la ville au cri de : *Vive la Constitution*, et parés des couleurs du carbonarisme. Les magistrats, l'évêque, l'intendant, le peuple lui firent un pompeux et brillant

ueil ; on se rendit à l'église pour prêter serment à cette cause qui avait pour cri de ralliement : *Dieu, le Roi, la Constitution !*

Après la cérémonie du serment, Morelli déclara que son entreprise n'était pas séditieuse ; qu'il voulait la monarchie, la famille régnante, les lois, les institutions sociales. Ensuite, se tournant vers de Concili, et lui représentant le rôle de ses troupes, il lui dit :

— Moi, Morelli, sous-lieutenant au régiment de royal Bourbon, je vous obéirai, à vous, lieutenant-colonel de la même armée de S. M. Ferdinand Ier, roi constitutionnel.

Concili prit aussitôt, en effet, le commandement des troupes.

Pendant que la révolution éclatait ainsi à Nola, que faisaient la cour et les hommes chargés de veiller à la tranquillité publique et au maintien de l'ordre dans l'État?

Le ministère se composait à ce moment du chevalier de Medici, du marquis Thomassi, du marquis Circello et du général Nagent.

Ce dernier était ministre de la guerre, et savait seul, peut-être, comment faire face aux événements. Mais l'indécision de ses collègues le gagna, et il commit, tout d'abord, une faute inconcevable qui enleva à la cause qu'il servait les dernières chances de succès.

Au premier instant, on avait décidé, en conseil, que le général Pépé, gouverneur de la province en révolte, serait chargé de combattre les insurgés et de repousser le mouvement. Le général Pépé accepta, et déjà il se hâtait d'expédier des ordres en conséquence, quand il s'aperçut que le ministère hésitait, et qu'on allait charger un autre que lui, le général Carascosa, du soin de ramener l'ordre au sein du royaume.

Cette conduite du ministère était souverainement impolitique dans un pareil moment. A cette heure critique, il fallait bien se garder de soulever de nouveaux mécontentements, surtout chez des hommes dont le nom seul pouvait les sauver dans cette crise imminente.

Ce qui arriva aurait dû être prévu.

Le général Pépé conçut de cette humiliation un profond dépit, et, le jour même, il alla chercher un asile contre la défiance qu'on lui témoignait dans le camp même des conjurés.

Avant de se retirer, il fit une tentative auprès du général Napoletani, qu'il engagea à imiter son exemple, et tous les deux s'étant rendus au quartier de la Madeleine, ils déterminèrent sans peine le régiment de cavalerie qui s'y trouvait à déserter. Ainsi escortés, ils allèrent offrir leurs services à la révolution.

L'exemple du général Pépé devait être fatal à la cause des Bourbons.

Déjà, du reste, de tous côtés, l'insurrection gagnait du terrain : la Capitanate, la Basilicate, et une grande partie de la principauté Citérieure s'étaient soulevées tumultueusement ; et, ce qu'il y avait de plus redoutable, de plus significatif, c'est que l'armée faisait, sur tous les points, cause commune avec le peuple.

La nuit même du jour où le général Pépé gagnait, avec Napoletani, le camp des insurgés, cinq Carbonari, revêtus du costume de la société, et portant sur leur poitrine le poignard emblématique, franchirent hardiment les portes du palais royal, et pénétrèrent jusque dans les appartements du roi.

C'était certainement de la part de ces hommes une audace inouïe, car la moindre hésitation eût été punie de mort. Si la cour n'avait pas été, à ce moment, frappée d'impuissance par excès de peur, c'était fait d'eux, et peut-être aussi de la cause qu'ils venaient servir.

Aux gardes, aux gens de service qui tentaient de leur barrer le passage, ils répondaient résolûment :

— Nous sommes les ambassadeurs du peuple ; nous venons en son nom, et dans l'intérêt de la chose publique, parler au roi ou à quelqu'un des grands de la cour.

Et quand on les entendit parler de la sorte, nul n'osa les retenir davantage.

Il était environ une heure du matin, et comme ils insistaient énergiquement pour être reçus, malgré l'heure avancée, le duc d'Ascoli fut chargé par le roi d'aller parlementer avec ces hommes.

Un des cinq *ambassadeurs* prit alors la parole :

— Le peuple, dit-il, nous délègue pour dire au roi que la tranquillité de la ville ne saurait être maintenue, et que les citoyens eux-mêmes sont résolus à ne pas la défendre, si Sa Majesté n'accorde au peuple la Constitution qu'il réclame. Tous, Carbonari, soldats, citoyens, hommes du peuple, nous sommes en armes ; les membres de la société dont nous faisons partie sont rassemblés, et tous attendent la réponse du roi pour agir comme ils le jugeront convenable.

— Je vais prendre les ordres de Sa Majesté, répliqua le duc d'Ascoli.

Quand il revint, il dit aux députés :

— Sa Majesté, connaissant le désir de ses sujets, a déjà résolu de leur accorder une Constitution ; dans ce moment, elle s'occupe avec ses ministres, des mesures à prendre pour la faire publier.

— Et à quand la promulgation ? demanda un des membres ; il la faut sur-le-champ, ou sinon... enfin, on vous donne deux heures.

Le duc de Piccoletti, un des Carbonari, s'avance alors sans mot dire, met la main sur la montre du duc d'Ascoli, la lui enlève brutalement, et d'un ton qui ne souffrait pas d'objection :

— Duc d'Ascoli, lui dit-il, vous voyez... il est une heure ; à trois heures, il faut que la Constitution soit publiée.

A trois heures, en effet, le roi faisait publier la proclamation suivante :

« Au peuple du royaume des Deux-Siciles.

« La nation des Deux-Siciles ayant généralement manifesté le vœu de jouir d'un gouvernement constitutionnel,

« De notre pleine volonté, nous déclarons y consentir, et nous promettons d'en publier les bases dans l'espace de huit jours.

« Jusqu'à ce que la Constitution soit publiée, les lois existantes resteront en vigueur.

« Après avoir satisfait au vœu public, nous ordonnons aux troupes de retourner à leurs corps respectifs, et à tout autre individu de reprendre ses occupations ordinaires.

« Signé : FERDINAND.

« Naples, 6 juillet 1820. »

Ce succès enhardit singulièrement l'association des Carbonari, et, en peu de temps, elle envahit tout le pays ; les *ventes* se multiplièrent à l'infini, au point que chaque administration, magistrature, milice, armée eut la sienne. Elles s'étalèrent au grand jour, et déchirèrent tout à fait le voile qui cachait encore leurs cérémonies.

Un jour, Naples vit un singulier spectacle.

Les Carbonari, réunis au nombre de plusieurs milliers, se rendirent processionnellement du lieu de leurs réunions à l'église du Saint-Esprit. Le cortége avait à traverser les principales rues de la capitale. Pour la première fois, la secte déploya au dehors ses riches bannières, étala avec profusion ses insignes mystérieux.

Des prêtres et des religieux, portant sur leur poitrine la croix et le poignard, ouvraient la marche ; les autres suivaient, rangés en ordre. Le cortége se rendit à l'église, où un prêtre, membre de l'association, bénit les drapeaux, tandis que le peuple se pressait en foule devant ce spectacle nouveau pour lui, admirant, avec une sorte de religieuse terreur, cet appareil, ces emblèmes mystiques, ces armes, cette multitude de sectaires liés par de terribles serments.

Le carbonarisme napolitain en était arrivé au point de former un véritable gouvernement à côté du gouvernement politique reconnu.

Jusqu'alors, cette société avait été divisée en autant de qu'il y avait de provinces dans le royaume de Naples. A cette époque, elle adopta une organisation militaire, qui, sous le nom d'*Assemblée générale,* composée de députés des associations provinciales, eut son gouvernement propre, ses lois, ses finances, ses magistrats, ses délibérations, et un chef suprême qui portait le titre de président.

Le siége de ce gouvernement était à Naples même, et bientôt *il devint assez puissant pour assister l'État, sur la demande des ministres,* dans des circonstances majeures où le gouvernement légal était impuissant à pourvoir aux besoins du moment.

Ces secours dangereux tournaient naturellement au profit des Carbonari, qui gagnaient en puissance morale tout ce que faisaient perdre au gouvernement constitutionnel des aveux fréquents d'impuissance et de faiblesse.

Ainsi, les plus ardents d'entre les Carbonari attroupaient le peuple dans les lieux publics, le haranguaient sur la politique et le gouvernement, et professaient parfois des doctrines subversives et dangereuses pour l'ordre public.

D'autre fois, un Carbonaro aux mains de la justice, conduit en prison pour des motifs étrangers à la politique, passant devant un de ces attroupements, tirait de sa poche les insignes du carbonarisme, et les agitait en l'air en s'écriant : *Adjuto, cusini!* (*Aide, cousins!*) aussitôt, la garde était attaquée par les Carbonari, et le prisonnier délivré, au mépris des lois et de la justice.

Ces excès burlesques et odieux ne manquèrent pas de compromettre fortement l'association dans l'esprit des hommes sages ; une réaction ne tarda pas à s'opérer, et, les événements politiques aidant, cette redoutable société vit ses membres les plus influents obligés de chercher à l'étranger un refuge contre l'énergie du gouvernement. Ce qui prouve jusqu'à l'évidence qu'il n'y avait rien de réel dans cette attitude que les circonstances avaient faite aux Carbonari, c'est

que la lutte qui amena leur dispersion s'effectua presque sans coup férir.

Voici comment M. Mazzini, un des héros de la république romaine, a jugé le carbonarisme napolitain :

« Ce qui a manqué aux Carbonari d'Italie, dit-il, c'était un chef puissant, énergique, un chef qui eût compris quelle force il avait entre les mains, et quelles grandes choses on pouvait faire avec cette force. Le carbonarisme, dans la direction qu'il avait suivie, n'avait su rien faire. Quoique entré dans les rangs du peuple, il n'avait pas foi dans le peuple, au sein duquel il cherchait des partisans, non pas tant pour les mener franchement au combat, que pour les passer en revue, et attirer par ce moyen les hommes les plus éminents de la société qu'il désirait gagner.

« Il fut aussi embarrassé de comprendre l'ardeur des jeunes gens qui, l'âme pure et pleine d'enthousiasme, venaient par milliers grossir ses rangs, rêvant à leur patrie, à une république, à une guerre à mort contre les Autrichiens, à leur réhabilitation vis-à-vis d'eux-mêmes et des nations étrangères ; et les mit sous la tutelle de vieillards sans foi et sans avenir, imprégnés des idées de l'Empire, et qui en avaient la froideur et la frivole étiquette.

« Les chefs des Carbonari étaient, pour la plupart, des hommes de réaction, de destruction, à vues très-courtes, et qui n'avaient ni conception politique, ni sentiment d'unité sociale, ni foi aucune. Ils prêchaient la liberté politique, et en même temps, comme si l'homme n'était pas un tout simple, comme si l'éducation se pouvait diviser, ils prêchaient la servitude littéraire. Ils s'appelèrent chrétiens ; puis, confondant d'une manière étrange la superstition et la foi, le pape et la religion, ils flétrirent l'enthousiasme virginal de la jeunesse par leur scepticisme philosophique, et par leurs négations empruntées à la critique du dix-huitième siècle. Ce furent, en un mot, des sectaires plus ou moins éclairés, non pas les hommes d'une religion éclairée...

« L'association poussa dans le sol italien des racines profondes, mais elle s'épuisa à la poursuite d'un objet chimérique. C'était un corps immense et puissant à qui il manqua une tête ; il y avait en lui absence, non pas de bonnes intentions, mais d'idées, non pas du sentiment, mais de la science de la nationalité. Séduit par quelque étrange vision qui révélait toute l'inexpérience d'un premier essai, et l'absence complète de cette foi qui seule peut inspirer de grandes actions, il crut pouvoir accomplir ce qui sera le plus grand événement des temps modernes, sans guerre, sans chocs violents, sans efforts populaires, en changeant seulement quelques mots dans les institutions du pays. »

Quand la lutte fut terminée, les chefs furent obligés de quitter Naples, et ils allèrent se réfugier, les uns en Angleterre, les autres en Suisse, d'autres encore en France.

Parmi ces derniers, se trouvaient Dugied et Joubert, qui avaient été initiés, à Naples, aux mystérieuses opérations du carbonarisme ; ils apportèrent dans la capitale les principaux règlements de cette association, et les communiquèrent à leurs amis Bazard, Buchez, Flotard, Cariol aîné, Sigaud, Guinaud, Corcelles fils, Sautelet et Rouen aîné.

Mais le carbonarisme avait des allures mystiques, vagues, insaisissables, qui ne pouvaient convenir au caractère de notre nation.

Il fallait quelque chose de plus positif, des formes plus précises, un but plus déterminé ; jamais une semblable association n'eût été acceptée en France sans modification.

Les amis de Dugied le comprirent fort bien tout d'abord, et ils chargèrent trois d'entre eux de revoir les statuts du carbonarisme italien, et de chercher à l'adapter, au moyen de quelques modifications, au génie français. Ce furent Buchez, Bazard et Flotard qui se trouvèrent donc choisis pour jeter les bases d'une Charbonnerie française. Ils s'adjoignirent plus tard quatre de leurs amis, et furent dès lors, comme nous le disions, reconnus pour fondateurs officiels de

la Charbonnerie. Ces quatre amis étaient Joubert, Dugied, Cario aîné et Limperani.

Un soir du mois de juillet 1821, un jeune homme d'une trentaine d'années environ, sortait seul et violemment ému de l'une des maisons de jeu du Palais-Royal. Il était onze heures à peu près, les rues avoisinantes étaient désertes, les réverbères jetaient de distance en distance de pâles et faibles lueurs; il tombait une petite pluie fine et serrée.

Le jeune homme marcha quelque temps sans suivre aucune direction bien arrêtée; il traversa la rue Richelieu, prit la rue Saint-Honoré, revint vers le Carrousel, puis enfin se dirigea vers les boulevards.

Derrière lui marchait un homme qui faisait le même chemin, se livrait aux mêmes détours, et se retrouva à quelques pas de lui, quand il déboucha finalement sur le boulevard.

Le jeune homme s'appelait Georges Derval; il était fils d'un vieux soldat de l'empire, possesseur d'une fortune considérable, et s'occupait presque exclusivement de se ruiner depuis quelques années.

Son père était mort quelque temps après 1815, laissant à son unique enfant quelque chose comme vingt-cinq mille livres de rente.

Georges s'était donc trouvé, fort jeune, à la tête d'une position brillante, sans éducation solide, vivant ici et là, sans même chercher à fixer ses irrésolutions à ce sujet.

L'époque était d'ailleurs fort mauvaise; Georges avait été élevé pour être soldat, et la paix l'avait jeté dans une oisiveté dangereuse; la plupart des officiers en demi-solde, que la Restauration avait rayés des cadres de l'armée active, habitaient Paris; ils avaient, pour la plupart, connu le père de Derval, ils étaient malheureux; ils entourèrent le jeune homme, et ce dernier ne vit rien de mieux à faire que de partager avec les anciens compagnons d'armes de son père la fortune qu'il possédait.

Jusque là, cependant, il n'y avait rien encore de bien dangereux, mais cette vie oisive qu'il menait le conduisit peu à peu à la débauche, à l'orgie, au jeu!

Au jeu... c'est-à-dire à la ruine, à la misère.

Après avoir eu vingt-cinq mille livres de rente, Georges se voyait sur le point d'avoir recours aux créanciers.

Tout en marchant, Derval pensait à ce qui s'était passé depuis deux ans, et il sondait l'avenir avec effroi!

Ce soir même, il avait perdu des sommes considérables, encore deux nuits comme celle-là, et il était complétement ruiné.

Il songea avec amertume au passé, à sa fortune dissipée en si peu de temps, à son père, à lui-même, et il frémit en entrevoyant sa ruine prochaine; il regrettait maintenant de n'avoir pas été plus prudent, plus réservé, et il prit la détermination de ne plus retourner dans cette fatale maison d'où il sortait.

Mais Georges avait beau jurer, il était joueur; la passion du jeu était désormais trop profondément enracinée dans son cœur, aucune considération ne devait plus le détourner de la voie dans laquelle il était entré.

Il en était là de ces réflexions, quand l'homme qui l'avait suivi depuis sa sortie du Palais-Royal, s'approcha de lui, et lui frappa légèrement sur l'épaule.

Georges se retourna vivement, et regarda celui qui venait de l'arrêter d'une façon si familière.

Il recula vivement dès qu'il l'eut reconnu à la lueur d'un réverbère.

— Le major Bellefonds, s'écria-t-il avec étonnement.

— Moi-même, répondit le major.

— Eh que faites-vous ici, à cette heure?...

— Je vous ai suivi.

— Moi, et dans quel but?

— C'est ce que je vais vous expliquer, si vous voulez bien m'écouter; avez-vous le temps?

— Je n'ai rien à faire.

— Alors, cela tombe à merveille; continuons notre promenade, nous causerons en marchant.

Le major Bellefonds n'était connu de Georges Derval, que depuis qu'il fréquentait les maisons de jeu. Il en était un des hôtes habituels, et paraissait jouir, près des joueurs ordinaires, d'une considération toute particulière. Il portait habituellement une longue redingote boutonnée jusqu'au menton, un chapeau à bords larges, et une canne d'une grosseur respectable. — Un ruban de la Légion-d'Honneur ornait sa boutonnière.

Le major Bellefonds était d'ailleurs gros, court, replet, et ne paraissait pas avoir encore beaucoup souffert de la demi-solde, il était réduit. On le connaissait bien dans les estaminets hantés par les débris de la vieille armée; il était partout, on le voyait donner des poignées de mains à tout le monde. Il criait plus fort que les autres contre les Bourbons, parlait du grand homme avec un enthousiasme que nul n'eût osé contrarier, et il avait déclaré à plus d'une reprise qu'il était prêt à verser de nouveau son sang pour une cause qu'il avait servie pendant vingt ans avec honneur et gloire.

Le major passait donc pour un homme courageux, et si l'on s'étonnait parfois de lui voir faire certaines dépenses qui semblaient au-dessus de sa position, on pensait, avec quelque raison, qu'il était heureux au jeu, et que c'était là le secret de la vie dissipée qu'il menait.

Il y avait un mois à peine que Georges avait eu occasion de rencontrer le major au Palais-Royal, et la belle humeur, l'originalité, la bonhomie franche de ce dernier l'avait tout d'abord séduit.

Georges était cependant très-réservé d'habitude, il allait au jeu pour jouer, et ne s'occupait guère de ses voisins; les premières

avances du major furent accueillies avec froideur, mais il ne se tint pas pour battu, revint plusieurs fois à la charge, et force fut bien à Derval de se rendre devant tant d'instances réitérées.

D'ailleurs le major avait connu son père, il l'avait vu lui-même tout enfant, il lui portait un intérêt tout paternel ; le moyen, pour Georges, de repousser un homme si bien disposé et qui avait été l'ami de son père.

Il finit donc par se laisser aller, et ils lièrent connaissance.

Pendant quelque temps ils marchèrent à côté l'un de l'autre, sans proférer une parole.

Georges paraissait avoir repris le cours de ses rêveries, le major réfléchissait.

Enfin, ce dernier se tourna brusquement vers Derval, et lui prit le bras.

— Vous êtes soucieux ce soir, mon ami, lui dit-il, vous paraissez avoir perdu cette charmante gaieté que je vous ai connue il y a un mois !

— C'est vrai, répondit Georges, je ne sais pourquoi ce soir je me sens triste.

— Il faut secouer cela ?

— Je fais mon possible.

— Vous avez donc beaucoup perdu, ce soir?

— Dix mille francs à peu près...

— Bah ! vous vous rattraperez demain.

— Oui !... mais à force de se rattraper de la sorte, major, on finit par se ruiner.

— En êtes-vous donc là ?

— A peu près.

— Diable ! cependant il me semble que le père Derval vous avait laissé une fortune honnête.

— Vous avez raison.

— Et tout cela a disparu.

— Il ne me reste plus que le domaine paternel, et j'avoue que je ne puis me résoudre à y toucher.

— Alors, il faut avoir recours à vos amis; ils vous prêteront, vous regagnerez ce que vous avez perdu, et tout sera dit.

Les yeux de Georges brillèrent un moment à cette perspective, mais l'éclair qui avait illuminé son regard, s'éteignit presque aussitôt.

— Des amis, dit-il avec amertume, j'en avais beaucoup quand j'étais riche, depuis que je leur ai fait voir le fond de ma bourse, ils se sont tous envolés...

— Voyez-vous cela! s'écria le major. Eh bien! mon cher ami, vous ne m'étonnez pas, et, en vous voyant si bien entouré que vous l'étiez, j'avais bien deviné que tout cela finirait mal... Mais, après tout, il ne faut pas se désoler pour cela, et il y a peut-être un moyen de relever votre fortune compromise.

— Lequel? fit Georges.

— Vous aviez recours jusqu'ici aux hommes que vous connaissiez, sur lesquels vous croyiez, avec quelque raison, pouvoir compter; il faut changer de batterie.

— Mais comment?

— Eh! que diable! il faut aller frapper à la porte de ceux que vous ne connaissez pas, c'est-à-dire, vous adresser aux hommes qui ne sont pas au nombre de vos amis.

— Mais je ne connais personne.

— Que moi.

— Vous?

— Moi seul, et c'est assez, mon cher Georges; voyons, si je vous rendais service, que diriez-vous?...

— Mais notre connaissance date à peine de quelques semaines...

— Eh qu'importe! est-ce que je n'étais pas lié avec votre père?

est-ce que je ne vous ai pas vu enfant, haut comme ma canne, moins haut même? Les souvenirs de l'armée sont puissants sur les cœurs vraiment braves, et je n'ai pas attendu ce moment pour vous porter un vif intérêt.

— Quelle générosité!

— Eh! voilà comme nous étions tous dans la vieille-garde, une grande famille, quoi! Nous étions partis le sac sur le dos, nous nous étions frayé un chemin glorieux à travers la mitraille; tonnerre! si la Restauration n'était pas venue me jeter dans un coin, comme un paquet de n'importe quoi, je serais peut-être devenu général aussi, moi...

— Vous étiez en bonne voie.

— Ah! la guerre, mon ami, la guerre, mille bombes! voilà le véritable état d'une société civilisée... Mais aujourd'hui, je vous le demande, qu'avons-nous à espérer?... Ah! si l'autre n'était pas mort!...

Georges sourit et serra avec affection la main du major.

— Allons, allons, major Bellefonds, lui dit-il, calmez-vous, que diable! les hommes qui nous gouvernent ne sont pas immortels; qui sait! le bon temps reviendra peut-être...

Le major répondit par un soupir, et serra les mains de Georges.

— Au surplus, poursuivit ce dernier avec enjouement, vous paraissez n'être point encore trop à plaindre, et, comparativement à vos anciens compagnons d'armes, vous avez un sort supportable...

Le major secoua tristement la tête.

— Vous avez raison, répondit-il, depuis quelques mois le sort m'a favorisé, j'ai gagné au jeu des sommes considérables; mais cela n'aura qu'un temps, mon cher Derval, la chance peut tourner contre moi, et alors que deviendrai je?... Mais, tenez, ne parlons plus de cela... Vous avez besoin d'argent, je suis assez heureux

pour en avoir un peu de côté, voulez-vous accepter sans façon l'offre que je vais vous faire ?

— Parlez.

— Si vous ne trouvez pas quelques mille francs qui vous permettent de ressaisir la veine, vous serez contraint de recourir aux usuriers : ces gens-là en auront bientôt fini avec le domaine de votre père ; eh bien ! moi, mon ami, j'ai quelques mille francs qui ne font rien, que la chance a fait entrer dans ma poche, et qui peuvent en sortir au premier jour ; avant que je les dépense, hâtez-vous de les accepter, je serai heureux de vous obliger, et moi, du moins, je ne vous demanderai d'autre hypothèque que votre parole.

— Cette proposition est réellement pleine de générosité, major, et je ne sais si je dois...

— Bah ! acceptez toujours, vous me remercierez après.

— Eh bien ! soit, dit Georges, et Dieu veuille que je sois bientôt à même de reconnaître un pareil service !

Nous laisserons le major et Georges Derval continuer leur promenade et leur conversation, et si le lecteur veut bien nous suivre, nous porterons nos pas d'un autre côté.

II.

Le lendemain, vers sept heures du soir, un jeune homme entrait dans une somptueuse demeure du faubourg Saint-Germain, appartenant au général de Saint-Rouan. Le jeune homme avait vingt-cinq ans au plus ; il était grand, bien pris dans sa taille, portait un habit à boutons brillants boutonnés sur la poitrine ; une moustache noire détachait sa courbe gracieuse sur les tons mats de ses joues pâles.

Le jeune homme monta rapidement l'escalier du premier étage, et dès que le domestique qui était venu lui ouvrir l'eut aperçu, il s'empressa d'aller annoncer M. Octave Dillon.

Octave Dillon le suivit de près, et arriva en même temps que lui dans le cabinet du général. Ce dernier s'était déjà levé, et venait à sa rencontre.

— Bonjour! mon ami, bonjour, Octave, lui dit-il en lui tendant cordialement les deux mains; tu te fais attendre, il me semble, je t'avais donné rendez-vous pour six heures, et voilà qu'il en est sept.

— Pardon, général, répondit Octave en s'inclinant, pardon; j'ai rencontré sur mon chemin un de mes anciens condisciples, Georges Derval, et nous nous sommes oubliés un instant dans les souvenirs de notre jeunesse heureuse; mais me voici, et vous me trouverez tout disposé à regagner le temps perdu.

— Le temps perdu ne se rattrape jamais, répondit le général avec un bon sourire; voyons, cependant, approche, assieds-toi là, près de moi, et causons...

— Ne verrai-je donc point ces dames ce soir? fit Octave en s'asseyant.

— Ah! parbleu! voilà bien les amoureux, vous leur parlez d'une chose, ils vous parlent d'une autre... Non, Octave, non, tu ne verras, pour le moment du moins, ni ma femme, ni ma fille, tu m'appartiens tout entier, car l'entretien que je veux avoir avec toi est grave, solennel, et il est bon que les femmes n'y assistent pas.

— Comme vous voudrez, général, comme vous voudrez, je suis à vos ordres.

Le général et Octave prirent place l'un à côté de l'autre, et, après quelques instants de silence, le premier reprit :

— Octave, dit-il, tu as aujourd'hui vingt-cinq ans, et tu aimes Fernande, ma fille : Fernande, de son côté, j'en ai acquis la certitude, ne te voit pas avec indifférence, et votre mariage est résolu dans mon esprit d'une manière définitive ; mais, tu le comprendras, mon ami, au moment de te remettre le bonheur de mon enfant, j'ai

dû faire de sérieuses réflexions sur ta position, sur ton passé, sur ton avenir.

Octave regarda le général avec étonnement, et rougit. Le général s'en aperçut, et sourit.

— Oh! je sais bien, répondit-il avec bonté, que tu as toutes les qualités qui peuvent assurer le bonheur d'une femme; tu es bon, dévoué, courageux, plein d'honneur; tu es le fils de ton noble père, Octave, et je ne t'ai pas fait l'injure d'hésiter; non, je te le répète, toi seul deviendras l'époux de Fernande, parce que toi seul es digne d'elle... Mais il ne suffit pas qu'un homme ait toutes les qualités requises pour faire un bon mari, Octave, il faut encore des garanties solides pour l'avenir, et c'est à ce sujet que je désirais te parler.

Octave s'inclina sans répondre; seulement ses joues étaient devenues plus pâles, un tremblement nerveux fit remuer ses lèvres.

— Depuis la mort de ton père, Octave, poursuivit le général, je t'ai plus d'une fois engagé à prendre la carrière des armes, mon appui t'assurait un avancement rapide, tu serais devenu en peu de temps un des bons officiers de l'armée, tu as toujours évité de me répondre sur ce point, et je n'ai pas insisté; mais aujourd'hui, mon ami, je viens faire près de toi une dernière tentative, je veux te dire une fois encore quelle serait ma joie et mon orgueil de voir mon gendre porter un uniforme sous lequel ton père et moi nous nous sommes anoblis.

Octave resta quelques secondes sans proférer une parole; il était visiblement ému, ses yeux lançaient un feu sombre; il saisit avec énergie la main de M. de Saint-Rouan.

— Vous savez, général, dit-il, tout ce que le gouvernement a fait de mal à mon père; à tort ou à raison, il a été poursuivi avec une cruauté insigne; eh bien! j'ai juré, et je tiendrai mon serment, j'ai juré de ne jamais servir ces hommes que je dois considérer comme mes ennemis.

Le général réprima un mouvement d'impatience à ces paroles, et il regarda Octave avec une fixité singulière.

— Ainsi, dit-il d'une voix lente et altérée par l'émotion, ainsi tu repousses ma proposition ?

— Je ne puis l'accepter, général.

— Et si je te disais qu'à ta réponse est attachée la destinée de Fernande, que la fille du général de Saint-Rouan ne peut devenir que la femme d'un soldat!...

— Je mourrais peut-être de douleur et de désespoir, général, mais je refuserais encore.

— C'est donc une résolution irrévocable?

— Irrévocable!..

— Écoute, Octave, reprit le général après quelques instants de silence, je ne veux point insister davantage; tu es jeune, tu sens vivement l'injure que l'on t'a faite, je respecte ta douleur, ton indignation, bien qu'elle doive briser le plus doux rêve de ma vieillesse.

— Général!...

— Eh! que veux-tu, nous sommes comme cela, nous autres; nous avons vieilli dans les camps; notre horizon, c'était les armées ennemies; nous nous sommes habitués à voir la vie sur les champs de bataille, nous ne connaissons pas d'autre métier que le métier des armes... Une autre génération vient avec d'autres idées, des mœurs nouvelles, qu'elle soit la bien-venue; je ne te contrarierai donc pas sur ce point, et te laisserai libre désormais... Mais ce n'est pas tout ce que j'avais à te dire, et le reste est encore plus grave...

— De quoi s'agit-il donc? fit Octave.

— Tu n'ignores pas, mon ami, qu'il y a en ce moment en France un grand nombre d'hommes qui n'ont cessé de rêver le retour des temps passés; il y a de sourdes rumeurs qui annoncent un orage peut-être prochain; qui sait! ils pousseront la folie jusqu'à conspirer... Eh bien! il faut que je te le dise, mon enfant, ton air sombre,

le silence que tu gardes vis-à-vis de moi sur ta vie, ton attitude, tout cela m'effraie. Tu as une haine profonde dans le cœur; je te regardais souvent quand tu étais auprès de Fernande, et j'ai surpris plus d'une fois ton regard vague et indécis; Octave, prends-y garde; le gouvernement a été injuste envers ton père, mais n'exalte pas ainsi ta douleur et ta haine, car tu deviendrais criminel!

Et comme Octave ne répondait pas, le général poursuivit :

— Voyons, mon ami, lui dit-il, cette heure est solennelle, et je ne veux pas te quitter sans être complétement rassuré; jure-moi que tu seras prudent, et que, quoi qu'il arrive, tu ne prêteras pas ton concours aux ennemis du gouvernement...

Octave sembla hésiter un moment, puis secouant enfin la préoccupation pénible qui l'absorbait, il plaça résolûment sa main dans celle du général.

— Général, dit-il d'une voix ferme et franche, en me donnant Fernande, vous me confiez un dépôt sacré, dont je connais toute la valeur, et je jure Dieu que je mettrai tous mes soins, tout mon bonheur à la rendre heureuse; Fernande est le seul rêve de mon cœur, elle a été l'amie de mon enfance, elle sera la compagne de ma vie!... Soyez-en certain d'avance, quand je serai son époux, je ne ferai rien jamais qui puisse compromettre son bonheur!... Mais c'est là, général, tout ce que je puis promettre, et tout ce que je promets, vous m'en voudriez vous-même, vous l'ami de mon père, si j'oubliais ce que je dois à sa mémoire outragée.

— Octave! Octave!... tu ne me dis pas tout...

— Général, quoiqu'il arrive, vous n'aurez point à rougir de moi!...

Et en parlant, le jeune homme se leva, serra encore une fois, avec une tendre affection, les mains du général, et sortit.

Quand Octave se retrouva dans la rue, dix heures sonnaient; il était vivement ému; ainsi, le général avait deviné une partie de son

secret, il avait hésité un moment à lui donner la main de Fernande.

Octave frémit.

Fernande était, comme il l'avait dit, son seul amour, son plus doux rêve : il eût plutôt renoncé à la vie que d'abandonner l'espoir de la posséder un jour.

Et cependant Octave avait d'autres préoccupations dans l'esprit, il avait honte de son repos ; comme son père, il eût voulu servir son pays sur les champs de bataille ; il nourrissait dans son cœur une haine profonde pour tous ces hommes que la Restauration avait ramenés en France, pour ce gouvernement qui avait brisé le trône de l'empereur !

Octave conspirait.

Il s'était jeté dans la Charbonnerie avec un véritable enthousiasme; c'était bien là ce qu'il cherchait depuis longtemps; on ne lui apprenait rien, il avait rêvé tout cela, il avait appelé cette association secrète de tous ses vœux. Des offres lui furent faites, et il les accueillit avec empressement.

Mais à cette époque, l'association n'en était encore qu'à son début ; la réception du nouveau néophyte avait été reculée, et c'était ce soir même qu'Octave devait être officiellement affilié. Il avait donc hâte de quitter le général, et quand il entendit dix heures sonner, il pressa le pas ; un cheval l'attendait à son hôtel, il s'empressa de le monter, et partit au galop dans la direction de Saint-Germain, où il devait être rendu à minuit.

La nuit était fort sombre ; le cheval d'Octave brûlait la route de ses quatre pieds impatients ; il avait plutôt l'air d'un fantôme que d'un être humain.

Les arbres disparaissaient à ses côtés avec une rapidité fantastique ; l'horizon changeait à chaque instant, Octave serrait les rênes avec frénésie, la bouche de son cheval écumait, il sentait lui-même une ardeur fiévreuse précipiter le sang dans ses veines.

Octave était violemment ému ; cette nuit même il allait prononcer un serment terrible, il allait résolûment s'engager dans une voie fatale, il allait armer sa main du poignard des conspirateurs. Aucune hésitation n'arrêtait ses résolutions, il se laissait entraîner par cette sympathie naturelle qu'éprouve toute jeune tête pour les cérémonies mystérieuses ; c'était un monde nouveau dans lequel il allait entrer, il eût voulu déjà se mettre à l'œuvre.

Enfin, la route qu'il suivait se dégagea tout à coup, et la ville de Saint-Germain dressa la silhouette à l'horizon.

Octave respira.

Il était onze heures et demie, il devait arriver à temps.

Cependant, la *vente* à laquelle il allait se présenter était déjà réunie dans une sorte de souterrain naturel qui s'étendait au-dessous de la forêt, et dont on avait réussi à dissimuler l'entrée à tous les regards.

La salle dans laquelle devaient avoir lieu les cérémonies de la réception, était triangulaire, tronquée à toutes ses pointes. Deux *flammes* ou gardiens étaient placés aux deux côtés de la porte avec des sabres tortillés à leur extrémité. Tous les membres déjà reçus, étaient debout autour, faisant face au milieu de la *vente*, et l'œil fixé sur le grand maître, lequel se tenait sur un trône élevé à l'orient.

Le grand maître, grand élu, portait une tunique bleu céleste, sans manches ni col ; une ceinture de peau lui ceignait les reins, serrant étroitement la tunique depuis le creux de l'estomac jusqu'aux hanches.

Cette ceinture avait sept poches.

L'une, celle pratiquée dans la division verticale, servait à cacher les papiers les plus secrets de l'ordre.

« Les six autres étaient destinées, savoir : la première et sa laté-
« rale de la division horizontale supérieure, à renfermer les bijoux
« étrangers ou du pays, appartenant au grand maître, grand élu ; les
« deux du centre, à contenir les monnaies d'or nationales et étran-

« gères, de même que les deux de la division inférieure, à contenir « les monnaies d'argent. Une lettre initiale, imprimée sur l'ouver- « ture de chaque poche, indique sa destination. Ces lettres sont : « C (carte), G (Gioje), P (Paese. Moneta del Paese), F (forestière. « Moneta forestière), O (oro), A (argento). »

Une hachette et un poignard pendaient à cette ceinture ; enfin, un turban, formé par un foulard rouge, roulé autour de la tête, complétait le costume pittoresque du grand maître.

Trois lumières, figurant le soleil, la lune et les étoiles, étaient suspendues aux trois angles et éclairaient la *vente*.

Quand l'heure fut venue, le grand maître se leva, et tira sa hachette de sa ceinture, il en frappa sept fois le *trône* placé près de lui.

A ce signal, tous les membres s'assirent sur le banc circulaire qui faisait le tour de la *vente*, et l'un des éclaireurs, *chef d'ordre*, s'avança jusqu'auprès du trône.

— Bon cousin, premier éclaireur, dit le grand maître, quelle heure est-il?

— Respectable grand élu, répondit le *chef d'ordre*, — le tocsin sonne de toutes parts, et retentit jusque dans la profondeur de notre grotte ; je pense que c'est le signal du réveil des hommes libres, et qu'il est minuit.

— Bon cousin, reprit le grand maître, premier éclaireur, à quelle heure doivent s'ouvrir nos travaux secrets?

— A minuit, respectable grand maître, lorsque les masses populaires, dirigées par nos affidés les bons cousins directeurs, sont rassemblées, organisées, marchant contre la tyrannie, et sont prêtes à frapper les grands coups.

— Puisque tout est bien disposé, poursuivit alors le grand maître, après un instant de silence, je vous invite, mes bons cousins, à m'aider dans l'ouverture de nos travaux nocturnes, en célébrant,

ainsi que tous nos bons cousins, grands élus, le *septaple avaittage* que je commence à l'instant.

— A moi, mes bons cousins!

1° Au Créateur de l'univers;

2° Au Christ, son envoyé sur la terre, pour établir la philosophie, la liberté, l'égalité;

3° A ses apôtres et prédicateurs;

4° A saint Thibalde, fondateur du Carbonari;

5° A François Ier, comme son protecteur, et l'exterminateur de nos anciens oppresseurs;

6° A la chute éternelle de toutes les tyrannies;

7° A l'établissement d'une liberté sage et sans fin, sur la ruine éternelle des ennemis des peuples.

Une fois ces sept avantages célébrés, le grand maître déclara la séance ouverte, et les cérémonies commencèrent.

Le premier éclaireur sortit et revint quelques moments après, amenant par la main Octave Dillon, les yeux bandés.

Un Carbonari était allé le prendre dans un endroit de la forêt, lui avait couvert les yeux de son mouchoir, et l'amenait ainsi, afin que si la trahison se glissait quelque jour dans les rangs des conspirateurs, la police ne pût parvenir à découvrir le lieu ordinaire de leurs réunions.

Quand Octave eut été conduit au pied du trône sur lequel se tenait le grand maître, le premier éclaireur détacha le bandeau qui entourait son front, et lui dit de s'apprêter à répondre aux questions qui allaient lui être posées.

Octave promena un moment ses regards éblouis sur tout ce qui l'entourait, et il se laissa naïvement toucher par cet appareil singulier; puis il se tourna plein de respect vers le vénérable qui lui fit signe de la main de s'approcher encore.

— Jeune homme, dit alors le grand maître, un de nos bons cou-

sins est allé vers toi, pour t'inviter de t'unir à nous; tu as accepté les propositions qui t'ont été faites à ce sujet, et c'est aujourd'hui, pour la première fois, que tu es introduit dans le sanctuaire des bons cousins.

Octave s'inclina sans répondre, et le grand maître poursuivit :

— La mission que tu vas accepter est pleine de dangers; dès que tu seras entré dans les rangs des bons cousins, tu ne t'appartiendras plus ; tu rompras pour toujours avec le monde que tu as connu ; tu ne déposeras le poignard que le jour où la liberté sera rendue au peuple !...

— Je suis prêt à vous suivre dans cette voie, répondit Octave, depuis longtemps j'attendais ce moment avec impatience.

— Tu n'as aucun pacte qui te lie à nos ennemis?

— Aucun.

— Tu es libre de tout engagement?

— Que la *vente* ordonne, et j'obéirai.

— Prête donc entre nos mains le serment de tous les bons cousins, et quand tu l'auras prêté, nous t'associerons à nos travaux.

Le premier éclaireur passa alors à Octave la formule du serment ordinaire, et ce dernier lut à haute voix ce qui suit :

« Moi, citoyen libre, réuni sous le même gouvernement et les mêmes lois populaires que je me dévoue à établir, dût-il m'en coûter tout mon sang, je jure, en présence du grand Maître de l'univers, et du grand élu bon cousin, qui le représente, d'employer tous les moments de mon existence à faire triompher les principes de liberté, d'égalité, de haine à la tyrannie, qui sont l'âme de toutes les actions secrètes et publiques de la respectable Charbonnerie. Je promets de propager l'amour de l'égalité dans toutes les âmes, sur lesquelles il me sera possible d'exercer quelque ascendant. Je promets, s'il n'est possible de rétablir le régime de la liberté sans combattre, de le faire jusqu'à la mort.

« Je consens, si j'ai le malheur de devenir parjure à mes serments, d'être immolé par mes bons cousins les grands élus, de la manière la *plus souffrante*. Je me dévoue à être mis en croix au sein d'une vendita, d'une grotte ou d'une chambre d'honneur, nu, couronné d'épines, et de la même manière que le fut notre bon cousin le Christ, notre rédempteur et notre modèle. Je consens, de plus, à ce que mon ventre soit ouvert de mon vivant, que mon cœur et mes entrailles soient arrachés et brûlés, que mes membres soient coupés et dispersés, et mon corps privé de sépulture. »

Et quand Octave eut achevé sa lecture d'une voix ferme, tous les assistants répétèrent d'une même voix :

— Nous le jurons!

Aussitôt commencèrent les cérémonies des épreuves; celles qui étaient le plus usitées dans la *vente*, représentaient la Passion de Notre Seigneur, mais, dit un historien, elles s'exécutaient avec un appareil bien fait pour frapper les imaginations surexcitées.

Quand Octave eut passé par toutes ces épreuves, le grand maître lui dit :

— Au nom du grand Architecte de l'univers, je vous reçois grand élu de l'ordre mystérieux de la Charbonnerie, vous, mon bon cousin, Octave Dillon, en récompense du zèle que vous témoignez, et de la promesse que nous avons reçue de vous, de vous dévouer entièrement au maintien des libertés de la France.

Octave fut alors conduit au vestiaire, et revint peu après en robe, chaussure et ornements de son grade. Il se rendit aussitôt près du trône, où le vénérable l'accueillit et l'embrassa *carbonicamente ;* il releva son capuchon sur sa tête, lui attacha sa ceinture, et plaça du côté gauche une hachette, et sur son flanc un poignard dans sa gaîne, qu'un crochet liait à la ceinture.

Après quoi, il lui dit :

— Maintenant, Octave Dillon, bon cousin, vous allez retourner

dans le monde ; reprenez-y vos occupations habituelles, comme si rien d'extraordinaire ne s'était passé ; cachez bien votre secret à tous les regards, et n'oubliez jamais que l'association a des droits imprescriptibles sur vous, et que vous lui devez votre sang, le jour où elle vous le demandera. Allez... la séance est levée.

Tous les assistants sortirent, sur ces paroles, de la salle des séances, et chacun s'éloigna dans un ordre parfait.

Octave alla reprendre son cheval, et repartit au galop pour Paris.

III.

Deux mois s'étaient écoulés sans qu'aucun événement important fût venu troubler le calme dont Octave jouissait. Tous les soirs, il allait passer quelques heures auprès de Fernande, et là il oubliait quelquefois, dans les charmes d'un amour sincèrement partagé, et la haine qui couvait dans son cœur, et les terribles devoirs que son titre de Carbonaro lui inspirait.

Cependant, malgré le soin qu'il prenait de cacher à tous les regards sa sombre préoccupation, Fernande n'avait pas été longtemps sans s'en apercevoir. Elle avait cru d'abord que cette préoccupation n'était que le résultat d'une tristesse passagère ; mais comme le regard d'Octave était toujours aussi rêveur, comme il ne répondait plus bien souvent que par des monosyllabes aux paroles qu'elle lui adressait, Fernande en conçut de l'inquiétude, et elle se promit bien de l'interroger à la première occasion.

Fernande avait dix-huit ans ; elle était grande, svelte, d'une beauté remarquable ; les boucles blondes de ses cheveux tombaient le long de ses joues rosées ; elle était douce et rieuse, et cette tristesse d'Octave était le premier chagrin qu'elle eût encore conçu.

Fernande aimait Octave d'un amour profond et réfléchi ; elle avait été élevée près de lui ; depuis leur plus tendre enfance, ils ne s'étaient

jamais quittés, ils avaient grandi l'un près de l'autre; Octave n'avait jamais eu de secret pour Fernande, non plus que Fernande pour Octave. Ils devaient se marier dans quelques mois, et tous les deux attendaient avec impatience le moment d'être unis.

Encore quelques mois, et leur bonheur serait complet; quelle préoccupation fâcheuse absorbait donc la pensée d'Octave, quand le bonheur était si près, quand il était sûr du cœur de sa fiancée? Mille suppositions troublèrent un moment l'esprit de Fernande, et bien souvent elle s'arrêta à penser que peut-être Octave regrettait de s'être trop engagé, qu'il ne l'aimait plus, qu'il en aimait une autre.

Fernande frémi.

Depuis qu'elle connaissait Octave, jamais encore cette pensée ne lui était venue; Octave lui avait dit si souvent qu'il l'aimait, qu'elle l'avait cru; elle s'était laissée doucement aller sur cette pente de l'amour, sans songer à se retenir: d'ailleurs, autour d'elle, tout le monde partageait sa joie et sa sérénité, et sa mère et son père qui lui souriaient. Qu'allait-elle devenir cependant, si Octave ne l'aimait plus, s'il fallait renoncer à lui! Son cœur se serra, et des larmes amères coulèrent le long de ses joues.

Fernande était trop malheureuse; elle souffrait trop, elle prit une résolution énergique, et attendit Octave pour aller droit au but et lui arracher son secret.

Un soir donc, Octave était comme d'habitude près de Fernande, et ce soir-là il semblait encore plus soucieux et plus triste que la veille; Fernande s'en aperçut bien vite, et elle sentit les larmes emplir ses yeux. Elle n'y tint plus, et saisit les mains d'Octave.

— Octave, lui dit-elle, vous êtes triste, mon ami, qu'avez-vous?

— Moi! fit Octave qui tressaillit; mais je n'ai rien, je vous jure.

— Oh! ne me trompez pas.

— Je vous dis la vérité.

— Octave, cela n'est pas possible; ah! ce n'est pas d'aujourd'hui,

allez, que j'ai remarqué votre attitude préoccupée, il se passe en vous quelque chose d'extraordinaire, et moi, Octave, moi, votre fiancée, votre femme bientôt, j'ai le droit de savoir...

— Enfant! répondit Octave en attirant la jeune fille dans ses bras, pourquoi t'émouvoir ainsi d'une tristesse qui passera demain peut-être? ne nous laissons pas attrister par des soucis de cette nature, songeons à être heureux; dans quelques mois, nous serons unis, et alors quel chagrin pourra nous atteindre?

Mais Fernande l'écoutait à peine; des larmes coulaient maintenant le long de ses joues; elle remua tristement la tête.

— Non, Octave, répondit-elle, ce que vous me dites n'est pas la vérité, je le sens bien à mon cœur qui ne peut se calmer, je le sens à votre voix qui tremble en me parlant... Octave, tenez, vous n'êtes plus le même envers moi; autrefois, vous n'aviez pas un secret, vous me disiez toute votre existence, jour par jour, heure par heure, et maintenant... Octave, vous ne m'aimez plus...

— Que dites-vous! s'écria le jeune homme.

— Peut-être même en aimez-vous une autre!... poursuivit Fernande.

— Ah! que je meure à l'instant, Fernande, si cela est!

Octave avait successivement rougi et pâli; il prit les deux mains de la jeune fille dans les siennes, et les serra contre sa poitrine qui battait avec force.

— Ne plus t'aimer, en aimer une autre! s'écria-t-il; mais depuis que j'existe, Fernande, c'est toi, toi seule que j'aime, et s'il fallait aujourd'hui renoncer à devenir ton époux, je mourrais! Oh! ne me parle plus ainsi, Fernande, ne me soupçonne plus, car tes reproches sont mon plus cruel châtiment.

— Cependant vous êtes soucieux depuis quelques jours, Octave, dit Fernande, qui essuyait déjà ses larmes, et sentait la confiance renaître dans son cœur.

— C'est vrai! répondit Octave.

— Cette préoccupation a une cause.

— Sans doute.

— Et vous me la cachez!

— Je te la cache, Fernande, parce que je n'ai pas voulu troubler le calme dont tu jouissais, par l'idée d'une séparation momentanée.

— Une séparation! dit Fernande qui pâlit.

— Il faut que je parte.

— Partir!... me quitter! vous! est-ce possible?

— Il le faut!... mais rassure-toi, Fernande, mon enfant chère, je pars, mais avant huit jours je serai près de toi.

— Vous n'avez pas parlé de cette absence au général.

— Il doit l'ignorer.

— Ah! je ne sais pourquoi, mais ce départ précipité, mystérieux, m'épouvante... Octave ne partez pas...

— Il le faut!

— Si je vous en priais bien, cependant...

— Je ne pourrais...

— Au nom de notre amour, Octave, au nom de notre prochain hymen.

— Fernande, Fernande, je vous en prie, n'insistez pas.

Fernande allait poursuivre, quand la porte du salon s'ouvrit, et le général parut sur le seuil.

Octave se leva effaré, et courut vers lui.

— J'ai tout entendu, dit le général.

— Vous étiez là! fit le jeune homme éperdu.

— J'étais là... d'ailleurs je connaissais déjà vos projets de départ, et c'est pour vous y faire renoncer que je venais.

— Comment? dit Octave.

La voix du général avait un accent de sévérité et de résolution, qu'Octave ne connaissait pas; il leva les yeux vers lui, et fut épouvanté de sa pâleur.

— Octave, reprit M. de Saint-Rouan, de cette heure dépend tout votre avenir, tout le bonheur de ma fille, peut être... persistez-vous à quitter la capitale?

— O mon Dieu! mon Dieu, murmura le jeune homme.

— Votre réponse dictera la mienne; si vous partez, tout est rompu entre nous, et vous pouvez dès ce moment renoncer à la main de Fernande.

— Mon père! s'écria la jeune fille, qui courut se jeter épouvantée dans les bras du général.

Cependant Octave était resté accablé sous les paroles inattendues de M. de Saint-Rouan; le regard fixé au parquet, la main dans ses cheveux, la poitrine haletante, il semblait en proie à une profonde hésitation, il n'osait lever les yeux ni sur le général, ni sur Fernande. Enfin, il parut faire un violent effort sur lui-même, et passa à plusieurs reprises sa main sur son front, essuya convulsivement quelques larmes qui mouillaient ses joues, et marcha vers Fernande.

— Fernande, lui dit-il d'une voix brisée, je vous aime plus que ma vie, plus que Dieu, vous êtes mon premier, mon seul amour; mais c'est ici un devoir d'honneur à accomplir, et vous-même vous m'ordonneriez de partir... adieu Fernande.

— Vous partez, dit l'enfant éperdue.

— Il le faut!

— Vous renoncez à ma main.

— J'en mourrai, Fernande.

— Octave! Octave!... vous voulez donc me tuer...

Octave réprima un mouvement désespéré, il saisit vivement la main de Fernande, l'embrassa avec un transport désordonné, et courut vers la porte, sans oser regarder en arrière.

Fernande, cependant, était tombée évanouie dans les bras de son père.

CHAPITRE III.

Suite des Carbonari. — Le comité directeur. — Les agents. — Le voyage. — Mariage rompu. — Le major Bellefonds. — Thouars. — Georges et Octave. — Grandmesnil. — Berton. — L'assassinat du major.

La Charbonnerie était alors assez puissante pour tenter un mouvement; mais elle eût voulu s'attacher davantage encore les divers régiments de l'armée. Cependant le moment était venu où il ne suffisait plus de se réunir, de déclamer contre les tyrans, de jurer fidélité sur des poignards, et de s'exalter les uns les autres, sans résultat positif; le temps marchait avec rapidité; les fautes du gouvernement aggravaient la situation; les *ventes* de province se plaignaient de l'inaction à laquelle on les obligeait; la défiance était près de s'introduire dans les rangs des Carbonari, et il devenait urgent de préparer un mouvement pour satisfaire à toutes ces réclamations.

Le comité directeur était bien de cet avis, mais il pensait aussi, avec quelque raison, que l'esprit de l'armée n'était point encore suffisamment préparé.

Les *ventes* des régiments étaient complétement distinctes des *ventes* des villes ; la *vente* ne se recrutait que dans le régiment même ; et lorsque ce régiment venait à changer de garnison, au moyen d'une médaille dont on confiait une moitié au président de la *vente* militaire, et dont l'autre moitié était envoyée secrètement au président de *vente* de la ville vers laquelle le régiment s'acheminait, on arrivait à tromper toutes les recherches de la police.

Mais, jusqu'alors, les *ventes* des régiments n'avaient pas compté beaucoup de membres ; c'était une organisation à surveiller. Il fallait, à tout prix, trouver, avant de rien entreprendre, un moyen d'augmenter le nombre des affiliés aux *ventes* militaires.

A cet effet, il fut décidé qu'on enverrait en province quelques membres actifs de la *vente* centrale, afin d'activer le mouvement des *ventes* militaires des départements.

Cette mesure reçut immédiatement son exécution.

Flotard partit pour l'ouest, Dugied pour la Bourgogne, Rouen aîné pour la Bretagne, et Joubert pour l'Alsace ; puis, pour relier définitivement les diverses opérations de la province à celles de Paris, et pour que la Charbonnerie marchât avec unité et ensemble, on créa à Paris un comité d'action.

Une fois la Charbonnerie établie sur ces bases, ses affaires prirent une direction plus nette ; l'incroyable incurie de la police laissait d'ailleurs toute liberté aux agents de la société.

Ceux-ci, munis de lettres de recommandation de Lafayette, de d'Argenson, de Manuel, de Dupont (de l'Eure), de Corcelles, de Kœchlin et de Beauséjour, ne tardèrent pas à obtenir des résultats considérables.

Dès ce moment, en effet, la Charbonnerie compte des *ventes*

importantes dans l'est, dans l'ouest, dans le midi : à Rennes, à Nantes, à La Rochelle, à Poitiers, à Bordeaux, à Toulouse.

Elle avait, en outre, des intelligences très-étendues dans presque toutes les *ventes* militaires, et notamment à Niort, Angers, Saumur, Thouars, Béfort, Nancy, Metz, Strasbourg, Mulhouse, Neufbrisach; Lyon était considéré comme une des *ventes* les plus redoutables et les mieux organisées.

Les officiers d'artillerie étaient entrés avec empressement dans l'association, et tout portait à croire que les progrès des *ventes* ne s'arrêteraient pas là.

C'est alors que, pour la première fois, on parla sérieusement d'une tentative, et l'on décida que le mouvement commencerait à Béfort et à Thouars.

Toutes les dispositions furent prises en conséquence, et des hommes sûrs et énergiques furent envoyés dans ces deux localités, pour y préparer les esprits.

Le lendemain donc du jour où il avait quitté la fille du général Saint-Rouan, Octave se dirigeait vers la diligence qui devait le conduire à Thouars.

C'était le soir; mille pensées funestes troublaient son esprit; il monta rapidement dans la voiture, s'enveloppa dans son manteau, et, sans même songer à adresser un regard à ses compagnons de voyage, il se rejeta dans un des coins du compartiment qu'il devait occuper. Le souvenir de Fernande était encore vivant dans son esprit, son cœur battait avec force, les larmes montaient à ses yeux, et bien qu'il fût résolu à accomplir jusqu'au bout sa mission, cependant il y avait des moments où il eût volontiers retourné en arrière.

Cependant la voiture suivait tranquillement la route, et, grâce à ses mouvements réguliers, Octave ne tarda pas à s'endormir.

Le lendemain matin, quand il ouvrit les yeux, le soleil dorait déjà les vitres des portières; on était à peine à trente lieues de Paris, il

restait encore vingt heures au moins de voyage avant d'atteindre le but.

Octave jeta un regard distrait sur ses compagnons, et deux cris de joie partirent presque en même temps.

— Octave ! s'écria une voix.

— Derval ! fit Octave.

Et les deux jeunes gens se tendirent et se serrèrent la main avec la plus franche cordialité.

— Voilà un heureux hasard, reprit Georges Derval après quelques minutes de silence, nous avons quitté Paris le même jour, et peut-être allons-nous du même côté !

— Moi, je vais à Angers, dit Octave.

— C'est comme moi !

— Eh bien ! nous ferons route ensemble.

Cependant cette rencontre avait paru aussi singulière à Georges qu'à Octave ; ils désiraient vivement l'un et l'autre avoir de plus amples renseignements sur leurs intentions réciproques, mais ils n'osaient s'interroger devant tout le monde.

Au premier relai, ils descendirent de la voiture, et pendant que l'on attelait les chevaux, Georges s'approcha d'Octave, et le prit à part :

— Octave, lui dit-il, quel est donc le motif impérieux qui t'appelle à Angers ? Il me semblait cependant que tu avais des raisons sérieuses de rester à Paris ; est-ce que ton mariage serait rompu ?

— Peut-être !

— La fille du général de Saint-Rouan t'aimait cependant.

— Son père me l'a refusée.

— Est-ce possible !... Et où vas-tu ?

— Où le ciel me conduira ; et toi-même ?

— Oh ! moi, je n'avais personne à épouser, ma vie n'appartient

qu'à moi, je vais tantôt ici, tantôt là, sans chercher autre chose que la satisfaction de ma fantaisie.

— C'est une singulière idée que d'aller à Angers!

— Je me fais touriste.

— Et tu vas voir le château des Plantagenet?

— Précisément!

— Alors, c'est bien! dit Octave; mais comme nous n'avons pas les mêmes goûts, tu me permettras de te souhaiter un bon voyage dès notre arrivée à Angers.

— Tu vas donc plus loin?

— Je vais à Thouars.

— A Thouars!...

Georges Derval allait solliciter une nouvelle explication, mais le conducteur de la diligence vint les prier de monter en voiture, et ils se remirent en route.

Cependant Derval ne quittait pas Octave des yeux, une idée singulière lui avait traversé l'esprit depuis quelques instants, et cette idée l'avait fait tressaillir.

Il avait hâte d'arriver à un endroit où la diligence devant séjourner plus longtemps, il lui serait possible de l'interroger plus utilement.

Il y avait encore quelques lieues à faire; Georges se rejeta dans le coin qu'il occupait, et s'abandonna à toutes ses réflexions.

De son côté, Octave était retombé dans ses rêveries, et l'image de Fernande flotta encore devant ses regards pleins de larmes.

Son mariage était rompu; il connaissait le général de Saint-Rouan, il savait qu'il ne reviendrait jamais sur sa détermination; tout espoir était donc perdu: cet amour qu'il avait nourri depuis son enfance, il fallait y renoncer pour toujours. Octave était profondément désespéré; mais il avait une mission à accomplir, et rien ne pouvait l'arrêter désormais.

Vers midi, la diligence s'arrêta, et les voyageurs furent avertis

qu'ils pouvaient disposer de deux heures; c'était ce qu'attendait Georges; il s'empressa de prendre Octave par le bras, et l'entraîna loin de l'endroit où l'on s'était arrêté.

Octave ne put s'empêcher de lui faire remarquer qu'il s'éloignait plus qu'il n'était peut-être convenable; mais Georges ne voulut rien entendre.

— J'ai mes raisons, répondit-il, suis-moi.

— Où me conduis-tu?

— Dans un hôtel où nous pourrons déjeuner tête à tête.

— Mais quelle nécessité?

— J'ai à te parler.

Quand les deux jeunes gens se furent attablés, Octave prit enfin la parole :

— Voyons, dit-il à Georges, voilà une demi-heure que nous jouons aux propos interrompus, explique-moi de suite ce mystère; pourquoi m'as-tu amené jusqu'ici?

— Un motif puissant.

— Mais encore?...

— Écoute, Octave, poursuivit Georges en jetant un regard soupçonneux autour de la chambre, comme s'il eût craint que l'on entendît ses paroles, nous sommes de vieux camarades, notre amitié date du collége, et elle a résisté à une longue séparation; nous nous retrouvons aujourd'hui, et j'espère que le temps qui s'est écoulé depuis notre dernière rencontre n'a pas affaibli la vive sympathie que nous avons toujours éprouvée l'un pour l'autre; eh bien! tout à l'heure, quand tu m'as appris que ton mariage avec la fille du général Saint-Rouan était rompu, quand tu m'as dit que tu allais à Thouars, une singulière pensée a traversé mon esprit, et tout mon être a tressailli... Octave, tu conspires.

— Moi!

— Tu conspires, te dis-je, je l'ai deviné sans peine, et tu chercherais en vain à me le cacher.

— Tu te trompes.

— Non !

— Ma rupture avec le général a des causes toutes simples ; nos relations se renoueront sans peine, je l'espère, et je ne vais à Thouars que pour rendre notre réconciliation plus facile.

Georges Derval remua la tête d'un air incrédule, et prit la main d'Octave.

— Non, mon ami, lui dit-il, non, tout ce que tu me dis ne peut me donner le change, et j'en sais là-dessus aussi long que toi-même ; tu conspires, te dis-je, tu as quitté Paris sur l'ordre de l'association à laquelle tu appartiens, et tu ne vas à Thouars que pour t'entendre avec le général Berton, qui est, dit-on, tout disposé à entrer dans la conspiration... Eh bien !... voyons maintenant, suis-je bien informé ?

Octave était resté stupéfait en écoutant les paroles de son camarade ; il fronça le sourcil d'un air sombre, et regarda autour de lui à son tour.

— Georges, dit-il enfin, ce que tu viens de m'apprendre est grave, car lors même que cela serait vrai, j'aurais à me demander par quel moyen tu te trouves si bien informé.

— Un moyen fort simple, répondit Georges.

— Explique-toi !

Georges sourit et tira lentement de sa poche une moitié de médaille qu'il présenta à Octave.

— Tiens, lui dit-il, tu dois avoir l'autre moitié de cette médaille.

— En effet, dit Octave au comble de l'étonnement, qu'est-ce que cela signifie?

— Cela signifie, répliqua Georges, que comme toi, mon ami, je conspire contre ce gouvernement qui a banni nos pères ; j'ai, comme

toi, la haine héréditaire des Bourbons, et j'espère bien qu'avant peu, nous en aurons fini avec eux.

Octave respira à ces paroles, et essaya un sourire.

— Cela me rassure, dit-il, je commençais à craindre que notre plan n'eût été découvert, et qu'un traître ne se fût glissé parmi nous... Grâce au ciel, il n'en est rien : tu es des nôtres, et je bénis Dieu de t'avoir mis de moitié dans mon entreprise, nous sommes sûrs au moins de nous entendre jusqu'au bout... mais dis-moi, Georges, y a-t-il longtemps que tu appartiens à l'association des Carbonari?

— Deux mois au plus!

— Et qui t'y a servi de parrain?

— Le major Bellefonds.

— Le major!

— Tu ne le connais pas?

— Au contraire.

— Un homme charmant, mon ami, qui ne tardera probablement pas à nous rejoindre.

— Il doit venir à Thouars? fit Octave.

— Sans doute.

— Lui! c'est impossible.

Et le visage d'Octave se rembrunit tout à coup. Georges s'en aperçut.

— Le major, dit-il, avait quelques affaires à régler à Paris avant son départ, il n'a pu venir avec moi, mais je lui ai promis de le tenir au courant de la marche de notre entreprise, et dès qu'il y aura lieu, il viendra.

— Soit!... fit Octave, ce qui est fait est fait, il n'y a pas à revenir sur le passé, mais si tu veux m'en croire, tu n'écriras plus au major que le jour où nous aurons commencé le combat.

— Pourquoi cela?

— Qu'importe.

— Des soupçons.

— La confiance ne se commande; le major est un homme singu lier; nul n'a jamais pu me dire dans quel régiment il a servi; on ignore de quelle source lui vient l'argent qu'il jette à pleines mains; quelques-uns ont pensé qu'au lieu de faire partie de l'association des Carbonari, il appartient bien plutôt...

— A quoi donc?

— A la police.

— Lui, le major!...

— Je n'affirme rien, Georges, je puis me tromper, mais tu le sais, notre entreprise est sacrée, la vie d'un grand nombre d'hommes y est engagée, il ne faut pas agir légèrement... n'écris pas au major...

— Je te le promets, répondit Georges, qui était tout à coup devenu rêveur.

Cependant l'heure de remonter en voiture était arrivée... quelques minutes après cet entretien, ils se retrouvaient sur la route de Thouars, où ils ne tardèrent pas d'arriver.

II.

Le premier soin des deux jeunes gens, en arrivant au bout de leur voyage, fut de s'informer du général Berton. Ils avaient hâte l'un et l'autre d'entrer en communication avec lui, car les instructions qu'ils apportaient de Paris étaient précises, et leur recommandaient de ne rien négliger pour avancer le commencement des opérations. Ils firent donc prévenir le général, lui firent remettre secrètement la moitié de la médaille dont ils étaient porteurs, et lui donnèrent rendez-vous à quelque distance de Thouars, dans une campagne isolée, appartenant au chef de la *vente civile* de la localité.

Puis, au jour fixé, ils s'acheminèrent vers l'endroit désigné.

Dans cette partie de la France, dit un historien contemporain, la

nerie attendait avec une impatience extrême le moment d'en venir aux mains avec le pouvoir.

Le général Berton s'était mis à la disposition de la conspiration, et avait témoigné, de lui-même, le désir de ne point remettre davantage le moment de la lutte. Il était parti récemment de Paris, et s'était dirigé vers la petite ville de Thouars, et là, il avait agi avec assez d'activité, pour attirer dans la conjuration les personnes notables de l'endroit.

Le général Berton n'était pas précisément ce qu'il fallait pour une entreprise de ce genre. Homme de cœur, soldat intrépide, joignant à quelques talents militaires, l'éloquence audacieuse d'un homme de parti, son imagination l'emportait malheureusement bien au delà des bornes, et il manquait de ce sang-froid qui est la moitié du courage du conspirateur.

Berton était le seul des généraux auxquels on s'était adressé, qui eût, sans hésiter, accepté la mission périlleuse dont on désirait le charger. Seulement, il eût dû attendre, avant d'agir, que le moment fût venu et ne point se jeter en avant, avec une folle ardeur, sans même prévoir succès, car l'entreprise de Berton offrit cette singulière particularité, que le succès même le trouva au dépourvu.

Au moment où la malheureuse pensée lui vint de se rendre à Thouars, pour donner le signal de la révolte, et lever de ce côté l'étendard révolutionnaire, Berton, qui avait longtemps suivi avec attention le mouvement des opérations du Carbonarisme sur toute la France, et qui savait au juste l'état des esprits, ne pouvait douter que son pays ne fût à la veille d'une conflagration générale, et que la dernière heure des Bourbons allait sonner. Le désir ardent qu'il en fût ainsi, l'avait si bien convaincu qu'il en était réellement ainsi, que lorsqu'il s'engagea décidément dans la voie révolutionnaire, et qu'il appela à lui les mécontents de Thouars et de Saumur, il n'eût point cru mentir, en assurant qu'à ce moment même, toute la France

était en révolution, et que les Bourbons n'étaient déjà plus sur le trône.

Dès que le général eut acquis la certitude que des membres de l'association, envoyés de Paris même, étaient arrivés à Thouars et désiraient l'entretenir, toute son ardeur se réveilla, et il partit pour le rendez-vous assigné. C'était son opinion bien arrêtée que l'entreprise était mûre, et qu'il fallait à tout prix donner le signal du mouvement. C'était aussi l'avis de Georges et d'Octave.

La route qu'il avait à faire pour arriver au but de sa course, était assez longue, le général était parti vers les premières heures de la nuit ; il marchait à pas rapides et pressés, songeant déjà aux moyens les plus sûrs de mener l'entreprise à bonne fin.

La lune s'était levée, les plaines s'étendaient au loin sous sa blonde et pâle lumière ; le silence s'était fait autour de lui, le général s'appuyait sur son bâton noueux, et sans prendre garde aux beautés mélancoliques du paysage, il marchait.

Tout à coup, au détour du chemin, il aperçut un homme assis sur le revers du fossé. En toute autre occasion, Berton n'aurait fait aucune attention à cet homme, mais à cette heure, et dans la circonstance présente, cette rencontre pouvait avoir son danger ou son intérêt.

Ce pouvait être un ennemi, c'était peut-être un ami ; dans l'un comme dans l'autre cas, il importait d'agir avec prudence : d'ailleurs le mystérieux inconnu s'était levé dès qu'il avait vu le général venir à lui, et il marcha résolûment à sa rencontre.

Le général s'arrêta et l'attendit...

Cependant l'inconnu fit quelques pas, et quand il fut à portée de son interlocuteur :

— Pardon, général, lui dit-il, pardon de vous arrêter ainsi au milieu de la route, mais je suis arrivé ce matin même de la capitale, et je tenais singulièrement à vous rencontrer avant de repartir.

— Qui êtes-vous donc? demanda Berton surpris.

— Un ami!

— Qui me le prouve?

— Ceci!

Et sur ces mots, l'inconnu tendit au général une moitié de médaille pareille à celles qu'il avait reçues d'Octave et de Georges.

A cette vue, le visage de Berton s'éclaira, et il serra la main de l'inconnu.

— Vous venez de Paris, lui dit-il avec vivacité?

— Il y a deux heures que je suis arrivé.

— Et vous avez mission de me venir trouver?

— C'est le seul but de mon voyage.

— Quel intérêt puissant a donc pu décider le comité central?...

— Un motif important... les nouvelles que l'on a reçues de divers points de la France...

— Est-il possible!... et sans doute, le comité désire retarder encore l'explosion.

— Au contraire, général, au contraire, repartit l'inconnu, le comité est plus que jamais persuadé de la nécessité de se hâter; les idées libérales gagnent chaque jour du terrain, cela est incontestable; mais ce qui ne l'est pas moins, c'est que le gouvernement ne tardera pas à être averti de nos menées, il prendra des mesures, redoublera de vigilance sur les points menacés, et ce qui est facile aujourd'hui, sera peut-être impossible demain... il faut agir.

— A la bonne heure, s'écria le général, voilà enfin une parole énergique, et je vois avec plaisir que le comité a compris les raisons que j'ai tenté de faire valoir à mon dernier voyage; oui, il faut agir... la France attend avec impatience le moment de briser ses fers; dès que le signal sera donné, l'incendie gagnera de proche en proche, et quelques heures suffiront pour arracher le pays aux mains qui le gouvernent...

— Telles sont les intentions et les espérances du comité, poursuivit l'inconnu; placé à Paris, il est plus à même de suivre les mouvements qui s'opèrent dans les départements, il ne doute pas que le moment est venu d'agir, et il vous engage à presser ce moment! Le chef de la *vente* civile demeure à quelques pas d'ici... Georges Derval et Octave Dillon vous y attendent, peut-être vous feront-ils quelques objections sur l'opportunité de la révolte, n'écoutez rien, dites leur que vous avez reçu des instructions formelles, que tarder plus longtemps serait compromettre la cause, qu'enfin, le comité l'ordonne, et qu'il faut agir.

Le général Berton serra les mains de l'inconnu dans les siennes.

— Soyez tranquille, lui dit-il, le vœu du comité sera rempli; c'est le mien d'ailleurs, et j'emploierai toute mon énergie à le satisfaire: je vais de ce pas chez le grand maître de la vente civile, et avant deux jours la France sera sauvée, ou nous serons perdus... Quand vous reverrai-je?

— Je ne sais.

— Retournez-vous à Paris?...

— Peut-être.

— Si j'avais besoin de vous, où vous retrouverai-je?

— A Saumur.

— Sous quel nom.

— Sous le mien.

— Vous vous appelez donc?

— Le major Bellefonds...

Le général salua.

— A bientôt donc, dit-il, et bon espoir.

Et comme il allait s'éloigner, le major le retint.

— Deux mots encore, général, lui dit-il...

— Parlez!

— Vous comprenez combien il importe que le mystère le plus impénétrable couvre nos relations.

— Sans doute !

— Vous allez voir Georges Derval et Octave Dillon ?

— A l'instant.

— Ce sont des jeunes gens bons pour l'action, mais encore pleins d'inexpérience ; le comité n'a pas voulu leur faire connaître tous ses projets ; ils sont jeunes, ils auraient pu commettre quelque imprudence. Que pour tous, et pour eux surtout, ma présence ici soit un secret.

— Comptez sur moi.

— Vous me le promettez ?

— Je vous le jure !

— Fort bien ! général, fort bien ! L'entreprise à laquelle nous travaillons est sainte, nous avons du courage et de l'audace, nous réussirons... A bientôt !

— A bientôt encore une fois ! fit le général.

Et il s'éloigna, pendant que le major Bellefonds se remettait également en route, mais en prenant la direction de la ville de Thouars.

Cependant Octave et Georges attendaient le général, et déjà l'inquiétude commençait à les gagner, quand ils le virent arriver.

Georges et Octave étaient jeunes tous deux, ainsi que l'avait fait observer le major Bellefonds, et ce n'est pas à eux que l'idée serait venue d'adresser au général quelques observations sur l'opportunité d'un soulèvement ; mais ils avaient déjà été renseignés à ce sujet ; les esprits étaient à peine préparés, leur avait-on dit ; la perspective d'une révolution nouvelle effrayait la plupart des Carbonari ; ils n'aimaient peut-être pas le gouvernement contre lequel ils s'armaient, mais ils avaient peur... L'armée n'était pas précisément dévouée à la conspiration ; on le disait bien de toutes parts, mais on n'en était pas sûr ; chacun se consultait ; on voulait encore attendre ;

on espérait que la révolution s'effectuerait à Paris, et qu'elle leur éviterait tous les embarras avec lesquels ils allaient se trouver aux prises.

Octave et Georges avaient été effrayés de la pusillanimité des hommes qui devaient les seconder. Il y avait bien, çà et là, quelques hommes énergiques, résolus, prêts à tout; mais ils étaient peu nombreux. Dans cette occurence, les deux amis, approuvés par le grand maître de la *vente* civile, avaient résolu de faire des observations au général Berton.

Il valait mieux attendre, en effet, que les idées eussent mûri, se fussent encore répandues; quelques mois encore, et les fautes du pouvoir aidant, l'entreprise n'éprouvait plus aucune difficulté; elle éveillait partout des sympathies.

Mais dès les premières paroles qui furent prononcées, le général Berton sourit, et se montra inébranlable dans ses résolutions.

— On se trompait, répondit-il, si l'on croyait avoir affaire à des hommes pusillanimes; l'armée était prête, et il devait suffire de lui présenter le drapeau tricolore, pour la voir accourir avec acclamations... d'ailleurs, le moment était propice; le gouvernement ignorait tout; on allait le prendre au dépourvu; de tous les points de la France, l'étincelle allait courir; il s'agissait de résister quelques jours, et la victoire était certaine; au surplus, ajouta le général, j'ai reçu ce soir même des instructions nouvelles; elles sont précises, et ne laissent aucune place au doute; le comité central est d'avis qu'il faut agir, et ne point perdre un temps précieux en tergiversations inutiles.

— Jeunes gens, dit le général en finissant, quelle que soit la résolution que vous prendrez, la mienne est irrévocable, mes mesures sont prises. je suis certain du résultat; avant deux jours, il faut que la ville de Thouars soit à nous!... Consultez-vous donc, une fois encore, et voyez si vous voulez me suivre.

— Nous ne vous quitterons pas, dirent en même temps Georges et Octave.

— A la bonne heure, repartit Berton, et croyez-moi, le ciel est avec nous, et nous avons de plus le souvenir de la vieille armée!...

L'entretien entre ces hommes dura longtemps; ils discutèrent toutes les propositions, toutes les mesures, ils supputèrent toutes les chances de succès, et ne se séparèrent, fort avant dans la nuit, qu'après être bien convenus de l'heure où ils devaient se retrouver le lendemain pour donner le signal de la révolte.

Puis, les deux jeunes gens reprirent seuls le chemin de Thouars, laissant le général à la campagne pour ne pas éveiller les soupçons.

Ils devaient, d'ailleurs, la nuit même, prévenir les principaux Car bonari de la ville, afin qu'ils se tinssent prêts pour le lendemain.

Le lendemain donc, c'est-à-dire dans la nuit du 23 au 24 février, le général Berton, aidé de ses deux jeunes amis, du commandant de la garde nationale et de quelques habitants dévoués, surprend tout à coup le poste de la brigade de gendarmerie, et se rend maître de la ville presque sans coup férir.

Il fait aussitôt arborer un drapeau tricolore, qui, depuis longues années, était caché dans la mairie. — La boutique d'un armurier est enfoncée, et on enlève les armes qu'elle renferme. Puis, une proclamation est immédiatement lancée.

Malheureusement pour l'entreprise, les termes de cette proclamation, faite à la hâte et sans adresse, n'étaient pas de nature à rassurer les esprits effrayés, ni à attirer les esprits indécis.

Rien de plus vague que cette pièce.

On y parle d'un mouvement général sans rien préciser. Les seuls griefs que Berton trouve à reprocher à la dynastie régnante, sont quelques outrages faits à la vieille armée, et les alarmes inspirées aux acquéreurs de biens nationaux. — Cela pouvait être grave, mais ne nécessitait pas une révolution.

Berton mit d'ailleurs une indécision fatale à profiter de la légère et facile victoire qu'il venait de remporter!... Son *armée,* si l'on peut appeler ainsi la poignée d'hommes qu'il avait à sa suite, son *armée* partageait son indécision : la ville était plus surprise que vaincue... l'échauffourée était bien près de passer pour ridicule.

Cependant, le général n'en voulut pas rester là; il adresse une allocution courageuse à ses hommes, il crie vive l'empereur, et il marche sur Saumur, pour tenter de soulever l'école royale de cavalerie.

La Restauration ne comptait pas des sympathies bien vives parmi les jeunes élèves; l'espoir pouvait être permis. — Mais la révolte était bien difficile, et il eût fallu que Berton eût à sa disposition des forces plus imposantes.

Au surplus, le bruit de l'affaire de Thouars s'était propagé avec une vitesse prodigieuse; il avait gagné Saumur, où, à tout hasard, on avait organisé à la hâte une sorte de défense. M. de Maupassant, maire de la ville, avait rassemblé la gendarmerie, et pris quelques mesures pour empêcher la désertion de l'école. Il tenta de rassembler la garde nationale, mais il ne put réunir que quarante hommes. — La garde nationale était hostile au gouvernement.

Malgré la faiblesse de ces ressources, M. de Maupassant n'écouta que son courage et son dévouement, et, sans savoir s'il allait avoir affaire à des forces supérieures, il alla résolûment se placer sur le pont Peuchard, avec ses gardes nationaux et vingt-quatre élèves de l'école de cavalerie.

Puis il attendit.

C'est vers sept heures du soir seulement que le général Berton se présenta sur le pont Peuchard, situé à quelque distance de la ville.

Le moment était décisif. — Il avait parmi ses hommes un élève de l'école déjà compromis par une première affaire, et qui était parvenu

à se soustraire à toutes les recherches, et avait saisi cette occasion d'échapper à la peine dont il était menacé.

Ce jeune homme fut dépêché vers les autres élèves, ses anciens camarades; mais tout ce qu'il put dire pour les déterminer à suivre le général Berton, fut inutile; il ne put y réussir. M. de Maupassant redoublait de zèle et de courage, et contenait sa petite troupe par la fermeté de son attitude.

Mais les forces de Berton étaient supérieures; dans le cas d'un engagement, l'avantage devait lui rester. — Un détachement arriva heureusement au secours de M. de Maupassant, et le général qui prévit bien dès ce moment que toute tentative était inutile, ne voulut pas verser inutilement le sang de ses amis, et battit en retraite.

Pendant cette expédition, qui avait duré fort peu de temps, le sous-préfet de Bressuire avait eu le temps de se rendre à Thouars, où il n'avait pas tardé à rétablir l'ordre. Berton et les siens se trouvaient dans une position fort critique; la plupart des conjurés l'abandonnèrent, et il demeura seul avec Georges et Octave, et tout au plus avec quinze hommes.

La petite troupe se dispersa pas à pas, et Georges, Octave et Berton, se virent contraints de chercher un asile dans la campagne.

III.

Dans son malheur, Berton trouva plus de sympathies que dans sa fortune; il s'était réfugié dans les bois, mais il avait trouvé à plusieurs reprises chez un notaire de Gennel, nommé Delalande, un refuge contre les poursuites dont il était l'objet. Octave et Georges ne le quittaient que rarement, et tous les trois tentaient à renouer les fils brisés de la conspiration. Ils s'étaient attaché un chirurgien, du nom de Grandménil, lequel avait pris une part active à l'insurrec-

tion, et avait toujours fait preuve de courage et d'adresse dans toutes les missions qui lui avaient été confiées.

Ces cinq hommes formaient un noyau énergique, et Delalande, Octave, Georges, Grandménil, s'évertuaient à trouver chaque jour de nouvelles ruses pour parvenir à soustraire le général Berton à toutes les recherches.

Malheureusement la trahison veillait, et il fallait bien qu'il succombât.

Une nuit, Grandménil, après avoir quitté le général et ses amis qui soupaient à Gennel, retournait seul à Thouars, où l'appelaient quelques malades, quand au détour du chemin, il rencontra le major Bellefonds.

Le major avait disparu pendant tout le temps qu'avait duré l'échauffourée, nul n'avait eu de ses nouvelles, et on le croyait reparti pour Paris. Mais le major savait admirablement son rôle, et il se cachait au moins avec autant de prudence que le général.

Le major alla droit à Grandménil, il le salua comme une vieille connaissance. Le chirurgien le regarda d'un air étonné, et plein de soupçons, il se tint sur ses gardes.

— Parbleu! s'écria le major, il y a longtemps, cher monsieur, que je désirais vous parler, je me félicite de vous avoir enfin rencontré.

— Qu'y a t-il donc? demanda Grandménil en fronçant le sourcil

— Oh! presque rien.

— Un malade à soigner ?

— Mieux que cela.

— Qu'est-ce alors !

— Il s'agit de votre avenir, monsieur, de votre propre avenir... on m'appelle le major Bellefonds.

— Ce nom m'est inconnu...

— Je le crois bien, mais l'homme qui le porte est tout disposé à

vous rendre service, quoique vous ne le connaissiez pas, et si vous y mettez un peu de bonne volonté, l'affaire ne sera pas longue à traiter.

— Parlez!

— Voici... vous êtes jeune, vous avez du talent, du courage, de l'énergie, et cependant voilà près de dix années que vous végétez ici ; j'ai mieux que cela à vous offrir.

— Qu'est-ce que cela signifie?

— Eh mon Dieu, ce que je vous dis, vous vous l'êtes dit vous même mille fois, et cela n'a rien d'étonnant; eh bien monsieur Grandménil, demain si vous le voulez, cette position précaire qui vous est faite changera complétement; demain, vous aurez une fortune, une place assurée, une existence heureuse, assurée, pour vous et vos enfants; cela vous convient-il?

— Mais je ne comprends pas.

— C'est cependant bien clair.

— Expliquez-vous.

— Puisque vous voulez que je parle avec franchise, je vous dirai sans détour, que le gouvernement est décidé à user de rigueur envers les conspirateurs ; que le général prend des précautions inutiles pour se cacher, que la police sait à quoi s'en tenir, qu'elle sait où il se retire, lui, Octave Dillon et Georges Derval, qu'elle vous connaît aussi bien qu'eux, qu'enfin, demain, si elle le veut, elle aura sous sa main les derniers débris de la conspiration de Thouars.

Pourquoi ne le fait-elle pas seule, alors? dit Grandménil.

— Pourquoi ! c'est qu'elle craint de manquer le général, et qu'elle veut le prendre vivant... A la rigueur, ce n'est donc pas une trahison que je vous demande, car le général sera pris dès qu'on le voudra, ce qu'on vous demande, c'est d'aider le gouvernement à s'emparer de sa personne, et je ne doute pas, que si vous voulez réfléchir un moment, vous ne me secondiez dans cette affaire.

— Vous pourriez vous tromper, monsieur le major.

— Je ne crois pas.

— Cependant, je vous jure.

Cependant, je vous affirme, monsieur Grandménil, que votre intérêt est profondément engagé dans cette affaire, le gouvernement est décidé à sévir, et je ne dois pas vous cacher qu'en cas de refus, avant quelques minutes, vous allez être arrêté.

— Quelques minutes?

— Sans doute.

— Mais je suis armé!..

— Moi, je ne le suis pas.

— Eh bien?

— Eh bien, il y a là, à deux pas, quelques hommes qu'un simple signal appellerait ici, et qui ne vous feraient aucun quartier... ainsi, voyez, monsieur Grandménil, réfléchissez, et dites-moi si vous consentez à me prêter votre appui dans cette circonstance.

Grandménil laissa tomber sa tête sur sa poitrine; il était affreusement pâle; une émotion poignante faisait trembler ses lèvres.

— Et vous m'assurez, dit-il enfin, que le général est perdu!

— Perdu, c'est le mot... il s'agit seulement de le prendre.

— Et il ne lui sera fait aucun mal.

— Aucun, cela ne servira qu'à élever votre fortune.

— Le gouvernement a donc des intentions sur moi?

— Demain même, vous serez nommé chirurgien de l'école de cavalerie, et le gouvernement n'en restera pas là.

— Alors...

— Vous consentez?..

— Puisque vous ne me laissez pas le choix.

— A la bonne heure... voilà qui est bien... dit le major en touchant les mains de Grandménil, et soyez certain que le gouvernement saura vous tenir compte des services que vous lui aurez rendus. Allez donc à Thouars, comme si rien ne s'était passé entre

nous, et demain, à pareille heure, vous me trouverez ici, et je vous expliquerai quels moyens j'entends employer pour nous emparer de la personne du général.

Grandménil partit, et le lendemain, vers minuit, il arriva à la demeure du notaire de Gennel.

Octave, Georges et Berton l'attendaient; on s'enquit avec curiosité de ce qui se passait à Thouars, de ce que disaient les journaux, enfin de tous les propos que tenaient leurs ennemis.

Grandménil répondit que l'échauffourée avait produit plus d'effet qu'on ne pouvait s'y attendre; leurs ennemis étaient consternés; bon nombre de gardes nationaux de Saumur et des villes environnantes, avaient hautement témoigné leurs sympathies pour la cause qui avait succombé; il finit en laissant entrevoir à Berton que tout espoir n'était pas perdu, et que peut-être, ils étaient à la veille de relever leur entreprise, et cette fois, avec des chances certaines de réussite.

Berton n'en demandait pas tant; il écouta ces récits avec avidité, et les assurances de Grandménil ne tardèrent pas à le convaincre.

D'ailleurs ce dernier, soutenu par Octave et Georges qui le croyaient sincère, alla encore plus loin.

Il annonça qu'un nouveau régiment de carabiniers venait d'arriver à Chateaudun, et que l'association des Carbonari comptait dans ce régiment bon nombre d'hommes dévoués, qu'avec un secours aussi puissant, il serait facile de s'emparer de la ville et d'entrainer l'école.

Berton, nous l'avons dit, était doué d'une imagination vive et impressionnable; les assurances qu'on lui donnait, répondaient si bien à l'attente de son cœur, que tous ses doutes disparurent; il remercia Grandménil avec effusion, et Octave et Georges partageant son enthousiasme, cette nuit passa comme un rêve nocturnel

Le chirurgien lui avait parlé d'un sous-officier nommé Wœlfel, comme d'un homme énergique et propre à diriger les préparatifs

d'un mouvement pareil à celui qu'ils méditaient, et le général manifesta aussitôt le désir d'être mis en rapport avec cet homme.

D'abord Berton ne se rendit aux entrevues que sous un nom supposé. Wœlfel se trouvait seul au rendez-vous. Mais bientôt il fit entendre au général qu'il était nécessaire que plusieurs de ses camarades s'entendissent avec lui, et Berton y consentit.

Cette entrevue fut fixée à quelques jours de là, dans une maison de campagne isolée, où devaient se trouver quatre sous-officiers déguisés en chasseurs.

— Pendant que vous chasserez, dit Berton à Wœlfel, Octave Georges et moi, nous ferons la pêche, et je veux vous faire manger du poisson pris et apprêté par moi !

Au jour et à l'heure convenus, les sous-officiers arrivaient en effet, avec leurs fusils de chasse. Wœlfel entre, pendant que le général, fidèle à sa promesse, tenait lui même, sur le feu, la poêle où se faisait la matelotte.

Georges l'assistait.

— Pardieu, s'écria-t-il en les voyant entrer, vous me trouvez en besogne, et m'en ferez compliment.

Wœlfel court à lui et l'embrasse : aussitôt les trois sous-officiers qui l'accompagent arment leurs fusils et couchent en joue le général. Alors Wœlfel se retire à quelques pas, et le couchant en joue à son tour :

— Vous êtes mon prisonnier, lui dit-il, général, je vous arrête.

D'abord Berton veut rire de cette plaisanterie, mais comme il allait répondre par des paroles de gaieté à l'action de Wœlfel, un coup de feu se fait entendre à la porte de la maison [1].

Georges traverse rapidement le groupe des sous-officiers, et arrive à temps pour recevoir Octave dans ses bras, et apercevoir le major Bellefonds qui relevait son fusil.

[1] Paris révolutionnaire.

Tout était perdu.

Un détachement de carabiniers cernait la porte; Georges rentra précipitamment dans la ferme, tua un des sous-officiers qui se tenaient debout devant le général, et profitant du désordre inséparable d'une pareille scène, il s'esquiva en sautant par la fenêtre.

Quant au général, il ne chercha pas à se défendre, et sans adresser à Wœlfel la moindre parole de mépris ou de reproche, il se constitua prisonnier. Il fut conduit aussitôt à Saumur, d'où on le transféra bientôt à Poitiers.

Son procès fut aussitôt commencé et il fut condamné à mort!

Octave était mort sous le coup, Georges avait disparu; ce n'est pas que ce dernier tînt précisément à la vie, mais il avait eu le temps d'apercevoir et de reconnaître le major Bellefonds avant de s'enfuir, et il voulait se venger!

Le major, cela n'était plus douteux, le major était le traître qui les avait tous vendus, et Georges voulait le punir.

Pendant quelques jours il erra à travers la campagne qui environne Thouars et Saumur; puis, quand il se fut assuré que le major était parti pour Paris, il quitta le pays et gagna la capitale.

A Paris, il était plus facile de se soustraire aux poursuites; par surcroît de précaution, Georges s'était fait, au visage, une balafre qui le rendait méconnaissable, et ainsi défiguré, il pouvait en toute sécurité parcourir en plein jour tous les quartiers de la capitale.

Une nuit, il venait de quitter le Palais-Royal, qu'il fréquentait souvent dans l'espérance d'y rencontrer le major, lorsqu'en entrant dans la rue Richelieu, il se trouva face à face avec l'agent secret de la police.

Georges ne put retenir un cri. — Le major le considéra avec attention.

— Dorval! s'écria-t-il enfin d'une voix enjouée.

— Moi-même, répondit Georges.

— Pardieu ! je vous croyais mort.

— Pas encore.

— Et d'où venez-vous?

— De Thouars !

— Ah! vraiment, eh bien, mon cher ami, si vous voulez, il y a encore une bonne entreprise à tenter.

— Qu'est-ce à dire?

— Ne comprenez-vous pas?

— Expliquez-vous.

— Eh bien, une affaire semblable va se passer à Béfort, et si vous voulez...

— Misérable, murmura Georges d'une voix sombre, tu m'as donc cru capable.

— De quoi donc? fit le major.

— Major Bellefonds, reprit Georges avec éclat, vous êtes un lâche et un misérable; vous m'avez fait entrer dans une conspiration pour en être le traître, vous avez tué Octave à bout portant, quand il était sans défense, vous êtes un lâche, entendez-vous, et c'est moi qui me suis chargé de venger en même temps, et Octave, et le général Berton.

— Georges...

— Tais-toi !...

— Que voulez-vous faire?...

— Je veux, du moins, te mettre à jamais dans l'impossibilité de nuire aux hommes de cœur qui pourraient croire encore à ta parole; à vous, major Bellefonds, pour Octave et pour le général Berton !

En disant ces mots, Georges tira un poignard de son sein, et avant que son adversaire eût eu le temps de se mettre en défense, il le lui plongea tout entier dans la poitrine.

Le major tomba mort sans proférer une parole.

CHAPITRE IV.

Suite des Carbonari. — M. Langlois. — Léa Langlois. — Premier amour. — Lucien Gérard. — Le congé, — La promenade. — Tentation. — Encore les *bons cousins* — Fantasmagorie. — Lanterne magique. — Pièce curieuse. — Le grand élu. — Honneur, vertu, probité. — M. Abel des Roches.

A peu près vers la même époque, vivait près de Béfort un vieillard d'une soixantaine d'années, qui avait été autrefois fournisseur des armées, et qui s'était retiré avec sa fille, charmante enfant de seize ans, dans une sorte de château féodal. M. Langlois habitait les environs de Béfort depuis la rentrée des Bourbons, et il ne s'occupait, en apparence du moins, que de ses propriétés, de sa fille et des nombreux domestiques qui l'entouraient.

Mais M. Langlois avait de singulières manies, comme nous le verrons bientôt.

Léa, sa fille, était bien alors, la plus délicieuse créature qu'une imagination de poëte ait jamais rêvée; d'une taille frêle et délicate, Léa était blonde comme Eve, elle avait deux beaux yeux qui semblaient réfléter la pure sérénité du ciel, et quand ses deux lèvres s'entr'ouvraient par un franc et beau sourire, c'était pour laisser apercevoir une double rangée de dents d'une blancheur éblouissante!

Léa n'avait jamais quitté son père, et depuis qu'elle était au monde, jamais le moindre chagrin n'avait troublé sa belle âme tranquille, jamais un nuage n'avait passé sur son front si pur, jamais une larme n'était tombée de ses yeux!

Léa allait à travers la vie comme dans une fête enchantée, avec la gaieté insouciante de la jeunesse, l'ivresse folle d'une âme chaste et pure; le matin, elle courait à travers le parc plein d'ombre, écoutant le chant matinal des oiseaux sous les feuilles vertes, poursuivant les papillons voyageurs, saluant le soleil éclatant qui montait dans les cieux, heureuse de l'air, du jour, de l'harmonie qui émane de toutes choses.

Pendant longtemps, telle avait été la vie de la jeune fille : son père la regardait en souriant; il la suivait de loin, et observait avec orgueil le développement mystérieux que chaque jour apportait à sa beauté.

Léa était belle, mais elle n'y prenait pas garde : les cheveux flottant sur ses épaules, une gaze légère roulée autour de son col, elle ne se doutait pas de sa beauté!... elle ne voyait guère que ses domestiques, son père, et quelques amis de M. Langlois, vieux débris de l'empire, qui ne pouvaient plus guère inspirer de coquetterie à une enfant de quinze ans!...

Un jour cependant, tout cela changea comme par enchantement.

Léa devint tout à coup plus soucieuse; on la vit moins souvent courir et folâtrer dans le jardin; elle ne courait plus comme une

enfant après les papillons; elle prenait moins de plaisir à écouter le chant des oiseaux sous la feuillée!

Que dire?

Depuis quelque temps, une transformation mystérieuse s'était opérée chez la jeune fille; l'enfant était devenue femme; elle aimait!

Un jour, un jeune homme, qui portait l'uniforme de l'armée, était venu chez M. Langlois; c'était le fils d'un vieux soldat de l'empire, que son père avait recommandé, en mourant, au fournisseur; le jeune Lucien Gérard avait longtemps négligé de se présenter à M. Langlois, mais son régiment étant venu tenir garnison à Béfort, il n'avait pas hésité, il était venu!

Lucien avait vingt-cinq ans! Il était grand, bien pris dans sa taille, et portait, avec une réelle distinction, l'uniforme de sous-lieutenant : il avait les yeux vifs et doux, une moustache noire, une voix brève, mais qui avait plus d'une inflexion suave; il parla peu, se montra d'une réserve extrême, fut cependant très-empressé auprès de la jeune fille, et quand il partit, Léa s'étonna naïvement que le temps lui eût paru si court.

Pour elle, c'était comme une initiation à l'amour; jamais encore elle n'avait éprouvé un pareil trouble, une semblable satisfaction; il lui sembla que les heures s'étaient écoulées si rapidement que c'est à peine si elle avait eu le temps d'entendre Lucien; mais elle se rappelait bien ses traits; ils étaient profondément gravés dans sa mémoire; elle ne devait plus les oublier.

A partir de ce jour, ce fut pour elle une existence toute nouvelle. Chaque fois que quelqu'un paraissait à la grille du parc, elle levait vivement la tête en rougissant, espérant peut-être voir poindre à l'horizon l'uniforme que l'on avait trouvé si charmant; mais c'était quelques domestiques ou quelques vieux amis de M. Langlois, et la pauvre Léa reprenait impatientée sa lecture interrompue.

Lucien revint cependant, non pas assez souvent pour devenir

indiscret, mais assez souvent pour donner de lui l'idée de croire qu'il prenait quelque plaisir dans la compagnie de ses hôtes.

Peu à peu les relations devinrent moins cérémonieuses : Léa n'était presque qu'une enfant encore; elle commença par l'appeler monsieur, puis monsieur Gérard, puis monsieur Lucien : Lucien, de son côté, trouva cette suite d'appellations à son goût, et il suivit l'exemple qu'on lui donnait. Il appela d'abord Léa, mademoiselle, puis mademoiselle Léa... Enfin, cela marcha si bien qu'au bout d'un mois de visites, de promenades dans le parc, de musique au piano, Lucien disait Léa tout court, et Léa, Lucien.

Comment cela était-il venu? ni Lucien ni Léa n'auraient pu le dire; mais qui aurait songé à le leur demander? eux-mêmes ne s'en apercevaient pas!...

Ils s'aimaient depuis bien des semaines déjà, que Léa ne s'en doutait pas, et que Lucien lui-même se demandait encore s'il n'était pas temps de rompre ce jeu innocent, qui pouvait peut-être l'entraîner trop loin.

Lucien songeait, en pensant ainsi, qu'il était sans fortune, et que Léa était la fille unique d'un vieillard qui n'avait pas moins, disait-on, de soixante mille livres de rente!

Cependant, ces jeux, tout innocents qu'ils étaient, ne pouvaient continuer éternellement ainsi, et, un beau matin, Lucien se réveilla avec l'idée bien arrêtée de cesser toute relation avec Léa.

Lucien était un honnête jeune homme, qui n'eût jamais consenti à abuser de la naïveté de Léa; il l'aimait de toutes les forces de son âme; la résolution qu'il prenait devait jeter pour longtemps le trouble dans son existence, mais il ne pouvait plus longtemps continuer de pareilles relations sans compromettre son honneur.

Toutefois, comme il ne voulait pas être taxé d'impolitesse dans une famille qui l'avait accueilli avec tant de bienveillance, il résolut d'aller trouver M. Langlois, de lui annoncer son départ pour quelque

temps, et de faire comprendre à Léa elle-même le motif réel, sérieux d'une pareille détermination.

Il sollicita donc de son colonel un congé qu'il obtint, et il partit.

C'était le matin; le ciel étendait au-dessus de sa tête sa belle tenture bleue, frangée de nuages blancs; l'air était frais et plein des premiers parfums du jour; tout semblait rire et chanter autour de lui.

Lucien était triste cependant.

Au moment d'accomplir son sacrifice, il sentait combien il lui coûtait; au moment de se séparer éternellement de Léa, il comprenait à quelle profondeur l'amour qu'elle lui avait inspiré avait pénétré son cœur.

C'était la première fois qu'une pareille mélancolie s emparait de son esprit, et il se trouvait impuissant à la combattre. Quand il passa la grille du parc, il était plein d'irrésolutions, et le courage était près de l'abandonner.

Léa était à la fenêtre du salon; un secret instinct de son cœur lui avait dit que Lucien viendrait ce jour-là, et elle l'attendait avec confiance.

Elle courut au-devant de lui, et l'amena dans le cabinet de travail où se tenait son père jusqu'à l'heure du déjeuner.

M. Langlois parut presqu'aussitôt que sa fille; il serra avec une cordialité touchante les mains du jeune officier, le remercia d'avoir songé à eux, et le retint pour plusieurs jours.

Lucien se laissa faire, attendant qu'une occasion favorable se présentât pour parler à Léa, et lui faire part de ses résolutions...

Après le déjeuner, M. Langlois prétexta quelques ordres à donner, et disparut.

Les deux jeunes gens, une fois libres, quittèrent le château et gagnèrent le parc.

Cependant, plus il avançait dans cette journée solennelle, plus Lucien semblait hésiter sur le parti à prendre. Léa était si jolie; elle

se montrait si heureuse de le voir, de lui parler; toutes ses actions, tous ses gestes, ses paroles, ses regards, disaient avec une naïveté si touchante l'amour dont son âme était pleine, que Lucien s'arrêtait ému, et que les paroles venaient expirer sur ses lèvres.

Il était aimé; il n'en pouvait plus douter, tout le lui disait; et il allait d'un même coup déchirer le cœur de la pauvre enfant et le sien. Cependant son honneur parlait plus haut; il réunit tout son courage, et prenant tout à coup un air grave et presque solennel, il fit asseoir Léa près de lui, et s'emparant de ses deux mains :

— Léa, lui dit-il d'une voix que l'émotion faisait trembler, Léa, depuis ce matin, je veux vous parler, et je n'ose pas; me pardonnerez-vous d'interrompre un moment nos jeux d'enfant, pour vous parler un langage qui vous étonnera peut-être, mais que je ne puis tarder plus longtemps à vous faire entendre.

— Comme vous êtes pâle! Lucien, dit Léa interdite.

— Je suis bien profondément ému, Léa, poursuivit le jeune homme, depuis ce matin j'hésite à vous dire tout ce qui se passe en mon cœur; mais il faut cependant que je m'explique, car un plus long silence serait une déloyauté; Léa, je vais partir.

— Partir! fit Léa en joignant les mains avec épouvante.

— Oui, Léa.

— Votre régiment quitte Béfort?

— Non, c'est moi qui quitterai le régiment.

— Mais pour quel motif, sous quel prétexte?

— Faut-il vous dire!...

— Ah! parlez! parlez! Lucien, je vous en prie.

— Eh bien! Léa, je veux partir, je veux m'éloigner de ces lieux, parce que chaque jour mon mal augmente, et que bientôt je ne serai plus maître du secret que j'ai réussi à cacher jusqu'à présent à tous les regards... Léa, je vous aime!...

— Lucien!...

— Je vous aime! Léa, et pardonnez-moi de vous le dire sans détour, avec franchise; cet amour sera désormais le seul rêve de ma vie, mon seul bonheur... mais il ne me fera jamais oublier ce que je dois à votre père, à vous, à moi-même.

— Ah! que dites-vous, Lucien?

— Écoutez-moi, mon amie, poursuivit le jeune officier après quelques minutes de silence pénible, écoutez-moi, avec toute la bonté de votre cœur... Léa, je vous aime comme je n'ai jamais encore aimé personne; l'amour que vous m'avez inspiré fera le bonheur ou le désespoir de mon existence, mais il ne peut m'aveugler à ce point, de devenir un malhonnête homme.

— Expliquez-vous!

— Vous le savez, Léa, je suis pauvre, je n'ai à moi que mon épée, et je ne puis espérer, dans ce temps de calme, de me créer une position brillante sur les champs de bataille. Une distance immense nous sépare donc, et malgré l'amitié que m'a toujours témoignée votre père, je suis certain qu'il ne consentira jamais à me donner votre main.

— Et c'est là, Lucien, ce qui vous épouvante?

— N'est-ce point assez?... cet obstacle n'est-il pas insurmontable?

— Peut-être.

— Que dites-vous?

— Écoutez-moi, à votre tour, reprit Léa avec un sourire charmant; vous venez de me dire que vous m'aimiez, et, dans la situation critique où vous vous trouvez, je ne veux vous rien cacher de mes sentiments; Lucien, moi aussi je vous aime!...

— Léa!...

— Mon père, vous ne l'ignorez pas, vous avez pu vous en apercevoir, est pour moi d'une bonté inépuisable, et je ne sache pas qu'il ait jamais refusé de satisfaire aucun de mes caprices.

— C'est sa bonté même qui m'effraie.

— Sans doute, ni vous, ni moi ne voudrions en abuser; et puis le mariage est une chose grave, n'est-ce pas, et peut-être y aura-t-il bien des considérations qui l'empêcheront de vous donner son consentement...

— C'est ce que j'ai pensé, c'est ce qui m'épouvante, me désespère!...

— Eh bien! rassurez-vous, Lucien; si je connais les qualités excellentes de mon père, je connais aussi ses petits défauts, et si vous voulez suivre en tout point mes conseils, si vous voulez enfin m'obéir d'une manière absolue, j'ai lieu d'espérer que peut-être...

— Ah! serait-ce possible! s'écria Lucien; mais ce serait le bonheur! Léa, ne me bercez pas d'une pareille illusion... si elle ne doit jamais se réaliser.

— Essayons toujours, Lucien, répondit Léa en mettant sa main dans celles du jeune officier, et si nous ne réussissons pas, nous n'aurons du moins, ni l'un ni l'autre, rien à nous reprocher.

— Ah! vous êtes un ange! dit Lucien en baisant avec transport les mains que la jeune fille lui abandonnait.

Quelques heures après, Lucien abordait M. Langlois, lui exposait franchement l'état de son esprit et de son cœur, et lui demandait catégoriquement la main de sa fille.

Lucien, malgré les assurances de Léa, s'attendait à un refus bien clair; mais, à son grand étonnement, M. Langlois sourit, resta quelques minutes sans répondre, et finit par prendre le jeune officier par le bras, et l'entraîner sous les allées ombreuses du parc. Lucien se laissa faire, et ils atteignirent ainsi une partie du parc entièrement isolée, et que l'on n'avait pas l'habitude de prendre pour but de promenade.

Une fois arrivés là, M. Langlois s'arrêta, et fit asseoir Lucien près de lui.



LUCIEN ET LÉA.



— Lucien, lui dit-il alors, la demande que vous m'avez faite ne m'étonne ni ne me blesse, je trouve tout naturel que l'on soit amoureux de Léa, ma fille, qui est une charmante enfant, et qui fera le bonheur de son mari. Je suis certain d'avance, mon ami, que vous rendriez ma fille heureuse si je vous la confiais, et, bien que vous soyez sans fortune, j'aimerais mieux vous la donner à vous qu'à tout autre... Mais, ceci une fois bien posé, mon ami, je dois entrer dans un autre ordre de considérations.

— Ah! parlez! parlez! s'écria Lucien, qui commençait à renaître à l'espoir.

— Eh bien! dans les circonstances politiques où nous nous trouvons, vous ne trouverez pas mauvais que j'hésite, et qu'avant de rien décider, avant de rien répondre de précis, je vous demande...

— Ah! je suis prêt à répondre! fit Lucien.

— Vous savez, mon ami, poursuivit M. Langlois, que j'ai toujours regretté le grand homme que nous avons perdu, et auquel, nous autres, vieux débris de l'Empire, nous devons toute notre fortune... Jamais! au grand jamais! je ne pourrai accepter sans protestation énergique le gouvernement que la France subit en ce moment! Vous qui êtes le fils d'un vieux soldat, Lucien, ne pensez-vous pas comme moi?

— Je suis soldat, répondit simplement le jeune officier, et j'ai juré obéissance à mes chefs, fidélité au roi.

— Mais, enfin, ne préféreriez-vous pas servir un autre gouvernement, servir un autre drapeau?...

— Je ne me suis jamais interrogé à ce sujet.

— Eh bien! écoutez-moi, Lucien; moi, je n'ai pu rester aussi calme que vous paraissez l'être; j'ai fait des démarches actives, je me suis, depuis longtemps déjà, mis en rapport avec les chefs de l'opposition libérale, et dans ce moment... je conspire.

— Vous! fit Lucien effrayé et en jetant un regard soupçonneux autour de lui.

— Oui, moi, mon ami. Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de tout ce qui se passe de tous côtés, une sourde agitation règne d'un bout à l'autre de la France; c'est un immense feu qui couve, et qui bientôt doit éclairer le pays tout entier!... Il y a dans les rangs de l'association des *Charbonniers* tout une population jeune, aventureuse, audacieuse; au signal donné, elle se lèvera tout entière, le drapeau tricolore à la main, et alors malheur à ceux qui tenteront de nous arrêter dans notre route!...

— Ce que vous dites m'effraie, interrompit Lucien; car enfin le gouvernement est sans doute informé des menées des libéraux, et il a pris ses mesures pour écraser toute insurrection...

— Soit! Lucien, c'est votre opinion, ce n'est pas la mienne, je ne veux pas discuter; mais je tenais à vous dire tout cela, pour vous mettre en demeure de réfléchir... Je vous le répète donc, je serais très-disposé à vous accorder la main de Léa, mais pour rien au monde je ne vous la donnerais, si je devais, au jour du combat, vous rencontrer dans les rangs de mes ennemis.

La conversation en resta là pour ce jour, et Lucien se hâta d'aller la rapporter tout entière à Léa.

Il était encore tout ému, et la jeune fille ne put cependant s'empêcher de sourire en l'écoutant parler.

— Rassurez-vous, dit-elle enfin à son amant, rassurez-vous, Lucien, la manie de mon père est plus amusante que dangereuse: aussi je vous invite à dire comme lui, et à accepter toutes les propositions qu'il vous adressera.

— Mais c'est trahir la foi jurée!

— Non, mon ami, croyez-moi, faites ce que je vous conseille, et soyez certain que jamais je ne voudrais vous engager à faire une chose qui ne fût ni loyale ni honnête.

Lucien ne fit pas davantage d'observations, il se laissa faire, promit à M. Langlois tout ce qu'il exigea de lui, et consentit, en dernier lieu, à être solennellement initié aux mystères de l'association de la Charbonnerie.

M. Langlois n'en demandait pas plus, et il lui promit en revanche qu'il ne mettrait pas d'obstacle à son mariage avec sa fille.

II.

Le lendemain, Lucien sortit vers onze heures ou minuit, du château de M. Langlois et gagna la campagne. Il était couvert d'un long manteau; un chapeau à larges bords couvrait son front.

Pendant quelque temps, il suivit les sentiers battus sans rencontrer la moindre personne; tout était calme et silencieux autour de lui; la lune éclairait doucement le paysage qui l'entourait; le jeune officier marchait d'un pied ferme, et sans éprouver la moindre émotion.

Enfin, il arriva à un endroit où la route se bifurque tout à coup; Lucien parut se consulter un moment, puis enfin, il franchit résolûment le fossé qui le séparait des champs voisins, et s'élança à travers la plaine.

Il erra ainsi encore quelque temps sans aucune direction bien précise, et finit par atteindre un petit bouquet d'arbres qui se détachait du milieu de la plaine, comme une fraîche oasis; Lucien regarda autour de lui si personne ne l'avait suivi, et il se fraya aussitôt un passage à travers les broussailles.

Mais il avait à peine fait quelques pas qu'il fut arrêté.

— Où vas-tu? lui dit une voix formidable qui sembla sortir de dessous terre.

— Ah! ah! fit le jeune officier, il paraît que c'est ici.

Et sans chercher à distinguer son interlocuteur :

— Je vais trouver les bons cousins, répondit-il d'une voix qui ne cédait en rien à celle qui s'était déjà fait entendre.

— Pourquoi?

— Pour y apprendre les vrais principes de la vertu.

— Qu'as-tu remarqué en venant ici?

— Un tronc d'arbre sur lequel étaient cinq bases bien appuyées et bien édifiées.

— Quelles sont ces bases principales.

— Le petit drap, l'eau, le feu, le sel et le christ.

— Que signifie le petit drap?

— Celui où je serai enterré après ma mort.

— Que signifie l'eau?

— Celle qu'on jettera sur mon corps quand je ne serai plus.

— Que signifie le feu?

— Les chandelles qui s'allumeront autour de mon cadavre.

— Que signifie le sel?

— La terre dans laquelle je serai enseveli.

— Que signifie le christ?

— La croix qui se portera en procession devant mes dépouilles mortelles.

— C'est bien... tu es digne, par ces premières réponses, d'être compris au nombre des bons cousins... viens, et laisse-toi conduire.

Un homme sortit alor des broussailles où il s'était tenu caché pendant ce mystérieux entretien, il banda les yeux du jeune officier, et le prenant par la main, il le fit sortir du bouquet d'arbres, et le mena à travers la campagne.

Cette nouvelle course dura à peu près une demi heure, au bout de laquelle les deux hommes s'arrêtèrent.

Lucien fut alors débarrassé de son bandeau, et il remarqua qu'il se trouvait à quelque distance de l'endroit même d'où il était parti.

Mais c'est à peine s'il eut le temps de faire cette observation, car son cicérone reprit gravement :

— Écoute, nous allons descendre dans les entrailles de la terre, pour nous purifier au contact de tous les éléments, et nous rendre dignes de travailler à la régénération de l'humanité; homme, si tu sens ton cœur disposé à la faiblesse, arrête-toi; ne nous suis pas dans cette voie souterraine; retourne dans le séjour d'où tu viens.., mais si, au contraire, ton âme est robuste et est disposée à braver les dangers qui t'attendent, viens et apprête-toi à combattre.

— J'irai jusqu'au bout, répondit Lucien avec un sourire.

L'homme lui prit aussitôt la main, et ils se remirent en marche une seconde fois. Seulement au bout de quelques secondes, Lucien sentit une seconde main se substituer à la première, et il crut distinguer, malgré l'obscurité profonde qui l'entourait, qu'il avait affaire à M. Langlois lui-même.

Ils descendaient en ce moment les degrés d'un escalier étroit et sombre.

Après avoir descendu une vingtaine de marches environ, une porte se présenta : M. Langlois y frappa trois coups discrets; la porte s'ouvrit.

Derrière ses battants, se tenaient deux hommes de grande taille qui portaient à la main des flambeaux et des épées nues.

Lucien trouva que ces deux hommes ressemblaient fort aux deux jardiniers du château.

M. Langlois prononça quelques paroles mystérieuses qui avaient un fort parfum de cabale; les deux jardiniers s'inclinèrent respectueusement et relevèrent leurs glaives.

— Passez! fit M. Langlois, et surtout ne vous effrayez pas.

Lucien sourit; il franchit la pièce où se tenaient les deux jardiniers, et qui était une sorte d'antichambre souterraine.

Dès qu'ils eurent passé le seuil, la porte se referma derrière eux, avec un fracas réellement diabolique.

— Où sommes-nous? demanda Lucien.

M. Langlois eut un petit rire contraint.

— N'ayez pas peur, répliqua-t-il tout bas, les monstres que vous allez voir ne sont terribles que pour les traîtres!... Ce sont des épreuves que j'aurais voulu vous épargner, mais elles sont indispensables, et tout bon cousin doit s'y soumettre.

— Oh! je m'y soumets de grand cœur, dit Lucien.

Un craquement se fit autour de la chambre; on eût dit que les murailles allaient cesser de soutenir la voûte.

En même temps une lueur circulaire apparut, indécise d'abord, puis rouge, puis blanchâtre.

Sur ce fond éclatant, des ombres grises se dessinèrent. — C'etaient des masses confuses qui ne représentaient aucun objet distinct; mais elles approchaient doucement, doucement, et leur marche silencieuse et muette convergeait vers un centre commun, qui était le point où se tenaient M. Langlois et Lucien.

En approchant, les formes se dessinaient plus nettement; elles prenaient des apparences humaines; vous eussiez dit un cercle de personnages vêtus de blanc, qui allait se rétrécissant toujours et toujours se resserrant. C'étaient bien des hommes; on distinguait leurs longs vêtements gris, que drapaient leurs plis affaissés, et qui ressemblaient à des suaires.

Mais la lueur s'éteignit. — Quand elle reparut, après quelques secondes, sa teinte verdâtre emplissait sa chambre de reflets livides.

Ces personnages étranges, alignés en cercle, étaient maintenant immobiles; ils n'avaient plus leurs longs manteaux, et la lumière verte éclairait les ossements à jour de leurs poitrines.

C'était un cordon de squelettes.

Chacun d'eux avançait sa main décharnée dans une attitude menaçante, et leurs yeux vides semblaient fixés sur les deux arrivants.

— Que signifie ceci? dit Lucien en feignant d'avoir un frisson.

M. Langlois sourit, mais il ne répondit pas, ne voulant pas troubler, par quelques paroles oiseuses, la solennité de la cérémonie.

Une voix tomba de la voûte.

— Que ceux dont le cœur n'est pas pur, dit-elle, rebroussent chemin et retournent parmi les pécheurs; que ceux dont le cœur n'est pas à l'abri de la crainte, s'en aillent chercher la lumière du jour, et se réfugient parmi les faibles!

Les murailles craquèrent, les squelettes s'éloignèrent lentement, lentement...

Leurs formes devinrent confuses; puis on ne distingua plus rien qu'un cercle faiblement lumineux. Puis les ténèbres revinrent plus profondes.

Il y eut alors un moment de solennel silence, mais la comédie ne devait pas en rester là : presqu'aussitôt, les murailles se remirent à craquer; une lumière éblouissante envahit la salle; des flammes s'élançèrent de toutes parts, comme s'il se fût agi d'un véritable incendie.

— Le feu purifie, dit la voix de la voûte... Chrétiens songez à Dieu...

— Va-t-on nous assassiner! dit Lucien en riant.

— Mon ami, répondit M. Langlois, prenez patience, nous n'avons plus que quatre épreuves.

Un sifflement aigu se fit entendre; les flammes rouges allèrent où étaient allées les squelettes verdâtres.

— Il faut supporter tout cela, dit M. Langlois, pour être jugé digne d'entrer dans une *vente*. Quand on a passé par là, voyez-vous, on est naturellement capable de tout... rien n'effraie... on

braverait les jésuites en personne... Ah! ah! cela m'a coûté fort cher à établir, mais cela fonctionne bien... qu'en dites-vous?

Lucien ne savait trop si c'était de la part du juge simplicité ou moquerie. Il faisait noir comme dans un four... impossible d'observer les physionomies.

Lucien grommela une réponse amphibologique et fit appel à son sang-froid, pour soutenir vaillamment les autres épreuves promises.

D'ailleurs, M. Langlois avait à peine achevé de parler que les murailles craquèrent de nouveau, et le tableau changea.

Ce furent des sifflements épouvantables, des plaintes, des sanglots, mêlés à des hurlements de bêtes féroces. Des points sanglants apparurent çà et là dans la nuit. Ces points approchaient et brillaient davantage. C'était comme des charbons ardents. Et la salle s'éclairait peu à peu d'un jour douteux, faux, mobile, tout plein d'illusions et de reflets montants ; l'œil distinguait vaguement des choses effrayantes. — Ces prétendus charbons étaient les flamboyantes prunelles de toute une armée de monstres.

Il y avait des tigres, des lions, des loups, des panthères, et parmi eux des cadavres mutilés et sanglants qui venaient d'assouvir le terrible appétit des monstres. — Le sol était jonché de reptiles hideusement entortillés — des serpents, des vipères, des couleuvres agiles, et des dragons, montrant dans l'ombre les écailles miroitantes de leurs cuirasses.

— N'ayez pas peur, dit M. Langlois, tout cela n'est qu'une plaisanterie; mais voyez ce diable de serpent, comme il approche...

M. Langlois, malgré les exhortations qu'il adressait à son compagnon, et bien qu'il eût assisté souvent à de pareils spectacles, n'était pas tout à fait rassuré; il saisit le bras de l'officier.

La voix de la voûte dit :

« Ainsi sont les soutiens du despotisme, au milieu des monstres

qui emplissent le monde ; libéraux, aiguisez vos glaives et apprenez à frapper. »

Un dernier hurlement se fit, affreux, épouvantable, attaquant l'oreille comme un million de traits de scies.

Le lion rugit, le loup hurla, l'once frémit, le sanglier gronda, le tigre prolongea ses rauquements qui font trembler ; les chats sauvages miaulèrent, les taureaux mugirent, les hyènes glapirent. Sous la voûte, les chauves-souris grincèrent ; d'énormes oiseaux à tête humaine firent entendre des cris inconnus. Sur le sol, les serpents sifflèrent et agitèrent leurs perçantes crécelles. Il y avait des hennissements, des aboiements, des coassements, des huées. La création tout entière hurlait sous ces voûtes magiques.

Puis, tout se tut.

Les murailles craquèrent; l'obscurité se fit.

— Ne peut-on nous faire grâce du reste? demanda Lucien légèrement impatienté.

M. Langlois essaya de sourire.

— Ah! ah! dit-il, cela vous fait de l'effet! Je vous avais prévenu; jugez donc de ce que doivent endurer, à notre place, les pauvres garçons de néophytes qui ne s'attendent à rien... Il y en a qui font des maladies atroces... C'est très-ingénieux...

— Très-ingénieux, répéta Lucien.

— J'ai fait venir de Paris, tout exprès pour cela, un des plus fameux physiciens, un vrai sorcier, mon cher Lucien : il m'a pris fort cher ; mais, en définitive, tous ces monstres, toutes ces flammes ne nous reviennent pas à plus d'un napoléon la pièce;... et c'est solidement établi... Mais il faut bien faire quelques sacrifices pour la cause sainte de la liberté.

— C'est vrai, répliqua Lucien; mais il y a sacrifices et sacrifices.

M. Langlois ne comprit pas.

Les murailles craquèrent, mais cette fois rien ne parut; seule-

ment, le sol manqua tout à coup sous les pieds de Lucien et de M. Langlois, qui furent précipités d'une hauteur considérable.

C'était l'*épreuve de l'air*.

Lucien n'aurait point su se rendre un compte bien exact de la sensation qu'il éprouva; ses membres ne reçurent aucun choc appréciable, et pourtant, après cette chute, il se trouva sur la pointe aiguë d'un rocher entouré de vide, de tous côtés par le vide.

L'intrépide Langlois était toujours auprès de lui, pâle, mais gardant assez bien son équilibre. Leur situation était assurément effrayante. Le moindre faux mouvement pouvait les lancer dans un abîme sans fond.

— Ne craignez, dit M. Langlois, qui ne paraissait pas fort rassuré; tout cela n'est qu'illusion et fantasmagorie! Nous n'avons point changé de place et nos pieds, sont toujours sur le même plancher solide; mais tout cela est si parfaitement imité.

Lucien ne répondit pas; il était à bout de patience. La voix de la voûte mugit quelques paroles emphatiques; les murailles craquèrent, et l'on dut passer à d'autres exercices.

Ces momeries sont bien vieilles, presqu'aussi vieilles que le monde.

Depuis les prêtres égyptiens, elles ont effrayé les imaginations faibles et subjugué l'ignorance durant quarante siècles. La Pythie leur empruntait une bonne part de son prestige sous les voûtes païennes de Delphes. Elles aidaient merveilleusement à la prospérité de tous les établissements d'oracles, et nous les retrouvons, au Bas-Empire, jusque dans les palais des Césars dégénérés. Plus tard, elles mirent un peu de drame dans les monotones ténèbres des sociétés secrètes, qui tinrent toujours le poignard d'une main quelque peu tremblotante. Puis, de loges en ventes, ce fut une complète dégringolade. Elles tombèrent des grands souterrains de l'Allemagne féodale dans quelques caves de boutiquiers, où de

bonnes gens s'en amusent encore quand ils sont las de se disputer la consommation au piquet.

Il y a loin de la copie puérile et bourgeoise au redoutable original, bien loin de ces spectres en carton aux mortelles épreuves de l'antre de Trophonius, et des cavernes du moine de Memphis. Les prêtres de Thèbes la Superbe, et les magiciens qui menaient les grands mystères au temps des Pharaons, verraient de mauvais œil, sans doute, ces pauvres parodies, et leur baguette infernale ferait surgir peut-être de véritables monstres qui dévoreraient sans pitié tout le personnel de la représentation, initiés et machinistes.

On ne fit grâce à Lucien ni de l'épreuve de l'eau, ni de l'épreuve du feu. Les murailles craquèrent encore trois ou quatre fois; la voix de la voûte prononça une couple d'absurdes sentences. Puis, une main mystérieuse saisit Lucien dans l'ombre et l'entraîna rapidement.

— Ouf! fit M. Langlois.

Après ces épreuves formidables, ces flammes, ces monstres, ces poignards, le moins qu'on pouvait attendre, c'était une réunion composée de moines espagnols, de Francs-Juges allemands, de braves Vénitiens et de traîtres du mélodrame français.

M. Langlois avait disparu comme par enchantement au moment où l'on enlevait le jeune officier. Ce dernier se retrouva seul dans une vaste salle éclairée faiblement par une lampe d'opale.

Il n'y avait personne dans cette salle, mais au bout de quelques minutes, les deux portes du fond s'ouvrirent et deux hommes entrèrent.

Ces deux hommes étaient armés d'une hachette et d'un poignard, et portaient à la main un sabre en forme de flamme de feu de couleur d'or; ils apportaient à Lucien un vêtement complet de récipiendaire.

Ce vêtement se composait d'une paire de sandales, d'un turban, d'une tunique, et d'une ceinture *intérieure*.

Lucien revêtit à la hâte ces diverses pièces, et, quand il fut prêt, on le conduisit dans la salle de réception.

C'était une sorte de grotte profonde, qu'aucune lumière n'éclairait encore; quand les portes s'ouvrirent devant lui, il entendit un mouvement se faire à l'intérieur, et il s'arrêta :

— Bon cousin, premier éclaireur, dit le grand maître, dont il reconnut aussitôt la voix, quelle heure est-il?

— Respectable grand élu, répondit celui auquel cette question était adressée, le tocsin sonne de toutes parts, et retentit jusque dans la profondeur de notre grotte; je pense que c'est le signal du réveil général des hommes libres, et qu'il est minuit.

— Bon cousin, reprit le grand maître, à quelle heure doivent s'ouvrir nos travaux secrets?

— A minuit, respectable grand élu, lorsque les masses populaires, dirigées par nos affidés les bons cousins directeurs, sont rassemblées, organisées, marchent contre la tyrannie, et sont prêtes à frapper les grands coups.

La grotte s'éclaira alors tout d'un coup, jusque dans ses plus sombres recoins, et Lucien fut introduit.

Un long cordon de Carbonari faisait le tour de la grotte; tous étaient armés du glaive terminé en flamme, et jetaient sur lui des regards terribles. Le jeune officier reconnut dans ses redoutables adversaires la plupart des domestiques du château; il sourit.

M. Langlois siégeait au fond, sur un magnifique trône en bois doré; aucun voile ne masquait ses traits; il se tenait droit, haut, fier, comme un grand élu pénétré de l'importance des fonctions dont il est revêtu.

On avait fait la leçon au jeune récipiendaire; il s'avança, escorté

de ses deux gardiens, jusqu'au pied du trône, et s'inclina profondément.

— Respectable grand élu, dit-il en se relevant, ces épées, dont la pointe est tournée vers ma poitrine et semble menacer mes jours, ne me font pas trembler, n'éveillent en moi aucune crainte; mon cœur est à l'abri de la terreur, et c'est pourquoi je viens demander l'honneur d'être admis au rang des hommes forts qui composent cette *vente*.

— Qui donc es-tu? demanda M. Langlois.

— Je sers les tyrans.

— Et es-tu décidé à servir une autre cause?

— Je suis prêt.

— Veux-tu servir nos intérêts par tous les moyens possibles?

— Je ne serai qu'une épée entre vos mains, vous en dirigerez la pointe où vous voudrez.

— C'est bien! Écoute... et puissent tes réponses te concilier l'estime des membres présents.

Un murmure approbateur parcourut un moment l'assemblée, et, le silence s'étant rétabli de nouveau, M. Langlois reprit :

— Jeune homme, dit-il d'une voix de stentor, êtes-vous content d'être reçu bon cousin?

— J'en suis extrêmement satisfait, répondit Lucien du ton d'un écolier qui récite une leçon.

— A quelle fin?

— Par le zèle de m'instruire, par l'amitié que j'ai vouée aux bons cousins, et par le désir de les secourir dans leurs besoins.

— Quel âge avez-vous?

— Je suis né depuis ma réception dans la respectable Charbonnerie.

— Quel est le plus grand plaisir des bons cousins?

— Celui de pouvoir se secourir et aider.

— Quel est le signe de la barraque d'un bon cousin?

— La marque de trois coups de hachette.

— Pourquoi trois bons cousins assistaient-ils à votre réception?

— Pour démontrer le prêtre, le parrain, la créature que l'on baptise et la puissance de la Très Sainte-Trinité.

— Que signifie la Vendeta?

— Le jardin des Oliviers.

— Par quel chemin se rend-on à la Vendeta?

— Par le sentier de Daniel.

— Depuis quand la Charbonnerie est elle exempte de contributions?

— Depuis le temps de François Ier, roi de France.

— Pourquoi lui donna-t-il ce privilége?

— Parce que ce roi s'étant égaré à la chasse, il fut reçu dans une barraque de bon cousin et fort bien traité.

— Comment se nomment les bons cousins?

— Les Garçons de la Pelle.

— Quelle est la devise des bons cousins?

— Foi, Espérance, Charité.

— Quelle est la parole de la *vente?*

— Honneur, Vertu, Probité.

— C'est bien! dit M. Langlois, évidemment satisfait des réponses du récipiendaire; jamais peut-être, depuis que cette *vente* existe, aucun membre n'avait encore répondu avec tant de netteté. Jeune homme, la *vente* est contente, et le grand élu vous déclare *bon cousin!...*

Un mouvement se fit, tous les sabres se baissèrent, le cercle désarmé des Carbonari se rapprocha de Lucien, on lui fit prononcer le serment redoutable; puis, ses gardiens, ou *flammes*, vinrent le reprendre, et le reconduisirent jusqu'à la porte extérieure, après lui avoir toutefois fait changer d'habit.

Quoique Lucien fût très-disposé à rire de tous les détails de cette comédie, cependant il avait hâte d'en finir avec ces mensonges, et vingt fois pendant ces grotesques cérémonies il avait été sur le point de se dévoiler aux yeux de M. Langlois, de lui dire tout ce qu'il pensait de ces momeries ridicules; mais alors le souvenir de Léa passait devant son regard ému, tout son être tressaillait, et il se laissait faire.

Quand il sortit de la grotte, le jour avait paru depuis longtemps; il se hâta de rentrer au château, et son premier soin fut de s'informer de Léa; elle était levée et l'attendait.

Lucien y courut.

III.

En le voyant entrer, Léa ne put s'empêcher de rire; sa gaieté gagna le jeune officier, et tous les deux restèrent pendant quelques secondes sans pouvoir se parler.

— Eh bien! dit enfin la jeune fille, eh bien! mon ami, avez-vous eu bien peur, comme je vous l'avais recommandé? vous êtes-vous acquitté sincèrement de votre rôle, et mon père est-il convaincu de votre sincérité, de votre dévouement à la cause des serpents, des crocodiles et des monstres?

Lucien baisa doucement les mains que lui abandonnait Léa, et s'assit près d'elle.

— J'ai fait, lui répondit-il, tout ce que vous m'avez ordonné de faire, Léa, j'ai été bien effrayé, j'ai pâli, j'ai tremblé, et je suis persuadé que M. Langlois n'a conçu aucun doute sur ma sincérité.

— C'est à merveille!

— Mais dites-moi, Léa, où tout cela nous conduira?

— Tout cela, Lucien, nous conduira à flatter la manie de mon

bon père, et à le rendre plus disposé à vous accorder ma main; n'est-ce pas là ce que vous désirez?

— Oh! c'est le seul rêve de ma vie, et si je réussis, je ne regretterai, soyez-en sûre, aucun des ennuis que ces comédies ridicules m'ont causés.

— Pauvre Lucien! fit Léa; c'est moi qui vous remercierai alors; mais, vous l'avez vu, c'est la manie de mon bon père; il est l'ennemi des Bourbons, il regrette l'Empereur, et il conspire; pour lui, c'est un jeu d'enfant, il s'effraie volontiers de ces monstres qu'il a créés, et j'ai dû moi-même me prêter à ces caprices de vieillard, et subir une partie des épreuves qu'il vous a imposées.

— Vous, Léa?

— Moi, mon ami; mais j'avais été prévenue, et je n'ai point eu peur; mon père, qui n'en savait rien, a déclaré que j'avais l'âme fortement trempée, et qu'aucun événement ne pouvait m'inspirer de crainte.

Lucien se tut un moment, puis il reprit:

— Tout cela est fort bien, Léa, et je n'aurais pas la moindre objection à faire si nous vivions dans des temps ordinaires; mais, vous l'ignorez peut-être, et dans l'intérêt de votre père, dans le vôtre, je ne dois pas vous cacher que l'horizon s'assombrit beaucoup depuis quelque temps, et...

— Quoi donc?

— De sourdes agitations troublent le pays, mon amie; cette association des Carbonari a étendu au loin des ramifications profondes; l'armée elle-même en est infestée; le gouvernement a dû déjà réprimer quelques tentatives coupables, et je crains qu'avant peu de temps nous n'ayons à combattre l'esprit de désordre qui s'est infiltré dans toutes les classes.

— Est-ce possible!

— Dans ces circonstances, Léa, je devais vous prévenir; le gou-

vernement ne se demandera pas, croyez-le, si M. Langlois est innocent, si la *vente* qu'il a établie chez lui est sérieuse ou ridicule, il verra ici ce qu'il aura trouvé ailleurs, et il pourrait se faire...

— Vous m'effrayez !

— Réfléchissez bien, mon amie, songez à tout cela, et n'oubliez pas qu'à un moment donné c'est la vie de votre père qui serait en danger.

Comme Lucien achevait ces mots, il aperçut dans la cour du château un sous-officier de son régiment qui paraissait s'informer du lieu où il pourrait le trouver.

Il se hâta d'aller le rejoindre.

Le sous-officier lui apprit qu'il était demandé sur-le-champ à Béfort; que le colonel croyait devoir prendre des mesures rigoureuses; que la ville avait été troublée la veille par l'arrivée de quelques étudiants de Paris; qu'enfin il n'y avait pas un instant à perdre.

Lucien comprit de quelle importance il était pour lui de rejoindre au plus tôt son régiment; il alla donc aussitôt prendre congé de Léa, et partit immédiatement pour Béfort.

Lucien était ému; ses pressentiments ne l'avaient pas trompé, l'horizon politique s'assombrissait; il devenait urgent de prendre un parti dans ces circonstances critiques.

Lucien ne fut pas long à prendre le sien.

Le jeune officier ne connaissait que son drapeau; il n'avait jamais servi que les Bourbons, et bien que, par les liens du sang, il eût peut-être dans le cœur quelque regret du passé, son devoir lui enseignait la fidélité au serment qu'il avait prêté au roi.

Mille pensées amères vinrent en même temps remuer profondément son cœur; dans le cas d'une insurrection, il allait se trouver dans le camp ennemi de celui où se rangerait M. Langlois; cette seule situation le séparait à jamais de Léa; l'avenir qu'il avait rêvé était perdu... Son cœur se brisait à cette pensée, et par un secret

instinct il se retournait alors vers le château qu'il venait de quitter, et semblait l'embrasser dans un dernier et suprême regard.

Léa était si naïve et si pure, si douce et si aimante; c'était si bien là la femme qu'il avait rêvée; la crainte de la perdre l'accablait et lui ôtait toute sa force, toute son énergie, tout son courage!

Comme il approchait de la ville, il vit venir à lui un jeune homme qu'il avait déjà eu occasion de rencontrer dans les salons de Béfort, et une fois ou deux au château de M. Langlois. Ce jeune homme avait vingt-cinq ans; il s'appelait Abel Desroches, et était connu dans tout le pays pour ses opinions exaltées; Lucien l'avait peu fréquenté, non-seulement pour ces raisons, mais encore parce qu'il avait entendu dire qu'il avait été éperdument amoureux de Léa.

Abel Desroches aborda Lucien le visage riant.

— Bonjour! lieutenant, lui dit-il du plus loin qu'il le vit. Ah! ah! il paraît que l'on se hâte de faire rentrer toutes les forces dont le gouvernement peut disposer...

— Que voulez-vous dire? fit Lucien en jouant l'étonnement.

— Ah! vous êtes discret, reprit Abel; c'est trop juste, le devoir avant tout; mais nous savons, nous autres, ce qui s'est passé, et je comprends que l'on vous ait donné l'ordre...

— Quel ordre?

— Eh parbleu! celui de quitter au plus tôt le château de M. Langlois, et de rentrer à Béfort.

— Et quand cela serait! dit Lucien en fronçant le sourcil.

— Allons! allons! ne nous fâchons pas, lieutenant; il viendra un moment, je l'espère, où nous nous entendrons mieux.

Et en parlant ainsi, Abel Desroches clignait de l'œil, et adressait à Lucien quelques signes d'intelligences.

Lucien ne voulut pas y répondre, et il voulut passer son chemin; toutefois, avant de poursuivre, il se tourna vers son interlocuteur, et lui adressant un regard où brillait peut-être trop de mépris :

— J'ignore quels événements se sont passés depuis mon départ, dit-il d'une voix ferme, mais ce que je sais, monsieur, c'est que je comprends les devoirs que j'ai à remplir, et que jamais je n'aurai rien de commun avec vous !

— Qu'est-ce que cela signifie? dit Abel stupéfait.

— Cela signifie tout ce que vous voudrez.

— On m'a donc trompé?

— Qu'est-ce à dire?

— Ou plutôt vous nous avez donc trompés?

— Moi !

— Ah! n'importe! lieutenant, n'importe! ceci cache un mystère qu'il faudra éclaircir, et nous verrons si nos ennemis pourront venir impunément surprendre nos secrets, pour aller ensuite nous dénoncer, comme des traîtres.

Lucien allait répondre, mais Abel Desroches salua profondément et s'éloigna, laissant le jeune officier inquiet et pâle.

Qu'avait-il voulu dire? à quoi faisait-il allusion? Lucien n'aurait pu le dire, et cependant tout son être frissonna.

C'était une énigme dont il ne pouvait avoir le mot qu'à Béfort; il se hâta d'y rentrer pour s'éclairer à ce sujet.

CHAPITRE V.

Suite des Carbonari. — La vente centrale. — Le colonel Pailhès. — Les trente. — Physiologie des conjurations. — L'oreille de Bazard. — Prouesses de M. Langlois. — Retour au château. — L'expiation. — La mort d'Abel.

De graves événements s'étaient accomplis depuis son départ de Béfort pour le château de M. Langlois.

La Charbonnerie était alors fort puissante, ainsi que nous l'avons dit plus haut : et de toutes parts, des réclamations arrivaient, pressant la *vente* centrale de hâter le moment de l'insurrection. La *vente* centrale, qui seule était à même de préciser au juste les forces matérielles et les moyens d'action de l'association pouvait seule aussi choisir le moment opportun, et le lieu favorable à une telle entreprise. On hésita pendant quelque temps avant de donner le signal :

mais lorsqu'enfin, il ne fut plus possible de reculer, quand on comprit que ce serait porter un coup fatal au crédit de la *vente* centrale, que de remettre l'explosion du complot, il fut décidé que le colonel Pailhès partirait pour Béfort avec un certain nombre d'étudiants de Paris, et que le général Lafayette se rendrait dans cette ville, de manière à y arriver avant l'action !

Trente jeunes gens furent en conséquence désignés pour cette expédition, et ils acceptèrent tous avec empressement : pour des membres de l'association des Carbonari, c'était d'ailleurs un devoir de marcher, dès que l'ordre en était donné, et ici, l'ordre répondait merveilleusement à ce besoin impérieux d'aventures qui est au fond du caractère français !

Ces jeunes gens, ces enfants, savaient bien qu'ils marchaient à la mort, mais on leur avait parlé de la liberté, de la patrie, et leur âme généreuse s'était laissée séduire; ils partirent sans hésiter, le front joyeux, les lèvres souriantes.

L'un d'eux avait, dit-on, pour le matin même du départ, un rendez-vous d'honneur, un duel :

— Je puis bien, répondit-il à ceux qui enviant son sort, lui adressaient quelques objections à ce sujet, je puis bien faire encore ce sacrifice à ma cause, puisqu'il ne m'est pas même permis de faire connaître mon départ ; je passerai pour un lâche, mais j'aurai fait mon devoir, et je m'expliquerai à mon retour, *s'il y a lieu !*

Et ils partirent !

Ils oubliaient tout, amis, famille, tout, pour ne songer qu'au salut de la patrie qu'on leur disait menacée — car c'est toujours avec ces grands mots qu'on enivre la pauvre jeunesse folle.

Les historiens racontent que lorsqu'ils se virent en pleine campagne, ils ne purent contenir les élans de leurs cœurs enthousiastes ; ils se prirent à chanter ce chant terrible d'une sanglante époque, la *Marseillaise !*

C'est ainsi qu'ils traversèrent les campagnes étonnées, sans prendre garde que cette imprudence pouvait les compromettre et perdre l'entreprise. — A Béfort, tout était préparé pour les recevoir; on se mit en mesure et on attendit le dernier signal!

« Cependant, le moindre délai pouvait être fatal; la petite ville avait pris, depuis l'arrivée du petit bataillon, un air inusité; on se demandait tout bas avec inquiétude ce qui allait se passer; les confidences maladroites, imprudentes, se multipliaient; certaines indiscrétions avaient éveillé quelques soupçons.

« Les conjurés ne demandaient qu'à agir, mais les chefs retenaient le signal, attendant toujours l'arrivée de Lafayette sur la popularité de qui on comptait beaucoup, pour donner au mouvement un retentissement nécessaire.

« Que faisait cependant le général Lafayette? que faisaient à Paris, les chefs de la vente centrale? que faisaient tous ces hommes qui, les premiers avaient été d'avis de commander un mouvement?

« Ces hommes s'oubliaient dans le vain espoir d'un succès que leurs incertitudes rendaient impossible, et ils s'occupaient prématurément de poser les bases d'une constitution en cas de réussite.

La constitution de l'an III!

N'est-ce pas là, l'histoire de toutes les conspirations; les conspirateurs n'ont-ils pas été fatalement pris sur le même modèle!

Douze ou quinze vieux coquins mettent en avant quelques centaines de dupes. Quant ces dupes ont emboîté le pas, les vieux coquins vont se cacher, *pour attendre le succès...*

Si le succès vient, les vieux coquins se font ministres; — si le succès ne vient pas, ils se drapent en victimes et mettent en prose de club toutes les chansons politiques de ce bon M. de Béranger.

Et toujours! et toujours!

Toutefois, on ne pouvait rester éternellement l'arme au bras, attendant une occasion qui pourrait ne pas se présenter; il était

urgent, au contraire, pour ne pas perdre le fruit de tant de travaux, de précipiter les événements, et de faire naître, s'il était possible, cette occasion vainement attendue.

A cet effet, on dépêcha le peintre Ary Scheffer, à Béfort, afin de sonder le terrain, de voir les conjurés, de s'entendre avec eux, et de s'assurer de l'opportunité du moment. Le peintre devait revenir aussitôt, prévenir le général Lafayette, lequel n'attendait que ce retour pour se mettre en route avec son fils, et aller rejoindre les amis qui n'attendaient plus que lui.

Le peintre Ary Scheffer s'acquitta fort bien de sa mission, et le général ne tarda pas à partir pour Béfort! mais ce retard avait suffi pour perdre l'entreprise.

L'insurrection avait été fixée au 31 décembre à minuit. Un poste de douaniers avait été gagné, et s'était mis au service de la conspiration. Diverses tentatives avaient été faites auprès des officiers de la garnison; quelques-uns s'étaient laissés séduire; mais, malgré toutes les promesses faites à Lucien, ce dernier était resté inébranlable.

Le sergent-major Pacquetil retint pendant deux jours les soldats dans les chambres de la caserne, sac au dos et disposés à marcher, mais toutes ces tentatives, cette attitude extraordinaire éveillèrent l'attention des chefs, la trahison se mit de la partie et tout fut perdu.

La trahison est le contre-poison homœopatique de toutes les conspirations.

Un sous-officier effrayé des suites que pouvait avoir une telle entreprise, si elle venait à manquer, ne vit d'autre ressource que de tout dévoiler au commandant de place, et de sauver ainsi ses jours aux dépens de ceux des autres conjurés.

Le commandant une fois prévenu, il devenait impossible que la conspiration n'échouât pas!

Dès la première alarme, la troupe est, en effet, immédiatement réunie, et les conjurés surpris n'ont que le temps de se rendre en

toute hâte sur la place publique. Le lieutenant du roi qui arrive sur la place, reçoit en pleine poitrine un coup de pistolet; mais la balle s'aplatit sur sa croix... Dès ce moment tout est dit, et la conspiration avorte avant même d'avoir reçu un commencement d'exécution.

Cependant, après cet insuccès, il n'y avait plus qu'une chose importante, c'était d'empêcher à tout prix, l'arrivée du général Lafayette à Béfort : c'eût été là, à coup sûr, une charge accablante, et pour le député, et pour ceux des conspirateurs qui avaient été pris!

« Bazard était le chef du mouvement; un seul moment lui suffit pour mesurer le danger de la situation ; et sans calculer davantage, il s'élance vers Paris, brûlant la route, et interrogeant du regard la campagne, pour voir s'il n'est pas suivi lui-même.

« Il arrive ainsi à un village, où le fils Corcelles avait été placé en sentinelle pour attendre le général et le prévenir de certains faits.

« Le général n'était pas encore arrivé : Bazard s'impatientait, craignant qu'un trop long retard ne vînt compliquer la situation. Enfin, une chaise de poste paraît à l'horizon, Bazard vole à sa rencontre, et pendant qu'il explique au général comment la conspiration vient d'échouer, la voiture rebrousse chemin, et s'éloigne bientôt avec la même rapidité qu'elle avait mise à venir! »

On était alors au mois de janvier — il faisait un froid de douze degrés; les postillons disaient qu'il fallait avoir tué père et mère, pour voyager par un pareil temps; lorsque Bazard arriva à Paris, il avait une oreille gelée.

Français! plaignez l'oreille de ce patriote!

Pendant que ces faits se passaient, que devenaient cependant M. Langlois, et la charmante Léa sa fille?...

M. Langlois avait été prévenu des événements qui devaient s'accomplir, et dès minuit, tous les membres de sa *vente* étaient réunis, attendant un signal pour marcher, et se réunir en armes, aux conjurés victorieux.

M. Langlois, malgré son grand âge, se sentait enivré du zèle le plus louable, il exhortait les uns, exaltait les autres, leur parlait du passé, du présent, de l'avenir, et cherchait à faire passer dans leurs cœurs, cette ardeur qui était dans le sien.

Léa était fort agitée et fort inquiète, c'était la première fois qu'elle assistait à de pareils événements, et l'attachement qu'elle avait pour son père, l'amour qu'elle portait à Lucien, lui en faisaient comprendre toute la gravité.

M. Langlois, Léa le pensait du moins, n'était pas sincèrement lié à la conspiration ; il avait conspiré ; il avait, pendant quelques mois, réuni autour de lui, durant la nuit, des hommes bizarrement accoutrés, armés de longs poignards, il avait pu se croire un conspirateur terrible, et Léa pensait que cela avait suffi.

Malheureusement il n'en n'était pas ainsi.

M. Langlois s'était exalté l'imagination dans ces jeux ténébreux, il avait fini par se prendre au sérieux, et quand les affidés des sociétés secrètes de Paris étaient venus le trouver et lui dire que l'on comptait sur son dévouement à la sainte cause de la liberté, M. Langlois avait accepté avec orgueil, la difficile mission qu'on lui avait confiée.

Il avait convoqué ses hommes à un dernier rendez-vous, et quand à l'heure de minuit, il avait compté autour de lui tous les gens de la domesticité du château, il leur avait tenu à peu près ce langage :

— Mes amis, avait-il dit, les circonstances dans lesquelles nous nous trouvons sont de la dernière gravité; il est important que vous le compreniez. Nos amis de la capitale ont désigné Béfort comme le point sur lequel devaient commencer les opérations; c'est un grand honneur pour le pays, ce sera une gloire immortelle pour nous, d'avoir les premiers levé l'étendard de la révolte... Mais ne l'ignorez pas, c'est une lutte à mort qui va s'engager, et il faut que chacun apporte dans cette lutte, tout son courage, toute son énergie,

tout son patriotisme!... dites, vous sentez-vous la force d'accomplir cette mission ?

Et les domestiques, qui savaient bien qu'ils seraient renvoyés s'ils hésitaient, répondirent qu'ils étaient prêts, en agitant leur poignard de fer blanc.

— C'est bien, poursuivit M. Langlois enivré, c'est bien ; nous sommes ici les véritables francs-juges du dix-neuvième siècle ; notre vengeance sera impitoyable pour ceux qui nous ont tenus sous le joug jusqu'à ce jour, et nous rendrons la liberté à notre pays. Que chacun garde ses armes, et que la plus entière discrétion règne parmi nous, jusqu'au jour où nous pourrons lever le front avec audace.

La séance, tumultueuse comme toutes celles de ce genre, s'était prolongée jusqu'au jour ; les événements annoncés devaient s'être accomplis à Béfort ; M. Langlois brûlait de l'impatience la plus vive ; quelques hommes furent dépêchés au dehors, en éclaireurs, pour recueillir les nouvelles qui venaient de la ville, mais ces hommes rentrèrent presque aussitôt, la figure bouleversée et pâle, et vinrent raconter ce qui s'était passé.

Ce fut un coup de foudre pour M. Langlois.

Il leva les mains au ciel avec désespoir, et conjura ses frères, comme il les appelait, de ne pas s'effrayer. Il fallait plus que jamais faire preuve d'adresse et d'audace ; se séparer avec calme pour ne pas donner l'éveil à l'autorité ; enfin garder une attitude indifférente, pour ne pas trahir les amis qui pouvaient avoir succombé.

Les domestiques et les jardiniers du château étaient suffisamment épouvantés ; ils ne demandèrent pas mieux que de se retirer près de leurs femmes ; ils craignaient d'être surpris en flagrant délit ; ils renouvelèrent donc leurs serments entre les mains de M. Langlois, et quelques minutes plus tard, ce dernier était seul, et se disposait à rentrer au château. Mais au moment où il allait franchir la der-

nière marche de l'escalier qui menait du souterrain dans le parc, un homme, les cheveux et les vêtements en désordre, se précipita dans ses bras avec des paroles de frayeur.

Cet homme était Abel Desroches.

Abel Desroches se trouvait sur la place publique au moment où l'on avait tenté d'assassiner le lieutenant du roi; il avait de suite compris que l'entreprise était perdue, et s'était hâté de chercher son salut dans la fuite.

Mais où chercher un abri, où la trahison ne fût pas à craindre? Tout était possible à ce moment, et il fallait à tout prix se soustraire à l'activité des premières recherches.

Il se rappela alors M. Langlois, et courut d'un trait, de Béfort jusqu'au château!

— Abel! Abel! fit M. Langlois, dès qu'il l'eut reconnu, vous, vous, ici!...

— Moi-même, balbutia Abel ému et essoufflé.

— Et d'où venez-vous?

— De Béfort.

— Vous étiez donc des nôtres.

— J'ai pris part à toutes les opérations de la conspiration, répondit Abel, j'ai voulu, au prix de mon sang, rendre la liberté à mon pays; mais les événements sont plus forts que nous, nos ennemis l'emportent encore une fois!

Abel Desroches raconta alors à M. Langlois, qui l'écoutait avidement, tout ce qui s'était passé la nuit même à Béfort; la trahison du sous-officier, l'arrivée du lieutenant du roi, l'indifférence des habitants de la ville sur lesquels on croyait pouvoir compter, enfin, l'arrestation de quelques-uns des conjurés.

Pendant ce récit, M. Langlois avait plusieurs fois pâli et rougi; quand Abel Desroches eut achevé, il lui prit la main, et la serra cordialement.

— C'est bien, lui dit-il d'un accent satisfait, vous êtes un noble et courageux jeune homme, je vous admire et vous estime! Mais dites-moi, Abel, parmi les conjurés dont on a opéré l'arrestation, n'en est-il aucun dont vous ne puissiez dire les noms?

Abel cita quelques noms, mais M. Langlois remua lentement la tête.

— Ce n'est pas cela, répondit-il, il y a à Béfort, dans le régiment qui y tient garnison, un jeune officier auquel je m'intéresse; c'est un des nôtres aussi, et je vous l'avoue, ce serait pour moi une peine cruelle s'il avait été victime de son dévouement à notre cause.

— De qui voulez-vous parler? demanda Desroches.

— De Lucien.

— Comment! Lucien

— Sans doute!

Abel Desroches sourit, et haussa des épaules.

— Oh! rassurez-vous, répondit-il, M. Lucien est jeune, mais il est prudent; il a été un des premiers à se rendre aux ordres de son colonel, et c'est lui qui, le premier, avec un courage digne d'une meilleure cause, a procédé à l'arrestation de nos frères.

M. Langlois écoutait d'un air incrédule :

— Allons! dit-il, c'est impossible, vous vous serez trompé, mon ami; Lucien est dévoué à notre cause; il a été affilié à la *vente* dont je suis le grand élu, et je suis certain...

— Soit! fit Abel Desroches; je veux bien m'être trompé, et n'entends point vous enlever cette illusion; vous apprendrez d'ailleurs assez tôt sa trahison... mais écoutez!...

Un roulement de tambour venait de se faire entendre à quelque distance... M. Langlois se hâta de conduire Abel Desroches dans des salles reculées du souterrain, et il rentra au château au moment même où un détachement y débouchait par la grille, sous les ordres

du lieutenant Lucien, et aux acclamations de *vive le roi,* que poussaient les domestiques et les jardiniers rassemblés !

III.

Dès que Lucien eut donné les ordres nécessaires aux soldats placés sous ses ordres, il marcha vers le château, et se fit conduire près de M. Langlois. Ce dernier l'attendait avec un visage sévère ; il l'accueillit d'un regard méprisant.

Mais Lucien ne se laissa pas intimider par cet accueil glacial ; il savait que Léa était perdue pour lui, et placé entre son honneur et son amour, il n'avait pas hésité, il avait renoncé à son amour.

Aussi, en approchant de cette demeure où il avait été si heureux quelques mois auparavant, ce n'est pas Léa qu'il cherchait du regard ; il aurait plutôt cherché à éviter sa rencontre ; on lui avait dit que des conjurés pouvaient bien s'être réfugiés de ce côté ; il connaissait le caractère de M. Langlois, il le savait aventureux, il pouvait croire qu'il avait donné asile à quelques débris de la conspiration. Cette situation était dangereuse pour le père de Léa, Lucien voulait la faire cesser immédiatement, et enlever ainsi tout prétexte aux poursuites que l'on ne manquerait pas d'exercer contre l'ancien fournisseur des armées.

Lucien s'inclina profondément devant M. Langlois, et se tint debout à quelques pas de lui :

— Monsieur, lui dit-il d'une voix où perçait une profonde émotion, j'étais loin de croire que nous nous reverrions dans des circonstances... et que je serais chargé surtout d'une mission aussi délicate ; je bénis le sort cependant, puisqu'il m'a confié une mission qui, tombant entre d'autres mains, vous aurait été peut-être plus dangereuse, plus redoutable.

— J'étais loin de croire aussi, répliqua M. Langlois, la dernière fois que nous nous sommes vus, monsieur, que nous dussions jamais nous rencontrer dans des camps ennemis; les promesses que vous m'aviez faites, les serments solennels que vous avez prononcés me donnaient lieu d'espérer que nous partagerions les mêmes revers, sinon les mêmes triomphes ; — mais Dieu en a décidé autrement, monsieur, vous servez nos ennemis, je n'y puis rien, et j'attends avec calme l'exécution des ordres que vous avez reçus.

— Vous n'ignorez pas, poursuivit Lucien, que des événements se sont passés cette nuit à Béfort; une tentative criminelle a été faite, mais elle a échoué devant l'attitude indifférente de la population, et les mesures énergiques que le gouvernement avait prises.

— Je sais tout cela, repartit M. Langlois avec fierté, et je n'ai qu'un regret, c'est de n'avoir pu me mêler à ceux qui ont pris part à ces événements...

— Quelques-uns des conjurés, continua Lucien, ont été arrêtés, d'autres ont pris la fuite; parmi ces derniers, plusieurs ont pris cette direction, et comme votre château est depuis longtemps signalé à l'autorité, j'ai recu l'ordre...

— J'ignore, interrompit M. Langlois d'un ton railleur, qui a pris soin d'instruire si bien l'autorité, et de lui désigner ma demeure, mais ce que je sais fort bien, monsieur, c'est que jamais je ne ferai le rôle de dénonciateur, et que si quelques malheureux ont compté sur mon dévouement, je ne leur ferai pas faute, en dépit des menaces du gouvernement.

- Mais c'est vous perdre, monsieur.

— Je le sais.

— Une autre attitude vous eût acquis au contraire la bienveillance du gouvernement.

— Je n'ai que faire de la bienveillance des hommes que je hais...

— Ainsi, c'est votre dernier mot?

— Exécutez les ordres que vous avez reçus...

Lucien se retira sur ces paroles, et alla rejoindre son détachement.

Comme il traversait les appartements déserts, il aperçut de loin Léa qui venait à lui.

Son cœur se serra... Dans ce moment surtout, il eût voulu pouvoir l'éviter; mais elle marchait précipitamment, il ne pouvait s'éloigner sans l'inquiéter; il prit aussitôt son parti, et alla résolûment à elle.

— Lucien! Lucien!... s'écria Léa, dès qu'elle fut près de lui, que se passe-t-il donc mon ami, et pourquoi notre château est-il envahi?.. J'espère que les jours de mon père ne sont pas en danger; vous le savez d'ailleurs, vous même, toutes ses conspirations ne sont que des jeux d'enfant ou de vieillard, et ne peuvent inquiéter personne.

— Vous avez raison, Léa, répondit Lucien, votre père est innocent, et ce n'est pas lui que je suis venu rechercher ici; mais on suppose qu'il a donné asile à quelques conspirateurs, et ce sont ces derniers qu'il importe d'arrêter.

— Mon père les livrera.

— Il a refusé.

— Que dites-vous?

— La vérité, Léa; votre père est aveugle, il s'obstine dans le rôle qu'il s'est fait, et ce rôle, qui était sans danger il y a quelques jours, pourrait aujourd'hui le compromettre gravement.

— Lucien, vous m'effrayez!

— Ah! j'ai fait, pour l'amener à quelques sages concessions, tout ce que j'ai pu, mais il ne m'a pas écouté; il est plein d'indignation et de colère contre moi; il prétend que j'ai trahi sa cause, que sais-je! que je l'ai même dénoncé à l'autorité...

— Oh! vous, Lucien! fit Léa en pressant les mains du jeune officier dans les siennes.

— Oui ! moi, Léa, moi, qui ai tout fait au contraire pour vous éviter ces chagrins, ces ennuis, ces terreurs ! moi qui donnerais mon sang, ma vie pour détourner les malheurs qui peuvent le menacer !

— Mais que faire ? Lucien ; oh ! conseillez-moi, tenez, car je ne sais, ma tête se perd, mon esprit s'effraie, et je suis incapable de trouver une issue à cette impasse.

— Laissez-moi faire, chère Léa, répondit Lucien ; vous savez combien je vous aime et combien je vous suis dévoué, je ne ferai rien, soyez-en sûre, qui doive troubler votre repos, et le fallût-il, je ferais volontiers le sacrifice de ma propre existence pour sauver votre père.

Lucien s'éloigna alors, laissant la jeune fille indécise, troublée, inquiète, se demandant avec effroi comment se terminerait ce drame mystérieux dans lequel était engagé ce qu'elle avait de plus cher au monde.

Quelques jours se passèrent ainsi, pendant lesquels les hommes postés par Lucien aux abords du château firent une garde vigilante, empêchant personne d'entrer au château ou d'en sortir, sans s'être préalablement fait reconnaître.

Lucien avait fait parler quelques domestiques de M. Langlois ; il savait qu'Abel Desroches avait été recueilli au château ; il ignorait, à la vérité, le lieu de sa retraite, mais il se doutait qu'on l'avait placé dans quelque coin obscur de la *vente*.

Une descente eût été facile, et un quart d'heure eût suffi pour s'emparer de la personne d'Abel ; mais Lucien pensait avec raison qu'une pareille arrestation n'eût pu se faire sans éclat, et M. Langlois se fût évidemment trouvé compromis.

Il songeait donc au meilleur moyen à employer pour atteindre ce but sans bruit ; mais, quoi qu'il fît, il ne trouvait rien.

Lucien haïssait profondément Abel Desroches ; il l'avait vu à

l'œuvre; c'était un des membres les plus actifs de la *vente* de Béfort, c'est lui qui avait tiré à bout portant un coup de pistolet sur le lieutenant du roi. Pour rien au monde, il n'eût voulu laisser échapper une pareille proie; mais il ne savait, en réalité, comment s'y prendre, et craignait, en outre, que toutes ses hésitations ne vinssent à le compromettre lui-même.

Il en était là de ses réflexions, quand Léa entra dans sa chambre.

Elle était pâle, agitée; ses cheveux flottaient en désordre sur son dos.

Lucien courut à elle dès qu'il l'aperçut, et il lui prit les mains avec effusion.

— Léa, dit-il qu'avez-vous? d'où vient cette pâleur répandue sur votre visage? pourquoi vos mains tremblent-elles dans les miennes?

— Lucien, répondit Léa en promenant son regard effaré autour de la chambre, nous sommes seuls, n'est-ce pas?

— Sans doute.

— Et je puis parler, sûre de n'être entendue que de vous?

— Nous sommes seuls.

— Eh bien, je sors de chez mon père...

— Que vous a-t-il dit?

— Vous aviez raison, mon ami, il y a au château un conjuré qui s'y cache depuis le 1er du mois.

— Je le sais.

— Cet homme s'appelle Abel Desroches.

— Je savais tout cela, Léa.

— Oui, Lucien, vous saviez tout cela; mais ce que vous ignorez sans doute, c'est que mon père s'est exalté outre mesure au contact de cet homme; il l'aime, il l'admire, il n'en parle qu'avec l'enthousiasme le plus désordonné; il veut le sauver, enfin dût-il le faire au péril de ses jours ou de votre honneur.

— Est-ce tout, Léa ?

— Non, Lucien, dit Léa avec hésitation.

— Qu'y a-t-il donc encore?

— Une chose que je n'ose vous dire.

— Parlez...

— Eh bien ! apprenez que mon père, gagné par Abel Desroches, qu'il connaît à peine, séduit par le dévouement dont il a fait preuve dans la récente entreprise des Carbonari, a juré...

— Achevez !

— De lui donner ma main.

— Vous, Léa, vous, épouser un pareil homme !

— Ah ! j'en mourrai !

— Cela ne sera pas, je le jure ! s'écria Lucien, dont les yeux lancèrent d'ardentes étincelles, car je vais de ce pas trouver votre père, et il faut que cette nuit cette affaire ait son dénoûment.

— Qu'allez-vous faire? demanda Léa, qui se sentait gagner par une épouvante mystérieuse.

— Écoutez, Léa, poursuivit le jeune officier d'une voix émue et en attirant la jeune fille dans ses bras, vous m'aimez, n'est-ce pas?

— Oh! plus que ma vie !

— Et vous ne voudriez pas être la femme d'un autre?

— Jamais !

— Cependant, Léa, vous avez le sentiment de l'honneur profondément gravé dans le cœur, et vous ne consentiriez jamais à donner votre main à un homme qui aurait renié son drapeau, parjuré son serment?

— Lucien !...

— C'est bien ! Léa, c'est bien ! moi, je vous aime plus que ma vie aussi, et, je vous le dis, vous ne serez pas la femme d'Abel Desroches, ou je ne serai plus là pour empêcher une pareille profanation !

Lucien reconduisit Léa jusqu'à sa chambre, rentra peu après dans la sienne, y prit deux pistolets chargés qu'il glissa dans sa ceinture, et se dirigea aussitôt vers l'appartement de M. Langlois.

Le malheureux vieillard était debout encore, sombre, agité. Lucien marcha à lui d'un pas ferme.

— Monsieur, lui dit-il d'une voix brève, voilà bientôt cinq jours que je suis ici sans avoir rien fait pour exécuter les ordres qui m'ont été donnés ; cependant je n'ignore pas qu'un homme est caché dans les salles souterraines du château, et que cet homme s'appelle Abel Desroches...

— Qui vous a dit cela ? fit M. Langlois en pâlissant.

— Qu'importe ! repartit Lucien, il y est, et cela me suffit... Si j'ai hésité jusqu'à ce jour, c'est que je tenais, tout en accomplissant la mission qui m'avait été confiée, à ne compromettre aucun hôte de cette demeure, et je crois que j'ai enfin trouvé le moyen que je cherchais.

— Et ce moyen...

— Venez... et vous le saurez.

M. Langlois se leva sur l'invitation qui lui en était faite, et, tous les deux, prirent le chemin qui conduisait à l'entrée secrète de la *vente*.

Chaque fois qu'une sentinelle se trouvait sur la route, Lucien s'avançait, disait le mot d'ordre, et ils passaient ; ils arrivèrent ainsi jusqu'à un bouquet d'arbres du parc, où se trouvait l'entrée.

Avant d'aller plus loin, M. Langlois s'arrêta.

— Monsieur, dit-il à Lucien, malgré tout le respect que peut m'inspirer le caractère exceptionnel dont vous êtes revêtu, je dois vous déclarer que je ne ferai pas un pas de plus avant que vous ne m'ayez expliqué le but de cette course mystérieuse ; où voulez-vous donc me mener, et que prétendez-vous faire ?

— Comme vous voudrez, monsieur, répondit Lucien ; aussi bien,

nous sommes ici seuls, et j'aime autant m'expliquer ouvertement avec vous, sans mettre un tiers dans la confidence.

— Parlez.

— Il y a quelques mois, monsieur, vous vous en souvenez sans doute, je venais fréquemment dans ce château, et vous avez eu alors pour moi des bontés que je n'oublierai jamais...

— Je m'en souviens aussi, dit M. Langlois d'un ton railleur.

— Depuis, poursuivit Lucien sans prendre garde à l'objection, des événements graves se sont accomplis; mais je ne pense pas qu'ils aient eu assez d'influence sur votre esprit pour vous engager à ne pas tenir certaines promesses que vous m'avez faites dans des temps plus heureux.

— C'est selon, dit M. Langlois.

— Vous m'aviez promis la main de mademoiselle Langlois.

— Sans doute, et je vous l'aurais donnée sans la moindre hésitation, si vous-même vous n'aviez pas renié tous vos serments, et si je ne vous retrouvais pas aujourd'hui dans les rangs de mes ennemis.

— Ainsi, vous refusez?...

— Je refuse, répondit M. Langlois, et je le voudrais d'ailleurs, que cela ne me serait plus possible, car la main de ma fille est donnée à un homme qui, lui du moins, a servi noblement la cause de la liberté, et n'a pas forfait à l'honneur.

— Soit! monsieur; mais je ne dois pas vous laisser ignorer que je connais l'homme que vous avez choisi pour gendre; je sais qu'il est caché dans les souterrains du château, et j'ai reçu la mission de m'emparer de sa personne et de la livrer aux tribunaux.

— Alors, pourquoi me faire venir ici? croyez-vous que je veuille assister froidement et comme un traître à l'arrestation de mon hôte?

— A Dieu ne plaise que j'aie jamais une pareille pensée! répliqua Lucien; Abel Desroches est votre hôte, vous n'avez pas craint

de lui offrir un abri, bien que vous dussiez vous compromettre en agissant ainsi; je n'ai d'autre pensée, d'autre désir, que de vous sauver vous-même, en essayant de sauver le prisonnier.

— Que voulez-vous dire? demanda M. Langlois avec étonnement.

— Une chose fort simple, monsieur, il y a en ce moment, en présence, deux hommes qui prétendent également à la main de mademoiselle Langlois, l'un Abel Desroches que vous aimez, l'autre que vous haïssez; je veux vous apprendre à connaître ces deux hommes et à les estimer selon leur valeur réelle.

— Cependant... fit M. Langlois.

— Venez, monsieur, dit Lucien d'un ton d'autorité sans réplique, venez et vous jugerez!

Les deux hommes descendirent alors les degrés de l'escalier qui conduisait aux souterrains, et quelques minutes après, ils arrivaient dans la salle où Abel Desroches avait été relégué.

En voyant paraître le jeune officier, Abel se leva interdit et pâle, et son regard chercha instinctivement, s'il n'y avait pas une issue par laquelle il pût se soustraire à une arrestation imminente.

La salle était éclairée comme pour une réunion; un feu éclatant brillait dans la cheminée; un lit somptueux avait été établi dans un des coins; à côté était placée une table encore chargée des débris d'un repas abondant.

Abel Desroches n'avait pas eu trop à se plaindre de sa captivité.

Lucien marcha résolûment à ce dernier, pendant que M. Langlois dont la curiosité était vivement éveillée, se tenait debout devant la cheminée et s'apprêtait à écouter :

— Monsieur, dit Lucien d'une voix ferme dès qu'il fut parvenu près de Desroches, je ne suis point venu pour vous arrêter, quoique la chose m'eût été facile, puisque je connaissais votre retraite; d'autres soins m'appellent en ce moment dans cette salle, et je désire que nous ayons ensemble une explication courte mais catégorique.

— Que voulez-vous? demanda Abel avec inquiétude.

— Vous aimez mademoiselle Langlois, monsieur

— Cela est vrai.

— Et sa main vous a été promise.

— En effet.

— Eh bien, moi aussi, monsieur, j'aime cette jeune fille, et si j'en crois mes pressentiments, j'ai tout lieu de penser que mon amour est partagé.

— Est-ce possible!... fit Abel.

— Vous le voyez donc, monsieur, il me serait facile, puisque j'ai la force en ce moment, de me débarrasser d'un rival importun, et de rester seul maître du terrain; mais j'ai pensé que cela ne serait ni loyal, ni convenable, et j'ai voulu rétablir les chances entre nous, et vous mettre à même de me disputer la main de Léa, avec des armes égales aux miennes.

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda M. Langlois en regardant Lucien avec étonnement.

— Quelle est cette comédie? ajouta Abel Desroches en souriant.

— Ceci n'est pas une comédie, répondit Lucien, c'est un drame, monsieur, nous aimons l'un et l'autre mademoiselle Langlois; Léa ne peut appartenir qu'à l'un de nous d'eux, il faut donc que l'un de nous d'eux cède la place à l'autre.

— Mais je suis votre prisonnier, moi, objecta Abel Desroches, je n'ai ni armes, ni...

— J'ai prévu tout cela, monsieur, repartit le jeune officier, j'ai apporté avec moi deux pistolets; ils sont chargés tous les deux, ces souterrains sont discrets, nul n'est prévenu, nous serons donc parfaitement à l'aise pour vider le différend... tenez, voici des pistolets, je garderai celui que vous n'aurez pas choisi!

En parlant ainsi, Lucien tira ses deux pistolets de sa ceinture, et

les tendit d'une main ferme à Abel Desroches; mais ce dernier hésita encore avant d'accepter.

— Je veux croire, dit-il en raillant, que vous n'avez été poussé dans tout ceci par aucune idée égoïste, mais je vous le demande, monsieur, si je vous tue, ma position en sera-t-elle changée, et ne serai-je pas comme avant exposé à être pris par vos soldats furieux de votre disparition, de votre mort, et qui n'hésiteront pas à me faire un mauvais parti.

— C'est une objection que j'ai encore prévue, répliqua Lucien, et ce billet revêtu de ma signature vous servira pour sortir du château quand vous voudrez... j'espère que cette objection sera la dernière, et que vous ne tarderez pas davantage à accepter un combat qui doit vous faire libre et heureux!

— Cependant, essaya encore de dire Abel.

— M. Lucien a raison, dit tout à coup M. Langlois qui s'avança et alla prendre la main du jeune officier, qu'il serra avec émotion; c'est bien, mon ami, c'est généreux, c'est grand, vous étiez digne de combattre dans nos rangs... Allons! Abel, finissons-en; la proposition qui vous est faite ne saurait être repoussée par vous, à moins que vous ne teniez à faire douter de votre courage.

Abel Desroches bondit à cette supposition, et s'empara vivement de l'un des pistolets que lui tendait Lucien; puis ils se placèrent à dix pas, et attendirent l'un et l'autre, que M. Langlois eût donné le signal.

Ce dernier frappa donc trois fois dans ses mains, et deux coups de pistolet partirent à la fois.

Dans le premier moment la fumée épaisse qui s'éleva empêcha de rien distinguer, mais quand elle se fut dissipée, M. Langlois put voir Lucien debout et pâle, tenant encore son arme dans la main, et à quelque distance de lui, Abel Desroches étendu sans vie sur le sol.

Lucien et M. Langlois coururent vers lui avec empressement,

mais un premier coup d'œil leur suffit pour s'assurer de la réalité.

Abel Desroches était mort sur le coup, sans avoir même prononcé une seule parole.

Cependant bon nombre d'arrestations avaient été faites à Béfort, le soir même de l'affaire.

Parmi les premiers conjurés dont on parvint à s'emparer, figuraient Guinaud, que l'on prit d'abord pour le chef du complot, Rouen jeune, Pauce, Paulin, Brunel, Canisy, Grenier, Salveton, Vernière, Roussillon, Grometty lieutenant, Pacquetet sergent-major; Schotteau sergent; Pruche, Gosselin, Saint-Venant, Baltisti, Netzer, le colonel Pailhès venu de Paris quelques jours auparavant, Dublard, ex-lieutenant; tous étaient membres de l'association des *Charbonniers*.

Dès que le complot de Béfort fut connu à Paris, le gouvernement envoya des ordres sévères, pour que les coupables qui avaient échappé fussent pris, et jetés en prison; mais ces ordres furent vains, et la plupart des chefs purent se soustraire par la fuite à toutes les poursuites.

On n'en procéda pas moins au jugement de ceux qui restaient, et l'on espéra un moment qu'un châtiment exemplaire leur serait infligé.

Heureusement pour ces derniers, qu'ils furent servis par des défenseurs énergiques et puissants, et soutenus par l'attitude de la population alsacienne qu'on craignait de soulever par un jugement trop rigoureux.

Quatre seulement des conjurés furent condamnés : Tellier à l'unanimité; Pailhès, Dublard, Guinaud à la simple majorité de sept voix contre cinq.

La peine infligée fut égale pour tous, c'est-à-dire cinq ans de prison, 500 fr. d'amende, et deux ans de surveillance de haute police.

C'est ainsi que finit cet épisode de l'histoire du Carbonarisme en France.

Quant à Lucien, le jeune officier qui y a joué un rôle, si le lecteur tient a avoir quelques renseignements sur son compte, nous lui dirons que M. Langlois finit par se laisser toucher par les larmes de Léa; Lucien, d'ailleurs, était un garçon plein d'honneur et de loyauté, M. Langlois le savait bien; et à tout prendre, il valait encore mieux le prendre pour gendre que d'exposer sa fille, sa bonne et chère Léa, à tomber entre les mains d'un conspirateur émérite comme Abel Desroches.

CHAPITRE VI.

Suite des Carbonari. — Les quatre sergents de La Rochelle. — Honneur et vertu! Napoléon II. — Société des chevaliers de la liberté. — Fin de la Charbonnerie.

Les deux insurrections que nous venons de rapporter, sont les seules que le Carbonarisme ait réellement tentées en France. L'histoire des quatre sergents de la Rochelle se rattache bien, si l'on veut, à celle des Carbonari ; mais cette histoire ne constitue pas véritablement une conspiration, et nous n'avons pas à en parler ici. On a écrit beaucoup de livres, de romans, de contes sur les quatre sergents de la Rochelle, nous n'avons trouvé nulle part la vérité. On a fait de ces quatre hommes des héros; les circonstances seules les ont

élevés un moment à cette hauteur, mais ils étaient loin, les uns et les autres, de présenter le caractère qu'on leur a donné.

Mais si ce n'étaient point des grands hommes, du moins n'avaient-ils point mérité de servir de texte à tant d'affreux bouquins! La paix soit à leurs cendres! N'était-ce pas assez pour eux de l'échafaud!...

Cependant les mouvements divers qui éclataient successivement sur tous les points du territoire, témoignaient suffisamment de l'existence d'une vaste conspiration; le gouvernement avait l'éveil, il ne négligea aucune occasion de s'éclairer sur l'association dont l'existence lui était signalée, et il prit des précautions sévères pour en connaître les chefs et les membres les plus actifs.

Ce ne fut pas long.

La police avait de nombreuses données, les conspirateurs, qu'exaltait l'espérance d'un succès prochain, ne cachaient plus déjà leurs menées; en peu de temps, le gouvernement sut à quoi s'en tenir.

« Un complot a été récemment découvert, disait un procureur général; ce complot se rattache à une vaste conspiration que l'on a représentée comme embrassant dans ses ramifications un grand nombre de villes, et qui a pour but avoué la conquête et le maintien de la liberté. Le principal moyen pour arriver à ce résultat, est le renversement du gouvernement du roi et de toutes les autorités constituées par lui.

« Pour assurer les progrès, le secret et le succès de ses opérations, cette conspiration, sous le nom de Carbonari, a pris les formes d'une association mystérieuse, composée de grandes fonctions hiérarchiques, et d'un grand nombre de cercles particuliers, qui s'ignorant réciproquement, aboutissent à un cercle principal, chef-lieu de chacun des départements indiqués comme ayant pris part à la conspiration, correspondant par l'intermédiaire de ce dernier à un cercle supérieur et suprême, dont le siége est à Paris, et qui donne l'impulsion à tous les autres cercles.

« Un serment redoutable, à l'observation duquel on s'engage, sous peine de mort, lu entre les conjurés[1], leur impose diverses obligations. Pour fortifier encore ce serment, pour en assurer l'effet, et peut-être aussi pour inspirer une sorte de sécurité aux nouveaux adeptes que l'on affilie à l'association, on affecte de leur dire qu'elle a une police plus forte, plus active, plus entendue que celle du gouvernement du roi, et qui, en conséquence, paralyse, quant à eux, l'effet de cette dernière.

« Des signes de reconnaissance donnent aux affiliés les moyens de se reconnaître au besoin. Le plus usuel, celui par l'attouchement des mains, se fait de manière à ce qu'en se prenant les mains droites, les deux pouces forment un N. Cet emblème, fort intelligible, manifeste suffisamment quelle autorité les conjurés voudraient substituer à l'autorité légitime, et quel est le genre de liberté qu'ils regrettent et qu'ils désirent reconquérir.

« Le mot d'ordre est *honneur* et *vertu*. Le mot de ralliement est *probité*, dont chacune des personnes qui veulent se reconnaître prononce alternativement une syllabe.

« Des commissaires, choisis dans l'association, voyagent pour établir une correspondance sûre entre les différents cercles; leur présence a, en outre, l'effet de faire concevoir aux nouveaux initiés une haute idée des forces et des moyens de la conspiration.

« Ce sont principalement les officiers inférieurs et les sous-officiers que l'on s'attache à séduire; des espérances d'avancement rapide sont données, des promesses d'argent sont faites et souvent réalisées, pour les entraîner dans la conspiration. Ce moyen est considéré comme le plus propre à opérer la défection de l'armée, par l'influence que la position des sous-officiers les met à même d'exercer sur les soldats, etc. »

Un autre procureur général s'exprimait ainsi :

« Il existe en France, disait-il, des sociétés secrètes connues sous

le nom de *Charbonnières*, dans lesquelles se trament des complots contre l'État. Il est démontré qu'elles partent toutes d'un même centre. C'est à elles que nous devons les complots qui ont éclaté à Saumur, à Béfort, etc.

« Partout ces hommes annonçaient l'exclusion des Bourbons, l'existence d'un gouvernement provisoire, la reprise du drapeau et de la cocarde tricolore.

« Partout on a trouvé sur les accusés les copies des mêmes statuts.

« Sans doute, les sociétés maçonniques n'ont en elles-mêmes rien de blâmable, quand elles se bornent au but de leur institution ; mais elles peuvent, soit par elles-mêmes, soit par des comités, s'occuper d'objets qui ne seraient pas étrangers à la politique.

« Au surplus, les sociétés secrètes du genre des *Charbonnières* tendent à nous ramener le régime impérial, Napoléon II, et à leur suite le despotisme dont nous sommes heureusement délivrés.

« Ces sociétés constituent une conspiration permanente contre l'État. Ceux qui en font partie ont, sous le nom de *Carbonari*, dévoilé, en Italie et dans le Piémont, leurs coupables projets. Leurs règlements saisis en France prouvent qu'il y a, chez les uns comme chez les autres, uniformité de tendance et de vue.

« C'est à Paris qu'existe leur directeur ; c'est de là que partent toutes les instructions, tous les ordres ; c'est ce que les conjurés appellent le gouvernement provisoire. Les provocations à la révolt partent toutes de Paris ; les complots s'exécutent à des époques très-rapprochées, sur tous les points.

« Les complots ne se dénotent-ils pas encore par les voyages multipliés et mystérieux des conjurés? Ces voyages, d'après les statuts des Carbonari, n'auraient d'autre but que d'établir les communications des *ventes* particulières aux *ventes* centrales, et de celles-ci à la *vente* supérieure... »

Enfin, un troisième procureur général, celui qui portait la parole dans l'affaire des quatre sergents de La Rochelle, instruit par l'expérience du passé, s'exprimait à peu près en ces termes :

« Une vaste conspiration contre l'ordre social, en même temps que contre les trônes et contre chaque famille de citoyens, menacés d'être replongés dans les horreurs de l'anarchie, bien plus que contre les dynasties de souverains, a été formée.

« Cette conspiration est l'ouvrage de la secte des Carbonari, répandue en Italie, en Allemagne, en Suisse, en Grèce, et qui a envahi la France, en commençant par la Corse.

« Le serment des affiliés est conçu en ces termes :

« Je jure de tenir, avant toutes choses, à la liberté ;

« D'affronter la mort en toutes les occasions pour les Carbonari ;

« D'abandonner, au premier signal, les frères de mon propre « sang, pour aider et secourir mes frères les *Carbonari.* »

« Quant à leur but, il était celui de tous les pays, renverser la dynastie.

« Cette vaste conspiration se compose d'un comité directeur, ou *vente suprême,* qui a trois ministres chargés de faire exécuter ponctuellement tous ses ordres.

« Au-dessous de cette *vente suprême,* l'association se divise en plusieurs degrés de petites réunions de huit à vingt membres, absolument inconnus les uns aux autres.

« Ces degrés de réunions, vassales de la *vente suprême,* sont au nombre de trois principaux :

« Les hautes *ventes,* qui sont immédiatement au-dessous de la *vente* suprême ;

« Les *ventes* centrales ;

« Les *ventes* particulières.

« Chaque *vente* particulière envoie à la *vente* centrale un député, et celle-ci en envoie un à la haute *vente.*

« C'est par ces commissaires, liés par leur serment, sous peine de mort, à ne jamais révéler à leur propre *vente* rien de ce qui touche aux personnes dont est composée la *vente* suprême, que, de *vente* en *vente*, les ordres de la *vente* suprême arrivent aux derniers rangs des *Carbonari*.

« Cette société n'écrit jamais, et fait connaître les ordres verbalement par des commissaires qui vont d'un lieu à un autre.

« En dehors de la Charbonnerie, il existe une autre société d'épreuve et le noviciat de la première.

« Elle s'appelle *Société des Chevaliers de la liberté*.

« Les initiés sont enchaînés par le serment de secourir leurs frères et d'obéir à leurs chefs; on ne leur révèle aucun des grands desseins. Quand on les a suffisamment éprouvés, on les admet au rang des *Carbonari*.

« Pour se soustraire aux regards de la justice, beaucoup de *Carbonari* ont dû se former ouvertement en loge de *franc-maçonnerie*.

« Toutes les lois se réduisent à ces points essentiels :

« Obéir aveuglément aux chefs, conquérir la liberté à main armée, et, pour cela, se munir d'armes; observer un secret impénétrable sur l'existence, les noms et les desseins des Carbonari.

« Toute infraction à ces règlements est punie de mort.

« Au reste, les Carbonari, d'accord sur un premier point, détruire ce qui est, sont divisés entre eux sur tous les autres points et sur ce qui sera. »

Le Carbonarisme n'avait, en effet, aucune idée bien fixe sur la situation et sur l'avenir du pays; les uns voulaient la République, c'était le petit nombre; d'autres voulaient renverser la branche aînée, et se préoccupaient peu du reste; le plus grand nombre, c'est-à-dire tous les membres actifs de l'armée, et les soldats ou officiers licenciés ou en demi-solde, voulaient le retour de l'Empire avec le fils de l'Empereur, Napoléon II.

Toutefois, ainsi qu'on a pu s'en convaincre par ce qui précède, le gouvernement était trop bien instruit de tout ce qui se passait pour permettre de nouvelles manifestations à main armée; la tentative avortée des sergents de La Rochelle fut donc le dernier acte, l'acte suprême de la Charbonnerie en France.

Les sergents de La Rochelle une fois morts, l'institution alla de mal en pis, jusqu'au moment où ses principaux membres, ceux qui, plus sages et plus prudents, ne s'étaient pas compromis, entrèrent dans une autre association qui prit le titre de : *Aide-toi, le ciel t'aidera.*

Le principal vice de la Charbonnerie, vice radical, vice fatal de toute grande association, fut d'avoir admis au nombre des affiliés des hommes dont on n'était pas sûr.

Le manque d'unité dans les opérations, l'hésitation des uns, la pusillanimité des autres, mille causes patentes ou cachées ont puissamment contribué à frapper d'impuissance une société qui paraissait, dans le principe, destinée à un avenir important.

Quoi qu'il en soit, toujours est-il qu'après la mort des sergents de La Rochelle, la Charbonnerie s'affaiblit peu à peu, et qu'elle arriva bientôt à se décomposer tout à fait.

Deux partis se forment dans son sein, dit M. Louis Blanc; l'un veut qu'on se prononce nettement pour la République, et il entoure Lafayette; l'autre ne veut pas qu'un gouvernement quelconque soit imposé à la nation, et il se couvre du nom de Manuel.

Ces divisions, sourdes d'abord, s'aigrissent bientôt, s'enveniment et éclatent en accusations réciproques.

L'anarchie pénètre la Charbonnerie par tous les pores, et, à sa suite, s'introduisent les défiances injustes, les haines, l'égoïsme, l'ambition.

La période du dévouement passée, celle de l'intrigue commençait.

LES COMMUNÉROS.

CHAPITRE PREMIER.

Madrid. — Vasconcellos. — Isabelle. — Rendez-vous d'amour. — Le marquis de Miraflores. — Le senor Pedro del Castillo. — Les confidences et les mystères. — L'espion. — La fontaine d'or. — Encore une réception aux flambeaux, avec poignards, etc. — Les assassins de la reine. — Don Henri.

Vers le milieu du mois de juillet de l'année 1840, un jeune homme d'une vingtaine d'années, se promenait seul dans les jardins du palais de Madrid. La nuit était venue, les étoiles s'allumaient au firmament, tout était calme et silencieux, la lune montait lentement à l'horizon ; on n'entendait que ce murmure mystérieux qui s'élève à cette heure de toute chose, et que l'on prendrait volontiers pour la respiration de la terre.

Henri de Vasconcellos paraissait insensible aux beautés de la

nuit; il se promenait avec agitation à travers les bosquets en fleurs, et écoutait avec avidité le moindre bruit qui arrivait à lui, ou regardait anxieusement sous les allées baignées d'une ombre douce, ces fantastiques clartés que la lune laissait tomber sur son front pâle.

Minuit venait de sonner.

Les fenêtres du château qui, un instant auparavant, éclataient sous les vives lueurs des bougies et des lustres, s'éteignaient maintenant une à une; un voluptueux silence avait succédé à l'animation de tout à l'heure, et c'est en vain qu'Henri de Vasconcellos plongeait son regard autour de lui, ou prêtait l'oreille.

Il était bien seul, et personne ne paraissait se douter qu'il était là.

Il s'assit sur un banc de marbre, s'accouda sur le socle d'une statue, et rêva !

Henri était depuis quelques mois seulement à Madrid, mais les connaissances qu'il y avait faites, lui assuraient un avenir des plus brillants; c'était déjà à cette époque un beau et élégant jeune homme, il avait deux beaux yeux noirs qui lançaient de vives étincelles, des cheveux noirs qui retombaient en boucles soyeuses le long de ses joues brunes; sa taille était bien prise, sa main petite et blanche.

Outre ces avantages physiques qui l'avaient tout d'abord signalé à l'attention des femmes, Henri possédait encore des qualités plus sérieuses que lui avaient conquises les sympathies des personnages influents de la cour.

Henri avait reçu une éducation profonde; élevé loin de l'atmosphère des villes, il avait grandi et s'était développé à l'air pénétrant et vif de la campagne.

Henri de Vasconcellos était le dernier descendant d'une race illustre, d'origine portugaise, et il avait compris de bonne heure qu'il lui importait de soutenir dignement l'éclat du nom de ses ancêtres; il avait étudié avec ardeur, il avait appris tout ce qu'il est possible d'apprendre; il avait repoussé avec énergie toutes ces séductions

enchanteresses qui attendent tout jeune homme au début de la vie, il avait vécu dans l'isolement et la solitude, et s'était trouvé à vingt ans, fort déjà, instruit, l'esprit éclairé, dépassant de la tête les jeunes gens de son âge.

C'est alors qu'il était venu à Madrid.

Il n'y connaissait personne, mais son père y avait laissé des amis, et dès son arrivée, il fut présenté à la cour, et mis en position de faire une fortune rapide.

Henri se laissait faire, il avait beaucoup d'ambition, il sentait qu'il était capable de monter rapidement les nombreux degrés de l'échelle sociale, il avait toutes les qualités requises pour répondre à ce qu'on attendait de lui, et avant trois mois, il était attaché au service de la reine, qui l'avait déjà particulièrement distingué.

Rien donc n'aurait manqué au bonheur d'Henri Vasconcellos, si l'amour ne s'était mis tout à coup de la partie.

Henri avait rencontré parmi les femmes qui entouraient la reine, une jeune fille, une enfant, dont son cœur s'était vivement épris, et à partir de ce jour, tous les rêves d'ambition qu'il avait pu faire disparurent, et il n'eut plus qu'une seule pensée, qu'un seul désir, qu'un seul but dans la vie, Isabelle !...

Malheureusement, Isabelle était la fille de l'un des personnages les plus influents de la cour, et il n'y avait pas lieu d'espérer que Henri, malgré ses avantages physiques et moraux, pût jamais devenir l'époux de la jeune fille.

Mais qu'importe ! les amants ne connaissent pas les difficultés, il semble, au contraire, que les obstacles ne servent qu'à irriter leur amour et aiguiser leurs désirs ; Henri de Vasconcellos était d'ailleurs trop vivement épris pour renoncer ainsi, sans lutter, au bonheur qu'il avait rêvé, il ne tint aucun compte des objections que son esprit lui suggéra tout d'abord, et mit tout en œuvre pour se faire aimer d'Isabelle !

Isabelle ne demandait pas mieux que d'aimer et d'être aimée ; c'était une enfant encore, elle naissait à peine à la vie; son âme s'ouvrait confiante, et souriait aux premières illusions : elle vit Henri, et son regard lui dit si bien tout ce qui se passait dans son cœur, qu'elle s'attendrit et qu'elle eut compassion.

Au surplus, Henri était le plus beau cavalier qu'il y eût alors à la cour; tout le monde parlait de lui, plus d'une femme l'aimait, plus d'une jeune fille rêvait à lui, les vieillards eux-mêmes ne cachaient pas la sympathie qu'il leur inspirait : Isabelle se trouva fatalement entourée de personnes qui développèrent, sans le savoir, ce germe qui était au fond de son cœur.

Elle ne sut pas combattre, elle ne voulut même pas; c'était la première fois qu'un pareil trouble pénétrait en elle; c'était une sorte d'enivrement qui s'emparait de tout son être, elle se sentait emportée par une force irrésistible vers Henri, et elle n'essayait pas même de résister.

Et puis, Henri paraissait si amoureux, il y avait dans son attitude tant de douleur mal contenue, tant de prière, tant d'invitation humble et touchante, Isabelle était sans défense contre de pareilles séductions; elle ne se demanda pas si Henri pouvait prétendre à sa main, si son père consentirait jamais à cette union, elle l'aima et se laissa aimer !

Le jeune Vasconcellos ne fut pas longtemps sans s'apercevoir de son bonheur, et ce fut pour lui une ivresse sans égale ; Isabelle était charmante ; aucune femme n'avait comme elle cette grâce naïve de l'âge pur, cette élégante nature, cette beauté chaste ! C'était bien là la femme que tout poëte a rêvée !

Henri n'avait pas cherché d'ailleurs à établir de comparaison; parmi toutes ces femmes qu'il avait rencontrées, et qui eussent peut-être été fières d'être distinguées par lui, aucune n'avait fixé son regard, il n'avait vu qu'Isabelle !

Dès qu'il se sentit aimé, il imagina mille moyens de se rapprocher de la jeune fille, et comme cette dernière n'était pas coquette, comme elle l'aimait avec un complet abandon, ils ne tardèrent pas à se rencontrer, et à s'avouer leur mutuel amour.

— Je vous ai aimée dès le premier jour, dit Henri, dès le premier jour j'ai compris que mon sort était lié au vôtre, et qu'il ne pouvait plus y avoir désormais pour moi de bonheur que près de vous; peut-être me suis-je trompé, Isabelle, peut-être cet amour qui emplit mon cœur et mon esprit, n'est-il pas partagé; eh bien, tenez, soyez franche et sincère, dites-moi la vérité, ne me cachez rien, et s'il est vrai que vous ne m'aimiez pas, s'il me faut absolument renoncer à l'espoir d'être aimé de vous, je partirai, je m'éloignerai de ces lieux, j'irai mourir loin d'ici, emportant dans mon cœur votre image pure et sainte.

Isabelle sourit et glissa sa main dans celle du jeune homme.

— C'est peut-être mal ce que je fais, dit-elle avec un céleste sourire, mais j'obéis à une volonté plus forte que la mienne, Henri, non, il ne faut pas que vous partiez, car cet amour que vous demandez, il y a longtemps qu'il est à vous!

A partir de ce jour, les deux jeunes amoureux se virent souvent à l'insu de tout le monde, tantôt ici, tantôt là, partout où il y avait de l'ombre, du silence, partout où ils pouvaient se croire à l'abri des regards indiscrets.

Ils étaient sans témoins, mais leurs témoins à eux, c'étaient la lune, les étoiles, c'était Dieu qui lisait dans leurs cœurs chastes et purs!

Cependant une pareille intrigue ne pouvait rester longtemps ignorée à la cour d'Espagne; le père d'Isabelle en fut averti, et entra dans une grande colère, en apprenant que sa fille s'était oubliée jusqu'à aimer un jeune homme sans fortune et qui n'avait que son nom pour tout bien. Il avait fait appeler Isabelle et lui avait adressé de vives remontrances.

Henri avait été prévenu à temps de ces fâcheuses nouvelles, et dans ce moment il attendait avec une anxiété facile à comprendre le résultat de l'entrevue d'Isabelle et de son père.

Henri resta près d'une heure accoudé et rêveur ; enfin, comme il allait se lever, et peut-être s'éloigner, il entendit le frôlement d'une robe de soie sous les allées pleines d'ombre, et quelques secondes après Isabelle était près de lui.

— Enfin! enfin ! c'est vous, Isabelle, s'écria le jeune homme en allant à elle, et en lui prenant les mains qu'il baisa, si vous saviez combien cette attente m'a été cruelle!

— Oh! j'ai bien pensé à vous, repartit Isabelle, mais je n'ai pas pu venir plus tôt, mon père m'a retenue, et d'ailleurs les nouvelles que j'avais à vous annoncer sont si tristes, que j'hésitais à venir vous les faire connaître.

— Qu'y a-t-il donc?

— Une chose affreuse, Henri.

— Mais encore?

— On me marie!

— Que dites-vous?

— La vérité.

— Oh! Isabelle, et vous avez consenti!

— Et que puis-je faire, Henri, que puis-je dire à un père irrité et qui ordonne?...

— Ainsi tout est fini, Isabelle, nous allons nous séparer, vous reniez vos serments, vous oubliez votre amour.

— Ah! je mourrai avant...

— Oh! non, cela ne sera pas; tenez, j'irai plutôt implorer sa Majesté la reine, je lui dirai que nous nous aimons, qu'une séparation serait notre mort à tous les deux; j'appellerai sa pitié sur nous, la reine est bonne, et elle nous sauvera!

Isabelle remua tristement la tête.



HECTOR ET LA JEUNE FEMME.



— Hélas! dit-elle, n'espérez pas nous sauver ainsi, mon ami; la reine est bonne, sans doute, et dans toute autre occasion elle aurait peut-être pris intérêt à notre amour, mais aujourd'hui cela n'est pas possible, car cet époux que l'on me destine...

— Eh bien!

— C'est elle qui l'a désigné...

— Mais qui donc est-il?

— Henri!

— Parlez!

— Cet époux est le marquis de Miraflores!

Il y eut un silence. — Henri laissa tomber sa tête sur sa poitrine et il songea.

Il y avait là quelque mystère impénétrable, mystère de cour; ce n'était pas la première fois qu'il entendait prononcer ce nom; le marquis de Miraflores était fort connu à Madrid, et l'on disait tout bas qu'il était aimé de la reine!

Pourquoi donc ce mariage? Les conseillers de la reine voulaient-ils donner le change à l'opinion, détruire une fable, dépister la calomnie? Pourquoi avait-on choisi Isabelle pour un tel rôle? Le marquis de Miraflores était jeune, riche, il pouvait prétendre à la main d'une femme d'une condition encore plus élevée que ne l'était celle de la jeune fille... Il se perdait dans ces mille conjectures, et ne savait sur quelle pensée s'arrêter!

Enfin, il parut prendre un parti décisif, il releva la tête avec fierté et énergie, et attira Isabelle surprise dans ses bras.

— Ecoutez-moi bien, Isabelle, lui dit-il d'une voix émue, je vous aime, moi, plus que tout au monde, et à aucun prix je ne renoncerai à vous; dites-moi, Isabelle, vous sentez-vous assez de courage, assez de confiance en moi, pour remettre votre sort entre mes mains.

— Que voulez-vous donc faire, Henri, demanda Isabelle inquiète?

— Je ne sais encore, répondit Vasconcellos, mais j'ai besoin de

savoir, dans cette extrémité, si je puis compter sur vous comme sur moi-même, et si au moment où il nous faudra prendre un parti décisif, vous n'aurez pas peur, et vous ne reculerez pas.

— Henri, vous savez que je vous aime, dit Isabelle, je n'ai d'autre ambition que d'unir mon sort au vôtre.

— Bon! bon! mon enfant chère, vous êtes pure comme l'ange de Dieu, et je vous sauverai du sort que l'on vous prépare; retournez donc au palais, Isabelle, ne laissez rien paraître de ce qui se passe en vous, aux regards intéressés qui nous épient, et avant deux jours, ou nous serons perdus ou nous serons sauvés!

Isabelle et Henri se séparèrent sur ces paroles; la première regagna le palais en toute hâte, tandis que le second sortit des jardins par une porte dérobée, près de laquelle aucun poste ne veillait.

Henri avait pris son parti : il ne voulait, à aucun prix, laisser Isabelle aux mains du marquis de Miraflores, et le moyen qu'il avait imaginé pour la soustraire à cette extrémité, était une fuite prompte jusqu'à la frontière. Il songeait donc aux dispositions les plus propres à favoriser cette fuite; son chapeau était enfoncé sur ses yeux, il avait ramené son petit manteau sur ses épaules, la nuit était noire; en sortant du palais, il se heurta à quelqu'un qui se promenait en sens contraire, mais il passa son chemin sans y prendre garde, et ne s'arrêta qu'en entendant les éclats de rires immodérés que poussait l'homme qu'il venait de heurter d'une façon quelque peu incivile.

— Pardieu! s'écria une voix qu'Henri crut reconnaître, du diable si je vous aurais remis sous cet accoutrement de conspirateur!

— Don Pedro! fit Henri, qui revint sur ses pas.

— Don Pedro del Castillo, monseigneur, qui cherche, sans pouvoir le trouver, le motif important pour lequel vous errez dans les rues de Madrid, à une pareille heure de nuit.

— Est-ce donc défendu?

— Ce n'est que singulier.

— Mais vous-même, maître Pedro del Castillo, comment se fait-il que vous y soyez?

— Oh! moi, c'est différent.

— Mais encore...

— Au fait, mon jeune ami, les bruits qui courent dans ce moment sur votre compte demandent peut-être une explication catégorique de votre part, et si vous le voulez bien, nous allons nous faire une confession générale et réciproque.

— A quel propos?

— Vous le saurez.

— Vous m'intriguez!

— Tenez, mon jeune ami, laissez-moi vous conduire, et peut-être demain ne serez-vous pas fâché de m'avoir suivi.

Les deux jeunes gens quittèrent les abords du palais royal, et traversèrent Madrid pour gagner les faubourgs.

II.

Don Pedro del Castillo était un grand gaillard de cinq pieds six pouces au moins; il portait les cheveux rouges, la figure ouverte et franche, et ses yeux, d'un noir vif, semblaient par instants lancer d'éblouissantes étincelles.

Henri l'avait rencontré quelquefois à la cour, il savait qu'il devait la position qu'il occupait à la faveur dont le roi l'honorait; ils s'étaient liés tous les deux, après quelques jours à peine de connaissance, et se témoignaient une amitié sincère.

Don Pedro del Castillo avait cependant des allures singulières qui avaient plus d'une fois donné à penser à Henri; souvent, don Pedro disparaissait pendant des semaines entières, on ne le voyait plus nulle part, on le cherchait en vain partout, personne n'eût pu

dire en quels lieux il avait passé, et c'était quand on le croyait bien loin de Madrid, quand on ne l'y attendait plus, qu'on le voyait tout à coup reparaître, plus vif, plus aimable, plus spirituel que jamais.

Don Pedro avait donc deux existences, l'une qu'il cachait avec beaucoup de soin, l'autre à laquelle il initiait tout le monde ; on ne lui connaissait d'ailleurs qu'un seul ami, et cet ami c'était Henri de Vasconcellos.

Une nuit, entre autres, ce dernier rentrait à son domicile, quand, au détour d'une rue, il aperçut à quelques pas devant lui un homme dont la tournure lui rappelait à s'y méprendre celle de don Pedro.

Il pressa le pas pour s'assurer du fait ; mais le mystérieux promeneur l'avait entendu, et il hâta sa marche ; le costume qu'il portait n'était pas le même que Henri avait vu le matin même sur les épaules de don Pèdre ; mais à la manière dont il portait l'épée, la façon dont son chapeau était placé sur son front, mille détails enfin l'assuraient que c'était bien là son ami.

Pourquoi fuyait-il donc?... Était-il en bonne fortune?... alors, pourquoi ne pas l'avouer, pourquoi ne pas inviter Henri à lui céder la place, plutôt que de le fuir ainsi qu'un malfaiteur?

Cette poursuite dura une demi-heure environ, au bout de laquelle, la lune s'étant dégagée de quelque nuage qui l'obscurcissait, Henri put voir celui qu'il poursuivait.

C'était bien don Pedro del Castillo.

Henri demeura interdit, et au moment où il allait s'élancer vers son ami et solliciter une explication catégorique, ce dernier disparut tout à coup par une petite porte qui se referma vivement derrière lui.

Le lendemain, Henri de Vasconcellos avait vainement interrogé don Pedro, ce dernier avait répondu, avec un imperturbable sang-froid, qu'il ignorait ce dont il s'agissait, qu'il n'avait pas quitté sa demeure de toute la soirée, qu'enfin il avait vraisemblablement pris un autre personnage pour lui.

Henri accepta ces explications vagues, mais il ne se tint pas pour battu, et se promit bien d'éclaircir ce mystère.

Les préoccupations de son amour étaient venues le distraire dans ce moment, et il oublia complétement les investigations qu'il voulait tenter.

Il était deux heures du matin, à peu près, quand les deux jeunes gens arrivèrent à la demeure de don Pedro. Ils montèrent lestement jusqu'au dernier étage de la maison devant laquelle ils s'étaient arrêtés, don Pedro alluma une bougie, et ils se débarrassèrent de leurs manteaux.

Puis, ils prirent chacun un siége, s'approchèrent de la fenêtre qu'ils ouvrirent, et commencèrent leurs confidences. Ce fut don Pedro qui prit le premier la parole.

— Voyons, mon cher ami, dit-il d'une voix franche et en regardant Henri, voyons, ne me cachez rien de ce qui vous intéresse, et peut-être pourrai-je, dans cette circonstance, vous être de quelque utilité. Je vous ai trouvé tout à l'heure sortant des jardins du palais de la reine, le chapeau sur les yeux, enveloppé dans votre manteau; vous veniez évidemment d'un rendez-vous d'amour.

— Triste rendez-vous! fit Henri.

— Triste ou gai, c'en était un, n'est-il pas vrai?

— Sans doute.

— Fort bien; et la jeune fille qui vous aime appartient à la cour?

— Ne la connaissez-vous pas?

— La charmante Isabelle?

— C'est elle seule que j'aime, c'est elle seule que je veux posséder!...

— A merveille! mon ami, à merveille! mais, vous le savez, nous nous sommes promis d'être francs l'un et l'autre, et nous ne devons pas nous tromper.

— Et pourquoi vous tromperais-je?

— Eh! le sais-je!

— D'où vous vient cette défiance?

— Tenez, mon cher Henri, vous êtes un cavalier charmant, les femmes raffolent de vous, cela est connu, et je m'en suis moi-même aperçu plus d'une fois; eh bien! ne serait-il pas possible, je ne dis pas que cela soit, je ne fais qu'une supposition; ne se pourrait-il pas faire qu'une grande dame, une très-grande dame se soit éprise de vous, et que vous ayez consenti à cacher des amours réelles et effectives sous les apparences d'un amour imaginaire ou platonique: en d'autres termes, la jeune et jolie Isabelle ne servirait-elle pas, sans s'en douter, à couvrir d'autres amours mystérieuses?

Henri regarda don Pedro d'une façon singulière.

— Qui donc vous a donné le droit de douter de ma parole? dit-il avec fierté; ce que vous supposez, maître Pedro del Castillo, n'est rien moins qu'une lâcheté, et les Vasconcellos en sont incapables, sachez-le bien!

— Eh! là! là! ne nous fâchons pas, mon ami, reprit don Pedro en riant, ne nous fâchons pas; pour mon compte, j'aime bien mieux qu'il en soit ainsi, et je sais quelqu'un qui sera certainement de mon avis.

— Qui cela?

— Le mari.

— En vérité, je ne vous comprends pas, et tout ceci me semble une énigme!

— Il n'est pas nécessaire que vous compreniez tout cela, Henri, ce sont des mystères auxquels on n'a rien à gagner quand on s'y trouve mêlé; le mieux est de n'y pas faire attention. Mais ce que vous me dites me fait plaisir, et j'espère que vous voudrez bien répondre avec la même sincérité, aux questions que j'ai encore à vous poser.

— Mais c'est une véritable inquisition!

— Elle sera réciproque si vous le voulez, et vous verrez que je ne cacherai rien de ce qui pourra vous être agréable d'apprendre.

— Parlez donc, maître Pedro del Castillo, dit Henri en riant.

— Vous m'avez dit, poursuivit don Pedro, que le rendez-vous donné par la jeune Isabelle, n'avait pas été précisément gai, je désirerais savoir quelles sont les préoccupations qui l'ont pu attrister.

— Une chose fort simple, répondit Henri, Isabelle et moi nous nous aimons ; notre seul désir, notre seule ambition est d'être unis le plus prochainement possible ; mais des obstacles ont été créés, et pour tout vous dire, ce soir, Isabelle m'a appris qu'on allait la marier.

— Ah ! ah ! cela ne m'étonne pas, et rentre beaucoup dans l'ordre d'idées que j'ouvrais tout à l'heure.

— Quel ordre d'idées?

— Oh ! ce n'est rien, ne faites pas attention... poursuivez seulement, poursuivez : ainsi Isabelle va se marier.

— Oui, par l'ordre de la reine.

— Vraiment, et pourquoi la reine s'occupe-t-elle avec tant d'intérêt de cette jeune fille?...

— Je l'ignore.

— Et l'époux qu'on lui destine?

— C'est elle-même qui l'a désigné.

— Et il s'appelle?

— Le marquis de Miraflores.

Il y eut un silence ; don Pedro del Castillo se mordit les lèvres, et regarda Henri d'une façon singulière.

Puis il fit deux ou trois tours dans la chambre sans dire un seul mot, et revint se placer à quelques pas du jeune Vasconcellos.

— Ainsi, lui dit-il alors d'une voix insinuante, voilà vos amours brisées, votre bonheur perdu ; il vous faudra renoncer à Isabelle, et chercher d'autres distractions pour votre cœur.

— N'en croyez rien, repartit vivement Henri.

— Comment?

— Isabelle m'aime, je ne souffrirai pas qu'elle soit sacrifiée ainsi...

— Eh! que ferez-vous, malheureux, si la reine a résolu ce mariage?

— Eh bien, j'irai me jeter aux genoux de la reine.

— Gardez-vous-en bien.

— Pourquoi?...

— Pourquoi! pourquoi... parce que la reine ne reviendra pas sur sa première résolution, qu'elle sera mécontente de votre audace, et que peut-être il vous arrivera malheur.

— Mais que faire alors?

— Je ne vois qu'un moyen.

— Quel est-il?

— La fuite.

— J'y ai songé.

— Eh bien!

— Eh bien, s'il le faut, je fuirai, mais auparavant...

— Auparavant, mon ami, interrompit don Pedro del Castillo, vous ne commettrez aucune imprudence; d'ailleurs, j'ai moi-même quelques confidences à vous faire, et peut-être ce que j'ai à vous dire modifiera-t-il vos intentions.

— Parlez donc, dit Vasconcellos, car j'ai hâte de sortir, à quelque prix que ce soit, de l'impasse dans laquelle je me trouve!

Don Pedro allait poursuivre, quand quelques coups frappés discrètement à la porte détournèrent subitement son attention. Il courut aussitôt s'assurer de la personne qui frappait, il revint vivement vers Henri, après avoir regardé.

— Qui donc est là? demanda ce dernier.

— Chut! fit don Pedro.

— Du mystère.

— Oui.

— Je vous gêne peut-être.

— Oh! fort peu; mais il ne faut pas que l'on vous voie ici... venez, là dans ce cabinet... bouchez vos oreilles, mon ami, et n'entendez rien de ce qui va être dit.

Henri disparut aussitôt dans un cabinet, et quand don Pedro eut fait rapidement disparaître toute trace de son passage dans la chambre, il alla ouvrir la porte.

— Entrez, monseigneur, dit-il en s'inclinant respectueusement devant la personne qui entrait, j'étais loin de m'attendre à une pareille visite, surtout à cette heure...

— Cependant tu es levé, dit le nouvel arrivé.

— Je rentre.

— Et n'as-tu rien appris de nouveau depuis hier matin...

— Beaucoup, au contraire, monseigneur.

— Eh bien, j'aime les nouvelles, tu le sais, voyons, ne me cache rien, dis-moi tout!

L'inconnu s'assit près de la fenêtre, non loin du cabinet où s'était jeté Henri, et il s'apprêta à écouter don Pedro del Castillo. Ce dernier s'empressa de satisfaire sa curiosité.

— Et d'abord, dit-il à voix basse, j'ai vu dans la soirée les principaux membres de notre association, je leur ai annoncé un nouveau néophyte, et il a été décidé que le tribunal secret se réunirait dans la nuit de demain.

— C'est à merveille, repartit l'inconnu, mais j'espère que tu ne leur as pas dit mon nom.

— Je m'en suis bien gardé, monseigneur, vous passerez demain pour mon frère, et pour un membre généreux d'une famille qui a toujours été dévouée à la cause de la liberté.

— Voilà qui est bien, don Pedro, tu es un homme habile, et j'espère qu'un jour je me trouverai en position de te récompenser

largement des services que tu me rends, mais cette affaire n'est pas la seule qui m'intéresse, tu le sais, et je désire connaître...

— Je me suis informé de tout, monseigneur, interrompit don Pedro del Castillo, et je crois pouvoir vous assurer que nous marchons à la solution de la crise.

— Dis-tu vrai?

— Vous allez voir, monseigneur, j'ai appris en effet, cette nuit, qu'il est fortement question d'établir le marquis de Miraflores.

— On le marie!

— On le marie...

— Eh bien, cela ne prouve qu'une chose, c'est que les conseillers de la reine ont pensé que le crédit du marquis commençait à baisser, et qu'il était urgent de le remplacer par un autre... Ces hommes sont sans vergogne, ils ne craignent ni Dieu ni diable.

— C'est peut-être vrai, monseigneur, mais ce que vous ignorez, c'est que la femme que l'on destine au marquis...

— Quelle est-elle?

— Isabelle.

— Est-ce possible!...

— Rien n'est plus vrai.

— Mais cette jeune fille aime Henri de Vasconcellos...

— Sans doute.

— Ce mariage est au contraire un danger de plus pour l'Espagne, il faut l'empêcher à tout prix... et il me semble qu'au lieu d'assister à la solution de la crise, nous allons en voir une nouvelle se préparer.

— Détrompez-vous, monseigneur, car je connais le jeune Vasconcellos, je l'ai vu, je lui ai parlé, il m'a raconté ses amours, et semble tout disposé à enlever sa maîtresse, plutôt que de permettre au marquis de Miraflores de l'épouser.

— En es tu certain?

— Il m'en a fait le serment.

— Et tiendra-t-il son serment?

— Henri de Vasconcellos, monseigneur, est jeune, honnête et brave, il aime la jeune Isabelle, comme on aime à cet âge, c'est-à-dire avec un complet oubli de toute chose, il se fera tuer plutôt que de l'abandonner!

— En effet, ceci vaut mieux; la reine sera furieuse contre ses conseillers habituels, et peut-être alors trouverons nous moyen...

L'inconnu laissa tomber sa tête dans ses mains et se prit à réfléchir profondément. Don Pedro del Castillo se tenait debout devant lui, dans une attitude respectueuse, et n'osait interrompre le cours de ses rêveries.

Cependant Henri de Vasconcellos n'avait perdu aucun mot de l'entretien qui venait d'avoir lieu; tout cela l'avait profondément étonné, et il se demandait avec stupéfaction quel rôle don Pedro del Castillo jouait au milieu de toutes ces intrigues. Sans doute ce personnage mystérieux, qui venait d'être introduit, était quelque agent de la police, le ministre lui-même, peut-être; don Pedro s'en était fait le complaisant... il trahissait de nombreux amis pour gagner la faveur du parti opposé à celui des conseillers de la reine. — C'était un dédale dont il cherchait vainement à sortir, et sa curiosité était violemment excitée.

Enfin, il n'y put plus tenir, et pendant que le silence régnait dans la chambre, il ouvrit doucement la porte du cabinet dans lequel il était caché, et risqua un œil...

Mais il eut à peine jeté un regard sur le personnage mystérieux, qu'il se recula avec épouvante, et eut toutes les peines du monde à réprimer un cri d'étonnement près de s'échapper de ses lèvres.

III.

Le lendemain soir, Henri et don Pedro del Castillo étaient seuls encore dans cette chambre où nous venons de les voir.

Henri était triste, don Pedro paraissait soucieux.

Henri aimait don Pedro de toutes les sympathies vives de son cœur, il lui en coûtait beaucoup de le soupçonner, et cependant il ne voulait pas rester sous l'influence mauvaise de ces pensées.

Enfin, il fit un effort sur lui-même, et s'approcha de don Pedro à qui il tendit la main.

— Don Pedro, lui dit-il, le visage souriant, l'événement de cette nuit m'a laissé dans l'esprit une inquiétude que je n'y veux pas garder plus longtemps; vous êtes un homme d'honneur, mon ami, je n'en doute pas, je ne veux pas en douter, mais je vous l'avouerai, les paroles qui ont été échangées dans l'entretien mystérieux de cette nuit, m'ont profondément troublé, et je tiens à savoir.

— Vous avez donc écouté? fit don Pedro del Castillo en fronçant le sourcil.

— Que vouliez-vous donc que je fisse dans ce cabinet?

— Et vous savez qui était là, avec moi?

— Sans doute, c'était...

— Chut! fit don Pedro, taisez-vous, malheureux, et empressez-vous d'oublier tout ce que vous avez entendu.

— Pourquoi donc ce mystère?

— Pourquoi! vous me demandez pourquoi! mon jeune ami, mais parce que si vous avez compris le sens caché des paroles échangées, et que vous en ayez conçu quelque étrange ambition, c'est fait de vous, et avant deux jours vous aurez cessé d'exister.

— Je ne vous comprends pas.

— Eh bien! tant mieux! voilà les réponses comme je les aime...

Henri, ne comprenez pas, je vous en supplie, dans mon intérêt et surtout dans le vôtre; passez au milieu des sourdes intrigues qui se trament autour de vous sans y faire la moindre attention; vous êtes étranger à tout cela, vous; vous n'avez jamais vu le roi; vous aimez Isabelle, vous voulez l'épouser, vous l'enlèverez si on vous la refuse; voilà votre thème, ne sortez pas de là, ou vous êtes mort!

— Mais quel est donc le mot de cette énigme?

— Le mot de cette énigme, je vous le dirai, mais plus tard, quand vous serez sauvé, et que je serai moi-même hors de danger.

— Mais expliquez-moi au moins quelle est cette réunion mystérieuse qui doit avoir lieu cette nuit.

— Oh! quant à ceci, Henri, je ne demande pas mieux, et je devais même vous proposer de m'accompagner... Cette association est celle des *Communeros,* ni plus ni moins; celui que vous avez vu hier chez moi doit s'y faire recevoir membre cette nuit, et pour éviter tout soupçon, vous vous ferez recevoir également... Venez... l'heure est déjà avancée, et il importe que nous arrivions des premiers.

Henri et don Pedro s'éloignèrent en même temps, et arrivèrent, près d'une heure après, à l'autre extrémité de Madrid.

Don Pedro tourna alors quelques petites rues étroites et sombres, et finit par entrer dans une vaste cour déserte et silencieuse, au bout de laquelle ils descendirent les marches d'un escalier tournant, éclairé seulement par une méchante lampe.

A mesure qu'ils descendaient, l'obscurité devenait plus profonde; enfin ils s'arrêtèrent devant une porte d'airain, près de laquelle veillaient deux hommes armés de longues pertuisanes.

— D'où venez-vous? dit l'un des hommes à don Pedro del Castillo.

— *Della fontana de Oro,* répondit ce dernier.

Et ils passèrent.

La première salle dans laquelle ils entrèrent était vaste, spacieuse

et peu éclairée; quelques hommes seulement s'y tenaient; ils se levèrent, et saluèrent profondément don Pedro quand il passa devant eux.

La seconde salle était plus grande encore que la première; il y avait dedans une foule compacte, serrée, tumultueuse; les discours les plus exaltés s'y faisaient entendre; chacun allait et venait à travers cette foule sans ordre; don Pedro et Henri eurent bien de la peine à arriver à la troisième et dernière salle.

Celle-ci était petite, basse, et singulièrement ornée.

Un vaste drap noir, constellé de lames d'argent, en faisait le tour; un christ d'ivoire se détachait sur le fond sombre; à droite et à gauche, il y avait une tribune; au fond, une sorte de tribunal, où étaient gravement assis trois vieillards à la figure vénérable, au front chauve, à la barbe blanche.

Henri de Vasconcellos se sentit pris d'une vive émotion en pénétrant dans cette dernière salle; c'était la première fois qu'un pareil spectacle s'offrait à ses regards; il ignorait quels étaient ces hommes, dans quel but ils se réunissaient; il fut frappé du caractère majestueux et grave de ce qui l'entourait, et il s'inclina avec un respect profondément senti.

Don Pedro del Castillo s'avança jusqu'au tribunal, et s'adressant aux juges immobiles :

— Vénérables, leur dit-il, deux néophytes réclament l'honneur d'être admis au nombre des membres de l'association des *Communeros;* nos frères consentent-ils à les recevoir?

— Ces hommes sont-ils dignes de cet honneur?

— Je le crois.

— Tu les connais?

— Je les connais.

— Et tu te proposes d'être leur parrain?

— Oui, vénérables.

— Qu'il soit donc fait comme tu le désires! des mesures vont être prises en conséquence.

Don Pedro del Castillo et Henri de Vasconcellos se retirèrent alors dans un cabinet contigu à la dernière salle, après quoi don Pedro se disposa à sortir pour aller à la recherche du second néophyte.

Toutefois, avant de s'éloigner, il prit Henri dans un coin, et lui tint à peu près ce langage :

— Mon cher Henri, de graves déterminations vont être prises cette nuit par les *Communeros ;* vous y assisterez sans témoigner la moindre surprise, la moindre indignation. Il y a parmi les *Communeros* une partie turbulente, audacieuse, sanguinaire, dont nous ne pouvons pas toujours régler les instincts féroces ; c'est pour eux que les cérémonies occultes et les simulacres de massacres ont été inventés ; ne vous laissez donc etonner de rien, mon ami ; regardez tout d'un œil stoïque, et songez que de la manière dont vous assisterez à tous ces spectacles dépend peut-être votre avenir et le bonheur de votre vie.

— Mais que va-t-il donc se passer, don Pedro? dit Henri vivement intrigué.

— Qu'importe!

— Mais encore...

— Eh bien ! apprenez que cette nuit les *Communeros* tirent au sort pour savoir à qui reviendra l'honneur de tuer la reine.

Et en parlant ainsi, don Pedro del Castillo disparut, laissant Henri de Vasconcellos stupéfait.

Une heure plus tard, l'ordre le plus parfait régnait dans la seconde salle ; chacun avait pris la place qui lui revenait, la cloison qui séparait cette salle de la troisième avait été enlevée, et il restait un espace libre entre les *Communeros* et le trône où se tenaient les trois vénérables.

Alors un grand bruit se fit entendre à la porte du fond, et presque aussitôt les deux battants s'ouvrirent, et don Pedro del Castillo entra, conduisant par la main le mystérieux personnage de la veille, auquel on avait eu soin de bander les yeux ; derrière eux marchait un second récipiendaire, qui avait également les yeux bandés.

Quand les deux récipiendaires se furent approchés du trône, le vénérable se leva, et, après les premières questions d'usage, il ordonna à don Pedro de s'éloigner, et adressa les questions suivantes :

— Que penses-tu du gouvernement actuel? dit-il à haute voix.

— Qu'il est traître au peuple et au pays, répondit le frère supposé de don Pedro.

— Dans quel intérêt fonctionne-t-il?

— Dans celui d'un petit nombre de privilégiés.

— Quels sont aujourd'hui les aristocrates?

— Ce sont les hommes d'argent, banquiers, fournisseurs, monopoleurs, gros propriétaires, agioteurs, en un mot, les exploiteurs qui s'engraissent aux dépens du peuple.

— Quel est le droit en vertu duquel ils gouvernent?

— La force.

— Quel est le vice dominant dans la société?

— L'égoïsme.

— Qu'est-ce qui tient lieu d'honneur, de probité, de vertu?

— L'argent.

— Quel est l'homme qui est estimé dans le monde?

— Le riche et le puissant.

— Quel est celui qui est méprisé, persécuté, mis hors la loi?

— Le pauvre et le faible.

— Qu'est-ce que le peuple?

— Le peuple est l'ensemble des citoyens qui travaillent.

— Comment est-il traité par la loi?

— Il est traité en esclave.

— Quel est le sort du prolétaire sous le gouvernement des riches?

— Le sort du prolétaire est semblable à celui du serf et du nègre; sa vie n'est qu'un long temps de misères, de fatigues et de souffrances.

— Quel est le principe qui doit servir de base à une société régulière?

— L'égalité.

— Quels doivent être les droits du citoyen dans un pays réglé?

— Le droit d'existence, le droit d'instruction gratuite, le droit de participation au gouvernement. Les devoirs sont le dévouement à la société, et la fraternité envers les citoyens.

— Faut-il faire une révolution politique ou une révolution sociale?

— Il faut faire une révolution sociale.

— Le citoyen qui t'a fait des ouvertures, t'a-t-il parlé du but de nos travaux?

— Chaque membre a pour mission de répandre, par tous les moyens possibles, les doctrines républicaines; de faire, en un mot, une propagande active, infatigable.

— Promets-tu de joindre tes efforts aux nôtres?

— Je le promets.

— Plus tard, quand l'heure aura sonné, nous prendrons les armes pour renverser un gouvernement traître à la patrie. Seras-tu avec nous, ce jour-là! Réfléchis bien, c'est une entreprise périlleuse; te sens-tu la force de braver le danger?

— J'ai bien réfléchi aux engagements que je prends, et je promets de vous suivre.

— Prononce donc le serment de l'association?

— Je jure d'obéir aux lois de l'association, de poursuivre de ma haine et de ma vengeance tous les traîtres qui se glisseraient parmi nous; d'aimer et de secourir nos frères, et de sacrifier ma liberté et

ma vie pour le triomphe de notre sainte cause! Si je manque à ces promesses, que ma tête tombe sous la hache, et que mes restes soient consumés par le feu, et mes cendres jetées au vent!

Quand le frère supposé de don Pedro del Castillo eut répondu à toutes les questions qui lui furent posées, ce fut au tour d'Henri de Vasconcellos.

Les mêmes cérémonies eurent lieu, et ces cérémonies finirent comme les précédentes, par le serment prêté sur le bureau, aux acclamations de toute la foule assemblée.

Le vénérable se leva presqu'aussitôt et ayant réclamé le silence.

— Frères, dit-il d'une voix forte et vibrante, depuis assez longtemps l'Espagne gémit sous le joug de ses tyrans; il est temps, enfin, de songer sérieusement à la vengeance, et c'est à cet effet que vous avez été convoqués cette nuit. Une grande détermination a été prise par votre *tribunal secret;* le peuple a montré assez de patience jusqu'à ce jour; le moment de la vengeance est venu, et il importe de savoir si vous êtes bien réellement décidés à sacrifier votre vie au triomphe de la sainte cause.

— Oui! oui! nous le jurons! dirent en même temps mille voix.

— Eh bien! l'heure attendue a enfin sonné... tous les noms des membres de notre association ont été introduits dans cette urne; le premier qui en sortira, aura pour mission de tuer le marquis de Miraflores; le second devra tuer la reine!

Il y eut alors un moment solennel de silence; le vénérable plongea la main dans l'urne; tous les regards se fixèrent avec anxiété sur lui, toutes les oreilles étaient tendues; enfin, le vénérable retira un premier billet, le déplia lentement, et lut à haute voix le nom qui s'y trouvait inscrit:

Don Henri.

Un frémissement parcourut l'assemblée, et les regards cherchèrent près du trône le jeune Henri de Vasconcellos; ce dernier s'était

senti pris d'un singulier frisson en entendant prononcer son nom; il tendit la main à don Pedro qui était près de lui, et la serra silencieusement.

Cependant un autre nom allait sortir de l'une; celui-là devait avoir une mission encore plus difficile et surtout plus dangereuse; le silence se rétablit comme par enchantement, et on épia le vénérable qui tenait déjà le second billet ouvert dans sa main.

— Don Francisco del Castillo! dit le vénérable de la même voix ferme.

Et celui dont on venait de prononcer le nom, se contenta de se retourner vers son frère, et de lui jeter un singulier sourire.

— Tel est l'ordre du destin, dit alors le vénérable; don Francisco del Castillo, et vous, don Henri, jurez-vous d'accomplir la mission qui vient de vous être confiée?

— Je jure, répondit Henri, qu'avant deux jours, le marquis de Miraflores sera mort, où j'aurai cessé d'exister.

— Et vous, don Francisco, poursuivit le vénérable?

— Moi, répondit celui qu'on interpellait, je vous raconterai dans quelques jours ce que j'aurai fait pour le bonheur de l'Espagne et pour son repos... et j'ai tout lieu d'espérer que vous en serez satisfaits.

L'assemblée s'écoula alors lentement, jusqu'à ce qu'enfin il ne resta plus que don Pedro del Castillo, et don Henri de Vasconcellos. Le mystérieux personnage avait disparu des premiers.

— Eh bien, dit don Pedro del Castello, en frappant familièrement sur l'épaule de Henri, que dites-vous de tout cela?

— Je dis, répliqua Henri, que si j'avais pu penser que vous me meniez dans une société pareille, je ne vous aurais pas suivi.

— Et pourquoi cela!

— Parce que maintenant me voilà engagé par serment à tuer le marquis, et que je ne sais, en vérité, comment m'y prendre.

— C'est là ce qui vous embarrasse?

— Sans doute, et je ne vois qu'un bon duel qui puisse me sortir d'embarras.

— Savez-vous au moins manier une épée?

— Comme don Juan.

— Eh bien, que craignez-vous alors?

— Tout! mon ami, je crains; le marquis de Miraflores est puissant, la reine le protège, dit-on, et si je le tue, je vais soulever contre moi tous les conseillers ordinaires de sa Majesté, et puis.

— Quoi encore?

— Qui sait si le marquis de Miraflores voudra consentir à croiser son épée contre la mienne.

— Oh! quant à cela, rassurez-vous, mon ami, le marquis est un gentilhomme parfaitement élevé, il manie admirablement l'épée, et ne croira pas déroger en se battant avec un Vasconcellos; sous ce rapport, vous pouvez donc vous tenir parfaitement rassuré, mais comme vous, ce sont les suites de cette affaire qui me semblent désagréables.

— Je m'y perds...

— Mais laissez-moi me charger de tout; le duel aura lieu demain ou après, Isabelle sera prévenue, une chaise de poste vous attendra, et dès que vous aurez tué le marquis de Miraflores, vous pourrez gagner la frontière sans le moindre obstacle.

— Mais si c'est moi qui suis tué, objecta Henri de Vasconcellos en souriant tristement.

— Que voulez-vous, mon ami, j'aurai de cet accident un chagrin mortel, croyez-le bien, mais je me consolerai en songeant que vous laisserez après vous quelqu'un qui vous vengera.

— Qui cela?

— L'homme qui est chargé de tuer la reine!...

CHAPITRE II.

Suite des Communéros. — Isabelle et don Pedro del Castillo. — Le duel. — L'enlèvement. — Coup d'épée. — Un ministre d'état. — En chaise de poste — Chez la reine. — Histoire d'un jeune seigneur. — Le complot. — Don François de Paule. — Les VENGEURS D'ALIBAUD.

Deux jours après, dès que les premières ombres de la nuit eurent enveloppé Madrid, Isabelle, les épaules couvertes d'une mante de soie brune, s'échappa furtivement du palais de la reine, et courut dans les allées du jardin, vers le lieu ordinaire de ses rendez-vous avec Henri de Vasconcellos.

Dès qu'elle y fut arrivée, elle aperçut un homme qui semblait attendre, et ne doutant pas que ce fût son amant, elle alla à lui, les mains étendues.

— Henri! dit-elle d'une voix émue.

Mais elle s'arrêta presqu'aussitôt interdite et stupéfaite.

Ce n'était pas Henri.

— Pardon, senora, répondit aussitôt don Pedro del Castillo, Henri de Vasconcellos est retenu ce soir par une affaire de la plus haute importance, et il m'a prié de venir vous exprimer tous ses regrets, et vous faire connaître en même temps les résolutions qu'il a dû prendre depuis qu'il ne vous a vue, pour votre sûreté commune.

— Mais il ne lui est arrivé rien de fâcheux, au moins...

— Mon Dieu, senora, les circonstances dans lesquelles nous nous trouvons sont graves, et l'on ne peut répondre de rien.

— Mais qu'y a-t-il alors? dites, ne me cachez rien, je veux tout savoir...

— Eh bien, senora, je vous dirai tout, puisque vous paraissez le désirer si vivement... Cette nuit, Henri de Vasconcellos se bat en duel avec le marquis de Miraflores.

— Se battre, lui, avec le marquis, mais c'est impossible...

— Ce duel aura lieu dans une heure.

— Mais le marquis le tuera.

— Oh! ce n'est pas certain; Henri manie très-bien l'épée, j'ai fait, ce matin, des armes avec lui, et je vous assure, qu'à moins d'événements extraordinaires, il s'en tira à son honneur.

— Ah! n'importe, seigneur, vous connaissez Henri, vous êtes son ami, il faut empêcher à tout prix ce duel.

— Je m'en garderai bien.

— Mais si on le tue.

— Voyons, senora, permettez-moi de vous parler franchement, permettez-moi d'espérer, surtout, que vous voudrez bien me répondre sans détour. Vous aimez Henri de Vasconcellos, n'est-il pas vrai?

— Sans doute.

— Vous aimeriez mieux vous-même mourir, que de le voir aimer une autre femme?

— Pourquoi cette question?

— Répondez.

— Mais certainement.

— Eh bien, il n'y a pas d'autre alternative dans ce moment; si Henri meurt, tout sera dit, vous pourrez faire éclater ouvertement votre douleur, vous retirer dans un couvent, renoncer au monde; personne ne trouvera à redire à cette douleur, chacun la respectera, quand on la verra si profonde et si sincère; s'il vit, au contraire, et qu'il tue le marquis de Miraflores, rien ne s'oppose plus à votre bonheur; une chaise de poste est préparée et vous attend, et avant que la police soit instruite de ce qui s'est passé, vous aurez le temps de fuir et de gagner la France.

— Comment, vous me proposez de fuir, de quitter la cour, mon père, de me sauver avec Henri, dit Isabelle.

— C'est le seul parti raisonnable qui vous reste à prendre.

— Pardonnez-moi, monseigneur, car je vous comprends mal, ou, le marquis de Miraflores une fois mort, il n'y a plus pour moi aucun danger, les obstacles disparaissent, et je puis attendre que mon père soit amené peu à peu à consentir à mon union avec Henri.

— Eh bien, c'est ce qui vous trompe, senora, repartit don Pedro del Castillo, car si Henri de Vasconcellos vit, si après avoir tué le marquis de Miraflores, il reste à la cour d'Espagne, sachez-le bien, mon enfant, vous êtes perdus tous les deux, vos amours sont finies, et jamais ni votre père, ni la reine ne consentiront à votre hymen.

— Mais expliquez-vous?...

— Voyons, senora, il y a dans votre situation bien des choses que je ne puis vous expliquer bien clairement; mais supposez un moment avec moi, que Henri de Vasconcellos soit aimé par une grande dame de la cour d'Espagne.

— Une grande dame, répéta Isabelle.

— Une très-grande dame, ajouta don Pedro del Castillo. Que l'obstacle qui s'oppose à cet amour, soit un homme comme le marquis de Miraflores, par exemple, et que cet homme vienne tout à coup à disparaître, comprenez-vous que le danger naisse précisément à ce moment, et qu'il n'y ait de salut que dans une fuite prompte.

— Vous m'en dites beaucoup trop ou trop peu, monseigneur, dit Isabelle, qui devint rêveuse.

— Je vous dis tout ce que je puis dire.

— Une très-grande dame.

— Une dame qui peut tout à la cour d'Espagne.

— Et vous croyez qu'elle l'aime?

— J'en suis sûr...

— Vous me faites peur, monseigneur...

— Viendrez-vous, senora?...

— Je n'ose.

— Songez qu'il y va de votre bonheur, de celui d'Henri.

— Dites-moi encore une chose...

— Laquelle?

— Henri sait-il qu'il est aimé?

— Il l'ignore.

— Vous me l'assurez?

— Sur ma vie... et vous comprenez qu'il importe de le lui laisser ignorer toujours....

— Le croyez-vous donc capable?...

— Eh! que sait-on, senora, le cœur de l'homme est fragile; pourrait-on assurer qu'il resterait insensible à de pareilles séductions?

— Oh! vous avez raison, monseigneur, vous avez raison, il faut prévenir à tout prix une pareille catastrophe...

— Ainsi, vous consentez?

Je consens.

— Ce soir, la chaise de poste stationnera à la porte du palais.

— J'y monterai, seigneur, je suivrai Henri de Vasconcellos, et que Dieu nous protége l'un et l'autre.

Don Pedro del Castillo se hâta de quitter Isabelle ; il sortit du palais, et alla prendre Henri de Vasconcellos qui l'attendait avec la plus poignante anxiété.

Dès que ce dernier le vit, il courut à lui, et lui prit les mains.

— Eh bien, lui dit-il, vous l'avez vue ?

— Je l'ai vue.

— Et elle refuse, sans doute ?

— Elle consent.

— Que dites-vous ?

— Je dis, mon cher ami, que cette nuit, vous serez le plus heureux des hommes, à moins que le marquis de Miraflores ne vous passe son épée au travers du corps.

— Ah ! rassurez-vous, don Pèdro, l'assurance que vous venez de me donner relèvera mon courage, doublera mon adresse... Dès ce moment, le marquis de Miraflores est un homme mort !

Ils partirent aussitôt, et arrivèrent peu de temps après à un endroit écarté et désert de Madrid, où l'on était certain, en tout temps, de ne rencontrer aucun promeneur, où les alguazils se gardaient bien de venir s'aventurer.

Henri et don Pedro y trouvèrent le marquis de Miraflores et les témoins qui venaient d'y arriver.

La nuit était belle et calme, mille étoiles resplendissaient dans le ciel ; la lune jetait doucement sur le sol les pâles rayons de sa clarté vaporeuse.

Le marquis de Miraflores alla droit à Henri de Vasconcellos, et lui tendit la main. Henri de Vasconcellos la lui serra silencieusement.

— Ceci est un duel à mort, lui dit-il, il faut qu'un de nous deux reste sur la place.

— C'est ainsi que je l'entends, répondit Henri.

— Cependant, nous n'avons l'un contre l'autre aucun motif de haine, et pour mon compte, je serais désolé qu'il vous arrivât aucun mal.

— Pardonnez-moi, repartit don Pedro del Castillo, qui s'avança alors, il y a à ce duel des motifs sérieux, mais qu'il est inutile d'expliquer ici... Henri aime Isabelle, ajouta-t-il plus bas, vous devez l'épouser, voilà la raison pour tous.

Puis il prit le marquis de Miraflores à part.

— Et si vous voulez tout savoir, continua-t-il à voix plus basse encore, ce n'est peut-être pas à cause d'Isabelle qu'il vous hait, mais bien à cause...

Et il lui dit à l'oreille un mot qui fit monter le rouge de la colère au front du marquis.

— S'il en est ainsi, reprit ce dernier, ne perdez pas un temps précieux en paroles inutiles, mesurez les épées, messieurs, et éloignez-vous !

On mesura aussitôt les épées, et les deux adversaires se mirent en garde.

Pendant quelques minutes, les deux combattants s'attaquèrent et se défendirent avec un égal acharnement, sans recevoir la moindre blessure ; si Henri de Vasconcellos était habile, le marquis de Miraflores ne l'était pas moins, et tous les deux savaient quelle influence ce duel devait avoir sur leur existence.

Les deux témoins étaient là, debout, attentifs, en proie à mille émotions poignantes, faisant des vœux, l'un pour Henri, l'autre pour le marquis.

Autour d'eux, le silence le plus profond régnait, et l'on n'entendait, dans cette morne solitude, que le cliquetis des deux épées.

Enfin, un cri partit ; le marquis de Miraflores venait d'être frappé

en pleine poitrine, et il s'affaissa sur lui-même, avant que son témoin eût eu le temps d'accourir pour le recevoir dans ses bras..

Henri était resté stupéfait, anéanti, hébété, sachant à peine ce qui se passait à ses côtés.

Don Pedro courut à lui, et le secoua vivement.

— Allons! allons! mon ami, lui dit-il d'une voix rapide, ne nous oublions pas dans l'étonnement et la stupéfaction; hâtons-nous, au contraire, nous n'avons pas un instant à perdre, et la chaise de poste vous attend avec Isabelle.

— Isabelle! fit Henri, comme au sortir d'un rêve pénible.

— Venez vite!

— Et le marquis?

— Le marquis est entre les bras de son témoin; mais ce n'est pas de lui qu'il s'agit, c'est de vous... Partons, partons sans tarder, car la police ne tardera pas à être prévenue, et dans une heure peut-être il sera trop tard.

Henri comprit enfin de quel intérêt il était pour lui de s'enfuir au plus vite, et il n'hésita pas davantage à s'éloigner.

Il était temps, car cinq minutes après son départ, les alguazils arrivaient sur le lieu du combat, et mettaient la main sur don Pedro del Castillo, qui était resté pour donner ses soins au marquis.

Quant à Henri, il avait trouvé la chaise de poste prête, était allé prendre Isabelle, et avait fui, sur la route de France, au galop de ses quatre chevaux.

Don Pedro avait été conduit devant le ministre de la police espagnole qui l'attendait, et qui ne put s'empêcher de froncer le sourcil en le voyant.

— Ah! ah! dit-il d'une voix sévère, c'est vous, maître don Pedro del Castillo?

— Moi-même, répondit ce dernier, qui n'avait rien perdu de son aplomp ni de sa belle humeur.

— J'aurais été très-surpris, en effet, poursuivit le ministre, de ne point vous trouver mêlé à cette affaire, et je suis bien aise que l'occasion se présente de causer un peu avec vous; il y a longtemps que j'attendais cette occasion.

— Je regrette infiniment, répliqua don Pedro d'un ton railleur, que monseigneur ne m'ait pas fait plus tôt part de son désir, je me serais fait un devoir de me rendre à son invitation.

— Très-bien! maître Pedro, très-bien! vous avez la repartie vive, et vous ne manquez pas d'esprit; mes alguazils m'ont déjà dit beaucoup de bien de vous.

— Ces messieurs sont trop bons.

— Eh bien! seigneur don Pedro del Castillo, prenez ce siége, asseyez-vous, et veuillez m'accorder quelques instants d'entretien... Seulement, n'oubliez pas, mon ami, que les hommes qui vous ont amené vont rester à cette porte, que vous ne cessez pas d'être mon prisonnier, et que votre liberté et votre vie sont en mon pouvoir; ceci bien établi, commençons.

Don Pedro s'assit nonchalamment sur le fauteuil qu'on lui offrait, croisa ses jambes, joignit ses mains sur ses genoux, et fit un signe de tête, comme pour annoncer qu'il était prêt à écouter.

Le ministre ne put s'empêcher de sourire de tant d'audace et de laisser-aller, et il commença :

— Il y a longtemps, seigneur don Pedro, dit-il, que vous êtes à Madrid, et, depuis votre arrivée, je vous ai fait surveiller avec assez de soin pour que je sache aujourd'hui à quoi m'en tenir sur votre compte....

— Monseigneur me porte, en vérité, trop d'intérêt! dit don Pedro,

— L'intérêt que je vous porte, poursuivit le ministre, tient au dévouement que j'ai voué à la reine d'Espagne; elle m'a chargé de veiller à la tranquillité et au repos du royaume, et vous êtes un des

hommes les plus capables de compromettre cette tranquillité et ce repos...

Don Pedro s'inclina sans répondre.

— Je sais donc tout ce que vous faites à Madrid, et chaque jour un compte fidèle m'est rendu de vos actions...

— Je m'étonne alors, interrompit don Pedro, que monseigneur n'ait point encore jugé à propos de me faire jeter au fond de quelque prison.

— J'ai voulu voir jusqu'où vous iriez...

— Dites plutôt, monseigneur, que, malgré l'habileté de vos agents, vous ignorez encore beaucoup de choses sur mon compte, et que vous attendiez qu'un hasard, un événement comme celui d'aujourd'hui, vous permît de m'appréhender au corps sans commettre d'imprudence.

— Supposez tout ce que vous voudrez, seigneur Pedro; je sais ce que je sais, et j'ai en main assez de documents pour vous faire pendre.

— Soit! monseigneur; vous pouvez dire vrai, mais je gage que, malgré tout cela, je sortirai de vos mains sans avoir été pendu.

— Vraiment!

— Oh! j'en suis certain!

— Et qui vous rend si sûr de vous-même?

— C'est mon secret.

— Et vous ne le dites à personne?

— Je le garde.

— Fort bien!... mais cette digression nous a éloignés du but de notre entretien, et je désire que nous ne nous en écartions plus.

— Comme vous voudrez!

— Je disais donc que je savais beaucoup de choses sur votre compte, et une, entre autres, qui a suffi à me fixer.

— Laquelle?

— Vous conspirez.

— Moi.

— Je le sais.

— Oh! je ne m'en défends pas.

— Vous l'avouez?

— Je n'avoue rien.

— Cependant...

— Cependant, monseigneur, je connais à fond les mœurs de la justice espagnole, et je ne suis pas certain qu'il n'y ait pas en ce moment caché là, dans quelque cabinet, un homme chargé d'enregistrer mes réponses et mes aveux, et vous avez assez d'armes contre moi pour que je ne commette pas encore l'imprudence de vous en donner de mes propres mains.

— Je vois qu'on ne m'avait pas trompé sur vous.

— Comment?

— Vous êtes adroit, rusé, et il vaut mieux vous avoir pour ami que pour ennemi.

— On me l'a dit quelquefois, monseigneur.

— Qui cela?

— Mes amis.

— Eh bien! cette fois, c'est un ennemi qui vous parle, et qui vous parle franchement. Don Pedro del Castillo, vous êtes un homme comme j'en ai souvent cherché un; vous seul êtes capable de me suppléer dans les importantes fonctions qui me sont confiées; voulez-vous cesser d'être notre adversaire, et nous être ami?

Don Pedro sourit et promena son regard autour de la chambre.

— Monseigneur est-il bien sûr qu'il n'y ait personne dans les cabinets qui nous entourent?

— Parfaitement sûr.

— Voudrait-il me permettre de m'en assurer?

— Vous doutez de ma parole?

— Dieu m'en garde! monseigneur; mais quelquefois il se pourrait faire qu'à votre insu il se fût glissé là quelqu'un que mes paroles pourraient contrarier. Ah! il n'y a pas que votre police à Madrid, monseigneur.

— De quelle autre voulez-vous donc parler?

— De la mienne, monseigneur.

— Eh quoi! vous aussi!...

— Que voulez-vous! il faut bien faire un peu de tout... Seulement, la nôtre est mieux payée, mais plus active; nous avons des agents dans tous les quartiers de Madrid, et Dieu sait ce que j'ai déjà appris depuis quelques mois!

En parlant ainsi, don Pedro del Castillo alla successivement ouvrir et fermer toutes les portes, interroger toutes les cloisons suspectes, et revint enfin, satisfait de son examen, auprès du ministre.

— La proposition que vous me faites, monseigneur, dit-il, est sans contredit fort honorable, et j'avoue qu'elle me touche profondément; malheureusement, le moment choisi par vous n'est pas précisément heureux, et je ne puis que vous exprimer tous mes regrets...

— Mais quelle raison?...

— Oh! une raison fort simple; c'est que dans ce moment je suis à la veille du triomphe, et que je serais bien niais, vous l'avouerez, si j'abandonnais la partie à une heure pareille.

Le ministre ne put s'empêcher de sourire, et il regarda don Pedro pour s'assurer qu'il ne plaisantait pas; don Pedro était sérieux et grave.

— Ah ça! voyons, dit le ministre, j'espère bien que le duel du marquis de Miraflores ne vous a pas troublé l'esprit?

— Rassurez-vous.

— Cependant, vous ne devez pas ignorer que vous êtes ici en mon pouvoir, que dans une heure peut-être vous serez entre les

murs étroits d'une prison, que demain vous pouvez être jugé, qu'après demain vous serez pendu; devant cette perspective, je m'étonne que vous restiez aussi calme, aussi entêté...

— C'est que tout cela est loin de m'effrayer.

— Espérez-vous donc vous sauver?

— Pardieu!

— Et qui vous en donnerait les moyens?

— Vous, monseigneur.

— Moi!... Ah! cela est trop fort!

— Vous en doutez?

— Expliquez-vous.

— Tenez, monseigneur, il faut ici user de franchise, et ne plus parler à demi mot; je fais partie d'une association secrète connue sous le nom de *Communeros;* cette association a échappé jusqu'ici à toutes les recherches des alguazils, et elle conspire dans l'ombre, et étend son pouvoir occulte, mais réel, sur toute l'Espagne. Vous ignorez, monseigneur, et les noms des membres qui composent cette réunion, et le lieu où elle tient ses séances; en un mot, vous ignorez tout ce qu'il serait important de savoir, et par conséquent vous ne pouvez rien contre l'association. Eh bien! moi, je veux vous édifier à ce sujet, afin que vous gourmandiez sciemment vos agents, et que vous les invitiez à faire à l'avenir beaucoup mieux leur devoir.

— Parlez!

— Avant-hier, monseigneur, il y a eu une réunion solennelle des membres de l'association des *Communeros;* il s'agissait de recevoir deux nouveaux affiliés, et de prendre les résolutions les plus importantes.

— Eh bien?

— Eh bien! les deux membres nouveaux ont été reçus, et quant aux résolutions...

— Achevez!

— Voici comment on s'y est pris... Une urne contenant le nom de chacun des membres a été apportée dans la grande salle, le vénérable y a plongé la main et en a retiré deux noms : le premier devait tuer le marquis de Miraflores, le second devait tuer la reine.

— La reine ! ce que vous me dites-là est impossible !

— Monseigneur, c'est le jeune Henri de Vasconcellos qui devait tuer le marquis de Miraflores, et le marquis a cessé d'exister.

— Mais la reine?

— Ah ! la reine subira le sort du marquis de Miraflores, et cela avant demain peut-être, à moins que...

— A moins?

— A moins que vous ne me relâchiez immédiatement, afin de me donner le temps de donner des ordres en conséquence.

— Mais c'est affreux !... Le jeune Henri de Vasconcellos !... Par ma foi ! il m'en a bien pris d'envoyer à sa poursuite ; à cette heure, il doit être entre les mains de mes alguazils, et demain...

— Demain, la reine sera assassinée.

— Que dites-vous?

— La vérité.

— Ah ! n'importe ! seigneur don Pedro del Castillo, tout ceci passe la plaisanterie ; je veux bien permettre aux conspirateurs de faire des émeutes : les émeutes raffermissent les gouvernements qui les compriment ; mais l'assassinat... c'est trop fort !... et je vais de ce pas...

— Où allez-vous donc, monseigneur?

— Au palais, prévenir la reine.

— Prenez garde !

— Prendre garde ! et à quoi?

— Ah ! c'est juste, j'oubliais de vous dire qu'il y a une troisième personne vouée aux poignards des *Communeros*.

— Encore ! et cette troisième personne?...

— N'est autre que le ministre de la police.

— Moi!... Vous voulez m'effrayer.

— Allez, monseigneur, allez... mais en montant les marches du palais royal vous tomberez sous le poignard de quelque obscur assassin.

— Vous voulez railler.

— Il n'y a pas de quoi!

— Mais que faire donc?

— Il y a un moyen.

— Lequel?

— Emmenez-moi avec vous; ayez l'air de vous faire accompagner par un ami; en me voyant près de vous, les poignards se baisseront pour nous laisser passer.

— Au fait! c'est un moyen, cela... Et puis, de la sorte, je ne vous quitte pas, et vous ai toujours sous la main.

— Comme vous le dites, monseigneur, de cette manière, je ne vous quitterai pas.

Le ministre fit aussitôt avancer sa voiture, y monta en compagnie de don Pedro del Castillo, et tous les deux partirent, au galop de leurs chevaux, pour la résidence de la reine.

II.

Cependant, Henri de Vasconcellos avait déjà fait quelques lieues sur la route de France; Isabelle était près de lui, il tenait ses mains dans les siennes, son cœur battait contre le sien; une ivresse souveraine emplissait son âme, il était heureux.

Isabelle était profondément troublée; elle songeait à tout ce qu'elle abandonnait, au scandale qui allait suivre sa fuite, à la reine, à son père, et elle n'osait se laisser aller à la joie qu'elle éprouvait d'être seule auprès d'un amant tendrement aimé.

Cependant la route fuyait derrière eux avec une rapidité qui tenait du prodige; on n'entendait plus que le bruit des roues qui sillonnaient le chemin, on ne voyait plus que les plaines paisibles et calmes sur lesquelles la lune répandait au loin les doux rayons de sa pâle clarté.

Henri de Vasconcellos se tourna alors vers la jeune fille, et serra ses deux mains tremblantes dans les siennes.

— Isabelle, lui dit-il, nous sommes libres! nulle contrainte ne pèse plus sur nous; nous pouvons nous aimer et nous le dire devant Dieu.

Isabelle ne répondit pas, mais elle se serra avec une instinctive terreur contre la poitrine de son amant.

— Isabelle, reprit Henri aussitôt après, dès que nous aurons atteint la frontière, un prêtre bénira notre union; alors, sans doute, vos dernières appréhensions cesseront, et vous ne craindrez pas de laisser paraître sur votre front l'amour qui est dans votre cœur.

— Henri! murmura Isabelle.

— Ah! si vous saviez, mon enfant chère, quelle reconnaissance et quel amour je vous ai voués pour votre touchant abandon! Moi, Isabelle, je vous aime avec toutes mes facultés, je vous aime avec mon cœur tout entier; s'il me fallait renoncer à vous, j'en mourrais, et si j'ai eu le courage d'aller jusqu'au bout, c'est que je savais le bonheur qui m'attendait; mais Dieu a béni nos amours, et maintenant nous n'avons plus rien à craindre.

Pendant que le jeune Vasconcellos parlait, la jeune fille s'était redressée tout à coup; elle s'était débarrassée vivement de l'étreinte de Henri, et, le regard fixe, l'oreille tendue, elle écoutait.

Depuis quelques secondes, un bruit singulier s'était fait entendre, et l'on eût pu croire que ce bruit était causé par quelques chevaux qui suivaient la voiture.

— Écoutez! dit-elle en frémissant à Henri.

Et Henri écouta comme elle, et comme elle il sentit un frisson glacé parcourir tous ses membres.

— Qu'est-ce que cela signifie? murmura-t-il.

— Nous sommes suivis!

— C'est impossible!

— Oh! Henri! Henri!... notre amour est maudit!

— Ah! ne vous effrayez pas ainsi, Isabelle; je suis armé, d'ailleurs, et l'on ne vous arrachera pas de mes mains sans combat.

— Non! non! Henri, poursuivit la jeune fille, gardez-vous bien de résister; si les hommes qui nous suivent ont reçu l'ordre de nous arrêter, soumettez-vous, au contraire, car votre mort ne changerait rien à notre sort, et elle jetterait à jamais le désespoir dans ma vie.

Henri ne répondit pas, et continua d'écouter.

Le bruit approchait toujours; maintenant on démêlait distinctement le galop de quelques chevaux; quelques minutes plus tard, ils entouraient la voiture, et les hommes qui les montaient ordonnaient au postillon de s'arrêter, ce que ce dernier fit immédiatement.

— Le comte Henri de Vasconcellos! dit alors le chef de la bande, qui s'avança vers la portière de la voiture.

— C'est moi! répondit résolument le jeune homme, pendant qu'Isabelle se rejetait plus morte que vive au fond de la berline.

— Que monseigneur me pardonne de le déranger au milieu de son voyage, poursuivit l'alguazil, mais j'ai ordre de le ramener à Madrid.

— Et de qui est cet ordre?

— Du ministre de la police.

— Faites donc comme vous voudrez! répondit Henri, qui referma lui-même la portière et s'abandonna entièrement à leur volonté.

La voiture fit aussitôt demi-tour, et reprit, quelques secondes après, la route de Madrid, vers laquelle elle retourna avec la même célérité qu'elle avait mise à la fuir.

Quelques heures plus tard, il arrivait dans la capitale, et était immédiatement conduit chez la reine.

Bien que Henri ne sût point précisément à quelle cause attribuer son arrestation, cependant il s'étonna profondément d'être conduit vers la reine, quand il s'attendait à avoir affaire au ministre de la police seul.

La reine le reçut avec une certaine froideur pleine de dignité fière; elle ordonna à ceux qui l'amenaient de se retirer, et l'invita à s'approcher dès qu'elle se trouva seule avec lui.

Pendant les premières minutes, Henri se trouva fort embarrassé de sa contenance; il n'osait lever les yeux, craignant de rencontrer le regard irrité de la reine; il n'osait ni avancer ni reculer, et se demandait quelle excuse il pourrait présenter en présence de la douleur que la reine devait éprouver par suite de la mort du marquis de Miraflores.

Cependant, peu à peu le courage, la hardiesse lui revinrent; il se dit qu'en tout cas, il ne pouvait pas aggraver sa position; qu'après tout, il n'était coupable que d'avoir aimé Isabelle, et d'avoir tué un rival importun; il pensa qu'il valait mieux agir franchement et tout avouer à la reine; il releva donc le front, et demeura comme stupéfait.

Le visage de la reine n'était en rien altéré; son regard n'avait rien d'irrité; une certaine bonté bienveillante et douce éclatait même sur son front pur.

Henri de Vasconcellos respira, Isabelle était sauvée; la reine protégeait évidemment leurs amours; un aveu complet allait tout arranger.

— Comte de Vasconcellos, dit enfin la reine, avec un pâle et triste sourire sur les lèvres, savez-vous que depuis que vous êtes à la cour d'Espagne, votre conduite a laissé beaucoup à désirer; vous avez commencé cependant par vous attirer les sympathies des per-

sonnes les plus influentes; mes conseillers ordinaires eux-mêmes, qui ne se prennent pas facilement d'engouement, cependant, m'avaient parlé de vous avec éloge; j'étais enfin toute disposée à protéger vos débuts dans la carrière, et voilà que vous blessez dangereusement un des hommes les plus illustres de l'Espagne, et que vous fuyez, après cet exploit, comme un coupable, un malfaiteur; voilà une conduite que je ne saurais réprimander trop sérieusement...

— Que votre Majesté me pardonne, mais...

— Mais... mais... oh! vous avez sans doute de fort bonnes raisons à m'opposer; les jeunes gens sont vifs, ils ne sont pas maîtres d'un premier emportement; une épée est bien vite tirée du fourreau; mais à ce compte, monseigneur, nous serions toujours en guerre ouverte, et il ne se passerait pas un mois avant que ma cour ne fût dépeuplée.

Henri ne savait que répondre; il s'inclina, rougit, et supplia la reine de lui pardonner.

— Et où alliez-vous ainsi, quand on vous a arrêté?

— Je gagnais la frontière.

— Vous désertiez l'Espagne?

— Mon intention était de revenir, dès que le ressentiment de sa Majesté serait apaisé.

— Et qui vous l'aurait appris?

— Les amis que je laissais à Madrid.

— Vous avez donc des amis ici, comte?

— Un seul, madame.

— Et vous l'appelez?

— Don Pedro del Castillo.

— Ah! vraiment... un serviteur dévoué du roi?

— On le dit.

— En douteriez-vous?

— Nullement.

— Cependant...

— Don Pedro del Castillo est un garçon plein de bravoure, de loyauté... il est au moins aussi dévoué à la reine qu'il l'est au roi.

— Je n'en crois rien, on m'en a dit beaucoup de mal.

— On l'a calomnié.

— Je veux le croire, mais qu'importe ; je me félicite, comte, que mes alguazils vous aient arrêté, avant que vous ayez passé la frontière; j'espère qu'une pareille fantaisie ne vous prendra plus désormais, et que je n'aurai plus de pareils reproches à vous adresser... Allez donc, comte, demain j'aurai à vous entretenir d'un autre sujet.

La reine fit alors un geste qui congédiait Henri de Vasconcellos, mais celui-ci, au lieu de se retirer, restait debout et ne bougeait pas.

Enfin, il parut faire un effort sur lui-même, et s'avança de quelques pas.

— Que votre Majesté me pardonne, dit-il d'une voix profondément émue, mais j'avais une grâce à lui demander avant de me retirer.

— Une grâce, vous?

— Moi-même, madame, et de cette grâce, je ne vous le cacherai pas, dépend le bonheur de ma vie.

— En vérité... fit la reine, en lui jetant un regard singulier.

— Depuis que je suis à la cour d'Espagne, reprit Henri, encouragé par ce regard, un singulier changement s'est emparé de moi, je ne suis plus le même; j'habitais un château désert, au milieu des grands bois et de la solitude, je m'étais fait une vie pour ainsi dire sauvage, je ne voyais personne, je n'avais pas d'ami, je m'oubliais dans les seuls plaisirs de la chasse et de l'étude; depuis que je suis à Madrid, tout cela a changé.

— Comment cela !

Le sais-je moi-même ; j'arrivais à la cour jeune, naïf, ignorant des choses de ce monde, je n'avais rien vu encore, rien éprouvé ; je fus ébloui des spectacles qui frappèrent mes yeux, et je ne pus passer au milieu des fêtes splendides de la capitale, sans que mon cœur se sentît profondément ému... mais ces détails...

— Non, continuez, comte Henri de Vasconcellos, dit la reine avec bienveillance, ces détails m'intéressent, continuez...

— Eh bien, parmi toutes ces fêtes, poursuivit Henri, qui chantaient autour de moi, une musique et une harmonie nouvelles ; parmi toutes ces fleurs qui embaumaient l'air où je passais, toutes ces femmes qui embellissaient cette nouvelle vie qui m'était faite, une femme, une femme belle comme un ange de Dieu, arrêta mon regard. et troubla mon âme jusque dans ses plis les plus profonds ! — Malheureusement cette femme appartenait à une famille importante de l'Espagne, et malgré toute l'ambition dont mon esprit était plein, tout l'amour dont mon âme était éprise, je désespérai bientôt de pouvoir atteindre jusqu'à elle.

— Mais cette femme vous aimait-elle, du moins?

— Je l'espérais.

— Et vous n'avez pas su?

— Je l'ignorais... Et cependant, madame, quand par hasard son regard rencontrait le mien, quand je me trouvais sur son chemin, et qu'une parole tombait de ses lèvres, oserai-je le dire, bien souvent la pensée m'était venue que j'étais aimé.

— Vraiment !

— Pardonnez-moi.

— Dites-moi encore, comte, cette femme, où l'aviez-vous rencontrée?

— Ici même.

— Et c'est au palais seulement que vous pouviez la voir?

— Au palais seul.

— C'est qu'il y a beaucoup de femmes au palais?

— Si sa Majesté me permettait, dit Henri enhardi.

— Je vous permets.

— Eh bien!...

Henri de Vasconcellos allait poursuivre, le moment lui semblait favorable, la reine paraissait favorablement disposée à l'écouter; un peu d'audace encore et son pardon était obtenu, et son union avec Isabelle ratifiée sans doute; mais au moment où il allait continuer, la porte de l'appartement dans lequel il se trouvait s'ouvrit, et le ministre de la justice s'avança rapidement vers la reine, suivi de près par don Pedro del Castillo, qui s'arrêta toutefois sur le seuil de de la porte.

La reine avait froncé le sourcil et semblait demander au ministre le motif d'un tel oubli de l'étiquette, mais ce dernier ne prit garde à rien; ses traits étaient tout bouleversés, et il se précipita plutôt qu'il ne s'agenouilla aux pieds de la reine.

— Qu'est-ce à dire, demanda vivement cette dernière, et pourquoi cet air effaré?

— Ah! que votre Majesté me pardonne, s'écria le ministre éperdu, mais ses jours sont menacés, et je n'ai pas cru devoir.

— Mes jours sont menacés! fit la reine en se levant.

— Oui, Majesté.

— Un complot!

— Un complot.

— On en veut à ma vie?

— Je l'ai appris de source certaine, il n'y a qu'un instant, et le comte Henri de Vasconcellos, ici présent, pourrait à ce sujet donner à la justice des renseignements précieux.

— Le comte ! fit la reine avec étonnement et en regardant Henri qui baissa les yeux, qu'est-ce que cela signifie ?

— Hier, reprit le ministre, dans une de ces réunions des *Communeros* que ma vigilance a su découvrir, le sort a désigné deux membres, dont l'un devait tuer le marquis de Mirallores, l'autre devait assassiner la reine d'Espagne !...

— Tant d'infamie !... est-ce possible ? murmura la reine.

— Ah ! votre Majesté ne sait encore que la moitié de la vérité, poursuivit le ministre, car le premier de ces deux membres, n'est autre que le comte Henri de Vasconcellos !...

— Lui !

— Lui-même, qui pour se soustraire à la justice, avait tenté de fuir vers la France... mais, Dieu merci, mes hommes sont arrivés à temps, et on a pu l'arrêter avec sa complice.

— Sa complice, répéta la reine, dont les lèvres devinrent pâles.

— Votre Majesté ignore-t-elle ?

— Sa complice !

— Eh sans doute, la jeune Isabelle, dont M. le comte est amoureux, et qu'il devait épouser au terme du voyage.

La reine lança à Henri, qui restait abasourdi sous toutes ces révélations, un regard plein de colère.

— C'est bon, dit-elle au ministre, je suis contente du zèle que vous avez déployé dans cette circonstance, et je saurai vous en récompenser ; mais il importe que de pareils scandales ne restent pas impunis, et je veux que M. le comte Henri de Vasconcellos...

— Oh ! une prison étroite...

— Qu'on s'assure de sa personne, dit enfin la reine après un moment d'hésitation, je verrai plus tard quelle suite il convient de donner à cette affaire !...

Le ministre s'inclina jusqu'à terre, il fit signe aux gardes qui le

suivaient d'avancer, mais au moment où il allait donner l'ordre de l'emmener, don Pedro del Castillo se pencha à son oreille.

— Monseigneur, lui dit-il à voix rapide et basse, n'oubliez pas les paroles que je vous ai dites; demain vous serez assassiné sans pitié, si le comte Henri de Vasconcellos n'est pas mis immédiatement en liberté.

Le ministre le regarda avec stupéfaction, mais il n'y avait pas à hésiter, et il donna l'ordre du départ.

A peine avait-il franchi le seuil de la porte, qu'un bruit singulier se fit entendre dans les appartements voisins, et peu après le roi entra chez la reine.

C'était un événement.

Depuis quelques mois, don François de Paule s'était retiré du palais de Madrid; toutes les prières des courtisans, toutes les supplications des ministres, rien n'avait fait; il s'était obstiné, avait repoussé toute proposition, et nul ne l'avait revu.

Son retour renversait bien des projets, bien des intrigues; c'était tout un événement politique.

La reine ne se montra pas moins étonnée que son entourage; elle ordonna vivement à tout le monde de se retirer, et les deux époux restèrent seuls.

Don François de Paule garda d'abord le silence; il invita la reine à s'asseoir, et se tint quelques secondes debout devant elle, sans proférer une parole ; la reine était émue, le silence de don François lui imposait; elle ne savait que penser de cette attitude muette; il y avait des moments même où elle avait peur.

Enfin, don François de Paule se décida à rompre le silence.

— Madame, dit-il d'une voix émue, mais ferme, nous sommes seuls, et nous pouvons nous expliquer sans crainte d'être entendus par les importuns qui nous entourent. Si j'ai quitté la retraite que

j'avais choisie, c'est que des événements importants se sont accomplis, et que ma présence en ces lieux était indispensable pour y rétablir l'ordre et la régularité.

La reine regarda don François de Paule avec étonnement; le visage de ce dernier était pâle; une suprême mélancolie se lisait sur son front; mais une volonté inébranlable éclatait dans ses regards. Il poursuivit:

— Le marquis de Miraflores a été grièvement blessé cette nuit, dit-il, et les médecins qui lui ont donné leurs soins, et que j'ai consultés, m'ont laissé peu d'espoir; le marquis mourra cette nuit, et demain cette mort, connue de toute l'Espagne, y répandra la joie et l'espérance d'un meilleur avenir... Mais, vous ne l'ignorez pas, madame, les hommes qui vous conseillent sont intéressés au désordre, ils ne cessent d'entretenir votre esprit de rêves impossibles; et si j'en crois les quelques amis que j'ai conservés à la cour, le marquis de Miraflores aurait déjà reçu un successeur.

— Je m'étonne que de pareils propos... balbutia la reine.

— Je sais le cas qu'il faut faire de pareilles calomnies, interrompit le roi avec un sourire ironique, aussi n'ai-je point ajouté foi à ces bruits; mais il n'en est pas moins vrai que l'opinion publique s'en préoccupe, et qu'il serait utile, dans votre intérêt et pour mon honneur, que vous fissiez quelque chose qui aidât à les faire tomber.

— Et qu'exige-t-on de moi?

— Oh! je n'exige pas, je conseille, dit don François; vous avez assez prêté l'oreille à des hommes qui veulent vous perdre, il est bien juste que vous écoutiez quelquefois aussi les paroles de votre époux, qui n'a, lui, d'autre désir que de vous rendre heureuse, d'autre ambition que de donner le bonheur à l'Espagne.

— Mais, enfin, que faudrait-il faire?

— Le comte Henri de Vasconcellos aime la jeune et charmante Isabelle; qu'il l'épouse.

— Mais le comte conspire!

— Lui!

— Je l'ai appris.

— C'est un conte absurde!

— Non! non! détrompez-vous, le comte fait partie de l'association des *Communeros*, il veut renverser le gouvernement établi, il travaille à notre perte.

— Qui donc a pu?...

— Oh! mes renseignements sont précis, dit la reine; cette nuit le sort a désigné deux victimes, le marquis de Miraflores, et il est mort...

— Et la seconde?

— La seconde, c'était moi-même!

— Et qui doit vous frapper?

— Je l'ignore.

— Eh bien! madame, je suis en mesure de compléter les renseignements que vous a donnés votre ministre de la police; car l'assassin qui a reçu pour mission de frapper Votre Majesté...

— Achevez!

— Je le connais.

— Vous le connaissez!... et vous ne l'avez pas encore dénoncé à la justice!

— Je m'en garderai bien!

— Comment?

— Sans doute, car cet assassin n'est autre que moi.

— Vous!... s'écria la reine; c'est impossible!... vous voulez m'effrayer.

— A Dieu ne plaise! repartit don François de Paule; et, je vous le demande, quel autre assassin les *Communeros* eussent-ils pu choisir qui se trouvât dans de meilleures conditions que le roi?...

mon rang me donne l'entrée libre des appartements où vous vous tenez... la nuit même, alors que les gardes se sont éloignés, ne suis-je pas seul avec vous?... quel obstacle peut m'arrêter, et qui donc, si je l'avais résolu, viendrait mettre sa poitrine entre la pointe de mon poignard et ma victime?

— Ah! c'est horrible!

— Réfléchissez-y, madame. J'ai beaucoup souffert, vous l'ignorez sans doute, depuis que vous êtes en Espagne, et cependant je me suis tu!... ai-je jamais proféré une plainte, un reproche?... Voici la première fois qu'une menace sort de mes lèvres; mais sachez-le bien, cette menace, je me tiendrai prêt à l'exécuter, dans le cas où les mêmes douleurs, les mêmes désespoirs viendraient me frapper.

Pendant que don François de Paule parlait, la reine, le sein oppressé, l'œil fixe, se sentait envahir par une mystérieuse et profonde épouvante : ses joues avaient pâli, ses lèvres s'étaient décolorées; enfin elle se leva.

— Eh bien! dit-elle d'une voix tremblante, voyons, que voulez-vous, qu'ordonnez-vous pour éloigner cette menace qui m'effraie malgré moi, et quoi que je fasse?

— Le mariage de Henri de Vasconcellos et son éloignement.

— Demain, ce mariage aura lieu, et il partira pour la province la plus éloignée de l'Espagne.

— Le changement des ministres, qui, jusqu'ici, m'ont été hostiles, et ont empêché un rapprochement entre la reine et le roi.

— Ils seront changés.

— A ce prix, madame, je quitterai la retraite que je m'étais choisie, et je ferai cesser un état qui jette inévitablement le trouble dans le royaume...

Le lendemain de cet entretien, Henri de Vasconcellos épousait Isabelle, et partait pour la France... les ministres étaient changés;

enfin, le roi quittait définitivement sa retraite, et venait s'établir au palais.

Quant aux *Communeros,* il n'en est plus question à partir de ce moment; ils se fondirent vraisemblablement dans une autre société, dont les membres prirent, peu après, le nom de *Vengeurs d'Alibaud.*

FIN DU SEPTIÈME VOLUME.

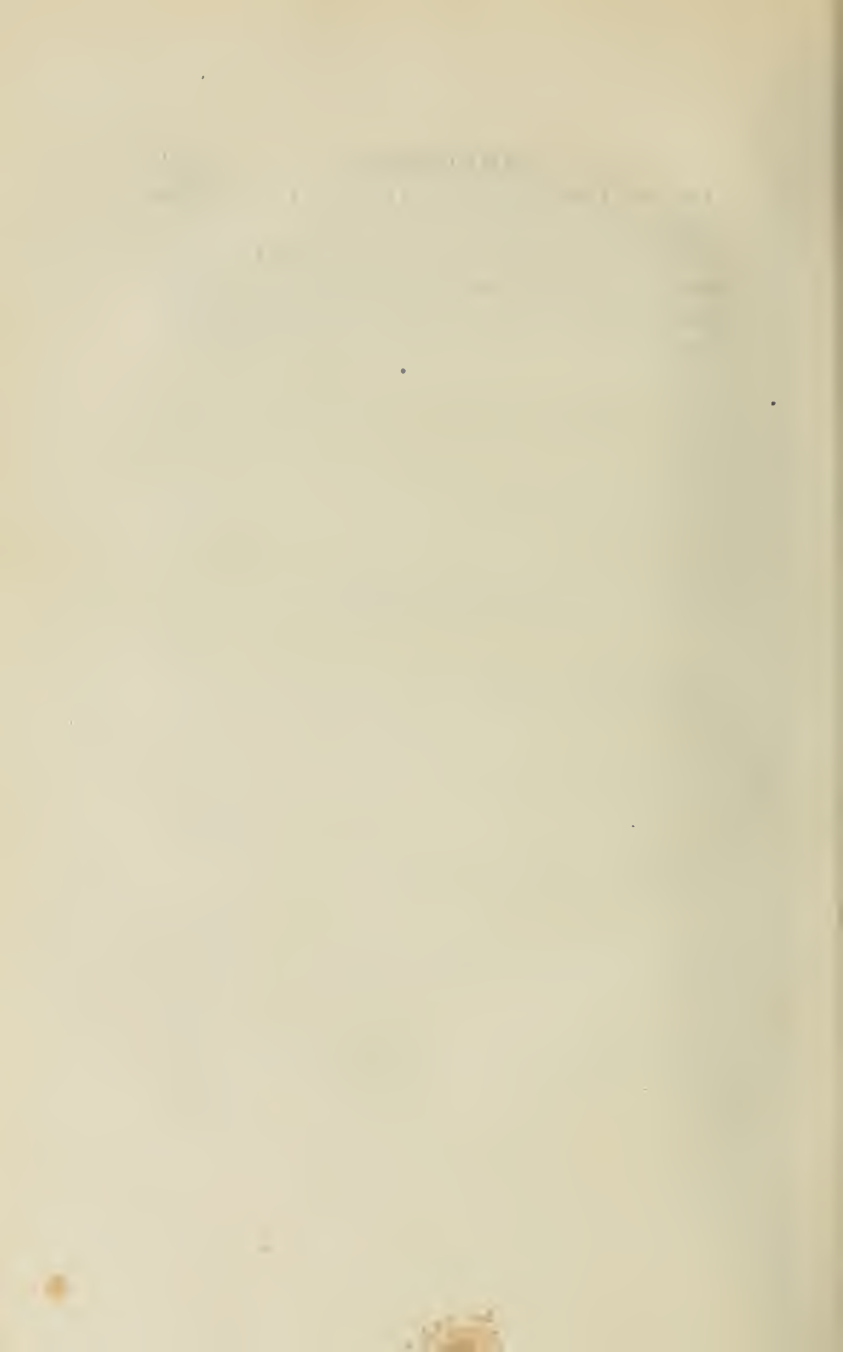


TABLE.

LES MOLLY MAGUIRES.

LES ÉTRANGLEURS.

LE BURSCHENSCHAFT,

LE TUGENDBUND, LES LANDS MANNSCHAFTEN.

LES CARBONARI.

LES COMMUNÉROS.

FIN DE LA TABLE DU SEPTIÈME VOLUME.

Paris. — Soc. d'imp. PAUL DUPONT, 41, rue J.-J.-Rousseau (Cl.)



LES

TRIBUNAUX SECRETS

TOME HUITIÈME







JOHN DAWIS SAUVE NELLY.

LES

TRIBUNAUX

SECRETS

OUVRAGE HISTORIQUE

PAR

PAUL FÉVAL

FRANCS JUGES. — FANATIQUES, — CONSPIRATEURS. — DRUIDES. — ASSASSINS. — THAUMATURGES. INQUISITEURS. — PROPHÈTES. — MOLLY-MAGUIRES. ENFANTS BLANCS. — PIEDS NOIRS. — ROIS. — TRIBUNS. — ESCLAVES. — CARBONARI. TEMPLIERS. — CHEVALIERS DE MALTE, ETC., ETC.

ORIGINES MYSTÉRIEUSES, RÉVÉLATIONS HISTORIQUES, REVERS DES MÉDAILLES ILLUSTRES

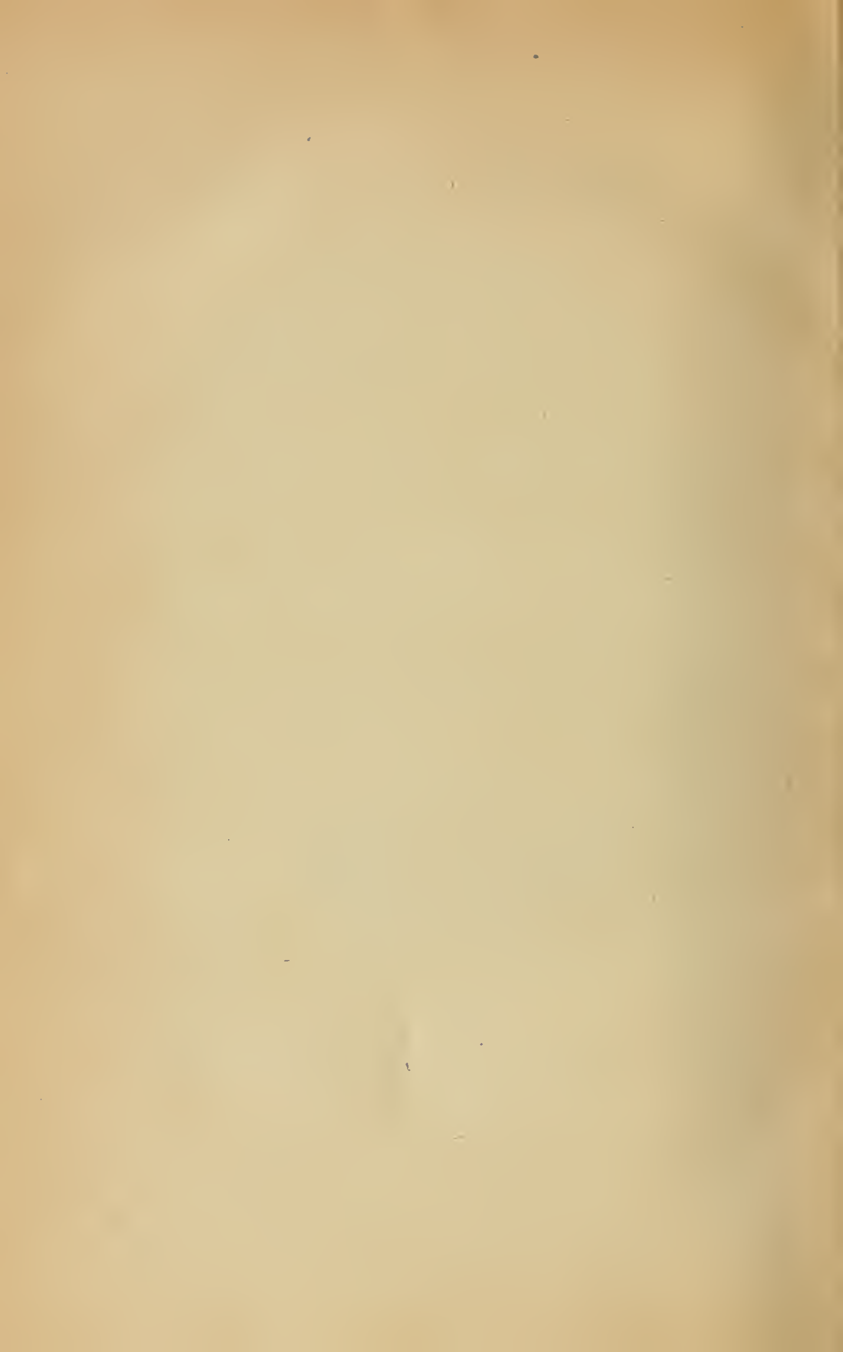


PARIS

LEGRAND, POMEY ET CROUZET, LIBRAIRES-ÉDITEURS

48, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE

Près le Luxembourg.



LES

TRIBUNAUX SECRETS

LES EMPOISONNEURS.

CHAPITRE PREMIER.

La Guadeloupe. — La famille du planteur. — Madame Clémence Leblanc. — Sa fille Clémence. — Mademoiselle Isaure, planteuse romanesque. — L'officier de marine. — Chanson de matelot. — FLAMBEAU DE LA MER. — Histoire de Jacques. — La belle Olive. — Prisonnier sur les pontons. — L'évasion. — Olive mariée. — Les empoisonnements.

Par une belle soirée du moi de mai de l'année 1835, M. Leblanc, riche planteur de la Guadeloupe, était assis devant sa belle habitation, et prenait le café en compagnie de sa fille et de sa sœur; l'air était pur et sain, la brise fraîche de la nuit leur apportait les âpres parfums de la mer, et jouait avec les arbres qui les entouraient; mille oiseaux, aux ailes d'or et de diamants, voltigeaient au-dessus de leur tête, et faisaient entendre de temps à autre leurs petits cris doux et vifs; le calme et le silence étaient alentour; on n'entendait

plus rien, et ce silence n'était interrompu quelquefois que par le murmure étrange et confus qui s'élève des vagues incessamment tourmentées.

M. Leblanc lisait le journal de la Basse-Terre; Clémence, sa fille, s'occupait de broderie; Isaure, sa sœur, laissait son regard vague et voilé de mélancolie, plonger au plus profond du ciel bleu, où mille étoiles commençaient à s'allumer!

Il y avait à cette époque, une quinzaine d'années à peu près, que M. Leblanc était venu se fixer à la Guadeloupe; il était parti de France dans toute la force de l'âge, à quarante-cinq ans; il était robuste, actif, intelligent, il avait fait rapidement fortune.

D'ailleurs, il emmenait avec lui deux femmes et une petite fille.

Madame Clémence Leblanc avait vingt ans à peine; elle était pâle, frêle, délicate; il y avait un an qu'un enfant lui était né, quand son mari se décida à quitter la France; elle aimait son mari et son enfant d'un amour égal, et bien que M. Leblanc lui eût offert de la laisser au Havre et de partir seul, elle ne put se faire à l'idée d'une si longue séparation, et malgré les prières de ses parents, les conseils des médecins eux-mêmes, qui craignaient, pour son tempérament délicat, le climat violent des colonies; elle prit héroïquement son parti et suivit son mari.

Hélas! elle devait être tristement récompensée de tant de dévouement.

Dès qu'elle eut mis le pied sur le sol de la Guadeloupe, sa santé commença à s'altérer profondément, ses joues pâlirent, ses yeux se cernèrent, un malaise général l'envahit, et la phthisie fit de rapides progrès.

Tout le monde s'effrayait autour de la malheureuse mère, elle seule ne paraissait pas prendre garde à son état; elle ne quittait pas sa petite fille Clémence qui grandissait à vue d'œil, elle se parait de mille grâces enfantines, elle passait toutes ses journées avec elle,

dans le jardin attenant à la plantation, et, partie bien souvent le matin, elle ne rentrait que le soir auprès de son époux, plus pâle, plus fatiguée, toussant déjà d'une toux sèche et sourde.

M. Leblanc fut frappé des premiers, mais il n'osait s'effrayer devant sa femme; chaque jour le mal faisait des progrès, et cependant il était là, attentif, anxieux, demandant au ciel de lui conserver la mère de son enfant! Enfin, il résolut de faire une tentative adroite auprès de Clémence; et un jour, pendant qu'elle regardait sa fille jouer et s'ébattre sous l'ombre protectrice des arbres, il lui prit la main et l'attira à quelques pas.

— Clémence, lui dit-il, j'ai un service à te demander?

— Lequel, mon ami, dit madame Leblanc en regardant son mari avec une affection profondément sentie.

— Le succès de notre plantation a, Dieu merci, dépassé mes espérances, nous sommes aujourd'hui riches d'une belle fortune honorablement acquise, et j'ai pensé que nous pouvions nous retirer des affaires.

— Est-ce bien possible! fit madame Leblanc.

— J'y ai songé sérieusement, poursuivit l'honnête planteur, j'ai devant moi une centaine de mille francs; j'ai de plus ma plantation qui en vaut bien autant; je me suis dit que nous étions restés assez longtemps loin de notre pays, et je désire aujourd'hui que nous y rentrions.

— Eh bien, mon ami, dit Clémence, tu me trouveras disposée à retourner en France, comme tu m'as trouvée disposée à m'en éloigner.

— C'est que je ne t'ai pas tout dit, Clémence.

— Qu'y a-t-il donc encore?

— Il y a que, dans l'intérêt de la vente de cette plantation, il importe que je passe encore ici une année à peu près, et j'aurais désiré.

— Quoi donc ?

— Que ma sœur et toi, vous partissiez, dès à présent, pour la France, avec notre chère petite Clémence ; tu comprends, mon amie...

M. Leblanc allait poursuivre, mais il s'arrêta devant le sourire pâle et triste de sa femme.

— Non ! mon ami, lui dit-elle d'une voix émue, non, tu veux me tromper, mais j'ai deviné ; toi aussi, tu t'es aperçu de l'état de ma santé, je le sais, je l'ai vu, mais c'est un mal sans remède, et puisqu'il faut que j'y succombe, je ne veux pas passer loin de toi les derniers instants qui me restent à vivre.

Madame Leblanc parla quelque temps ainsi à son mari, et ce dernier comprit que toute insistance serait inutile... Une année plus tard, madame Leblanc mourait, au milieu de sa famille éplorée.

Ce fut un coup cruel pour M. Leblanc ; pendant quelque temps on le vit sombre, taciturne, plongé dans une douleur muette et pâle ; mais les soins que lui prodigua sa sœur, les douces caresses de sa fille, qui pleurait près de lui, tout cela rappela la force dans son cœur abattu, il se reprit à la vie avec une nouvelle ardeur, et ne songea plus bientôt qu'à entourer Clémence des soins que sa mère ne pouvait plus lui donner.

Dès ce moment aussi, M. Leblanc renonça à retourner en France ; c'était à la Guadeloupe qu'était le tombeau de sa femme ; c'était dans cette plantation qu'il avait été heureux près d'elle ; tous ces lieux étaient peuplés d'objets qui, à chaque instant, lui rappelaient son souvenir ; il n'aurait jamais pu s'en séparer.

C'est pourquoi, bien qu'il eût alors une fortune colossale, une véritable population d'esclaves, des plaines innombrables de cannes à sucre, nous retrouvons, une dizaine d'années après la mort de sa femme, M. Leblanc, habitant encore la Guadeloupe, entre mademo

selle Isaure, sa sœur, déjà bien vieillie, et Clémence, sa fille, charmante créature de seize ans au plus!...

Mademoiselle Isaure Leblanc était une grande personne qui portait quarante-cinq ans, en avait réellement cinquante-cinq, et n'en avouait que trente-huit. Mademoiselle Isaure avait poussé fort loin l'art de réparer l'outrage des ans; sa chevelure était encore d'un noir éclatant, ses sourcils bien bruns, ses dents blanches, bien qu'un peu déchaussées; sa taille, quoique forte et frisant l'embonpoint de l'âge mûr, avait pourtant une certaine souplesse étudiée; sa démarche était nonchalante comme celle d'une créole; enfin tout, jusqu'à sa voix révélait des prétentions à la jeunesse, à la grâce, à la naïveté.

Mademoiselle Isaure n'avait jamais été jolie, mais elle avait cependant rencontré bon nombre de prétendants en France; aux colonies, malgré sa maturité, elle aurait pu encore trouver à se placer avantageusement dans le corps des planteurs en herbe; mais Isaure était romanesque et fantasque; elle avait nourri son imagination de lectures incandescentes, et elle cherchait encore, à cinquante ans, l'être qu'elle avait rêvé!

Tous les hommes qu'elle avait rencontrés lui avaient paru peu dignes d'être remarqués; les uns étaient contrefaits, les autres laids de figure; ceux-ci étaient superficiels, ceux-là profondément communs: en somme, elle était restée fille, et en avait conservé dans son cœur une haine pour tous les hommes; elle n'exceptait que son frère, et encore!...

Mademoiselle Isaure n'était guère aimée dans la plantation: les esclaves l'abhorraient, parce qu'ils n'ignoraient pas que c'était à elle qu'ils devaient la plupart des bastonnades qui leur étaient appliquées; d'ailleurs ils la trouvaient laide et ridicule, et bien souvent, à leurs heures de désespoir, le nom d'Isaure était venu expirer sur leur lèvres avec des menaces de mort!

Mais la providence de la plantation, celle que tout le monde.

esclaves, employés, commis, domestiques, enfants, vieillards, chérissaient, à l'égal d'un ange, c'était la jolie Clémence.

Clémence était la joie, la gaieté, le bonheur de la maison ; elle allait et venait à travers la plantation, son charmant chapeau de paille, penché coquettement sur son front, les cheveux au vent, les épaules demi-nues, le pied vif et léger, et sur son passage tous les visages s'éclairaient, tous les cœurs s'épanouissaient.

Clémence avait seize ans, elle était nonchalante comme une créole; le soleil avait légèrement bruni la peau transparente de ses joues ; ses longs cheveux bruns tombaient en longues tresses sur son dos ; sa taille était souple et pleine d'ondulations gracieuses; ses sourcils noirs donnaient à sa physionomie un air de vivacité méridionale que tempérait heureusement la douceur inexprimable de ses yeux bleus!...

Clémence était donc la protection céleste de la plantation, et sa présence suffisait à y entretenir le calme et la sérénité.

Il y avait déjà une heure que M. Leblanc, sa sœur et sa fille étaient assis devant l'habitation, quand le principal commis de l'établissement vint annoncer au planteur que le gouverneur le faisait demander à l'instant même; il pria en même temps mademoiselle Leblanc de vouloir bien se rendre dans les bureaux, pour examiner les opérations de la journée.

M. Leblanc se hâta de se rendre aux désirs du gouverneur, tandis qu'Isaure s'empressait, de son côté, de satisfaire à l'invitation du principal commis.

Clémence resta un moment seule, s'accouda rêveuse sur la table, et laissa un moment sa rêverie douce et calme l'emporter vers les mondes enchantés de l'imagination.

Depuis quelques jours, Clémence avait perdu un peu de sa gaieté; on la rencontrait moins souvent dans les allées ombreuses de la plantation, elle restait plus que d'habitude dans le salon qui donnait sur

la mer, et son regard, vague et chargé de mélancolie, allait se perdre au loin dans les profondeurs des flots bleus.

Depuis quelques jours, Clémence aimait; elle aimait avec toute la naïveté, toute la vivacité d'un premier amour; c'était la première fois que son cœur s'éveillait, et elle se sentait profondément émue par cette harmonie divine qui chantait en elle.

Le jeune homme que Clémence avait remarqué et qu'elle aimait ainsi, était un officier de marine nouvellement arrivé à la Guadeloupe; il avait vingt-huit ans, venait d'être récemment décoré, et occupait le grade de lieutenant de vaisseau.

Édouard Kersaint n'avait pas été longtemps sans s'apercevoir qu'il était aimé, et il avait trouvé dans cet amour tant de douceur et de grâce, tant de naïveté et de dévouement, qu'il en avait été touché. Édouard était jeune, il n'avait jamais aimé encore, il se laissa séduire par le charme de cet amour si pur, et bien qu'aucun aveu ne leur fût échappé, chacun des deux amoureux comprit sans peine qu'il était aimé.

Une demi-heure se passa ainsi, pendant laquelle Clémence s'abandonna à toutes les séductions de son rêve cher, et quand elle se réveilla, comme en sursaut, Édouard Kersaint était debout près d'elle.

— Vous étiez là? dit la jeune fille confuse.

— Il y a déjà quelques minutes, répondit Édouard.

— C'est étrange! je ne vous ai point entendu venir. Que faisiez-vous donc?

— Je vous regardais.

— Mon père est sorti, monsieur de Kersaint, sa sœur est occupée à vérifier les comptes de la journée; si vous voulez, nous allons aller la rejoindre.

— Et pourquoi ne resterions-nous pas ici? objecta Édouard.

— C'est que...

— Avez-vous peur de rester seule près de moi?

— Monsieur...

— C'est que moi, Clémence, j'aurais été bien heureux de pouvoir causer quelques instants avec vous.

— Avec moi?

— Avec vous seule.

Édouard se tut un moment, et il s'assit près de la jeune fille, émue et tremblante.

— Clémence, lui dit-il de sa voix la plus douce, il y a déjà longtemps que j'attendais une pareille occasion; chaque fois que je venais ici, j'y trouvais toujours ou votre père, ou votre tante, et, malgré le charme de votre présence, je me sentais mal à l'aise, car j'aurais voulu vous dire tout ce que j'éprouvais, et mon trouble, et mon émotion.

— Je ne sais... balbutia Clémence rougissante.

— Oh! ne craignez rien, interrompit le jeune officier de marine; si je suis heureux en ce moment, c'est que je puis enfin sortir de cette incertitude au milieu de laquelle je ne puis plus vivre. Écoutez-moi, Clémence, écoutez-moi, et ne me repoussez pas; je vous aime depuis le jour où je vous ai vue!... désormais, il ne peut plus y avoir pour moi dans la vie aucun bonheur sans vous; répondez-moi donc, Clémence, répondez-moi sans crainte, avec confiance; si vous accueillez avec bonté cet amour que je vous ai voué, vous m'aurez fait le plus heureux des hommes; si, au contraire, vous me repoussez, si je dois renoncer à la réalisation de ces rêves insensés que j'ai formés, je partirai, Clémence, je m'éloignerai de ces lieux, emportant votre souvenir qui ne me quittera plus.

Un silence de quelques instants succéda à ces paroles; Clémence était émue et ne savait que répondre; Édouard se tenait debout devant elle, attendant avec anxiété une réponse.

Enfin, la jeune fille leva sur lui ses deux yeux pleins d'amour, et lui tendit la main.

— Édouard, lui dit-elle, je ne sais que répondre à ce que vous venez de me dire ; j'ignore ce qui se passe en moi depuis que vous habitez la Guadeloupe ; est-ce de l'amour? je n'en sais rien ; mais ce que je comprends bien, Édouard, c'est que si vous partiez pour ne plus revenir, je me trouverais bien malheureuse.

— Oh! Clémence, s'écria Édouard, vous m'aimez donc!

— Vingt fois j'ai été sur le point de parler à mon père du trouble que j'éprouvais, vingt fois je me suis retenue...

— Oh! c'est moi, Clémence, c'est moi qui parlerai à M. Leblanc; demain, mon enfant, votre père saura tout, et s'il ne veut pas vous réduire au désespoir, il m'accordera votre main.

Ils en étaient là de leur entretien, quand une voix sonore et vibrante s'éleva au milieu de la nuit, et fit entendre le chant suivant:

C'est dans la ville de Bordeaux
Qu'est arrivé trois beaux vaisseaux;
Les matelots qui sont dedans
Ma foi, ce sont de bons enfants.

Il y a un' dame dans Bordeaux
Qu'est éprise d'un matelot.
— « Ma servante, allez-moi queri
« Le matelot le plus joli. »

— « Beau matelot, mon bel ami,
« Madame vous envoi' queri;
« Montez là-haut; c'est au premier;
« Collation vous y ferez. »

La collation a duré
Trois jours, trois nuits, sans décesser;
Mais au bout de trois jours passés,
Le matelot s'est ennuyé.

Le matelot s'est ennuyé,
Par la fenêtre a regardé :
— « Madame, donnez moi mon congé;
« Il fait beau temps, j' veux m'en aller. »

— « Beau matelot, si tu t'en vas,
« Bien mal de moi tu parleras.
« Tiens, voilà cent écus comptés,
« Sera pour boire à ma santé. »

Le matelot en s'en allant,
Fit rencontre du président.
— « Beau président, beau président,
« J'ai tes écus, je suis content. »

— « Beau matelot, mon bel ami,
« Répète-moi ce que t'as dit. »
— « Monsieur, je dis qu'il fait beau temps
« Pour aller sur la mer voguant. »

Le matelot, dans son vaisseau,
S'mit à chanter des airs nouveaux :
« Vivent les dames de Bordeaux,
« Qui aiment bien les matelots ! »

Édouard sourit en entendant cette chanson de bord, et il se tourn vers la jeune fille :

— Voici l'heure du départ, Clémence, lui dit-il, il faut que je retourne à bord.

— Est-ce donc un signal ? demanda Clémence.

— C'est *Flambeau de la mer,* répondit le jeune officier, mon inséparable, le matelot auquel j'ai inspiré une véritable affection de père, et qui se croirait perdu s'il me laissait un jour à terre.

— Je vous ai souvent entendu parler de cet homme, dit Clémence.

— Vous le connaîtrez bientôt, dit Édouard.

Celui qu'il avait appelé *Flambeau de la mer* venait d'entrer dans la plantation, et s'avançait d'un air respectueux vers le jeune couple, qui l'accueillit en souriant.

II.

Flambeau de la mer avait cinquante ans environ ; il appartenait

à la marine française depuis sa plus tendre enfance; il avait commencé par être mousse, et avait fini par être matelot, sans pouvoir jamais obtenir aucun grade.

Flambeau de la mer s'appelait de son nom de famille Jacques Rupin; il était natif des environs du Havre; ses parents exerçaient l'état de pêcheur, et son père retirait de son commerce assez d'argent pour nourrir sa nombreuse famille.

Jacques était l'aîné de huit enfants, et dès l'âge de dix ans, son père lui enseigna le métier.

La mer était pour ainsi dire son élément; quand il n'accompagnait pas le vieux Rupin, c'est-à-dire quand le vent était mauvais, la mer méchante, et qu'on le laissait à terre pour ne point l'exposer à la fureur des flots, le petit Jacques errait sur la grève comme une âme en peine, allant et venant, quelquefois sur le sable, plus souvent s'abandonnant aux flots tourmentés sur une mauvaise petite barque qui faisait eau de tous côtés.

Cette vie avait singulièrement développé les dispositions de Jacques; il était fort connu de tous les mariniers de la côte, et cité par tous pour certains actes de courage et d'audace qu'il avait déjà eu occasion d'accomplir; les enfants de son âge enviaient sa jeune réputation, et tout le monde s'accordait, en un mot, pour assurer qu'il ferait un jour un des meilleurs marins de la côte normande.

Jacques atteignit ainsi sa quinzième année; il ne savait ni lire ni écrire, mais on était alors au milieu d'une conflagration générale de l'Europe, et le père Rupin avait bien autre chose à penser. Jacques lui-même ne songeait pas à cela; il savait à fond son métier, accompagnait son père dans chacun de ses voyages, et il ne demandait au ciel qu'une occasion favorable qui lui permît de se distinguer.

La côte était, à tout moment, infestée par des navires anglais, qui pillaient impitoyablement tous les bateaux qui sortaient du Havre ou de tout autre port. Chaque soir, dans la cabane du père

Rupin, autour du foyer, où venaient se réunir les habitants des maisons voisines, on racontait les hauts faits, les exploits de quelque marin français.

La guerre, c'était la préoccupation de cette époque; on ne connaissait point d'autres récits, on ne s'intéressait qu'aux actions d'éclat de nos soldats.

Jacques était naturellement impressionnable, et chaque fois que son père, ou quelque autre, rapportait les combats que l'on avait livrés aux Anglais, la veille ou le jour même, son cœur tressaillait dans sa poitrine, son œil s'ouvrait, son front se redressait, et il demandait au ciel de lui procurer l'occasion d'imiter ceux dont on disait les exploits.

Mais il n'osait s'abandonner à l'élan de son cœur, et la nuit se passait pour lui dans des insomnies cruelles qui lui laissaient une agitation profonde et permanente.

Enfin, il n'y tint plus, et un beau jour, comme son père était parti seul, il s'éloigna de la maison où sa mère s'occupait des soins du ménage, et gagna le Havre en toute hâte.

Justement, un corsaire allait sortir du port; Jacques sollicite comme une grâce l'honneur de se joindre aux matelots qui allaient partir, et le capitaine, qui vit en lui un garçon bien bâti, agile, adroit, résolu surtout, le capitaine l'accueillit et lui donna des armes.

Puis, le corsaire s'éloigna, aux acclamations de toute la ville.

Il est utile d'ajouter qu'au moment de monter sur le corsaire, une sorte de remords s'était emparé de l'esprit de Jacques; il avait pensé à son père, à sa mère, à ses frères et sœurs, et une larme était venue mouiller sa paupière; mais il était trop vivement épris, il ne pouvait plus retourner en arrière, il se contenta de faire prévenir son père de la résolution qu'il avait prise, et, une fois ce soin rempli, il partit, l'esprit plus calmé et le cœur joyeux

Il allait se battre lui aussi ; il allait se mesurer, une fois au moins, avec ces éternels ennemis de son pays... les Anglais !

Nous ne suivrons pas Jacques Rupin dans tous les détails des excursions auxquelles il prit part à compter de cette époque ; tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'il ne tarda pas à se distinguer parmi les marins les plus intrépides, et qu'il acquit en peu de temps une renommée qui dépassa toutes ses espérances ainsi que celles de son père.

Jacques revint chez lui quelques mois plus tard, et ce fut une joie pour toute la famille. Ses courses lui avaient rapporté beaucoup d'argent, il apporta l'aisance dans la cabane d'où il était parti, et ne demanda pour lui que l'autorisation de continuer cette nouvelle existence qu'il avait si glorieusement inaugurée.

Son père n'eut garde de contrarier ses goûts ; le brave homme rêvait déjà pour son fils l'avenir d'un Duguay-Trouin ou d'un Jean-Bart ; il l'encouragea même à poursuivre la carrière, et pendant quelques années, Jacques Rupin n'eut pas de rival sur toute la côte.

Il atteignit ainsi sa vingtième année ; il était grand et robuste, il avait de larges épaules, des mains calleuses et fortes, et sa figure portait le cachet impérissable d'une audace et d'une franchise qui attiraient les sympathies au premier coup d'œil.

Cependant un nouveau sentiment devait changer momentanément les dispositions belliqueuses de Jacques ; pendant les séjours rapides qu'il faisait de temps à autre sur la côte, au retour de ses expéditions maritimes, Jacques avait remarqué une jeune fille de dix-huit ans à peu près, laquelle habitait non loin de la cabane occupée par son père, et venait fréquemment s'informer de ses nouvelles.

Olive était une belle et jeune fille ; elle avait des cheveux et des yeux bruns, des joues que le vent de la mer avait brunies, des épaules bien arrondies, une taille élancée ; toute sa personne enfin respirait la force et la jeunesse !

Jacques ne put la voir sans en être ému. C'était la première fois que son regard s'arrêtait sur autre chose qu'un navire ; c'était la première fois que sa pensée s'oubliait à rêver autre chose que combats et voyages.

Il se sentit tout troublé.

De son côté, Olive aimait depuis longtemps le jeune marin, et grâce à ces dispositions réciproques, ils ne furent pas longtemps sans s'avouer un amour qui s'emparait d'eux avec tant de force!

— Olive, dit un jour Jacques Rupin à la jeune fille, je vais partir pour une nouvelle excursion dans les environs de la côte ; dans quelques jours, peut-être, je reviendrai, et ce sera mon dernier voyage.

— Votre dernier voyage, fit Olive en joignant les mains, vous n'aimez donc plus la mer!

— Si fait, Olive, mais il y a quelqu'un que j'aime encore plus.

— Et qui donc?

— C'est vous, Olive.

— Moi? vous riez!

— Je ne ris pas, Olive, et jamais, au contraire, je n'ai été plus sérieux.

— Cependant, Jacques...

— Cependant je vous aime, et si cela ne vous déplaît pas, je dirai à mon père de vous demander au vôtre.

— Et vous renoncerez à l'état de marin?

— Je renoncerai à tout pour rester auprès de vous... Répondez-moi donc, Olive, et dites-moi, si, de votre côté, vous ne mettrez pas d'obstacle à ma demande?

— Oh! de mon côté, répondit la jeune fille en baissant les yeux, de mon côté, j'attendrai votre retour avec la plus vive impatience.

Et elle se sauva en rougissant.

Jacques partit le lendemain, et huit jours après il revint.

Olive l'attendait, les demandes nécessaires furent faites, toutes les

dispositions furent prises, et bientôt il ne fut plus question, dans tout le pays, que du mariage prochain d'Olive et de Jacques.

Olive était heureuse, toutes les filles enviaient son sort, mais tout le monde s'accordait pour blâmer Jacques, de la résolution qu'il avait prise d'abandonner la mer; Jacques était tout jeune, disait-on, son passé lui assurait un bel avenir; il pouvait s'enrichir à ce métier de corsaire qu'il faisait avec tant de bonheur; il allait briser sa carrière de gaieté de cœur et sans nécessité aucune; et puis, pourquoi rester à terre; Olive était certainement une charmante fille; mais l'amour se lasse d'une possession continue, Jacques finirait évidemment par s'ennuyer de cette vie monotone et triste, et quand il voudrait reprendre ce métier, il serait trop tard.

Voilà ce que l'on disait, et Jacques écoutait tous ces propos avec une indifférence qui n'était qu'apparente.

Il sentait que ses amis avaient raison, et lui-même comprenait la justesse de ces observations diverses : il y avait déjà trois mois qu'il était au pays, et, malgré tout l'amour qu'il éprouvait pour Olive, il lui était arrivé plus d'une fois de s'ennuyer, et de regretter la vie qu'il avait abandonnée.

Souvent on l'avait surpris assis, pensif et recueilli sur le bord de la grève, plongeant son regard chargé de mélancolie, dans la sombre profondeur des flots; des soupirs emplissaient sa poitrine, il suivait avec un chagrin amer les bateaux qui passaient au loin, déployant leurs voiles blanches au souffle du vent; quand par hasard le bruit du canon lui était apporté par le vent, on le voyait parcourir les dunes, l'œil hagard, les cheveux en désordre, la poitrine nue... La bas, il y avait des hommes qui se battaient, des marins qui se prenaient corps à corps avec les Anglais, et il n'y était pas! il était là, lui, immobile, inactif, regardant et écoutant dans un lâche repos!... Comme son cœur se soulevait avec indignation, ses poings se crispaient, un nuage de sang passait devant ses yeux!

Vingt fois la même émotion vint le surprendre, vingt fois il écouta le même bruit, regarda le même spectacle, et quand il vint à penser que, grâce à la détermination qu'il avait prise, ce serait là désormais sa vie de tous les jours, il n'y put plus tenir, et alla trouver Olive.

— Olive, lui dit-il d'une voix profondément émue, j'ai trop présumé de mes forces, j'avais cru d'abord qu'il me serait possible de renoncer à cette vie que j'ai menée jusqu'à ce jour, mais j'ai acquis la certitude que je ne pourrais jamais résister à la tentation, et j'aime mieux venir vous le dire tout de suite et franchement. Depuis deux mois, vous ne sauriez croire tout ce que j'ai souffert, et malgré l'amour réel que je ressens pour vous, Olive, je vois bien que je ne pourrai jamais rester sur la terre ferme.

Olive garda quelque temps le silence, et tendit enfin sa main tremblante à Jacques

— Jacques, lui dit-elle, les yeux voilés de douces larmes, je n'ai jamais pensé à fermer votre carrière, l'avenir s'ouvre brillant pour vous, et il y aurait de l'ingratitude de ma part à vous obliger d'y renoncer. Retournez donc à la mer, mon ami, tentez encore un voyage, et s'il est vrai que vous ne pouvez pas rompre avec cette vie de dangers, eh bien, je la partagerai avec vous.

Jacques remercia Olive avec effusion, et heureux de cette permission qu'il venait d'obtenir, il partit le lendemain même pour le Havre, et s'embarqua quelques jours après.

Ce fut pour lui un beau jour, que celui où il se trouva, après trois mois entiers de repos, sur son élément favori. On lui avait d'ailleurs dit que quelques bâtiments anglais croisaient depuis quelques jours dans le voisinage, c'était une belle proie offerte à son ambition, et il songeait qu'une bonne part de prise serait un cadeau convenable à présenter à Olive le jour de ses noces!

Il partit!

La journée était belle, le soleil radieux, la mer était calme, tous le

marins chantaient sur le pont, et les regards dévoraient l'horizon, cherchant à voir si quelque voile ennemie ne s'y montrait pas.

Jamais Jacques ne s'était senti l'esprit plus gai, le cœur plus léger; il ne pensait plus déjà à Olive, il ne songeait qu'aux événements auxquels il allait prendre part.

Tout à coup on signala une voile anglaise, et le capitaine donna l'ordre de se tenir prêt au combat.

Cet ordre fut reçu avec acclamation, aux cris de vive la France, et chacun courut à son poste.

Jacques était armé de pied en cap, et comme les autres, il attendait avec un frémissement d'impatience.

Le navire ennemi les avait aperçus également, et il vint bravement leur présenter le combat.

Pendant quelque temps, on avait pu croire à bord du bateau que montait Jacques, que l'on avait affaire à un ennemi de forces à peu près égales, mais quand il s'approcha, on s'aperçut avec effroi que le navire anglais était une sorte de gabare de guerre, solidement armée, et montée par une cinquantaine d'hommes de la marine britannique. Mais il était trop tard pour reculer, et d'ailleurs ce n'était pas la première fois que des marins français étaient sortis victorieux d'une lutte pareille.

On accepta le combat, et les hostilités commencèrent par un échange simultané de quelques boulets adroitement lancés pendant quelques minutes, on s'envoya ainsi réciproquement des décharges successives, puis les deux navires s'abordèrent avec courage, et l'ordre du branle-bas général fut donné.

Jacques était déjà sauté à bord du navire anglais, et faisait tomber à ses pieds tout ce qui se présentait à lui.

Malheureusement les Anglais étaient de beaucoup plus nombreux, et tout l'avantage était de leur côté. Les marins français firent des prodiges de valeur, vingt fois ils se virent sur le point de réduire

leurs ennemis, mais quoique ces derniers eussent déjà perdu bon nombre d'hommes, il en restait encore assez cependant pour triompher des efforts de leurs adversaires.

Après une heure au moins d'une lutte acharnée, l'équipage du navire français fut fait prisonnier, et les Anglais firent voile vers Plymouth, où ils arrivèrent avant la fin du jour. Jacques avait été grièvement blessé, on l'envoya aussitôt à l'hôpital, où tous les soins nécessaires lui furent prodigués. Enfin, au bout d'une quinzaine de jours, et comme il était rétabli, on le fit passer sur les pontons avec les autres prisonniers.

Jacques passa près de cinq années dans cette position, en proie à la plus vive douleur, regrettant amèrement le passé, se reprochant chaque jour, à chaque instant, de n'avoir point écouté la voix d'Olive, et de n'être point resté près d'elle.

Là était le vrai bonheur.

Sans cette fureur de voyages et de combats, Jacques pensait avec douleur qu'il aurait pu devenir un des meilleurs marins des environs du Havre, il aurait une femme jeune et jolie, de beaux enfants autour de lui, une barque pour aller à la pêche, de bons filets pour prendre le poisson...

Près de quatre années se passèrent dans ces regrets superflus.

Jacques espérait toujours... on disait autour de lui que le gouvernement français ferait un jour des échanges, que les prisonniers seraient prochainement renvoyés dans leur patrie... et les malheureux n'osaient pas tenter une évasion, dans la crainte de compromettre encore leur position déjà si misérable.

Au bout de la quatrième année, cependant, Jacques n'y tint plus. Cette existence lui pesait, il se sentait dépérir; il eût mieux aimé mourir que d'accepter à jamais un pareil sort; il se dit qu'après tout, il n'avait rien à perdre, qu'on l'enverrait peut-être à l'intérieur dans quelque sombre prison, mais que ce régime était encore préférable à

la vie qu'il menait sur les pontons ; qu'enfin, malgré la surveillance dont les prisonniers étaient l'objet, il pourrait parvenir à s'échapper et respirer, ne fût-ce que pendant quelques jours, l'air pénétrant et vif de la campagne !

Une fois que Jacques eut conçu le projet de s'évader, il en fit part à quelques-uns de ses amis, ceux du moins sur lesquels il pouvait compter, et ce projet fut accueilli avec enthousiasme... parler de liberté à un prisonnier, c'est parler du ciel à un damné... Dès ce moment, tout fut mis en œuvre pour préparer la fuite des quelques amis ; la discrétion la plus entière fut demandée et promise, et chacun promit de concourir pour sa part à fournir les choses les plus indispensables. Jacques se procura une boussole, un autre des cordes, ceux-ci des armes, ceux-là des munitions ; enfin, un dernier s'entendit avec un matelot de la côte, et moyennant une rétribution assez forte, prise sur les économies qu'ils avaient pu faire pendant les quatre années précédentes, on leur promit une barque pour le jour et l'heure qu'ils désigneraient.

S'abandonner sur la Manche, dans un mauvais bateau de rebut, c'était courir mille fois la chance de périr, mais ils n'hésitèrent pas un seul moment, et quand l'heure fut venue, ils partirent le cœur joyeux et bénissant Dieu !

La barque promise était prête ; ils avaient été assez heureux pour échapper des pontons, et passer à travers une triple ligne de sentinelles anglaises ; ils arrivèrent sans encombre au rendez-vous, et quand Jacques fit l'appel des prisonniers, aucun ne manqua.

On se hâta alors de quitter ces bords maudits, tous sautèrent joyeux dans la barque, et chacun se courba avec ardeur sur les rames ; une heure après, ils étaient en pleine mer, et hissaient leur mât, auquel ils suspendirent une voile faite à la hâte et de toile grossière.

La nuit était heureusement fort sombre, le vent soufflait du nord ;

en moins de quelques heures, ils avaient fait un chemin considérable ; la barque fuyait avec une rapidité qui tenait du prodige, et ne faisait pas trop d'eau ; seulement, les malheureux évadés ne savaient trop quelle route ils suivaient en ce moment.

Jacques s'était bien, à la vérité, muni d'une boussole ; mais il faisait noir comme chez le diable, et l'on ne pouvait la consulter. Pendant que chacun s'inquiétait autour du marin des environs du Havre, celui-ci se frappa tout à coup le front, comme sous l'impression d'une pensée subite.

— Qu'y a-t-il ? demanda un de ses compagnons d'infortune.

— J'ai mon affaire, dit Jacques ; nous sommes sauvés !

Il fouilla aussitôt dans sa poche, en tira successivement un morceau de bougie, un briquet et des allumettes, et un moment après il pouvait consulter sa boussole avec fruit.

Les compagnons de Jacques rirent beaucoup de son idée, et, depuis ce jour, on ne le nomma plus que *Flambeau de la mer*.

La traversée fut plus heureuse qu'ils n'avaient osé l'espérer en partant, et le lendemain soir, grâce au vent favorable qui n'avait cessé de régner, ils abordaient sur la côte de France, un peu au-dessous du port de Morlaix.

Il y avait de cet endroit au Havre un bon bout de chemin, mais Jacques était en France, il était libre, et le souvenir de son père, de sa mère et d'Olive le soutenait ; il se mit en marche avec gaieté, le bâton à la main, la joie dans les yeux, la chanson sur les lèvres.

Dès cette époque déjà, Jacques était un mélomane des plus distingués ; il possédait une voix qui ne manquait pas de charme, et c'était lui que l'on chargeait toujours d'égayer les longues et monotones veillées du bord.

Quinze jours se passèrent dans ce trajet ; malgré toute l'envie qu'il avait d'arriver au but le plus tôt possible, Jacques ne put mettre moins de temps. Quatre années passées sur les pontons, sans air,

soumis à un régime malsain, l'avaient singulièrement affaibli. Il était rare qu'il pût fournir plus de dix lieues par jour.

Enfin, le Havre lui apparut à l'horizon, et il ne marcha plus, il courut...

Comme le cœur lui battait en approchant de la cabane de son père qu'il apercevait de loin ! devait-il le retrouver en vie? la mort n'avait-elle pas enlevé, depuis près de cinq ans, quelques-uns des hôtes aimés de cette chère demeure?

Il s'arrêta ému, tremblant, et quelques larmes vinrent mouiller ses yeux... Qu'allait-il apprendre? quelle nouvelle allait-on lui annoncer?

Et Olive!... qu'était-elle devenue? l'avait-elle attendu? n'était-elle pas morte plutôt de douleur et de désespoir?

Enfin, il fit un effort sur lui-même, et s'élança vers la cabane enfumée.

La première personne qu'il rencontra fut son père, puis sa mère, tous les deux bien vieillis, mais vivant, pleurant, criant; puis, enfin, ses frères et ses sœurs, bien grandis, mais heureux de le revoir, se disputant ses mains, ses joues, ses cheveux, l'appelant des noms les plus chers, et lui faisant une véritable fête de famille.

Jacques pleura longtemps dans leurs bras; puis, quand ces premiers transports se furent calmés, il s'assit, prit une main de son père, une main de sa mère, et souriant à travers ses larmes :

— Bons parents, leur dit-il, maintenant que toute la joie de mon cœur s'est épanchée, que je vous ai donné le plus pur et le plus tendre de mon affection sainte, dites-moi, répondez-moi sur un autre point presque aussi important... J'avais laissé ici, au départ, une jeune femme, une fiancée... dites! dites! qu'est-elle devenue? vit-elle, ou plutôt n'est-elle pas morte de mon absence?

Le père Rupin regarda son fils avec une tristesse douce et résignée, et lui serra silencieusement la main.

— Jacques, répondit-il, Olive est une brave et honnête fille; elle t'a attendu longtemps, parce qu'elle espérait que tu reviendrais; mais on lui a dit que tu étais mort, et alors...

— Eh bien?

— Elle a voulu porter ton deuil... mais...

— Achevez!

— Olive est mariée depuis deux ans.

Jacques ne répondit pas; il se laissa tomber accablé sur un banc, et prit sa tête dans ses mains.

Puis, quand ce premier accès fut passé, il demanda à voir Olive, et à embrasser ses enfants, et son père ne voulut pas lui refuser cette satisfaction.

L'entrevue des deux amants fut triste, douloureuse, mais calme en apparence.

Olive avait eu déjà deux beaux enfants de son mariage; elle était active, honnête, laborieuse; son mari était un bon ouvrier; elle était heureuse près de lui.

Jacques ne parla point du passé, il se contenta de serrer silencieusement les mains de la jeune femme, embrassa avec effusion ses enfants, et s'éloigna en proie à la plus vive agitation.

Pendant quelques jours il fut gravement malade, mais c'était bien plutôt les fatigues qu'il avait essuyées dans son dernier voyage, que le chagrin qu'il avait éprouvé au retour... Grâce aux soins dont il fut entouré, grâce à sa jeunesse et à sa constitution robuste, un mois après il se relevait frais et dispos, et prêt à recommencer sa première existence.

Nous ne pousserons pas plus loin l'histoire de Jacques Rupin, dit *Flambeau de la mer;* à partir de cette époque, en effet, il fut incorporé dans la marine militaire, et sa vie fut exactement celle de tous les marins de cette époque guerrière. Jacques avait fait la plupart des campagnes de l'empire, et nous le retrouvons au moment où com-

mence ce récit, en 1835, à bord d'un bâtiment de l'État, occupant les fonctions de simple matelot.

III.

Dès qu'il fut arrivé près du jeune couple amoureux, *Flambeau de la mer* dessina un salut respectueux, et resta debout devant Édouard, le chapeau ciré à la main.

Édouard lui frappa familièrement sur l'épaule en souriant.

— Eh bien, lui dit-il d'une voix ouverte et amicale, il me semble, mon vieux loup de mer (Jacques aimait beaucoup qu'on l'appelât loup de mer), que ta montre avance aujourd'hui; est-il donc déjà l'heure de retourner à bord?

Flambeau de la mer cligna de l'œil.

— C'est vrai que j'avance, répondit-il, mais c'est qu'il y a des ordres, mon lieutenant.

— Des ordres! fit Édouard étonné.

— Sans doute, tout le bord est consigné.

— Qu'y a-t-il donc?...

A cette question, *Flambeau de la mer* parut un instant embarrassé, mais il reprit presqu'aussitôt son assurance.

— Oh! pour cela, dit-il, je n'en sais rien; tout ce que je puis vous dire, c'est que le commandant a fait prévenir ce soir que nous ayons à rentrer tous avant l'heure fixée.

Édouard se tourna aussitôt vers Clémence, qui ne pouvait s'empêcher de sourire de la singulière tournure de Jacques Rupin.

— Clémence, lui dit-il, il faut que je vous quitte; l'ordre dont parle Jacques me paraît singulier; rien, ce matin, ne me faisait prévoir un événement qui nécessitât les mesures que l'on prend; j'ai hâte de m'en instruire... Demain, j'espère voir votre père, et dans quelques jours, rien ne s'opposera plus à notre bonheur.

— A demain donc, Édouard, dit Clémence.

— A demain, à demain, répondit le jeune officier qui s'éloigna immédiatement, suivi de près par *Flambeau de la mer*.

La nuit était venue depuis quelques heures déjà, une brise fraîche s'était levée, l'air était vif, et on entendait au loin les flots profonds s'agiter sourdement.

Édouard pressa le pas, et quand ils eurent laissé l'habitation de Clémence bien loin derrière eux, il se rapprocha de *Flambeau de la mer*, et posant sa main sur son épaule.

— Jacques, lui dit-il, il s'est donc passé quelque chose d'extraordinaire aujourd'hui; je comprends que tu n'aies pas voulu m'en instruire devant la fille de M. Leblanc, mais ici, nous sommes seuls, et tu vas me dire...

— Volontiers, lieutenant, répondit *Flambeau de la mer*, d'autant plus que cela me pèse, je ne vous le cache pas.

— Parle vite!

— Eh bien, il paraît qu'il va se passer quelque chose à la Guadeloupe, tout le monde en parle dans la ville, et je ne serais pas étonné que cette nuit...

— Mais de quoi s'agit-il donc? demanda Édouard.

— Voici ce que c'est, lieutenant, répondit *Flambeau de la mer*, tous les ans, il s'échappe des plantations un certain nombre de noirs, qui aiment mieux la vie des montagnes, avec tous ses périls, ses incertitudes, ses dangers sérieux, que le traitement qu'on leur fait subir à la ville; ils fuient ainsi périodiquement dans les parties les plus reculées de l'île, et de là, ils tâchent de faire le plus de mal possible à leurs anciens maîtres.

— Eh! quel mal peuvent-ils leur faire? objecta Édouard.

— Ces hommes sont profondément haineux, lieutenant, répondit *Flambeau de la mer*, ils n'hésitent devant rien pour la satisfaction de

leur vengeance ; et du fond de leurs retraites, ils ont trouvé le moyen d'envoyer la mort et la désolation jusqu'ici.

— Mais quel moyen?

— Le poison.

— Le poison !...

— Ni plus ni moins, et il paraît qu'ils ont commencé aujourd'hui même...

— Est-ce possible?

— Vous l'apprendrez tout à l'heure du commandant lui-même; la plantation voisine de celle de M. Leblanc, a été la première attaquée, et l'on ne compte pas moins de dix nègres empoisonnés !...

Édouard demeura un instant pensif à cette nouvelle, et il parut réfléchir profondément.

— Dix nègres, reprit-il bientôt après ; voilà, il faut l'avouer, une singulière manière de se venger de leurs maîtres... Les noirs ignorent donc qu'ils frappent ainsi sur leurs frères, et j'ai peine à comprendre.

— Les noirs sont l'unique source de la fortune des planteurs de la Guadeloupe, repartit Jacques Rupin ; en les frappant, ils frappent les planteurs eux-mêmes; ils sèment la discorde entre eux, ils font naître les soupçons les plus odieux, ils troublent enfin l'existence de ceux qu'ils regardent comme leurs plus mortels ennemis... Au surplus, ils ne s'attaquent pas toujours aux noirs seulement, et les maîtres tombent bien souvent eux-mêmes victimes de la haine qu'ils ont inspirée.

— Je commence à comprendre, dit alors Édouard, pourquoi les planteurs ont été appelés ce soir chez le gouverneur de la colonie ; leurs intérêts sont gravement engagés; mais nous, que pouvons-nous faire dans cette circonstance, de quelle utilité notre concours peut-il être ?

— Ça, je l'ignore, répondit *Flambeau de la mer,* mais j'ai pensé

qu'il s'agissait peut-être d'une expédition quelconque; qui sait, le gouvernement a peut-être l'idée de nous envoyer jusque dans leurs retraites, pour les mettre à jamais dans l'impossibilité de nuire à personne.

Édouard et *Flambeau de la mer* étaient arrivés non loin de l'endroit où ils devaient trouver leur embarcation; les matelots de service les attendaient, ils sautèrent rapidement dans le canot, qui partit aussitôt, soulevé par dix rameurs robustes et habiles; bientôt on n'entendit plus dans la nuit que le bruit des rames sur les flots, et la voix de *Flambeau de la mer* qui chantait les couplets d'une chanson de bord :

Je vois la fill' du capitaine,
Qu'est à la f'nêtre à se coiffer,
Prenons courage, mariniers!

Je vois la tour de Babylone,
Et ses vaisseaux, et ses clochers,
Prenons courage, mariniers!

Puis tout se tut... — La barque avait gagné le large.

CHAPITRE II.

Suite des Empoisonneurs. — TRIBUNAL NOIR. — Le Carameno. — Yame, le chef. — Enlèvement de Clémence. — La chanson de Flambeau de la mer. — Le guide. — La peste. — Les nègres. — Le petit noir Dello. — Paysage tropical. — La ronde sous les figuiers. — Le cadavre de Dello. — Empoisonnements à terme.

La veille du jour où s'étaient passés les événements que nous avons racontés aux chapitres précédents, une cinquantaine de nègres appartenant aux diverses plantations des environs de la Basse-Terre, se trouvaient réunis dans un endroit de la partie la plus reculée de l'île.

C'était au fond d'une clairière pratiquée au milieu d'une épaisse forêt qui couronne la montagne de Sainte-Rose. Les troncs d'arbres à demi-brûlés, la terre recouverte de cendre, les feuilles encore vertes, avaient suffi à former les cases qui servaient d'habitation à ces

noirs, et bien que ces derniers se fussent depuis longtemps accoutumés à vivre séparément, selon les nécessités des poursuites dont ils étaient l'objet, ils venaient depuis peu de se rassembler dans cette retraite, dans le but de réunir leurs efforts, afin d'arriver à une vengeance commune : un vieillard austère, dernier descendant des anciens Galibis de l'île, leur servait de chef ; et assemblés autour de lui, ils cherchaient les moyens de faire le plus de mal possible aux habitants de la Guadeloupe.

Quelque pauvre et grossier que fût le village de ces nègres, les bois au milieu desquels il était bâti, lui donnaient une sorte de splendeur sauvage.

Enfermée dans son encadrement de verdure, la clairière semblait l'œil de la forêt, et recevait seule la lumière du ciel.

C'était le matin : les rayons du soleil levant y pénétraient obliquement, ruisselant à travers les feuillages en cascades étincelantes. On entendait sous les arbres les gais sifflements des gobe-mouches et des anolis, mêlés aux chants du rossignol des Antilles, et aux bourdonnements des abeilles.

A voir ce village avec sa forme allongée, au milieu de cet océan de feuilles, et bercé, pour ainsi dire, par ces sauvages mélodies, on eût dit une *canoüa* lumineuse, à l'ancre dans les ombrages.

Le chef, que l'on appelait Yame, était assis au milieu du village, sur un tertre de mousse fraîche. Il était de haute taille, et tout en lui annonçait à la fois la force et l'habitude du commandement. Ses longs cheveux, tordus avec soin, étaient entremêlés de cristal et de tresses de coton ; sur sa poitrine, pendait le caracoli en forme de croissant que portent les chefs, et un collier de dents de léopard, auquel il avait attaché un sifflet fabriqué avec un ossement humain ; ses bracelets étaient faits de plumes de perroquet, et il tenait à la main un *boutou* (casse-tête) artistement ciselé, à la poignée duquel pendait une frange d'écorce coloriée.

Autour de lui, étaient assis une quarantaine d'hommes, vêtus à peu près comme le sont les esclaves des plantations; et en dehors du cercle, une quinzaine de femmes, les yeux fixés sur le chef, les cheveux épars, les bras pendants, attendaient qu'un signal leur permît de quitter cette attitude expectante.

Enfin, après un quart d'heure environ d'une méditation profonde et pénible, le chef Yame releva tout à coup le front, promena un moment son regard courroucé sur l'assemblée, et ayant levé la main vers le ciel, il sembla faire un geste qui fut aussitôt compris des femmes qui les entouraient.

Alors elles se levèrent, fendirent le cercle noir, et s'étant accroupies de nouveau, elles commencèrent, d'un accent cadencé, une improvisation étrange, que chacune laissait tomber puis reprenait à son tour, comme les strophes d'un chant lugubre.

CARAMENO.

Première femme:

— J'ai vu des *canoüas* (barques caraïbes) plus grandes que nos villages s'avancer sur la mer, marchant sans pagaies avec leurs ailes. J'ai vu les faces pâles en descendre : les faces pâles ont dit qu'ils étaient nos amis, et nous leur avons apporté notre *assave*, notre *oüycou* et nos lits de coton; mais les faces pâles ressemblent aux *coucelles*, nourris de pommes de mancenillier; on les croit bons, et au dedans on trouve la mort.

Deuxième femme:

— La *maboüya*[1] est venu, et il a dit aux faces pâles : la terre des Galibis est pleine de manioc, et leurs carbets de *cacones;* tuez les

[1] Les *maboüyas* sont les mauvais esprits; les Caraïbes en connaissent un nombre infini. Selon eux, chaque personne en aurait au moins trois : l'un dans la tête, l'autre dans le cœur, et le dernier dans le sang.

Galibis par derrière, quand ils vous montrent le chemin de leurs cases, et vous aurez tout ce qui était à eux.

Troisième femme :

— Où est Yame, le vieux chef, qui avait vu dix fois dix chutes de feuilles? Où est le fils d'Yame? Semblable à l'abeille qui fait du miel, et n'a point d'aiguillon, tous ses *coüys* étaient pleins quand il lui venait un hôte, et il nourrissait trois femmes de sa chasse. Où sont le jeune Mancefeuil et le vieux Courbaril? Demandez aux mains rouges des hommes pâles! Les hommes pâles ont pris pour roucou le sang des Galibis.

Quatrième femme :

— Viens! viens, mon jeune guerrier, toi que j'ai porté dans mon sein et pour qui j'ai mâché les ignames; viens creuser avec le feu ta *coulaia* qui n'est point achevée, préparer tes flèches de roseau, et imiter sur ta flûte le chant des oiseaux. J'ai fini pour toi un hamac de *pittes,* orné de plumes, où tu conduiras ta jeune épouse. — Ma mère, les hommes pâles ont enfoncé cinq fois leur couteau dans la poitrine du guerrier, et il dort maintenant sous la vague, dans un lit d'herbes marines. Sa *coulaia* passera sur son cadavre, conduite par un autre; ses flèches resteront sans pointe, et, au lieu du son de la flûte, il n'entendra plus que le grondement des flots.

Cinquième femme :

— Pourquoi les jeunes femmes sont-elles veuves? Pourquoi les enfants ne peuvent-ils plus montrer leurs pères? Le tonnerre des hommes pâles a passé partout; les hommes pâles ont fait une pluie de sang dans les carbets. Les Galibis sont-ils donc des lâches, pour qu'on les tue comme des colibris sans défense?

Une autre femme :

— Les Galibis durciront au feu leurs boutous; ils tremperont leurs flèches dans le lait de mancenillier, et les hommes pâles tomberont sous leurs coups, comme les feuilles de l'arbre quand passe

le *peuchot* (trombe). Chaque jeune guerrier mangera le cœur d'un homme pâle.

Une autre femme :

— Voyez, voyez ceux qui sont déjà liés au poteau ! Qu'on allume le feu et qu'on dresse le boucan. Les Galibis se préparent à la guerre en mâchant la chair d'un ennemi... Entonnez vos chants de mort, ô faces pâles ! et nous vous répondrons.

Première femme :

— Pour mon père mort, je demande une bouchée de leur chair.

Troisième femme :

— Pour mon époux, j'en demande deux.

Quatrième femme :

— Pour mon fils mort, j'en demande autant que mes ongles en pourront arracher, autant que mes dents en pourront mordre.

Toutes :

— La mort ! la mort ! la mort !

A mesure qu'avançait cette espèce d'improvisation terrible, les voix étaient devenues plus saccadées et plus rapides.

La fureur des vieilles et des jeunes femmes s'allumait à leurs propres paroles ; leur chant lugubre était mêlé de pleurs, de sanglots et de clameurs de rage. Enfin, au dernier cri jeté, elles se levèrent toutes à la fois.

Les noirs avaient tous écouté en silence. Mais l'émotion causée par les souvenirs qu'on venait de leur rappeler était facile à lire sur leurs traits ; leurs poitrines se soulevaient haletantes, et leurs yeux, fixés devant eux, comme s'ils n'eussent osé se regarder l'un l'autre, semblaient lancer des éclairs.

Yame se leva alors, et, se plaçant au milieu du cercle des nègres, il commença un long discours, dans lequel il rappela tout ce qu'ils avaient souffert de la colère des blancs, et tous les motifs de vengeance qu'ils pouvaient avoir.

— Nous avons attendu assez longtemps le moment de les frapper; le moment est enfin venu d'agir. Entreprendre une lutte ouverte avec nos ennemis serait insensé, nous succomberions avant même d'avoir combattu... notre position est trop misérable, les souffrances, les mauvais traitements nous ont trop réduits; nous ne pouvons lutter avec quelque avantage qu'en employant les moyens cruels, mais sûrs, que la nature a pris soin de nous mettre entre les mains.

— Le poison ! le poison ! dirent aussitôt quarante voix qui s'élevèrent autour d'Yame.

— Le poison ! oui, voilà notre arme ! s'écria Yame en promenant son regard inspiré autour de lui ; le poison !... Chacun de nous se glissera mystérieusement dans les plantations de nos ennemis, et avec le suc des plantes vénéneuses de ces bois, que nous connaissons et dont une vieille expérience nous a enseigné l'emploi, nous répandrons chez eux le deuil, la ruine, le désespoir.

Il y eut alors un moment de silence solennel. Le soleil se levait radieux dans un ciel splendide, et filtrait en gouttes d'or à travers les branches touffues des arbres. Les hommes qui entouraient Yame partageaient l'émotion du chef, et leur visage respirait les passions les plus sinistres.

Yame reprit presque aussitôt :

— Grâce à ces bois, à ces montagnes, dont nous connaissons à fond tous les détours, nous pourrons facilement échapper à la fureur de nos ennemis, et tenir longtemps, soit sur la terre, soit sur les flots; que chacun apporte donc dans cette œuvre terrible le courage et l'énergie nécessaires, et dès demain la terreur se répandra dans toute la Guadeloupe.

Les noirs se séparèrent alors dans des directions différentes, et quittèrent les bois et les montagnes pour descendre vers les plantations ; tout le jour, on les vit errer dans la campagne, isolés, rampants, évitant la rencontre des visages pâles, et quand les premières

ombres de la nuit enveloppèrent l'île, ils se glissèrent silencieusement et comme des serpents dans les plantations.

Or, le lendemain, quand Édouard et *Flambeau de la mer* descendirent vers la demeure de M. Leblanc, pour s'informer des événements de la nuit, ils s'aperçurent avec une certaine inquiétude que la ville entière paraissait émue d'une sourde agitation. On allait, on venait d'un air effaré, on se parlait à voix basse, et à plusieurs reprises Édouard crut entendre prononcer, en passant, le nom de M. Leblanc.

Il tressaillit.

Qu'était-il arrivé? Les nègres de l'honnête planteur avaient-ils succombé durant la nuit? Quel autre malheur avait pu le frapper, et pourquoi cette rumeur dans une ville d'habitude si calme?

Édouard se sentit investir d'une glaciale épouvante; il jeta un regard à *Flambeau de la mer*, et tous les deux pressèrent le pas, sans échanger une seule parole.

Enfin, ils arrivèrent.

Mais au moment de franchir le seuil de la demeure de M. Leblanc, Édouard s'arrêta; malgré son courage, son énergie, malgré l'empire qu'il avait sur lui-même, il n'osait avancer.

D'ailleurs, l'aspect de la plantation l'avait frappé; le mouvement qui ne cessait d'y régner tous les jours avait disparu, un silence de mort planait sur la demeure entière; les fenêtres étaient fermées, pas un esclave dans les cours, et sous les arbres des jardins, ni Clémence, ni Isaure, ni M. Leblanc,... personne!...

Un pressentiment fatal frappa Édouard au cœur; il ne put pas aller plus loin, et envoya *Flambeau de la mer*, pour s'informer de ce qui s'était passé; et quand *Flambeau de la mer* revint, il apprit que la nuit même Clémence avait été enlevée par les noirs venus des montagnes.

II.

Le soir même, un détachement du régiment qui tenait garnison à la Basse-Terre se mettait en route pour les montagnes, à la poursuite des noirs qui avaient, la veille, enlevé la pauvre Clémence. Édouard et *Flambeau de la mer* s'étaient joints à eux.

Dire ce que le premier avait souffert, serait impossible. Cette nouvelle l'avait frappé cruellement, et si l'ardeur de la vengeance ne l'avait soutenu dans le premier moment, il serait mort de douleur.

Il se jeta en pleurant dans les bras de M. Leblanc, et si ce dernier avait pu jusqu'alors conserver des doutes sur l'amour du jeune officier, dès ce moment il ne fut plus possible de nourrir la moindre illusion à ce sujet.

Perdre Clémence le lendemain même du jour où il lui avait avoué son amour, où la jeune fille lui avait dit qu'elle l'aimait, fut pour lui un chagrin mortel; il se repentit d'être retourné à bord, de n'être pas resté à veiller autour de la plantation; il s'accusa de négligence, de lâcheté, et jura de venger sa mort ou sa honte.

Flambeau de la mer partagea toutes les émotions de son lieutenant, et le conjura de le laisser l'accompagner dans l'expédition aventureuse qu'il voulait tenter.

Pendant une heure, la petite colonne s'avança silencieusement le long de la mer, dans l'intention de tourner les mornes et de couper la retraite aux noirs, au cas où ils tenteraient de fuir en cherchant un refuge sur les flots.

Un guide les accompagnait; il connaissait toute la Guadeloupe dans ses parties les moins fréquentées, et il savait les lieux où les noirs avaient l'habitude de se retirer. Mais comme on ignorait le nombre des ennemis, et que l'on craignait, à juste titre, de tomber dans quelque embûche, on avancait lentement et avec une grande circonspection.

Édouard avait mille impatiences ; il ne comprenait rien à ces lenteurs ; il songeait en frémissant à Clémence qui se trouvait au pouvoir de misérables dont elle ne devait espérer aucune pitié ; il eût voulu franchir d'un seul bond la distance qui le séparait d'elle.

Le commandant du détachement fut sourd à toutes ses instances, et la colonne continua d'avancer avec les mêmes précautions. Quant à Jacques Rupin, dit *Flambeau de la mer*, il avait déjà fait connaissance avec les soldats qu'il accompagnait, et son caractère naturellement gai et liant s'était bien vite attiré leurs sympathies ; au bout de la première heure, il leur avait raconté ses combats contre les Anglais, et il se disposait à charmer les ennuis de la route par quelques souvenirs de la muse populaire.

Les soldats ne demandaient pas mieux ; l'expédition pour laquelle on les avait commandés pouvait avoir des dangers sérieux ; dans quelques heures, on allait en venir aux mains avec les nègres répandus dans les montagnes ; traqués ainsi, les malheureux tenteraient sans doute une résistance désespérée ; on les disait armés, prêts à tout plutôt que de retourner dans les plantations.

Ils firent donc silence, et *Flambeau de la mer*, qui ne demandait qu'à être écouté, chanta :

Colinette au bois s'en alla,
En sautillant par-ci par-là ;
Trala dérидéra, trala déridéra.
Un beau monsieur la rencontra
Frisé par-ci, poudré par-là,
Trala déridéra, trala déridéra.
« Fillette, où courez-vous comme ça ? »
— Monsieur, j'm'en vais dans c' p'tit bois-là,
Cueillir la noisette,

Trala déridéra, trala déridéra
N'y a pas d'mal à ça
Colinette,
N'y a pas d'mal à ça.

A ses côtés, l'monsieur s'en va,
Sautant comme ell' par-ci par-là;
Trala déridéra, trala déridéra.
« Où v'nez-vous donc, monsieur comme ça? »
— Je vais avec vous dans c'p'tit bois-là,
Trala déridéra, trala déridéra.
Mais jusqu'à temps qu'nous soyons-là
Chantons gaiement par-ci par-là
La p'tite chansonnette,
Trala déridéra, trala déridéra,
N'y a pas d'mal à ça
Colinette,
N'y a pas d'mal à ça.

L'monsieur lui dit, quand ils furent là,
« Asseyons-nous sur c'gazon-là,
Trala déridéra, trala déridéra. »
Sans résistance il l'embrassa,
Et p'tit à p'tit, et cætera,
Trala déridera, trala déridéra.
La pauvre fille, en sortant d'là,
Garda l'silence et puis pleura,
Personn' ne répète :
Trala déridéra, trala déridéra.
N'y a pas d'mal à ça
Colinette,
N'y a pas d'mal à ça.

Pendant quelqu' temps l'monsieur resta
Et puis après, il décampa,
Trala déridéra, trala déridéra!
Colinette en vain s'dépita,
Plus d'amoureux ne s'présenta,
Trala déridéra, trala déridéra!
Tout comme un' peste on l'évita:
Pour s'moquer d'elle chacun chanta
D'vant sa maisonnette:
Trala déridéra, trala déridéra-....
N'y a pas d'mal à ça
Colinette,
N'y a pas d'mal à ça.

Les dernières paroles de *Flambeau de la mer* tremblaient encore dans l'air, quand la voix du commandant vint lui intimer l'ordre de cesser.

On venait d'atteindre à ce moment un bois d'acajoux, d'arbres épineux et d'acomas, où la marche devenait plus difficile.

L'ombre épaisse des arbres, en interceptant l'air et le soleil, avait détruit tous les buissons, et le pied ne rencontrait plus que la mousse parfumée de quelques touffes de fougère étiolée.

L'obscurité y était profonde, et l'on ne pouvait avancer qu'à tâtons. Le guide, que l'on avait pris à la Basse-Terre, s'arrêta.

— Qu'y a-t-il? demanda le commandant avec inquiétude.

— Il y a, commandant, répondit le guide, que la route me semble peu sûre à l'heure qu'il est; des dangers nombreux peuvent nous environner, et le moindre serait d'errer toute la nuit dans ce bois considérable sans parvenir à faire un pas de plus.

— Que nous conseillez-vous donc?

— D'attendre le jour.

— Mais c'est du temps perdu! objecta Édouard, qui écoutait cette conversation.

— Peut-être, repartit le guide, mais je connais les noirs que nous cherchons, et je suis snr qu'ils ne négligeront rien pour nous faire tomber dans une embûche.

— Mais ils sont loin d'ici.

— Je n'en crois rien.

— Qui vous le fait supposer?

— Les noirs sont très-rusés; et je gagerais qu'ils savent déjà que nous sommes à leur poursuite; qu'ils ont échelonné quelques-uns des plus ingambes parmi eux, et que, grâce à l'agilité de leurs jambes, ils nous suivent de loin, et nous observent, prêts à profiter des moindres fautes que nous commettrons. Or, je le répète, ce bois est très-épais, très-long et très-dangereux; au milieu de la nuit, nous pourrions donner au milieu d'eux, et alors ce serait fait de nous; il est, à mon avis, préférable de sortir du bois, de nous mettre hors d'atteinte de leurs balles, et d'attendre patiemment que le jour

paraisse. Au surplus, ajouta le guide, ce ne sera qu'une attente fort peu longue, car avant deux heures nous y verrons assez pour nous remettre en route.

Il n'y avait aucune bonne raison à opposer aux objections du guide; force fut de se rendre à son avis. La petite colonne retourna donc sur ses pas, et alla prendre position à quelque distance, au beau milieu d'une plaine bordée par le bois qu'ils venaient de quitter.

La nuit se passa sans accident; des sentinelles avaient été placées en vedette de tous côtés pour prévenir toute surprise, et quand le jour se leva, ils se remirent en marche.

Le lever du jour, dans les Antilles, a une splendeur enchantée dont les aurores de nos contrées peuvent à peine donner une faible idée.

La nature s'y réveille au milieu du brouillard, surprise, pour ainsi dire, par le soleil et subitement inondée de ses lueurs. On n'y connaît point les longs crépuscules d'Europe, qui semblent suspendus entre la nuit et le jour; à peine les premières clartés ont-elles entr'ouvert vos paupières que tout s'illumine. Soulevées par la brise, les vapeurs matinales s'enlèvent comme un voile de soie, et les forêts apparaissent au loin étincelantes de rosée.

Il y a un moment où l'éclat des premiers rayons du jour, sur cette végétation humide et sur ces brumes qui se déchirent, donne à la campagne quelque chose de féerique. Mille teintes passent dans le ciel, mille étincelles chatoient sur les feuillages; la mer semble une nappe d'argent veinée d'or, et les mornes, colorés par l'aurore, se dressent à l'horizon comme de solitaires pyramides de marbre rose.

Les quelques heures qui suivent l'aube sont, en même temps, les plus belles et les plus douces de la journée.

Outre que le soleil est moins ardent, elles sont rafraîchies par la première brise, qui ne tombe que vers dix heures.

C'est alors seulement que les marches sont faciles et peu fati-

gantes ; car la fraîcheur et le repos de la nuit semblent agir sur la création entière, et la sève, ravivée, se ranime dans les êtres, comme dans la végétation elle-même.

Édouard n'avait pas fermé l'œil ; il avait continuellement erré dans les environs, malgré les observations qui lui étaient adressées sur le danger de pareilles promenades ; il avait l'esprit trop agité pour rester en repos ; il eût voulu partir de suite, et il ne comprenait pas que l'on pût demeurer calme quand la vie de Clémence se trouvait exposée.

On se remit donc en marche, et l'on pénétra dans le bois que l'on avait tenté de traverser la veille. Le guide précédait la colonne, entre le commandant et Édouard, et son œil exercé savait découvrir les moindres traces marquées sur le sol.

— Les noirs ne sont pas venus de ce côté, dit-il bientôt au commandant, les empreintes de pas que nous remarquons de temps à autre sont déjà vieilles et déformées ; je crois que nous pouvons abandonner notre poursuite dans ces parages, car nous y perdons un temps précieux... nos ennemis auront sans doute gagné les mornes.

— Et y a-t-il loin d'ici ? objecta Édouard.

— Dans deux heures nous y serons, répondit le guide ; mais il est important que nous profitions des premières heures de la journée, plus tard nous ne le pourrions qu'avec une grande difficulté, en raison de la chaleur.

— Partons donc de suite ! fit Édouard.

La colonne quitta aussitôt le bois, descendit dans la plaine, et se mit à gravir les mornes.

Flambeau de la mer était au milieu des soldats, auxquels il semblait communiquer sa belle humeur, et il se plaisait à commenter les marches et les contre-marches qu'on leur faisait faire. *Flambeau de la mer* ne comprenait pas grand'chose aux nécessités de cette guerre

contre des hommes agiles, adroits, rompus à toutes les ruses, et connaissant à fond les moindres détails du sol ; il cherchait à persuader à ceux qui l'entouraient que tout le temps qu'on passait ainsi était perdu, et que l'on faisait, par ces lenteurs, la partie trop belle aux noirs qu'on voulait atteindre.

Tout à coup, la petite colonne s'arrêta ; le guide s'était avancé de quelques pas, avait fait un signe au commandant, et ce dernier avait immédiatement donné l'ordre d'observer le plus profond silence.

— Voyons, dit le commandant au guide, à voix rapide et basse, qu'y a-t-il ?

— Regardez ! fit le guide, en indiquant à son interlocuteur des traces évidemment récentes de pas sur le sol.

— En effet, dit le commandant, ces empreintes ont évidemment été faites cette nuit, tout à l'heure même, les noirs ont passé par ici... que faut-il faire ?

— Nous sommes à moitié du morne, répondit le guide, nous n'en atteindrons pas le sommet à moins d'une demi-heure ; peut-être se sont-ils réfugiés dans le bois qui est dans le versant opposé ; voici donc ce qu'il faut faire : observer le même silence ; échelonner vos hommes de manière à ne pas permettre à vos ennemis de se réfugier vers les lieux que nous venons de quitter, et les rejeter forcément en avant, afin de les acculer dans les derniers mornes ; de cette manière nous pourrons facilement les suivre, en observant l'empreinte de leurs pas, et je puis assurer d'avance qu'ils ne nous échapperont pas !

Un mouvement se fit aussitôt dans le détachement ; la colonne s'étendit sur un seul rang dans toute la largeur du morne qu'elle gravissait, et ainsi disséminés, l'arme chargée à la main, ils se dirigèrent vers le sommet avec un redoublement de précautions.

III.

Pendant que ces faits se passaient de ce côté, les noirs avaient déjà fait bien du chemin avec leur proie.

La veille, après l'espèce de conciliabule tenu au fond de la clairière qui leur servait de refuge, nous avons vu les noirs se disperser dans diverses directions; quatre entre autres s'étaient dirigés vers la plantation de M. Leblanc, et ils y étaient arrivés vers minuit environ. Ces quatre nègres avaient appartenu naguère au planteur même; il y avait cinq ou six mois à peine qu'ils étaient parvenus à s'échapper et à gagner les mornes. Les poursuites dont ils avaient été l'objet à la suite de leur évasion, étaient restées sans résultat, on n'avait pu réussir à s'en emparer. Toutefois, malgré la position qui leur était faite par ces poursuites même, malgré les précautions inouïes qu'ils étaient contraints de prendre pour s'y soustraire, ils n'avaient pas cessé d'entretenir des relations suivies et actives avec les noirs des plantations, et une ou deux fois par semaine, ils venaient vers ces derniers pour leur faire connaître les résolutions prises par leur tribunal redoutable.

Cette association d'empoisonneurs était, en effet, très-redoutable; tous les nègres de la Basse-Terre en faisaient partie, et la peine de mort était infligée inexorablement à tous ceux qui tentaient de se soustraire à ses décisions, ou qui manifestaient l'intention de les dénoncer à la justice.

Le châtiment ne se faisait pas longtemps attendre!

Quand un nègre refusait de se rendre à la citation qui lui était faite par un affidé du tribunal secret, quand pour une cause ou pour une autre, il ne s'était pas présenté au rendez-vous indiqué, c'était fait de lui, il était condamné comme traître à la cause commune et traité comme tel.

Le châtiment était instantané, et si l'effet ne se manifestait pas immédiatement, il n'en était pas moins sûr.

Dès ce moment le nègre était perdu.

A partir de ce jour, on le voyait dépérir à vue d'œil; il pâlissait, la fièvre le saisissait, son œil devenait terne, ses joues se creusaient, et il ne tardait pas à mourir.

Il y en avait dont la mort était plus ou moins lente; quelquefois on les voyait souffrir et s'éteindre pendant une année entière, mais ils étaient désignés à la mort, et la mort, quelque lente qu'elle fût, ne manquait jamais sa victime!

Les noirs des mornes connaissaient les propriétés de tous les poisons, et ils en faisaient un usage intelligent; il y avait de ces poisons qui tuaient de suite, et sans que le moindre remède pût en contrarier l'effet; il y en avait qui tuaient plus lentement, mais qui tuaient cependant avec la même précision, quoiqu'à une distance considérable. Le vieux Yame était le chef de ce redoutable tribunal, et c'est lui qui désignait les victimes à frapper.

En arrivant à la plantation de M. Leblanc, les quatre noirs s'avancèrent silencieusement à travers les jardins, et se dirigèrent vers une case adossée à l'habitation même du planteur.

Il y avait dans cette case un enfant d'une quinzaine d'années environ, qui avait été élevé sous les yeux de Clémence, et lui avait voué une de ces affections passionnées, un de ces dévouements purs, que la naïveté de cet âge explique.

Clémence, de son côté, l'aimait et le protégeait contre les mauvais traitements qu'il avait parfois à subir, et elle avait même étendu sa protection jusque sur la mère de ce pauvre enfant, laquelle avait été logée à part, et était l'objet d'une attention particulière de la part de tous.

Le jeune noir partageait son amour entre sa mère et Clémence,

et cette dernière s'était toujours montrée si bonne pour lui, qu'il n'eût point su dire s'il l'aimait plus que sa mère.

Les quatre nègres marchèrent résolûment à la case, ouvrirent la porte, et réveillèrent brusquement le jeune Dello. Celui-ci ne comprit pas d'abord ce dont il s'agissait, il regarda avec stupéfaction autour de lui, mais l'un des noirs lui posa rudement la main sur l'épaule, et lui dit de se lever.

— Écoute, Dello, lui dit-il alors, nous sommes envoyés ici par le vieux chef Yame, et tu n'ignores pas que sa volonté est souveraine... songe d'ailleurs que si tu hésitais à obéir à l'ordre que nous sommes chargés de te transmettre de sa part, c'en serait fait de toi et de ta mère...

— Qu'ordonne donc le vieux Yame? demanda Dello épouvanté...

— Conduis-nous à la chambre de la fille du planteur.

— Clémence, s'écria le jeune noir.

— Marche et tais-toi, ajouta son terrible interlocuteur.

Dello se leva en tremblant, et quitta sa case, sans trop savoir quel parti il devait prendre dans cette situation critique. S'il obéissait, Clémence était perdue; s'il refusait, sa mère était morte; entre ces deux êtres chèrement aimés, son cœur ne savait lequel choisir!

Il marchait en tremblant, et regardait à droite et à gauche, demandant à Dieu de lui envoyer quelque secours, mais tout le monde sommeillait dans la plantation; la nuit semblait protéger elle-même le crime qui allait se commettre.

Enfin, ils arrivèrent à la chambre de Clémence, dans laquelle ils pénétrèrent.

La jeune fille dormait nonchalamment sur son lit; son sein se soulevait doucement, ses longs cheveux étaient répandus autour d'elle, ses lèvres semblaient sourire à l'image d'Édouard, que ses rêves avaient évoqué à son chevet!

L'un des nègres fit signe à ses compagnons de veiller à la porte,

pour s'assurer de la personne de Dello, pendant qu'il allait s'emparer de Clémence ; et pendant que ses ordres étaient exécutés, il passa vivement un mouchoir sur les lèvres de la jeune fille, l'enveloppa énergiquement dans ses couvertures, la chargea sur ses épaules, et s'éloigna avec rapidité.

Dello avait été sur le point d'appeler à son aide, en voyant commettre un tel crime, mais la main du nègre, au soin duquel il était confié, s'enfonça crispée dans son épaule, et ces mots terribles furent prononcés à son oreille : *tais-toi, ou ta mère est morte!...*

Dello se tut et suivit ses ravisseurs...

Pendant les premières heures de la nuit qui suivirent, le silence le plus profond régna parmi les noirs, et ils ne parurent occupés que du soin d'échapper aux poursuites dont ils pouvaient être l'objet. Mais peu à peu la confiance revint dans leurs esprits, et ils commencèrent à s'enquérir du but vers lequel ils devaient marcher.

La route était longue et difficile, l'illusion n'était pas possible d'ailleurs, et ils savaient bien que, dès le point du jour, la nouvelle du rapt qu'ils venaient de commettre se répandrait dans la ville ; que des mesures seraient prises immédiatement, et qu'on enverrait des troupes pour s'emparer d'eux ; mais il leur restait la mer, sur laquelle ils pouvaient se réfugier et défier toutes les poursuites.

Toutefois, pour atteindre la mer avec quelque sécurité, il fallait faire un long trajet, et gagner la partie opposée de la Guadeloupe ; là, seulement, ils devaient trouver des chaloupes propres à la fuite, et des compagnons dévoués. Jusque-là, il fallait donc user de prudence et de ruse, et prendre une avance suffisante pour échapper à leurs ennemis.

Pendant toute la nuit, ils marchèrent en droite ligne et gagnèrent les mornes vers le point du jour.

Là, ils s'arrêtèrent!

Malgré leur agilité, leur connaissance exacte des lieux, l'ardeur

qu'ils apportaient dans leur entreprise, la course qu'ils avaient fournie était longue et difficile, et la fatigue les avait gagnés. Ils déposèrent Clémence sur un lit de mousse, et se consultèrent sur le chemin qu'il importait de prendre pour se soustraire plus sûrement aux atteintes de ceux qui allaient les traquer.

Ils enlevèrent à la jeune fille le mouchoir qui comprimait ses lèvres, ordonnèrent à Dello d'exécuter les ordres qu'elle lui donnerait et se retirèrent à quelques pas pour délibérer.

Dello s'approcha donc de Clémence, et attendit debout devant elle, qu'elle eût repris ses sens et qu'elle pût lui adresser la parole.

C'était la première fois que Clémence s'arrêtait depuis qu'elle avait quitté la demeure de son père, et elle comprenait encore à peine ce qui lui arrivait.

— Où suis-je, dit-elle à Dello, en le regardant avec surprise, et que s'est-il donc passé?... Dello... Où donc est mon père, et que me veulent ces hommes qui m'ont amenée ici.

Et comme le jeune Dello ne répondait pas, et demeurait interdit devant elle.

— Dello, ajouta-t-elle, ton silence m'effraie, il s'est donc passé quelque chose de terrible à la plantation. Ces bruits sinistres qui couraient hier se sont donc réalisés; les noirs des montagnes ont donc dévasté nos habitations... Dello... qu'est donc devenu mon père?

Il y eut dans ce cri tant de terreur, de désespoir, de prière, que Dello se sentit ému, et qu'il leva sur sa maîtresse ses deux yeux pleins de larmes.

— Il n'est rien arrivé à M. Leblanc, répondit-il d'une voix tremblante, rassurez-vous, ma bonne maîtresse; mais comme vous l'avez dit, les noirs des montagnes se sont introduits cette nuit dans la plantation, et ils vous ont enlevée.

— Enlevée, mais personne n'était donc là, pour appeler au

secours ; toi-même, Dello, comment se fait-il que tu te trouves ici?

— Moi, répondit Dello en baissant les yeux, j'étais là quand ils ont commis le crime.

— Et tu ne m'as pas défendue.

— Ils m'avaient menacé de tuer ma mère!

Clémence ne répondit pas; elle croisa ses bras sur son sein comme pour en comprimer les battements, et jeta de tous côtés des regards effayés.

Mais enfin, dit elle bientôt après, que me veulent-ils ces hommes? pourquoi m'ont ils enlevée à mon père?... J'ai toujours été bonne pour eux, ils le savent bien; ils m'aimaient, ils le disaient du moins; quelle a été leur intention en me transportant ici?

— Leur intention, repartit Dello, ils n'ont eu que celle de s'emparer d'un otage précieux, et ils ne vous rendront à votre père qu'après avoir assuré leur vengeance.

Clémence frissonna, elle savait à quels hommes elle avait affaire. Elle connaissait leurs méchants instincts, leur cruauté, et elle se rappelait toutes les atrocités que ces hommes avaient commises, quand ils avaient pu s'emparer de quelques-uns de leurs anciens maîtres. Elle pensa à son père, à sa tante; elle pensa à Édouard, dont elle allait être séparée pour longtemps, pour toujours peut-être! Son cœur se serra, et elle fondit en larmes.

— Dello! Dello! s'écria-t-elle avec une certaine amertume, oh! pourquoi ne m'as-tu pas défendue quand il était temps encore? pourquoi n'as-tu pas donné l'éveil à toute la plantation qui serait accourue à mon secours? maintenant tout est perdu, et Dieu seul sait quand je reverrai toutes les personnes qui me sont chères et qui pleurent!

Dello était vivement ému, et il ne savait que répondre; il sentait toute la justesse des reproches qu'on lui adressait, et regrettait lui-même amèrement de n'avoir point agi autrement qu'il l'avait fait.

Clémence lui épargna presqu'aussitôt l'embarras d'une réponse.

— Mais je suis insensée, reprit-elle immédiatement, je ne songe qu'à moi et aux miens, et j'oublie que la vie de ta mère était engagée; non, non, mon ami, tu as bien fait, et c'est moi qui suis folle; tu m'es dévoué, je le sais, et tu n'hésiterais pas à sacrifier ta vie pour ma défense; ne songeons plus au passé, et réunissons nos efforts pour conjurer les malheurs qui nous menacent.

— O ma bonne maîtresse, s'écria Dello, en joignant les mains et en se jetant aux genoux de la jeune fille, que Dieu prenne ma vie à l'instant même, je la donnerai avec joie pour vous sauver des misérables qui vous emmènent; mais vous avez raison, il ne faut pas se laisser abattre par ce premier malheur; les soldats de la Basse-Terre ont sans doute été envoyés à notre poursuite; demain, peut-être, ils nous auront délivrés; prenez courage, et s'il ne faut que faire le sacrifice de ma vie, elle vous appartient tout entière.

Les noirs qui revinrent en ce moment, mirent fin à cet entretien, et ils reprirent presqu'aussitôt leur route, sans laisser deviner à leurs prisonniers ce qu'ils avaient résolu dans leur conciliabule.

Cependant Dello ne fut pas longtemps sans remarquer qu'ils changeaient de direction, et semblaient vouloir gagner de suite la mer; les noirs s'étaient, en effet, consultés à ce sujet, et ils avaient pensé avec sagesse, que s'ils continuaient de fuir en ligne directe, les soldats de la colonie ne tarderaient à reconnaître, à l'empreinte qu'ils laissaient sur le sol, la direction qu'ils auraient suivie. Ils résolurent donc de gagner la mer, afin de dérouter leurs ennemis.

Ce plan paraissait bon, et il fut mis immédiatement à exécution.

Dello observait avec soin ces marches et contremarches, et comme il l'avait pensé, il vit peu à peu que l'on approchait de la mer. Mais ce qu'il avait espéré se réalisa; il n'y avait de ce côté aucune barque, et force fut aux noirs de revenir sur leurs pas, et de se diriger de nouveau vers les mornes.

Cette tentative leur avait toutefois fait perdre un temps précieux; la journée était déjà avancée quand ils atteignirent de nouveau les montagnes, et ils se virent encore contraints de s'arrêter pour prendre leur repas.

Il n'y a pas encore longtemps que la Guadeloupe a perdu ce caractère de sauvage grandeur qui lui était particulier.

L'île entière ne présentait naguère qu'une immense étendue de forêts ou de halliers, au-dessus desquels s'élevaient, de loin en loin, quelques pics dépouillés qu'on eût pris pour des écueils au milieu de l'océan de feuilles. Les étroites vallées qui bordaient l'île et les abattis ménagés par les colons, pour former des *étages,* apparaissaient à peine comme de légères déchirures sur ce voile verdâtre et mouvant.

Du reste, nulle route tracée.

Les sentiers qui liaient entre elles les habitations, ou qui conduisaient au fort, n'étaient point assez foulés pour qu'un œil ignorant pût les reconnaître; à chaque instant, les rocs, les savanes ou les marécages coupaient la direction que l'on voulait suivre, et forçaient à d'interminables détours.

Renfermés dans leurs *chasses,* et uniquement occupés d'éviter la faim, les colons n'avaient songé à établir aucune des voies de communication qui leur eût rendu l'exploitation de la Basse-Terre plus commode et plus sûre. Tout le temps qu'ils ne consacraient pas à la pêche, à la chasse ou au labourage, était employé, selon l'invariable habitude des Français, à des débats de vanité entre voisins, ou à la critique de leurs chefs. On avait dépensé plus d'heures, depuis la fondation de la colonie, en objections et en bons mots, qu'il n'en eût fallu pour faire disparaître une partie des misères qui la désolaient[1].

Depuis, la colonie s'est régularisée; des routes assez bien entre-

[1] Em. Souvestre.

tenues la sillonnent dans tous les sens; mais les montagnes n'en offrent pas moins un aspect sombre et désolé, auquel l'œil a peine à se faire.

Pendant tout le reste de la journée, les noirs parcoururent les montagnes, allant et venant avec une indécision profonde, ne sachant en réalité s'ils devaient se réfugier dans la clairière qui servait à leurs rendez-vous nocturnes. Mais cette clairière avait été depuis longtemps signalée au gouverneur de la colonie, et il y avait encore moins de sûreté là qu'ailleurs; ils commençaient à s'inquiéter des conséquences graves que pouvait avoir leur entreprise, dans le cas où ils viendraient à être pris, et plus d'une fois ils furent sur le point d'abandonner leurs victimes, pour fuir plus librement vers les lieux où leurs compagnons les attendaient.

La nuit vint sans apporter aucun changement à leur hésitation, et ils campèrent au pied d'un morne qu'il leur fallait gravir pour atteindre une partie de l'île où la fuite devait devenir plus facile.

En voyant leurs indécisions continuelles, Clémence avait commencé à espérer. Dello lui avait fait part de ses réflexions à ce sujet, et il ne doutait pas que la moindre intervention des soldats de la Basse-Terre ne les délivrât; mais les soldats étaient loin encore, probablement, et Dello craignait, à juste titre, qu'ils ne tardassent trop longtemps. Les noirs n'avaient pour toute arme que de mauvais pistolets et de méchants poignards; dans le cas même où ils eussent été rejoints par leurs compagnons, ils n'eussent pas pu opposer une résistance sérieuse. Les deux captifs attendirent le matin avec la plus vive impatience.

Le lendemain, les noirs se remirent de bonne heure en route, et commencèrent à gravir le morne avec mille précautions, mais beaucoup plus lentement qu'ils ne l'eussent désiré, grâce au fardeau qu'ils portaient. Cependant, vers le milieu du jour, ils avaient atteint le sommet de la montagne, et se disposaient à pénétrer dans le bois

touffu qui le couronnait, quand un cri se fit entendre à quelque distance.

Les noirs s'arrêtèrent stupéfaits et échangèrent un regard terrible.

— Les colons ! dit l'un d'eux avec épouvante, en se glissant dans les buissons jusqu'aux limites du fourré.

— Où cela ? fit un autre.

— A mi-côte...

— En effet ! dit Dello avec un tressaillement de joie.

— Ils ne peuvent manquer de nous voir dès que nous serons hors du fourré.

— Que faire alors ?

— Nous arrêter ici... en attendant qu'ils passent en avant.

— Mais s'ils nous aperçoivent ! fit Dello.

— C'est à nous d'y prendre garde.

— Et comment ? ces buissons bas et clairsemés ne peuvent nous cacher.

— Gagnons le figuier qui borde le taillis... c'est la seule chance de salut qui nous reste.

Les noirs, Clémence et Dello gagnèrent le figuier dont on avait parlé, et attendirent. A peine y étaient-ils arrivés, qu'une voix s'éleva à quelque distance, et chanta la ronde suivante :

Y a pus d'plaisir que d'peine
  La brigue dondaine,
A s'voir mis sous l'scellé
  La brigue dondé.
Accourez à Newgate,
Pour donner à vos maux
  Du r'pos,
On n'y port' pas d'manchettes
Mais on y fait jabots,
Y a pus d'plaisir que d'peine...

On vous donn' d'la bonn' soupe
Et des bons z'haricots
Tout chauds;
Votr' viande on vous la coupe
D'peur d'user vos couteaux,
Y a pus d'plaisir que d'peine...

V'nez voir leux bell's ouvrages
De paille et de cocos,
Badauds,
C'qu'y a d'mieux dans l's 'étalages
C'est qu'ils n'paient pas d'impôts,
Y a pus d'plaisir que d'peine...

Ainsi qu'ces vins qu'on vante
Et qu'on tient rassemblés
Sous clés,
Pour qu'aucun d'vous n's'évente
On vous a tous fic'lés.
Y a pus d'plaisir que d'peine
La brigue dondaine,
A s'voir mis sous l'scellé
La brigue dondé.

— *Flambeau de la mer!* murmura Clémence avec un rayon d'espoir dans les yeux.

— Silence! fit un des noirs, et rappelez-vous qu'à la moindre parole, au moindre geste, c'est fait de vous.

Et en parlant ainsi, le noir arma le pistolet qu'il portait à sa ceinture, et en braqua le canon sur le front de la jeune fille.

L'arbre sous lequel ils s'étaient réfugiés était un de ces figuiers américains dont chaque branche laisse pendre un rejeton qui s'attache à la terre, et produit à son tour un arbre nouveau. Sa tige énorme était étayée d'arcs-boutants naturels, unis entre eux par un réseau touffu de lianes et de grenadilles enlacées. L'espace compris entre ces arcs-boutants et le tronc, formant ainsi une sorte d'appentis de feuilles et de fleurs, offrait une spacieuse retraite. Il était temps, du reste, que les noirs s'y refugiassent avec leur proie, car ils s'y étaient à peine glissés, qu'on entendit le cliquetis des armes des soldats et le bruit de leurs voix.

Ils ne se trouvaient plus qu'à une dizaine de pas du figuier, lorsque le commandement de halte se fit entendre.

La première brise était tombée, la chaleur commençait à devenir excessive, et, près de quitter la route ombragée pour gravir la partie la plus aride du morne, tous éprouvaient le besoin de reprendre haleine.

Quelques-uns se couchèrent sur l'herbe le long des buissons, tandis que d'autres, attirés par l'ombre que projetait l'immense feuillage du figuier, se dirigèrent de ce côté.

Édouard, le guide et le commandant du détachement étaient parmi ces derniers.

— Ainsi, vous assurez qu'ils ne peuvent être loin? dit Édouard au guide.

— J'en réponds, répliqua le guide; plus nous allons, plus les empreintes sont fraîches; je gagerais qu'il n'y a pas une heure qu'ils ont quitté cet endroit.

— Ils sont venus dans ce bois?

— A n'en pas douter!

— Mais, qui sait! dit Édouard, peut-être y sont-ils encore.

— C'est peu probable, répondit le guide; les arbres, ici, me semblent trop frêles et trop rares pour fournir un abri.

— Qui sait! il faut si peu de place à qui se cache!

Comme Édouard prononçait ces mots, ses yeux s'arrêtèrent sur le figuier, qui, entouré de son tissu de plantes grimpantes, formait un énorme éventail de verdure.

— Ceci, par exemple, dit-il en s'approchant.

Et il essaya d'entr'ouvrir le réseau formé par les grenadilles et les lianes.

Clémence avait écouté avec une étrange anxiété toute cette conversation, dont elle ne perdait pas un mot; quand elle vit le rideau de feuilles qui l'enveloppait s'entr'ouvrir, et la figure d'Édouard se

présenter inopinément à son regard, elle oublia, et la recommandation qui lui avait été faite, et la mort dont elle était menacée, et franchissant le faible espace qui la séparait de son amant, elle poussa un cri et alla tomber inanimée dans ses bras.

Un coup de pistolet était parti presque en même temps, et suffit à donner l'éveil à tout le monde; en un instant tous les soldats furent sur pied, et l'on commença à fouiller le figuier. Mais dès qu'on y pénétra, on n'y trouva que le cadavre inanimé de Dello, qui, au cri de sa maîtresse, s'était précipité entre elle et ses assassins, et avait reçu le coup qui lui était destiné.

Les noirs avaient profité du premier instant de trouble pour prendre la fuite.

Malgré les mesures énergiques qui furent prises par la suite pour prévenir le retour de pareils crimes, en en punissant sévèrement les auteurs, les empoisonnements continuèrent dans la colonie, et aujourd'hui encore des faits de même nature se produisent de temps à autre.

L'évêque de la Guadeloupe me racontait, il y a environ six mois, dit M. Pierre Zaume, qu'à l'époque où il habitait ce pays, on y découvrit une société de noirs, fondée uniquement dans le but d'empoisonner, non pas les blancs, leurs maîtres, mais les noirs, leurs frères

Parfois, une habitation se trouvait tout à coup frappée d'une singulière épidémie. Chaque jour, un noir ou deux mouraient empoisonnés. C'était quelque chose d'effrayant. Pendant longtemps, on chercha en vain les coupables; enfin, on finit par les découvrir. Pourtant, chose singulière, même après la mort des empoisonneurs l'épidémie dura encore de longs mois. Un vieux nègre, qui faisait partie de la société, mais à qui on avait laissé la vie en récompense des révélations qu'il avait faites, expliqua que les membres de l'association étaient tous versés dans la connaissance des poisons, et que

beaucoup des noirs qu'ils avaient empoisonnés, avant d'être pendus ne mourraient que dans six mois, un an, quelques-uns même, deux ans.

Il y a certainement une sorte d'affinité entre ces hommes et ceux que nous avons fait connaître sous le titre d'*Étrangleurs*. Il est aussi impossible d'expliquer l'existence d'une société que de l'autre.

LE TRIBUNAL SECRET.

CHAPITRE PREMIER.

John Dawis. — M. Dawis père. — Le tapis vert. — La mort d'un joueur. — Rencontre nocturne. — Nelly et John. — Deux *eccentrickman*. — Les anciens amis. La partie de cartes. — Le billet à ordre.

Vers le milieu du mois de mai 1845, un jeune homme venait de quitter un des quartiers les plus populeux de Londres, et il allait enfiler une rue déserte et sombre, quand un cri parti à peu de distance de lui, l'arrêta tout à coup dans sa course et lui fit rebrousser chemin.

Il ne faisait pas encore nuit; il pouvait être sept heures du soir, il n'y avait personne à côté de lui; ce cri annonçait qu'un drame se passait à quelques pas, et il n'hésita pas, sans se demander s'il y

avait du danger à se laisser aller à ce premier mouvement; il exécuta vivement un demi-tour sur lui même, et s'élança, sans crainte, dans la direction d'où l'appel était parti!

Ce jeune homme avait trente ans à peine, il était grand, maigre, pâle, et sa mise annonçait une de ces misères humbles et cachées, qui sont mille fois plus affreuses que les misères avouées en plein jour. Il s'appelait John Dawis.

C'était une triste histoire que la sienne.

Né dans l'opulence, entouré pendant les premières années de sa vie de toutes les splendeurs de la fortune, il avait vu peu à peu diminuer, et enfin disparaître tout à fait, ces magnifiques revenus qui l'avaient, dès les premiers pas, jeté dans les premiers salons de l'aristocratie anglaise.

Le père de John était un riche négociant de Londres, membre du Parlement, qui avait acquis, à force de travaux de toutes sortes, une fortune véritablement princière. M. Dawis avait commencé par être matelot, il avait passé près de vingt années dans l'Inde anglaise, et il était revenu avec une fortune colossale, une fortune de Nabab. Malheureusement, M. Dawis avait contracté à Calcutta une habitude, un vice qui devait le pousser à dissiper bien vite une fortune qu'il avait eu tant de peine à amasser, et qu'il était trop vieux pour réédifier.

M. Dawis était joueur...

Chaque nuit il s'attablait devant un tapis vert, et le matin, il ne s'en arrachait qu'après y avoir perdu des sommes folles. Grâce à ses immenses ressources, il put longtemps lutter contre la fortune, mais il s'aperçut bien lui même qu'il était perdu, s'il continuait la même existence, et il voulut alors combattre ses propres entraînements. C'était difficile, mais M. Dawis avait du courage; il aimait éperdument son enfant, et voulait lui conserver au moins quelques bribes de son immense fortune. Pendant plusieurs années, il lutta avec une

énergie souveraine, fuyant toute réunion, voyageant avec John, évitant surtout les lieux maudits qu'il avait fréquentés naguère avec tant d'ardeur.

Quand il revint à Londres, après quelques années de voyage, il était complètement guéri, et bien que sa fortune fût profondément entamée, elle était encore assez considérable pour suffire à son fils, et lui permettre de mener un certain train dans Londres.

D'ailleurs M. Dawis avait formé un projet, qu'il caressait avec amour depuis plusieurs années. Le malheureux père voulait retourner à Calcutta, et recommencer une nouvelle fortune; il s'y prenait un peu tard sans doute, mais qu'importe ! il avait de la persévérance, de la ténacité, il avait le génie du commerce, il connaissait à fond les ressources des colonies anglaises, son rêve n'était pas insensé, et la réalisation en était possible !

M. Dawis fit donc tous ses préparatifs, disposa tout pour que son fils ne s'ennuyât pas trop de son absence, prévit même le cas où il viendrait à mourir, et annonça à tous son départ pour les Indes.

Le malheureux ne se doutait pas du coup qui allait le frapper.

John habitait le même hôtel que son père, mais il en était éloigné par tout un corps de bâtiments. Là, John était entièrement libre de ses actions, et il recevait d'habitude tous les amis que sa position de fortune avait réunis autour de lui. John avait vingt-cinq ans à cette époque, et M. Dawis n'avait jamais eu l'idée de contrôler sa conduite qu'il avait lieu de croire irréprochable.

Encore deux jours, et M. Dawis allait faire voile pour des pays lointains!

Une nuit, il était seul dans sa chambre, et il jetait un dernier coup d'œil à toutes ses notes, à tous ses papiers, à ces mille richesses qu'il allait emporter, et qui devaient servir de base à ses nouvelles opérations...

En ce moment, ses yeux se portèrent vers l'appartement de son fils, et son cœur se serra.

Son fils!... il allait le quitter... pour toujours peut-être... qui sait! il pouvait mourir dans ces contrées lointaines... Une larme vint trembler au bord de sa paupière... son fils!...

L'appartement de John Dawis était splendidement illuminé, et sur les rideaux fermés, on voyait de temps à autre passer rapidement les silhouettes des valets en livrée.

M. Dawis tressaillit.

Pendant qu'il était là, hésitant, troublé, ému, songeant à la mort, son fils riait avec de joyeux foux comme lui! Quelle réunion avait-il donc convoquée chez lui, un pareil jour, à la veille d'une séparation qui pouvait être éternelle! Il fallait que l'attrait fût bien puissant, pour que John n'y eût pas résisté... Que se passait-il donc dans cette chambre... et qui était là?

Une curiosité inouïe s'empara du vieillard, et il se leva. Quelque chose lui disait qu'il faisait mal; que cette curiosité était indiscrète, que son fils se révolterait peut-être à l'idée d'une pareille inquisition; mais le malheureux n'y tenait plus, il était poussé par une volonté plus forte que la sienne. Il sortit.

Il traversa ainsi, seul, à tâtons, la longue file sombre des corridors, fit le tour de l'appartement de son fils, et pénétra par une porte secrète dont il avait la clef, jusque dans sa chambre à coucher.

Il n'y avait personne dans cette chambre, mais le bruit des voix arrivait du salon, et en même temps un autre bruit...

M. Dawis s'avança à pas lents, sur la pointe du pied, poussa légèrement la porte, et regarda!

Mais à peine eut-il jeté les yeux dans le salon, qu'il pâlit affreusement, et sentit une sueur froide couler le long de ses joues...

Au milieu de la chambre, il y avait une table, et autour de cette table, John et ses amis...

Ils jouaient! Pendant quelques minutes, le malheureux père demeura ainsi haletant, interdit, en proie à la plus violente agitation, n'osant respirer, voulant à chaque instant fuir ce spectacle, et cependant se sentant retenu par une curiosité insatiable.

Depuis un moment, en effet, M. Dawis était redevenu joueur ; il regardait ce tapis vert sur lequel passaient et repassaient les pièces d'or, où les cartes s'abattaient avec une régularité mécanique, et cette profonde passion qu'il avait vaincue naguère, se redressait maintenant plus impérieuse que jamais.

Et puis, quand du tapis vert, son regard s'arrêtait sur le visage de son fils, M. Dawis demeurait effrayé !

John était là, pâle, haletant et courbé sur la table, l'œil fixe et hagard, les cheveux en désordre, la mise négligée... C'était presque de la folie.

M. Dawis reconnaissait tous les symptômes de cette fièvre qui avait fait le malheur de son âge mûr ! et tout son corps tremblait, une sueur glacée collait ses cheveux à ses tempes, et un nuage sanglant passait sur ses yeux !

Enfin, il put s'arracher de cet endroit fatal, et il regagna à tâtons sa chambre silencieuse et sombre.

Tout était fini ; cette découverte qu'il venait de faire, anéantissait tous ses projets ; il ne pouvait plus songer à partir, à laisser son fils seul, livré à tous les entraînements d'une passion dont il connaissait par lui-même les tristes effets ; d'ailleurs son ancienne fièvre lui était revenue comme par magie ; ce tapis vert, ces joueurs attablés, ces pièces d'or, ces bank-notes, ces cartes, tout cela avait réveillé son ardeur ; le malheureux s'était repris à cette existence avec laquelle il avait rompu, il voulait jouer aussi, et qui sait, pensait-il, c'était peut-être là un moyen de rétablir sa fortune ébranlée !...

A partir de ce jour, M. Dawis et son fils jouèrent, chacun de son côté, avec cette frénésie égoïste et cruelle qui caractérise la passion

du joueur. Chaque jour leurs ressources diminuaient, mais ils jouaient toujours; la pente fatale les emportait vers l'abîme, ils devaient y tomber tous les deux!

Cependant M. Dawis ne vit pas se consommer la ruine de sa fortune; il mourut au bout de l'année, et il n'essaya pas même à son lit de mort de faire revenir son fils à une vie plus régulière. Il savait, par expérience, combien les remontrances sont impuissantes dans de pareilles circonstances, et il ne tenta pas des efforts inutiles.

John ne quitta pas son père; il l'aimait presque autant que le jeu, et pendant tout un long mois, il demeura attentif et recueilli auprès du lit du malheureux, dont la maladie faisait chaque jour des progrès effrayants. Puis, quand M. Dawis eut cessé de vivre, il se rejeta, avec une nouvelle ardeur, dans le tourbillon du monde, et acheva de dissiper en peu de temps ce qui lui restait; il vendit successivement toutes les propriétés de son père, et finit, en dernier lieu, par se trouver réduit à la plus affreuse misère.

Il avait vu auparavant tous ses amis l'abandonner les uns après les autres, et parmi ce nombre figuraient deux jeunes gens qu'il avait longtemps soutenus de ses guinées, et qui tenaient à Londres le rang honorable d'*eccentrickmen*. Ces deux jeunes gens s'appelaient l'un, Georges Dudley, l'autre, Franck Perceval.

Cet abandon avait été bien douloureux pour John, mais ce qui lui était le plus cruel, c'était d'être obligé de renoncer à cette vie qu'il avait menée, vie d'insouciance, de luxe et de prodigalités.

Renoncer à jouer surtout!... John s'était longtemps demandé s'il pourrait vivre ainsi; il songea d'abord à s'expatrier, à aller visiter les colonies, comme l'avait fait son père, à se diriger vers les Indes dans le but d'y réédifier sa fortune détruite; mais il avait vécu trop longtemps à Londres pour pouvoir y renoncer ainsi, et puis, il n'avait aucune des qualités de son père, il n'aurait pas vécu à Calcutta plus qu'en Angleterre!

John demeura donc à Londres, et pendant plusieurs mois il y vécut dans l'incertitude, l'hésitation, passant ses nuits dans les maisons de jeu, où il se contentait de regarder les cartes qui passaient sur le tapis vert. Mais au bout de quelques mois, il se trouva dans le plus grand dénûment et sans ressources aucunes.

Il serait mort de faim vingt fois, avant de songer à s'adresser à ses anciens amis, et souvent, pendant les jours de désespoir, l'idée lui vint de se réfugier dans la mort... Mais il était si jeune encore, il y avait tant de vie encore dans son esprit, tant de force dans ses membres, qu'il renonça à ce projet, au moment de l'exécuter.

John Dawis était donc dans cette position quand nous commençons ce récit.

Ainsi que nous l'avons dit, un cri parti à peu de distance de lui, lui fit rebrousser chemin, et il s'élança dans la direction d'où il venait, avec une ardeur qu'augmentait encore le sentiment de la position dans laquelle il se trouvait.

John était si malheureux, il avait si peu d'espoir dans l'avenir, qu'il eût accepté avec joie une mort qui eût pu servir à d'autres. Il n'avait à la main qu'un bâton, mais il n'hésita pas un moment, et arriva, en peu d'instants, sur le lieu où se passait le drame.

Là il y avait une femme et deux hommes.

La femme appartenait par sa mise à la condition la plus humble; les deux hommes étaient vêtus avec l'élégance de deux gentleman. Ils s'étaient déjà emparés de la jeune fille, lui avaient passé un mouchoir autour des lèvres et se disposaient à l'entraîner, quand John Dawis arriva.

Dès ce moment la scène changea.

En voyant arriver du secours, la jeune fille renouvela ses efforts avec une nouvelle énergie, et parvint à se dégager des bras de ses ravisseurs.

— A moi! à moi! au secours! cria-t-elle en courant se réfugier vers John

Ce dernier avait levé son bâton, et s'était précipité sur les deux hommes.

— Georges! s'écria-t-il avec stupéfaction en s'approchant de ces derniers.

Les deux hommes n'étaient autres, en effet, que Georges Dudley et Franck Perceval. John fondit sur eux de toute l'impétuosité de sa colère, et asséna sur chacun un vigoureux coup du bâton qu'il tenait à la main.

— Misérables! disait-il en même temps; ah! je vous savais lâches, parasites et voleurs... mais j'ignorais que je dusse jamais vous retrouver si bas... Attaquer une femme sans défense... arrière... ou je vous tue!

Et comme le jeune homme paraissait disposé à exécuter sa menace, Georges et Franck se consultèrent du regard, parurent hésiter un moment sur le parti qu'ils devaient prendre, et se décidèrent enfin à la fuite.

Ils avaient d'ailleurs reconnu John Dawis, et la honte qu'ils éprouvaient d'être ainsi surpris par une ancienne connaissance dans un acte de cette nature, contribua beaucoup à les décider.

John demeura donc maître du terrain, et c'est alors seulement qu'il songea à la jeune fille qu'il venait de délivrer.

La jeune fille s'était tenue à l'écart pendant les premiers instants, mais dès qu'elle s'aperçut que tout danger était passé, et que ses ravisseurs s'étaient enfuis, elle marcha précipitamment vers John Dawis dont elle prit les mains avec enthousiasme.

— Ah! vous m'avez sauvée, dit-elle d'une voix tremblante d'émotion.

— Je suis heureux de vous avoir défendu contre ces misérables, répondit John Dawis en regardant la jeune fille, ce sont les derniers

hommes entre les mains desquels je voudrais voir tomber une fille honnête.

— Vous les connaissez donc?

— De longue date... mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit, miss, vous avez été attaquée, et vous pouvez l'être encore... demeurez-vous loin d'ici?

— A cent pas...

— Eh bien je vous accompagnerai, si vous le voulez bien.

— J'allais vous le demander...

— Alors, cela tombe à merveille, prenez mon bras et marchons!

Ils s'éloignèrent aussitôt; la jeune fille, vivement émue encore du danger qu'elle avait couru, John, heureux de l'avoir sauvée, et songeant encore au hasard providentiel qui venait de lui faire rencontrer si inopinément ses anciens amis Georges et Franck.

Une pensée lui vint alors, et il se tourna avec vivacité vers la jeune fille.

— La tentative dont vous venez d'être l'objet, lui dit-il, ne m'étonne guère de la part des deux hommes qui s'en sont rendus coupables; cependant il faut que ces hommes vous aient connue antérieurement pour avoir osé vous aborder ainsi.

— C'est la première fois que je les rencontre, dit la jeune fille.

— Cependant vous sortez souvent.

— Quelquefois.

— Le soir?

— Non, au contraire, le jour.

— Mais aujourd'hui un motif plus impérieux sans doute avait nécessité votre sortie?

— Oh! c'est un motif bien impérieux, en effet, monsieur.

— Lequel?

— Je puis vous le dire; depuis dix années environ je vis avec ma mère, et nous n'avons pas toujours été bien heureuses; mon père est

parti, il y a longtemps déjà, pour les Indes, et depuis son départ nous n'avons reçu de lui aucune nouvelle : notre travail est notre seule ressource, et d'ailleurs l'espoir nous soutient encore ; mon père est loin d'ici sans doute, mais il est actif, laborieux, il nous aime ; peut-être reviendra-t-il au moment où nous nous y attendrons le moins... C'est là ce que dit ma mère chaque jour ; c'est avec de semblables paroles qu'elle relève notre courage souvent abattu, et qu'elle trouve la force de continuer cette existence misérable qui nous est faite. hélas, monsieur, depuis dix années j'ai bien souffert déjà, mais, comme ma mère, j'espérais aussi que le ciel aurait pitié de nos douleurs, que le malheur se lasserait de nous poursuivre, et que mon père reviendrait un jour nous arracher à cette cruelle position... Mais il y a huit jours à peu près, ma mère est tombée malade, et nos faibles ressources ont diminué dans une proportion qui me faisait craindre de voir encore s'aggraver notre situation!

— C'est affreux! murmura John, qui comprenait mieux que tout autre ces angoisses terribles de la misère.

— Dire ce que j'ai souffert pendant ces huit jours serait impossible, reprit la jeune fille. Je travaillais avec ardeur pour faire face à toutes les nécessités, mais je prévoyais bien que ce travail ne pouvait durer; je suis malheureusement d'une santé délicate, et je prévoyais le moment où je succomberais à tant de fatigues, quand hier on m'apporta une lettre...

— Une lettre !

— De mon père.

— Est-ce possible?

— Je le crus, du moins; nous avions tant besoin de ce secours, il venait si à propos, que je remerciai le ciel à deux genoux. Mon père m'annonçait que le lendemain même il serait à Londres, et il finissait en me priant d'aller à sa rencontre à un endroit qu'il me désignait. C'était aujourd'hui que je devais le revoir... Je cachai à

ma mère cette heureuse nouvelle, dans la crainte de la troubler, et je partis confiante. Mais cette lettre n'était qu'un piége, car je restai une heure à attendre mon père, et quand je revins, sans l'avoir trouvé, je fus attaquée par ces deux hommes.

— Ainsi, c'était eux qui avaient écrit la lettre?

— Je le crois, maintenant.

— Ah! vous avez raison; je les connais, ils sont capables de tout; les misérables!...

— Ah! je leur pardonne, interrompit la jeune fille en levant vers John un regard reconnaissant, maintenant que vous m'avez sauvée.

— Mais qu'allez-vous faire? dit John.

— Voici notre demeure; ma mère doit être inquiète de mon absence, je me hâte de rentrer.

— Et vous allez recommencer votre existence de tous les jours!

— Dieu me donnera la force qui me manque; et, qui sait? peut-être bénira-t-il enfin mon courage.

John considéra un moment la jeune fille, qui baissa les yeux; elle était jeune, elle avait dix-huit ans à peine; ses yeux bleus avaient une douceur inexprimable, ses cheveux blonds tombaient en boucles soyeuses le long de ses joues un peu pâles, sa taille était élégante et souple. Il avait rarement vu tant de grâces et de beautés réunies.

Il lui prit la main.

— Vous accomplissez, mon enfant, une mission courageuse, et Dieu, j'en suis sûr, récompensera quelque jour votre dévouement. J'aurais voulu vous connaitre il y a huit jours, ma chère fille, peut-être aurais-je pu vous arracher à cette triste position; mais aujourd'hui il est trop tard.

— Vous êtes malheureux? fit la jeune fille avec émotion.

— C'est selon! je n'en sais rien encore; mais cela m'importe peu... Nous allons nous quitter ici... qui sait si nous nous reverrons jamais! je le désire, mais j'en doute; enfin, quoi qu'il en soit, je veux

pouvoir vous retrouver si ma position change, et pour cela il faut que vous me disiez comment on vous appelle.

— On m'appelle Nelly Murton, répondit la jeune fille.

— Nelly Murton; c'est bien, répondit John, ni votre nom, ni votre souvenir ne sortiront désormais de ma mémoire. Adieu donc, mon enfant, ma jolie Nelly, et laissez moi espérer que vous penserez quelquefois à moi.

— Oh! toujours! toujours!

— Toujours, ce sera peut-être un peu long, et je n'en demande pas tant... Adieu, Nelly, et croyez bien que je ferai tout ce que je pourrai pour vous être utile en ce monde.

En parlant ainsi, John serra les mains tremblantes de la jeune fille dans les siennes, et s'éloigna rapidement.

Nelly le suivit un moment du regard, et quand enfin elle l'eut vu disparaître dans les rues adjacentes, quand elle eut cessé d'entendre le bruit de ses pas, elle monta lentement vers la porte de sa demeure, l'esprit irrésolu et le cœur gros.

Nelly était profondément émue.

II.

La nuit qui suivit cette aventure, John Dawis la passa presque tout entière à parcourir les rues de Londres sans but avoué. Nelly l'avait touché au cœur, et il se sentait attiré, malgré lui, vers elle par une sympathie puissante. Ce n'était pas de l'amour, c'était de l'amitié.

Il se sentait disposé à protéger cette jeune fille, il l'aimait; mais aucun désir de possession ne faisait frissonner ses chairs. Et puis les images de Georges Dudley et de Frank Perceval se trouvaient mêlées à ce souvenir, et exaltaient encore son indignation et sa

colère, et son amitié pour Nelly s'augmentait de toute la haine qu'il avait vouée à ces deux hommes.

John était complétement ruiné; il lui restait à peine de quoi vivre pendant quelques jours encore; mais il se demandait avec inquiétude ce qu'il allait devenir quand ses dernières ressources seraient épuisées. Toutefois, malgré la préoccupation que lui suggérait sa position, un instinct secret de son cœur le ramenait toujours vers cette demeure où restait Nelly Murton, et là, chaque soir, il épiait les allants et les venants, cherchant à distinguer la jeune fille parmi la foule des passants.

Plusieurs fois il avait vu rôder dans les rues environnantes Georges Dudley et Franck Perceval; mais sa seule vue avait suffi pour les mettre en fuite; ils se voyaient devinés, découverts, et, malgré leur audace, ils n'osaient s'exposer une seconde fois à être surpris par John.

Jusqu'alors cependant, il n'avait pu rencontrer Nelly; la pauvre enfant travaillait sans doute pour soutenir sa mère, peut-être même n'avait-elle pu résister à ces fatigues continues: elle était peut-être malade... John tressaillit à cette seule pensée.

Une nuit, ce dernier était, comme d'habitude, à son poste d'observation; une heure s'était passée sans plus de succès que les jours précédents, et déjà il se disposait à s'éloigner, quand Nelly déboucha d'une rue adjacente, et marcha précipitamment vers sa demeure.

C'était la première fois qu'il la revoyait; peut-être cette occasion ne se représenterait-elle plus; John ne voulut pas la laisser passer. et il s'élança vers la jeune fille qu'il atteignit au moment où elle allait disparaître.

— Nelly! dit-il d'une voix suppliante.

Nelly se retourna et rougit en le reconnaissant.

— Vous! vous ici!... s'écria-t-elle en joignant les mains.

— Vous ne m'attendiez pas?

— Je commençais à désespérer de vous revoir : il y a si long-temps déjà...

— Ce n'est pas la première fois cependant que je viens dans ce quartier, répondit John, mais je n'ai pas encore été assez heureux pour vous rencontrer.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu voir ma mère?... elle est mieux, grâce au ciel! Je lui ai raconté votre dévouement; elle eût voulu vous remercier elle-même de vive voix.

— Eh bien! j'irai voir votre mère, Nelly.

— Pourquoi n'y venez-vous pas tout de suite?

— Je ne puis.

— Vous allez partir?

— Il le faut.

— Déjà!

— Je vous ai vue; je vous retrouve presque heureuse; je n'en veux pas apprendre davantage.

— Et quand vous reverrai-je?

— Bientôt peut-être; je ne sais...

— Ainsi vous allez partir?

— Au revoir, Nelly.

Et comme la jeune fille le regardait sans répondre :

— Vous vous taisez, ajouta-t-il, ne désirez-vous pas que je revienne, mon enfant?

— Si, Dieu m'en est témoin! répondit Nelly Murton. Mais c'est que j'avais une prière à vous adresser.

— Laquelle?

— Vous me trouverez peut-être indiscrète; mais je serais si heureuse, si vous vouliez la satisfaire!

— Parlez! parlez!

— Eh bien! quand, l'autre soir, vous m'avez demandé mon nom, je vous l'ai dit sans hésitation, et aujourd'hui j'aurais désiré...

— Connaître le mien? interrompit John.

— Précisément!

— On m'appelle John Dawis.

— John Dawis! répéta la jeune fille étonnée et en regardant son interlocuteur.

— Qu'avez-vous?

— J'ai entendu parler d'un homme de ce nom; il était puissamment riche.

— C'était mon père.

— Est-ce possible!

— Et comme la jeune fille jetait sur John des regards étonnés et tristes:

— Nelly, dit ce dernier, ce nom vous rappelle-t-il quelque souvenir?...

— C'est une histoire qu'on me racontait dernièrement.

— Et cette histoire?...

— Votre père jouait, n'est-il pas vrai, John?

— Qui vous l'a dit?

— Oh! John, c'est une affreuse passion que celle du jeu; on m'en a raconté des effets terribles, et je tremble rien que d'y penser.

— Bonne Nelly!...

— Écoutez-moi, John; ce que je vais vous dire vous paraîtra peut-être singulier, mais pardonnez-moi en faveur du sentiment qui m'inspire. Je ne sais ce qui se passe en moi, John; mais le service que vous m'avez rendu ne m'a pas laissée ingrate, et je serais profondément affligée si vous étiez malheureux... Eh bien! promettez-moi...

— Eh! que voulez-vous que je vous promette, Nelly?

— Promettez-moi, John, que vous ne jouerez plus, que vous fuirez les occasions qui vous seront offertes!...

John sourit en écoutant ces paroles de la jeune fille, et il lui prit les mains.

— Bonne Nelly! lui dit-il d'une voix émue, je voudrais que vous me demandassiez quelque chose de plus difficile; mais, dans ce moment, je voudrais jouer que je ne le pourrais pas, je suis ruiné, et je n'aurais plus de quoi mettre le plus misérable enjeu. Ainsi rassurez-vous donc, mon enfant, et soyez désormais sans crainte sous ce rapport.

— Vous me promettez donc...

— Ah! plût à Dieu que la fortune me revînt au risque de la perdre une seconde fois; je me hâterais du moins d'en profiter pour vous être utile, à vous qui êtes si bonne!

— Tout cela, John, ce sont de bonnes paroles dont je vous remercie du fond du cœur; mais ce ne sont pas des promesses.

— Adieu, Nelly! fit John.

— Vous partez.

— Il le faut!

— Et vous ne voulez pas me rassurer.

— Nelly, pensez quelquefois à moi; cette conversation est peut-être la dernière que nous aurons ensemble.

John n'attendit pas la réponse de Nelly, et il s'éloigna en courant.

En vérité, le jeune homme aurait bien pu cependant faire à Nelly Murton toutes les promesses qu'elle aurait voulues. Il n'avait plus qu'une guinée sur lui, et avec une guinée on ne se ruine pas... Mais John avait son idée; il y a dans Londres des tripots de tous les étages, et avant de mourir, il voulait encore une fois tenter la fortune.

Qui sait!

Dieu aurait peut-être pitié de sa triste position. Le sort le favoriserait cette fois; il regagnerait avec un coup de dés, cette fortune qu'il avait si follement dissipée.

John courait, et il ne savait en réalité vers quel quartier de Londres ses pas le portaient !...

La nuit était venue ; les rues commençaient à se faire désertes ; en passant près des quais, il s'arrêta... des hommes marchaient devant lui à peu de distance, et soit hallucination, il avait cru entendre prononcer son nom.

Il s'arrêta, et regarda en arrière.

Les deux hommes avançaient toujours, et plus ils avançaient, plus John croyait reconnaître et leur tournure et leur voix.

C'étaient Georges Dudley et Franck de Perceval !

John avait encore à la main le redoutable bâton avec lequel il avait, quelques jours auparavant, puni leur lâcheté d'une façon si exemplaire. Si Georges et Franck le désiraient, il était prêt à recommencer.

Mais il se trompait sur leurs intentions, car dès que les deux jeunes gens furent arrivés à quelques pas de lui, ils l'abordèrent d'une manière tout amicale.

— Holà ! dit Georges Dudley, est-ce qu'on ne reconnaît plus ses amis?... John, arrêtez donc, que nous vous parlions.

— Que me voulez-vous? demanda John en les regardant avec défiance.

Georges était tout près de Dawis, il lui frappa familièrement sur l'épaule.

— Comment, dit-il avec belle humeur, ce que nous voulons, mais nous voulons causer... Voilà bientôt six mois que nous n'avons échangé une parole, et parce que vous êtes malheureux aujourd'hui, ce n'est pas une raison pour que nous ayons oublié, Franck et moi, les services que vous nous avez rendus dans des temps plus heureux.

— Parlez-vous sincèrement? dit encore John.

— Vous en jugerez vous-même, repartit Georges, et si vous vou-

lez entrer avec nous dans la taverne la plus prochaine, nous vous en donnerons des preuves incontestables.

— Je serais charmé de vérifier le fait, dit John.

— Venez donc alors.

Les jeunes gens quittèrent l'endroit où ils venaient de s'arrêter, et entrèrent dans une assez misérable taverne qui se trouvait à quelques pas.

Dès qu'ils y eurent pénétré, Georges appela l'aubergiste, fit servir à souper dans une chambre séparée, et s'étant débarrassé de son manteau, il alla prendre les mains de John interdit.

— Et maintenant, lui dit-il avec une gaieté de bon aloi, douteriez-vous encore de nos sentiments, mon ami ; vous êtes malheureux, je le sais, nous avons contribué pour notre part, Franck et moi, à amener ce résultat, et nous désirons autant que possible réparer le mal que nous avons fait ! C'est donc Franck et moi, qui vous invitons aujourd'hui à partager notre souper, et si notre bourse vous paraît présentable, elle est à vous comme à nous, et vous pouvez en disposer !

John écoutait ébahi les paroles qui frappaient son oreille ; il ne pouvait y croire ; un fond de défiance reposait encore dans son cœur ! Enfin, le souper fut servi, et les convives se mirent à table.

Le vin ne tarda pas à chasser de l'esprit de chacun toute fâcheuse préoccupation, et une demi-heure après la gaieté la plus franche présidait au repas.

Le souper fut long, les saillies ne faisaient pas faute ; John put se croire un moment revenu à son bon temps ; ses derniers soupçons avaient disparu, il était tout prêt à pardonner à ses anciens amis.

Après le repas, Georges se leva, et ayant fait un signe à l'aubergiste, les plats furent enlevés, la table se couvrit comme par enchantement d'un splendide tapis vert, et des cartes furent apportées par les garçons de l'établissement.

John se leva vivement et recula de deux pas à cette vue.

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda-t-il en jetant sur Georges deux regards étonnés.

— Cela signifie que Franck et moi, nous allons jouer le souper de ce soir et celui de demain.

— Mais j'ai à peine une guinée sur moi, dit John.

— Eh bien, vous nous regarderez, repartit Georges, cependant si le cœur vous en dit, nous sommes bons compagnons, et nous vous ferons volontiers crédit.

— Eh sais-je seulement si je pourrai jamais vous payer.

— Bah! fit Georges, la fortune est inconstante, qui sait, peut-être un jour nous prêterez-vous encore de l'argent... Allons, John, c'est assez de scrupules puérils, mettez-vous à cette table et jouons.

En parlant ainsi, Georges jeta sur la table une poignée d'or, et prit place en désignant à John le siége qui se trouvait devant lui.

John ne se fit pas prier plus longtemps; il déposa sa guinée sur le tapis, et saisit les cartes avec un frémissement plein de fièvre.

La partie commença immédiatement.

Il y avait déjà longtemps que John ne s'était trouvé à pareille fête; le souper avait été excellent, la partie s'annonçait superbe; John ne songeait plus ni à la veille, ni au lendemain; il était attablé devant un tapis vert, et il jouait. Avec quelle frénésie il touchait à ces cartes! quelle ardeur il apportait, quel feu, quelle fièvre!... Son front s'était redressé pâle et fier, son regard étincelait, ses dents mordaient ses lèvres...

John était un beau joueur.

Pendant les premiers coups, il gagna, et l'or s'entassa à ses côtés sans qu'il y prît seulement garde. Georges échangeait de temps à autre un regard avec Franck Perceval; mais John ne s'en aperce

vait pas; tout entier au jeu, il ne regardait plus que ses propres cartes et celles que son partner abattait sur le tapis.

Cependant le sort continuait de le favoriser; il eut bientôt épuisé la bourse de Georges, et ce fut alors au tour de Franck... Ce dernier prit les cartes avec beaucoup de froideur, et ayant levé les yeux vers Georges qui lui fit un signe de tête, il commença.

Dès ce moment, la veine changea. John avait gagné jusqu'alors; à partir de cette minute, il perdit; l'or qu'il avait amassé sous sa main passait maintenant sous celle de Franck, sans qu'aucune émotion vînt se trahir sur la physionomie de ce dernier.

John supporta assez bien d'abord les premiers coups qui vinrent le frapper; il vit sans trop pâlir les pièces d'or passer du côté de son partner; mais quand enfin il s'aperçut qu'il ne lui restait plus rien, qu'il n'avait plus même à lui cette guinée avec laquelle il espérait vivre encore quelques jours, une sueur froide coula de son front, et son regard sombre et morne s'attacha au tapis avec une fixité étrange... Cette heure qu'il venait de passer au jeu avait réveillé son ancienne passion dans toute sa vivacité; il voulait jouer encore, à quelque prix que ce fût.

C'était le moment que Georges attendait; il s'approcha de lui, et lui frappa sur l'épaule.

John se redressa comme s'il eût été réveillé en sursaut.

— Eh bien! mon ami, dit Georges, à quoi pensez-vous donc là?

— Qu'y a-t-il? fit John.

— Mais nous allons partir.

— Déjà!

— Il est deux heures dans un instant.

— Ne jouons-nous donc plus?

— Diable! vous y prenez goût... Eh bien! qu'il soit fait selon votre désir... Vous voulez votre revanche?

— Je n'ai plus une guinée, objecta John.

— Qu'importe !... vous nous ferez des billets.

— Que je ne payerai jamais.

— Bah ! c'est notre affaire. Cette condition vous va-t-elle ?

— C'est un jeu de dupes, dit John.

— Allons ! allons ! mon cher ami, à table et jouons !

John se remit à table, et reprit les cartes.

Mais les efforts qu'il fit furent vains, la veine avait tourné ; pendant le reste de la nuit, il ne cessa de perdre.

Le jour commençait à poindre ; la circulation se rétablissait peu à peu dans les rues. Georges se leva.

— Allons ! dit-il à John, en voilà assez pour cette nuit ; demain, si vous le désirez, nous recommencerons.

— Mais où cela ? dit Dawis.

— Ici.

— Et je vous y trouverai ?

— Nous n'aurons garde d'y manquer.

— Mais ce que je vous dois est considérable déjà.

— Oh ! une misère, dit Georges ; mille guinées, qu'est-ce que cela pour des gens comme vous et moi ?... Tenez, maître John, signez-moi cette obligation, et je jure de ne vous la présenter que le jour où vous aurez cent mille livres de rente.

— Alors ce sera jamais, répondit John en riant.

— Nous verrons cela.

John prit le billet avec gaieté, et le signa sans le lire ; puis il le rendit à Georges.

Puis ils partirent tous les trois, en prenant des directions différentes.

Or, le billet que John venait de signer, contenait les lignes suivantes :

« Chère Nelly,

« L'homme qui vous a sauvé est bien malheureux ; il n'a plus

« d'autre espoir que dans la mort... Avant de quitter cette vie, il
« désire vous voir encore une fois ; Nelly, ne refusez pas cette der-
« nière consolation à un mourant.

« JOHN DAWIS. »

Le lendemain, pendant que John se rendait confiant à la taverne, où il attendait vainement pendant deux heures l'arrivée de Georges et de Perceval, Nelly Murton courait épouvantée au rendez-vous qui lui était indiqué.

La pauvre enfant aimait John de toute son âme ; elle avait confiance en lui ; elle voulait l'arracher à cette misère, à cet abandon qui lui inspirait des idées de suicide.

Hélas ! elle ne devait trouver à ce fatal rendez-vous que la honte et le déshonneur.

CHAPITRE II.

Suite du Tribunal secret. — Gageure britannique. — Trois jours à cheval. — Le club des Pauvres.

Georges Dudley était, nous l'avons dit, ce que l'on appelle en Angleterre un *eccentricman*.

Il avait à peine trente ans, et possédait à un haut degré cet extérieur particulièrement aristocratique, qui semble être sinon le meilleur, du moins le plus incontestable privilége de la vieille noblesse d'Angleterre; il était grand, mince et fluet, portait des favoris soyeux, et s'était fait depuis longtemps déjà une réputation qu'il avait mis d'ailleurs tous ses soins à justifier.

Dès l'âge de vingt ans, il commit ostensiblement toutes les folies, toutes les excentricités qui mettent un homme à la mode de l'autre côté du détroit. — Le jeune gentleman avait alors une fortune telle qu'il pouvait, sans danger, se permettre les plus coûteuses extravagances.

C'est lui qui possédait le plus bel hôtel de Londres, le plus délicieux yacht, les plus séduisantes maîtresses. Lord Seymour n'avait jamais eu d'aussi beaux chevaux; lord Bentick des grooms plus microscopiques; lord Brougham de plus délicieuses calèches.

Avec une audace inouie, et qui ne s'excuse que par le succès qu'elle obtenait, Georges Dudley avait introduit de notables changements dans les mœurs de la fashion britannique.

L'été, il se faisait promener à travers les rues de Londres dans un somptueux palanquin, qui arrivait directement de l'Inde, sur les épaules de quatre esclaves, qu'il avait achetés tout exprès pour cet usage. Et nul, dans la perfide Albion, n'avait trouvé à redire à cette extravagance, tant le monde a d'indulgence et de faiblesse pour ceux qui savent exagérer ses caprices et renchérir sur ses élégantes folies!

Georges Dudley avait fait bien des paris en sa vie; mais dans la longue série de ces sortes de fantaisies, il y en avait un surtout qui n'avait pas peu contribué à l'élever au premier rang.

Voici à quel sujet et dans quelles conditions ce pari s'effectua:

Georges Dudley vantait un jour les qualités du dernier cheval qu'il avait acheté; un envieux les contesta, Georges renchérit; son adversaire dénigra davantage. En définitive, un pari eut lieu, et les bases suivantes furent solennellement posées, en présence des imposantes autorités du Jockey-Club.

1° Georges Dudley s'engageait à faire, monté sur son cheval, le voyage de Londres à Paris;

2° Ce voyage devait prendre trois jours et trois nuits, ni plus ni moins;

3° Il était expressément défendu à Georges Dudley de descendre cheval pendant le trajet, sous quelque prétexte que ce fût;

4° Enfin, si Georges Dudley ne pouvait, pour une raison ou pour une autre, fournir la course convenue, il s'engageait à remettre entre les mains de lord Bentick, son adversaire, le cheval qu'il montait, et une somme de cinq mille livres sterling.

Les bases du pari une fois convenues et bien arrêtées, Georges Dudley monta à cheval et s'éloigna.

La condition la plus pénible du pari était sans contredit celle qui défendait à Georges de descendre de cheval, sous quelque prétexte que ce fût. Son adversaire était un de ces hommes, comme la Grande-Bretagne en a fourni beaucoup, qui ne vivent que pour manger et dormir. Le lit et la table étaient les seuls, les véritables dieux de lord Bentick; il avait cru prendre ainsi son parieur par le côté le plus sensible.

Il est inutile d'ajouter que lord Bentick suivait Georges Dudley pas à pas, et qu'à cet effet il avait acheté une berline de voyage, dans laquelle il pouvait se livrer tout à son aise aux douceurs du repos.

Durant le premier jour, tout alla pour le mieux.

Georges Dudley n'avait garde de s'apercevoir de la fatigue. Il se laissait aller au pas tranquille de sa monture, s'arrêtait quand la voiture de son compagnon s'arrêtait, et savourait sur la selle de son cheval les débris succulents que lord Bentick lui faisait passer de sa table. Il y avait même dans ce voyage pittoresque quelque chose de nouveau et de piquant, qui séduisait tout d'abord le côté aventureux et original de Georges Dudley.

Le lendemain, les choses changèrent d'aspect.

Georges Dudley avait fait la traversée de Douvres à Calais, sans

danger il est vrai, mais avec une fatigue atroce. La mer était mauvaise; on avait solidement attaché son cheval sur le pont du bâtiment; mais le noble animal avait eu peur du vent, des vagues, du roulis, du bruit des roues, et vingt fois il avait manqué de renverser son cavalier.

Le matin, à la première auberge qu'ils atteignirent, lorsque lord Bentick demanda de ses nouvelles à son adversaire, ce dernier lui répondit par un triste et pâle sourire.

Georges était très-fatigué; l'écume des vagues l'avait trempé, le froid vif de la mer avait pénétré ses os, et malgré le manteau qui couvrait ses épaules, et les rayons de soleil qui chauffaient son manteau, il grelottait.

Lord Bentick descendit de sa berline, dans laquelle il avait passé une assez bonne nuit, et entra dans l'auberge où l'attendait un bon dîner.

Resté seul, Georges Dudley fit d'amères réflexions. Il comprenait que cette entreprise était folle, et il fut sur le point de demander merci; mais il était fier de sa réputation, il ne voulut pas donner cette satisfaction à son adversaire.

Assurément ce n'était ni les cinq mille livres sterling ni son cheval qu'il craignait de perdre; il était assez riche pour ne pas considérer cette perte comme une misère... mais c'eût été le premier pari qu'il eût perdu, et il ne voulait à aucun prix accepter une semblable humiliation.

Il réfléchit.

Georges Dudley avait de l'imagination, et il ne manquait pas d'esprit.

Il se dit qu'il était bien naïf d'accepter avec tant de soumission la surveillance qu'exerçait si cruellement sur lui son noble ami, lord Bentick; il pensa qu'il serait juste de faire partager à son adversaire impitoyable, sinon ses fatigues, du moins une partie de ses priva-

tions, et il conclut qu'il était libre de s'arrêter où et quand bon lui semblerait, et que, dans ce moment, il lui plaisait d'arracher lord Bentick aux douceurs de son festin.

Cela dit, pensé et conclu, il enfonça les éperons dans le ventre de sa bête, et partit au galop.

A deux lieues de là, il s'arrêta, se fit servir à dîner sur la selle de son cheval, et attendit lord Bentick en dévorant un repas assez mauvais.

Une demi heure après, il vit poindre derrière lui la voiture de son adversaire qui arrivait ventre à terre.

Les conditions du pari n'obligeaient pas Georges Dudley à suivre la berline de son compagnon de voyage; il était donc parfaitement dans son droit, et à partir de ce moment, il le lui fit cruellement comprendre.

Le jour, il obligeait lord Bentick à manger dans sa calèche, lui infligeant de temps en temps, pour varier la monotonie d'un tel repas, une course accélérée à travers certains chemins de traverse, que des pluies récentes avaient rendus presque impraticables. Lord Bentick donnait vingt fois par jour son âme, son pari et Georges Dudley à tous les diables.

La nuit, ce dernier coupait le sommeil de son noble ami par des scènes désagréables, mêlées de coups de pistolet et d'exercices empruntés aux mœurs du turf moderne.

Au bout du troisième jour, lord Bentick fut sur le point, à son tour, de demander grâce et d'implorer la pitié de son adversaire.

Ils arrivèrent à Paris dans un état impossible à décrire : lord Bentick moulu, pâle et maigre, comme une imitation de don Quichotte; Georges Dudley malade, rompu, accablé de fatigue, de sommeil, de faim et de soif.

Mais lord Bentick avait perdu son pari, et Georges Dudley n'en demandait pas davantage.

Lord Bentick paya ses cinq mille livres sterling, se reposa à peine quelques jours à Paris, et retourna en Angleterre, jurant qu'on ne le reprendrait plus à tenir de pareils paris. C'était un peu tard!

Quant à Georges Dudley, il vécut quelques jours à Paris, et ne retourna en Angleterre que pour y recueillir les honneurs d'un véritable triomphe!

Il vécut ainsi de longues années, heureux, envié, et finit, en dernier lieu, comme la plupart de ces gloires du monde.

Georges Dudley fit tant de folies qu'il se ruina, et un beau jour il se vit contraint de vivre aux dépens de ses amis; il n'avait pas d'ailleurs une réelle distinction native; il descendit rapidement tous les degrés de l'échelle morale, et nous le retrouvons déshonorant une pauvre fille sans défense; Franck Perceval, son ami, ne valait guère mieux, et le même sort les avait réunis.

Georges et Franck se quittaient rarement; ils comprenaient qu'ils avaient besoin l'un de l'autre, et ils partageaient en véritables frères, les bénéfices de leurs succès. Du reste, grâce à leur génie industrieux, ils faisaient encore assez bonne figure dans le monde qu'ils n'avaient pas cessé de fréquenter.

Un soir, les deux amis sortaient de la demeure de la duchesse Olivia, et ils se dirigeaient vers le quartier qu'ils habitaient; Georges était soucieux, Franck regardait, avec une sorte de curiosité ennuyée, les étoiles qui scintillaient dans le ciel; ils marchèrent jusqu'à moitié de leur route, quand tout à coup Franck de Perceval s'arrêta, et se prit à considérer son noble ami.

— Georges, lui dit-il d'une voix ironique, est-ce que tu serais malade, ce soir?

— Moi, fit Georges Dudley, comme au sortir d'un long rêve, qui te fait supposer?...

— Ton silence, comment voilà une heure bientôt que nous sommes

sortis de chez la duchesse, et tu n'as pas prononcé encore une parole... est-ce que tu serais amoureux?

— Et de qui donc?

— De la duchesse...

— Olivia est une femme admirablement belle, Franck, et j'avoue que sa possession serait une des choses que j'envierais le plus en ce monde, mais nous n'avons plus ni l'un ni l'autre ce qui peut la séduire, et il est plus prudent d'y renoncer que de s'exposer à des refus humiliants.

— Ainsi, tu l'aimes?

— Peut-être.

— Mais tu te garderais bien de le lui avouer.

— Je ne sais ce que je ferai, Franck, j'attendrai les circonstances, et ne prendrai conseil que du hasard. Mais toi-même ne t'es-tu point laissé toucher par la beauté d'Olivia.

— Moi, repartit Franck Perceval, en haussant les épaules, c'est à peine si j'ai vu Olivia, je crois qu'elle est belle, puisqu'on le dit, mais je ne quitterais pas pour elle la table de jeu où nous nous asseyons chaque soir; Olivia est coquette, elle est encore jeune, elle est veuve, voilà bien des raisons pour lesquelles je me garderais bien, d'ailleurs, de me laisser prendre par elle, et puis, je pense avec modestie que ce serait du temps de perdu, et j'aime mieux y renoncer d'avance.

— Mais dis-moi, Franck, parmi les hommes que tu connais et qui t'entourent quand tu joues dans les salons de la duchesse, n'y en a-t-il aucun que tu aies pu croire favorisé par Olivia.

— Aucun!

— Tu n'as jamais entendu sur elle un mot qui ait pu te donner quelques soupçons.

— Jamais.

— Voilà qui est étrange, dit Georges Dudley, une femme dans

toute la force de l'âge, entourée de toutes les séductions, et qui n'a point encore donné prise à la calomnie, c'est à croire aux miracles.

Franck Perceval fit un éclat de rire, et comme Georges le regardait étonné.

— Allons! lui dit-il, tu es plus malade que je ne le croyais, tu as besoin de distractions, et si tu le veux, je puis t'en offrir ce soir d'un genre tout particulier.

— Quelles distractions?

— Si je n'ai pas entendu parler d'Olivia dans le monde que nous fréquentons, il y a une autre personne dont le nom a retenti plusieurs fois à nos oreilles.

— De quelle personne veux-tu parler?

— Devine.

— Je ne sais...

— John!

— John Dawis.

— Lui-même!...

— Il est de retour à Londres.

— Il ne l'a jamais quitté.

— Mais que fait-il?

— Ah! ceci est un mystère, et l'on se perd en conjectures, toutes plus invraisemblables les unes que les autres, mais toujours est-il que notre aventure a transpiré.

— Quelle aventure?

— Ah! tu ne te rappelles plus... la petite Nelly Murton...

— Comment! qui a pu savoir...

— Sans doute, quatre années ont déjà passé là-dessus, mais hier, un homme que je connais à peine, me l'a racontée dans ses plus infinis détails.

— Et cet homme, quel est-il?...

— Je l'ignore.

— Il va chez Olivia?

— Tous les soirs.

— C'est un vieillard?

— Oui, un singulier vieillard; petit, sec, maigre, d'une belle figure, et décoré d'une infinité d'ordres étrangers.

— Et il t'a parlé de John?

— Succintement, mais cela a suffi pour me donner l'éveil...

— Que t'a t-il dit?

— Il m'a dit que John avait été profondément indigné du malheur qui avait frappé Nelly Murton... qu'il avait juré de consacrer le reste de ses jours à adoucir l'amertume d'une vie qu'il avait seul troublée; qu'enfin, après avoir accompli cette mission, il songerait à se venger de ceux qui avaient commis le crime.

— Et le vieillard connait-il les coupables?

— Je l'ignore, cependant certains indices m'engageraient à répondre affirmativement.

— Et John...

— Ah! John, c'est différent... sa disparition avait donné lieu à mille suppositions; aujourd'hui, je crois savoir à quoi m'en tenir à ce sujet...

— Et que serait-il devenu?

— Si tu veux me suivre, je te le ferai voir...

— Où me conduiras-tu?

— Tu le verras... mais auparavant rentrons chez moi, car pour accomplir mon projet, il est indispensable que nous quittions nos costumes, et que nous prenions celui du rôle que nous allons remplir.

Georges Dudley se laissa faire, et une heure après ils sortirent de leur demeure, revêtus tous deux d'un costume complet de mendiants.

II.

Cependant, voici ce qui se passait, à la même heure, dans un autre quartier de Londres.

La cité est le plus bruyant, le plus hétérogène de tous les quartiers de Londres : là, on fait des affaires pour des millions de livres sterling ; là, on voit la misère, la faim et l'avidité qui vous coudoient, vous renversent ou vous mesurent d'un œil d'envie, de méfiance ou de dédain... C'est l'enfer à côté du paradis, l'enfer avec toutes les tortures, tous les vices, tous les désespoirs des damnés ! A toute heure du jour, vous y voyez passer une population famélique, les vêtements en lambeaux, l'œil creux, les joues pâles... La nuit, c'est de là que le crime sort, pour aller se répandre alentour, et prendre possession des autres quartiers.

Georges Dudley et Franck Perceval entrèrent peu après dans la cité, et, grâce aux costumes dont ils étaient revêtus, ils arrivèrent sans danger au but de leur course, c'est-à-dire au *club des Pauvres*.

A l'extrémité de la cité, du côté de la Tamise, s'élève une maison d'assez belle apparence, dont les portes sont tenues constamment fermées, dont les fenêtres ne s'ouvrent jamais ; immobile et silencieuse, cette maison semble être absolument privée de locataires !...

Seulement une fois par semaine, à l'heure de minuit, la porte principale s'entrebaille, les appartements s'illuminent derrière les volets fermés, et un bruit inusité se fait entendre.

C'est dans cette maison que se tient le *club des Pauvres*.

Une singulière institution, qui comprenait dans ses membres tout ce qui portait guenilles à Londres ; chaque mendiant qui en faisait partie était obligé, chaque semaine, d'apporter au caissier de l'*ordre,*

le fruit des aumônes qu'il avait reçues; il lui était remis une certaine somme sur ce qu'il apportait, et le reste de ce qu'il avait reçu, allait grossir la masse commune, au moyen de laquelle le club payait les médecins attachés à l'institution, et accordait des gratifications aux mendiants les plus méritants.

Grâce à ces institutions, l'ordre était devenu immensément riche; il possédait des immeubles considérables dans la capitale, et chaque année, un certain nombre de membres recevaient des fonds suffisants pour s'établir dans un des quartiers de Londres.

Georges et Franck arrivèrent un peu tard au club, mais la séance n'avait pas encore commencé, et tous attendaient avec une certaine impatience l'arrivée du président.

Pour le moment, le président était retenu dans une autre partie du club.

Des dispositions extraordinaires avaient en effet été prises à l'occasion de l'un des membres de l'association, lequel n'était autre que John Dawis!...

John Dawis, à la suite de la nuit qu'il avait passée dans la compagnie de Georges Dudley et de Franck Perceval, n'avait pas tardé à apprendre l'infamie dont la pauvre Nelly avait été la victime; il apprit en même temps la manière dont ses anciens amis s'y étaient pris pour atteindre le but qu'ils s'étaient proposé, et il en avait conçu un profond désespoir.

C'est lui qui avait signé la perte de Nelly, c'est lui qui l'avait déshonorée; il comprit toute l'étendue de son crime, et se promit aussitôt de faire tout ce qui lui serait possible pour le réparer.

Nelly était malheureuse; il jura de lui venir en aide, et comme il était ruiné, et qu'il était d'ailleurs incapable d'entreprendre rien qui réédifiât sa fortune détruite, il prit résolûment son parti, et se fit mendiant.

C'était un acte de réparation qu'il accomplissait, il y mit tout le courage qui était en lui! Pour lui-même, jamais il n'eût consenti à faire un pareil métier; mais il s'agissait de Nelly, d'une jeune fille perdue par lui, et il apporta dans cette entreprise une ardeur, un dévouement au-dessus de tout éloge.

Chaque semaine, Nelly recevait le fruit des aumônes de John, sans qu'elle sût par quelle main mystérieuse cet argent lui était transmis. Pendant quelques mois, elle s'était imaginé qu'il provenait de Georges Dudley et de Franck Perceval, qui voulaient ainsi payer la honte de la pauvre enfant, et elle ne voulut point y toucher.

Mais elle reçut un jour de John Dawis une lettre qui lui expliquait en partie le mystère, et, à partir de ce jour, elle accepta le don, parce qu'elle aimait la main qui donnait

Près de quatre années se passèrent ainsi... John Dawis, sous son nouveau costume, était méconnaissable pour ses anciens amis, et les belles dames qui laissaient tomber leurs aumônes dans son chapeau défoncé, ne se doutaient pas que ce chapeau appartenait au jeune homme qu'on avait vu naguère si gai, si brillant, si somptueusement prodigue dans les rues de Londres.

John Dawis, lui-même, semblait avoir oublié l'insouciance et l'éclat des jours enfuis. Il s'était transformé; il accomplissait la mission qu'il s'était imposée avec une sorte de religion... Il n'aimait pas Nelly cependant, il avait pour elle une affection de frère, et rien de plus; mais il avait été profondément touché du malheur auquel il l'avait condamnée, et il n'eût reculé devant aucun sacrifice pour racheter la faute qu'il avait commise!

Du reste, John Dawis était le plus exact, le plus scrupuleux, le plus honnête de tous les mendiants; il s'était soumis, avec un entier abandon, à toutes les obligations de l'ordre, et chaque semaine il apportait à la caisse commune des aumônes considérables. Il s'imposait des privations inouies, il vivait d'une vie impossible; mais Nelly

recevait tous les huit jours une somme suffisante pour subvenir à tous ses besoins.

Cependant, depuis quelques heures, quelque chose d'extraordinaire s'était accompli dans l'existence de John Dawis; il continuait, comme par le passé, de mendier, il sortait le matin de bonne heure, et ne rentrait que fort avant dans la nuit; mais on n'eût pu dire où il passait toutes ses journées; il était devenu tout d'un coup triste et taciturne, parlait peu, et fuyait toutes les occasions qui lui étaient offertes de se procurer quelques distractions.

Depuis quelques mois, John était devenu méconnaissable; le sacrifice qu'il s'était imposé devenait trop lourd pour ses forces, il allait être contraint d'y renoncer.

John aimait!

Un jour, il avait vu passer près de lui une femme jeune et belle, et tout son être avait tressailli à cette vue. Cette femme, il ne la connaissait pas, c'était la première fois qu'il la voyait; mais il y avait tant d'éclat sur son front, tant de vivacité dans son regard; son sourire était si doux, son maintien si plein de volupté, qu'il se sentit ému jusqu'au fond de son cœur.

Il se trouvait alors sous le portail d'une église; la jeune femme venait d'entrer; il attendit qu'elle sortît... Quand il la revit, elle monta en voiture; mais il était jeune, il avait de bonnes jambes, il courut sur ses traces, et arriva à sa suite, dans le quartier de West-End, où réside l'aristocratie de Londres.

Là, il la vit descendre de voiture, contempla un moment ses traits, et ne se retira que lorsque les portes se furent refermées, et qu'il ne vit plus personne.

Dès ce moment, John avait dépouillé le mendiant; il n'apercevait plus les guenilles qui couvraient ses épaules, il était redevenu pour une heure, pour une minute, le gentleman à la mode, qui avait dissipé en quelques années la plus brillante fortune de la capitale!

Cependant, quand ce premier moment d'oubli fut passé, quand il fut redevenu plus calme et qu'il réfléchit à sa position, il vit qu'une immense distance le séparait de cette femme, qu'une abîme était creusé entre elle et lui, et que jamais il ne le pourrait franchir.

Alors toutes les idées de suicide, qui avaient naguère troublé son esprit, revinrent en foule l'épouvanter; il se dit qu'il avait trop vécu déjà, qu'il était temps d'en finir avec une existence si misérable, et il résolut de mettre, le plus tôt possible, son terrible projet à exécution.

Ce soir donc, John Dawis était arrivé un des premiers au club des Pauvres, et il avait demandé résolûment à parler au président de l'association.

Cette demande lui fut accordée presque aussitôt.

Le président du club était un petit vieillard, sec, maigre, d'une belle figure cependant, et dont la poitrine était ornée d'un grand nombre de décorations étrangères.

John s'avança vers lui avec une certaine émotion, mais comme ils étaient seuls, il reprit bientôt toute son assurance, et alla s'asseoir sur un siége que le vieillard lui désigna du geste.

— Monsieur, dit John d'une voix ferme, je viens vers vous, non pour réclamer de vous un secours, mais pour vous exposer, en peu de mots, ma position, et vous prier de vouloir bien accueillir favorablement la demande que je vais vous faire.

— Parlez, monsieur, je suis tout disposé à vous écouter, répondit le vieillard.

— En entrant dans l'association des pauvres de Londres, poursuivit John Dawis, je n'ai pas eu le même but que les autres mendiants, je m'étais imposé une mission, j'avais une faute à racheter, et je n'ai point hésité, comme vous l'avez pu voir, car depuis quatre années bientôt, je n'ai pas manqué une seule fois d'apporter religieusement à l'association le fruit de mes aumônes.

— Je le sais, répondit le vieillard, l'association vous doit des remerciements sincères pour la conduite que vous avez tenue envers elle, et je puis vous assurer qu'elle fera tout ce qu'elle pourra pour vous être utile.

— La demande que j'ai à vous adresser est d'ailleurs facile à accorder, et je veux vous l'expliquer. Voici donc ce dont il s'agit : il y a à Londres une jeune personne à laquelle je m'intéresse vivement, et qui s'appelle...

— Nelly Murton, interrompit le vieillard, je le sais.

— Comment, vous la connaissez!

— Je sais, monsieur, tout ce qui touche les membres de l'association.

— Mais alors, vous savez aussi le but de ma démarche.

— Oui, M. John, je sais que pour une raison que vous ne me direz pas, vous avez résolu d'en finir avec la vie, et je devine qu'avant de mettre fin à vos jours, vous désirez assurer le sort de Nelly Murton.

— Est-ce possible? fit John, sans se demander comment son interlocuteur avait été si bien instruit.

— C'est fait! répondit ce dernier.

— Comment!

— Nelly Murton a reçu ce matin une somme qui la mettra désormais à l'abri du besoin pour le reste de ses jours...

— Ah! vous êtes généreux! s'écria John, en saisissant les mains du vieillard qu'il serra avec affection.

— C'est selon, maître John Dawis, car, si je vous accorde la demande que vous m'adressez, il faut que vous m'accordiez à votre tour celle que j'ai à vous faire.

— Une demande!... et quelle est-elle?

— Je veux que vous viviez.

— C'est impossible.

— Et pourquoi donc?

— Ma vie est trop misérable, après avoir été riche, je suis misérable; je pouvais supporter cette existence tant que j'avais un devoir à accomplir; mais, maintenant, je n'espère plus rien de la vie...

— Est-ce bien vrai ce que vous dites là?

— Sans doute!

— Comment, n'y a-t-il pas quelque chose qui pourrait encore vous rattacher à la vie?

— Il n'y a que deux choses au monde qui pourraient me faire renoncer à mon projet : la fortune, et je n'en ai plus; l'amour, et qui donc voudrait m'aimer maintenant?

Le vieillard saisit les mains de John.

— John, lui dit-il à voix rapide et basse, et si je vous rendais, moi, cette fortune que vous avez perdue.

— Vous!... s'écria John en regardant son interlocuteur comme s'il eût craint d'avoir affaire à quelque fou.

— Et si, en vous rendant cette fortune, je vous rendais la possibilité de vous faire aimer de la femme que vous désirez, dites, demanderiez-vous encore à mourir?

— Ah! ne me tentez pas ainsi, dit John, qui, malgré lui, se sentait gagner par une espérance insensée.

Le vieillard ne répondit pas, mais il alla à un cordon de sonnette qui pendait près de la cheminée, et il sonna avec vivacité.

Un domestique en livrée accourut presque aussitôt.

— Tom, dit alors le vieillard d'un ton impérieux et bref, conduisez-nous à l'appartement de M. John Dawis.

Et comme John hésitait, partagé entre la crainte d'être la dupe d'une cruelle plaisanterie, et l'espoir de voir se réaliser son rêve le plus ambitieux, son interlocuteur le prit par la main, et l'entraînant sur les pas du domestique.

— Venez, lui dit-il vivement, nous n'avons pas de temps à perdre.

Ils traversèrent ainsi plusieurs salles désertes, des corridors sombres, précédés par le valet qui portait des flambeaux, et arrivèrent en dernier lieu à un petit appartement décoré avec un goût et un luxe tout moderne.

John promena autour de lui son regard ébloui, et le reporta étonné sur le vieillard qui souriait.

— Vous êtes chez vous, dit alors ce dernier, cet appartement sera désormais le vôtre, vous aurez des domestiques à votre disposition, une voiture et des chevaux seront à vos ordres, et quant à votre bourse, ajouta-t-il, en se dirigeant vers une caisse placée dans un coin de l'appartement, et qu'il ouvrit, vous voyez qu'il vous faudra encore faire bien des folies avant de l'épuiser.

John plongea son regard frémissant dans les profondeurs de la caisse, et aperçut une énorme quantité de bank-notes et de guinées; il y avait là tout une fortune !

— Mais expliquez-moi au moins, dit-il, avec stupéfaction, à quelle cause je dois...

— Nous vous expliquerons cela plus tard, dit le vieillard, pour le moment je vous laisse; la salle de bains est à deux pas; dans ce cabinet, vous aurez une garde-robe assez bien fournie, faites comme vous l'entendrez...

Le vieillard allait se retirer, mais il revint presqu'aussitôt sur ses pas.

— John, dit-il à voix basse, quand vous voudrez être présenté chez la duchesse Olivia, vous n'aurez qu'à me le dire.

— Mais où vous trouverai-je?

— Dans West-End.

— Et qui demanderai-je?

— L'hôtel de lord Harrisson!

Le vieillard partit sur ces derniers mots, laissant John Dawis

atterré, confondu, en proie à mille agitations, se demandant s'il ne rêvait pas, ou si ce qui lui arrivait était bien réel!

Cependant ce n'était pas un rêve, car le lendemain Londres entier le revoyait avec étonnement, passer dans tout l'éclat de son ancienne splendeur.

III.

Cependant, à l'aide de leurs costumes d'emprunt, Georges et Franck s'étaient introduits dans la salle des réunions du *club des Pauvres*. La salle était pleine, des groupes s'étaient formés çà et là, et les conversations les plus bruyantes s'étaient engagées de tous côtés! Le président du club se faisait attendre, et ce retard était l'objet de mille conversations.

Georges s'était assis dans un coin, et Franck avait pris place à ses côtés.

Tous les deux regardaient avec une attention profonde ce spectacle nouveau qui ne manquait pas d'originalité; cette foule en guenilles était, sans contredit, un curieux sujet d'observations, et Georges ne pouvait s'empêcher de sourire de temps à autre, en songeant au récit qu'il pourrait faire le lendemain de l'aventure.

Franck, cependant, paraissait beaucoup plus absorbé que son compagnon, et son regard plongeait avec une curiosité presque fébrile dans les rangs pressés de l'assemblée. Georges s'en aperçut, et il lui en fit la remarque.

— Franck, lui dit-il, sais-tu bien que tu as plutôt l'air, dans ce moment, d'un littérateur que d'un gentleman. Sans aucun doute, ce spectacle est digne de fixer l'attention du philosophe et du moraliste; le paupérisme qui envahit la société comme une lèpre, a sa grandeur et son danger, et c'est là un admirable texte pour un discours à prononcer dans le prochain meeting... mais, mon bon ami, ni toi, ni

moi n'en sommes là, et je m'étonne de te voir si profondément attendri en présence de cette foule...

Franck sourit en se tournant vers Georges.

— Ce n'est point de l'attendrissement que j'éprouve, répondit-il en haussant imperceptiblement les épaules, c'est de l'attente.

— Tu attends quelqu'un?

— Oui.

— Une connaissance?

— Précisément.

— C'est à merveille, je ne savais pas ces liaisons, et en vérité...

— La personne que j'attends, interrompit Franck, et que je m'étonne de ne pas voir arrivée encore, tu la connais aussi.

— Moi!

— Toi-même.

— Fi donc!

— C'est comme je te le dis.

— Et qui cela peut-il être? demanda Georges.

— John Dawis!... répondit Franck.

Georges se rejeta brusquement en arrière, en étouffant un cri de surprise.

— Que dis-tu, s'écria-t-il, John Dawis... descendu si bas!...

— John Dawis, poursuivit Franck, appartient à l'association des mendiants de Londres, depuis la nuit où nous l'avons entraîné dans la taverne du vieux père Jack... C'est lui, m'a-t-on dit, qui soutient Nelly Murton et sa mère.

— Mais c'est tout un roman! Mais qui te l'a appris?

— Chut... Voici que l'assemblée se tait, les mendiants se rangent en ordre; nous allons voir venir le président du club.

Franck achevait à peine ces paroles, que les portes de la salle s'ouvrirent, et que le président du club entra. De la place où les deux jeunes gens se trouvaient, il leur était impossible de distinguer ses

traits, mais ils attendirent, espérant qu'une fois la foule écoulée, ils pourraient approcher plus facilement du bureau devant lequel il venait de s'asseoir. Ils attendirent donc avec patience que les mendiants eussent défilé, et cherchèrent, en attendant, à distinguer John Dawis, leur ancien ami, dans les rangs pressés des membres du club.

Georges apportait maintenant dans cette recherche la même ardeur que son compagnon, et leurs regards, vivement allumés, suivaient avec anxiété le défilé des membres en guenilles.

Déjà la plus grande partie de l'assemblée s'était écoulée, il ne restait plus çà et là que quelques groupes attardés; Georges et Franck avaient suivi le mouvement et ne se trouvaient plus éloignés que de quelques pas, quand Franck s'arrêta tout à coup et pâlit.

— Georges, dit-il à voix basse et rapide, arrêtons-nous.

— Qu'y a-t-il donc? demanda Georges en se retournant vivement.

— Regarde...

— Où cela?

— A ce bureau.

— Eh bien!

— Eh bien, tu ne reconnais pas cet homme?

— Le président du club?

— Oui...

— En effet... attends.. Cette figure ne m'est pas étrangère... je l'ai déjà vue quelque part, mais j'ai beau chercher, je ne puis me rappeler.

— Moi je me rappelle!... fit le jeune Franck en devenant pensif...

— Georges le regarda, et il fut frappé de l'altération subite de ses traits.

— Franck, lui dit-il, que se passe-t-il donc en toi? qu'as-tu vu? quel est cet homme? pourquoi cette pâleur sur ton front? Réponds, qu'y a-t il?

— Eh bien, cet homme... dit Franck.

— Achève !

— Cet homme n'est autre que le vieillard qui m'a parlé de John Dawis.

— L'ami d'Olivia !

— L'ami d'Olivia...

Les deux amis tressaillirent et se turent... Puis quelques secondes se passèrent ainsi jusqu'au moment où Franck se sentit tout à coup frapper sur l'épaule.

Il se réveilla comme en sursaut, et aperçut le petit vieillard près de lui.

— Que me voulez-vous? demanda le jeune gentleman interdit.

— Je veux, répondit le vieillard, que vous sachiez que je vous ai reconnu, mylord .. afin, qu'à la moindre indiscrétion de votre part... vous n'ignoriez pas d'où viendra la vengeance !...

Le deux jeunes gens voulurent répliquer, mais ils se sentirent immédiatement saisis par quatre vigoureux mendiants et déposés dans la rue.

CHAPITRE III.

Suite du Tribunal secret. — Amour d'Olivia. — Soupçons. — Explication. — Le président du club des Pauvres remet à John Dawis un manuscrit. — Ce que contenait ce manuscrit. — Le Tribunal secret

La duchesse Olivia possédait dans West-End une des plus charmantes habitations de Londres. C'était un délicieux petit hôtel entouré de tous côtés par un jardin où toutes les plantes les plus rares et les plus variées semblaient s'être donné rendez-vous, où les arbres poussaient sous le ciel inclément de l'Angleterre comme sous le climat privilégié de l'Italie, où tout enfin avait été rassemblé à profusion pour charmer et éblouir la vue !

Olivia vivait là au milieu des splendeurs d'un luxe inouï, entourée

d'adulations et de flatteries, s'abandonnant, avec toute l'ardeur de sa nature méridionale, aux séductions d'un monde qui chantait de tous côtés sa fortune et sa beauté !

Olivia avait vingt-cinq ans; elle était italienne, et n'habitait Londres que depuis deux années environ. Jeune encore, elle avait quitté l'Italie à la suite de lord Pembrocke, heureuse d'être libre et riche, avide d'émotions nouvelles, s'élançant avec une joie folle à la recherche de plaisirs inconnus, mais dont son cœur nourrissait comme un vague pressentiment.

Olivia avait voyagé avec lord Pembrocke, et elle en avait eu un fils, mort presque au berceau.

Elle n'avait pas eu le temps d'aimer son mari et de s'attacher à lui, quand ce dernier mourut.

Olivia était si jeune encore à cette époque, elle avait eu à peine le temps de connaître le monde, quand cette catastrophe l'arrêta inopinément dans ses voyages; elle ne put envisager sans frémir l'avenir qui allait être son lot.

Elle n'avait jamais bien aimé son mari; lord Pembrocke avait le spleen, c'était plutôt par distraction qu'il avait épousé Olivia, sa société n'avait rien de ce qui peut charmer et séduire le cœur d'une femme. Les quelques années qu'elle venait de passer avec lui s'étaient écoulées sans laisser la moindre émotion dans son cœur, le moindre souvenir dans son esprit; mais quand elle se retrouva seule au monde, dans un pays étranger, en Angleterre, où elle ne connaissait personne, où elle n'avait pas un ami, elle s'effraya outre mesure, et se demanda avec épouvante ce qu'elle allait devenir.

Mais elle était jeune, elle était belle, elle était riche, elle essuya promptement les larmes du veuvage, et se trouva tout étonnée de se voir aussi entourée que par le passé; la mort de lord Pembrocke n'avait servi qu'à attirer vers elle les yeux et les regards du monde qu'elle avait fréquenté quelque temps; toute la jeunesse aristocra-

tique, qui la voyait si belle, et qui la savait si riche, se précipita à l'envi dans ses salons, dès qu'elle les ouvrit, et tout le monde, le beau monde de Londres, toute l'aristocratie, la grande et riche aristocratie d'Angleterre, se pressa autour d'elle.

Olivia avait une fortune qui atteignait presque celle des Northumberland; dès qu'on la vit disposée à rechercher les plaisirs, et rentrer dans la vie animée et bruyante, un grand nombre d'adorateurs se présentèrent, et plus d'un osa même avouer ses prétentions à la main de la belle veuve; mais Olivia n'avait pas été assez heureuse dans la première tentative de ce genre qu'elle avait faite : elle était libre, et se trouvait fort bien de cet état, elle se promit bien de ne pas donner son cœur à la légère, et de choisir son nouvel époux en toute connaissance.

Elle n'avait pas encore fixé ses irrésolutions à ce sujet, quand John Dawis se fit présenter chez elle.

John aimait la duchesse depuis longtemps déjà, il l'aimait éperdûment, et dès les premiers pas qu'il fit dans les salons d'Olivia, celle-ci ne se méprit pas sur le sentiment qui l'y avait poussé.

D'ailleurs, la rentrée de John Dawis dans le monde fut tout un événement; pendant plus de huit jours, elle n'entendit parler que de lui; la curiosité s'empara vivement de son cœur et de son esprit, et il ne se passa longtemps sans qu'elle se trouvât presque en intimité avec le héros du jour.

John Dawis avait peu changé depuis ses malheurs; la misère avait pâli ses joues, une sombre préoccupation se lisait parfois sur son front; mais à part cela, quand il se retrouvait dans le monde, c'était toujours le parfait gentleman d'autrefois, élégant, froid, vif et spirituel à la fois; Olivia aurait cherché longtemps sans trouver une aussi séduisante individualité : elle se sentit attirée par une forte sympathie vers ce jeune homme, et un mois après sa réapparition, le bonheur de John Dawis n'était plus un secret pour personne!

Dire la joie, l'enivrement de John quand il acquit la certitude que son amour était partagé, serait impossible.

Pendant plusieurs jours, on le vit abandonner les tables de jeu, il n'allait plus que là où il était certain de rencontrer Olivia, il ne paraissait heureux, il ne l'était en effet, que lorsque la jeune femme, assise près de lui, le laissait lire avec abandon dans son cœur frémissant d'amour.

Olivia était enivrée au moins autant que pouvait le paraître John Dawis; c'était son premier, son seul amour, jamais encore aucun sentiment ne s'était emparé de son cœur avec cette plénitude souveraine; elle était heureuse d'aimer, heureuse aussi d'être aimée!

Avait-elle vécu jusqu'alors, elle ne s'en souvenait plus; il n'y avait plus pour elle au monde qu'une seule chose, l'amour de John; il n'y avait plus qu'un bonheur possible, réel, vivre près de lui!

Malheureusement le bonheur du jeune homme avait fait bon nombre de jaloux et d'envieux; Olivia avait une suite considérable de prétendants; la plupart ne se virent évincés qu'avec un désespoir poignant, et l'espoir de se venger les consola à peine de leur échec.

Georges et Franck se montrèrent les plus irrités, et ils se promirent de s'employer activement à trouver une vengeance digne d'eux.

Bien des bruits avaient déjà circulé dans la société de Londres sur le compte de John; chacun se demandait par quels moyens surnaturels il avait réédifié si promptement sa fortune; il y avait à peine trois années qu'on l'avait vu traîner dans Londres une existence misérable; en trois années, il n'avait pu faire le voyage des Indes, s'enrichir et revenir.

John avait bien fait répandre que la fortune de son père n'était pas épuisée, qu'il avait voulu éprouver ses amis, en laissant croire qu'il était ruiné, mais peu de personnes crurent à cette fable

On parlait tout bas d'existence mystérieuse, les plus indulgents disaient que sa nouvelle fortune était peu considérable, qu'en quelques mois elle serait épuisée; enfin, Georges et Franck arrivèrent, et donnèrent à penser que John appartenait à une corporation de chartistes, et que l'argent qu'il dissipait avec tant de libéralité folle, il ne le devait qu'à l'aumône.

Bien que ces propos fussent tenus loin d'Olivia, cependant il lui en revint bien quelque chose, elle apprit vaguement que la position de John Dawis était contestée, qu'on le calomniait, qu'enfin une sourde rumeur l'accusait de faits qu'on n'osait pas encore articuler, mais qui étaient de nature à porter atteinte à son honneur.

Olivia frémit!

La jeune femme avait au suprême degré l'orgueil de son sexe, elle trembla d'avoir arrêté ses regards et oublié son amour sur un homme indigne d'un tel honneur.

Sans doute toutes ces accusations étaient vagues; on ne précisait rien, mais elle avait déjà elle-même éprouvé quelques soupçons terribles, un mystère impénétrable entourait son amant, et plus d'une fois mille questions s'arrêtèrent sur ses lèvres, quand elle se trouva seule avec John.

Enfin, cette situation ne pouvait durer longtemps ainsi; de pareils doutes pesaient trop lourdement sur son cœur; elle avait d'ailleurs encore bon espoir; elle pensait qu'il serait facile à John de confondre ses calomniateurs, et elle se promit de lui fournir l'occasion de ce triomphe à la première occasion.

Une nuit donc, Olivia était seule dans son appartement, et elle attendait John Dawis; bien des fois déjà elle avait reculé devant sa résolution, mais ce soir, elle avait réuni tout ce qu'il y avait de courage en elle, et elle était décidée à provoquer, de la part de son amant, une explication franche et catégorique.

Dix heures venaient de sonner, tout bruit avait cessé autour d'elle;

on n'entendait plus à cette heure que ce monotone murmure, ce tressaillement ineffable qui s'élève de toute chose, quand le silence et la nuit prennent possession de terre.

La lune montait à l'horizon ; la brise fraîche et parfumée agitait mollement la cime des arbres, il faisait une soirée charmante, et pleine d'invitations à la rêverie.

Olivia s'accouda et rêva.

Quel mystère pesait donc sur John Dawis, et enveloppait sa vie dans ses sombres plis ; pourquoi n'était-il pas allé de lui-même au-devant de ces indiscrétions ; pourquoi n'avait-il pas essayé de rassurer les terreurs passagères de la jeune veuve? C'était son devoir, cependant, pourquoi ne l'avait-il pas fait?

John Dawis faisait dire partout qu'il avait voulu éprouver ses amis, mais une pareille fable était-elle croyable? Il aurait pu en parler à Olivia, et puisqu'il prenait la peine de répandre de pareils bruits, c'est qu'il y avait donc certains secrets qu'il ne voulait pas faire connaître.

Mais dans sa position vis à vis d'Olivia, une semblable discrétion n'était pas possible ; elle avait le droit de savoir tout ce qui l'intéressait ; toute sa vie dans ses replis les plus cachés...

Olivia resta abîmée dans ses réflexions, et quand elle releva enfin le front, la porte de son salon s'ouvrait, et John Dawis entrait.

Le front d'Olivia s'éclaira aussitôt d'un joyeux reflet, une étincelle jaillit de ses yeux, et elle tendit la main à son amant, mais presqu'aussitôt toute cette joie s'éteignit, elle fronça les sourcils, et un nuage passa sur son front.

John Dawis était soucieux, une certaine amertume plissait sa lèvre, et ses joues étaient plus pâles encore que de coutume.

Olivia lui indiqua un siége de la main, et l'invita à s'asseoir.

— John, lui dit elle alors, vous êtes soucieux ce soir... qu'avez-vous?

— Moi! fit John Dawis, en levant son regard profond sur la jeune veuve.

— Vous êtes soucieux... John, je le vois bien, poursuivit Olivia, et ce n'est pas la première fois que je m'aperçois de ces tristesses passagères... John, j'ai le droit de savoir ce qui vous rend ainsi sombre et soucieux, répondez-moi donc, mon ami, qu'avez-vous ?

John secoua la tête sans répondre, et alla prendre place près de la jeune femme, puis il s'empara de sa main qu'il serra dans les siennes.

— Ce que j'ai, dit-il d'une voix lente, ce que j'ai, Olivia, je n'ai rien... je n'ai rien, et cependant, tenez, je suis bien malheureux, et pour un mot je sens que je me tuerais avec plaisir.

— Vous tuer, s'écria Olivia, en pâlissant, d'où vous viennent de pareilles idées, et qui peut vous les inspirer?

— Il y a quelques mois, Olivia, reprit John Dawis, après quelques secondes de silence, j'ai été sur le point de me tuer, et j'aurais dû le faire, pour m'épargner les tourments que j'éprouve depuis huit jours, mais je vous aimais, je voulais être aimé de vous, j'étais pris d'une ambition, d'un amour insensé, et je serais mort malheureux ; aujourd'hui, au contraire, tout me sourit, la vie a pour moi des enchantements sans pareils ; je suis riche, j'ai la fortune, le luxe, je suis aimé de la seule femme dont j'aie ardemment désiré l'amour!...

Quel autre moment plus heureux choisirais-je pour accomplir mon sinistre projet, je vous le demande?... Demain, peut-être, il sera trop tard, Olivia! demain, peut-être, vous ne m'aimerez plus, demain, vous me mépriserez; demain, j'aurai perdu votre amour et ma fortune, c'est-à-dire les deux choses qui enchantent ma vie en ce moment; dites, suis-je donc fou, quand je parle de suicide, même à vos genoux, et vos mains dans les miennes!

Un long silence succéda à ces paroles qui avaient profondément frappé Olivia.

Demain, peut-être, avait dit John, j'aurai perdu votre amour et ma fortune.

Et ces paroles avaient glacé son cœur... tous ses doutes revinrent en foule, et l'épouvante s'empara de son esprit! Cependant elle ne voulut pas se laisser vaincre sans lutter, et elle tourna ses regards tendres et suppliants vers John.

— Mon ami, lui dit-elle d'une voix émue, je ne vous reconnais plus ce soir, et il faut, en effet, que vous soyez bien malheureux pour que vous m'épouvantiez ainsi à plaisir d'un projet, auquel j'espère que vous ne pensez pas... Voyons, John, revenez à vous, et répondez-moi avec calme; pourquoi doutez-vous donc de mon amour aujourd'hui, quand hier encore, cet amour faisait, disiez-vous, toute votre joie et tout votre bonheur!... Que s'est-il passé en vous, et autour de vous, et pourquoi vous croyez-vous perdu... Ne suis je pas aujourd'hui ce que j'étais il y a quelques jours, et vous ai-je donné le droit de douter de moi?... Non, non, John... chassez ces mauvaises pensées, revenez au calme et à la raison; le fardeau trop lourd pour une personne peut être facilement partagé; oubliez vos chagrins, mon ami, en me les confiant; le voulez-vous?

Le front de John Dawis s'éclaira un moment d'un doux reflet, et il osa lever les yeux sur la jeune femme.

— Ah! vous êtes bonne, lui dit-il avec effusion, et je crois en votre amour... Si j'en avais jamais douté, je serais déjà mort... Mais vous êtes femme, Olivia, c'est-à-dire faible, et c'est précisément de votre courage que je doute!...

— Il faut du courage pour aimer! fit Olivia.

— Peut-être!

— Tenez, dit tout à coup Olivia d'un ton résolu, vous ne me parlez ce soir que par énigmes, et vous augmentez encore toutes mes appréhensions; pour l'amour de moi, John, je vous en prie, ne me laissez pas dans cette incertitude cruelle, je vous aime, vous le

savez, je vous l'ai laissé voir, et je vous l'ai dit; eh bien, ayez assez de confiance en moi pour me dire tout, et croyez bien, mon ami, que votre secret n'aura jamais été mieux placé.

John Dawis hésita un moment, l'aveu était sur ses lèvres, près de s'échapper, mais il s'arrêta à temps; il fit un violent effort sur lui-même, et comme onze heures sonnaient à la pendule du salon, il se leva.

— Vous partez! fit Olivia en tressaillant.

— Je pars!

— Déjà!

— Il le faut.

— Mais quel motif puissant...

— Olivia, cette affaire pour laquelle je vous quitte doit décider du sort de toute ma vie, demain je vous expliquerai tout!

— Demain...

— Je vous le promets...

— Eh bien, soit, dit résolûment Olivia, cette nuit encore d'insomnie, d'incertitude et de doute, mais que demain du moins ce tourment cesse...

John s'empara de la main de la jeune veuve, et la baisa. Puis il salua profondément et partit.

Mais au moment où il sortait du salon, un autre personnage y entrait.

Cet autre personnage, c'était Georges Dudley.

Olivia se leva inquiète à son aspect.

— Vous, mylord, chez moi, à cette heure.

Dudley s'inclina respectueusement, et quand il se releva un sourire railleur plissait ses lèvres.

— Pardonnez-moi cette liberté que j'ai prise, répondit-il d'un ton impertinent, en faveur du motif qui m'a poussé! Je n'ai pas voulu

laisser consommer votre honte et votre ruine, sans tenter du moins de vous arracher au sort que l'on vous prépare.

— Que voulez-vous dire? fit Olivia en sentant un frisson glacé courir sur ses membres.

— Milady ne désire-t-elle pas savoir où se rend de ce pas John Dawis?...

— Vous le savez?...

— Je le sais...

— Mais qui a pu vous faire supposer que je n'en fusse pas instruite?

— L'exclamation qui vient de vous échapper me le prouverait surabondamment, mais j'ai d'autres raisons de le croire.

— Lesquelles?

— C'est que John se garderait bien de vous faire connaître l'endroit où il se rend et les motifs qui l'y attirent.

— C'est donc un secret?

— C'est un mystère.

— Et vous pourriez me mettre au courant?

— Rien n'est plus facile.

— Comment!

— Ma voiture est en bas, en deux secondes nous pouvons y être; John n'est pas loin, nous le rejoindrons facilement.

— Mais où me conduirez-vous?

— Où il ira.

— Et il va?

— Au club des Pauvres!...

— Que dites-vous?

— La vérité.

— C'est impossible.

— Venez, milady, et vous vous en assurerez par vous-même.

— Olivia n'hésita plus, et sans calculer les conséquences que pou-

vait entraîner une pareille démarche, elle jeta une mante sur ses épaules, un voile sur ses cheveux, et suivit Georges Dudley.

Cinq minutes après, la voiture de ce dernier suivait celle de John Dawis...

II.

Le président du club des Pauvres avait fait prévenir John Dawis qu'il désirait l'entretenir d'une affaire très-grave, dont dépendait son bonheur; mais quand ce dernier arriva à l'appartement qu'il occupait au club, on lui annonça que le petit vieillard n'y avait fait qu'une apparition très-courte, et qu'il s'était retiré depuis une heure environ, laissant, pour John, une sorte de manuscrit qu'il le priait d'examiner avec soin, parce qu'ils auraient à en parler le lendemain.

John Dawis, vivement contrarié d'avoir fait cette course inutilement, s'assit auprès de la fenêtre, ouvrit nonchalamment le manuscrit qu'on lui avait remis, et y jeta les yeux.

Sur la première page de ce manuscrit étaient écrits ces mots :

TRIBUNAL SECRET.

Et plus bas :

Celui qui lira ce livre, sans y avoir été autorisé, SERA PUNI DE MORT!

Cette espèce d'épigraphe parut au moins singulière à John Dawis, et il tourna vivement la première page.

Et voici ce qu'il lut :

« L'origine des Tribunaux secrets se perd dans la nuit des temps; il y a eu des Tribunaux secrets en Égypte, en Grèce, à Rome ; il y en a eu en Allemagne! partout! les plus redoutables ont été, sans contredit, les francs-juges, car ils se sont fondés à des époques barbares, et ont trouvé des appuis naturels dans l'ignorance et la barbarie des temps, pendant lesquels ils ont exercé leur cruelle puissance. La plu-

part des historiens modernes font remonter l'origine des francs-juges jusqu'à Charlemagne, mais il n'y a encore aucun document bien précis à cet égard.

« Il est certain que le duc de Saxe était autrefois grand maître des Tribunaux secrets de Westphalie; il garda cette dignité jusqu'au règne de Frédéric Barberousse; mais en l'année 1164, Henri, duc de Saxe et de Bavière, ayant été dépouillé de ses états par l'empereur à cause de son infidélité, l'archevêque de Cologne, Philippe, conquit, par la force des armes, le duché de Westphalie et l'incorpora à l'électorat, ainsi qu'un chapitre de Cologne.

« Le Tribunal secret de Westphalie a porté un grand nombre de noms. Il s'est appelé *Tribunal de Westphalie, Tribunal secret, Tribunal saint, secret et juste, Tribunal vèhmique, Tribunal franc*, parce qu'il était en quelque sorte un tribunal extraordinaire qui s'occupait exclusivement de découvrir et de punir les gens suspects. Il dépendait entièrement de l'empereur, qui lui avait donné le droit de vie et de mort, ou, si l'on veut, le pouvoir d'exercer l'autorité royale et impériale.

« Le Tribunal secret se tenait ordinairement les mardis, attendu que les païens attribuaient au dieu Mars le droit de vie et de mort sur les hommes. C'est de là que le *mardi* s'appelait chez les anciens Allemands le *jour du jugement*.

« Le chef-lieu de ces tribunaux était Dortmund, en Westphalie, ce qui n'empêchait pas qu'il s'en trouvât beaucoup d'autres semblables dans différents endroits de la même province.

« En 1441, il y avait un Tribunal secret à Waltorff; en 1445, un autre à Hœspe; en 1448, on trouve des Tribunaux secrets à Brenmyghausen, Bedelswingen, Vogelsten, Sœst, etc...

« L'empereur Sigismond présidait quelquefois lui-même le Tribunal secret de Dortmund, ou bien il s'y faisait représenter par un commissaire.

« L'électeur de Cologne en était le vice-président.

« Dans le chapitre général que Sigismond tint en personne à Dortmund, l'électeur de Cologne et tous les chefs des Tribunaux secrets y assistèrent.

« La juridiction de ces Tribunaux s'étendait sur l'Allemagne entière, principalement sur les villes libres, qui, dans ces temps-là, n'avaient pas encore le droit de haute justice. Le quatorzième et le quinzième siècles furent l'époque où ils se rendirent le plus redoutables.

« Sans doute les siècles dans lesquels se produisirent ces singulières institutions, contribuèrent, par leur barbarie, à en établir la puissance et la force. Mais elles obtinrent cependant, par la nature de leur organisation, une influence redoutable qu'il ne serait pas impossible de ressaisir aujourd'hui avec les mêmes moyens. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter les yeux sur cette organisation, et de l'examiner en détail.

« Il y avait trois degrés de hiérarchie dans les Tribunaux secrets.

« Le rang le plus élevé était celui des grands maîtres, composé de princes ecclésiastiques ou laïques, de comtes et même de simples gentilshommes. Ils dirigeaient le Tribunal entier.

« Le second rang était occupé par les francs-comtes, choisis par les princes, dans le territoire desquels se trouvait le siége du Tribunal secret. Il ne pouvait y avoir plus d'une personne revêtue de cette dignité dans chaque siége, et il était défendu de remplir une semblable place partout ailleurs que dans son comté.

« Ces francs-comtes jouissaient du droit de vie et de mort, ou, comme on s'exprimait alors, disposaient du corps et de l'honneur. Ils prononçaient les sentences contre ceux qui étaient accusés par les francs-juges, et expédiaient les lettres de citation.

« Leur personne était inviolable.

« Nul n'eût osé les offenser ou les arrêter, sous quelque prétexte

que ce fût. — On trouve à ce sujet la loi suivante dans la *Réformation de Cologne :*

« Tout franc-comte et franc-juge ont le droit d'aller et venir en
« sûreté à pied ou à cheval, quoique désarmés, pour les affaires de
« leur association, suivant l'ancien usage et les lois du Saint-
« Empire. »

« Afin de pouvoir devenir franc-juge, il fallait être né d'un mariage légitime et avoir une réputation sans tache. Il en était de même des francs-comtes. Le code de Dortmund l'exige formellement, et on devait, de plus, avoir été reçu en Westphalie.

« Les francs-juges qu'on appelait *scheffen*, *schœppen*, *freischœffen*, etc., occupaient le troisième rang dans la hiérarchie du Tribunal secret.

« Ils étaient admis par les francs-comtes, qui devaient auparavant en avoir prévenu le grand maître et avoir obtenu son agrément.

« L'empereur pouvait aussi faire des francs-juges, quand il était *illuminé*, comme s'exprime le code de Dortmund, ce qui signifie en d'autres termes, lorsqu'il avait été reçu membre du Tribunal secret, attendu qu'on lui découvrait alors les mystères de l'ordre.

« Les membres du premier rang s'appelaient les *loyaux francs-juges*, les *chevaliers francs-juges avec armes et écu.* Ils étaient nobles, et, dans les commencements, militaires.

« Les francs-juges du second ordre s'appelaient *véritables francs-juges, saints juges du Tribunal secret.* — Ils étaient chargés de faire les citations, de parcourir le pays, afin d'observer les délits les plus fréquents, et de mettre à exécution les sentences des francs-comtes. — Quiconque voulait être admis parmi eux, devait, aussi bien que le franc-comte, être de naissance légitime, d'une conduite sans reproche, et n'avoir jamais été cité par-devant le Tribunal.

« Ils ne doivent pas être non plus, dit le code de Dortmund, des

« esprits récalcitrants, des ménétriers, des banqueroutiers, ou des « joueurs de profession, mais des hommes loyaux et justes. » Il fallait enfin qu'ils aient vu de leurs yeux, et entendu de leurs oreilles, les délits dont ils accusaient un coupable. C'est pourquoi il était défendu à un franc-comte de recevoir un inconnu franc-juge.

« Dès qu'un jugement avait été rendu par le Tribunal secret, il n'était plus permis aux francs-juges de s'informer des raisons qui l'avaient fait rendre. Instruments passifs dans la puissance invisible qui les gouvernait, ils étaient tenus à une obéissance aveugle, et quand même ils auraient cru celui qui avait été condamné le plus innocent des hommes, ils devaient le mettre à mort, si on le leur ordonnait.

« Quant à ceux qu'ils surprenaient en flagrant délit, ils étaient accrochés à l'instant au premier arbre, sans citation ni information préalables. On se contentait de laisser auprès du cadavre un poignard, afin de donner à connaître que le coupable avait été exécuté par ordre du Tribunal secret.

« Lorsqu'un franc-juge se trouvait trop faible pour arrêter et pendre un condamné, il était obligé de le suivre jusqu'à ce qu'il eût rencontré d'autres francs-juges, qu'il sommait alors, sous la peine du ban, de venir à son secours, et qui, sans information, étaient contraints d'obéir, s'ils ne voulaient eux-mêmes s'exposer à être punis.

« Le plus profond mystère enveloppait cette redoutable association.

« Lorsqu'on initiait un profane, on exigeait de lui le serment le plus terrible de ne rien révéler des mystères du Tribunal secret, de n'avertir personne du danger dont il était menacé, de dénoncer père, mère, frère, sœur, ami ou parent sans exception, s'il venait à sa connaissance qu'ils eussent commis quelques délits qui fussent dans le cas d'être portés devant ce tribunal.

« Celui qui en trahissait les secrets, ou avertissait quelqu'un, était pendu sept pieds plus haut qu'un autre malfaiteur.

« Le code de Dortmund prescrit contre les traîtres l'horible supplice que voici :

« On doit les arrêter, leur bander les yeux, lier leurs mains der-
« rière le dos, leur mettre une corde au col, les jeter sur le ventre,
« leur arracher la langue par la nuque, et les pendre sept fois plus
« haut qu'un voleur convaincu. »

« D'un autre côté, le franc-juge qui ne dénonçait pas un délit dont il avait connaissance était également puni de mort. Ils étaient obligés, en vertu de leur serment, de dénoncer les coupables au Tribunal secret et de demander leur punition. Ils jouissaient de grandes prérogatives.

« Pourvu qu'un franc-juge n'eût pas été pris en flagrant délit, et qu'il n'avouât point tout de suite son crime, il n'était permis à personne de le lui reprocher ni de l'arrêter.

« Il existe un exemple de punition terrible infligée à des francs-juges coupables.

« En l'année 1402, l'archevêque de Cologne fit crever les yeux, dans cette ville, à tous les francs-juges du Tribunal secret. Il n'en eccepta qu'un seul, dont il avait tenu le fils sur les fonts de baptême, et auquel il laissa un œil, pour qu'il pût servir de guide à ses confrère et les ramener chez eux.

« Quand un franc-juge deviendra faux-frère, dit le code de Dort-
« mund, il devra être palmondé, c'est-à-dire qu'il faut lui passer au
« col une branche de chêne, lui bander les yeux, le mettre pen-
« dant neuf jours dans un obscur cachot, puis, ce temps écoulé,
« on l'amènera devant le Tribunal, et il y sera étranglé avec sept
« mains, ainsi que de droit, autrement il pourrait se justifier du
« crime. »

« On comprend quelle puissance dut exercer autour d'elle une pareille association. Les empereurs, qui s'en étaient d'abord servis, en prirent bientôt ombrage, et Sigismond fut le premier qui essaya

de réformer les Tribunaux secrets, en mettant des bornes à la trop grande puissance dont ils avaient si souvent abusé.

« Les francs-juges jouissaient d'une telle considération, que les ministres, les magistrats sollicitaient à l'envi leur admission parmi eux. Dans l'affaire de la ville d'Osnabruck, contre Conrad de Laugen, où celui-ci fut condamné, il assista au Tribunal secret, lors du jugement, plus de trois cents francs-juges, dont une partie était de la noblesse immédiate, et l'autre d'*un état honnête*.

« On estime que le nombre des membres de l'association atteignait, dans le quatorzième et le quinzième siècle, à peu près cent mille. Il y avait souvent plus de mille francs-juges présents aux séances du Tribunal secret de Dortmund, qu'on appelait *le Miroir et la Chambre du roi des Romains*.

« Aussi n'était-il pas possible d'échapper à leurs jugements. Il n'y avait pas de crime, pas de coupable qui pussent rester cachés à l'œil pénétrant de ces voyants invisibles.

« Lorsqu'en Bavière, en Autriche en Franconie, en Souabe, quelqu'un refusait de comparaître devant ses juges naturels, on avait aussitôt recours à un des Francs-Tribunaux de Westphalie, où l'on rendait une sentence qui, dès qu'elle était connue de l'ordre des francs-juges, mettait en mouvement cent mille assassins qui avaient juré de n'épargner ni leurs parents, ni leurs meilleurs amis.

« Qui aurait pu résister à une pareille force! Bientôt les empereurs tremblèrent eux-mêmes sur leurs trônes, et ils cherchèrent à l'absorber.

« La première réformation qu'essuyèrent les statuts du Tribunal secret, date de l'année 1439; elle fut exécutée par Didier, électeur de Cologne, d'après les ordres de l'empereur Sigismond. On défend, dans cette réformation, de la manière la plus expresse :

« 1° De mettre au ban ou de condamner une personne sans l'avoir

auparavant citée légalement, entendue et convaincue, ou sans s'être assuré qu'elle ne pouvait pas se purger par serment.

« 2° Il est ordonné de ne recevoir au Tribunal secret que des plaintes de nature à y être portées, et de n'admettre parmi les francs-juges, comme cela se pratiquait anciennement, que des gens bien famés.

« Toutes les réformations qui eurent lieu depuis celle de Cologne, se firent d'après les mêmes principes.

« L'empereur Frédéric III restreignit encore davantage la juridiction du Tribunal secret, lors de la diète qu'il tint à Francfort en l'année 1442, et Maximilien suivit son exemple à la diète de Worms, en 1495. Ce prince fit de plus ajouter, en 1512, par Philippe, archevêque de Cologne, aux nouvelles lois qu'il avait d'éjà promulguées, une défense précise au Tribunal secret d'étendre sa juridiction au delà des bornes qui lui étaient prescrites, et ordonna de suivre toujours, dans le jugement des affaires, les *formes légales*.

« Exiger les formes légales, c'était évidemment tuer l'institution ; elle ne survécut pas longtemps à ces coups successifs, et s'éteignit enfin tout à fait dans le dix-septième siècle.

« D'abord les fréquentes réformations ne firent point changer de conduite aux Tribunaux ; ils s'en embarrassèrent peu ! S'emparant d'une foule d'affaires qui n'étaient point de leur compétence ; ils condamnaient à mort des innocents, sans les avoir entendus ni les avoir cités, tandis qu'ils laissaient échapper de vrais coupables et des scélérats avérés, qui avaient su les corrompre, que souvent même ils s'abstenaient de traduire en justice.

« De là on disait, par dérision, qu'ils commençaient toujours par pendre les accusés, sauf à examiner ensuite s'ils étaient innocents ou coupables.

« Ces abus naissaient de la facilité avec laquelle on recevait les francs-juges, sans s'assurer de leur énergie, de leur vertu, de leur

noblesse, de leur courage! Ces Tribunaux avaient fini par se déconsidérer, en raison de la pauvreté et de l'infamie de ceux qui y siégeaient.

« Un pareil état de choses ne pouvait durer longtemps, et les États de l'empire eux-mêmes se plaignirent à la fin des vexations du Tribunal secret, et obtinrent des empereurs le droit, soit d'avoir des Tribunaux secrets dans leur propre pays, soit d'être exemptés de leur juridiction.

« La noblesse obtint peu après le même privilége.

« On ne s'en tint pas là; en l'année 1461, plusieurs princes, nobles et villes formèrent contre les membres du Tribunal secret une confédération, en vertu de laquelle ils résolurent de les punir de mort! Deux années plus tard, un grand nombre de princes et de villes conclurent un traité semblable, auquel l'empereur Frédéric III accéda, attendu que les Tribunaux secrets étaient devenus si redoutables, qu'ils ne permettaient plus à personne d'appeler de leurs sentences à l'empereur.

« Il y eut des villes libres et impériales qui allèrent encore plus loin; elles ajoutèrent au serment de la bourgeoisie la clause formelle de ne pas se présenter devant les Tribunaux secrets, et de s'en tenir uniquement aux décisions de leurs juges naturels.

« Les archidiacres qui, en qualité de commissaires épiscopaux, avaient un bien meilleur et plus prochain appui dans leurs prélats que les francs-juges dans leurs chefs, leur portèrent le dernier coup. — Ils attirèrent à eux cette partie de la juridiction des francs-juges qui consistait à protéger les églises et cimetières impériaux, de même que les affaires relatives à la magie et à la sorcellerie.

« C'était une sorte de croisade contre l'esprit envahisseur de ces redoutables juges, et ces derniers succombèrent enfin sous tant d'efforts réunis. Toutefois, s'ils ont disparu, comme membres d'une institution formidable, leur esprit subsiste toujours, et quand on con-

sidère ce qu'ils ont pu exécuter dans des temps meilleurs, et ce qu'il a fallu de luttes, de courage pour les abattre, on s'épouvante à l'idée de la force de pareilles associations.

« Aujourd'hui les temps sont changés, sans doute, les mœurs modernes n'admettraient plus des institutions pareilles à celle des francs juges, et, cependant, quelles grandes choses ne pourrait-on pas exécuter avec une semblable force entre les mains!

« Que celui qui a lu ces lignes sonde son courage, et consulte son cœur... Le Tribunal secret existe encore; il est éteint, mais on peut rallumer l'incendie... que le ciel l'illumine; et si tu as la foi, réponds!... »

John Dawis lut et relut ce document, mais il en chercha vainement le sens; la nuit était déjà fort avancée quand il l'acheva, et il se demandait ce que prétendait le président du club des Pauvres, en lui soumettant ce manuscrit. Que voulaient dire ces insinuations qui le terminaient : quelle signification cachée renfermaient ces paroles mystérieuses? John s'y perdait.

Comme il allait se lever pour se retirer, une porte secrète s'ouvrit dans la chambre, et il vit entrer le petit vieillard.

John eut une espèce de tressaillement.

Le petit vieillard s'était pour ainsi dire transfiguré; ce n'était plus le même, il semblait avoir grandi depuis la veille, ses yeux étaient plus vifs, ses joues plus pâles.

Il marcha droit à John, et le salua d'un air distrait.

— Eh bien, lui dit-il d'une voix brève et sèche, avez-vous lu?

— Je viens de l'achever, répondit John, en montrant le manuscrit qu'il tenait encore à la main.

— Et quelle réponse êtes-vous disposé à faire?

— Je ne sais...

— Vous n'avez donc pas compris?

— Je ne sais si je dois en croire mon impression.

— Quelle est-elle?

— Elle est fâcheuse.

— Et pourquoi cela?

— Parce que celui qui tenterait aujourd'hui de rétablir un pareil tribunal, me semblerait encore plus criminel qu'insensé!

— Etes-vous bien sûr de ce que vous dites?

— Parfaitement.

— Cependant, songez, mon jeune ami, que vous n'avez d'existence qu'à la condition d'obéir, et que le jour où vous vous retirerez de l'association, vous serez un homme perdu.

— Cette institution existe donc?

— Depuis dix années...

— Et ces mendiants?

— Sont les membres du Tribunal secret.

— C'est impossible!

— Cela est... seulement, ces hommes ignorent tous à quelle association ils appartiennent, à quelle œuvre ils coopèrent; vous êtes le premier que j'ai jugé digne d'être initié à nos mystères.

John Dawis laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et il réfléchit.

Les dernières paroles du vieillard venaient d'ouvrir un abîme sous ses pieds, et il s'effrayait de se voir si près d'y tomber.

Il regarda le vieillard, celui-ci souriait amèrement.

— Eh bien, lui dit-il, quelle est votre seconde impression?

Et comme John Dawis ne répondait pas.

— John, ajouta-t-il, mais cette fois avec un accent sérieux et grave, John, n'oubliez pas que votre fortune, votre position, votre avenir, tout est entre nos mains; et rappelez-vous quelle punition terrible est réservée au traître!...

John haussa les épaules.

— Vous n'auriez pas la puissance de me punir.

— Essayez !... répondit le petit vieillard.

Et sans attendre la réponse de son interlocuteur, il se retira lentement par la porte par laquelle il était venu, et disparut.

Un moment après, John s'éloignait du club des Pauvres !

CHAPITRE IV.

Suite du Tribunal secret. — Perplexité de John Dawis. — Aveux. — Une dernière partie. — Le président du club des Pauvres — Pensées de suicide. — Visite au cottage de Nelly. — Retour à la vie. — John fait une fin.

Quelques jours s'étaient écoulés sans que John Dawis se fût présenté dans les salons d'Olivia. Une profonde hésitation était dans son cœur, et quoiqu'il n'attachât pas une grande importance aux paroles menaçantes du président du *club des Pauvres,* cependant il ne pouvait surmonter cette terreur superstitieuse qui s'était emparée de lui, depuis la lecture du manuscrit qu'il lui avait laissé.

John ne pouvait pas ignorer qu'il était entre les mains de l'association à laquelle il appartenait; il avait prêté serment, par un écrit

en forme, il avait aliéné complétement sa liberté, et il ne lui était plus possible, à moins d'être préalablement relevé de son serment, de rompre avec l'association.

Et quand même il aurait pris cette résolution suprême, que pouvait-il devenir? C'est grâce à l'or qu'il puisait à pleines mains dans les coffres de l'association, qu'il avait pu jouer jusqu'alors le rôle de Nabab; ses voitures, ses valets, ses hôtels, tout cela pouvait lui être enlevé sur un mot, sur un signe du vieillard.

John avait longtemps hésité... Quel était le sens mystérieux des paroles qui lui avaient été dites? Qu'y avait-il de réel dans ce Tribunal secret, dont on lui avait révélé l'existence? Après tout, peut-être n'était-ce que l'œuvre d'un cerveau malade, et ce vieillard ne pouvait pas avoir l'idée de réédifier une institution impossible, et qui n'avait pu vivre et exister que grâce à l'ignorance et à la barbarie des siècles.

Malheureusement pour John, le vieillard revint encore à la charge, il lui expliqua qu'il ne s'agissait pas d'un vain jeu de son imagination; que le Tribunal secret, parmi les membres duquel on voulait l'admettre, existait bien réellement, et que chaque année il témoignait de son existence par un certain nombre de crimes ténébreux, de disparitions mystérieuses qui restaient inexplicables pour tout le monde.

Alors John avait eu sérieusement peur : il ne voulait pas s'associer à une pareille bande de criminels, et cependant il était lié à eux; il eût voulu les dénoncer à la justice régulière, mais il ne connaissait que le fait même de leur existence.

Il frémit.

Et puis, comment renoncer à ce luxe dont il était entouré, à cette vie facile et pleine d'enchantements! Comment surtout rompre avec Olivia!

Olivia qu'il aimait comme un beau jour de sa jeunesse, avec enthousiasme, avec passion, Olivia avait été bonne pour lui; elle ne

lui avait pas demandé d'où il venait, pourquoi il avait disparu, de quelle contrée il rapportait ces richesses dont il se montrait si prodigue!...

Elle l'avait vu et l'avait aimé!

John avait été profondément touché... Son seul bonheur, son unique espoir reposait dans cette femme, et mieux valait mourir que d'être exposé à rougir devant elle!

John était plein d'incertitudes, et il ne savait à quel parti s'arrêter.

Enfin il prit une suprême résolution... Olivia l'aimait... Ce n'était point son rang, sa fortune, sa position qui l'avaient séduite; John se dit qu'il serait mal à lui de la tromper plus longtemps, et que d'ailleurs, au risque de tout perdre, il valait mieux lui tout avouer! Si Olivia lui retirait, après cet aveu, cet amour qui seul avait pu le retenir au monde, il était bien décidé d'avance à en finir avec la vie.

Ce n'était pas la première fois que l'idée du suicide se présentait à lui, et elle n'avait rien d'effrayant pour son esprit.

C'était le soir, John fit mettre les chevaux à sa voiture, et se fit conduire chez Olivia.

De son côté, la jeune veuve avait eu le temps de réfléchir depuis quelques jours, et elle n'avait pas manqué de sujets de réflexion. D'ailleurs Georges Dudley ne l'avait pas quittée, et il l'avait amenée avec adresse à ce point où la jeune femme ne savait plus que faire ni que penser. Elle comprenait le ridicule immense qui allait peser sur elle, si jamais on venait à découvrir la source de la richesse de John Dawis, et l'amour qu'avait inspiré à la jeune veuve un membre de l'association des Pauvres de Londres.

Le soir où John prit la résolution suprême de venir tout avouer à Olivia, cette dernière était donc assise auprès de sa fenêtre, le front reposé sur sa main, le cœur ému, l'esprit plein d'irrésolutions.

La nuit était venue; la lune montait lentement à l'horizon, une

sorte de murmure harmonieux montait des arbres du parc, et Olivia sentait mille émotions descendre dans son cœur troublé.

A quelques pas d'elle, les salons étaient encombrés par une foule rieuse et insouciante; on allait et l'on venait de tous côtés, les joueurs étaient attablés autour des tables où roulaient les guinées, les gentleman et les jeunes ladies s'oubliaient dans les enchantements du bal.

Olivia frissonna...

Elle venait de voir une voiture passer rapidement dans les allées pleines d'ombre du parc, et son regard n'avait pu se tromper. Cette voiture était bien celle de John Dawis.

Ce dernier monta rapidement les degrés du perron, traversa comme un trait les salons où la foule se pressait pleine de murmures et de parfums, et arriva, en dernier lieu, dans l'appartement retiré où se tenait Olivia.

Dès qu'il l'aperçut, il courut à elle et lui tendit la main.

— Olivia, lui dit-il d'une voix émue, il y a quelques jours que je ne vous ai vue, et j'avais hâte de venir près de vous... Il s'est passé des choses bien graves depuis quelque temps, Olivia, et je tenais singulièrement à vous en faire part.

— Je me suis étonnée de votre absence, John, répondit la jeune veuve, mais comme j'ai eu tous les jours de vos nouvelles, je ne me suis pas inquiétée...

— Et quel est donc le gentleman de mes amis qui s'est chargé si charitablement du soin de vous instruire?...

— Georges Dudley.

— Vous le connaissez?

— Depuis quelques jours, beaucoup.

— Et il vous a parlé de moi?

— Ah! il paraît être bien au courant de tout ce qui vous intéresse...

— Comment!

— Sans doute, car il m'a initiée à tous les détails intimes de votre existence... et...

— Achevez!

— Il m'a dit, à ce propos, des choses si étranges, que j'avais hâte, moi aussi, de vous voir pour vous questionner.

John était venu avec la ferme résolution de tout avouer à la jeune veuve; mais quand il vit qu'on l'avait devancé près d'elle, que le moindre aveu de sa part allait le perdre sans retour dans l'esprit d'Olivia, il comprit qu'il était de son intérêt de dissimuler encore, et secouant avec énergie les préoccupations qui l'absorbaient, il fixa Olivia avec une assurance qui déconcerta un peu cette dernière.

— Voyons, lui dit-il, voyons, Olivia; Georges Dudley a été un de mes plus intimes amis; il est devenu naturellement mon ennemi le plus acharné. Je serais curieux de savoir au moyen de quelles calomnies il a essayé de me perdre dans votre esprit, et ce que vous pensez vous-même des récits qu'il vous a faits.

Olivia regarda John avec étonnement; elle ne s'attendait pas à une pareille réponse, et elle prit volontiers cette audace pour de la sincérité.

— C'est bien difficile à dire, répondit-elle en souriant; Georges Dudley a avancé bien des choses auxquelles je me suis peu arrêtée... Cependant...

— Cependant?

— Un soir, il a su me faire partager ses convictions étranges, et il m'a entraînée à une démarche que je regrette aujourd'hui d'avoir faite.

— Est-ce possible! Et quelle est cette démarche?

— Ah! vous allez me trouver bien imprudente, n'est-ce pas, John? poursuivit Olivia; mais Georges Dudley paraissait être si

sincère, si certain de ce qu'il avançait, que je n'ai pu résister, et que je l'ai suivi.

— Et qu'avez-vous fait, Olivia?

— Nous vous avons suivi.

— A Dieu ne plaise que je vous blâme d'une pareille imprudence, Olivia! s'écria John Dawis du ton le plus naturel; elle me prouve trop l'intérêt que vous me portez pour m'en plaindre, et d'ailleurs elle sert trop mes véritables intérêts... Mais poursuivez, Olivia... Vous m'avez suivi, dites-vous, eh bien! ne restez pas à moitié chemin, et que la confession soit complète... Où suis-je allé, ce soir-là?

— Je ne sais si je dois vous le dire.

— Et pourquoi pas?

— C'est une folie.

— Qu'importe!

— J'en suis tout à fait guérie.

— Que l'aveu soit complet! c'est le seul service que je vous demande.

— Eh bien! ce soir-là, John, je vous ai vu entrer...

— Au club des Pauvres?

— Précisément!

— Je m'en doutais...

— Pardonnez-moi! fit Olivia avec une grâce charmante.

— Et, sans doute, Georges Dudley vous a appris que j'étais un des membres les plus actifs de ce club? que ma fortune venait de là, que je n'en avais pas d'autre? qu'enfin, pendant les heures que je passais loin de vous, on m'a vu souvent tendant la main, et demandant l'aumône dans les rues de Londres?

— Vous m'avez permis de tout vous dire?

— Sans doute!

— Je vous avouerai que Georges Dudley m'a, en effet, entre-

tenue, pendant votre absence, de toutes ces folies, et j'ajouterai même...

— Que vous l'avez cru?

— Oui, John.

John sourit amèrement, et prit la main d'Olivia.

— Eh bien! Olivia, dit-il d'une voix ferme et presque solennelle, Georges Dudley ne vous a pas trompée.

— Que dites-vous?

— La vérité.

— Vous feriez partie du club des Pauvres?

— Sans doute!

— Mais c'est impossible!

— Et pourquoi donc, je vous prie?... Je fais partie du club des Pauvres, comme Georges Dudley lui-même. Que voulez-vous! Olivia; je me suis laissé entraîner un beau jour par la curiosité; moi qui avais étonné Londres de mon faste et de mes folles prodigalités, il m'a paru étrange de descendre d'un seul bond au dernier degré de l'échelle sociale, et je me suis fait recevoir dans les rangs de cette population en guenilles. Si vous saviez, Olivia, quelle singulière comédie il se joue tous les soirs parmi les membres de cette étrange association!... vous y croiriez à peine! Ce spectacle m'a guéri du spleen, et aujourd'hui même, quand l'ennui ou le désespoir s'empare de moi, c'est là encore que je vais me distraire et me consoler.

Pendant que John parlait, Olivia était devenue pensive; elle avait laissé tomber sa tête sur ses mains, et elle rêvait. Mille combats se livraient dans son cœur, entre son orgueil et son amour. Il lui semblait impossible que John mentît, et cependant elle avait mille peines à le croire. Enfin elle releva le front, et attacha sur lui ses beaux yeux.

— John, lui dit-elle d'une voix émue, ce que vous me dites me

paraît bien singulier; mais puisque vous le dites, il faut que ce soit vrai... Mais, malgré moi et quoi que je fasse, je me sens froissée dans mon orgueil, et je veux vous adresser une prière.

— Parlez! fit John avec empressement.

— Eh bien! c'est un enfantillage, et vous allez rire; mais je désirerais que vous ne fissiez plus partie de cette association.

— N'est-ce que cela? dit John.

— Je vous en prie!

— Vos désirs ont été devancés, Olivia, car dès ce soir-même j'ai rompu avec le club des Pauvres.

— Vous me l'assurez?

— Je vous le jure.

— Merci, John, merci; me voilà toute rassurée; et, tenez, pour vous donner une preuve non équivoque de ma satisfaction...

— Que dites-vous?

— Ce mariage que je reculais toujours par caprice, par crainte, par coquetterie peut-être...

— Eh bien?

— Eh bien, dès ce soir, je veux en fixer l'époque.

— Olivia, vous voulez me rendre fou!...

Olivia sourit sans répondre, abandonna sa main à John, qui la couvrit de baisers, et s'éloigna.

John resta un moment immobile et indécis; puis, passant rapidement sa main sur son front pâle, il gagna lentement le salon où se tenaient les joueurs.

John Dawis n'avait aucune intention bien arrêtée en se rendant dans cette pièce; mais quand il y fut arrivé, qu'il vit ces hommes attablés autour du tapis vert, suivant d'un regard inquiet et avide les cartes qui s'abattaient sur la table, un nuage passa sur ses yeux et ses mains se crispèrent.

— Il eut un frisson.

Le jeu!

Ç'avait été sa première passion; elle s'allumait de nouveau dans son cœur avec une ardeur souveraine; une sueur froide passa sur son front, il eut comme des éblouissements, et ce fut, comme poussé par une volonté plus forte que la sienne, qu'il alla prendre place à la table.

Son arrivée fit sensation!

Il y avait longtemps qu'on ne l'avait vu se mêler aux joueurs, tout le monde le regarda avec étonnement, et l'on fit cercle autour de la table.

On jouait un jeu d'enfer chez Olivia; il s'y ruinait tous les jours des lords de la plus haute aristocratie; John ne l'ignorait pas, et il jeta sur la table tout ce que ses poches contenaient d'or et de bank-notes.

Puis il prit les cartes et commença.

Tout cela s'était fait avec une certaine solennité; John était tout entier à son jeu, il ne prenait qu'une attention médiocre à ce qui se passait autour de lui, le silence le plus profond régnait d'ailleurs de tous côtés; chacun attendait avec anxiété le resultat du jeu!

Dès les premières cartes que John abattit sur la table, un sourire parcourut l'assemblée; il avait perdu!... Il avait joué une somme considérable, une fortune; il ne lui restait plus devant lui que la moitié de son or et de ses bank-notes, il recommença.

L'attention devenait plus vive à chaque coup; on s'attendait d'ailleurs à voir John perdre l'argent qui lui restait; et puis, il y avait dans l'air quelque chose d'extraordinaire; malgré soi, chacun semblait prévoir un événement extraordinaire!

Au second coup, John gagna...

Puis, à partir de ce moment, la fortune ne l'abandonna plus; les guinées, les bank-notes s'amassaient devant lui, comme sous la baguette d'un magicien, et bien qu'une heure à peine s'était écoulée,

que ses partners ruinés avaient abandonné la partie, et qu'il possédait sous sa main un véritable trésor, un million, peut-être!

John n'avait pas bougé, cependant; seulement ses joues avaient un peu pâli, son regard était fixe, sa main s'éloignait avec un frémissement fiévreux de cette montagne d'or et de bank-notes qu'il n'osait regarder.

Enfin, cette première fièvre finit cependant par se calmer, il se leva de table, chercha de l'œil son domestique, mais quand il dirigea son regard vers la porte, il jeta un cri mal étouffé, et devint affreusement pâle.

Sur le seuil de la porte, le petit vieillard se tenait debout, assisté de deux mendiants du club des Pauvres.

Au cri poussé par John, tous les yeux s'étaient tournés vers la porte, et un murmure étrange s'éleva de toutes parts à cette vue.

On voulut se précipiter vers le vieillard, et le chasser du palais d'Olivia avec ses deux acolytes, mais le président du club des Pauvres était accompagné d'un constable, et il ne se laissa nullement intimider par l'indignation qui s'était manifestée à son aspect, et marcha droit à John Dawis.

— John, lui dit il, je suis chargé par l'association des mendiants de Londres, de régler ses comptes avec vous : d'énormes avances vous ont été faites depuis peu, et M. le constable, que voici, a bien voulu m'assister dans cette mission.

— Mais je ne vous connais pas, balbutia John.

— Comment, maître John, voilà une bien mauvaise parole; depuis plusieurs années déjà l'association vous entretient de ses deniers, et vous voudriez aujourd'hui la renier, cela n'est pas bien d'un gentleman : or ça, mon ami, nous avons dressé l'état des dépenses par vous faites depuis six mois, et ces dépenses ne s'élèvent pas à moins de cinquante mille livres sterling!

Et comme John, atterré, honteux, confondu, ne répondait pas, le vieillard ajouta :

— Je dois vous dire, maître John, que nos dispositions sont prises, et que si vous n'étiez pas en mesure de nous rembourser nos avances, ce serait bien à regret que je me verrais forcé de sévir contre vous.

Pour toute réponse, John indiqua du geste l'énorme quantité d'or et de bank-notes qui couvraient la table qu'il venait de quitter, puis, sans daigner même ajouter un mot, il s'éloigna. rapidement et disparut...

II.

Ce qui venait de se passer avait bouleversé John Dawis; dans le premier moment, il n'avait pas bien compris ce ce qui passait, ni mesuré la profondeur de l'abime qui venait de s'ouvrir sous ses pieds, mais quand la fraîcheur de l'air eut rafraîchi son sang, qu'il se retrouva seul dans les rues désertes de Londres, et qu'il put réfléchir avec calme à l'événement qui venait de s'accomplir, tout son cœur se déchira, il se laissa tomber sur le sol, prit sa tête dans ses mains et pleura comme un enfant!

Il était perdu! tout était fini entre lui et Olivia! il lui fallait renoncer à son amour, et à cette vie facile et luxueuse qu'il menait depuis quelque temps. Il lui fallait recommencer cette vie de lutte et de misère auprès de laquelle la mort eût été mille fois préférable.

Mourir!

Il ne lui restait plus que cette ressource; la vie qui allait lui être faite était trop lourde à porter, mieux valait se réfugier dans la tombe.

John se releva avec courage et gagna la Tamise.

Tout en marchant, cependant, il remontait péniblement la pente

du passé, et tous les objets qui l'avaient plus ou moins ému naguère, se représentaient souriants et calmes à son regard effaré.

Son père d'abord, pauvre vieillard, dont il avait fait le malheur... ses premiers amis qui l'avaient abandonné plus tard... puis Nelly!

Nelly!

Il s'arrêta longtemps à ce souvenir.

Nelly l'avait aimé; il s'était intéressé à cette jeune fille; il n'était entré dans l'association des pauvres de Londres que pour lui être utile... Il avait veillé longtemps sur elle, mais quelques mois s'étaient passés déjà sans qu'il eût songé à s'informer de Nelly!

Un vif désir le prit alors... avant de mourir, il voulut savoir ce qu'elle était devenue; si elle était heureuse, si elle avait profité du fruit de ses épargnes, si elle était désormais à l'abri du besoin.

John revint sur ses pas, et se dirigea vers la demeure où il avait connu Nelly. Malgré lui, son cœur battait... cependant il ne l'aimait pas... Quand il arriva à l'étage où devait habiter la jeune fille, il apprit qu'elle avait quitté Londres depuis plusieurs mois, qu'elle se trouvait présentement à quelques lieues de la capitale, dans un cottage sur le bord de la mer.

John avait trop fait déjà pour rester en chemin; il se fit indiquer avec exactitude la nouvelle demeure de la jeune fille, et le lendemain matin, il s'éloignait de Londres, jurant bien de n'y jamais rentrer. — Après avoir vu Nelly, s'être assuré de son bonheur, il avait résolu de se tuer.

Le soleil s'était levé radieux à l'horizon ce jour-là; John marchait enivré par les âpres parfums que la brise du matin lui apportait; il se sentait tout régénéré et respirait plus à l'aise, maintenant que l'atmosphère étouffante de Londres ne pesait plus sur son cœur.

Après quelques heures de marche, il vit poindre à l'horizon cette longue suite d'habitations gracieuses, que l'on a appelées *cottages,*

et qui se penchent coquettement sur le bord de la mer, comme pour s'y mirer.

D'après les indications qu'on lui avait données, John n'eut pas de peine à reconnaître celle où devaient habiter Nelly et sa mère.

Elle était charmante; à moitié cachée derrière les arbres qui lui servaient d'avenue, on ne distinguait de loin que son toit bleu et ses petites tourelles arrondies. A mesure qu'il approchait, cependant, les formes se dessinaient plus précises, et il put la voir bientôt dans tout l'éclat de sa simplicité de bon goût.

La petite maison n'avait qu'un étage; elle était précédée d'un jardin, où les fleurs disputaient le terrain aux arbres; une pelouse verte, entretenue avec soin, avait été ménagée devant le perron qui menait au rez-de-chaussée.

John resta longtemps immobile et attendri, contemplant avec une sorte de ravissement religieux cette demeure de paix et d'innocence.

Puis il poussa la grille, et avança vers la maison.

Mais il avait été vu ; un cri était parti de la pelouse, cri d'étonnement et de joie, et Nelly, rouge, émue, enivrée, accourait vers lui, la joie sur le front et le sourire sur les lèvres.

— Vous! vous! monsieur Dawis, dit-elle, en lui baisant les mains, vous, ici; ah! Dieu est bon; mais je n'espérais pas qu'il dût m'envoyer cette joie si vite.

John la regarda avec bonheur : Nelly était belle et simple, il pressa doucement ses mains dans les siennes et sourit.

— Puisque vous avez jugé à propos de quitter Londres, répondit-il d'une voix où perçait un peu de tristesse, j'ai bien été obligé de venir vous chercher jusqu'ici !

— Vous avez donc pensé à nous?

— J'ai voulu voir si vous étiez heureuse.

— Oh ! vous serez satisfait, alors, répondit Nelly, car depuis six mois Dieu a béni notre demeure...

— Il y a donc longtemps que vous êtes ici?

— Six mois à peu près.

— Et pourquoi avez-vous quitté Londres?

— Nous avions acheté ce cottage avec l'argent que vous nous avez envoyé.

— Comment...

— Oh ! j'ai tout appris, monsieur Dawis, et votre dévouement et votre générosité... Ce cottage est à vous, nous vous le devons, et il ne se passe pas un jour que je prie Dieu de vous bénir.

— Mais cela ne me dit pas pourquoi...

— Ah ! je n'avais plus rien à faire à Londres.

— Comment...

— J'avais appris que vous deviez vous marier...

— Pauvre Nelly !

— Et sans doute même qu'aujourd'hui...

— Aujourd'hui, Nelly, je suis moins marié que jamais; il s'est passé des choses bien graves dans mon existence, depuis quelques jours; et moi aussi je quitte Londres.

— Dites-vous vrai? Mais venez, monsieur Dawis, venez, vous avez fait un long voyage, vous avez besoin de vous reposer, et...

— Non, merci, Nelly, dit John, maintenant que je vous ai vue, je m'estime heureux... Je vais partir.

— Déjà !

— Il le faut.

— Oh ! non, monsieur Dawis, pas sitôt; permettez-moi au moins de vous recevoir un jour, une heure, quelques minutes; que vous dirai-je, je serai plus heureuse quand je saurai que vous aurez emporté d'ici la conviction que je le suis.

Et entraînant John, Nelly lui montra en détail tout le cottage : et quand cette promenade fut achevée, et qu'ils se retrouvèrent tous les

deux près d'une table, où venait d'être servi un repas frugal, John prit la main de Nelly :

Nelly, lui dit-il, je vous remercie de m'avoir retenu ; le spectacle de ce bonheur dont vous jouissez m'a fait du bien ; je suis plus calme moi-même, et il me semble maintenant que je pourrais être heureux encore.

— Et pourquoi ne le seriez-vous pas? fit la jeune fille.

— J'ai cherché le bonheur partout, sans le trouver nulle part... J'y renonce... et cependant...

— Cependant !

— Non ! c'est une folie, je ne veux plus y penser... Tenez, parlons d'autre chose, de vous, Nelly, de vous surtout... Savez-vous qu'en voyant tout cela, il m'est venu une idée !

— Laquelle ? monsieur Dawis.

— C'est qu'il vous manque quelque chose ici.

— Et quoi donc...

— Un mari !

— Un mari ! à moi ?

— Sans doute !

— Oh ! je ne me marierai jamais.

— Vous avez dix-huit ans à peine, et vous parlez ainsi.

— Oui, monsieur Dawis, je vivrai ici, sans désirer autre chose, et je ne demanderai à Dieu que de pouvoir y finir mes jours, en vous bénissant pour toutes vos bontés...

Les deux jeunes gens causèrent ainsi longtemps encore... et la nuit vint, et John ne partit pas. — Plusieurs jours se passèrent de la sorte, et M. Dawis ne songeait déjà plus à se tuer. — Une nouvelle vie semblait avoir commencé pour lui, et un mois ne s'était pas écoulé qu'il épousait la jolie Nelly.

Et cependant Nelly avait promis de ne se marier jamais !...

LES PIQUEURS.

CHAPITRE PREMIER.

Le vieux Lebras; son fils Laurent et sa fille Soisik. — Un drame sur les côtes de Bretagne. — Enlèvement de Soisik. — Yvonic, le petit tailleur de Plougasnou. — Laurent à Paris. — Attaque nocturne. — Laurent est recueilli par une jeune femme.

En l'année 1821, il y avait à Plougasnou, petit bourg pittoresque de la Basse-Bretagne, un bon et noble vieillard du nom de Lebras, lequel vivait paisiblement les derniers jours que Dieu lui accordait, partageant les plus tendres sentiments de son cœur entre sa fille Soisik et son fils Laurent.

Soisik n'avait encore que quinze ans, mais l'air vif et pénétrant de la campagne l'avait développée de bonne heure, et c'était déjà à cette époque une des plus belles filles qu'il y eût sur la côte. Elle était

grande et forte comme une plante sauvage, et la peau de son visage et de ses épaules avait cette couleur brune et veloutée que revêtent les fruits à l'approche de l'automne. Les cheveux de Soisik étaient blonds comme les épis au temps de la moisson, et son regard avait ce reflet mélancolique et vague de la lune, pendant les nuits d'été.

Les jolis gwerz que les poëtes bretons faisaient à cette époque sur la fille du vieux Lebras!

Les jeunes hommes des pays voisins s'étaient de bonne heure empressés autour d'elle; bien des fils de famille, qui possédaient de bonnes terres dans les environs; bien des riches fermiers du bourg l'avaient fait demander en mariage, mais le vieux Lebras les repoussait toujours obstinément, et il gardait sa fille auprès de lui, comme un avare eût gardé son trésor!

C'est que la pauvre Soisik était venue au monde avec une de ces infirmités auxquelles le monde ne pardonne pas aisément, et qu'elle ne pouvait être saintement et dignement aimée que par son père ou son frère!

Soisik était muette et sourde!

Pendant longtemps elle avait vécu auprès des deux seuls êtres qu'elle connût et qu'elle aimât, sans chercher à soulever le voile qui obscurcissait fatalement son intelligence; elle ne demandait au ciel, dans la pureté de son cœur et dans la chasteté de son âme, qu'à mourir là où Dieu l'avait fait naître!

Mais depuis que ses quinze années étaient révolues, on eût dit que son intelligence s'était subitement éveillée, et qu'au delà de l'horizon borné que son regard embrassait naguère, elle avait entrevu tout à coup les riantes échappées d'un monde nouveau!

Soisik aimait à aller se promener, quelquefois appuyée sur le bras de son père, souvent seule, sur les rochers escarpés qui bordent la mer; le magnifique spectacle qui s'offrait alors à son regard, cette majestueuse splendeur des vagues qui venaient se briser sous ses pieds

avec un mugissement qu'elle écoutait sans l'entendre, ces bateaux aux voiles triangulaires, qu'elle voyait s'enfuir au loin et disparaître dans les plis tourmentés des flots verts, toute cette animation, cette vie sauvage, ce mouvement éternel parlait à son âme émue, et bien souvent elle rentrait à la ferme plus pâle qu'elle n'en était partie, et rapportant, au lieu de cette joie sereine avec laquelle elle accueillait naguère le baiser de son père, une sorte d'inquiétude qui imprimait à sa pensée un mouvement de mélancolie douce et triste!

Que se passait-il chez la pauvre Soisik, quel sentiment ignoré jusqu'alors pesait maintenant sur son cœur, pourquoi n'avait-elle plus sur le front ce sublime et divin diadême de sérénité qui était sa plus belle parure?

Soisik aurait été fort embarrassée de l'expliquer, et le vieux Lebras n'avait pas même songé à chercher la cause du changement qui s'était opéré dans sa fille.

Un jour, cependant, Laurent qui était jeune et qui avait cherché, lui, la source de cette mélancolie, Laurent avait pris son père à part et l'avait interrogé devant Soisik elle-même.

La pauvre enfant ne pouvait les entendre...

— Mon père, avait dit Laurent, d'un ton grave et en regardant sa sœur, n'avez-vous pas remarqué que Soisik change étrangement depuis quelques jours?

— Si fait! je l'ai remarqué, répondit le vieux Lebras.

— Soisik est plus pâle que d'habitude.

— Je m'en suis aperçu.

— Son sourire est triste.

— Et ses yeux sans gaieté, ajouta le père.

— Ne savez-vous donc point, reprit Laurent, à quelle cause il faut attribuer cette transformation qui m'épouvante?

Le vieillard poussa un profond soupir, remua lentement la tête et levant son doigt vers le ciel, par un geste de religieuse résignation:

— Dieu seul, répondit-il, sait ce qui se passe dans l'esprit des sourds-muets.

— Sa volonté soit donc faite! ajouta Laurent d'une voix solennelle.

A partir de ce jour, on laissa Soisik aller à la grève avec la même liberté qu'auparavant, et le père et le fils n'échangèrent pas une seule parole à ce sujet.

D'ailleurs, Laurent eut vers cette époque des préoccupations d'un autre genre, qui vinrent le distraire de la surveillance qu'il exerçait sur sa sœur.

Laurent était un homme dont il nous serait bien difficile de définir le caractère. Lui-même se serait trouvé fort embarrassé de dire d'une façon précise ce qu'il désirait, et vers quelle pente il se fût volontiers laissé entraîner. Il allait, sans savoir vers quel but mystérieux il marchait, et jamais il ne s'était demandé quel avenir le ciel lui gardait.

Quand la moisson était finie au bourg, et que son père ou ses voisins de village n'avaient plus besoin de ses soins ou de ses services, il partait chaque matin de la ferme, le fusil sur l'épaule et un livre dans sa carnassière. Quelquefois il passait toute la journée sur la grève, au milieu des criques solitaires, lisant quelques pages du livre qu'il avait emporté, ou épelant quelques lignes de ce livre sublime dont Dieu mettait sous ses yeux la page la plus éloquente; bien souvent, il ne rentrait que fort avant dans la nuit.

Depuis quelques jours seulement, Laurent n'avait plus à beaucoup près la même liberté d'esprit, et ses promenades sur la grève s'étaient singulièrement modifiées.

C'est que, depuis quelques jours, il avait remarqué qu'un homme le suivait partout et semblait l'espionner.

Cet homme était un tailleur du pays, et s'appelait Yvonic.

Petit, bossu et borgne, il n'avait que deux jambes contrefaites pour porter son corps difforme. Dans le pays, on le craignait beau-

coup, pour deux raisons qui avaient bien leur valeur : la première, c'est que le petit tailleur possédait la plus méchante langue qui fût à vingt lieues à la ronde; la seconde, c'est qu'il était fort avant dans l'amitié de quelques jeunes débauchés qui le couvraient de leur protection puissante.

Laurent se creusa souvent l'esprit pour deviner dans quel but Yvonic mettait tant de persistance à le suivre. Il n'y put parvenir. Cependant, comme il n'était pas homme à supporter longtemps une telle surveillance; comme, au surplus, ce manége singulier de la part d'un homme aussi profondément taré commençait à l'inquiéter, il prit le parti d'aller résolument au devant de cet homme, et de le contraindre à une explication nette et catégorique. Mais cette rencontre ne fut pas aussi facile qu'il l'avait pu croire. Yvonic déploya autant d'adresse à l'éviter qu'il en avait mis à le suivre, et ce ne fut que par un hasard providentiel que Laurent dut de le rencontrer.

C'était le matin.

Laurent venait de quitter la ferme; il avait vu partir Soisik, doucement appuyée sur le bras de son père, et il s'éloignait le cœur plus content, certain qu'il était que sa sœur ne courrait aucun danger ce jour-là.

Le soleil se levait radieux à l'horizon, et teignait au loin d'un reflet d'or les cimes moutonneuses des vagues; les goëlands se laissaient mollement bercer par leur vol le long de la grève, et l'on entendait par intervalles le chant joyeux des pêcheurs qui allaient gagner la haute mer.

Laurent gravit doucement le sentier pierreux que le pied de l'homme a gravé dans le roc le long de la côte, et, grâce aux inégalités du sol, tantôt son regard planait sur toute l'étendue de l'océan, et tantôt il n'avait pour horizon que ces lignes tourmentées des rochers nus que la mer taille quelquefois si artistement dans ses jours de puissante fantaisie.

Laurent portait son fusil sur l'épaule, et de temps à autre seulement, lorsqu'il atteignait les hauteurs du sentier, il laissait retomber son arme à ses pieds, croisait ses deux mains sur l'extrémité du canon, et penchait la tête sur ses mains; il regardait...

Tout autour de lui chantait et riait; la brise berçait doucement les arbres du chemin, et les oiseaux voyageurs prenaient leur volée avec mille cris de joie et d'amour.

Il y avait cependant bien des feuilles jaunes par les sentiers!

C'était l'automne... la saison de la mélancolie...

Chaque souffle du vent enlevait aux arbres un peu de leur riante verdure, et pendant la nuit on entendait souvent la bise froide crier aigrement aux angles des fermes.

Laurent pensa à son père...

Son père était déjà bien vieux... chaque jour il se penchait davantage vers la tombe... une heure viendrait bientôt peut-être où il leur faudrait se séparer.

Laurent n'aimait au monde que son père et sa sœur Soisik; il n'avait jamais connu qu'eux, il n'avait jamais aimé que ces deux seuls êtres: c'était son monde à lui. Hors de ce cercle d'affection qu'il avait tracé autour de lui, et dans lequel il avait amoureusement enfermé son père et sa sœur, Laurent n'avait jamais rien désiré: c'était toutes ses joies, tous ses rêves; il ne voyait rien au delà... que Dieu.

En suivant la pente naturelle de sa rêverie, Laurent se trouva tout à coup triste et grave, de joyeux et gai qu'il était... Car, après avoir songé à son père, il songea à sa sœur, la douce Soisik, ange déshérité qui portait si patiemment sa croix, et n'avait jamais eu dans le cœur que de saintes prières à Dieu!

Laurent aurait donné tout son sang, s'il l'eût fallu, pour rendre à sa sœur la parole et l'ouïe... Mais ce n'était pas son sang qu'il fallait,

Soisik n'avait besoin, pour vivre heureuse, que de dévouement et d'amour.

Laurent était arrivé en ce moment dans une de ces criques creusées par la mer, où il avait l'habitude de passer quelquefois des journées entières.

La crique était spacieusement enserrée entre deux rochers d'une hauteur prodigieuse, dont l'un seulement plongeait profondément ses pieds dans la mer, et dont le second laissait à sa base une large place aux promeneurs, qui pouvaient, de ce côté, communiquer avec les autres parties de la grève.

Après avoir examiné l'endroit, et s'être assuré que la marée ne pouvait pas l'y surprendre, Laurent déposa son fusil contre le roc, et tira de sa poche un livre qui le quittait rarement.

C'était la Bible.

Ce livre était sa consolation dans les jours mauvais, comme il était sa foi sainte et rayonnante dans les bons jours !

Mais en ce moment la pensée de Laurent était ailleurs ; il écoutait le bruit monotone des vagues sur les falaises prochaines, et le cri sauvage et plaintif des courlieux sur la côte déserte...

Il était ému !

Malgré lui, une sourde inquiétude montait de son cœur troublé, et ses tempes battaient, et ses oreilles bourdonnaient.

Il lui semblait, depuis quelques instants, entendre vaguement au loin le bruit d'une lutte et des cris isolés, dont il ne pouvait préciser la nature, mais qui, instinctivement et quoiqu'il fît, venaient le glacer d'effroi et le clouer à sa place.

Enfin un cri suprême s'éleva, cri déchirant de désespoir et d'agonie, qui pendant une seconde fit résonner les échos de la grève, et arracha, cette fois, Laurent à son indécision et à son incertitude.

Il saisit vigoureusement son fusil, et s'élança vers l'endroit de la crique où le passage était libre!

Dans ce dernier cri, il avait cru reconnaître la voix de son père.

Laurent tremblait, il était pâle, son sang brûlait ses veines, son cœur battait à se rompre. — Il enjamba en deux bonds l'espace qui le séparait de la grève. — Puis il s'arrêta!

Il s'arrêta, car il venait d'entendre des pas précipités se diriger de son côté.

Il arma son fusil.

Le bruit des pas approchait.

Laurent tourna vivement l'angle du rocher, et coucha en joue l'homme qui accourait.

C'était Yvonic, le bossu!

— Si tu fais un pas de plus, lui cria Laurent d'une voix qui n'admettait aucune réplique, je te tue!

Mais Yvonic s'était arrêté comme pétrifié à la vue de Laurent, et il n'avait pas la moindre envie de mettre son adresse à l'épreuve.

Ce dernier lui fit signe d'avancer.

Yvonic regarda la mer... La tentation lui vint de se jeter à l'eau... mais on était en automne, l'eau était terriblement froide, et puis Yvonic ne savait réellement pas très-bien nager.

Il avança.

Quand il fut à portée de Laurent, celui-ci releva son arme, fit quelques pas vers le bossu, et appuya lourdement sa main sur son épaule.

Le bossu fléchit sous cette pression puissante, et tomba à genoux sur la grève.

— Pourquoi courais-tu ainsi? demanda rapidement Laurent, dès qu'il eut vu Yvonic tomber à ses pieds.

— J'allais au bourg, répondit ce dernier en balbutiant.

— Et d'où venais-tu?

Yvonic eut un tressaillement et se tut.

— Réponds? fit Laurent d'une voix formidable.

— Je venais de chez M. Duval.

— Ce n'est guère le chemin ; mais n'importe... Tu viens du côté de la grève, tu y étais tout à l'heure, que s'y est-il passé, et pourquoi ce cri terrible qui est venu me troubler jusqu'ici?

Yvonic regarda Laurent d'un œil hébété, comme s'il n'eût pas compris la question.

— Je ne sais, répondit-il, je n'ai point entendu... j'ignore... je courais.

— Et tu ne t'es pas arrêté?

— J'avais affaire.

— Tu avais peur?

— J'avais peur aussi.

— Tu as donc entendu?

— Mais...

— Lève-toi!

Laurent avait une façon terrible de parler qui jetait à Yvonic de profondes épouvantes.

Il se leva d'un bond.

— Marche maintenant! dit encore Laurent.

— Comment! objecta le bossu, vous voulez...

— Je veux ce que je veux, interrompit Laurent avec un geste menaçant. Marche... là... à dix pas devant moi, et songe qu'au moindre mouvement équivoque de ta part, mon fusil se chargerait de t'arrêter...

Yvonic se mit en marche sans répliquer, et Laurent le suivit, son fusil armé dans la main.

Depuis quelques minutes, Laurent se sentait investi d'une mystérieuse terreur... L'idée lui était venue que du côté d'où le cri était

parti, son père et sa sœur s'étaient arrêtés au moment où lui-même disparaissait dans la direction opposée.

Il pressa le pas.

La démarche d'Yvonic, sa pâleur, son effroi, ses réticences, tout contribuait à entretenir son inquiétude, et il brûlait le sentier.

Enfin, il arriva à l'endroit où, un instant auparavant, il avait laissé le vieux Lebon et Soisik, et son regard avide sonda avec une fiévreuse curiosité tous les recoins de la crique.

Son regard ne rencontra que le visage pâle, défait, effaré du bossu.

Un voile de sang passa devant ses yeux, et il courut à ce dernier.

— Parle! lui dit-il d'une voix éclatante; parle, misérable! où sont-ils?

— Je ne sais, répondit Yvonic plus mort que vif.

Laurent frappa de la crosse de son fusil le dos difforme du bossu.

— Parle! répéta-t-il avec un accent sauvage, ou je te tue comme un chien; comme un chien, entends-tu! parle! où sont-ils?

Yvonic était tombé à genoux sur le roc vif... Il pensa que sa dernière heure était venue.

— Grâce! cria-t-il, grâce!

— Où sont-ils? demanda encore Laurent.

— Partis! répondit le bossu.

— Partis! enlevés!

Le bossu fit un signe affirmatif.

— Mon père?

— Oui.

— Et Soisik?

— Soisik aussi.

— Ah! malheur! malheur alors. Partis!... enlevés!... Dieu me pardonne, il y aura un homme tué dans le pays avant qu'il soit longtemps!





R. Demoraine del — Ferdinand sc

YVONNIC

glissant dans la mer

Et en parlant ainsi, Laurent se pencha avidement sur le bossu.

— Le nom du misérable? lui demanda-t-il avec violence.

Mais Yvonic regarda soupçonneusement de tous côtés, et ne répondit pas.

— Le nom du misérable? répéta Laurent en secouant énergiquement le petit tailleur.

Ce dernier craignait sans doute que les échos de la crique ne reportassent au loin le nom qu'on lui demandait, car, après avoir poussé un profond soupir de douleur, il courba le front et se tut.

Laurent n'avait ni le temps, ni le désir de se laisser toucher par la pitié. Une colère aveugle grondait dans sa poitrine, une violence désordonnée emportait tous ses mouvements; le silence d'Yvonic l'exaspéra, et prenant son fusil à deux mains, il le leva au-dessus de la tête du bossu, avec un geste plein de menace implacable.

— Le nom! lui cria-t-il d'une voix de stentor qui domina un instant tous les bruits de la grève.

Yvonic se courba, ferma les yeux et joignit les mains :

— M. Duval, murmura-t-il en se laissant glisser le long du roc, puis aller doucement tomber et disparaître dans la mer.

— Duval!... répéta Laurent anéanti.

II.

C'était vers la fin du mois d'octobre, par une belle soirée d'automne, aux derniers rayons du soleil couchant.

Un homme d'une taille robuste, et qui laissait percer à travers les détails grossiers de son enveloppe toute l'aisance et le laisser-aller d'un gentilhomme campagnard, venait de s'asseoir, couvert de poussière, harassé de fatigue, son bâton ferré entre les jambes, sur le revers du chemin, à quelques pas de la barrière de Paris.

Cet homme avait une trentaine d'années environ, et bien que la

poussière de la route eût cendré ses cheveux qui retombaient en désordre sur ses épaules robustes, bien que sa physionomie portât l'empreinte d'une lassitude inusitée, un certain air d'audace éclatait sur son front hautain et fier, et son regard avait parfois de vifs reflets qui illuminaient son visage.

Le costume dont il était revêtu aurait suffi d'ailleurs pour donner à cet homme un aspect étrange qui l'eût fait, au premier coup d'œil, distinguer de la foule.

Il portait une sorte de tunique de toile grise serrée à la taille par une ceinture de cuir ; une paire de guêtres de drap brun dessinait nettement les contours de ses jambes nerveuses, et ses pieds, chaussés de gros souliers, s'appuyaient lourdement sur le sol. Nous ajouterons, pour compléter cette rapide description, qu'une peau de bête fauve retombait négligemment sur ses épaules, et qu'un large chapeau couvrait son front.

Une sorte de paysan du Danube égaré sur les bords de la Seine.

A deux pas au-dessous de lui, reposait un énorme chien de race étrangère, au poil long et noir, et dont la tête fine et intelligente se redressait de temps à autre, au moindre bruit qui passait à leurs côtés. Il y avait dans ce groupe pittoresque comme un vague souvenir des montagnes, une poésie âpre qui frappait vivement l'esprit et attirait impérieusement le regard.

D'où venait cet homme?... et où allait-il?... Quelle pensée sinistre faisait parfois ployer son front, comme un vent d'orage courbe les cimes des chênes vigoureux? pourquoi, à certains moments, sa poitrine se gonflait-elle violemment? et à quel sentiment désordonné obéissait-il, quand sa main crispée tourmentait douloureusement les lignes noueuses de son bâton?

L'homme et le chien étaient couverts de poussière. Ils avaient fait au moins une vingtaine de lieues depuis le matin.

Mais l'homme ne paraissait pas s'en apercevoir, et la fatigue n'en-

lvait à son compagnon aucune des admirables qualités d'instinct et de prudence dont la nature l'avait doué.

Cependant la nuit tombait peu à peu; déjà l'endroit devenait désert, et des hommes à mine suspecte commençaient à rôder çà et là d'une façon qui ne laissait pas que d'être fort inquiétante.

A cette époque, les alentours de Paris étaient encore plus mal fréquentés qu'ils ne le sont aujourd'hui, et il n'était pas prudent de s'attarder la nuit dans ces parages, que la police elle-même ne visitait qu'avec une extrême réserve.

Les voleurs ne l'ignoraient pas, et ils profitaient largement de ces dispositions bienveillantes de leur ennemie politique.

Toutefois, notre voyageur avait vraisemblablement d'autres préoccupations que celles que pouvait lui suggérer la situation dangereuse dans laquelle il se trouvait, car il regardait la nuit venir sans appréhension, et les quelques hommes qui passaient et repassaient à ses côtés ne lui inspiraient aucune terreur.

Il n'en était pas de même de son compagnon.

Depuis quelques secondes, en effet, sa tête s'était relevée vivement, un éclair rapide et prompt avait brillé dans son regard, et un grognement sourd, mais significatif, s'était fait entendre.

Il était évident que maître Ajax commençait à concevoir quelque inquiétude, et que le voisinage des bandits lui devenait suspect.

A l'appel de son chien, l'homme retomba tout à coup de la hauteur de ses rêves dans la réalité de la position, et ayant saisi son énorme bâton ferré, il appela Ajax, qui se releva de toute sa taille et accourut.

Il était temps, du reste, qu'il prît cette détermination, car deux des bandits venaient de s'approcher, et maintenant ils n'étaient plus qu'à quelques pas de lui.

Peut-être, à ce moment, le sentiment du danger que notre voyageur allait courir se présentait-il à son esprit dégagé de toute illu-

sion ; peut-être comprit-il seulement alors qu'on en voulait plus à sa vie qu'à sa bourse ; car, après avoir regardé avec attention les deux bandits qu'il avait devant lui, il ficha résolument son bâton en terre, et attendit de pied ferme qu'ils vinssent à sa portée.

Ajax s'était couché aux pieds de son maître ; il levait la tête, et montrait les dents.

De belles dents longues et blanches.

Les bandits venaient de s'arrêter à cette vue, et ils semblaient se consulter.

Enfin, l'un d'eux, sinon plus courageux, du moins plus entreprenant, fit quelques pas vers le voyageur, et s'inclina respectueusement.

Le voyageur n'avait pas bougé.

Immobile dans sa pose hardie et quelque peu provoquante, il semblait attendre l'issue de cette démarche de même que s'il se fût agi d'un autre.

Son attitude déconcerta tout d'abord son interlocuteur ; mais ce dernier ne tarda pas à reprendre son assurance, et s'étant incliné de nouveau, d'une façon aussi prétentieuse que grotesque, il se décida à porter la parole :

— Que monsieur m'excuse, dit il avec toute l'aménité possible ; mes amis et moi, nous serions au désespoir de vous causer quelque dommage. Nos intentions sont honnêtes, et nous n'avons d'autre désir que celui de vous demander un renseignement qui nous est indispensable.

— Que voulez-vous ? repartit brusquement le voyageur d'une voix ferme et sonore.

Et comme le bandit paraissait vouloir prendre la familiarité de s'approcher encore, il ajouta, en agitant légèrement son bâton :

— Si je puis vous donner un renseignement utile, je le donnerai de grand cœur, à charge de revanche, toutefois ; mais si votre inten-

tion est de me dévaliser, ce que je commence à croire, bien que je n'aie sur moi que les vêtements que je porte, je vous préviens que ce ne vous sera pas chose facile de me les ravir, et que je ferai payer cher cette tentation de rapine.

Le bandit haussa les épaules et sourit légèrement.

— Vous voulez railler, reprit-il, la chose est plus simple, et s'explique d'elle-même ; mon ami et moi, et encore quelques autres camarades, nous attendons un homme qui vous ressemble beaucoup et que nous avons reçu l'ordre d'arrêter... Si vous êtes cet homme, la conversation ne sera pas longue ; si vous ne l'êtes pas, il ne vous sera fait aucun mal, et vous pourrez tranquillement continuer votre chemin.

— Et comment s'appelle cet homme? demanda le voyageur, en faisant un pas en arrière, comme s'il eût voulu se mettre sur ses gardes.

— Il s'appelle Laurent, répondit le bandit... qui fit aussitôt entendre un coup de sifflet aigu et perçant

Dans ce récit, comme il arrive quelquefois au théâtre, le coup de sifflet amena presque instantanément un changement complet dans l'attitude des acteurs du drame.

Deux nouveaux bandits accoururent au signal, sur le lieu de la scène, tandis qu'on vit poindre au loin, sur une éminence d'où sa silhouette se détachait vivement, un petit bossu qui ressemblait à s'y méprendre au tailleur de Plougasnou, avec lequel le lecteur a déjà fait connaissance. — Les bandits se précipitèrent d'un commun mouvement vers le voyageur.

Ce dernier n'avait eu que le temps de s'adosser à une vieille masure en ruines, et, ainsi placé, il comptait bien, avec l'aide d'Ajax et de son bâton, tenir les quatre assassins en respect.

Une fois la partie engagée en ce sens, il devenait difficile qu'elle se terminât autrement que par une lutte.

La lutte commença donc immédiatement.

Laurent avait l'avantage de la position ; mais ses adversaires avaient l'avantage du nombre, et je ne sais lequel valait mieux !

Les quatre assassins étaient armés d'une espèce d'épée fort courte, qu'ils maniaient avec une adresse et une dextérité merveilleuses.

Laurent n'avait que son bâton ; mais il s'en servait avec une habileté qui ne laissait rien à désirer.

Dès les premières passes, il le fit bien voir...

Le bandit qui le premier lui avait adressé la parole, et qui paraissait être le chef de la petite troupe, s'était hardiment élancé sur lui, et avait tenté de le frapper en pleine poitrine. — Mais Laurent le vit venir sans trouble : il fit gravement le signe de la croix, tourna deux ou trois fois son énorme bâton au-dessus de sa tête, et le laissa enfin retomber à deux reprises, et de toute la force de ses deux bras réunis.

Au premier coup, il brisa l'épée du bandit qui vola en éclats sur le chemin.

Au second coup, il lui ouvrit la tempe, et l'envoya rouler à deux pas, couvert de sang et de poussière.

Cela fait, il appuya fortement son bâton sur le sol, et attendit les trois assassins.

Ceux-ci avaient eu un moment d'hésitation en voyant tomber leur camarade ; mais grâce aux exhortations du petit bossu, cette hésitation dura peu ; ils reprirent presque aussitôt courage, et se précipitèrent avec un nouvel acharnement sur Laurent.

Celui-ci avait déjà relevé son bâton, et s'était remis en garde.

Cette lutte avait, il faut le dire, quelque chose de profondément sinistre ; elle empruntait aux lieux et à l'heure où elle se passait un caractère particulier de barbarie. — On n'entendait plus à ce moment que le souffle haletant des bandits que l'ardeur de la vengeance poussait en avant ; les grognements pleins de menace d'Ajax, qui,

la gueule ouverte, n'attendait qu'un signe de son maître pour se jeter sur les assaillants, et ce bruit singulier et terrible des trois épées qui fouettaient l'air.

Laurent, cependant, était toujours calme; il n'avait proféré aucune parole... Nulle pâleur ne s'était répandue sur son front, aucun tremblement n'agitait ses membres...

Il avait fait une seconde fois le signe de la croix, et les bras croisés sur sa poitrine robuste, il regardait et attendait.

Toutefois, il était bien facile de prévoir que ce combat devait lui être fatal, et, malgré sa force et son courage, on pouvait aisément deviner qu'il succomberait bientôt sous les efforts réunis de ses adversaires.

La physionomie de Laurent avait, à ce moment suprême, revêtu un étrange caractère de noblesse et de grandeur; on eût dit qu'il n'avait aucune conscience du danger qu'il courait, et qu'il ne défendait sa vie avec cette ardeur et ce désespoir que parce que sa vie ne lui appartenait plus, et qu'il en avait déjà fait le sacrifice.

D'ailleurs, cette attaque dont il était la victime lui semblait un mystère impénétrable dont il cherchait vainement la signification.

C'était la première fois qu'il mettait le pied dans Paris; il y arrivait inconnu, sans amis, sans relations. Ces bandits ne pouvaient en vouloir à sa bourse : l'inspection seule de son costume devait faire douter qu'il en eût une. Que voulait donc dire cette vengeance qui l'attendait ainsi, terrible et sanglante, aux portes de la capitale, comme pour lui défendre d'en franchir le seuil?

Laurent cherchait et ne comprenait pas.

Malheureusement, il ne s'agissait pas, à cette heure, de se demander pourquoi on l'attaquait avec un tel acharnement, il s'agissait de se défendre contre une attaque redoutable.

Et Laurent avait fait une vingtaine de lieues, et la sombre énergie

qu'il déployait depuis un quart d'heure avait déjà considérablement usé ses forces.

Les bandits redoublèrent d'activité et d'adresse; ils avaient maintenant à venger leur camarade mort, et ils allaient vers leur adversaire avec cette impétuosité que donne le désir aveugle de la vengeance.

Laurent vit bien alors qu'il était perdu, et il s'apprêta à mourir en vendant chèrement sa vie; il reprit donc un moment son bâton à deux mains, et fondit en fermant les yeux sur les brigands, comme s'il eût voulu franchir le cercle de fer dans lequel ils l'enfermaient; mais au moment où il allait réussir peut-être, il sentit la lame d'une épée ouvrir sa poitrine; il jeta un cri terrible, ferma les yeux, et tomba inanimé sur le sol...

Que se passa-t-il alors?... combien de temps resta-t-il évanoui?... Il nous serait impossible de le dire. Toujours est-il que lorsqu'il r'ouvrit les yeux, il se vit couché dans un boudoir somptueusement meublé, près d'une jeune femme plus belle que toutes celles que son imagination lui avait présentées jusqu'alors.

— Où suis-je? fit Laurent en promenant autour de lui son regard effaré.

— Ne bougez pas! répondit la jeune femme, le médecin a recommandé un repos absolu.

— Mais qui m'a transporté ici?... Qui êtes-vous?... Où suis-je?...

Laurent ne put en dire davantage; il avait perdu beaucoup de sang, sa faiblesse était grande; il se sentit défaillir une seconde fois, et se laissa retomber de nouveau.

Cette fois, du moins, c'était sur le sein d'une jolie femme.

CHAPITRE II.

Suite des Piqueurs. — Pervenche et Laurent. — Amour. — Un souper perfide. — Le temple grec. — Les Piqueurs et M. Duval. — Yvonic reparaît. — Vengeance terrible de Laurent.

Plusieurs jours s'étaient écoulés pendant lesquels Laurent, grâce aux soins intelligents qui lui avaient été rendus, se trouvait presque entièrement rétabli. Bien qu'il se trouvât heureux d'avoir échappé aussi miraculeusement à une mort certaine, Laurent ne pouvait se débarrasser cependant d'un certain reste d'inquiétude. Par qui avait-il été sauvé? Où était-il? Quelle était cette femme qui l'entourait de soins, et à laquelle il devait la vie? Il y avait là une énigme dont il voulait savoir le mot à tout prix.

Et puis, Laurent eût été fort embarrassé de dire ce qui se passait dans son cœur. Chaque fois qu'il se retrouvait près de la jeune femme, il éprouvait des tressaillements nerveux qu'il n'avait jamais ressentis encore; vingt fois même durant ses nuits d'insomnie, cette image charmante était venue s'asseoir à son chevet, et il avait senti passer sur ses lèvres le feu d'un baiser âpre et doux à la fois.

Si le lecteur le veut bien, nous allons l'introduire pour quelques instants dans le boudoir de la jeune femme qui préoccupait si vivement l'esprit de Laurent...

Un boudoir, où toutes les fantaisies, où toutes les prodigalités de la recherche se trouvaient réunies.

De beaux meubles incrustés d'or et d'argent, de somptueuses tentures, de jolis tableaux de Boucher et Vanloo, d'énormes vases en porcelaine de Sèvres...

Pervenche était seule dans son boudoir, et son regard allait, vague et distrait, de la table magnifiquement servie qui occupait le milieu de la chambre, aux tableaux ravissants qui en ornaient les boiseries.

Pervenche était mise avec une simplicité charmante qui rehaussait encore sa beauté.

Une robe blanche dessinait sa taille fine et souple, et tombait en flots de mousseline transparente, sur le bout de ses petits pieds, qu'on aurait pris volontiers pour des pieds d'enfant. Son col aux lignes correctes et pures, s'élançait fier et blanc, comme un col de cigne, de ses belles et rondes épaules, et grâce à l'échancrure savante de son corsage, on devinait plutôt qu'on ne voyait les gracieux contours de sa gorge naissante.

C'était tout!...

Pervenche était jeune, elle était gracieuse et spirituelle; elle n'avait pas besoin de cette exagération d'ornements dont les femmes galantes ont coutume de se servir, pour réparer l'outrage que fait

à leur beauté le culte trop ardent du plaisir. Pervenche n'en était pas là.

Son cœur naïf et jeune avait conservé toute la virginité pudique de l'amour ; le premier sentiment qui l'avait prise et troublée au sortir de son enfance heureuse et calme, n'en avait pu ternir la chaste sérénité, et malgré le milieu corrompu dans lequel elle était tombée, et qui lui avait dévoilé bien des mystères, elle eût pu aimer encore sans rougir...

Pervenche se leva , et elle s'accouda à la fenêtre ouverte.

Il faisait une soirée délicieuse; la lune éclairait doucement le jardin qui entourait la maison, et à voir les cimes vertes des arbres se balancer mollement au vent du soir, on eût cru avoir devant soi l'Océan des jours calmes.

Pervenche était émue...

C'était la première fois qu'elle assistait à un pareil spectacle, et grâce au nouveau sentiment qui avait pénétré son cœur, ces tableaux de la nature avaient pour elle une signification.

Tout, autour d'elle, était retombé dans un silence de mort ; le recueillement ineffable de toute chose, le chant mélancolique et plaintif de l'oiseau des nuits, cette harmonie triste et pleine de larmes qui s'élève des arbres que le vent du soir agite mollement, enfin cette teinte incertaine et vague qui se répandait sur chaque objet, tout cela réveillait dans son cœur un sentiment assoupi. Son imagination embrassait un autre monde : il lui semblait qu'elle allait commencer une vie nouvelle ; les idées qui l'avaient agitée un moment perdaient insensiblement de leur force, et l'espoir d'être aimée revenait dans son cœur plus rassuré.

Elle se disait qu'elle était belle à faire rêver un roi ; qu'elle avait d'éclatantes épaules, qu'un statuaire eût admirées, un regard qui eût inspiré un poëte. — Elle se disait encore que Laurent était jeune, tourmenté, à son insu, d'ardentes passions longtemps couvées, qu'il

lui suffirait d'un seul mot pour exalter son imagination; qu'elle vaincrait enfin, ne dut-elle devoir sa victoire qu'à une surprise des sens!...

Pervenche était heureuse; et son regard, d'où ses espérances, mal retenues, s'échappaient en vives étincelles, son regard se tournait fréquemment avec impatience vers la cheminée, sur laquelle une pendule marquait en ce moment dix heures...

C'est à cette heure qu'elle attendait Laurent; elle repoussa la fenêtre, rentra dans la chambre, et alla se jeter une seconde fois sur le sopha.

Le dernier coup de dix heures vibrait dans l'air, quand la porte du boudoir s'ouvrit, et que Laurent entra...

Laurent s'était depuis la veille, pour ainsi dire, transformé.

Cette nature vierge semblait s'être tout à coup relevée sous l'influence des soins dont Pervenche l'avait fait entourer. Rien ne lui avait manqué depuis qu'il était dans cette demeure; ses moindres désirs étaient remplis avec un exactitude rigoureuse, et il avait trouvé là, durant quinze jours qu'il venait d'y passer, tout ce que l'esprit et le cœur peuvent désirer.

Un splendide souper était servi au milieu du boudoir; les bougies resplendissaient dans les lustres, reflétant leur lumière dorée dans les cristaux de la table; des parfums voluptueux brûlaient sur la cheminée, dans de petites cassolettes artistement ciselées; il régnait de toutes parts un silence qui invitait doucement au repos et à l'amour.

Laurent aperçut Pervenche, et marcha vers elle.

Son cœur battait à se rompre; ses oreilles bourdonnaient; une suprême ardeur se lisait sur son front et dans ses yeux.

Pervenche venait de lui tendre la main, et un sourire éclatant illuminait sa physionomie.

Laurent était beau : on sentait sous cette enveloppe éclatante de

force, de vertu et de jeunesse, une nature que l'air pur des grèves avait vivifiée, un esprit que l'harmonie des grandes solitudes avait développé. Ses cheveux tombaient à profusion de chaque côté de ses tempes, et une belle pâleur couvrait son visage...

Ce n'était point cette beauté de convention que Pervenche avait admirée dans les salons des sociétés parisiennes : ce n'était ni l'élégance surannée des grands seigneurs, ni l'afféterie des petits-maîtres... C'était la belle virginité des gars de campagne, qui se révèle dans tous les détails de la physionomie, dans l'opulence des cheveux, dans l'arête vigoureuse des principaux traits du visage, dans l'altière pureté du front surtout...

Laurent était beau...

Et en admirant cette resplendissante nature, que le contact impur d'aucune civilisation n'avait encore souillée, Pervenche comprit quelle distance la séparait de cet homme!...

Un moment même, une larme glissa lentement de sa paupière, et elle la laissa couler le long de sa joue, sans songer à l'effacer.

Douce larme, larme sainte... premier regret... premier remords peut être!

Pervenche était à cet âge où une réhabilitation est encore possible: le culte de la volupté n'avait pas éteint en elle toute sensation noble, et il y avait encore dans son cœur assez de jeunesse, dans son esprit assez de sensibilité, pour qu'elle pùt revenir, par les sentiers ardus du repentir, à cette pureté native qu'elle avait follement jetée au vent des plaisirs mondains.

L'amour... l'amour, qui élève et qui purifie, pouvait encore venir la consoler...

— Il y a bien longtemps que je désirais vous parler, dit Laurent en saisissant sa main, et en prenant place à ses côtés; c'est à vous que je dois les plus doux et les plus purs sentiments que j'aie encore éprouvés depuis que je vis, et je craignais...

— Quels sentiments? interrompit Pervenche en posant son beau regard sur le front de Laurent.

— La reconnaissance et l'amitié, répondit ce dernier, qui porta en même temps la main de Pervenche à ses lèvres.

Pervenche rougit; ce n'était ni de la reconnaissance, ni de l'amitié de Laurent qu'elle voulait; mais qu'importe!... Laurent était à ses côtés, presque à ses pieds; et si jamais un désir ardent était éclos dans son cœur, ce désir était en ce moment satisfait.

— La reconnaissance, poursuivit Laurent, je l'ai trouvée au fond de mon cœur le jour où vous m'avez sauvé; sans vous, madame, j'étais perdu : ni mon courage, ni mon énergie, rien n'aurait pu me venir en aide; j'étais perdu... et vous m'avez sauvé! Or, pour cela, je vivrais cent ans d'une existence heureuse ou misérable, que jamais votre souvenir ne sortirait de ma mémoire, et que, chaque soir, je bénirais le ciel qui vous a, à une heure donnée, placée si inespérément sur ma route.

— Et l'amitié? fit Pervenche avec un doux sourire timide et provoquant à la fois.

— L'amitié, répondit Laurent en remuant la tête, sait-on comment elle vient au cœur de l'homme! sais-je, même, et pardonnez-moi de vous parler ainsi, si ce sentiment que j'éprouve et qui remplit mon être doit s'appeler amitié, ou s'il ne faudrait pas lui donner un autre nom!... Je vous l'ai dit, madame, je suis né sur une terre ingrate et rude, et qui ne présente au regard que des paysages bizarres. Pauvre contrée!... elle n'a pour ses enfants que des sites nus et sauvages, dont l'aspect jette dans le cœur une âpre tristesse que l'on conserve toujours. Je connais à peine la langue que l'on parle ici, et j'ignore l'art de dire autre chose que ma pensée; eh bien! imposez-moi silence si je vous offense; mais le jour où je vous ai vue pour la première fois, il me sembla qu'un voile se déchirait devant mes yeux, que je n'avais pas encore vécu jusqu'alors, qu'en-

fin tout ce que j'avais fait de rêves impossibles sur les côtes solitaires de la Bretagne allait se réaliser. Vous êtes belle et jeune, votre cœur est chaste, votre front a un reflet de candeur qui l'illumine, et Dieu a mis dans votre regard une étincelle de sa divine bonté... et, tenez, j'ai une terrible mission à accomplir dans ce monde; c'est pour elle que j'ai quitté mes grèves, c'est pour elle que je suis venu me jeter dans cet enfer; et cependant, durant les longues nuits que j'ai passées entre la vie et la mort, c'est votre souvenir qui m'a soutenu, c'est votre image qui m'a fait espérer.

Dire ce qui se passait dans le cœur de Pervenche pendant que Laurent parlait ainsi, serait impossible. Un éclat inusité rayonnait dans ses yeux, son front rougissait par instants, le feu vif d'une ardeur mal contenue colorait ses joues. On eût dit qu'elle était près de succomber sous le poids trop lourd de ce bonheur inattendu

Toutefois, elle se contenait. Elle eût voulu se suspendre vaincue aux lèvres de son amant, et pourtant elle hésitait encore, tant elle trouvait de joie à savourer une à une les paroles de Laurent.

Elle se contenta donc de sourire, et serra la main du Breton.

C'est fort bien ! lui dit-elle avec un enjouement qui touchait à l'exagération; voilà une déclaration qui, pour être originale, n'en est pas moins directe... Mais pourquoi me fâcherais-je, je vous le demande? Vous me trouvez belle, cela me plaît à entendre; vous croyez que je vous ai sauvé, et vous n'avez pas tort; enfin, vous dites que j'ai été votre consolation et votre espoir; que Dieu vous entende alors, car, je le sens, ce me serait un bonheur sans égal que d'être l'espoir et la consolation d'un homme que j'aime et que j'estime.

Et comme Laurent la regardait embarrassé, elle se leva vivement du sopha et l'entraîna vers la table.

Puis, elle sonna, et l'on servit.

Comme il faut toujours que des hauteurs de la poésie on retombe

dans les bas-fonds de la réalité, il est bon que nous fassions connaître à nos lecteurs que Laurent sortait à peine d'une cruelle maladie, et que son appétit avait eu le temps de s'aiguiser.

Un bon souper est toujours une chose agréable; à plus forte raison quand on sort d'une maladie.

Nous ferons remarquer, en outre, que celui-ci était partagé par une jeune et jolie femme. Ce qui ne gâte jamais rien, au contraire.

Pendant quelques minutes, la conversation languit naturellement, grâce à la présence des domestiques qui servaient; mais Laurent employait bravement son temps.

La chair était exquise, le vin délicieux.

Laurent mangeait et buvait en vrai Breton.

Le vin pétillait dans les coupes de cristal; l'odeur des mets savamment apprêtés se mêlait aux âpres parfums que le vent apportait du parc dans le boudoir; les bougies étincelaient, et les regards de Pervenche avaient mille reflets étranges qui jetaient à son convive une sympathique émotion.

Laurent avait tout oublié.

A chaque verre qu'il vidait, sa raison robuste semblait sourire et chanceler; les objets qui l'entouraient empruntaient des formes fantastiques, et c'était comme une valse effrénée qui emportait tour à tour verres, cristaux, bougies, sopha, dans un monde vers lequel il tentait vainement de les suivre.

Le commencement de l'ivresse...

Laurent la sentait venir; elle montait de son cœur à sa tête, de sa tête à tous ses membres, et il n'avait plus la force de lutter contre elle. Vainement il secouait sa chevelure noire qui tombait à flots sur ses épaules, vainement il pressait son front palpitant de ses deux mains, l'ivresse montait toujours, et, à travers le voile transparent qu'elle jetait sur ses yeux, il lui semblait voir les formes vagues et sveltes de Pervenche qui l'appelait en souriant.

Un frémissement singulier courut alors sur sa peau; il cacha sa tête dans ses mains, et alla se jeter éperdu sur le sopha.

Il serait difficile de dire d'une manière précise combien Laurent resta de temps dans cette attitude vaincue et désespérée; mais quand il se releva, tout s'était évanoui, et l'appartement était plongé dans une obscurité complète.

Laurent était encore sur le sopha, mais la table avait disparu, les bougies étaient éteintes, et il n'entendait plus que les battements précipités de son cœur dans sa poitrine.

Les dernières fumées de l'ivresse ne s'étaient point encore dissipées, et pesaient sur son cerveau; il passa à plusieurs reprises sa main froide dans ses cheveux et sur son front, et chercha à distinguer, à travers l'obscurité, les objets qui l'entouraient.

En ce moment, il vit une forme qui lui rappelait celle de Pervenche s'approcher de lui et venir s'asseoir à ses côtés.

Laurent lui tendit les mains.

— C'est vous, Pervenche? lui dit-il. Oh! pardon! pardon! je ne sais où j'étais, ma raison avait fui, j'étais fou...

Pervenche s'assit près de lui sans répondre; son cœur battait avec autant de force que celui de Laurent; elle était vivement émue; elle aimait.

Laurent continua:

— Écoutez, Pervenche, lui dit-il, vous ignorez quel motif impérieux m'a appelé à Paris; je l'ai oublié moi-même un instant; mais plus je vais, plus je m'aperçois que ce serait un crime que de rester plus longtemps dans l'inaction. Je vais partir, Pervenche, vous quitter peut-être pour toujours; mais je ne partirai pas d'ici, du moins, sans vous avoir dit toute la reconnaissance, tout l'amour qui est dans mon cœur.

— Et pourquoi partir? fit Pervenche en se rapprochant de Laurent.

— Il le faut.

— Quel motif?...

— Une vengeance terrible que vous devez ignorer.

— Et si je la connaissais, cependant?

— Vous!

— Moi-même.

— C'est impossible.

— Si je vous disais que vous n'êtes venu à Paris que pour venger votre sœur outragée; que vous avez une haine profonde au cœur; que vous avez juré de punir deux hommes, dont l'un s'appelle Duval, dont l'autre s'appelle Yvonic?

— Qui vous a dit?...

— Qu'importe.

— Vous connaissez donc ces deux hommes?

— Je les connais...

A ces mots, Laurent releva vivement la tête; toute hésitation avait disparu; on eût dit qu'il s'était transformé; ce n'était plus le même homme.

Il s'empara des mains brûlantes de Pervenche.

— Et ces hommes, lui dit-il à voix basse et rapide, ils sont à Paris, n'est-ce pas?

— Sans doute.

— Peut-être même connaissez-vous leur demeure?

— Oui, vraiment.

— Ah!... Par le ciel, Pervenche, et si vous avez quelque amour ou quelque pitié de moi, ne me cachez pas plus longtemps l'endroit où je les pourrai rencontrer.

Pervenche ne répondit pas; mais s'étant levée, elle alla vers le fond du boudoir et poussa un ressort invisible...

Ce fut comme un coup de théâtre... La tenture s'ouvrit d'elle-

même dans toute sa hauteur, et des flots de lumière inondèrent le boudoir jusque dans ses plus mystérieux recoins.

Laurent, qui s'était levé, recula comme ébloui; et lorsqu'il se fut remis et qu'il se hasarda à regarder, ses mains se portèrent instinctivement à ses yeux pour s'assurer qu'il ne rêvait pas, et il demeura presque effrayé des splendeurs magiques du tableau qu'il avait sous les yeux.

II.

Derrière la tenture qui venait de se déchirer, la cloison avait tout-à-coup disparu pour faire place à une glace de cristal, à travers laquelle on pouvait voir ce qui se passait de l'autre côté du boudoir.

De l'autre côté, s'ouvrait une immense salle, que l'on aurait prise volontiers pour l'intérieur d'un temple grec. Elle avait été construite de plein pied avec le rez-de-chaussée, et le boudoir dans lequel Laurent se trouvait, faisait partie d'une galerie artistement sculptée, qui tournait autour du *temple*, à une cinquantaine de pieds au-dessus du sol.

Je ne sais si le lecteur a jamais passé devant une de ces merveilleuses gravures où Martinus a représenté quelques-uns des épisodes de l'Histoire sainte...

Admirable production où, à travers la confusion inhérente à de pareils sujets, l'artiste a donné à grands traits le caractère solennel et grandiose de ces primitives époques.

Là, chaque chose prend des proportions gigantesques et surhumaines; les palais semblent avoir été construits pour servir d'habitation à toute une génération d'hommes; on sent la main audacieuse d'un peuple qui bâtissait pour l'éternité; le paysage n'a pas d'horizon; c'est un fouillis sublime d'énormes assises de pierre, d'innombrables groupes d'animaux, d'immenses réunions d'hommes.

— Dans de tels tableaux, on songe malgré soi à l'immensité, on rêve de l'infini..

Le temple que Laurent avait en ce moment sous les yeux rappelait, par son caractère et ses proportions, les monuments antédiluviens qu'a peints Martinus. Il y avait là une telle profusion de lumières, une combinaison si imprévue des différents ordres d'architecture; tous ces éléments divers s'harmonisaient si heureusement, grâce à la savante habileté qui avait présidé à leur choix, que l'on aurait peine à se figurer l'effet magique qui en résultait au premier coup d'œil.

C'était quelque chose comme l'habitation d'un génie des *Mille et une Nuits*, une échappée de l'olympe des dieux païens, ou la villa de quelque épicurien du temps de la décadence romaine!

D'abord, Laurent ébloui jusqu'à l'aveuglement, ne put distinguer ce qui se passait dans cette vaste salle, et il se crut le jouet de quelque hallucination de son cerveau malade. Mais peu à peu son regard se familiarisa avec cette profusion éclatante de lumières, et à travers la vapeur dorée qui, du sol, montait vers lui pleine de parfums et de murmures, il crut démêler enfin les objets qu'il n'avait fait qu'entrevoir.

Le temple qui servait de cadre à ce tableau, bien certainement curieux, avait la forme d'un carré oblong. Des colonnes d'ordre corinthien s'élançaient en jets de marbre jusqu'aux entablements, et disparaissaient à leur sommet sous les abondantes fantaisies des chapiteaux : toutes les époques étaient confondues avec un art qui tenait du prodige; ici, les ornementations de la renaissance; là, les caprices puissants du moyen âge; plus loin, les lignes sévères de l'antiquité grecque et romaine, partout l'imagination, la fantaisie, l'originalité!... Le sacré se trouvait mêlé au profane, sans que le regard de l'admirateur pût s'en choquer... Une Vénus antique souriait à côt d'une Madeleine, ployant son front sous le poids de la douleur;

sainte Cécile chantait auprès de Niobé... Aspasie, Sapho, Cléopâtre, Jeanne d'Arc, toutes les grâces de l'art, toutes les beautés de la poésie, tout ce qui avait souri, ou aimé, ou pleuré, tout ce qui avait *vécu,* avait son piédestal dans cette étrange enceinte...

Laurent était ému, ému d'une intelligente et radieuse émotion...

Mais que fut-ce donc quand son regard fasciné glissa des témoins immobiles de ce tableau aux acteurs dont la voix et les cris montaient en un murmure confus jusqu'au boudoir... C'était un rassemblement singulier d'hommes de toutes les conditions... Les uns en blouse, les autres en redingotes... les autres mis avec une certaine recherche; ils allaient et venaient entre les colonnes de marbre, et semblaient écouter ce que disait un homme placé sur une sorte d'estrade qui occupait le fond de la salle.

Cet homme, Laurent ne fut pas longtemps à le reconnaître. — C'était Duval!

A cette vue, tout son sang reflua vers son cœur; il porta la main à son front, et un cri de rage s'échappa de sa poitrine.

— Duval! s'écria-t-il, en promenant autour de lui son regard effaré... Duval!...

Mais il avait à peine proféré ce cri que la tenture se referma, et que Pervenche posa sa main sur ses lèvres.

— Prenez garde! lui dit-elle à voix rapide.

— Duval! répéta Laurent...

— Duval est tout-puissant ici, poursuivit Pervenche, et s'il savait que vous l'avez vu, vous seriez perdu.

— Mais que se passe-t-il donc?

— Duval conspire!

— Lui!

— Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler, peut-être, d'une association mystérieuse d'assassins, que l'on désigne sous le nom de *Piqueurs?*

— Sans doute! Eh bien!

— Eh bien!... Duval s'est mis à la tête de cette association... Tous ces hommes que vous avez vus autour de lui en sont les membres actifs... Ce sont eux qui se répandent à une certaine heure dans Paris, pour y jeter l'épouvante et l'effroi. La police s'est inquiétée depuis longtemps de ces bandits; mais elle n'est point parvenue encore à les saisir. Duval est audacieux, adroit; il fréquente le monde, on ne peut penser que sa demeure sert de rendez-vous aux Piqueurs... Vous voyez donc, Laurent, quel intérêt il a à rester ignoré, et quel danger il y aurait pour vous à être découvert.

— Mais il ignore donc que je suis ici?...

— Il le sait!

— Alors...

— C'est lui qui vous a recueilli dans sa voiture, après vous avoir relevé mourant sous les coups de vos assassins...

— Lui! C'est lui qui m'a sauvé?...

— Après avoir donné l'ordre de vous tuer...

— Le misérable!... Mais, ma sœur, ma pauvre Soisik?

— Elle est ici...

— Ah! je veux la voir... la sauver... J'aurai toujours le temps de me venger après...

— Soisik est ici; mais je crains...

— Oh! je veux la voir... Pervenche...

— Silence...

— Qu'avez-vous?

— Écoutez...

Pervenche et Laurent se regardèrent dans l'ombre en frémissant. Un cri, qui n'avait rien d'humain, venait de retentir dans la chambre voisine. — Pour tous les deux, il était évident qu'on égorgeait quelqu'un dans cette chambre!...

La porte cédait déjà sous une pression violente; Laurent appuya

rudement son épaule contre la serrure, et en un clin-d'œil la serrure sauta!...

Alors, et comme si elle n'avait attendu que cette issue pour s'échapper, une femme pâle, les cheveux épars, les vêtements en désordre, entra éperdue dans le boudoir, en jetant ses bras au-devant d'elle, en signe de désespoir...

Deux cris l'accueillirent en même temps...

C'était Soisik...

Soisik effarée, pleine d'épouvante, n'osant regarder à côté d'elle, mais regardant avec terreur si nul ne la suivait.

Elle n'avait pas entendu le cri qui avait salué son entrée dans le boudoir, elle s'y voyait seule, son regard restait attaché à la porte dont elle venait de franchir le seuil.

Un drame s'était accompli derrière cette porte.

Soisik passa convulsivement sa main crispée sur son front, comme pour en chasser une pensée importune; elle eût voulu oublier, et ne le pouvait pas... Son cœur battait à se rompre; ses sanglots l'étouffaient; la force qui l'avait soutenue dans sa fuite était près de l'abandonner; elle avait peur, et n'osait plus!...

Alors sans doute, la pensée lui vint qu'elle n'était pas en sûreté dans ce boudoir où elle venait de se réfugier; le malheur qui l'avait un instant menacée pouvait se présenter de nouveau; il fallait fuir, fuir à tout prix cette demeure maudite!...

Elle chercha une issue.

Mais pour chercher cette issue, son regard tourna lentement autour du boudoir, et pour la première fois, elle aperçut les deux personnages dont nous avons parlé, Pervenche d'abord; puis Laurent!

Pervenche, elle la connaissait; elle l'avait vue près de Duval. Ce pouvait être une ennemie, et ses craintes revinrent en foule assiéger son cœur. Cependant Pervenche souriait, et son sourire rayon-

nait, plein de bonté, sur ses lèvres roses. Son épouvante se calma aussitôt, et la confiance illumina son front.

Mais que fut-ce donc, quand à la pâle clarté de la lampe, son regard rencontra celui de Laurent, quand elle distingua, dans le pénombre du boudoir, cette grave et belle figure du paysan breton, quand elle vit à quelques pas d'elle se dessiner vigoureuse et fière la silhouette de son frère ; son cœur s'ouvrit tout à coup à la joie et à l'espoir ; une sorte d'ivresse folle s'empara de son esprit, et elle courut se suspendre au cou de Laurent!

Ce dernier était resté calme et grave ; il baisa pieusement le beau front que lui présentait Soisik, leva les yeux au ciel, et la repoussant doucement, il lui indiqua du geste un prie-Dieu placé non loin de la porte.

Soisik eut un singulier frisson ; elle baissa la tête avec résignation, et marcha lentement vers le prie-Dieu, et s'y agenouilla.

Certes, il avait fallu à Laurent plus que du courage, il lui avait fallu de l'héroïsme pour résister au désir insensé qui l'avait pris d'étreindre Soisik contre sa poitrine, et de baiser violemment son front adoré... Mais à ce moment solennel et terrible, il avait senti qu'il allait avoir besoin de toutes ses forces et de toute sa présence d'esprit, et il n'avait pas voulu se laisser attendrir.

Un silence de plomb pesait sur le boudoir, on eût dit que l'arrivée de Soisik les avait rendus muets et sourds.

Laurent marcha cependant tôt après vers Pervenche, l'entraîna vers un coin du boudoir que l'ombre avait envahi, et se dirigea aussitôt vers la porte de la chambre contiguë.

Une fois là, il s'arrêta.

Laurent savait que la chambre d'où Soisik était sortie appartenait à Duval ; il le pensait du moins. — C'est donc ce dernier qu'il s'attendait à voir paraître... c'est lui qu'il s'apprêtait à recevoir.

Cinq minutes se passèrent pourtant, sans que personne parût !...

La lampe ne jetait plus çà et là que quelques faibles lueurs, et l'on n'entendait que le souffle des deux femmes qui priaient agenouillées. — Laurent avait à la main une épée qu'il venait d'arracher à une panoplie, et collé contre la cloison, à moitié caché dans les tentures, il attendait!...

Enfin la porte du boudoir s'entr'ouvrit, et une tête parut.

Du seuil on ne pouvait distinguer que les deux femmes.

La tête sourit... elle était terrible à voir!...

C'était quelque chose comme une tête de serpent, plate, triangulaire, anguleuse, avec un petit œil vert qui brillait comme une escarboucle. Elle s'allongea sur un cou difforme, regarda à droite et à gauche, puis passa la porte.

Laurent eut une crispation de rage. — Il venait de reconnaître dans ce nouvel acteur, Yvonic, le petit bossu de Plougasnou.

Son épée trembla dans ses mains.

Yvonic ne voyait rien, rien que les deux femmes, et il s'avançait vers elles à pas de loup, craignant de troubler le recueillement de Soisik, comme si la pauvre enfant n'avait pas été sourde!

Mais Laurent le suivait... Une expression de colère aveugle contractait ses traits ; son épée, qu'il tenait maintenant par la lame, remuait énergiquement dans ses deux mains crispées.

Cette scène avait un caractère particulier de férocité qui glaçait le sang dans les veines; et rien n'égalait l'expression sordide qui s'était gravée sur la figure d'Yvonic, si ce n'est le profond sentiment de cruauté qui respirait sur celle de Laurent.

Enfin, au moment où le petit bossu allait toucher l'épaule de Soisik, Laurent serra résolûment l'épée, et l'ayant fait tourner dans l'air, il en laissa lourdement retomber le pommeau sur le crâne d'Yvonic.

Ce dernier s'affaissa sur lui-même, et alla rouler sur le tapis.

Le coup, heureusement pour le petit bossu, avait légèrement dévié

dans le trajet; le pommeau de l'épée ne fit ainsi qu'effleurer le crâne, et n'entama que son épaule.

Néanmoins, cette brusque attaque suffisait pour l'étourdir, et il tomba sans connaissance à deux pas de Soisik.

Cependant le petit bossu recouvra bientôt peu à peu ses sens; la blessure qu'il avait reçue était en réalité peu grave; le sang qu'il perdait ne pouvait l'affaiblir beaucoup; il remua et détira un instant ses membres endoloris, fit une horrible grimace de douleur, et r'ouvrit les yeux.

Laurent était devant lui, l'œil flamboyant et plein de menaces, et l'épée à la main. Yvonic eut un frisson qui lui parcourut instantanément tout le corps.

— Mon Dieu béni, s'écria-t-il, en joignant les mains, monsieur Laurent...

— Ah! tu me reconnais, répondit ce dernier d'un ton ironique.

— Vous ici...

— Tu y es bien, toi!

— Je suis perdu!

— C'est bien posssible.

— Monsieur Laurent!

— Tais-toi, misérable, et écoute ce que j'ai à te dire.

Yvonic baissa douloureusement la tête, et se sentit investi par une terreur glaciale. Il connaissait Laurent de longue date, et savait bien qu'il était terrible et implacable dans ses vengeances. — Laurent n'avait pas sans doute oublié la scène de la grève, puisque lui, Yvonic, se la rappelait si bien. Il pensa avec désespoir que sa dernière heure était venue, et ne songea pas même à lutter contre cette fatalité qui l'accablait ainsi dans une impasse.

— Écoute, reprit bientôt Laurent, tu es la cause du malheur le plus cruel qui ait jamais frappé notre famille.

— Je vous assure, monsieur Laurent... voulut répliquer Yvonic.

— Tais-toi ! te dis-je, interrompit le jeune paysan en lui enfonçant brutalement dans l'épaule six lignes de l'épée qu'il tenait à la main.

Yvonic fit entendre un grognement sourd, et une larme d'atroce douleur perla un moment sous ses paupières.

Laurent n'y prit pas garde ; il était décidé à être terrible jusqu'à la cruauté. Il poursuivit :

— Tu as été notre plus implacable ennemi, et j'ai fait le serment que tu ne mourrais que de ma main.

Yvonic se releva et se mit à genoux.

— Grâce ! cria-t-il d'une voix étranglée, grâce ! mon bon monsieur Laurent, je vous en prie !

Laurent n'écoutait plus rien ; il avait appuyé sa main robuste sur l'épaule du bossu, et de l'autre il brandissait son épée.

— Grâce ! répéta Yvonic en baissant le front vers le parquet.

L'épée de Laurent s'enfonça dans la poitrine d'Yvonic, qui rendit un gémissement sourd et roula sur le sol.

Laurent n'avait pas proféré une parole ; pâle, muet, les sourcils rapprochés, il contemplait sans émotion apparente le spectacle horrible de cette agonie sanglante, et semblait ne s'étonner que de voir encore respirer sa victime.

Il releva son épée. Yvonic fit un mouvement convulsif.

Le malheureux voulait encore essayer de fuir ; mais il était étourdi du coup qu'il venait de recevoir, et il sentait d'ailleurs le pied de son adversaire peser avec force sur sa poitrine.

— Grâce ! grâce ! murmura-t-il avec peine ; monsieur Laurent, vous ne voulez pas me tuer...

Mais Laurent avait relevé son épée, et il l'enfonça une seconde fois dans la poitrine du bossu.

Cette fois, le coup était vraisemblablement mieux porté, car le sang jaillit avec abondance de la blessure, et Yvonic s'allongea comme une masse inerte, sans même pousser un cri.

Laurent se pencha vers lui.

— Yvonic! lui dit-il d'une voix haletante.

Yvonic répondit par un grognement inarticulé.

— Yvonic! poursuivit Laurent en le poussant du pied avec un profond dégoût et une rage dont il avait peine à modérer l'expression, tu as été le démon de ma famille, tu as rendu mon père fou de douleur, tu as jeté Soisik au déshonneur, tu m'as poussé moi-même au crime; Yvonic! c'est de ma main que tu vas mourir!

Le pauvre bossu souleva péniblement sa tête sanglante, et regarda son bourreau d'un œil terne et mourant.

— Pitié!... balbutia-t-il.

— Misérable! interrompit Laurent, il n'y a point de pitié pour toi et pour tes semblables; la mort!... la mort avec toutes ses tortures; la mort lente, pleine de douleurs, de désespoirs, d'efforts impuissants... Point de pitié! et que Dieu soit implacable pour toi, comme je le suis en ce moment.

En parlant ainsi, Laurent leva une dernière fois son épée, et la laissa retomber avec une fureur désordonnée sur le front d'Yvonic, qui tentait encore de se soulever.

Ce dernier coup acheva la victime, qui tomba en poussant le cri suprême de l'agonie.

CHAPITRE III.

Suite des Piqueurs. — Laurent à la recherche de Duval. — Une rue de la Cité. — L'association des Piqueurs. — Laurent court de réels dangers. — Un incident heureux. — Histoire de Duval. — Une scène lugubre à Kebl. — Mort de Duval.

Laurent s'était vengé d'Yvonic, mais c'était à Duval surtout qu'il en voulait; c'était lui qu'il voulait atteindre. Pendant quelque temps, cependant, il s'observa avec un soin tout particulier. Il avait tué le petit tailleur de Plougasnou; et cet assassinat, bien que légitimé peut-être par le rapt odieux dont cet homme s'était fait le complice, pouvait être poursuivi; et dans ce cas, Laurent aurait couru de réels dangers.

Pervenche le rassura à ce sujet; elle connaissait depuis longtemps

les Piqueurs; elle savait que depuis peu l'action de la police avait été éveillée à leur endroit, et elle pensa avec raison que Duval mettrait tous ses soins à cacher le meurtre d'Yvonic, plutôt que de faire des démarches pour en obtenir vengeance. Des démarches, dans de telles circonstances, eussent en effet donné l'éveil; on se serait enquis du lieu où le meurtre avait été commis, des motifs qui avaient poussé Laurent; et les investigations faites à ce sujet auraient pu amener la découverte de la société. Yvonic fut donc enterré secrètement, et rien de l'aventure ne transpira.

Laurent, rassuré de ce côté, tourna toutes ses idées vers le but pour lequel il avait quitté la Bretagne. — Duval! Grâce aux indications précises qu'il avait reçues de Pervenche, il avait été plusieurs fois sur le point de joindre son ennemi, mais toujours il lui avait échappé par quelque hasard providentiel. Enfin, un jour, il n'y tint plus, et il quitta sa sœur et Pervenche, et prit la direction de la demeure de Duval, bien résolu, cette fois, à l'attendre, et à lui faire payer cher le crime dont il s'était rendu coupable.

C'était le soir; le temps était sombre; des nuages lourds et noirs couraient dans le ciel, chassés par un vent strident; Laurent avait ramené les plis flottants de son manteau, et enfoncé son chapeau sur ses yeux.

Il pouvait être dix heures.

Laurent longeait les quais, et il allait prendre la direction de la Cité, quand il s'aperçut qu'il était suivi.

Les hommes qui marchaient sur ses pas étaient fort éloignés de lui, mais ils paraissaient mettre une certaine insistance à faire la même route que lui, et Laurent commença à s'inquiéter. — Pendant qu'il cherchait Duval, celui-ci le faisait épier.

Toutefois, le Breton était armé et pouvait soutenir une lutte plus difficile. Deux hommes ne lui faisaient peur en aucun temps, et ce jour-là, il se fût trouvé de force à tenir tête à quatre assassins. Après

avoir un moment hésité, il reprit donc résolûment sa marche, et se dirigea sur le lieu que Pervenche lui avait désigné.

Peu d'instants après, il entrait dans la Cité.

Une fois arrivé là, toutes ses appréhensions disparurent, car à peine se fut-il engagé dans ces rues étroites et tortueuses, que le bruit des pas qui l'avait suivi jusque là s'affaiblit peu à peu, et que bientôt il n'entendit plus rien.

Laurent n'était jamais venu dans ces parages; c'était la première fois qu'il y mettait le pied, aussi chercha-t-il d'abord à s'orienter, et dès qu'il eut cru reconnaître son chemin, il marcha en avant.

Malgré tout son desir de rencontrer et de punir Duval, Laurent ne se dissimulait, cependant, aucune des difficultés d'une pareille entreprise : pour réussir dans un semblable coup de main, il fallait avoir la chance de trouver Duval seul, mais il ne l'espérait pas; et dans cette dernière hypothèse, il était évident que le Breton devait courir de grands dangers.

Toutefois, ces considérations ne l'arrêtèrent pas, et en moins de dix minutes il entra dans la rue où Pervenche lui avait annoncé qu'il trouverait certainement Duval, à cette heure.

La maison à laquelle il devait frapper lui avait été parfaitement indiquée, de sorte qu'il n'eut pas beaucoup de peine à la reconnaitre; mais au moment où il allait se diriger de ce côté, il se sentit piquer dans les reins et dans les jambes par une arme invisible.

Il se retourna : il n'y avait rien. Il voulut avancer vers la porte qui n'était plus qu'à quelques pas; mais l'arme mystérieuse le poursuivait dans l'ombre et renouvelait ses blessures. Laurent ne savait plus que penser, et il jugea qu'il était tombé entre les mains de quelques Piqueurs de nuit.

Les Piqueurs constituaient, à cette époque, une association singulière, qui n'a eu qu'une existence éphémère, mais qui n'en a pas moins éveillé vivement la curiosité publique. On ne connaissait pas

les Piqueurs ; la police s'évertua longtemps à découvrir le lieu de leurs réunions ; mais, chose étrange, jamais un des membres de cette association ne tomba entre les mains de la justice. Cependant, on connaisssait bon nombre de victimes qu'ils avaient faites ; d'honnêtes bourgeois, des jeunes filles, des hommes politiques importants reçurent des blessures d'une certaine gravité. Il n'était pas possible de mettre en doute l'existence de l'association ; et comme le public aime à tout expliquer, on alla jusqu'à dire que la police était de connivence avec les Piqueurs, et que le gouvernement tolérait l'association, dans l'espoir que la curiosité qu'elle éveillait détournerait les esprits de la politique.

Laurent avait entendu parler de cette association, et bien qu'il sût que Duval était à sa tête et dirigeait ses opérations, qui, pour lui, n'avaient par conséquent rien de mystérieux, cependant, il ne put se défendre d'un sentiment de terreur superstitieuse en songeant qu'il allait se trouver entre les mains de ces hommes qui ne se battaient que dans l'ombre, et comme de lâches assassins.

En plein jour, et avec des adversaires ordinaires, Laurent n'aurait pas craint une affaire ; il l'avait bien prouvé. Mais cette rencontre avait quelque chose de lugubre ; il avait affaire à des adversaires insaisissables ; il se sentait frappé de coups d'épées invisibles, auxquels il ne pouvait riposter. La colère fit refluer tout son sang à son cœur, et il tira de sa poche un pistolet qu'il arma.

Mais au moment où il allait, à tout hasard, lâcher la détente de son arme, il se sentit saisi par quatre bras vigoureux et terrassé avant qu'il eût eu le temps de se mettre en défense. Puis, comme il paraissait vouloir crier à l'aide, on lui noua fortement un mouchoir sur les lèvres, et on l'emporta vers la maison dans laquelle il voulait entrer.

Laurent n'avait plus à opposer aucune résistance, il était mis dans l'impossibilité de se défendre ; le plus sage parti à prendre était d'at-

tendre ; il se laissa donc emporter par les deux mystérieux Piqueurs, attendant l'issue de cette aventure.

Après avoir franchi le seuil de la porte, les hommes pénétrèrent avec leur fardeau sous une voûte sombre, étroite et humide, dont la pente paraissait douce ; ils dirent quelques mots à deux gardiens qu'ils rencontrèrent au bout de ce passage obscur, puis ils descendirent un long escalier : cinquante marches, environ.

Là, une porte se présenta à eux, et ils frappèrent. Après quelques paroles échangées, la porte s'ouvrit, et ils allèrent déposer leur fardeau au milieu d'une vaste salle éblouissante de lumières.

Une fois arrivés en cet endroit, Laurent fut enfin délivré de son bâillon, et recouvra la liberté de ses mouvements.

Nous avons souvent, dans le cours de cet ouvrage, fait la description des lieux de réunion des associations dont nous avons eu occasion de parler. La salle dans laquelle Laurent venait d'entrer ne présentait aucun caractère particulier digne d'être cité ; elle était basse et voûtée ; des colonnes de pierres brutes soutenaient ce souterrain de distance en distance, et une sorte de tribune, élevée dans la partie opposée à l'entrée, était occupée en ce moment par un homme que Laurent reconnut de suite pour celui qu'il cherchait.

C'était Duval.

Laurent sentit, à cette vue, tout son sang bouillonner dans ses veines, et, malgré les deux hommes qui le gardaient, malgré le danger qu'il avait couru et qui le menaçait encore, il fendit la foule avec emportement, et arriva ainsi, grâce à la vigueur de ses bras, jusqu'au pied de la tribune.

Là, cependant, il fut obligé de s'arrêter.

Une rumeur indicible s'était élevée de tous côtés quand on l'avait vu se précipiter vers Duval ; plusieurs membres de l'association s'étaient emparés de lui au moment où il allait atteindre le chef des Piqueurs.

— Que voulez-vous?... Où allez-vous?... Qu'allez-vous faire?...

Mille questions s'élevèrent à la fois au milieu du tumulte, et Laurent, abasourdi et comme réveillé en sursaut, regardait de tous côtés sans trouver une réponse.

Enfin le silence se rétablit, et Duval, qui n'avait pu voir encore les traits de celui qu'on venait de saisir, se tourna vers l'assemblée :

— Quel est cet homme, et que nous veut-il? demanda-t-il d'une voix ferme et en s'adressant à Laurent.

Celui-ci releva le front, et secoua les hommes qui le tenaient.

— Cet homme est le frère de Soisik, répondit-il hardiment, et il vient venger le déshonneur de sa sœur!

Une légère pâleur couvrit le visage de Duval à cette réponse; mais il comprit quel intérêt il avait à ne pas faiblir, et il poursuivit :

— Le frère de Soisik?... répondit-il de la même voix ferme; qu'est-ce donc que Soisik?... et qu'y a-t-il de commun entre elle et moi?... Assurément, mes amis, cet homme est fou!

Un cri de rage sortit de la poitrine de Laurent à ces paroles; il plongea sa main dans son habit, et en retira un long couteau de chasse.

Un cri général d'indignation fit le tour de l'assemblée à ce geste, et Laurent fut désarmé immédiatement. Cependant, Duval imposa une seconde fois silence, et put reprendre la parole :

— La folie de cet homme est triste, dit-il d'un air de pitié, et si j'en avais le temps, je crois vraiment qu'elle m'amuserait; mais nous sommes liés tous ici par un serment terrible, et nous ne devons pas oublier que depuis quelque temps la police est sur nos traces. Il ne faut se fier à personne par ce temps-ci, car les traîtres savent prendre tous les masques et jouer tous les rôles. Et qui sait si cet homme ne serait pas un agent qui vient épier nos secrets, et qui demain peut-être nous trahira!

— Misérable! grommela Laurent.

La supposition de Duval était ridicule; il était évident que Laurent n'était point un traître, s'il avait voulu dénoncer les hommes parmi lesquels il se trouvait, il n'aurait pas commencé par se trahir lui-même. L'insinuation du chef des Piqueurs tombait donc d'elle-même; mais Duval savait bien à quels hommes il parlait, et il n'ignorait pas que l'on est toujours cru par des hommes qui ont peur, quand on leur montre le fantôme redouté de la trahison.

Depuis quelques jours surtout, les membres de l'association avaient eu lieu de concevoir de sérieuses inquiétudes : on avait vu rôder dans la rue et autour de la maison des hommes à visage sinistre; ce ne pouvaient être que des suppôts de la police. L'association était donc signalée, on était sur leurs traces; il fallait se méfier de tout le monde.

Aussi, grâce à cette situation exceptionnelle, à peine Duval eut-il laissé à dessein tomber son insinuation, que de toutes parts des cris s'élevèrent à la fois :

— A mort! à mort! le traître!... Qu'on le tue avant qu'il nous dénonce!...

Et comme ils étaient hommes à joindre l'effet à la menace, on s'empara sur-le-champ du malheureux paysan, que l'on étendit sur une longue table de pierre, sorte de *dolmen* comme les Druides en élevaient pour les besoins de leur culte sanglant.

Laurent vit bien que sa dernière heure était arrivée, et sa pensée se reporta pleine d'amertume vers Soisik et vers Pervenche.

Cependant un des hommes de la bande s'était armé d'un poignard, et, au milieu du silence de tous, il s'était approché de lui.

— Tu as voulu, lui dit-il, nous dénoncer à nos ennemis, et nous ne te ménagerons pas... la vengeance des Piqueurs est implacable, et tu vas mourir en présence de tous nos frères. As-tu quelque motif de défense à faire valoir?

Laurent jeta un regard plein de haine à Duval, qui observait tout sans rien dire.

— Je n'étais venu ici que pour tuer votre chef, répondit-il, et je ne regrette qu'une chose, c'est d'avoir manqué le but que je voulais atteindre.

— Tu avoues donc tes projets?

— Pourquoi les cacherais-je?

— Tu voulais tuer notre chef?...

— J'ai fait cent cinquante lieues dans ce but.

— Eh bien! meurs donc comme tu l'as mérité, et que tous les traîtres reçoivent le même châtiment!...

En parlant ainsi, le Piqueur allait frapper sa victime, quand une rumeur singulière s'éleva tout à coup de tous les points de la salle.

Duval pâlit sur le siége qu'il occupait; et l'homme dont le poignard menaçait déjà la poitrine de Laurent, releva son arme et attendit.

Cependant la rumeur avait pris un caractère sérieux, et un mot terrible, passant de lèvre en lèvre, arriva jusqu'à Duval.

La police!

La police avait investi la maison; ils étaient perdus s'ils ne se hâtaient de se mettre à l'abri de ses poursuites. Heureusement pour eux que ce cas extrême avait été prévu, et qu'il existait une issue indépendante de la maison même, et qui correspondait avec l'extérieur par une voie souterraine inconnue de tous.

La salle souterraine dans laquelle ils se réunissaient était d'ailleurs profondément cachée; il était peu probable que la police la découvrît; mais, à tout hasard et dans la crainte de quelque éventualité fâcheuse, il valait mieux fuir sans attendre davantage.

Une fois qu'il eut été bien constaté que la fuite était opportune, chacun se hâta de gagner l'issue que Duval venait d'ouvrir, et, cinq

minutes après, Laurent se trouva seul dans le souterrain, dont toutes les portes étaient solidement fermées.

La seule chance qui lui restât de ne pas mourir d'une horrible mort, c'était que la police découvrît la salle dans laquelle les Piqueurs l'avaient enfermé en fuyant.

Laurent se mit à prier Dieu!...

Deux jours se passèrent ainsi, sans que personne vînt troubler la solitude terrible dont Laurent était entouré. Terrible solitude, en effet, car elle devait être la cause de sa mort certaine.

Pendant les premières heures que Laurent passa dans ce cachot humide et sombre, il essaya souvent d'ébranler les deux portes qui y donnaient accès. L'une devait ouvrir sur la voie souterraine qui conduisait au dehors; l'autre ouvrait sur l'escalier. Ces deux portes étaient fermées avec soin; il n'ébranla même pas les énormes barres de fer scellées au mur qui en gardaient l'entrée.

Il tenta ensuite d'appeler; mais l'écho seul répéta ses cris, et il n'entendit plus rien autour de lui!

Deux jours se passèrent ainsi...

Laurent comprit qu'il n'avait échappé à la mort que lui préparaient les *Piqueurs*, que pour succomber à une mort plus horrible encore...

La faim!

Et toutes les horreurs d'une pareille mort se présentèrent à son imagination effrayée.

Vers la fin du second jour, la fièvre le prit; il n'était plus seul dans cette vaste salle souterraine; mille fantômes, nés de son délire, passaient et repassaient à ses côtés, lui parlaient de sa mort prochaine; Laurent tremblait, il n'avait plus la force de lutter, son courage, son énergie l'avaient abandonné.

Quelquefois, cependant, il se redressait tout à coup, tout son sang refluait avec violence vers son cœur, et il prêtait l'oreille.

Il croyait alors entendre marcher à côté de lui; on parlait dans le mur épais qui l'enveloppait de ses plis de pierre, on prononçait son nom à quelques pas... Mais ces lueurs d'espoir duraient peu, et Laurent retombait peu après dans son découragement et son insensibilité.

Tout le jour suivant se passa dans ces cruelles alternatives de joie, de doute et d'espoir, et vers la fin de cette journée, il n'avait plus même la force de se traîner.

Alors, et comme il sentait sa fin approcher, il essaya encore une fois de lutter avec la mort, et de se retenir à la vie; il se leva avec une ardeur factice, marcha résolument vers la porte, et réunissant ce qui lui restait des force dans un dernier et suprême effort, il se suspendit à la porte, qu'il tenta d'ébranler de ses deux mains crispées.

Mais cette tentative n'aboutit qu'à l'épuiser complétement, et il tomba inanimé sur le seuil même de la porte qu'il secouait.

II.

Duval était le fils d'un gros bonnetier de la rue Saint-Denis, lequel avait fait une fortune considérable dans son commerce honnête; à force d'économie, il était parvenu à s'acheter une terre fort belle dans la Bretagne, une autre moins productive dans la Picardie, et quand il passait dans la rue Saint-Denis, chacun se le montrait en disant: Voilà M. Duval le riche.

Madame Duval n'était guère recommandée que par la beauté de ses bijoux et de ses diamants, un luxe dont elle raffolait; mais s'ils avaient vécu l'un et l'autre, leur fils n'eût point certainement tenu la conduite que nous l'avons vu tenir; malheureusement, il moururent quand Duval était encore trop jeune, et ce dernier fut abandonné

aux soins d'un oncle débauché, qui lui enseigna de bonne heure les affreux principes qui le guidèrent depuis.

Dans la compagnie de cet homme, Duval se lia avec bon nombre de jeunes gens dissolus, et il ne tarda pas à être encore plus dépravé qu'eux ; il atteignit ainsi sa majorité, et son oncle mourut.

Duval avait déjà un chiffre respectable de dettes; pour les payer, il vendit sa terre de Picardie, et continua sur nouveaux frais; il allait, à cette époque, très-fréquemment en Bretagne, et y emmenait avec lui les compagnons ordinaires de ses orgies; rien ne lui était sacré, et il jetait gaiement au vent ce qui lui restait de fortune et d'honneur. Il vivait avec des femmes galantes, jouait avec des escrocs, et se donnait tous les plaisirs que l'argent achète.

Mais son cœur ne se contenta bientôt plus de ces plaisirs faciles; il lui fallut un autre théâtre, des obstacles, des dangers; avec son caractère aventureux, il les trouva sans peine; alors il se fit querelleur, joua, vingt fois par jour, sa vie qu'il avait appris à défendre, et devint un des plus redoutables duellistes de la capitale.

A cette époque, les duels étaient chose fort commune; Duval dut à son caractère de se lancer dans la politique, et bientôt on ne parla plus que de lui.

Une chose pouvait encore le sauver, l'amour; mais c'était une nature si perverse, que ce sentiment, qui devait le sauver, contribua encore à le perdre.

Duval avait vingt-cinq ans; il avait déjà dissipé une partie de sa fortune, lorsqu'un soir, au sortir d'une orgie, comme il se retirait chez lui, il vit passer à quelques pas un carrosse, que le cocher, à moitié ivre, allait verser contre une borne de la rue Saint-Denis.

La roue se brisa, et la voiture fut renversée.

Quelque aviné qu'il fût par les nombreuses libations auxquelles il s'était adonné, Duval comprit le danger que devaient courir les

personnes qui se trouvaient dans la carrosse, et il se précipita à leur secours.

Cet accident lui avait tout-à-coup rendu son sang-froid et sa présence d'esprit, et au moment où il approcha de la voiture, il entendit des cris de femme qui en sortaient; il se hâta d'ouvrir la portière, et une jeune personne, pâle, les cheveux en désordre, le sein ému, se jeta dans ses bras.

Duval fut presque ébloui de la beauté de la jeune femme, et il se félicita tout bas du hasard qui l'avait si bien servi. — Cependant il se multiplia pour remettre toutes choses en état; le cocher alla chercher un charron dans le voisinage ; et pendant que ce dernier adaptait une roue provisoire à la voiture, Duval s'offrit à reconduire la jeune femme qu'il venait de sauver. Son offre fut acceptée, et ils partirent.

Duval avait bien vu des femmes dans sa vie dissipée, mais jamais encore il ne s'était senti aussi profondément ému; Duval n'avait jamais aimé, et pour la première fois, il écoutait son cœur battre plus fort contre le bras de cette femme.

Ils causèrent. — Duval apprit qu'elle était veuve, et qu'elle s'appelait Claire de Valerange; elle était riche, avait un hôtel à Paris, une maison de campagne dans les environs, et voyait la meilleure société de la capitale; il fut ravi; c'était une bonne fortune, et il se laissa aller à l'espoir de posséder un si charmante femme.

La jeune veuve l'avait déjà remarqué d'ailleurs, et l'avait, à ce qu'il paraît, trouvé fort à son goût, car elle se montra charmante de tout point, et quand ils furent sur le point de se séparer, elle l'engagea beaucoup à le venir visiter.

A partir de cette nuit mémorable, Duval se présenta souvent chez la jeune veuve, et il fut accueilli au delà de toutes ses espérances ; il n'y rencontra pas, il est vrai, la meilleure société de Paris, mais Duval ne demandait qu'à se faire illusion, et comme les femmes

étaient charmantes, que les jeunes gens paraissaient être jaloux de l'accueil que lui faisait la maîtresse du logis, il trouva que tout allait pour le mieux, et devint plus amoureux que jamais.

Cependant Claire de Valerange était une de ces femmes comme on en rencontre tant à Paris, prêtresses du plaisir, qui se livrent sans honte au culte effronté de leur dieu.

Claire avait vingt-cinq ans, et elle était belle; il y avait à peine un an qu'elle habitait Paris, et déjà elle avait trouvé mille adorateurs. Mais elle était aussi prudente que jolie, et elle ne s'était pas hâtée de se donner.

Grâce aux débris d'une fortune équivoque, dont ont n'eût pu dire la source, elle avait monté sa maison sur un pied princier, et faisait bonne figure dans le monde galant; elle pouvait donc attendre et choisir.

Duval se présenta, et elle arrêta son choix sur lui.

Duval était riche encore; il était fort connu dans le monde qu'elle fréquentait. Il avait eu bien des maîtresses qui l'avaient successivement aidé à dépenser sa fortune; il lui en fallait une qui le ruinât tout à fait.

Claire s'en chargea.

Duval paraissait amoureux, avide de possession : elle le fit attendre; puis, quand elle le vit prêt à se décourager, sur le point d'adresser à d'autres des hommages que l'on paraissait vouloir refuser, elle lui ouvrit ses bras et se donna à lui.

Duval fut pendant une année le plus heureux des hommes.

Mais, hélas! toute médaille a son revers, et celle-ci devait en avoir un terrible.

Un jour, Duval s'aperçut que sa fortune était presque complétement perdue, et que Claire lui avait donné un successeur.

Cette découverte lui fit éprouver comme une sorte de vertige : le

sang reflua vers son cœur, ses oreilles bourdonnèrent; il eut un instant de folie, et voulut tuer sa maîtresse et son nouvel amant.

L'idée d'un pareil crime ne l'épouvanta pas, et toute une nuit il pensa aux moyens de l'exécuter sans danger. Claire l'avait trahi; mais il l'aimait encore; cette pensée qu'elle était aux bras d'un autre, et qu'elle se riait de sa naïveté, lui inspirait mille rages. Heureusement pour lui, les amis qu'il s'était faits ne l'avaient pas encore tous abandonné, et il trouva dans leur société de puissantes distractions; il alla en Bretagne visiter ce que Claire lui avait laissé, et profita de son séjour sur la côte pour enlever la sœur de Laurent.

Telle était l'histoire de Duval; c'est l'histoire de bien des hommes entraînés au crime sur la pente des plaisirs faciles : ils s'endorment un jour sur le bord du précipice, et ne se réveillent qu'au fond du gouffre.

C'était le soir, à quelque distance de Strasbourg, près de Kehl.

Un homme, enveloppé dans un long manteau, le front couvert d'un chapeau à larges bords, venait de passer le pont de bateaux jeté sur le bras du Rhin, et s'acheminait, avec mille précautions, vers un des meilleurs hôtels de la petite ville allemande.

Dès qu'il fut arrivé au but de sa course, il demanda une chambre, se fit servir à souper, et se mit au lit.

Une heure après environ, un autre homme de haute taille, les cheveux tombant sur le dos, un énorme bâton à la main, traversait également le fameux pont de bateaux, et allait d'auberge en auberge jusqu'à l'hôtel où le mystérieux voyageur dont nous avons parlé s'était arrêté.

Le nouveau venu demanda à l'hôtelier s'il n'avait pas été précédé de quelques heures par un autre voyageur, et sur la réponse affirmative qui lui fut faite, il le pria de lui donner une chambre, se fit servir à souper, et ne tarda pas à se coucher.

Seulement, avant que le domestique ne se retirât, il le prit à part et lui tint à peu près ce langage :

— L'homme qui m'a précédé dans cet hôtel est un membre de ma famille qui est atteint d'une monomanie sinistre : celle du suicide. On m'a dépêché sur ses traces pour l'empêcher de mettre à exécution son funeste dessein ; j'ai donc tout intérêt, d'une part, à le surveiller, et, de l'autre, à me cacher de lui. Demain, vous aurez une pièce d'or pour vous, si vous venez me prévenir dès qu'il quittera l'hôtel.

Là-dessus, le domestique, alléché par l'espoir de la pièce d'or, jura qu'il viendrait prévenir le voyageur, et ce dernier, rassuré de ce côté, s'endormit presque aussitôt, car il avait fait une longue route et se trouvait très-fatigué.

Toutefois, bien que son sommeil fût profond, il ne l'empêcha pas de se lever le lendemain avant le jour, pour s'assurer par lui-même que le domestique ne le tromperait pas.

Tout dormait dans l'hôtel ; la lune seule éclairait la grande cour, et rien n'annonçait le prochain départ d'un voyageur quelconque.

L'inconnu se hâta de s'habiller pour se tenir prêt à tout événement ; il tira, en outre, deux pistolets de sa ceinture, et les chargea avec soin : puis, les ayant déposés sur la cheminée, il attendit.

Ce ne fut pas longtemps.

Quelques minutes après, en effet, des pas furtifs glissèrent dans le corridor qui conduisait à sa chambre, et le domestique entra.

— Il vient de partir, dit-il à voix basse.

— Y a-t-il longtemps ?

— Cinq minutes.

— Et quelle route a-t-il prise ?

— La route de Bade.

— C'est bien !... Voici pour toi.

L'inconnu jeta alors une pièce d'or au domestique; il remit ses pistolets dans sa ceinture, reprit son énorme bâton, et s'éloigna dans la direction qu'on venait de lui indiquer.

De ces deux hommes, l'un était Duval; l'autre, Laurent.

Laurent avait échappé comme par miracle à la mort qui l'attendait. Au moment où, succombant à la faim, à l'insomnie, à toutes les tortures du désespoir, il était tombé sur le seuil de la porte qu'il essayait vainement de secouer, cette porte s'était ouverte, et Pervenche et Soisik l'avaient trouvé mourant.

Pervenche s'était inquiétée de la longue absence de Laurent; elle n'espérait plus le revoir; elle pensa que Laurent avait trouvé la mort dans l'assemblée des Piqueurs, et elle n'osa d'abord faire aucune démarche, dans la crainte d'un autre malheur. Elle attendit. Mais les heures passèrent lentes, terribles, sans apporter aucun soulagement à sa position; alors, elle n'y tint plus, elle voulut savoir à tout prix à quoi s'en tenir. Elle connaissait le lieu où se réunissaient les Piqueurs, et elle y alla.

La police avait bien envahi le domicile du secret tribunal, mais elle s'était contentée de saisir quelques papiers qui avaient appartenu à Duval, et n'avait pas pénétré jusque dans les souterrains.

Pervenche connaissait cette demeure, elle l'avait longtemps habitée; elle alla droit à la salle des réunions ordinaires, et, avec l'aide de quelques valets, elle parvint à briser la porte qui y donnait accès.

Laurent serait mort sans ce secours inespéré.

Toutefois, malgré le danger qu'il avait couru, le jeune Breton songea plus que jamais à poursuivre sa vengeance.

Il avait quitté la Bretagne pour frapper le ravisseur de Soisik, il lui fallait une satisfaction pleine et entière.

Aussi, dès qu'il fut remis, il fit des recherches actives, obtint des renseignements précis, et ayant appris que Duval s'était éloigné

dans la direction de Strasbourg, il se hâta de quitter Paris et de marcher sur ses pas.

Nous avons vu qu'il venait de le rencontrer.

Laurent suivait Duval comme un tigre suit sa proie.

Le jour n'était pas encore venu; la nuit enveloppait toute chose de son voile épais et sombre; mais Laurent voyait son ennemi, et réglait sa marche sur la sienne.

Ils arrivèrent ainsi à l'entrée d'une forêt, dans laquelle Duval n'hésita pas de s'engager.

Le jour commençait à poindre à ce moment; Laurent pressa le pas, et en moins d'une heure, il se trouva à une faible distance de son ennemi.

Ce denier venait d'ailleurs d'entendre marcher derrière lui; il se retourna vivement.

L'allure de Laurent n'avait alors rien d'offensif; il n'avait que son énorme bâton à la main, et portait le costume ordinaire de tout voyageur; cependant Duval fronça le sourcil et frissonna.

Sous les bords du chapeau de Laurent, il avait cru voir jaillir un regard sinistre. Un éclair.

Laurent s'approcha de lui.

— Vous pouvez vous arrêter ici, dit-il aussitôt à Duval, car nous avons un compte à régler, et il faut que cette affaire-là se vide sur-le-champ.

En parlant de la sorte, Laurent jeta à terre le chapeau qui couvrait son front, et regarda Duval.

— Laurent! s'écria ce dernier.

— Lui-même! répondit Laurent.

Et Duval devint pâle.

— Ah! vous ne m'attendiez pas dans un pareil moment, reprit le jeune Breton, avec un accent plein d'ironie et de colère; vous pensiez que vous en aviez fini avec moi et ma vengeaance, et que

je vous laisserais fuir en paix; eh bien! détrompez-vous, maître Duval, car me voici; et maintenant, il faut qu'un de nous deux reste à cette place.

— Mais je n'ai point d'armes; c'est un assassinat!... essaya de dire Duval.

— Un assassinat ne m'effraierait pas, répondit Laurent; mais rassurez-vous. Cependant, je ne vous assassinerais que si vous refusiez de vous battre; défendez-vous donc, maître Duval, voilà un pistolet.

Laurent lui jeta, sur ces mots, un des pistolets qui pendaient à sa ceinture, et lui fit signe de se défendre.

Duval, d'abord étourdi de cette brusque attaque, recouvra bientôt tout son sang-froid; il s'empara vivement du pistolet qu'on venait de lui jeter, et marcha résolûment contre son adversaire.

— Dieu m'est témoin, dit-il d'une voix presque solennelle, que je n'en voulais pas à vos jours; mais puisque vous m'y forcez, qu'il soit donc fait ainsi que vous le proposez.

Duval lâcha aussitôt la détente de son pistolet, et la balle alla trouer l'habit du jeune Breton.

Celui-ci riposta aussitôt; mais moins adroit ou plus ému encore que son adversaire, il ne le toucha même pas.

Dès ce moment, la lutte devint terrible; les deux ennemis se prirent à bras le corps, et tentèrent de se renverser.

Laurent était beaucoup plus robuste que Duval; il avait, en outre, l'habitude des luttes de ce genre, et tout faisait présumer qu'il ne tarderait pas à terrasser son ennemi. Mais ce dernier avait prévu ce cas, et au moment où déjà il perdait pied et où il allait mesurer la terre, il tira furtivement un poignard de sa poche, et l'enfonça jusqu'à la poignée dans l'épaule de Laurent.

Le Breton rendit un rugissement féroce, et fit un bond en arrière.

— Misérable! s'écria-t-il, en saisissant son énorme bâton à deux

mains, lâche assassin, il n'y a plus ni pitié ni miséricorde pour toi, et tu vas mourir!

Il fit alors tourner deux ou trois fois son bâton autour de sa tête; et bien que Duval cherchât à s'esquiver, il l'étendit d'un coup à ses pieds.

Le bâton avait porté sur les tempes; Duval était mort sans proférer une seule parole.



LES CHAUFFEURS.

CHAPITRE PREMIER.

Les montagnes du Dauphiné. — Le comte de Salgues et son fils. — Un intérieur de Chauffeurs. — Un souper dans un souterrain. Arrivée à Paris. — Le comte confie son fils à M. Horace de Chandor. — Une soirée chez Madame veuve de Saint-Arnault. — Ce qui arrive au jeune vicomte de Salgues.

C'était au mois de juin de l'année 1817.

Vers huit heures du soir, deux voyageurs se trouvaient engagés dans les montagnes qui avoisinent Grenoble, et ils s'avançaient tranquillement, au pas lent et mesuré de leurs montures, à travers les sentiers étroits taillés à pic dans les montagnes, sans trop se préoccuper de la nuit qui avançait.

L'un de ces voyageurs était déjà bien loin du printemps de la vie, l'autre paraissait avoir vingt-deux à vingt-trois ans.

Leur apparence et leur costume semblaient annoncer des marchands de la première classe ; c'étaient des hommes de bonne mine, tels qu'on n'en voit pas communément, et ils paraissaient unis par les liens d'une proche parenté.

C'était probablement le père et le fils.

Toutefois, il est bon de faire observer que certains traits de la physionomie du père étaient très-vigoureusement accusés, tandis que le visage doux et fin du fils annonçait une nature plus délicate et plus distinguée.

Nos deux voyageurs prenaient un certain plaisir à voir les ravissants paysages qui de temps à autre se déroulaient à leurspieds.

Leur route suivait les bords d'un petit lac, tantôt s'élevant à une grande hauteur sur les flancs de la montagne, tantôt serpentant le long des rochers aussi perpendiculaires que le mur d'un vieux château-fort. Quelquefois elle présentait à l'œil des aspects plus doux, des coteaux couverts d'une verdure délicieuse, des vallées profondes et retirées, des pâturages et des terres labourables ; ensuite un hameau de chaumières, avec sa petite église de forme fantastique et son clocher ; enfin, des vergers et des coteaux couverts de vignes, et, par intervalle, le cours d'un ruisseau qui allait se jeter dans le lac.

Tout à coup, cependant, le ciel, qui était resté clair et profond jusqu'à cette heure, se chargea de lourdes vapeurs. — On vit descendre le long des flancs escarpés de la montagne d'épais nuages, qui, roulant à travers ses larges crevasses, semblaient des torrents de lave se précipitant du haut d'un volcan. Les rochers arides qui formaient les bords de ces immenses ravins montraient leurs pointes rocailleuses au-dessus du brouillard, comme pour diviser ces torrents de vapeurs qui les enveloppaient ; et, pour offrir un contraste à cette scène sombre et menaçante, la chaîne la plus éloignée des montagnes brillait sous les derniers rayons d'un beau soleil de printemps.

Tandis que les voyageurs contemplaient ce tableau, qui ressemblait aux préparatifs d'un combat entre la puissance de la lumière et celle des ténèbres, un troisième personnage, leur guide, qui s'était tenu jusque-là à quelque distance, se rapprocha d'eux, et les engagea à doubler le pas.

Le village où il se proposait de les conduire, leur dit-il, était encore éloigné, la route était mauvaise et difficile à trouver, et si la vallée continuait à s'emplir de ténèbres, les chemins deviendraient de plus en plus incertains et dangereux.

Ainsi prévenus, les voyageurs fermèrent leurs manteaux, enfoncèrent leurs chapeaux sur leurs sourcils, et poussèrent leur monture en avant.

A chaque pas qu'ils faisaient, la scène changeait autour d'eux.

Chaque montagne, comme si la forme en eût été flexible et changeante comme celle des nuages dont les contours varient sans cesse, offrant un aspect différent, suivant les mouvements et la marche des voyageurs auxquels le brouillard découvrait les rochers et les vallées, ou les cachait sous son manteau de vapeurs.

Leur chemin n'était qu'un étroit sentier serpentant le long des sinuosités de la vallée, et tournant souvent autour de rochers et d'autres obstacles qu'il était impossible de surmonter ; ce qui ajoutait à la variété agreste d'une marche pendant laquelle les voyageurs finirent par perdre entièrement les idées vagues qu'ils avaient pu avoir sur la direction de la route.

Cependant les nuages s'épaississaient sur leur tête, et le brouillard commença à tomber en forme de petite pluie, ou comme des gouttes de rosée sur les manteaux des voyageurs.

Après avoir fait ainsi deux lieues environ, pendant lesquelles l'incertitude doublait leur fatigue, ils se trouvèrent enfin sur un sommet fort étroit au haut d'une montagne taillée à pic, au pied de laquelle était de l'eau qu'ils voyaient briller chaque fois que les coups

de vent, qui devenaient assez fréquents, chassaient le brouillard; à droite et à gauche s'étendait une petite forêt, dans laquelle la rafale faisait entendre comme de sourds gémissements.

Jusqu'alors le chemin, quoique raboteux et escarpé, était indiqué assez clairement par des traces qui prouvaient que des voyageurs à pied et des chevaux y avaient passé. Mais tout à coup, à l'instant où les voyageurs venaient d'atteindre le sommet d'une éminence faisant saillie, et sur laquelle le sentier les avait conduits en tournant, les chevaux s'arrêtèrent tout court, et poussèrent un hennissement singulier.

Les voyageurs regardèrent étonnés, et aperçurent un gouffre sans fond creusé sous la tête de leurs chevaux; ils se hâtèrent de faire quelques pas en arrière.

Le plus vieux des deux voyageurs porta alors ses regards tout autour de lui, mais inutilement, pour chercher la continuation d'un sentier qui bien certainement n'avait pu être pratiqué dans l'origine pour aboutir dans un tel lieu.

Comme ils en étaient là de leurs incertitudes, le fils tâchant de trouver quelque moyen d'avancer, le père étant sur le point de proposer de retourner par le même chemin qu'ils avaient suivi pour venir, un coup de sifflet se fit entendre dans le petit bois qui les entourait, et dix hommes à figure sinistre se précipitèrent sur eux et les enveloppèrent.

Les deux voyageurs cherchèrent à se mettre en défense, tandis que le guide se jetait à genoux, recommandant son âme à Dieu!

Les Chauffeurs! les Chauffeurs! murmura-t-il entre ses dents, nous sommes perdus!

Les Chauffeurs! répéta le plus vieux des voyageurs.

Et un amer sourire effleura ses lèvres.

Cependant celui qui paraissait être le chef de la petite bande, s'avança vers le plus âgé des voyageurs.



LE COMTE DE SALGUES ET SON FILS



— Monsieur, lui dit-il en s'inclinant d'une façon qui ne manquait pas de gaieté, je suis désolé d'interrompre ainsi le cours de votre voyage; mais votre présence dans un pareil lieu, à cette heure, m'a paru suspecte, et j'ai voulu savoir...

— Quoi donc? répondit le vieillard qui fronça les sourcils, et se redressa de toute sa taille.

Le chef des bandits le considéra, et fut frappé un moment de l'expression singulière qui brillait dans le regard de son interlocuteur; il lui sembla avoir déjà vu quelque part cette figure imposante; mais la nuit était sombre, et le vent agitait avec trop de violence la lueur des torches, pour qu'il pût fixer ses irrésolutions a ce sujet.

— Je désire savoir, poursuivit-il aussitôt, quel est votre nom, d'abord.

— On m'appelle le comte de Salgues.

— Et quel est ce jeune homme qui vous accompagne?

— Le vicomte de Salgues, mon fils.

— Et ce troisième personnage?

— Un guide.

— C'est fort bien, repartit le chef, mais tout cela ne m'explique pas le motif de votre voyage, et surtout votre présence dans ces lieux.

— C'est juste, fit le comte de Salgues en souriant avec ironie, vous êtes les souverains de ces montagnes, et vous avez le droit de savoir quels sont les hôtes qui s'y présentent. Je vais donc vous satisfaire de mon mieux, et en quelques mots. Mon fils habite Grenoble depuis son enfance; je l'y avais confié aux soins d'un ancien serviteur à moi, qui l'a élevé. Mes occupations, des raisons supérieures m'ont tenu jusqu'à ce jour éloigné de mon fils; c'est à peine si, dans l'espace de vingt-deux ans, j'ai pu le voir trois fois; j'ai voulu faire cesser un pareil état de choses, je suis parti de Paris, il y a huit jours, et j'ai été réclamer mon enfant, avec lequel je

retourne dans la capitale; voilà toute la vérité, monsieur, je serais désolé que cela ne vous satisfît pas, car je ne pourrais pas vous dire autre chose.

Le bandit parut un moment indécis sur le parti qu'il devait prendre; il regarda avec attention le comte de Salgues, son fils et le guide : il se consulta quelques secondes avec ses hommes, puis, enfin, prenant une résolution dernière, il donna l'ordre du départ.

— Vous nous emmenez? fit le comte de Salgues, sans s'émouvoir et en souriant.

— Vous êtes perdu dans ces montagnes, répondit le bandit, votre imbécile de guide a l'air plus mort que vif, il vous conduirait dans quelque précipice; il est plus prudent pour vous de nous suivre : vous passerez la nuit plus sûrement au milieu de nous, que dans ces montagnes, par un pareil temps d'orage.

Le comte de Salgues ne répondit pas; il fit signe à son fils de se laisser faire, et toute la bande se mit en marche, en s'enfonçant dans le bois.

Cependant le jeune vicomte avait trouvé le moyen de se rapprocher de son père, et il s'était penché à son oreille.

— Mon père, lui dit-il à voix basse, ne connaissez-vous pas les hommes auxquels nous avons affaire?

— Je les connais parfaitement; du moins, je crois les connaître.

— Et ce sont?.,.

— Des Chauffeurs!

— Des Chauffeurs! répéta le jeune homme; mais j'ai entendu raconter des choses horribles de ces hommes : ils tuent sans pitié, ils pillent, ils volent, ce sont les plus cruels ennemis de notre société.

— Bah! fit le comte en haussant les épaules, ce sont des calomnies, je suppose; d'ailleurs, vous allez passer une nuit entière parmi eux, vous verrez bien s'ils nous font le moindre mal, et nous prennent le moindre louis.

Et sur ces mots, le père et le fils se séparèrent et se mêlèrent aux bandits.

La course qu'ils devaient parcourir n'était d'ailleurs pas longue, et moins d'un quart d'heure après, ils arrivaient à une sorte de souterrain gigantesque, où ils purent pénétrer sans même descendre de cheval.

Ce souterrain avait, dit-on, près d'une lieue de long; on y avait tout disposé pour recevoir nombreuse compagnie, et il servait de retraite aux bandes de Chauffeurs qui ravageaient la contrée.

Ces Chauffeurs, nul ne les connaissait encore, et, grâce aux troubles que les circonstances politiques avaient jetés partout, ils pouvaient exercer leur affreux métier sans être trop inquiétés.

Il y avait une vaste association qui s'étendait sur toute la France. Les hommes qui la composaient étaient pour la plupart le rebut de la société, bandits sans foi ni loi, qui ne connaissaient que leur bon plaisir, et qui, la torche ou le poignard à la main, allaient partout brûlant et pillant, — des Molly-Maguire français.

Ce qu'ils ont fait de mal au pays est incalculable. — A ce moment surtout, où l'on aurait eu besoin de repos et de calme, où le pays, à peine remis des convulsions révolutionnaires, tentait vainement encore de réparer les désastres éprouvés.

L'association des Chauffeurs étendait ses redoutables ramifications sur tous les points; des bandes partielles sillonnaient le pays, procédant tantôt par le fer, tantôt par le feu, pillant et tuant comme en pays conquis.

Le gouvernement avait bien tenté à diverses reprises de réprimer les excès et de punir les coupables; mais la politique se mêlait à tout, et l'opposition, une opposition coupable, couvrait ces sanglantes menées de son indulgence.

D'ailleurs les opérations des bandes partielles avaient une direction commune; il y avait à la tête de l'association un homme dont le

nom était resté un mystère pour tous, mais dont l'action se faisait sentir à tout instant sur tous les points occupés par les Chauffeurs.

On racontait de cet homme des choses merveilleuses.

Il occupait, disait-on, une place importante dans le gouvernement; les uns assuraient qu'il avait le don de se trouver à la même heure en plusieurs endroits différents; les autres affirmaient qu'il avait reçu de la nature le don de pouvoir se rendre invisible.

Ceux ci disaient que ce pouvait bien être Fouché; ceux-là ajoutaient que les chefs de l'opposition parlementaire le protégeaient, et couvraient ses infâmes manœuvres de leur autorité.

Quand la bande fut arrivée à la salle commune, les Chauffeurs s'arrêtèrent, le comte de Salgues et son fils descendirent de cheval, et le chef des bandits leur ayant ordonné de le suivre, ils passèrent dans une salle voisine, assez convenablement meublée, et où une table se trouvait abondamment servie.

Le comte sourit en regardant son fils.

— Eh bien! Hector, lui dit-il, que pensez-vous de cette hospitalité?

— Elle m'étonne, mon père, répondit le jeune homme, mais sans me séduire, je vous assure.

— La route ne vous a pas creusé l'estomac?

— Au contraire.

— Eh bien! alors, buvez et mangez sans arrière-pensée; nous serons mieux traités que dans l'auberge où nous étions attendus.

Le chef des Chauffeurs venait, en effet, de les inviter à se mettre à table; il y prit place lui-même, et fit signe de servir.

L'étonnement du jeune vicomte de Salgues était à son comble.

Ce n'était pas la première fois qu'il entendait parler des Chauffeurs; et comme toute la France, il avait bien souvent frissonné au récit de leurs sinistres exploits. Cependant l'accueil qu'il recevait d'eux en cette circonstance, l'attention dont on l'entourait ainsi que

son père, les soins qu'on leur rendait à tous les deux, tout cela lui donnait bien à réfléchir.

Décidément, ces hommes n'étaient pas aussi cruels qu'on le lui avait dit; ce chef, qu'il avait devant les yeux, passait pour le plus redoutable de l'association; il connaissait de lui des actes monstrueux, et qui devaient, tôt ou tard, le conduire à l'échafaud. Il n'avait jamais épargné un voyageur..., ou il l'avait rançonné, ou il l'avait tué; d'où vient qu'on n'avait rien fait ni à son père ni à lui?

Tout ce qui se passait à ses côtés était plein de mystères qu'il cherchait vainement à pénétrer; il prit donc le parti de tout observer sans rien dire, se réservant de porter, plus tard, son jugement en toute connaissance de cause.

D'ailleurs la conversation commençait à s'engager, et il ne voulait pas en perdre un seul mot.

— Parbleu! disait le comte de Salgues, voilà un ordinaire qui me paraît assez enviable, et je doute que l'on dîne mieux à Paris que dans les montagnes du Dauphiné.

— Monsieur le comte est bien bon, répondit le bandit; mais je lui ferai observer que ce repas n'a pas le mérite d'un impromptu, et qu'il était commandé à votre intention.

— Comment! Vous m'attendiez donc?

— Sans doute!

— Ah! voilà qui est remarquable, et il faut avouer que votre police est bien faite.

Le bandit s'inclina et sourit.

— Aucun éloge ne pouvait m'être plus agréable, dit-il; j'ai reçu pour mission de surveiller ces montagnes, et vous pouvez être certain qu'aucun voyageur n'y passe, sans que j'en sois prévenu.

— C'est merveilleux! fit le comte de Salgues. Savez-vous que vous exercez ici une mission redoutable, et que si elle a son dangers elle a aussi presque sa gloire!

— Sa gloire! murmura Hector étonné, en regardant son père.

— Eh mon Dieu oui, mon fils, sa gloire, poursuivit le comte; que voulez-vous, ces hommes n'en connaissent pas de plus enviable peut-être... Sans doute ils apportent dans l'exercice de leur métier souvent trop de cruauté; mais leur rôle pourrait être certainement grand et généreux s'ils s'entendaient à le remplir.

— Mais, voyons, ajouta le comte, en se tournant vers le bandit, votre bande est-elle nombreuse dans ce moment?

— Nous sommes à peu près cinq cents.

— C'est beaucoup.

— J'espère faire mieux.

— Et tous ces hommes vous sont-ils bien dévoués; j'ai entendu dire que vous aviez un grand empire sur eux, est-ce vrai?

— On ne vous a pas trompé, monsieur le comte, ces hommes me sont tous dévoués, et, pour moi, je crois, le diable me pardonne, qu'il se jetteraient dans le feu.

— C'est un bon résultat!... Ainsi, pas de traîtres parmi vous?

— Les traîtres, je les tue.

— Ce n'est pas mal vu, dit le comte; mais si vous vous conduisez envers tous ceux que vous arrêtez, comme vous vous conduisez envers nous, vous devez souvent vous exposer...

Le bandit sourit à ces mots d'une singulière façon.

— Vous êtes, monsieur le comte, vous et votre fils, répondit-il, les deux premières personnes qui soient passées dans les montagnes, sans y laisser ou leur argent ou leur vie.

— Cependant notre guide... fit le comte.

— Oh! le guide, dit le bandit...

A peine avait-il prononcé ces mots qu'un grand cri se fit entendre sous les voûtes sonores, cri terrible d'angoisse et de détresse, qui alla glacer le sang dans les veines du jeune Hector.

— On assassine quelqu'un, s'écria-t-il, en se levant et en jetant un regard vers son père.

— Il y a longtemps déjà que je désirais me défaire de ce guide, répondit tranquillement le bandit; c'est un lâche, et, de plus, il a cherché plusieurs fois à nous livrer à nos ennemis. Cette occasion était trop belle pour la laisser échapper...

Hector ne répondit pas, il se laissa retomber, sans force, sur sa chaise.

Cependant l'heure était déjà avancée; on avait proposé au comte et à son fils une salle séparée, où ils pouvaient être seuls; le comte prit congé de son hôte, et il se retira avec Hector.

Ce dernier était ému d'une profonde tristesse; la conduite de son père dans cette circonstance lui avait paru des plus singulières; il ne pouvait ni admettre ni comprendre même les étranges théories qu'il avait entendu débattre; il ne put s'empêcher de faire part de ses réflexions au comte.

— Et quelle morale voulez-vous donc attendre de ces hommes? repartit ce dernier; ils ont rompu avec toutes les lois, ils n'en reconnaissent plus aucune; s'ils agissaient autrement qu'ils ne le font, ils seraient de grands niais, et ils ne peuvent espérer de salut que par les excès qu'ils commettent.

— N'importe, dit Hector, ces hommes sont bien coupables, et c'est une triste existence que celle qui n'a d'autre occupation possible que le meurtre et le vol.

— Sans doute, et je crois qu'ils en aimeraient mieux une autre.

— Il est toujours temps de revenir au bien.

— Qu'en savez-vous? mon enfant; vous êtes jeune, vous naissez à peine à la vie, vous ignorez encore les terribles obligations qu'elle impose. Une fois qu'on a franchi les barrières qui séparent le bien du mal, il est bien difficile de ramener le calme dans sa vie; Dieu veuille que vous ne le sachiez pas un jour!

Là dessus le père et le fils se livrèrent au repos.

Le lendemain le chef des Chauffeurs vint lui-même les réveiller, et leur annoncer qu'il était temps de partir.

Une collation somptueuse fut encore servie à ses hôtes, après quoi ils remontèrent sur leurs chevaux, et escortés d'un guide choisi dans les rangs des Chauffeurs, ils s'éloignèrent du souterrain.

Hector se sentit soulagé d'un grand poids, quand il se vit dehors.

Quelques jours après, ils arrivèrent à Paris, où le jeune vicomte était installé par son père dans un des quartiers les plus élégants. Puis M. le comte de Salgues, sollicité par quelques affaires pressantes, qu'il ne pouvait différer de régler, s'éloignait presque aussitôt, laissant son fils seul, au milieu de cette capitale qu'il connaissait à peine.

II.

Madame veuve de Saint-Arnault demeurait, alors, dans la rue Richelieu.

Elle y avait un appartement splendide, où venaient successivement la visiter les personnages les plus éminents de cette époque. Madame veuve de Saint-Arnault n'était plus jeune, mais elle s'était fait un bon nombre d'amis qui avaient vieilli près d'elle, et n'avaient pas perdu le souvenir des faveurs qu'elle leur avait accordées dans des temps meilleurs. Elle possédait un grand sens; elle avait également beaucoup d'esprit et beaucoup de tolérance, et savait pardonner aux femmes qui portaient alors le sceptre de la galanterie, les faiblesses qu'on eût pu trouver à lui reprocher dans l'histoire de son passé.

C'était une femme, comme il y en eut quelques-unes à cette époque.

Sans remords pour leurs propres fautes, elles semblaient avoir été créées et mises au monde exprès pour faire l'éducation galante des jeunes filles, et jeter quelques consolations sur les regrets amers des vieilles femmes.

Aussi madame veuve de Saint-Arnault était-elle fort aimée.

Sans parler des hommes, qui trouvaient toujours chez elle une société assez bien choisie, et un cercle éblouissant de femmes jeunes et parées, les femmes étaient sûres d'y rencontrer toute la bienveillance qui pouvait assurer leurs premiers succès, et guider leurs premiers pas dans cette route si glissante et si difficile, hélas! et si fréquentée. Bien des intrigues s'y nouaient et s'y dénouaient; on y cotait la vertu, on y marchandait l'honneur; et tout cela, au milieu des plus étourdissantes folies, des plus entraînantes ivresses...

En quittant Paris, M. le comte de Salgues avait confié son fils à un jeune homme du nom d'Horace de Chandor, qui donnait alors le ton à toutes les sociétés de ce genre.

Hector était étranger au milieu de la capitale; il comprit qu'à son âge, il avait besoin de certaines distractions, et dès le lendemain même du départ du père, il mena le fils chez madame veuve de Saint-Arnault.

Pour ne pas trop l'épouvanter, cependant, il lui avait fait en quelques mots l'histoire de la femme chez laquelle il allait le présenter.

Madame de Saint-Arnault était veuve d'un général de l'empire; son mari était mort en lui laissant une fortune considérable; elle avait un assez grand nombre de nièces à marier, et elle recevait beaucoup de jeunes gens, afin de faire le meilleur choix possible. Il y avait, d'ailleurs, chez elle, la meilleure société de Paris, et c'était un honneur très-recherché que d'y être reçu.

Hector écouta à peine cette histoire, et il suivit Horace de Chandor.

Cependant, dès en entrant, le jeune vicomte fut frappé de cette

atmosphère lourde qui y régnait, et presque ébloui de la profusion des lumières et de l'éclat des parures.

C'était un bruit confus de rires moqueurs et invitants, de chuchottements mystérieux échangés dans la pénombre des boudoirs retirés, de pièces d'or roulant sur les tapis; les femmes radieuses, folles, presque échevelées, les épaules nues, passaient devant les yeux, et laissaient derrière elles ces âpres et enivrantes émanations, qui échauffent le cœur et troublent la raison de l'homme.

C'était la première fois qu'un semblable spectacle frappait le regard d'Hector, c'était la première fois qu'une semblable sensation s'emparait de son âme, et il en fut étourdi, épouvanté.

Après avoir salué madame de Saint-Arnault, il abandonna son introducteur, et courut se mêler et se perdre dans la foule agitée des promeneurs. Un feu brûlant circulait dans ses veines; il avait besoin de respirer à pleine poitrine cette atmosphère qui l'embrasait; il voulait voir, sentir, toucher ces robes de soie dont le frôlement seul le faisait frissonner.

Il se laissa donc emporter par les flots d'hommes et de femmes qui se balançaient pleins de murmures et de parfums au milieu des salons encombrés. Il allait et venait sourdement agité, suspendant son regard au regard ardemment voluptueux des femmes, cherchant à comprimer les élans de cette joie immense qui emplissait sa poitrine et noyait son cœur, luttant en vain contre ces désirs de possession qui, pour la première fois, brûlaient ses chairs avec une violence âpre et désordonnée.

Mais tout ce qu'il faisait pour étouffer ces ardeurs insensées ne servait qu'à les alimenter, et il ne retombait haletant, épuisé dans des langueurs provocantes, que pour se relever bientôt et recommencer la lutte avec une nouvelle fureur.

Toutes ces femmes étaient rieuses, folles, parées, belles surtout, belles de plaisir, d'amour et de volupté; elles avaient des regards

brûlants ou noyés de langueur, des lèvres humides ou chaudement colorées ; leur chevelure aux reflets de soie ruisselait abondamment sur leurs épaules nues.

On lisait dans leurs yeux ou sur leur front la gaieté d'un souvenir sans remords, ou l'insouciance d'un présent sans lendemain. Jamais la veille n'avait flétri leur peau si blanche, si ce n'est la veille du plaisir, et ces prêtresses de la volupté ne demandaient pas même aux joies excitantes auxquelles elles se livraient l'oubli passager d'un avenir incertain.

Hector suivait avec ardeur les mouvements qui l'attiraient et le repoussaient alternativement. Un sourire l'enivrait, sa physionomie prenait tour à tour des reflets tristes ou radieux, selon que ces femmes lui jetaient en passant, dans leurs longues œillades voilées ou caressantes, des refus ou des promesses. Il sentait une lassitude s'emparer insensiblement de tous ses organes, et essayait en vain de lutter contre cette fatigue voluptueuse qui l'envahissait de toutes parts.

Enfin, épuisé de tant de surexcitations nerveuses, il s'arracha violemment des appartements où se trouvait la foule, et courut se réfugier dans les boudoirs.

Une fois là, la fièvre qui le dévorait s'apaisa peu à peu, et une sorte d'émotion langoureuse lui succéda ; il se jeta sur un sopha, et n'entendit plus bientôt que les notes fugitives et lointaines du concert qu'il avait fui, et qui venaient, considérablement affaiblies par la distance, le faire encore tressaillir au milieu du silence mystérieux dont il était entouré.

Il laissa tomber sa tête dans ses mains, et rêva.

Hector de Salgues avait vingt-deux ans ; il était de taille moyenne, mais admirablement pris dans toutes ses proportions ; ses yeux, bien que d'un bleu céleste et d'une douceur inexprimable, avaient pourtant des mouvements de vivacité méridionale qui jetaient sur toute

sa physionomie une expression de hardiesse dont le pinceau seul pourrait donner une idée exacte; ses cheveux noirs avaient des reflets bleus, les lignes de son visage étaient d'une pureté exquise, et ses moustaches noires, légèrement retroussées aux extrémités, se dessinaient en une courbe gracieuse au-dessus d'une double rangée de dents d'une blancheur éblouissante.

Hector était beau; mais habitué à vivre en province, où la vie se dépense dans un cercle excessivement restreint, et au milieu d'une société calme et souvent bornée, il était arrivé au complet développement de sa beauté sans se douter de l'emploi qu'il en pouvait faire.

Une fois cependant, Hector avait senti les premières et profondes atteintes de l'amour.

Un jour, c'était à Grenoble, il rencontra une jeune fille, et à partir de ce jour, cette jeune fille devint sa plus chère pensée, son plus doux rêve, sa plus pure joie. Il rechercha et finit par trouver l'occasion de la voir souvent et de lui parler, et, dès lors, cet amour poussa des racines profondes dans son cœur.

Hector aimait Angèle, il l'aimait avec tout son cœur, toute sa pensée.

Il avait vécu jusqu'alors sans ambition, ignorant les joies de l'amour, ne demandant à la vie que de les connaître un jour. Longtemps, dans le milieu où il s'était trouvé, son regard avait erré autour de lui, cherchant vainement dans la foule un noble cœur où il pût déposer tout ce qu'il contenait d'amour et d'adoration.

Angèle fut ce cœur.

Hector devina bien que ce sentiment puissant qui s'était emparé de son cœur y ferait un jour une immense solitude, afin de pouvoir y régner seul et en souverain, et il était sans force pour résister à cet envahissement dont il remarquait les effets. Mais que lui importait, après tout, que son cœur se dépeuplât de tous les sentiments

qui l'avaient habité jusqu'alors, si ce nouveau sentiment vainqueur suffisait à l'occuper tout entier! que lui importait qu'ils mourussent l'un après l'autre jusqu'au dernier, s'ils devaient revivre tous ensemble sous une seule et même expression!

Donc, en se trouvant tout à coup transporté dans cette société parisienne, dont les mœurs lui paraissaient si étranges, le jeune vicomte avait senti comme une commotion se faire en lui. Le souvenir d'Angèle s'était un peu effacé dans son souvenir, et il se demandait avec inquiétude à quelles sensations nouvelles il obéissait.

Quand il sortit de sa rêverie, il fut tout étonné de se trouver au milieu de ce boudoir, où il se rappelait à peine être venu chercher le calme et le silence. Il jeta autour de lui son regard surpris, et s'il n'eût entendu en ce moment les bruits lointains du bal, il eût cru avoir rêvé véritablement.

Cependant les bruits avaient perdu de leur éclat; Hector jugea qu'il était tard, et songea à se retirer; mais comme il allait se lever, un objet, qu'il n'avait pu encore distinguer aux clartés douteuses des lampes, vint tout à coup fixer son attention.

Il regarda... C'était une femme.

Cette femme était simplement vêtue; mais sous la simplicité de sa mise, il était impossible de ne pas distinguer un air particulier de noblesse et de distinction.

Comme Hector, elle était venue chercher, sans doute, dans cette partie retirée des appartements, un peu de solitude et de recueillement; et, comme lui, elle s'était oubliée loin du bal, dans l'enchantement d'une longue rêverie.

Un de ses bras, appuyé sur une petite table, soutenait nonchalamment sa tête aux lignes pures et correctes; son autre main retombait sur ses genoux.

Dès qu'il la vit, Hector demeura stupéfait; à la voir ainsi soucieuse

et pensive, rêveuse et mélancolique, on l'eût prise volontiers pour une reine déchue, dont le front découronné semblait garder encore l'empreinte de la majesté royale!

Hector se leva, et fit un pas vers elle.

Mais, avec quelque précaution que ce mouvement eût été fait, la jeune femme l'entendit, et elle releva la tête; elle ne parut ni surprise ni mécontente d'apercevoir Hector. Puis, comme si, après un prompt retour sur elle-même, elle eût pensé que cette rencontre avec un jeune et beau cavalier pouvait la compromettre, elle imita Hector, et se dirigea vers la porte, comme pour rentrer au bal.

Mais le jeune vicomte l'avait prévenue.

— Vous partez? lui dit-il, en se retrouvant en même temps qu'elle sur le seuil de la porte.

— Mais il me semble, répondit la jeune femme, qu'il est une heure convenable pour se retirer.

— Quoi! s'écria le jeune vicomte, entraîné par l'occasion, je vous perdrais après vous avoir à peine entrevue!

— Vous avouerez, reprit la jeune femme avec un enjouement gracieux, que c'est un peu votre faute, si nous sommes restés si longtemps l'un près de l'autre sans nous adresser une parole.

— C'est vrai! fit le jeune vicomte, d'un accent qui parut émouvoir la femme; mais qu'importe, reprit-il aussitôt, nous sommes ici loin du bruit et de la foule, nul ne songe à nous, et nous pouvons y rester encore une heure sans que l'on s'en aperçoive.

Sans s'expliquer pourquoi, Hector se sentait entraîné vers cette femme, qu'il voyait cependant pour la première fois.

— Vous consentez? dit-il à la jeune femme, en lui prenant la main.

Je ne le devrais pas, lui répondit-on; mais, cependant, j'y consens.

Ils allèrent s'asseoir sur le sopha qu'Hector venait de quitter, et reprirent leur conversation.

— Oh! combien je vous remercie, dit Hector, après quelques minutes de silence, et quelle joie c'est pour moi de vous avoir rencontrée dans cette société où je ne connais personne.

— Vous êtes nouvellement arrivé à Paris? demanda la jeune femme.

— Depuis quatre jours seulement.

— Quel est donc votre pays?

— J'arrive du Dauphiné.

— Et votre nom?

— Le vicomte Hector de Salgues.

— Et que comptez-vous faire à Paris?

— Je n'en sais rien encore.

— Avez-vous l'intention de suivre la carrière des armes?

— Mon père en décidera.

— Vous avez votre mère?

— Non, ni mère, ni sœur, ni frère, je suis seul au monde.

— Quoi! pas un ami, pas même une maîtresse?...

— Ni l'un, ni l'autre, répondit Hector.

Il se fit un long silence. Hector était visiblement ému; son interlocutrice ne paraissait pas l'être beaucoup moins.

Elle reprit :

— Je suis folle, en vérité, de vous adresser toutes ces questions. Je ferais mieux de vous parler d'autres choses... Voyons, répondez-moi avec franchise : Connaissez-vous Paris?

— Nullement, madame, dit Hector.

— Y avez-vous été présenté à quelques femmes?

— A aucune.

— Du moins avez-vous fait la connaissance de quelques hommes?

Hector sourit.

— J'ai fait connaissance d'un seul homme, répondit-il, et encore cette connaissance m'a-t-elle pour ainsi dire été imposée par mon père.

— C'est un jeune homme?

— M. Horace de Chandor.

— Que dites-vous?

— La vérité!

— Horace de Chandor!

— Vous le connaissez?

— Beaucoup. Mais, dites-moi, M. de Salgues, votre père est-il très-lié avec M. Horace?

— C'est son meilleur ami.

— Voilà qui est singulier... Mais votre père n'est point âgé, alors?

— Cinquante ans, au plus.

— Et ne viendrait-il pas de Grenoble?

— Pardonnez moi, madame, il y a quatre jours, mon père et moi, nous arrivons du Dauphiné.

A cette révélation inattendue, la jeune femme regarda le jeune homme avec une sorte de curiosité pleine d'intérêt; puis elle lui prit les mains.

— M. de Salgues, lui dit-elle, c'est le hasard qui nous a fait nous rencontrer; mais je suis peut-être appelée à vous rendre un grand service. Venez me voir demain, et j'aurai à vous parler.

— Mais où vous trouverai-je?

— Rue Neuve des-Petits-Champs, 29.

— Croyez que je n'aurai garde de manquer.

La jeune femme s'éloigna sur ces paroles, laissant Hector bien intrigué.

Toutefois, comme il n'avait plus rien à faire dans le bal après le départ de la jeune femme, il allait suivre son exemple et s'éloigner,

quand il se trouva arrêté par un homme qui accourut vers lui tout effaré, la physionomie en désordre, et les vêtements tout souillés de poussière.

— Monsieur le vicomte! monsieur le vicomte! s'écria-t-il en apercevant Hector, je vous cherchais.

— Et Angèle? fit Hector, en laissant échapper un cri de surprise et de joie.

— Elle est à Paris.

— Depuis aujourd'hui?

— Depuis une heure à peine.

— Et elle vous envoie vers moi?

— Elle prie M. le vicomte de vouloir bien se rendre à son hôtel, demain vers neuf heures.

— C'est bon! c'est bon! Germain, j'y serai... va, dis à ta maîtresse que je suis trop heureux de la savoir à Paris, et que demain, à neuf heures, je serai près d'elle.

Et le jeune vicomte se hâta lui-même de regagner sa demeure.

CHAPITRE II.

Suite des Chauffeurs. — Hector chez Angèle. — Les Chauffeurs. — Hector chez Clorinde. — Ce qu'il y rencontre. — Le comte et son fils. — Projets de mariage. — Hector épouse Angèle. — Une dernière visite à Clorinde. — Catastrophe. — Mort du chef des Chauffeurs.

Dès le lendemain, Hector s'empressa de se rendre à l'adresse que Angèle lui avait fait donner. Sans savoir pourquoi, il était profondément ému ; il lui semblait qu'il était menacé dans son bonheur ; ce qui s'était passé la veille, ce bal, ces femmes, celle surtout avec laquelle il avait passé une heure entière, tout cela, et le souvenir de son père, et celui d'Horace de Chandor, lui jetait mille inquiétudes dont il cherchait vainement à débarrasser sa pensée. Il avait comme le pressentiment d'un malheur imminent, et il avait hâte de s'éclairer à ce sujet, pour le combattre, s'il ne se trompait pas.

Angèle le reçut, dès qu'il eut dit son nom à son domestique.

Mais il ne l'eut pas plus tôt aperçue, qu'il recula frappé d'épouvante.

Angèle était pâle, ses yeux étaient fatigués, elle avait passé toute la nuit sans dormir, et ses cheveux en désordre, sa mise négligée, tout annonçait que quelque événement inattendu, extraordinaire, avait jeté le trouble dans son existence.

Hector courut à elle et lui prit les mains.

— Angèle, s'écria-t-il, que s'est-il donc passé, et pourquoi êtes-vous ainsi pâle et fatiguée?... Parlez! parlez, mon amie, au nom du ciel!

Angèle serra silencieusement les mains du jeune vicomte.

— Hector, lui dit-elle tôt après, un grand malheur s'est accompli depuis quelques jours, et au moment où je vous parle, mon père est ruiné.

— Que dites-vous?

— La vérité, Hector... Ah! bien souvent vous m'avez dit combien vous regrettiez la différence énorme de nos deux fortunes; c'était un obstacle, disiez-vous; eh bien, Hector, aujourd'hui vous êtes satisfait, car je suis pauvre...

Hector ne répondit pas, et pendant quelque temps, il réfléchit.

A vrai dire, cette catastrophe qui venait de frapper Angèle, lui faisait plus de plaisir que de peine; il avait toujours craint que le père de la jeune fille hésitât à lui accorder sa main, quand il viendrait à connaître sa fortune médiocre. Hector ignorait en effet, au juste, le chiffre des revenus de son père, et à croire même les propos de la personne qui l'avait élevé, sa fortune n'était que très-ordinaire.

Il pouvait donc se féliciter d'un événement qui devait lier plus que jamais son sort à celui d'Angèle.

Toutefois, la curiosité l'emporta sur sa propre satisfaction, et,

comme il voyait Angèle si profondément émue, il se persuada facilement que la perte de sa fortune n'était pas la seule cause de son désespoir.

— Angèle, lui dit-il d'une voix émue, vous saviez que cet événement ne saurait rien changer à mes sentiments ; je vous aime, et cet amour ne finira qu'avec ma vie, et je ne reculerai devant aucun obstacle, pour assurer votre bonheur et le mien. Dans quelques jours, mon père sera de retour à Paris, et sa première démarche aura pour objet de venir demander pour moi votre main à votre père ; mais voyons, Angèle, mon amie, vous paraissez toute troublée encore de ce coup inattendu ; expliquez-moi donc ce qui s'est passé, et que je connaisse au moins le malheur qui frappe votre famille. Une faillite enlève sans doute à votre père...

— Non, Hector, répondit Angèle, non, ce n'est pas une faillite, mon ami, c'est mieux que cela, un vol à main armée.

— Comment ?

— Une attaque.

— Vous avez été attaqués ?...

— La nuit dernière.

— Près de Paris ?

— A quelques lieues seulement.

— Mais c'est horrible !

— Et pendant deux heures nous avons été au pouvoir des Chauffeurs.

— Les Chauffeurs !

Hector prononça ces derniers mots avec un frisson ; ils se rappelait que lui aussi avait passé une nuit entière avec ces brigands, et il frémissait du danger qu'Angèle avait couru.

— Mon père, poursuivit bientôt la jeune fille, avait apporté du Dauphiné la plus grande partie de sa fortune, quatre ou cinq cent mille francs environ qu'il avait récemment réalisés et qu'il voulait

placer à Paris : cette somme immense lui a été prise. Vainement il a essayé de lutter, ses prières, ses menaces n'ont pu attendrir les bandits, et aujourd'hui il ne nous reste plus qu'une petite terre en Bretagne, dans laquelle nous allons nous retirer.

— Partir ! fit Hector. Mais votre père n'a fait aucune démarche...

— Il a fait toutes les démarches possibles ; on est, dit-on, sur la trace des voleurs ; mais qu'importe ! cette fortune est perdue désormais, et jamais mon père ne reviendra du coup que lui a porté cet événement.

Il y eut alors un long silence, pendant lequel le jeune vicomte parut réfléchir profondément. Enfin, il se leva et prit les mains d'Angèle.

— Écoutez, lui dit il d'une voix émue, je vais aller trouver mon père, ou du moins les personnes qui peuvent m'apprendre le lieu pour lequel il m'a quitté. Mon père m'aime, il m'a donné des preuves éclatantes de son amitié ; je ne doute pas qu'il ne consente à tout ce que je lui demanderai. A bientôt donc, Angèle ! ayez confiance en moi, comme toujours, et n'oubliez pas que vous avez en moi un ami fidèle, un amant dévoué qui a juré de faire votre bonheur, et qui avant peu sera votre époux, si vous y consentez.

— Ah ! je n'ai plus d'espoir qu'en vous ! fit la jeune fille.

— A bientôt ! répondit Hector.

Il baisa tendrement la main qu'Angèle lui abandonnait, et il s'éloigna rapidement.

Une fois dans la rue, Hector songea à tout ce qui venait de se passer, et aux moyens à prendre pour faire face à toutes les difficultés de la situation.

Il fallait à tout prix qu'il rencontrât son père ; mais, par une de ces bizarreries du sort, son père lui avait précisément caché le but de son voyage.

Chandor n'était peut-être pas plus instruit que lui-même, et il ne savait, dans cette occurence, à qui s'adresser.

A tout hasard, cependant, il se dirigea vers la demeure d'Horace; mais quand il se présenta à son hôtel, on lui annonça que Chandor avait passé la nuit hors de chez lui, et que l'on ignorait l'heure à laquelle il rentrerait.

Alors Hector se rappela cette jeune femme qui lui avait témoigné tant d'intérêt à la soirée de madame veuve de Saint-Arnault, et dans la position où il se trouvait, il ne vit pas d'autre personne capable de lui donner de meilleurs renseignements. Il se rappelait, en effet, que cette femme avait paru connaître parfaitement non-seulement Horace de Chandor, mais le père même du vicomte; il pressa donc le pas, et moins d'un quart d'heure après il sonnait à la porte de la jeune femme.

A peine eut-il décliné son nom et sa qualité, qu'il fut introduit.

La jeune femme était encore dans un complet négligé du matin; mais, malgré le désordre inhérent à une semblable toilette, Hector ne put s'empêcher de la trouver charmante.

Clorinde était, du reste, une des plus jolies femmes de Paris; elle était très-citée, et par conséquent très-courue dans le monde galant de cette époque. Elle avait dix-huit ans à peine; ses cheveux étaient blonds, et jamais œil plus noir et plus vif n'avait brillé sous un front plus blanc et plus pur.

Il y avait à peine deux ans qu'elle habitait Paris, et le culte des plaisirs n'avait pas encore flétri ces formes charmantes qui l'avaient fait distinguer entre toutes.

Hector salua, et la jeune femme lui tendit la main en souriant.

— Je ne vous attendais pas sitôt, dit Clorinde, avec un enjouement charmant; mais je suis heureuse de vous voir. Seulement, je regrette que vous me surpreniez dans ce négligé et de si bon matin.

Hector s'inclina.

— Certes, le souvenir de la soirée dernière m'aurait tôt ou tard amené près de vous, madame, répondit-il; mais si je viens aujourd'hui et à une pareille heure, qui n'est guère convenable, je l'avoue, il ne faut en vouloir qu'aux circonstances qui m'ont poussé impérieusement à cette démarche!

— Eh que vous arrive-t-il donc! fit la jeune femme.

— Un événement qu'il serait beaucoup trop long et tout à fait hors de propos de vous raconter; qu'il vous suffise, madame, de savoir que j'ai le plus grand intérêt à rencontrer mon père, et que je sais à qui en demander des nouvelles.

— Votre père vous a donc caché son départ?

— Non pas son départ, mais le but de son voyage!

— Et vous avez pensé que je pourrais vous le faire connaître?

— Ce n'est pas cela précisément, répondit Hector, vous ne connaissez pas mon père, et vous savez encore moins pourquoi il a quitté la capitale; mais vous connaissez, du moins vous me l'avez dit, un jeune homme qui est fort lié avec mon père, et peut-être pourriez-vous m'apprendre où je trouverai ce jeune homme.

— De qui voulez-vous parler? dit Clorinde.

— D'Horace de Chandor.

— Je le connais beaucoup en effet.

— Eh bien! je sors de chez lui; Horace n'a pas passé la nuit à son hôtel, et si vous connaissez ses relations, il serait possible de savoir où le rencontrer.

Clorinde parut réfléchir profondément après ces paroles du jeune vicomte; puis elle le regarda avec une singulière curiosité qui fit baisser les yeux et rougir Hector.

— Il y a là-dessous quelque mystère, dit-elle enfin; mais je ne pense pas que Horace vous donnerait à ce sujet d'utiles éclaircissements : il a peut-être ses raisons pour cela; mais, par induction,

nous pourrions parvenir sans lui à connaitre ce qui vous intéresse. Voyons, et répondez-moi avec franchise et sans arrière-pensée.

— Ah ! je suis prêt ! fit Hector, pourvu que je sorte de l'impasse où les circonstances me jettent.

— Votre père s'appelle le comte de Salgues, m'avez-vous dit ; n'est-ce pas ?

— Précisément.

— Et il est lié avec Horace de Chandor?

— C'est du moins ce que ce dernier m'a assuré.

— Il y a quinze jours environ, votre père, le comte de Salgues, a quitté Paris pour aller à Grenoble?

— Où je l'attendais.

— Vous avez fait avec lui le voyage de Paris, et c'est il y a quatre jours seulement que vous êtes arrivé ?

— Oui, madame.

— Enfin, le lendemain même de votre arrivée, votre père s'éloignait de la capitale ?

— Sans me faire connaître quel motif le poussait à ce départ précipité.

— Mais, dites-moi, monsieur le vicomte, car les moindres détails ont leur importance suprême, la fortune du comte de Salgues est-elle considérable, que vous sachiez?

— Je l'ignore.

— Il ne vous a jamais rien dit de sa position ?

— Jamais.

— Vous n'avez jamais été initié à ses secrets ?

— Tout ce que j'ai appris, c'est que le comte, mon père, a une belle fortune, qu'il demeure habituellement dans la capitale, et qu'il me porte une profonde affection ...

— Sans doute, fit la jeune femme, et cependant, malgré cette

affection qu'il vous porte, il vous a tenu jusqu'à ce jour éloigné de lui ; cela ne vous a-t-il pas quelquefois donné à réfléchir ?

— Je mentirais si je disais le contraire.

— Et alors, à quelle pensée vous arrêtiez-vous?

— Je pensais que le comte de Salgues avait des intérêts politiques puissants ; qu'il avait eu des relations avec les personnages attachés à l'empereur ; qu'il conspirait, peut-être, et ne voulait pas me faire partager les dangers d'une pareille position.

— C'est tout!

— Que pourrait-il y avoir encore? dit le jeune vicomte, en regardant Clorinde avec étonnement.

— Oh! rien assurément, répondit la jeune femme, en devenant pensive...

Elle resta quelques instants recueillie, et au moment où elle allait poursuivre, la porte du boudoir s'ouvrit tout à coup, et un valet entra.

Il s'approcha aussitôt de Clorinde, et se penchant à son oreille :

— Le comte, lui dit-il tout bas.

Clorinde pâlit, et regarda Hector avec un embarras mêlé de terreur. Celui-ci comprit peut-être, car il se leva aussitôt et fit semblant de vouloir prendre congé.

— Je me retire, dit-il en s'inclinant.

Et comme il se dirigeait vers la porte, la jeune femme l'arrêta.

— Il est trop tard, s'écria-t-elle, restez.

— Mais cependant, essaya d'objecter le jeune homme.

— Restez! restez! répéta Clorinde émue, vous voyez bien qu'il est trop tard.

La porte venait, en effet de s'ouvrir, et le comte de Salgues parut sur le seuil.

Hector réprima un cri de surprise, à cette vue, et regarda Clorinde avec stupéfaction.

Quant au comte, il parut d'abord frappé de voir son fils chez la jeune femme, mais il se remit presque aussitôt.

Puis, souriant avec bonté, il s'avança vers son fils :

— Je vous cherchais, Hector, lui dit-il, je suis passé à votre hôtel et à celui d'Horace de Chandor. Ce dernier m'a enseigné le moyen de vous trouver.

— Je me suis présenté, en effet, ce matin, chez M. de Chandor, répondit Horace, mais...

— Il avait fait condamner sa porte... je le sais, repartit vivement le comte.

— Mais ce que vous ne savez pas sans doute, mon père, c'est que je désirais vous parler sans retard, et qu'ignorant où vous trouver...

— Eh bien, fit le comte, me voilà, Hector, et nous pouvons causer tout à notre aise ; vous n'avez pas encore déjeuné, sans doute, ni moi non plus, nous causerons de tout cela à table ; venez.

Le comte de Salgues gagna la porte, sur ces mots, et Hector ayant salué Clorinde, sortit sur ses pas.

Une fois dans la rue, le comte de Salgues prit le bras de son fils sous le sien.

— Voyons, lui dit-il, voyons, Hector, parlez-moi à cœur ouvert; nous ne nous connaissons pas encore fort bien l'un et l'autre, et nous avons besoin d'avoir confiance pleine et entière l'un dans l'autre ; contez-moi donc tous vos secrets, et croyez bien que ma plus douce joie sera de contenter vos moindres désirs.

Hector remercia avec émotion, et répondit qu'il ne désirait rien tant que de lui prouver son amitié et son dévouement.

— Parlez donc, mon ami, dit le comte, et ne craignez pas de me trouver sévère. Est-ce de l'argent qu'il vous faut? vous en aurez : vous êtes jeune, je connais cela, et je mettrai tout mon bonheur à

faire le vôtre : ne me cachez donc rien, car je vous écoute avec toute l'indulgence d'un père heureux et fier de son enfant.

Hector fut touché jusqu'au fond du cœur des paroles de son père. Il était ému.

— Votre bonté me comble, répondit-il, et je ferai tout, mon père, pour la mériter ; mais il s'agit d'une chose grave, et je crains bien qu'elle ne souffre, momentanément du moins, quelque difficulté.

— Y tenez-vous beaucoup ? demanda le comte.

— Plus qu'à ma vie...

— Je vois ce que c'est, alors... Vous aimez !

— Oui, mon père.

— La jeune fille est-elle bien ? d'une bonne famille ?

— Elle convient, sous tous les rapports, à votre fils...

— Eh bien ! mon ami, s'il en est ainsi, vous pouvez, dès aujourd'hui, regarder la chose comme conclue : comment l'appelez-vous ?

— Angèle de Louvain.

— De Louvain ! fit le comte avec un tressaillement singulier.

— Connaîtriez-vous cette famille, mon père ? dit Hector.

Une imperceptible pâleur avait passé sur le front du comte de Salgues ; il pressa son front de sa main, à plusieurs reprises, comme pour en chasser une pensée importune, et regarda son fils avec une sorte d'embarras.

— Hector, lui dit-il d'une voix lente, cette demoiselle de Louvain n'appartient-elle pas à une famille du Dauphiné ?

— En effet, répondit le vicomte avec inquiétude.

— Son père est très-riche ?

— Précisément.

— C'est bien lui.

— Vous le connaissez donc ?

— Beaucoup, Hector ; et je vous avouerai que votre inclination

pour Mademoiselle Angèle de Louvain me contrarie au delà de toute expression.

— Mais pourquoi cela, mon père? Cette famille n'est-elle pas honorable? Auriez-vous quelques objections sérieuses à faire sous ce rapport?

— Non, pas précisément; ce n'est pas cela!

— Qu'est-ce donc, alors?

— Ah! nous vivons, Hector, dans des temps difficiles, et il n'est pas aisé de concilier ses intérêts avec ses sentiments. Le père de mademoiselle Angèle est un marquis de l'ancien régime, il est attaché depuis longtemps à ses principes, et je suis convaincu qu'il ne donnera pas facilement sa fille au vicomte de Salgues.

Hector sourit à cette assurance de son père.

— Vous vous trompez, mon père, répondit-il avec confiance; ou vous connaissez bien mal le marquis de Louvain, ou il a bien changé depuis que vous ne l'avez vu. Le marquis est, en effet, un royaliste exalté, mais ses opinions politiques ne l'aveugleront jamais jusqu'à faire le malheur de sa fille; et, d'ailleurs, M. de Louvain n'a plus aujourd'hui la fortune colossale que vous lui attribuez, une récente catastrophe l'a pour ainsi dire complétement ruiné, et à l'heure qu'il est il ne possède plus qu'une pauvre terre en Bretagne, dans laquelle il va se retirer sous quelques jours.

— Ruiné! dites-vous, fit le comte de Salgues d'un air étonné; ce que vous dites est-il possible? Il n'y a pas trois jours encore que l'on me parlait de lui.

— Précisément! mais depuis trois jours, un fatal événement...

— Vraiment!... Une banqueroute?

— Non, mon père, un vol audacieux, commis par ces horribles bandits avec lesquels nous avons passé une nuit près de Grenoble.

— Les Chauffeurs!

— Les Chauffeurs.

Le comte de Salgues sourit.

— Eh bien! dit-il avec gaieté, il vaut mieux qu'un pareil malheur soit arrivé à M. le marquis de Louvain ; il est au mieux avec le gouvernement : on mettra la police à la recherche des coupables, et avant huit jours le marquis aura recouvré la somme qui lui a été volée.

— Sans doute, mon père, repartit le jeune vicomte ; telle a été la première pensée de M. de Louvain, et, dès hier, toutes les escouades de la police ont été lancées à la recherche des coupables.

— Ah ! et les a-t-on découverts ? demanda vivement le comte de Salgues.

— Pas encore.

— Mais a-t-on du moins quelque indice ?

— Je l'ignore.

— Allons ! c'est bien ; ce que vous me dites du marquis me fait un peu revenir sur son compte. Il faut continuer de voir Angèle et son père ; leur position m'intéresse plus que vous ne sauriez croire ; j'irai moi-même, demain ou après-demain, à son hôtel, et il ne dépendra pas de moi, croyez-le bien, que vous n'obteniez la main de sa fille.

Hector remercia son père avec effusion, lui répéta qu'il n'y avait plus d'autre bonheur pour lui dans ce monde que l'amour d'Angèle, et finit en l'assurant de sa reconnaissance et de sa profonde amitié.

Puis, il quitta son père, et se dirigea en toute hâte vers la demeure de sa fiancée.

II.

Quelques jours s'étaient passés ; Hector avait revu Angèle, et tous les deux s'oubliaient dans l'enivrement d'un espoir plein de charmes. Hector ne craignait plus rien désormais ; son père lui avait assuré

qu'il irait demander au marquis de Louvain la main de sa fille, et il savait bien que le marquis de Louvain n'hésiterait pas à donner son consentement à une pareille union.

Cependant quatre jours s'écoulèrent ainsi, sans amener aucun résultat positif; le comte de Salgues ne s'était pas encore présenté, et les deux amants en étaient réduits à faire des conjectures très-problématiques, et des projets dont la réalisation pouvait encore être très-reculée.

Hector était naturellement le plus impatient, mais il ne voyait son père que fort rarement, et ce dernier prétextait toujours quelques affaires, qui devaient l'empêcher de faire la démarche tant attendue.

Il ne comprenait pas les motifs de cette lenteur, et arrivait parfois à vouloir sonder les mystères singuliers dont il était entouré.

Enfin, la curiosité le poussa, et un matin il se dirigea vers la demeure de Clorinde.

Comme la première fois, il n'eut qu'à décliner son nom, pour être immédiatement introduit, mais il fut loin de trouver la jeune femme dans les mêmes dispositions d'esprit.

Clorinde était très-pâle, elle paraissait soucieuse, le sourire avait disparu de ses lèvres.

Elle tendit la main à Hector, et la lui serra silencieusement.

— Vous avez été si bonne pour moi une première fois, dit le jeune vicomte, que je n'ai pu résister au désir de vous revoir. Je serais désolé, si je pouvais penser que je suis importun.

— Je vous attendais, répondit simplement Clorinde, et j'espérais votre visite.

Hector s'assit près de la jeune femme.

— Depuis que je vous ai vue, dit-il, il s'est passé bien des choses qui ont troublé ma vie, et jettent encore à cette heure une certaine amertume dans mon cœur.

— Vous n'êtes pas heureux? fit Clorinde.

— Je crains, du moins, de perdre le seul bonheur que j'aie jamais rêvé!...

— Je sais cela.

— Qui a pu vous dire?...

— Votre père.

— Vous l'avez vu?

— Je le vois souvent.

— Et que vous a-t-il dit?

— Votre père vous aime beaucoup, M. de Salgues, répondit la jeune femme, il veut que vous soyez heureux, et il ne reculera devant aucun sacrifice pour assurer votre bonheur.

— Mais pourquoi tant hésiter alors? objecta Hector.

— Votre père est malheureux.

— Lui!

— Plus que vous, monsieur le vicomte.

— Et il me l'a caché?

— Ah! c'est que la tristesse, le chagrin de votre père tient à des causes que vous ne devez jamais connaître.

— Mais, cependant...

— Voyez-vous, Hector, il y a dans la vie de monsieur le comte un secret terrible, qui, s'il vous était révélé, élèverait peut-être entre vous et lui une barrière insurmontable.

— Que dites-vous?

— Tout ce que je puis vous dire...

— Mon père serait-il pauvre, et craindrait-il de m'avouer?...

— Ce n'est pas cela.

— Est-il compromis dans quelque affaire politique dont il ne voudrait pas me faire partager les dangers?

— Ne cherchez pas!... et attendez... Votre père a un grand sens; il saura tout concilier, sans rien compromettre... Aujourd'hui même,

d'ailleurs, il doit se rendre chez le marquis de Louvain, et avant huit jours, peut-être, vous serez l'heureux époux d'Angèle.

— Mais le comte, mon père...

— Votre père partira le jour même de votre mariage; il vous embrassera une dernière fois, et s'éloignera pour ne plus revenir.

— C'est impossible!

— Telle est sa volonté.

— Non! non! c'est impossible, il ne peut vouloir m'abandonner ainsi, et cela au moment où nous pourrions être heureux, tous en famille; ah! je cours le rejoindre, Clorinde, et je vous réponds bien que je le ferai changer de résolution.

Hector quitta rapidement la jeune femme, et courut chez le marquis de Louvain. Angèle l'accueillit le visage radieux.

— Votre père est venu trouver le mien, lui dit-elle, la joie dans les yeux et en lui tendant les mains avec abandon : mon père et le vôtre ont passé près d'une heure ensemble, et, quand ils se sont quittés, il se sont serré la main avec effusion, en prenant un nouveau rendez-vous: puis mon père m'a fait appeler; il m'a demandé, Hector, si je consentais à devenir votre femme; comprenez-vous, mon ami, votre femme, moi; oh! j'ai sauté au cou de mon père, et j'ai pleuré longtemps. Puis, mon père m'a embrassée, et c'est tout!... Dites, dites, mon ami, ne partagez-vous pas ma joie!

Pendant que la jeune fille parlait, Hector l'écoutait avec tristesse: il releva doucement le front, et attira Angèle dans ses bras.

— Angèle, lui dit-il d'une voix émue, en baisant son front pur, Angèle, Dieu m'est témoin qu'aucune nouvelle ne pouvait m'être plus douce et plus agréable; mais pardonnez-moi, si mon enthousiasme et ma joie ne répondent pas précisément à la vôtre, c'est qu'il y a dans mon cœur une cruelle inquiétude.

— Vous êtes inquiet?

— Dites-moi, Angèle, avez-vous remarqué le visage de mon père?

— Beaucoup, et même plus qu'on ne remarque ordinairement dans de pareilles circonstances.

— N'avait-il pas l'air soucieux, triste?...

— Nullement, il riait.

— N'y avait il pas une certaine froideur entre votre père et le mien?

— Ils se serraient la main!...

— C'est étrange... mais j'y songe; vous disiez, Angèle, que vous aviez singulièrement remarqué le visage de mon père.

— Sans doute!

— Eh bien!

— Eh bien! mais pourquoi vous dire ces choses?...

— Dites, dites, Angèle.

— C'est une folie!

— Qu'importe.

— Vous vous rappelez la terrible rencontre que nous avons faite, il y a quelques jours?

— Les Chauffeurs?

— Les Chauffeurs... Eh bien! il m'a semblé...

— Quoi donc?

— Que votre père... Mais je suis folle!

— Achevez.

— Rappelait trait pour trait la physionomie du chef de ces bandits.

En ce moment, un grand bruit se fit dans l'intérieur de l'hôtel, et un mouvement extraordinaire anima un instant toutes les cours et tous les corridors.

Hector en profita pour s'éloigner.

— Vous partez! dit Angèle étonnée et inquiète malgré elle.

— Je vais rejoindre mon père.

— Et quand vous reverrai-je?

— Ce soir, mon amie ; à bientôt...

Et il partit!...

Une terreur indicible s'était emparée d'Hector ; ses oreilles bourdonnaient, son cœur battait à se rompre ; l'instinct seul le dirigeait, car il ne savait plus où il allait!

Son père!

Il entrevoyait la vérité à travers un voile épais, qu'il n'avait pas le courage de déchirer ou de soulever. Il eût voulu tout savoir, et cependant il lui semblait que ce qu'il allait apprendre devait jeter à jamais le désespoir dans sa vie!

Enfin, il arriva à l'appartement de son père.

Ce dernier était assis devant un bureau, et il jetait au feu, un à un, tous les papiers contenus dans les tiroirs... Il était pâle ; et quand Hector parut sur le seuil de la porte, il se détourna à peine, et le salua du geste.

— Ah! c'est vous, Hector, lui dit-il ; c'est bien, asseyez-vous : dans une seconde, je suis à vous.

Hector se laissa tomber sans force sur une chaise, et attendit.

Son père continuait son opération avec un grand sang-froid. Quand il arriva à la fin, il mit de côté un énorme paquet cacheté, qu'il déposa à ses côtés, puis il se tourna vers son fils.

— Maintenant, lui dit-il d'un air calme, je suis tout à vous ; mais hâtez-vous, je vous en préviens, car je n'ai pas beaucoup de temps à vous donner.

— Je sors de chez le marquis de Louvain, balbutia le jeune homme.

— Ah! ah! c'est fort bien ; et bien vous avez dû apprendre que j'y étais allé, que j'ai demandé la main de la jeune fille, et qu'on me l'a accordée.

— Oui, mon père, répondit Hector, d'une voix qu'il essayait vainement de rendre ferme, mais l'entretien que j'avais avec Angèle a été bien singulièrement interrompu.

— Vraiment!

— Des hommes de police ont envahi l'hôtel, et dans ce moment ils y cherchent partout le chef des *Chauffeurs !*

Le comte de Salgues éprouva un tressaillement nerveux, et jeta un coup d'œil sur le paquet qu'il avait à la main. Puis il le prit et le tendit comme à regret à son fils.

— Hector, dit-il aussitôt avec une certaine vivacité, le moment est venu de vous révéler un grand secret que j'ai tenu, pour vous et pour moi, à vous cacher jusqu'à ce jour.

— Un secret! fit Hector en pâlissant.

— Oui, mon ami, poursuivit le comte, un grand secret... Ce papier que je vous remets vous apprendra tous les détails de la seule chose que je puisse vous dire en ce moment, je ne suis point votre père!

— Que dites-vous? s'écria Hector.

— La vérité !... Vous le verrez en parcourant cet écrit; vous êtes né à l'étranger d'un comte de Salgues; toute la fortune que je possède, et dont les titres sont sous ce pli, vous appartient en propre, et je devais tôt ou tard vous les restituer... Puisque le moment est venu, j'aurais mauvaise grâce d'hésiter plus longtemps à faire cette restitution.

— Mais qui êtes-vous donc?

— Moi ! fit le comte en pâlissant légèrement, qu'importe...

En ce moment, une certaine rumeur commençait à se faire entendre autour de la maison.

— Mais je veux le savoir, insista Hector.

— Pourquoi faire?

— Eh n'est-ce pas vous qui avez pris soin de mon enfance? Vous

m'avez élevé comme votre enfant, vous m'avez aimé comme aurait pu le faire un père! Ah! dites, dites, qui êtes-vous?

Les rumeurs de la rue allaient toujours grossissant, le comte de Salgues fit signe à Hector d'écouter.

— Tenez, lui dit-il en remuant tristement la tête, voilà qui vous expliquera tout.

— Comment! fit Hector interdit.

— Ne cherche-t-on pas le chef des Chauffeurs?

— Eh quoi! vous seriez...

Le bandit prit tranquillement deux pistolets cachés dans le bureau, et gagna une porte qui conduisait dans un cabinet voisin; mais au moment de la franchir, il s'arrêta sur le seuil.

Des larmes abondantes coulaient le long de ses joues; il était atterré.

— Monsieur Hector, lui dit-il d'une voix brisée, il y a une chose qui adoucirait singulièrement l'amertume de mes derniers instants.

Hector était au moins aussi profondément ému que le bandit; il comprenait la grandeur du sacrifice que s'imposait ce dernier; par ce sacrifice, il se relevait et rachetait tous ses crimes; il n'y tint pas, et courut se réfugier dans ses bras.

— Mon père! mon père! disait Hector.

— Tais-toi! tais-toi, fit le bandit, ces hommes t'entendraient peut être!

Quelques minutes après, la porte tombait sous les efforts des agents de police: mais comme ils ne trouvèrent pas dans cette pièce l'homme qu'il cherchaient, ils pénétrèrent dans le cabinet contigu.

Un coup de pistolet y salua leur entrée.

Le chef des Chauffeurs venait de se brûler la cervelle.

CHAPITRE III.

Suite des Chauffeurs — Retour du jeune Octave de Durvant au château de ses pères. — Quel spectacle l'y attend. — Un tribunal de Chauffeurs dans la forêt. — Enlèvement de Marie. — Ce que c'était que M. Sormet. — De la fermeté du chef de municipalité de Chaumont. — Octave se met à la poursuite des assassins de son père.

La bande des Chauffeurs, dont nous venons de raconter un des mille exploits sanglants, ne manifesta pas seulement son existence au commencement de la Restauration; l'histoire de ses cruelles expéditions remonte aux premiers temps de la Révolution, à cette époque, où le trouble était dans tous les esprits et dans tous les cœurs. Dans ces temps, en effet, la répression était nulle, la loi n'effrayait plus personne, toutes les forces vives de la nation étaient à la frontière ou à l'étranger; la France entière était abandonnée,

sans protection, à toutes les passions, à toutes les cupidités, à toutes les ambitions.

Grande et funeste époque!

A la faveur des troubles répandus à tous les bouts du pays, une association s'était formée, et elle allait et venait de toutes parts, semant sur ses pas l'épouvante et la terreur!

Ils étaient peu nombreux, cependant, mais liés entre eux par les serments les plus redoutables; soumis à un chef qui avait, sur tous les membres, droit de vie et de mort, ils exerçaient leur sanglant métier sans que nul eût encore osé tenter de les combattre.

Il est rare qu'il n'en soit pas ainsi; et une poignée de scélérats suffit bien souvent à effrayer une multitude honnête, mais pusillanime.

Au moment où commence cette histoire, messidor venait de finir; on était en l'année 1794; la Révolution commençait à s'organiser, et les victoires avaient encore ajouté à la grandeur de ses actes.

C'était vers le soir d'une journée magnifique; le soleil se couchait radieux à l'horizon; le vent du soir s'était levé, et tout promettait une nuit splendidement étoilée.

A cette heure, un jeune homme suivait seul, monté sur un petit cheval de montagne, la route qui mène de Chaumont en Bassigny à Langres... La route qu'il suivait ainsi n'était pas sans charmes: déjà les premiers voiles de la nuit se répandaient dans la plaine; un calme poétique régnait de tous côtés, nul bruit ne se faisait entendre, si ce n'est, de temps en temps, le frémissement des arbustes qui bordaient le chemin.

Notre cavalier, vivement ému, arrêta un moment son cheval, posa la main sur son cœur, comme pour en comprimer les battements précipités, et son regard avide chercha à embrasser, encore une fois, l'horizon que l'ombre allait envahir.

Mais la nuit arrivait à grands pas, l'ombre épaisse remplissait la nature; il se hâta de remettre son cheval au trot.

Il ne tarda pas à arriver dans un endroit où la route plonge tout à coup dans une vallée profonde... Là, il rencontra un berger des environs et poussa à lui.

— Holà! cria aussitôt le cavalier; est-ce bien ici le chemin qui conduit au château de Durvant?

— Oui, répondit le berger.

Et il allait passer outre, lorsque, retenu par une pensée soudaine, il se ravisa et reprit:

— Vous allez à Durvant, monsieur?

— Oui, mon ami, dit le jeune homme.

— En ce cas, vous pouvez rebrousser chemin.

— N'y a-t-il donc personne au château?

— Vous arrivez trop tard.

— Les maîtres sont donc partis?

— Ils sont morts!

Le cavalier poussa un cri que répétèrent vingt fois les séculaires échos de la vallée, et ayant tiré un pistolet de sa ceinture, il lança son cheval au galop, et disparut dans le ravin.

Le tableau qu'offrait le gouffre dans lequel il venait de disparaître était certainement digne d'arrêter le regard.

C'était une sorte d'abîme, de précipice sans fond, entouré de toutes parts par de hautes montagnes, déchirées à leur cime par des rochers volcaniques aux teintes rouges et sombres. — Un ruisseau, grossi par les eaux torrentielles, coule incessamment au fond de ce gouffre, et au sommet de l'une des montagnes s'élevait un château dont la position était jadis réputée imprenable.

Le jeune cavalier reparut un instant après, soulevant autour de lui un tourbillon poudreux, que le vent chassait au loin. — C'est

ainsi qu'il arriva au château, couvert de poussière et d'écume sanglante.

Alors, il sauta à terre avec l'agilité d'un Arabe, et, le pistolet au poing, il franchit la porte d'entrée, monta les degrés du perron attenant au premier corps de logis, et arriva dans la salle de réception.

Nul ne le reçut à son arrivée; chaque objet qu'il rencontra lui présenta un aspect lugubre et fatal, et pourtant il ne recula point, et pourtant il poursuivit sa course avec ardeur, et pourtant, traversant le péristyle désert, la salle de réception déserte, la chambre de son père déserte aussi, il arriva pâle, suant, effaré, dans l'appartement occupé d'ordinaire par sa mère, et ne s'arrêta que lorsqu'il en eut franchi le seuil.

C'est qu'en effet, alors, un spectacle atroce vint s'offrir à ses regards!

Cet appartement était jonché de meubles brisés; des tronçons d'armures gisaient çà et là, et une lampe fumeuse, placée près du lit et jetant sur ce tableau les derniers rayons de sa flamme vacillante, éclairait faiblement, derrière les rideaux entr'ouverts, les deux cadavres du comte et de la comtesse de Durvant!...

A ce spectacle inattendu, le jeune homme ne se sentit pas la force de résister plus longtemps, il laissa tomber à ses pieds son arme impuissante, prit sa tête dans ses mains, et pleura!

Puis, comme si la force qui l'avait soutenu jusqu'alors l'eût abandonné tout à coup; comme si les pensées qui l'avaient agité se fussent enfuies pour le laisser tout entier à sa douleur, il se traîna péniblement jusqu'au lit funèbre où étaient étendues les deux nobles victimes, et tombant à genoux, avec une douleur résignée, mais profondément sentie, il saisit les mains froides du comte et de la comtesse, et les porta à ses lèvres.

— O mon père, dit-il, en cherchant à peine à retenir ses sanglots;

ô ma mère! est-ce donc là le retour que Dieu m'avait réservé? Est-ce donc ainsi que votre fils devait rentrer sous le toit paternel? Ah! quels que soient vos assassins, mon ressentiment saura les atteindre, et je leur ferai sentir ce que pèse la vengeance d'un Durvant!

Puis il se leva, et parcourut la chambre avec un désespoir croissant.

Octave de Durvant avait trente ans au plus à cette époque : frêle, pâle, délicat, toute sa personne était empreinte d'un air de souffrance maladive!

Il y avait quelques années qu'il avait quitté le château de Durvant. La Révolution avait chassé de France tous les membres de cette famille, le comte et la comtesse avaient cru pouvoir y rentrer depuis quelques mois, et comme ils avaient joui depuis d'une certaine tranquillité, ils avaient cru pouvoir rappeler près d'eux leur unique enfant.

Le désir de revoir ses parents n'était pas, du reste, le seul qu'Octave portât dans son cœur.

Il avait laissé au pays une jolie enfant aux yeux bleus, orpheline recueillie par son père, et dont il avait longtemps partagé les jeux innocents et les joies naïves.

Marie avait dû grandir, elle était devenue sans doute une belle jeune fille, et Octave ne l'avait pas oubliée dans les joies du retour.

Cependant, voilà que toutes ses espérances étaient déçues, et qu'il retrouvait sa mère et son père morts, et Marie enlevée.

Marie enlevée!... Octave frissonna à cette pensée; il s'éloigna rapidement, et descendit dans la cour du château.

Là, il apprit en partie ce qui s'était passé.

L'avant-dernière nuit, un groupe de bandits s'était rué sur le château; ils étaient nombreux, armés jusqu'aux dents; ils avaient tué quelques domestiques, et, irrités par la résistance que l'on voulait tenter, ils avaient massacré sans pitié le comte et la comtesse.

Quant à Marie, il n'était que trop vrai qu'elle avait été enlevée.

Les bandits avaient, du reste, passé une bonne partie de la nuit au château, et c'est vers le matin seulement qu'ils s'étaient éloignés, prenant la direction de la forêt voisine.

Octave n'avait pas besoin de plus amples renseignements, et son parti fut pris immédiatement.

Il remonta donc aussitôt à cheval, et partit au galop pour Chaumont, qu'il avait quitté le matin même.

La nuit ne l'effraya pas, il était armé, il avait du courage, et d'ailleurs il voulait arracher au plus tôt Marie des mains de ces bandits.

Pendant qu'il chevauche vers Chaumont, dans le but de requérir une battue dans les environs, le lecteur voudra bien nous suivre dans cette forêt où la bande des Chauffeurs s'est, dit-on, retirée.

Il est six heures du soir; nous sommes au beau milieu du bois, dans une misérable hutte divisée en deux compartiments.

Dans le premier de ces compartiments, se trouvent attablés une dizaine d'hommes à figure sinistre, qui boivent et causent des affaires qu'ils ont faites, ou de celles qu'ils vont entreprendre.

De temps en temps, un gros sourire s'épanouit sur ces faces patibulaires; plus souvent, les sourcils se froncent, de gros jurons circulent, et des propos terribles s'échappent de ces lèvres avinées.

Le chef de la bande est assis à l'extrémité; il paraît jouir d'une excessive influence sur tous les autres, et mérite une mention particulière.

Il porte plusieurs noms, mais celui sous lequel il est connu et redouté dans le pays, c'est le *Loup-Cervier*.

Cet homme est grand, gros, robuste, orné de larges épaules et de bras herculéens. Une épaisse forêt de cheveux couvrant son front donne à sa physionomie un air repoussant; deux yeux noirs dardent par intervalle de farouches étincelles, et complètent cet aspect de bête fauve effrayant à voir. Sa démarche, son geste, sa façon de

parler, tout révèle chez lui une de ces organisations ardentes qui exsudent la passion par tous les pores.

Sa lèvre est épaisse et toujours humide, et de grosses veines noires gonflées de sang marbrent son col énorme. Cependant, à côté de cet aspect extérieur, en dehors de son caractère sombre et cruel, cet homme, par un contraste singulier, a l'étrange manie de reproduire les bonnes manières des grands seigneurs, et il méprise souverainement la compagnie des hommes avec lesquels il exerce son affreux métier.

Cet homme a, à peu près, quarante ans.

A l'autre bout de la table est assis un autre acteur de ce drame lugubre. C'est le second du *Loup-Cervier,* on l'appelle le *Renard.*

Il est petit, mais nerveux; sa face anguleuse, ses yeux vifs et verts, ses gestes prompts et décidés, tout annonce chez cet homme une grande finesse, une extrême netteté.

C'est le conseil de la bande. Il est rare que son avis ne soit pas suivi, et le *Loup-Cervier* lui-même est souvent obligé de compter avec son influence.

Du reste, le *Renard* est au mieux avec le capitaine; il le respecte et contribue à le faire respecter. On dirait qu'il a une arrière-pensée en agissant ainsi; mais bien fin serait celui qui devinerait le secret du *Renard.*

Les autres hommes sont des assassins ordinaires.

L'intérêt seul les a réunis; la crainte ou la cupidité peut les retenir seule dans la même association. Ils sont, sans contredit, soumis à leurs chefs, mais ils les tueraient sans pitié, s'il leur était bien démontré que leur intérêt l'exige.

Pour le moment, c'est le *Loup-Cervier* qui parle, et chacun l'écoute avec le respect dû à un pareil chef.

— Ainsi, dit le *Loup-Cervier,* vous êtes contents de notre excursion d'hier, et, pardieu! si vous ne l'étiez pas, mes agneaux, vous

vous montreriez bien difficiles : deux mille écus chacun pour votre part, et des armes comme vous n'en avez jamais manié. Eh bien ! si le coup de la nuit dernière vous paraît bon, j'aurai, avant peu, celui de vous en offrir un pareil ; cela vous va-t-il?

— Oui ! oui ! répondit tout le monde, à l'exception du *Renard.*

— Le *Renard* n'a rien répondu, objecta le capitaine en fronçant le sourcil.

Tout le monde se retourna sur ces mots vers le second.

— Chacun son avis, dit le *Renard.*

— Et quel est le tien?

— Je puis me tromper.

— Mais encore...

— Eh bien ! je crois qu'avant de songer à un autre coup, il faut penser à nous mettre à l'abri des conséquences du premier.

— Est-ce que tu as peur?

— Bah !

— Mais alors...

— C'est mon idée, que voulez-vous ! poursuivit le *Renard;* vous avez la vôtre, j'ai la mienne.

— Mais enfin, insista le *Loup-Cervier,* pourquoi dis-tu cela?

— Voilà ! puisque vous voulez. Hier, nous ne nous sommes pas contentés de piller le château de Durvant, nous en avons tué encore les propriétaires, les ci-devant comte et comtesse ; c'est un tort, mais c'est fait, c'est fait !... et nous n'y pouvons plus rien ; mais ce que nous pouvons et ce que nous devons faire, c'est de quitter le département au plus tôt.

— Bah ! ils ont peur de nous, fit le capitaine.

— Possible ! repartit le *Renard,* mais on se lasse de tout, même d'avoir peur, et si le courage revient aux paysans, que nous avons si souvent vilipendés, je vous demande ce que nous ferons dans ce petit bois, qui n'est pas plus large que ma main.

— C'est vrai ! c'est vrai ! fit-on de toutes parts.

— Et puis, poursuivit le *Renard* avec un fin sourire, vous avez enlevé la jeune fille ; autre tort... Qu'est-ce que vous allez en faire? Elle vous embarrassera plus qu'elle ne vous servira. Elle est jolie, sans doute, mais qu'est-ce que cela vous fait? Le capitaine ne veut pas, je suppose, en faire sa femme?

— Peut-être, dit le *Loup-Cervier.*

Et comme cette exclamation avait été accueillie par de gros rires, il reprit :

— Mais je veux bien me rendre, dit-il, à l'avis de notre second; il y a trop longtemps, en effet, que nous habitons ce pays, nous l'avons épuisé, il est temps de se rejeter d'un autre côté; je veux bien partir; quant à la jeune fille, c'est une autre affaire, je compte la mettre en lieu de sûreté, et pour ne pas perdre de temps, je vais immédiatement procéder à son transfert.

— Où comptez-vous donc aller? reprit le *Renard*, en feignant l'étonnement.

— A Chaumont.

— Cette nuit?

— Cette nuit même.

— Et où nous retrouverons-nous?

— Demain, dans les environs de Longeau.

Le *Loup-Cervier* quitta ses compagnons sur ces mots, et passa dans l'autre appartement.

Un quart d'heure après, il était sur la route de Chaumont, à cheval, tenant Marie dans ses bras.

II.

Le *Loup-Cervier* arriva à Chaumont, vers le milieu de la nuit; il se dirigea aussitôt avec sa victime vers l'extrémité de la ville, dans

une petite maison isolée, située sur une hauteur d'où l'on domine une longue et profonde vallée.

Cette maison était habitée par une vieille liée à la bande des Chauffeurs par une complicité qui remontait déjà bien loin ; elle y vivait seule, et n'y recevait que le *Loup-Cervier* et quelques membres de la société.

Le *Loup-Cervier* frappa trois coups à la porte basse, et presque aussitôt, une vieille tête, coiffée de cheveux blancs, se montra au vasistas.

— Qui est là? dit une voix brève et revêche.

— Le *Loup !...*

— Comment ! est-ce bien vous, maître Durand, à une pareille heure de nuit? .

— Allons ! allons ! pas de commentaires, la vieille, répondit celui que l'on venait d'appeler maître Durand, et ouvre.

La porte s'ouvrit à cette nouvelle injonction faite d'un ton impératif et qui n'admettait pas de réplique, et le *Loup-Cervier*, Marie et le cheval pénétrèrent dans la maison.

— Jésus-Dieu ! s'écria la vieille femme, en voyant entrer ces trois personnages, vous n'êtes pas seul ?

— Que t'importe !

— Voici une jeune fille qui est belle comme le jour... est-ce donc à vous, cette enfant-là, maître Durand?...

— La paix, Marthe, repartit Durand impatienté, prends soin de mon cheval, dont j'aurai besoin tout à l'heure, et reviens me trouver, car j'aurai à te parler.

La vieille se retira sur ces mots, et le *Loup-Cervier* entra dans la maison, conduisant Marie.

La jeune fille était plus morte que vive, elle croyait bien que sa dernière heure était arrivée.

Un moment, cependant, elle avait pu croire que son sort allait

changer, et que le malheur s'était lassé de peser sur elle : elle s'était imaginé que le *Loup-Cervier* avait eu remords de l'action qu'il avait commise, elle pensait qu'il craignait de la garder plus longtemps en sa possession, et qu'il allait la ramener vers la demeure où elle avait passé son enfance, où elle avait connu et aimé Octave.

Mais cet espoir fut de courte durée.

L'aspect de cette maison dans laquelle on venait de l'introduire, la voix de cette vieille femme, les paroles du *Loup-Cervier*, tout la fit revenir bien vite à des idées plus sombres. Son cœur se resserra, et toutes les espérances folles qui l'avaient suivie depuis son départ de la forêt, s'envolèrent pour ne plus revenir.

Le *Loup-Cervier* ne lui laissa pas, d'ailleurs, ignorer longtemps ce qu'il attendait d'elle.

Dès que la vieille fut partie, et qu'il se trouva seul avec la jeune fille, il la fit asseoir près de la fenêtre ouverte d'où l'on découvrait la vallée.

— Marie, dit-il alors, en se tenant debout devant elle, dans deux heures je vais vous quitter pour rejoindre mes compagnons, mais avant de m'éloigner, je veux que vous n'ignoriez pas ce que j'attends de vous ; vous êtes en ma possession, et je suis, à cette heure, maître de votre destinée, je dois donc vous prévenir d'avance que toute résistance à mes vœux serait insensée, et qu'il vaut mieux vous donner quand on vous le demande encore sans colère.

— Jamais ! répondit la jeune fille, en détournant les yeux avec horreur.

— Tant pis ! répondit maître Durand, car ma patience à moi est fort courte, et...

— Que prétendez-vous faire ?

— Je ne sais, mais vos refus pourraient me pousser à bout... et...

— Ah ! vous n'oserez pas, s'écria Marie épouvantée.

Le *Loup-Cervier* s'était approché, elle recula vers la fenêtre.

— Écoutez, dit-il, si vous consentez, vous serez maîtresse absolue de ma bande, et vous commanderez en souveraine.

— La mort plutôt! interrompit Marie.

— La mort, fi donc! la violence...

— Vos menaces ne m'effraieront pas.

— Peut-être, si elles sont suivies d'effet...

Le *Loup-Cervier* était si près de Marie, qu'il pouvait voir sa poitrine se soulever avec force et entendre son cœur battre. — Il la saisit par la taille.

— Marie, lui dit-il, songez-y, vous êtes en ma puissance; ces murs seront sourds à vos cris. Ici, j'ordonne et je suis obéi; et quand vous appelleriez à votre secours, nul ne vous répondrait.

Marie cherchait vainement à se dégager des bras de Guy-Eder; mais la lutte était inégale, et ses forces s'épuisaient; sans aucun doute elle allait succomber, lorsque la porte s'ouvrit.

— Qui va là? cria le *Loup-Cervier,* en abandonnant Marie, qui alla tomber évanouie dans un coin de l'appartement?

— Moi! répondit le *Renard.*

— Le diable soit de toi! que me veux-tu? dit le *Loup-Cervier.*

— Rien! fit le *Renard.*

— Ne savais-tu pas que j'étais ici?

— Je le savais.

— Et tu es venu?

— Je suis venu.

Le *Loup-Cervier* le regarda fixement; son œil, allumé par la passion et la colère, cherchait à deviner la cause des réponses étranges du *Renard;* mais celui-ci ne s'émut pas le moins du monde, et subit cet examen avec une impassibilité et un calme déconcertants.

— Qu'est ce que cela signifie? demanda maître Durand.

— Tu ne devines pas! répondit le *Renard.*

— Serais-tu donc si las de vivre?

— J'essaierai de vivre aussi longtemps que toi.

— Misérable!...

— Oh! ne nous emportons pas.

Le *Loup-Cervier* allait s'abandonner à toute la violence de sa colère, mais il s'arrêta tout-à-coup, et parut réfléchir.

— Au fait! dit-il enfin, que veux-tu?

— Je veux cette femme.

— A toi seul?

— A nous deux.

— Eh bien! je ne dis pas non... Viens, suis-moi; nous en causerons.

Maître Durand quitta la chambre sur ces paroles, et remonta un instant après à cheval, en compagnie de maître *Renard.*

Cependant Octave de Durvant, arrivé à Chaumont en même temps, presque à la même heure, s'était empressé de se rendre chez le chef de la municipalité de la ville. Il était tard, mais un administrateur se doit à ses administrés à quelque heure de jour ou de nuit que ce soit : et l'on disait, d'ailleurs, le plus grand bien du citoyen Sormel.

— Monsieur, dit le jeune Octave, en s'inclinant devant le chef de la municipalité de Chaumont, j'ose espérer que vous voudrez bien me pardonner l'importunité de ma démarche à cette heure de nuit, en raison de la gravité de l'affaire qui m'amène devant vous.

— Je suis habitué à traiter de graves affaires, monsieur, répondit le citoyen Sormel; je vous écoute.

— Je suis le fils du comte de Durvant, monsieur.

— Ah!... le citoyen Durvant!...

Et M. Sormel s'inclina.

— J'ai appris hier seulement, monsieur, le meurtre horrible dont mon père et ma mère ont été les tristes victimes, et j'accours...

— J'ai appris, citoyen, j'ai appris... fit M. Sormel; croyez bien que je prends une grande part au malheur qui vous frappe, et que

s'il est en mon pouvoir de découvrir les coupables, je le ferai avec tout le zèle possible. Dieu merci, les habitants de la ville n'ont jamais eu à se plaindre de moi sous ce rapport; et, si vous l'ignorez, citoyen Durvant, vous pourrez apprendre un jour ce que l'on dit de moi dans Chaumont.

— Je sais, monsieur, répondit Octave, qui vit aussitôt le côté faible de son interlocuteur, et qui se promit bien de profiter de cette découverte pour obtenir plus facilement ce qu'il désirait, je sais ce que la renommée publie de votre probité et de la fermeté que vous avez déployée dans les circonstances difficiles où nous nous trouvons; c'est précisément de cette fermeté que j'attends un signalé service!

— Parlez, citoyen, parlez!...

— Les temps sont difficiles, monsieur...

— A qui le dites-vous, citoyen?

— Et l'on se doit aide réciproque.

— C'est mon avis.

— Eh bien! je veux découvrir l'assassin de Durvant.

— Mais ne le connaissez-vous pas?

— Je le connais.

— Et vous savez quel homme est à la tête de ces affreux scélérats?

— Cela ne m'effraie pas, monsieur.

— Ni moi non plus, citoyen.

— Vous n'ignorez pas, poursuivit le jeune comte de Durvant, tout le mal que ces Chauffeurs ont fait à la République, en commettant sous son nom des atrocités de tout genre. — Vous êtes dévoué à la République, M. de Sormel?...

Le chef de la municipalité s'inclina.

— Il serait d'un bon républicain de s'emparer de ces criminels, et une telle action contribuerait, à coup sûr, à populariser davantage encore votre nom déjà si populaire.

M. Sormel fit une grimace grotesque.

Il se souciait fort peu d'une popularité qui devait l'exposer à une lutte ouverte avec le *Loup-Cervier*. D'ailleurs, la renommée avait publié des choses si effrayantes sur le compte de cet homme, qu'il regardait comme fabuleux de s'en emparer.

— Voyons, dit-il à Octave, voyons, mon jeune ami, je compatis bien sincèrement, croyez-le, au malheur qui vous frappe, j'en prends ma grande part, mais, en vérité, je ne comprends pas en quoi je puis vous être utile.

— Comment?...

— Expliquez-moi...

— N'est-ce pas le devoir d'un magistrat éclairé comme vous, de veiller à la sûreté des citoyens?

— Sans doute...

— Quand un crime audacieux a été commis aux portes mêmes de votre ville, pouvez-vous demander encore ce qu'il vous reste à faire!

— Je vous le demande bien sérieusement.

— Eh bien, je vous le dis, moi, monsieur Sormel, le *Loup-Cervier* est dans les environs de Chaumont, on peut le prendre avec un peu d'habileté et d'audace, et si demain, vous n'envoyez pas une partie de la brigade de gendarmerie de Chaumont à la poursuite de ce misérable, demain, monsieur, je saurai publier avec quelle indifférence, quelle mollesse vous défendez les intérêts de vos administrés.

M. Sormel, pâle de frayeur, essaya en vain de calmer l'irritation de son interlocuteur...

— Eh là! là! mon jeune ami, lui dit-il, que diable, vous vous emportez sans raison... qui vous dit que je ne veux rien faire pour vous; j'y suis tout disposé, au contraire; Dieu merci, on connaît ma

fermeté dans la commune, et celui qui en douterait serait bien mal avisé.

— Eh bien, il y a quelqu'un qui en doute, dit Octave en relevant tout à coup le front.

— Qui cela? fit M. Sormel en frissonnant.

— Il y a à Chaumont ou dans les environs, un homme qui se rit de votre autorité, qui va et vient, pille et vole à votre nez, et cet homme, c'est le *Loup-Cervier*.

— Lui!

— Voilà six mois que ce misérable sème la terreur autour des murs de votre ville, qu'il désole la campagne, et qu'il dévaste impunément les chaumières et les châteaux ; eh bien, depuis six mois, qu'avez-vous fait, quelles mesures avez-vous prises pour vous emparer de sa personne?...

— Dam !

— Répondez...

— Cependant...

— Vous voyez bien que j'ai raison, monsieur, et que je suis dans mon droit, et que je parle au nom de tous, quand j'exige que vous preniez enfin des mesures énergiques.

M. Sormel était fort embarrassé ; le jeune comte le poussait peu à peu jusque dans ses derniers retranchements ; il se trouvait acculé dans une impasse à laquelle il ne voyait aucune issue loyale.

— Allons! dit-il enfin avec un soupir, il faut faire ce que vous voulez... qu'exigez-vous?

— Je veux un ordre pour la brigade de gendarmerie.

— Vous l'aurez...

— Avec cet ordre, et accompagné de quelques hommes courageux et dévoués, je partirai pour le château de Durvant, et avant huit jours, je veux que nous ramenions, mort ou vif, le misérable dont la cruauté m'a privé des êtres que j'ai le plus tendrement aimés.

— Croyez-vous donc y parvenir?...

— Je m'en char e...

— S'il en est ainsi...

M. Sormel n'avait pu se remettre encore de sa frayeur, il était très-profondément troublé; il se dirigea vers son bureau, signa l'ordre réclamé d'une main tremblante, et le remit à Octave qui attendait joyeux.

— Au revoir, citoyen Durvant, dit-il alors d'une voix qu'il essayait vainement de rendre ferme, que Dieu veille sur vos jours, et quoi que vous ayez jamais à me demander par la suite, vous pouvez compter, comme toujours, sur mon dévouement et ma fermeté.

Octave prit l'ordre, et s'éloigna en toute hâte.

Le jour commençait à poindre.

CHAPITRE VI.

Suite des Chauffeurs. — De l'officier municipal de Longeau et de la conversation désagréable qu'il eut avec le *Loup-Cervier*. — Comment ce dernier échappe aux poursuites actives dont il est l'objet. — Octave de Durvant voit sa victime lui échapper. — Ce que devient Marie, et les dangers qu'elle court. — La vieille Marthe est sur le point de favoriser son évasion. — Le *Loup-Cervier* survient. — Fin tragique du chef des Chauffeurs et du *Renard*.

Le lendemain soir, une partie de la population de Longeau se trouvait réunie sur la place publique, autour de l'auberge du Cheval-Blanc, où venaient de pénétrer quelques gendarmes de la brigade de Langres. On avait appris dans la matinée que le *Loup-Cervier* et les hommes de sa bande s'étaient réfugiés dans un bois épais des environs; des hommes de bonne volonté s'étaient armés sur le-champ, et, à la suite d'Octave de Durvant, ils cernaient le bois de manière à couper la retraite à la bande entière.

Le petit village de Longeau était donc tout ému; les bandits ne

pouvaient guère passer ailleurs que par la place publique, et tous les habitants s'étaient empressés de quitter leur demeure pour voir passer les bandits, dont ils entendaient parler depuis si longtemps.

Tous portaient à leur bonnet ou à leur chapeau le signe distinctif des citoyens d'alors, c'est-à-dire la cocarde tricolore; quelques-uns même avaient un bonnet rouge, et ceux-là, ou exerçaient une fonction municipale, ou avaient une opinion politique qui leur donnaient une influence marquée sur leurs compatriotes.

L'un de ces derniers qui faisait le beau parleur, l'orateur du club en plein vent, avait réuni autour de lui le plus grand nombre des curieux.

— Dans une heure, citoyens, disait-il à voix haute, et de l'air d'un homme qui sait son importance, dans une heure, le *Loup-Cervier* sera entre nos mains, et demain son affaire sera faite.

— Vous le connaissez? dit alors une femme. qui ouvrait de grands yeux en l'écoutant.

— Si je le connais!

— Vous l'avez vu?

— Si je l'ai vu!...

— Vous lui avez parlé, peut-être?

— Si je lui ai parlé... comme je vous parle, comme je vous vois.

— Et quel homme est-ce donc que ce *Loup-Cervier* dont tout le monde parle, et que chacun affirme avoir vu?...

Cette question était faite par un énorme marchand de bœufs, qui était descendu, il y avait une heure environ, à l'auberge du *Cheval-Blanc*. Il portait un bonnet du plus beau rouge, une carmagnole, un pantalon qui dessinait ses formes robustes, et à la main, il tenait un bâton noueux auquel pendait une lanière de cuir.

L'officier municipal le regarda d'un œil oblique, mais il n'eut pas plutôt remarqué son bonnet rouge et sa carmagnole, qu'il fit un signe de satisfaction.

— Le *Loup Cervier*, répondit-il, est un homme qui a au moins six pieds, la tête de plus que vous et moi ; il est sec et nerveux, porte les cheveux rouges, et a une double paire de pistolets à sa ceinture.

— Voilà un portrait qui vous fait connaître un homme en quelques mots...

— Ah ! c'est que je l'ai vu !

— Diable !

— Et s'il n'avait pas pris la fuite, comme un lâche qu'il est, j'aurais eu, le premier, la gloire de m'emparer du *Loup-Cervier*.

— Vraiment !

— C'est comme je vous le dis.

— Ah ! citoyen, ç'eût été un beau coup ; mais, tenez, nous jasons là sur la place, il me semble que nous serions bien mieux à l'auberge du *Cheval-Blanc*.

— Vous y êtes descendu ?

— Il y a une heure.

— Et vous allez repartir ?

— Oh ! j'ai le temps ; et pourvu que je sois cette nuit à Chaumont, où j'attends mes bœufs...

— Ah ! vous êtes marchand ?

— Pour vous servir, citoyen.

— Eh bien ! j'accepte votre offre ; d'ailleurs, vous portez sur la tête un bonnet dont la couleur réjouit toujours le cœur d'un Français.

Les deux hommes entrèrent, et les conversations continuèrent de plus belle après leur départ.

Cependant le marchand de bœufs et l'officier municipal s'étaient attablés, et ils demeurèrent à causer une bonne heure.

Au bout de ce temps, le marchand de bœufs se leva, et donna l'ordre au garçon d'écurie de lui amener son cheval.

— Ainsi, vous allez partir..., dit l'officier municipal, en se levant à regret.

— Oh! les affaires..., répondit le marchand de bœufs; d'ailleurs, je ne suis pas curieux, moi; et demain, si l'on expédie le *Loup-Cervier*, j'aurai le temps de le voir à Chaumont.

— Vous avez raison...

— Adieu donc, citoyen.

— Adieu! adieu! et bon voyage!

L'officier municipal avait accompagne le marchand de bœufs jusqu'à la sortie du village; la nuit était venue; il faisait une nuit sombre : l'officier municipal s'arrêta.

— Je m'arrête ici, dit-il en souriant à son compagnon; mes fonctions me rappellent à Longeau...

— Et puis, interrompit le marchand de bœufs, quoique vous en disiez, vous n'êtes pas tout-à-fait rassuré sur le compte du *Loup-Cervier*...

— Pouvez vous croire?...

— Dam! s'il parvenait à s'échapper, cependant.

— C'est impossible.

— On a vu des choses plus étonnantes.

— Eh bien! quand il parviendrait à s'échapper, objecta l'officier municipal, j'estime qu'il serait plus occupé de se sauver que de faire du tort à quiconque...

— C'est selon! dit le marchand de bœufs avec un éclair.

— Comment!

— N'êtes-vous pas son ennemi?

— Moi!

— Ne l'avez-vous pas traité de lâche?

— Qui le lui dira?

— Il vous a entendu...

L'officier municipal regarda son interlocuteur avec stupéfaction. Ce dernier s'était tout à coup transformé... Sa physionomie avait pris une expression singulière; ce n'était plus le même homme.

— Écoutez, maître imbécile que vous êtes, poursuivit le *Loup-Cervier*, hâtez-vous de retourner au village de Longeau, et s'il vous vient encore l'envie de médire des absents, rappelez-vous que je suis libre encore, et pour longtemps, et que j'en ai tué qui valaient mieux que vous.

Le *Loup-Cervier* planta, sur ces mots, ses éperons dans le ventre de sa bête, et disparut au grand galop vers Chaumont.

L'officier municipal était hébété, ahuri, épouvanté, glacé. Il courut vers la place publique de Longeau, mais cette fois, il se garda bien de dire qu'il avait vu le *Loup-Cervier.*

Ce que nous allons dire expliquera la présence du *Loup-Cervier*, dans le village de Longeau.

Quelques heures auparavant, le *Loup-Cervier* se trouvait avec sa bande dans le petit bois situé près de Prangey: ils s'étaient précipitamment jetés dans ce bois, espérant s'y soustraire à toutes les recherches, mais leur présence y fut bientôt signalée par les paysans peu jaloux d'un tel voisinage, et Octave de Durvant, accompagné d'une multitude armée et décidée à exterminer leurs cruels ennemis, les y avaient cernés.

La population était donc des plus dangereuses : toute retraite leur était coupée, et à moins d'un événement extraordinaire, ils devaient être tous pris.

Le *Loup-Cervier* réunit alors ses compagnons, et leur fit part de la situation désespérée dans laquelle ils se trouvaient.

— Nous sommes perdus, ajouta-t-il, perdus sans ressource. Nous ne pouvons songer à nous frayer, en combattant, un chemin à travers les rangs de nos ennemis; l'éveil est donné à deux lieues à la ronde, et nous n'échapperons à un danger, que pour tomber dans un autre. Dans cette position extrême, je ne vois qu'un moyen de nous tirer d'embarras, ou, pour mieux dire, de tenter de nous sauver.

Tous les compagnons demandèrent avec vivacité quel était ce moyen, et maître Durand reprit :

— Si nous persistons à nous sauver tous ensemble, dit le *Loup-Cervier*, nous sommes tous perdus ; si au contraire, nous voulons conserver quelque chance de salut, il faut nous séparer, et tenter de sortir un à un de ce bois maudit.

Comme le disait maître Durand, ce moyen n'offrait qu'une faible chance de salut, mais enfin, c'était le seul dont ils pussent disposer, et ils n'hésitèrent pas à accepter la proposition qui leur était faite.

Ils s'embrassèrent donc tous, comme des hommes qui vont marcher à une mort presque certaine, et, après s'être donné rendez-vous dans les environs de Chaumont, où ils avaient une retraite sûre, ignorée de tout le monde, ils prirent chacun séparément leurs dispositions.

Puis on tira au sort à qui devrait tenter le premier de s'évader. Le sort désigna le *Loup-Cervier* et deux hommes de la bande, et dès qu'ils eurent choisi l'issue par laquelle ils voulaient tenter leur évasion, ils partirent.

A vrai dire, le *Loup-Cervier* n'était pas précisément rassuré, mais depuis la veille, il avait rôdé aux confins du bois, et il savait à peu près les dispositions prises par ceux qui le cernaient. Il se promit bien de profiter de ses observations.

Il s'était armé jusqu'aux dents, quoiqu'il comptât bien ne pas faire usage de ses armes ; il quitta le milieu de la forêt et gagna la lisière, à petits pas, en se guidant sur les bruits qu'il entendait venir à lui de temps à autre.

Arrivé à l'extrême limite, il s'assit et attendit.

La nuit était fort sombre, la lune était cachée par d'épais nuages ; cela tombait à merveille. Le *Loup-Cervier* se réjouit, mais il attendit.

En effet, ses deux compagnons s'étaient dirigés vers le côté opposé du bois ; l'un des deux, étranger au pays, devait, sans nul doute,

tomber entre les mains des paysans; nul doute que, dans ce cas, il ne se défendît à outrance, qu'il ne fît usage des armes à feu dont il était porteur.

C'était ce sur quoi maître Durand comptait.

Le bruit des détonations devait attirer de ce côté une partie de ceux qui les traquaient, et il espérait profiter de ce moment de trouble pour faire sa trouée et s'enfuir.

A quelques centaines de pas, d'ailleurs, Durand connaissait un brave fermier, lequel devait tenir, à tout hasard, un cheval à sa disposition.

Le *Loup-Cervier* avait l'habitude de ces sortes d'expéditions; il avait l'instinct de ces positions extrêmes: les choses arrivèrent à peu près comme il les avait prévues.

Il y avait à peine une demi-heure qu'il était assis sur la lisière du bois, que deux coups de feu, dans deux directions opposées, se firent entendre. C'était mieux qu'il n'espérait, puisqu'il n'en attendait qu'un. Aussitôt après, un grand mouvement se manifesta de toutes parts, et comme il observait tout avec une extrême attention, il vit un grand nombre de paysans armés se diriger en courant vers les endroits d'où les coups de feu étaient partis.

C'était le moment qu'il attendait, et armant ses pistolets, à tout hasard, il s'élança dans la campagne.

Nous avons vu déjà qu'il était parvenu à s'échapper, et avait gagné sans obstacle le village de Longeau.

Cependant les paysans rassemblés autour d'Octave de Durvant, s'étaient précipités vers le bois; Octave craignait bien, à la vérité, que ce ne fût une ruse employée par les bandits pour s'enfuir, à la faveur d'un tumulte de nuit, mais toutes ses observations furent impuissantes, et il se vit contraint de suivre ses compagnons, dans l'espoir de tirer le meilleur parti possible de la position.

Comme nous l'avons dit en commençant ce récit, Octave était un

jeune homme frêle et délicat; sa complexion était peu propre à la vie qu'il menait depuis quelques jours; mais il supportait ces rudes épreuves avec courage.

Aucune plainte ne lui était échappée : où il fallait aller, il allait; ce qu'il fallait faire, il le faisait; il partageait courageusement les travaux et les veilles des compagnons que le malheur avait placés sur sa route, et leur donnait même quelquefois l'exemple du courage et de la persévérance.

Souvent, pendant les jours de marches et de contre-marches incessantes et de combats meurtriers, pendant les longues nuits passées à veiller debout sur son fusil, ou à épier, couché sur la terre, le pas lointain d'un homme ou celui d'un cheval; souvent il avait eu, lui aussi, des moments de désespoir violent; alors il doutait de tout, de sa force, de son courage, de la bonté de Dieu; il se prenait à frapper sa poitrine en signe de deuil, et à désirer une mort qui le délivrât des tourments auxquels il était condamné.

Mais bientôt le souvenir de Marie venait à passer devant ses yeux, et cette douce image ramenait le calme et la paix dans son cœur.

Alors l'avenir sombre s'illuminait tout-à-coup, se peuplant de ses rêves les plus chers, et il puisait dans cet espoir d'un bonheur éloigné et incertain, une nouvelle force et un nouveau courage.

Octave s'était précipité à la suite de ses compagnons que leur ardeur emportait; il avait toujours l'espoir de rencontrer le *Loup-Cervier*, et de venger d'un seul coup le double assassinat de son père et de sa mère.

Le bruit se répandit presque aussitôt que l'on venait de s'emparer de deux bandits; que ces hommes paraissaient atterrés de leur position, et qu'ils s'étaient déclarés prêts à faire tous les aveux que l'on exigerait d'eux.

Le cœur d'Octave tressaillit à cette nouvelle.

Ces deux hommes connaissaient le bois; ils savaient la retraite de

leurs amis; avec leur aide, il serait facile de faire une battue, et de s'emparer du *Loup-Cervier*.

Le jeune comte fit donc venir les deux prisonniers près de lui.

Ces derniers appartenaient à la plus basse classe de la compagnie; ils se voyaient pris; ils n'espéraient pas grande indulgence dans leurs juges; ils comprirent de suite qu'il n'y avait quelque chance de salut pour eux, qu'en offrant de faire des révélations.

Vous faites partie de la bande du *Loup-Cervier?* leur dit Octave qui était assisté, pour cet interrogatoire, d'un officier municipal et de quelques gendarmes.

— Oui, répondirent les bandits, sans la moindre hésitation.

— Et vous tentiez de vous échapper?

— C'est bien naturel.

— Eh bien, maintenant que vous êtes entre nos mains, vous savez le sort qui vous attend; les juges sont prêts; vous ne devez espérer aucune pitié, vous qui n'en avez eu pour personne...

— Nous le savons...

— Une chose seulement pourrait adoucir la rigueur de l'arrêt qui va vous frapper, ce sera la bonne volonté que vous aurez témoignée à réparer une partie du mal que vous avez fait, en nous aidant à nous rendre maîtres du reste de la bande.

— Pour cela, nous ferons ce que vous voudrez.

— C'est bien; que l'on se hâte donc de reprendre les positions que nous avons momentanément abandonnées, et demain nous commencerons les opérations.

On ne s'était donc pas enquis, auprès des deux Chauffeurs, si le *Loup-Cervier* s'était évadé, ou s'il faisait toujours partie de la bande; ils ne dirent donc rien de son évasion probable. — Ce ne fut que le lendemain, et au moment de pénétrer dans le bois, que Octave de Durvant s'approcha de l'un d'eux.

— Çà, lui dit-il, nous tenons certainement à nous emparer de la

bande entière des Chauffeurs ; mais il est surtout un homme parmi les membres de l'association dont nous avons particulièrement à cœur de nous rendre maîtres ; je veux parler du *Loup-Cervier*, c'est lui que vous me désignerez.

Le Chauffeur remua la tête.

— Le *Loup-Cervier*, répondit-il, est plus fin que les autres ; il a vu dès hier la position désespérée dans laquelle nous nous trouvions, et il a cherché son salut dans la fuite.

— Il est parti ! s'écria Octave.

— Tout nous donne lieu de le penser.

— Mais alors il faut se jeter à sa poursuite... Ne sait-on pas quel chemin il a pris ?

— Il ne nous l'a pas dit.

— Mais vous le supposez ?

— Sans doute.

— Et ce chemin ?

— C'est celui de Chaumont.

— C'est impossible !... Il sait bien qu'à Chaumont toute la gendarmerie est sur pied ; il serait vite découvert...

— Aussi, n'est-ce pas précisément à Chaumont qu'il se rendra mais à quelques lieues de la ville, sur la route de Joinville..., où nous avions un refuge assuré.

Octave ne répondit pas, mais quelques heures après, il s'éloignait en toute hâte vers la ville de Chaumont.

II.

Vers le milieu de la nuit, Marie se trouvait seule dans une chambre de cette maison où maître Durand l'avait déposée.

Après la scène qu'elle avait eue avec le *Loup-Cervier*, Marie, inquiète sur le sort qui lui était réservé, chercha d'abord comment

elle pourrait s'y soustraire, mais ses efforts furent impuissants; elle retomba bientôt anéantie, écrasée sous le poids de sa douleur et de son désespoir.

Elle ignorait ce qu'était devenu Octave; et désolée comme elle l'était, elle espérait peu des tentatives qu'il pourrait faire pour la délivrer.

Elle se voyait donc seule à la merci de maître Durand; et, d'après ce qu'elle avait eu déjà à souffrir, elle devait s'attendre à subir bien tôt les brutales volontés de sa passion.

Le premier jour se passa ainsi dans une incertitude cruelle; elle compta les heures, les minutes, les secondes, avec une anxiété croissante; et ne voyant rien venir, elle commença à sentir l'espoir renaître en elle.

Elle ne savait pas comment cela se pouvait faire, que maître Durand renonçât à une victoire que sa force lui rendait facile; mais elle croyait à cette possibilité, et ç'en était assez pour rassurer ses craintes.

Il faisait une journée magnifique.

A travers les fenêtres entr'ouvertes, son regard plongeait nonchalamment dans les profondeurs, pleines de verdure, de la vallée; la brise lui jetait en passant son sauvage parfum, et le torrent, qui bouillonnait en tombant des hauteurs, avait une certaine harmonie qui n'était pas sans charmes.

Pendant toute la journée, Marie se laissa séduire par le spectacle de cette nature jeune et vigoureuse, et elle oublia un moment le lieu où elle se trouvait, et les événements qui s'étaient accomplis.

La nuit lui rapporta toutes ses craintes et toutes ses incertitudes.

Quand l'ombre descendit dans la vallée, qu'une teinte sombre se répandit sur le tableau qui se déroulait à ses yeux, quand la voix du torrent s'éleva seule au milieu du silence solennel de toute chose, son regard se voila à regret, et son cœur, ouvert à toutes les sen-

sations, fut envahi de nouveau par les épouvantes que sa préoccupation avait chassées.

Un incident vint, d'ailleurs, augmenter encore et justifier ses terreurs.

Comme elle refermait la fenêtre de sa chambre, la porte s'ouvrit, et sa vieille gardienne parut sur le seuil avec son hideux et faux sourire.

Marie frissonna jusqu'au fond de son cœur.

— Ma jolie demoiselle, dit la vieille, je viens vous déranger, mais j'ai des ordres, et je dois les exécuter sous peine de mort. Le *Loup-Cervier* est un homme qui ne plaisante pas, et quand on ne lui obéit pas, l'affaire n'est pas longue; la désobéissance est traitée comme la trahison, et c'est la mort!

— Que voulez-vous de moi? demanda Marie interdite.

— Nous allons partir, ma belle demoiselle.

— Partir!

— Dans un quart d'heure.

— Et où allez-vous me conduire ainsi?

— A quelques lieues de Chaumont.

— Est-ce que l'on serait sur mes traces? fit Marie avec un élan de joie.

La vieille femme la regarda en souriant.

— Ne l'espérez pas, ma jolie demoiselle, répondit-elle, le *Loup-Cervier* prend ses précautions, et quand même on viendrait à découvrir votre retraite, il saurait encore vous soustraire à toutes les recherches.

Malgré cette assurance de la vieille, l'espoir était entré dans le cœur de la jeune fille. Sans doute Octave avait fait des investigations actives; il avait mis tout en œuvre pour la retrouver, et maître Durand commençait à craindre de voir sa proie lui échapper.

Toutefois, bien qu'elle eût ardemment désiré rester dans cette

maison qu'on la forçait d'abandonner, Marie s'éloignait de Chaumont avec la vieille femme, un quart d'heure après, dans une mauvaise cariole que la vieille conduisait elle-même.

Les chemins étaient fort peu praticables, et ce fut à grand'peine qu'elles arrivèrent le lendemain matin à leur nouvelle résidence.

Dieu voulut que le jour se levât, ce matin-là, dans tout son éclat, dans toute sa splendeur : la maison était située sur la lisière d'un grand bois, de sorte que Marie, en ouvrant la fenêtre, eut le délicieux spectacle de voir sortir des ombres de la nuit toute une végétation luxuriante, et d'entendre chanter autour d'elle des myriades d'oiseaux voyageurs.

Ce tableau ranima la confiance dans son cœur attristé ; elle s'agenouilla pieusement aux pieds de son lit, et pria Dieu d'éloigner les malheurs qui l'avaient menacée jusqu'alors ; quand elle eut achevé sa prière, elle se releva plus rassurée. Elle ne comprenait pas encore très-bien comment elle pourrait être sauvée, mais elle espérait ; le ciel était si pur, le soleil envoyait tant de rayons éblouissants autour d'elle, tout paraissait de tous côtés si heureux, si gai, si richement ouvert, qu'elle ne pouvait croire au malheur.

Pauvre sainte jeune fille !... il y avait tant de rêves couvés depuis longtemps dans son cœur ; elle avait si longtemps attendu le retour d'Octave, elle l'aimait d'un tel amour, qu'elle devait croire que le ciel ne l'abandonnerait pas ainsi.

D'ailleurs, le jeune comte de Durvant devait être de retour ; il était impossible qu'il n'eût pas commencé les recherches, et Octave l'aimait, elle n'en doutait pas ; il le lui avait dit, elle le sentait à son propre amour : en ce moment, sans doute, il remuait ciel et terre pour parvenir jusqu'à elle !

Marie, vivement émue par toutes ces pensées, voulut s'accouder à la fenêtre ; mais le sommeil la gagnait déjà, et elle se jeta sur son lit, en priant Dieu de ne la réveiller que pour revoir son amant.

Le lendemain, cependant, aucun changement ne s'était produit : les deux femmes étaient toujours seules; mais Marie remarqua, toutefois, que la vieille avait l'air plus soucieux et plus contraint que la veille.

Elle se creusa l'esprit pour découvrir la cause de cette tristesse inaccoutumée, mais elle ne trouva pas... Que pouvait-il être arrivé? La vieille, complice de maître Durand, avait-elle reçu de mauvaises nouvelles de son maître? Le *Loup-Cervier* avait-il échoué dans quelque entreprise?

Marie crut devoir la sonder à ce sujet.

Vers le milieu de la journée, la jeune fille descendit donc de sa chambre, et alla rejoindre la vieille dans le jardin.

Cette dernière la regarda venir avec étonnement, et même avec une certaine satisfaction.

— Vous vous envoyez, la belle, lui dit-elle en essayant un vilain sourire, et vous venez chercher de la compagnie?

— Peut-être, dit Marie, en s'asseyant sur un banc de bois.

— Ah! dam!... poursuivit la vieille; votre temps de captivité n'est pourtant pas près de finir; et au train dont vont les affaires, je crains bien qu'il ne se prolonge indéfiniment.

— Mais que veut donc de moi maître Durand? demanda Marie interdite.

— Est-ce qu'il ne vous l'a pas dit?

— Je l'ai à peine entrevu.

— Eh bien! rassurez-vous, la belle; et si sa compagnie peut vous être agréable, vous ne tarderez pas à le revoir.

— Il va revenir?

— Ce soir.

— Est-ce possible!

— Vous le verrez.

— Ah ! je suis bien malheureuse, alors ! s'écria Marie, car j'espérais que j'étais délivrée à tout jamais de sa présence.

La vieille haussa les épaules et fit une laide grimace.

— Prenez garde, ma belle enfant, dit-elle ; le *Loup-Cervier* est un homme violent, qui n'aime pas qu'on le contrarie ; s'il s'apercevait de l'horreur qu'il vous inspire, ce serait fait de vous.

— Ah ! la mort me serait douce !

— A votre aise : mais si j'ai un conseil à vous donner, c'est de ne pas trop vous hâter de mourir.

— Comment ! fit Marie.

— Eh sans doute ! dit la vieille en baissant la voix, et en jetant autour d'elle un regard fauve, comme si elle avait eu peur qu'on ne l'entendît ; nous sommes tous mortels, ne savez-vous pas cela, et le *Loup-Cervier* plus que tout autre.

— Mais vous avez appris quelque chose?

— Oui !

— Le *Loup-Cervier* est poursuivi?

— Depuis deux jours.

— Et il n'échappera pas à ceux qui le traquent ?

— Quant à cela, c'est différent : le *Loup-Cervier* n'est pas un nomme ordinaire, et il en a dépisté de plus fins ; mais cette fois, on y met un acharnement qui pourrait bien fort mal finir...

Ces paroles de la vieille ouvrirent un espoir à Marie ; la vieille était trop intéressée à ne pas rester longtemps encore attachée à un homme que la fortune semblait près de trahir ; elle voulut tenter de la séduire par des promesses.

— Écoutez, dit-elle avec vivacité, l'homme que vous servez ne peut tarder, comme vous l'avez dit, à tomber entre les mains de ceux qui le poursuivent : tôt ou tard, d'ailleurs, il en sera ainsi quoi qu'il fasse, et quelque adresse qu'il déploie ; eh bien ! ne pensez-vous pas que dans cette situation. il vaudrait mieux, pour vous, vous assurer

quelques droits à l'indulgence des juges qui auront à vous demander compte de votre conduite. En me ramenant sur-le-champ à Chaumont, je vous assure qu'il ne vous sera fait aucun mal.

Et comme la vieille paraissait hésiter.

— Oh! faites cela, ajouta Marie, avec plus d'insistance; faites cela, et vous en serez récompensée au delà de ce que vous pouvez espérer.

Peut-être la vieille ne demandait-elle pas mieux que de céder à cette prière; elle comprenait la justesse du raisonnement de Marie; elle n'aurait pas été fâchée de se mettre à l'abri du sort qui l'attendait inévitablement : elle allait sans doute se rendre à toutes les bonnes raisons de la jeune fille, quand plusieurs coups, frappés avec autorité à la porte de la petite maison, vinrent détourner son attention.

Elle tressaillit : elle venait de reconnaître, dans la manière dont les coups avaient été frappés, la main même du *Loup-Cervier;* elle se leva aussitôt de sa place, et marcha vers la porte, qu'elle se hâta d'ouvrir.

C'était en effet le *Loup-Cervier!*

Si la vieille gardienne avait paru soucieuse à Marie, maître Durand lui sembla encore plus sombre et plus préoccupé. Dès son arrivée, il fit signe à la vieille de le suivre, et il s'enferma avec elle dans une chambre basse.

— Çà, lui dit-il sans autre préambule, les gendarmes sont à nos trousses, et je crains bien que cette demeure ne soit point sûre; il faut la quitter.

— Comment! s'écria la vieille, est-ce que le maître a perdu ses compagnons?

— A l'heure qu'il est, répondit le *Loup-Cervier* en fronçant le sourcil, ils sont probablement entre les mains de la justice.

— Et n'y a-t-il aucun espoir?

— Ils seront tués sans pitié.

— Mais vous, du moins, vous êtes libre?

— Et j'espère que ce sera encore pour longtemps... Ah! le fils veut venger le père, ajouta-t-il, un moment après, en frappant avec colère sur la table; mais je tiens entre mes mains un ôtage précieux, et par l'enfer, je lui ferai voir comment je me venge, moi aussi.

— Que voulez-vous dire? demanda la vieille, qui eut un frisson.

— C'est-à-dire, répondit le *Loup-Cervier,* que nous quitterons la maison, toi et moi, mais que nous y mettrons le feu avant de nous en aller, et ma foi, tant pis pour ceux qui y resteront.

La vieille ne répondit pas, mais elle ne put s'empêcher de pousser un soupir. Elle se hâta, pour faire diversion à ses sombres pensées, d'aller chercher le repas du maître, et quand celui-ci eut fini de manger, il lui ordonna d'aller tout préparer pour leur départ.

— Quant à moi, ajouta-t-il, en se levant de table, je vais dire adieu à cette jeunesse.

Le *Loup-Cervier* avait beaucoup bu; il était à moitié ivre. Il entra en chancelant dans la chambre de Marie, qui jeta un cri d'épouvante en l'apercevant.

— Ah! ah! fit le *Loup-Cervier*, il paraît que notre figure produit son effet; eh bien, j'en suis fâché, ma belle, mais cette fois, il n'y a personne qui puisse se mettre en travers de notre conversation, et si vous le voulez bien, nous allons la reprendre au point où nous l'avons laissée l'autre jour.

Maître Durand marcha vers Marie, en parlant ainsi. La pauvre jeune fille crut bien que sa dernière heure était venue, et elle voulut supplier et attendrir le chef des Chauffeurs.

Celui-ci, pour toute réponse, la prit dans ses bras robustes.

— Allons, ma chère enfant, dit-il, vous êtes à moi, comme je suis au diable; c'est assez résister comme cela. Ah! sans doute, vous aimeriez mieux voir le jeune Octave de Durvant, mais il est

loin à cette heure, s'il court toujours ; et puis je n'ai pas le temps de me laisser attendrir ; il faut que je parte.

— Au secours ! au secours ! cria Marie d'une voix déjà affaiblie.

— Bah ! fit maître Durand en poursuivant sa victoire, il n'y a que la vieille Marthe, et elle se garderait bien de répondre à votre appel ; ainsi...

Le *Loup-Cervier* allait achever, lorsque, comme la première fois, la porte s'ouvrit, et le *Renard* parut sur le seuil.

— Mille damnations ! s'écria le *Loup-Cervier* en l'apercevant, il est donc écrit que je te trouverai toujours sur mon chemin !

Le *Renard* sourit.

— Es-tu donc fâché que je me sois échappé des mains de nos ennemis ? répondit-il d'une voix ironique.

Maître Durand fit entendre un rugissement qui n'annonçait rien de bon ; il tira un pistolet de sa ceinture.

— Tiens, lui dit-il, en le menaçant de son arme, va-t-en ; tu es, depuis quelques jours, mon mauvais génie, et je veux en finir avec toi. — Va-t-en donc, ne reparais jamais devant moi, ou je te tue comme un chien.

Le *Renard* avait, pour toute réponse, armé un pistolet qu'il venait également de tirer de sa ceinture, et il ajustait le *Loup-Cervier*.

— C'est donc un duel que tu veux ? lui dit-il d'une voix calme ; eh bien ! soit, mais je te conseille de ne pas me manquer.

— Misérable ! grommela le *Loup-Cervier*.

— Des injures ?

— Va-t'en !...

— Je reste.

— C'est toi qui l'auras voulu.

— Je suis prêt.

— Eh bien ! meurs donc, et que le diable emporte ton âme, si tu en as une.

Le *Renard* s'était mis sur la défensive. — Deux coups partirent en même temps, et la fumée de la poudre enveloppa un instant les deux adversaires.

—

Marie s'était évanouie au commencement de cette lutte ; quand elle revint à elle, elle aperçut les deux bandits, le chef et le second, étendus sans vie sur le parquet.

Dieu l'avait sauvée ; elle était libre !

Le lendemain, elle rentrait à Chaumont, où elle retrouva enfin le jeune comte de Durvant.

UNE

CONSPIRATION EN ESPAGNE

CHAPITRE PREMIER.

Pedro Mendez et Juanita. — Les émeutiers de Madrid et le général Quésada. — Le palais de la Granja. — Les sergents Higinio Garcia et Alexandre Gomez. — Un tribunal secret. — Résolution suprême. — Ce que Pedro pense de la conspiration.

Vers l'année 1836 vivait, à quelques lieues de Madrid, un jeune homme du nom de Pedro Mendez. Il avait dix-huit ans à peine; mais l'air vivifiant de la campagne l'avait singulièrement développé, et on lui eût bien donné vingt-cinq ans.

Pedro Mendez était seul au monde; il y avait longtemps déjà que sa mère et son père étaient morts, et bien qu'il eût quelque fortune,

vivait humblement solitaire, et on le voyait rarement ailleurs que chez lui, ou errant à l'aventure dans la campagne.

Pedro Mendez ne connaissait que deux personnes dans ce monde : Juanita, une jolie fille du village qu'il habitait, et le senor Higinio Garcia, un sien oncle qui occupait à Madrid le grade élevé de sergent dans le régiment de la garde royale.

Juanita avait seize ans au plus ; elle était brune et vive comme une véritable Espagnole ; une certaine conformité dans leurs positions respectives les avait naturellement rapprochés ; elle était orpheline comme lui ; elle avait pleuré à ses côtés la mort de sa mère, et depuis ce jour, elle n'avait cessé de considérer Pedro comme son ami ou comme son frère !

Pedro était beau, grand, bien pris dans sa taille ; Juanita s'était habituée à le voir, elle n'avait jamais pensé qu'elle pût en être séparée, et peu à peu l'amour était entré dans son cœur, et s'en était rendu maître absolu.

Chez le jeune homme, ce n'était pas précisément le même effet qui avait été produit.

Pedro était sombre, taciturne, mélancolique ; il aimait Juanita, bien réellement comme une sœur, et jusqu'alors du moins, cette amitié n'avait jeté aucun trouble dans son esprit ou dans son cœur ! — Pedro nourrissait une ambition inouie, qu'il hésitait à satisfaire. Il voulait fuir ce village où son existence lui semblait circonscrite dans des limites trop étroites ; il voulait voyager, voir l'Espagne, Madrid surtout ! Madrid, où était la cour, où était la reine !...

Pedro avait écrit plusieurs fois à ce sujet à son oncle Higinio Garcia, et ce dernier lui avait promis de lui chercher une place à Madrid. Cette promesse suffisait pour entretenir l'esprit du jeune homme dans un état de surexcitation fiévreuse.

Il ne voyait plus que Madrid, son oncle, la cour, la reine ; le vil-

lage qu'il habitait avait disparu ; Juanita, elle-même, Juanita, sa sœur dévouée, ne pouvait plus le retenir.

Du reste, comme Pedro ne connaissait ou ne fréquentait personne, Juanita n'avait rien su de ses désirs insensés ; elle le voyait bien sombre et préoccupé, mais elle pensait qu'il souffrait, elle songeait plutôt à le plaindre.

Toutefois, malgré elle, et par un secret instinct de son cœur, le soir, quand après le départ de Mendez elle se retrouvait seule dans la petite ferme qu'elle occupait depuis la mort de ses parents, elle se sentait souvent envahie par une sorte de terreur superstitieuse. Il lui semblait qu'un malheur était prêt de fondre sur elle, et dans sa naïve ignorance, elle se demandait comment le malheur pourrait jamais l'atteindre, puisqu'elle était sûre de l'amour de Pedro.

Les choses en étaient donc là, quand Pedro vint un jour la trouver de meilleure heure que de coutume.

Le visage du jeune homme n'était plus aussi triste ni aussi sombre, un certain éclat brillait maintenant sur son front ; on eût dit qu'un bonheur venait de lui arriver.

Juanita sentit son cœur se serrer.

Pedro s'avança vers elle, et lui prit vivement la main.

Puis comme si, ce mouvement passé, il avait compris qu'il avait donné trop franchement l'essor à ses sentiments ; qu'il convenait, dans une circonstance pareille, de paraître du moins éprouver quelque regret, son visage s'assombrit tout à coup, et il s'assit près de Juanita.

Il était ému ; et maintenant il ne savait plus comment entamer la conversation.

— Juanita, dit-il enfin, il arrive un grand changement dans mon existence, et je m'empresse de vous en faire part.

— Un changement ! fit Juanita, et lequel ?

— Je vais partir !

— Partir! vous...

— Oui, Juanita.

— Mais c'est un voyage qui ne sera pas de longue durée, je suppose...

— Je l'ignore.

— Où allez-vous donc?

— A Madrid.

— A Madrid! Et quelle cause vous y attire, Pedro?

— Le désir de voir mon oncle Higinio Garcia, et de m'entretenir avec lui sur mon avenir.

— Votre avenir, mon ami! n'étiez-vous pas heureux ici?

— Sans vous, Juanita, la vie m'eût paru bien insupportable.

— Et vous pensez qu'elle vous sera plus agréable à Madrid?

— Je ne l'espère pas...

— Et cependant vous y allez?...

— Je pars demain.

Juanita réprima un mouvement de douleur, puis elle reprit :

— Eh bien! Pedro, voilà qui explique votre départ..., je comprends cela; mais expliquez-moi donc, en même temps, ce qui peut vous faire douter d'un prompt retour.

— Mille choses... répondit Mendez avec un certain embarras, qu'il chercha à dissimuler.

— Mais encore...

— Les projets de mon oncle...

— Il a des projets sur vous?

— Depuis longtemps.

— Et peut-on les connaître, Pedro?

— Oh! certainement. Mon oncle, comme vous le savez, est sergent dans la garde royale; il ne connaît pas de métier plus agréable que le sien, et il a pensé que je partagerais ses goûts.

— Vous allez vous faire soldat?

- Peut-être!

Juanita pâlit : elle était plus morte que vive.

— Est-ce donc bien possible? dit-elle à Pedro d'une voix pleine de larmes : ah! je comprends maintenant... C'est une séparation éternelle. Pedro, Pedro, je vais être bien malheureuse!

Le jeune homme fut un instant ébranlé par l'accent douloureux avec lequel ces paroles furent prononcées; il prit les mains de Juanita, et les serra dans les siennes.

— Juanita, dit il, après un long silence, j'étais trop malheureux ici; un désir impérieux s'était emparé de mon esprit et de mon cœur, je voulais partir, pour aller n'importe où... J'ignore donc quelle destinée doit être la mienne; mais dans quelque lieu que j'aille, et quoique je devienne, croyez bien que jamais votre souvenir ne s'effacera de ma mémoire.

— Pedro! Pedro! balbutia la jeune fille.

— Juanita, ajouta encore Mendez, vous êtes la première femme que j'aie connue, la seule que j'aie aimée; mon cœur vous appartient pour la vie, et jamais je ne mettrai ma main dans celle d'aucune autre femme.

— Dites-vous vrai? fit Juanita, en essayant de sourire à travers ses larmes.

— Aussi vrai que Dieu nous entend.

— Oh! n'importe, voyez-vous, vous partez, vous allez à Madrid; Madrid, Pedro, c'est le pays des séductions de toutes sortes, et pardonnez-moi, mon ami, mais mon cœur s'alarmera plus d'une fois à cette affreuse pensée.

— Et puis, poursuivit la jeune fille, après quelques moments de silence, et puis, que vais-je devenir, moi, une fois que vous serez parti? Je suis seule au monde, Pedro, je m'étais fait une douce habitude de vous voir tous les jours; cette ferme me semblait le plus beau palais du monde, parce que vous y veniez passer une heure tous les

soirs... et maintenant je serai seule, toujours seule; oh!... ce sera là une bien triste existence.

— Tout ce que vous me dites là, Juanita, répondit Pedro, me prouve combien vous m'êtes bonne et dévouée, et combien aussi je suis indigne de tant de bonté et de dévouement... Si vous saviez, cependant, j'ai bien lutté, croyez le, je me suis bien reproché cette détermination à laquelle je me suis arrêté... mais le sort en est jeté; une puissance plus forte que ma volonté me poussait; je voulais à tout prix voir et connaître... et je pars; mais rassurez-vous, vous qui m'aimez, et qui allez souffrir de mon absence, tout ce que je pourrai faire pour abréger cette absence, ou la rendre moins pénible, je le ferai avec bonheur.

— Adieu donc, Pedro, dit Juanita en fondant en larmes.

— Adieu, Juanita! répondit Pedro.

— Adieu! adieu!

Le jeune homme s'arracha, sur ces mots, de l'étreinte passionnée de Juanita, et s'enfuit, sans oser regarder en arrière.

Il eût craint que le spectacle de la douleur de la jeune fille lui ôtât le peu de courage qui lui restait.

Le lendemain, il partait pour Madrid, où il arrivait dans l'après-midi.

II.

Cependant, il se passait de singulières choses dans la capitale de l'Espagne!

Les bandes de don Carlos s'étaient répandues depuis quelque temps sur toute la Péninsule, et comme il arrive toujours en pareil cas, en l'absence d'une direction unique et ferme, ces bandes égorgeaient, pillaient, incendiaient aux cris de : *Vive Charles V! Meurent les Christinos!*

Pendant ce temps, le gouvernement de la reine se trouvait lui-même débordé par le parti constitutionnel, toujours jaloux, inquiet et turbulent. Une vaste conspiration s'était formée ; les populations des grandes villes s'étaient soulevées ; les autorités sont renversées, et de toutes parts le sang coule pour le bonheur du peuple.

Une tentative sérieuse avait même eu lieu à Madrid.

Le 5 août, à sept heures et demie du soir, plusieurs groupes de gens exaltés se présentent sur la grande place, et exigent du chef de la garde du quartier des nationaux d'infanterie de faire sortir les tambours pour battre la générale, parce qu'il fallait faire une révolution.

L'officier voulut opposer quelque résistance.

Mais on l'intimida, en lui disant que s'il n'accédait pas à la demande, on le traiterait comme on avait récemment traité le général Canterac, dans une circonstance semblable. — Le mouvement était commandé et dirigé par ce même Cardero, qui l'avait fait assassiner, et qui, pour récompense, avait obtenu l'honneur d'être député aux Cortès, et l'avantage d'obtenir un grade supérieur ; de lieutenant qu'il était, on l'avait fait général.

L'officier se rend donc, et les tambours se répandent aussitôt dans les rues, où ils sèment l'inquiétude et l'effroi. — Une heure après, un grand nombre de gardes nationaux accouraient, se demandant ce dont il s'agissait.

Du reste, il paraît que les autorités avaient été prévenues du mouvement, car, pendant que ces faits s'accomplissaient sur la grande place, on vit arriver, d'abord sur ce dernier point, puis au Prado, puis enfin à la place de la Cebada, des forces considérables.

Ces forces étaient commandées par un homme d'un caractère ferme, énergique, et peu accoutumé à se laisser intimider par les dangers, et encore moins par les menaces, le marquis de Moncayo, plus connu sous le nom du général Quésada.

Sans se rendre compte du nombre auquel pouvaient monter les révoltés, car il était nuit close, et sans se souvenir de la destinée malheureuse de son prédécesseur, il se mit à la tête d'un bataillon de la reine régente, et ordonna aux deux escadrons de la garde nationale et à plusieurs pelotons d'infanterie de se retirer; autrement qu'il allait charger sur eux sans pitié.

Soit que ce mouvement décisif leur imposât, ou que la plupart ne fussent point dans le secret de la conspiration des escadrons, les groupes se dispersèrent, non sans avoir tiré quelques coups de fusil au hasard, et poussé les cris accoutumés de *vivas !* et de *mueros!* qui sont le refrain de tous ces mouvements.

La mesure que le gouvernement prit immédiatement fut de déclarer Madrid en état de siége; la seconde, de supprimer sur-le-champ quatre journaux des plus séditieux; la troisième, de mettre dans la bouche de la reine une sorte de manifeste pour déclarer ses intentions secrètes.

Ceci était le prologue du drame qui allait se passer; les acteurs qui devaient y jouer un rôle semblaient assister à une simple répétition.

Cependant, malgré ces troubles et les craintes qu'ils devaient donner, les deux reines qui s'étaient rendues à la Granja pour y passer, selon l'usage, la saison des grandes chaleurs, ne quittèrent point cette résidence où elles se trouvaient placées sous la protection d'un seul bataillon de la garde, et d'un autre de milices provinciales, dont l'exaltation bien connue faisait chaque jour de nouveaux progrès.

C'était à la Granja que Pedro s'était rendu auprès de son oncle Iliginio Garcia.

Il y avait été reçu, comme il devait s'y attendre; c'est-à-dire, avec une franche cordialité, et il avait été aussitôt incorporé, comme soldat, dans le bataillon de la garde.

C'était assurément un grand honneur pour un jeune homme qui n'avait encore aucun antécédent dans l'armée, et qui arrivait de son village. D'ailleurs la protection d'Higinio devait lui être fort utile, et grâce aux recommandations qui devaient agir en sa faveur, peut-être atteindrait-il un jour au grade de sergent, comme Higinio lui-même.

Pedro y comptait bien, et c'était avec une sorte de tressaillement voluptueux, qu'il arrêtait quelquefois ses pensées sur un pareil avenir.

Toutefois, malgré la satisfaction qu'il éprouvait, Pedro ne pouvait se dissimuler qu'il se passait autour de lui quelque chose de mystérieux. C'était, depuis son arrivée, des allées et venues ; on échangeait à voix basse des paroles dont il ne saisissait pas bien le sens ; chaque soldat, tant de la garde que de la milice provinciale, avait un air singulier, et cela le surprit au dernier point.

Il voulait même faire part de ses soupçons à son oncle,

Mais Higinio Garcia l'arrêta dès les premiers mots, lui dit qu'il était beaucoup trop jeune, pour se mêler de toutes ces choses; que de graves événements allaient en effet s'accomplir ; mais qu'il le mettrait au courant lorsque le moment serait venu. Il termina en lui disant de se tenir tranquille jusqu'à l'heure où il viendrait lui-même l'initier à toutes les choses qui se tramaient.

Pedro attendit donc.

Mais, bien que Higinio Garcia lui eût recommandé de se tenir tranquille, il ne put fermer les yeux et boucher ses oreilles. D'ailleurs, Pedro avait appris ce qui s'était passé à Madrid, et ces faits seuls lui eussent donné la clef de ce qui se préparait.

Et puis, Pedro était dévoué à la reine, il ne l'avait vue qu'une fois, mais il s'était juré à lui-même de consacrer sa vie à sa défense, et de mourir plutôt que de ne pas tenir le serment qu'il lui avait prêté.

Il se promit donc de garder le respect qu'il devait à son oncle Higinio, comme il convenait à un neveu bien élevé, mais il redoubla de soins et d'attention, et se mit à observer tout ce qui viendrait à sa connaissance.

Un soir, Pedro était de faction dans les jardins de la Granja.

Il se trouvait seul, la nuit était sombre mais douce; on était au mois d'août, et les grands arbres étaient chargés d'une végétation luxuriante.

Pedro songeait à tout ce qui lui était arrivé depuis qu'il habitait Madrid, et qu'il était entré au service de la Reine; il songeait à Juanita qu'il avait laissée derrière lui, et qui pensait à lui, et qui l'aimait.

Juanita!

Depuis qu'il l'avait quittée, Pedro n'avait pu l'oublier encore; l'absence avait même développé cette sorte de sentiment d'amitié fraternelle qu'il lui avait vouée, et il se surprenait à se demander si cette amitié ne s'était pas changée en amour.

Pedro ne pouvait pas se rappeler la belle jeune vierge sans attendrissement. Depuis qu'il était à la cour, aucune femme n'avait pu effacer dans son cœur le souvenir de Juanita, et c'était vers elle que sa pensée se reportait toujours, quand il arrêtait son regard sur les splendeurs inouies de la Granja.

Le neveu d'Higinio Garcia avait dix-huit ans, nous l'avons dit, et c'était la première fois qu'il écoutait son cœur battre dans sa poitrine.

En songeant à ces sombres conspirations dont la trame s'ourdissait mystérieusement autour de lui, il en était venu à regretter la paix tranquille, la douce quiétude dont il jouissait près de Juanita, et son regard cherchait instinctivement à distinguer à l'horizon, la blanche maison où il avait passé tant d'heures fortunées, assis à côté de la jeune fille.

Comme il en était là de ses réflexions, son oncle vint à s'arrêter près de lui.

Il lui frappa sur l'épaule, pour l'arracher à sa rêverie.

— Pedro, dit le vieux Garcia à voix basse.

— Mon oncle! répondit le jeune homme, comme réveillé en sursaut.

— L'heure est venue!

— Vous allez m'apprendre...

— Cette nuit.

— Mais je ne puis quitter ma faction.

— As-tu du cœur?

— Qui a pu vous en faire jamais douter?

— Rien! rien! mais il s'agit d'une entreprise où il faut plus que du courage, où il faut encore de la prudence et de l'audace.

— J'irai où vous irez, mon oncle, répondit Pedro.

— Je n'en demande pas davantage.

— Que faut-il faire alors?

— Cette nuit, vers deux heures, quand tu auras fini ta faction, je te viendrai chercher au poste.

— Mais on me punira!

— J'en fais mon affaire.

— C'est une infraction à la discipline que vous me conseillez.

— Crois-tu donc que je sois mauvais juge dans une pareille affaire?

— Je ne dis pas cela.

— A la bonne heure!... Dans deux heures, donc, je t'irai chercher au poste, et tu me suivras.

— Et où irons-nous?

— Qu'importe!...

— Mais encore.

— Ne viens-tu pas de dire que tu irais partout où j'irais?

— Si fait !

— Eh bien ! rassure-toi donc ; je ne te demande que de me suivre.

— Cela étant, je me tiendrai prêt.

— Dans deux heures, donc.

— Dans deux heures.

— Et Higinio Garcia allait s'éloigner, quand son neveu l'arrêta.

— Une dernière objection, mon oncle, dit-il d'une voix émue ; j'espère qu'il ne s'agit pas de rien tenter contre la reine ?

Higinio répondit par un long éclat de rire, et s'éloigna sans daigner répondre.

Pedro continua sa faction fort intrigué.

Deux heures après, il s'échappait du poste, ainsi qu'il l'avait promis à son oncle, qui l'attendait depuis quelques minutes.

Le lieu vers lequel ils se dirigèrent alors était distant de la Granja d'environ une lieue ; quand ils y arrivèrent, Higinio Garcia fit entendre une sorte de grognement sauvage qui ressemblait à s'y tromper à celui d'une bête fauve, et aussitôt un cri de même nature y répondit.

C'était un signal.

Presqu'au même instant, des hommes sortirent de terre à quelques pas, adressèrent à Higinio quelques paroles ; et vraisemblablement satisfaits de ses réponses, ils les conduisirent jusqu'à l'entrée d'un véritable souterrain.

Pedro avait fait abnégation de toute volonté, il se laissa conduire, et imita scrupuleusement la conduite de son oncle.

Le souterrain par lequel ils passèrent était glissant ; ils marchèrent ainsi dans l'ombre pendant vingt minutes ; puis enfin ils s'arrêtèrent devant des portes d'airain, sur lesquelles les hommes qui accompagnaient Pedro et Higinio frappèrent à coups redoublés.

A cet appel, les deux portes s'ouvrirent comme par enchantement,

et le sergent et son neveu pénétrèrent dans une salle splendidement éclairée, remplie déjà d'une foule de soldats, compacte et serrée.

Au fond de la salle, une tribune était élevée, et sur cette tribune un homme, qui n'était autre qu'un des agents secrets des conspirateurs de Madrid, se tenait dans l'attitude d'un homme prêt à parler.

Or, comme après l'arrivée d'Iliginio Garcia et Pedro, les portes d'airain s'étaient refermées, et que l'on avait déclaré la séance ouverte, un grand silence se fit, et l'orateur commença :

— Frères, dit-il d'une voix éclatante, de grands événements se sont accomplis depuis la tentative que nous avons faite récemment à Madrid, sur plusieurs points de l'Espagne des complots heureux ont éclaté, et aujourd'hui toute l'armée est à nous: ne l'ignorez pas, mes amis, on vous trompe indignement, et pendant que vous servez ici de jouets au despotisme, vos frères de l'armée d'Aragon et de Navarre proclament la Constitution de 1812, qui est maintenant adoptée partout! La reine régente le sait bien, et elle aurait déjà juré et signé la Constitution, si elle n'en était empêchée par les ministres, et surtout par le général Quésada... Voilà nos ennemis, ceux qu'il faut combattre à outrance et sans merci... Vos officiers, sachez-le bien, sont indignes de votre confiance, et vous n'avez plus désormais qu'un moyen de vous réhabiliter aux yeux de l'armée entière, c'est de vous mettre vous-mêmes à la tête du mouvement, et d'obliger la reine à signer sous vos yeux la Constitution.

L'orateur parla encore longtemps sur ce ton, et ses auditeurs, qui n'étaient autres que les sergents et les caporaux des deux bataillons de la Granja, accueillirent ses paroles avec enthousiasme. D'ailleurs, il avait des arguments qui ne devaient déplaire à personne.

Plusieurs fois les portes d'airain s'étaient ouvertes, et des hommes venus exprès de Madrid avaient fait une abondante distribution d'eau-de-vie et d'espèces. — Elle fut reçue avec un enthousiasme croissant.

Pas un de ces soldats, peut-être, n'avait lu la Constitution de 1812. — Qu'importe! — On leur disait qu'elle devait faire le bonheur de l'Espagne, et ce bonheur, ils allaient le lui donner, eux, sergents et caporaux, qu'elle ferait, sans nul doute, colonels et généraux, pour les récompenser d'un si beau dévouement.

Cependant, malgré l'enthousiasme qu'avait fait naître la proposition d'un coup de main, et la simplicité d'une pareille entreprise, la séance se prolongea fort avant dans la nuit. Quand les assistants se séparèrent, ils convinrent que l'entreprise aurait lieu le surlendemain, 12 août, et pendant la nuit.

Higinio Garcia, et Alexandre Gomez, un autre sergent, furent désignés pour diriger le mouvement, ce qu'ils acceptèrent comme un honneur insigne.

Puis, lorsque tout était bien convenu, chacun se retira dans le plus grand ordre, promettant de garder le secret le plus absolu.

« Chose singulière, dit un historien, auquel nous empruntons quelques-uns des détails qui précèdent, malgré leur ivresse, ces soldats montrèrent une admirable discrétion; à aucun d'eux il n'échappa un mot capable de donner l'éveil aux officiers sur l'événement qui se préparait, et dont les préparatifs devaient durer plusieurs jours! »

Cependant Higinio Garcia, Alexandre Gomez et Pedro, étaient sortis des derniers; Higinio et son neveu allaient reprendre la route de la Granja, quand Alexandre les arrêta.

— Nous allons nous séparer, dit-il à Higinio, nous ne suivons pas le même chemin.

— Vous ne venez donc pas à la Granja? fit l'oncle de Pedro avec étonnement.

— Je vais à Madrid...

— Et quel motif si pressant?...

— Je vous conterai cela.

— Voilà une démarche imprudente !

— Bah ! je n'en ai pas pour quatre heures.

— Un rendez-vous?

— Précisément!

— Et quand serez-vous de retour?

— Demain, dans la matinée.

— C'est votre dernier mot?

— A demain !

Le sergent Alexandre Gomez serra la main du vieux Higinio, et se hâta de prendre la route de Madrid, pendant que l'oncle et le neveu prenaient celle de la Granja.

Pedro était triste. — La scène à laquelle il venait d'assister l'avait peu satisfait. Une conspiration était sur le point d'éclater, et son oncle venait de l'entraîner dans cette conspiration. Cependant, il aimait la reine, il eût donné tout son sang pour elle, et, dans cette occurrence, il ne savait comment sortir de la position difficile dans laquelle il s'était si étourdiment jeté.

Higinio s'aperçut de son hésitation.

— Pedro, lui dit-il, tu es triste, mon ami ?

— Oui, mon oncle, répondit Pedro.

— Et quel est le motif de ta tristesse?

— Cette conspiration dans laquelle vous m'avez fait entrer.

Higinio le regarda d'un air étonné..., puis il remua la tête.

— Ah ! ah ! nous avons pris, dit-il, un sournois...

Mais il s'arrêta presque aussitôt devant l'éclair qui jaillit du regard du jeune homme.

— Je te croyais ambitieux ? reprit-il aussitôt.

— D'une ambition honnête, repartit vivement Pedro.

— Il n'y en a pas!

— La mienne l'était, du moins...

— De sorte que tu aimerais autant retourner au village, près de la jolie Juanita?

Pedro haussa les épaules.

— Je resterai à la Granja, répondit-il simplement.

— Et pourquoi faire, si tu n'entres pas dans le mouvement?

— Pour défendre la reine, et mourir, s'il le faut, en restant fidèle à mon serment.

Higinio fronça le sourcil.

— Pedro, lui dit-il, voilà de vilaines paroles, mon ami; je t'ai introduit dans une association où la moindre trahison est punie de mort : j'espère que je n'aurai jamais à me repentir d'avoir placé ma confiance en toi!...

— Mon oncle, répondit Pedro avec un accent fier et ferme, il n'y a jamais eu de traître ni de lâche dans notre famille; je mourrai peut être en combattant pour la reine, mais je mourrai comme un honnête homme et un soldat.

L'oncle ne répondit pas à cette déclaration, et ils continuèrent eur route sans échanger une parole de plus.

Une heure après, ils arrivaient, sans encombre, à la Granja.

CHAPITRE II.

Suite d'une conspiration en Espagne. — Juanita quitte son village et arrive à Madrid. — La mère de Cabrera. — Le sergent Alexandre Gomez, et son amour pour Juanita. — Le 12 août. — Vive la Constitution

Juanita n'avait pu rester au village après le départ de Pedro. — Elle était partie, à son tour, et était arrivée à Madrid le lendemain du jour où son amant était allé à la Granja rejoindre son oncle.

Ce n'était pas précisément l'amour qui avait poussé la jeune fille à cette démarche; d'autres faits l'y avaient déterminée.

Le bruit de la dernière émeute était parvenu jusqu'à elle, au moment où elle était encore émue des derniers adieux de son amant, et des larmes qu'elle avait versées en le voyant s'éloigner pour toujours peut-être.

Mille inquiétudes sourdes étaient dans son cœur; elle ne pouvait se faire à l'idée d'une séparation éternelle; elle voyait déjà Pedro, soldat de la reine, obligé de descendre sur les places publiques, et de combattre les révoltés : une lutte semblable devait être terrible, sanglante; c'était la mort, peut-être...

Juanita frémit jusqu'au plus profond de son cœur.

Sa tête se perdit; elle n'y tint plus, et elle partit sur les pas de Pedro.

Elle se disait qu'à Madrid elle pourrait voir son amant, lui parler, le protéger contre le danger; lui prodiguer ses soins, s'il venait à être blessé.

Elle partit.

Elle ne se demanda pas si une fois arrivée dans la grande capitale de l'Espagne, elle parviendrait seulement à connaître la demeure de Pedro; elle ne réfléchit pas à tous les obstacles inattendus qui devaient arrêter ses premiers pas.

Elle partit.

Cependant, dès le premier jour, dès la première heure, elle comprit qu'elle avait agi bien légèrement, et s'aperçut qu'elle avait eu tort de quitter son village avant d'être suffisamment renseignée sur la ville où elle allait demeurer.

Ce mouvement, ce bruit, cette foule, toutes choses dont elle n'avait pas même l'idée, la surprirent, l'effrayèrent... Où aller chercher Pedro au milieu de tout ce monde? Pedro était-il seulement encore à Madrid? A qui devait-elle le demander? Près de quelle personne lui fallait-il se renseigner?

Juanita eut peur.

Elle savait quelle fureur les partis apportaient depuis quelques temps dans leurs luttes; Pedro n'était-il pas mort déjà; ne l'avait-on pas pu assassiner?

Ces terreurs paraîtront peut-être extraordinaires au lecteur qui

ne connaît pas, ou qui connaît peu l'histoire des dernières années de l'Espagne.

Que l'on nous permette à ce sujet une courte digression, qui montrera à quel point ces hommes égarés par le fanatisme politique, ont pu pousser la cruauté.

Nous laissons parler l'historien des Conspirations et Exécutions politiques :

« La mère de Cabrera, chef des bandits carlistes, vivait paisiblement à Tortose avec ses filles, lorsque le gouverneur de cette ville reçut du général Noguéras l'ordre de s'emparer de cette femme et de la faire fusiller sur-le-champ, attendu, ajoutait-il, qu'il lui paraissait juste de faire porter à cette femme la peine du mal fait par son fils au parti de la reine.

« Le gouverneur s'empressa de répondre que, se trouvant sous les ordres du capitaine général de la Catalogne, il ne peut satisfaire lui-même à cette juste réclamation, mais qu'il va en instruire son chef, le brave général Mina, qui fera certainement droit à la requête. Mina, instruit de ce fait, trouva très-naturelle la demande du général Noguéras ; il envoie les pouvoirs nécessaires, et la malheureuse mère de Cabrera est aussitôt arrêtée et conduite au supplice.

« — Qu'ai-je donc fait, mon Dieu ! s'écria cette infortunée, lorsqu'on la fit agenouiller sur le bord de la fosse creusée à l'avance.

« — Ton fils est un traître qui sert les Carlistes, lui répond l'officier chargé de l'exécution.

« — Mais je ne les sers pas, moi ! je n'ai jamais fait le moindre mal à personne... Vous ne tuerez pas une innocente femme qui n'a rien à se reprocher.

« — J'en tuerais dix mille, si on l'ordonnait...

« — Au moins, dit encore la victime, vous ne me refuserez pas les secours de la religion... Je vous en conjure, faites appeler un prêtre...

« — C'est inutile, répliqua encore l'officier, les traîtres sont damnés; le pape lui-même ne les sauverait pas.

« Pendant qu'il parlait, un mouchoir avait été placé sur les yeux de la victime, alors il donna le signal; douze coups de fusil partirent en même temps, et la malheureuse femme, atteinte au cœur et à la tête, roula dans la fosse qui lui était destinée.

« — Mais, dit Mina, lorsqu'on lui rendit compte de cette exécution, cela n'est pas complet; je crois me rappeler que le gouverneur m'avait parlé de deux sœurs du traître.

« On lui répondit qu'en effet les deux sœurs de Cabrera étaient à Tortose, et il ordonna qu'elles fussent mises à mort sur-le-champ, comme leur mère, ce qui fut exécuté.

« Cabrera n'apprit d'abord que la mort de sa mère; il publia aussitôt une proclamation, dans laquelle on lit :

« Article 2. — En conséquence de la présente déclaration, tous « les individus qui seront pris, seront fusillés.

« Art. 3. — *Seront immédiatement fusillées, en représailles de* « *l'assassinat* de mon innocente mère, la femme du colonel don « Manuel Fontibero, commandant d'armes de Cheleva ; *les senoras* « *Cinta Tos, Mariana Guardia, Francisca Urquesa, et trente au-* « *tres, qui sont plus bas dénommées, auront le même sort, pour* « *expier le supplice de la plus digne et de la meilleure des mères.*

« Art. 4. — Désormais, je continuerai à venger de la même « manière et sans rémission, la mort de chaque victime, sur les « familles des chefs qui commettent de semblables actes. »

De représailles en représailles, on arrivait à commettre des atrocités dignes des peuplades les plus sauvages.

Juanita n'avait donc pas tort de s'émouvoir et de craindre; pourquoi aurait-on épargné Pedro, puisqu'on s'attaquait à tant de familles illustres!

En arrivant à Madrid, elle s'était logée dans un des quartiers les

plus populeux de la capitale; c'était une auberge fort achalandée, et où elle remarqua avec satisfaction, dès les premiers jours, quelques soldats ou sous-officiers de la garde royale.

Ces soldats devaient connaître Pedro, ou du moins son oncle, Higinio Garcia; en s'adressant à ce dernier, elle pourrait donc avoir promptement des nouvelles de son amant.

Son chagrin lui donna du courage et de l'audace, et bien qu'une pareille démarche pût paraître singulière de la part d'une belle jeune fille, elle se décida un soir à aborder franchement l'un des habitués de l'auberge.

C'était un sergent, du nom d'Alexandre Gomez; elle avait remarqué qu'il exerçait sur ses compagnons une certaine influence; elle ne doutait pas un instant qu'il ne pût lui rendre le service qu'elle attendait.

Le sergent Alexandre Gomez avait déjà remarqué Juanita; il était jeune encore, et bien que occupé de politique, et prenant une part active à ce qui se passait en ce moment à Madrid, il ne dédaigna pas une distraction de cette nature.

C'était d'ailleurs une conquête enviable que celle de Juanita; la jeune fille était belle comme rarement il en avait vu, et ses compagnons avaient passé une fois toute une soirée à parler d'elle, en proclamant que son amant serait certainement le plus heureux des hommes.

Cette soirée avait monté la tête à Alexandre Gomez, il en rêva toute la nuit, et se promit bien de pousser les choses le plus loin qu'il le pourrait.

Deux jours s'écoulèrent cependant, sans que l'occasion s'en présentât, et ce ne fut que le troisième qu'il vit, à son grand étonnement, Juanita venir elle même à lui!

Il en fut bouleversé, et se demanda s'il était bien éveillé, et s'il était bien vrai qu'il eût produit un effet si irrésistible sur la jeune fille.

Le cœur de l'homme est toujours enclin à la vanité; Alexandre

Gomez ne crut pas la chose impossible, et il accueillit la belle fille avec son plus radieux sourire.

— Pardonnez-moi, dit alors Juanita, toute tremblante, l'étrangeté de cette démarche ; mais j'ai un service à vous demander.

— Un service, à moi, s'écria Alexandre Gomez, et en quoi puis-je vous être utile, ma belle enfant ; parlez! parlez!

— C'est fort simple, repartit Juanita.

— Tant pis! fit Gomez.

— Je suis venue à Madrid, où je ne connais personne, dans l'espoir d'y rencontrer un homme de ma famille, un ami d'enfance à moi, et dans ma précipitation, j'ai négligé de prendre les mesures nécessaires pour m'assurer de le trouver.

— Et quelle est cette heureuse personne?

— Un sergent du régiment de la garde.

— Un sergent!... et comment le nommez-vous?

— Higinio Garcia.

— Higinio, fit Gomez; eh bien! voilà qui tombe comme par miracle, ma belle enfant, le sergent Higinio est précisément mon plus intime ami; nous sommes tous les deux comme deux doigts de la main, et je le vois et lui parle tous les jours.

— Dans ce cas, dit Juanita, avec un rayon d'espoir dans les yeux, il me sera facile de le voir.

— Sans doute!

— Demain?

— Oh! pour ce qui est de demain, je ne le pense pas.

— Pourquoi cela?

— Une raison fort simple, ma chère enfant, c'est que le sergent Higinio est parti, ce matin, pour la Granja, où il restera quelque temps.

— Parti! s'écria Juanita en joignant les mains, et sans doute que Pedro l'a suivi dans ce départ?

Le sergent Alexandre Gomez ouvrit l'œil et prêta l'oreille.

— Pedro! dit-il en regardant la jeune fille d'une façon singulière, est-ce un autre sergent aussi?

— Nullement.

— Alors...

— C'est un jeune homme de mon pays, un neveu d'Higinio, qui est arrivé de Madrid il y a une huitaine de jours, et qui doit être depuis peu incorporé dans le corps de la garde.

Alexandre Gomez fronça les sourcils.

— En effet, dit-il en devenant pensif.

— Vous le connaissez?

— Un peu.

— Et il est parti avec Higinio?

— Ce matin.

— Et il reviendra bientôt?

— Je l'ignore.

— Ah! je n'ai pas de bonheur, balbutia Juanita en pleurant; ce sont les deux seules personnes que je connaisse à Madrid; maintenant je n'ai plus qu'à m'en retourner à mon village.

Soit que le sergent Gomez craignît de perdre si vite une conquête qu'il regardait comme facile, soit qu'il eût conçu un autre plan, toujours est-il qu'il parut se raviser, et qu'il chercha à calmer le chagrin de Juanita.

— Voyons, ma chère enfant, lui dit-il d'une voix douce et presque émue, voyons, il ne s'agit pas de se lamenter ainsi inutilement. Que diable! la Granja n'est pas au bout du monde, et je puis, si vous le voulez, prévenir Higinio et Pedro de votre présence ici.

— Vous feriez cela! dit Juanita, en le regardant avec reconnaissance à travers ses larmes.

— Je ferai bien plus pour vous être agréable.

— Vous leur annoncerez mon arrivée, mon désir de les voir.

— Sans doute ; seulement...

— Seulement?...

— Je ne vous promets pas qu'ils puissent vous venir voir bientôt

— Qu'importe!

— Ils tarderont longtemps, une semaine, quinze jours, peut-être plus... selon les exigences du service.

— Mais vous les verrez, au moins?

— Je vous le promets.

— Bientôt?

— Demain.

— Ah! vous serez mon meilleur ami, si vous faites cela.

Le sergent serra tendrement la main de la jeune fille, promit tout ce qu'elle voulut, et s'éloigna plus décidé que jamais à profiter de l'occasion qui lui était offerte.

Juanita était heureuse, de son côté ; elle ne doutait pas que Pedro n'accourût à la nouvelle de sa présence à Madrid, et elle s'applaudissait et se félicitait d'atteindre sous peu au but vers lequel tendaient tous ses vœux.

Cependant les choses ne marchèrent pas précisément comme elle le désirait.

En effet, plusieurs jours se passèrent sans qu'elle vît paraître ni Higinio, ni Pedro : en revanche, le sergent Gomez venait chaque soir lui donner de leurs nouvelles ; il lui racontait que Pedro était retenu près de la reine pour son service ; qu'il ne pouvait l'abandonner sans se compromettre, surtout dans les circonstances graves où l'on se trouvait ; qu'enfin, il avait promis de profiter de la première permission qui lui serait accordée.

Juanita fut bien obligée de se contenter de ces explications ; elle s'étonna, à la vérité, que Pedro n'eût point trouvé le temps de tracer quelques lignes pour la rassurer ; mais les circonstances étaient solennelles, comme le disait Alexandre Gomez, et l'on pouvait penser

qu'en effet Pedro n'avait pas eu un moment pour écrire à son amie d'enfance.

Un soir, Juanita était seule dans la petite chambre qu'elle occupait : elle pensait à tout ce qui s'était passé, et à tout ce qu'on lui avait dit dans la journée.

De sourdes rumeurs circulaient dans la ville ; on sentait comme une émotion singulière, annonçant des événements depuis longtemps pressentis. Les partis se remuaient, et d'un instant à l'autre devait, disait-on, se jouer une partie décisive.

Juanita avait de funestes pressentiments ; et, malgré elle, sans aucune cause apparente ou réelle, elle se prenait à trembler.

Quel malheur annonçaient ces tristes présages? Juanita se le demandait en vain ; et quoiqu'elle fît, elle ne pouvait parvenir à chasser les craintes qui l'obsédaient.

En ce moment, on frappa à sa porte, et Alexandre Gomez entra.

Depuis quelques jours, Gomez avait le privilége de pénétrer le soir dans la chambre de la jeune fille, et jamais il n'avait garde de manquer à ces sortes de rendez-vous. C'était, pour Juanita, une grande joie de le voir, car il lui apportait des nouvelles vraies ou fausses de Pedro ; c'était une heure pendant laquelle surtout elle pouvait parler de son fiancé.

Ce soir-là, l'arrivée de Gomez glaça le sourire sur ses lèvres, et elle eut froid au cœur. Pour la première fois, depuis qu'elle recevait le sergent, elle éprouva un sentiment de frayeur en le voyant paraître, et elle eût voulu s'éloigner.

Gomez n'avait pas, d'ailleurs, ce visage souriant des jours précédents ; il semblait s'être transformé ; et maintenant un voile de sombre humeur était répandu sur sa physionomie.

Il s'approcha à pas lents de la jeune fille.

— Juanita, lui dit-il, j'arrive à l'instant de la Granja.

— Et vous avez vu Pedro? s'écria la jeune fille.

— Je l'ai vu.

— Et que vous a-t-il dit?

— Rien!...

— Comment!

— Pedro est de service, ce soir, au palais d'été, et je ne sais s'il vivra demain.

— Que voulez-vous dire? fit Juanita, plus morte que vive.

— La vérité, malheureusement, poursuivit le sergent. Cette nuit, une révolution va s'accomplir à la Granja, et malheur à ceux qui tenteront de s'y opposer.

— Mais Pedro ne court aucun danger?

— Nous en courrons tous...

— Mais Pedro! Pedro!...

Gomez parut hésiter un instant avant de poursuivre; puis, ayant fait un effort sur lui-même, il reprit :

— Écoutez-moi, Juanita, dit-il d'une voix grave; écoutez-moi comme un homme qui, s'il ne meurt pas cette nuit, peut être demain riche et puissant; tout ce que je vous ai dit jusqu'à cette heure, je ne l'ai dit que pour vous tromper.

— Comment?

— Je n'ai parlé ni à Pedro, ni à Higinio de votre présence à Madrid.

— Est-ce possible?

— Et pourquoi l'aurais-je fait, je vous le demande? pourquoi aurais-je servi un amour dont la seule pensée me rendait le plus malheureux des hommes? Non, Juanita, non, je vous ai trompée, et si j'ai agi ainsi, c'est que je vous aime!

— Vous! s'écria la jeune fille, en se levant pâle et frémissante.

Et elle aussi s'était comme transfigurée; et maintenant son œil semblait lancer des éclairs; elle s'était levée, et elle dominait de son front courroucé le sergent qui la regardait avec étonnement.

— Ah! vous m'avez trompée, poursuivit-elle, en froissant avec colère les dentelles de son vêtement ; ah ! parce que j'étais seule, et sans soutien, vous avez lâchement abusé de la confiance que j'avais placée en vous... Sergent Alexandre Gomez, vous êtes un misérable !

— Juanita !...

— Un lâche !

— Je vous aime!...

— Et avant qu'il soit long temps, j'aurai eu vengeance de votre indigne conduite.

Et comme elle se dirigeait vers la porte, sur ces paroles, le sergent, interdit, atterré, se précipita vers elle, et tenta de la retenir.

— Où courez-vous ainsi ? lui dit-il d'une voix suppliante.

— A la Granja ! répondit Juanita, qui s'éloigna rapidement, et sortit de l'hôtel.

II.

Cependant les choses avaient marché à la Granja, selon les conventions faites. Dans la soirée du 12 août, les officiers des deux bataillons furent tout à coup arrêtés et désarmés, et les deux sergents Higinio Garcia et Alexandre Gomez en prirent le commandement aux cris de : *Vive la Constitution!*

La nuit était déjà venue ; elle était profonde et sombre : on nomma aussitôt une députation chargée de se rendre dans les appartements de la reine-régente, pour lui faire signer la Constitution et les décrets nécessaires. Garcia et Gomez sont désignés à cet effet, pour porter la parole, et ils déclarent qu'ils entendent se comporter décemment, et qu'ils ne souffriront pas qu'on insulte la régente ; qu'en conséquence, eux seuls pénétreront d'abord jusqu'à elle.

Ils partent aussitôt, et pénètrent jusqu'à l'appartement de Christine ; la reine est au lit ; l'entrée de la chambre à coucher est vive-

ment disputée, mais la résolution des deux sergents est inébranlab' '. Il faut que les orateurs entrent et parlent à la régente.

Les portes s'ouvrent.

Cependant, aux cris des caméristes, la régente s'est élancée hors de son lit; les sergents paraissent à ce moment.

— C'est affreux, s'écrie la reine éperdue, en se laissant tomber dans un fauteuil.

— Madame, répond le sergent Garcia, nous ne voulons point manquer de respect à Votre Majesté; mais il faut que vous sachiez qu'en ce moment toutes les personnes dont vous pourriez attendre assistance sont arrêtées. Quant à nous, nous venons supplier Votre Majesté de signer la Constitution de 1812, et les décrets nécessaires pour qu'elle soit immédiatement mise en vigueur.

— Je ferai ce que vous voudrez, répondit Christine; mais, pour Dieu, retirez-vous.

Les deux sergents sortirent de la chambre; ils y revinrent bientôt, suivis de quelques-uns de leurs camarades, et entre autres de deux musiciens de la garde, qui passaient pour lettrés, ce qui était important dans cette circonstance; car ces terribles conspirateurs avaient négligé de faire rédiger d'avance les pièces que la régente devait signer.

— Madame, dit Garcia à Christine, je suis bien fâché de troubler le repos de Votre Majesté pendant si longtemps; mais il faut absolument que la Constitution et les décrets nécessaires soient signés sur-le-champ. — Vous autres, ajouta-t-il, en s'adressant aux musiciens, et leur indiquant du doigt une table couverte de papier, plumes et encre, mettez-vous là, et rédigez tout cela.

Les musiciens, tout lettrés qu'ils étaient, usèrent beaucoup de papier en brouillons. Inquiets de ne voir rien venir, quelques-uns des conjurés qui se tenaient dans l'escalier pénétrèrent à leur tour

dans l'appartement royal, et s'étendirent sans façon sur les fauteuils et les sophas.

Christine fondait en larmes; la jeune reine Isabelle, réveillée enfin par le bruit qui se faisait autour d'elle, se mit à crier. Un sergent la prit dans ses bras, et parvint à l'apaiser en lui promettant des jouets merveilleux. Enfin les musiciens parvinrent à rédiger tant bien que mal, et à mettre au net les pièces nécessaires; Christine les signa, et ces conspirateurs d'un nouveau genre se retirèrent, mais ils conservèrent prudemment le commandement des bataillons.

Cependant, dès le commencement de l'affaire, Pedro avait eu le sort des officiers, on l'avait arrêté et désarmé; seulement plus heureux que ses compagnons d'infortune, il était parvenu à s'échapper; profitant du désordre qui régnait de toutes parts à ce moment, il avait tenté de s'introduire dans les appartements de la jeune reine, qu'il s'était promis de défendre, au péril même de ses jours.

Malheureusement, quand il parvint à s'échapper, l'affaire était à peu près terminée, et tout était rentré dans l'ordre.

Aussi, en traversant les jardins pour gagner le palais, se trouva-t-il face à face avec le sergent Alexandre Gomez, qui le reconnut et l'arrêta.

— Pedro! dit-il en portant la main à son épée.

— Moi-même, sergent Gomez, répondit le jeune homme.

— Je vous croyais arrêté?

— Je l'étais en effet.

— Et vous vous êtes évadé?

— Comme vous dites.

— Ah! ah! eh bien, mon cher Pedro, puisque je vous tiens, je ne vous lâche plus, et je vais moi-même vous réintégrer dans votre prison.

— C'est ce que nous allons voir.

— A l'instant!

Pedro fit, en parlant ainsi, un saut en arrière, et mit le sabre à main : le sergent Alexandre Gomez en fit autant.

La nuit était noire ; on n'y voyait pas à deux pas; en un clin d'œil les deux adversaires croisaient le fer, et commençaient une lutte dans l'ombre.

Alexandre Gomez était singulièrement habile à ce jeu terrible, tandis que Pedro, au contraire, maniait une arme pour la première fois de sa vie ; mais il était jeune, plein de courage, plein de haîne aussi contre cet homme qu'il méprisait sans connaître la cause de son mépris : à plusieurs reprises, il blessa son adversaire, qui fit entendre, à cette occasion, une longue suite de jurons espagnols qui resonnèrent au milieu du silence.

Pedro enhardi par ce premier succès, multiplia ses coups et redoubla d'activité ; mais le sergent se tenait désormais sur ses gardes, et il devenait de plus en plus difficile de le prendre en défaut.

De plus, la lune venait de se dégager des nuages qui la cachaient et elle éclairait maintenant la scène avec presque autant d'éclat que si c'eût été le soleil.

Dès ce moment, le caractère du combat changea.

Le sergent Alexandre Gomez reprit tout l'avantage de son adresse et il pressa vivement le malheureux amant de Juanita; enfin, le sergent profitant d'un moment où Pedro se découvrait imprudemment, opéra un dégagement inattendu, et poussa à fond de son sabre.

C'en était fait du jeune homme. — Mais Dieu veillait sur lui, et au moment où Gomez se fendait avec tant d'ardeur, et lançait son arme dans la poitrine de son adversaire, une femme accourait vivement par derrière, et écartait son bras près de frapper.

Pour comble de malheur, le sabre de Pedro arrivait menaçant, et pénétrait ferme et droit dans le cœur du sergent.

Ce dernier tomba sur le sol, sans proférer une parole, pendant

que Juanita et Pedro se précipitaient dans les bras l'un de l'autre.

Terminons cette histoire par le recit des faits politiques qui se passèrent à Madrid, à la suite des événements de la Granja.

La suprise fut grande à Madrid, le 13 au matin, quand on apprit que la reine avait signé la constitution de 1812.

Le capitaine-général Quesada, le président du conseil et les ministres, songèrent d'abord à envoyer des troupes pour soumettre les révoltés, et mettre en liberté la reine qu'ils tenaient prisonnière dans son appartement; mais on craignait qu'en poussant à bout les sergents, ils ne se livrassent à quelques terribles excès et n'attentassent à la vie des deux reines

On attendit donc, sans prendre de résolution.

Le 14, on sut généralement à Madrid les détails de l'événement de la Granja : aussitôt, il se forma plusieurs rassemblements sur différents points, et particulièrement à la Puerta del Sol, et ces rassemblements firent entendre des *vivats*, et témoignèrent hautement leur étonnement que le ministère ne publiât pas un décret aussi important.

Mais le marquis de Moncayo, qui n'avait pas encore reçu ordre de tolérer le mouvement, renforçait les corps-de-garde et faisait circuler de nombreuses patrouilles dans les rues, pour disperser les groupes. Lui-même sortit avec avec un piquet de cavalerie; et malgré sa circonspection et sa prudence, on ne laissa pas de lui tirer quelques coups de fusil, quand il arriva à la Puerta del Sol, où il établit des piquets de cavalerie comme sur la grande place.

On avait déjà commencé une escarmouche dans la rue de Tolède, entre quelques gardes nationaux et un détachement de chasseurs de la reine régente; et, dans cette rencontre, il y eut de blessés un garde national appelé Goldoni, le lieutenant-colonel du régiment, Calvat, et quelques autres des deux côtés.

Le capitaine-général, instruit de cette circonstance, et sachant

que les gardes nationaux s'étaient donné le mot d'ordre pour se réunir et se fortifier dans le couvent de Saint-Basile, y envoya, vers six heures du soir, quelque infanterie avec une pièce de canon pour enfoncer les portes, ce qui fut fait aussitôt. — Les gardes, surpris dans l'intérieur de l'édifice, capitulèrent, et se rendirent prisonniers à six heures du soir, sans qu'aucun d'eux eût éprouvé le moindre mal.

Le 15, jusqu'à neuf heures du matin, tout resta dans les mêmes termes que la veille; mais dans ce moment, arriva le ministre de la guerre, Mondez Vijo, accompagné des sergents Garcia et Gomez, et apportant l'ordre de publier la constitution et les décrets par lesquels on destituait tous les ministres, et l'on nommait Séoane à la place du général Quesada.

Le nouveau capitaine-général ne perdit pas un moment pour se présenter en personne à la Puerta del Sol, où une foule immense, qui l'attendait, le salua avec les cris de *Vive la Constitution!*

Il recommanda l'ordre, et se retira.

Le général Quesada en fit autant, quoique sous des auspices bien différents, puisque, n'ayant reçu aucun ordre, et abandonné à lui-même, il se trouvait presque le seul objet de la rage et de la fureur des vainqueurs, contre lesquels il ne lui restait d'autres ressources que la fuite.

Ce fut effectivement le parti qu'il prit; et après s'être caché pendant deux jours, dit-on, dans la manufacture royale de tapis, il se mit en route pour la France, accompagné d'un seul serviteur.

Par malheur, il s'arrêta à Hortaleza, à peu de distance de Madrid, où il fut reconnu par des gardes nationaux du lieu, qui l'arrêtèrent, et en donnèrent avis à leurs camarades de Madrid.

On ne songea point alors à s'enquérir des motifs qui avaient fait agir l'infortuné Quesada; il n'était pas favorable à la constitution; il fuyait, il était seul, sans défense; ç'en était assez pour motiver son arrêt de mort.

Un rassemblement immense se forma autour de lui; mille injures lui furent adressées en guise de questions, et presqu'aussitôt, il tomba atteint de dix coups de sabre.

Son cadavre fut ensuite traîné par la ville, et haché par morceaux.

C'est ainsi que finit cette révolution, qui ne tarda pas à être détrônée par une autre.

Quand on ouvre l'ère des révolutions, on ne sait jamais quand on pourra la fermer!



LA FILLE DU MARABOUT

CHAPITRE PREMIER.

Mohammed, le marabout. — Les Aïssaoua. — Helma et la *chrétienne*. — Histoire de cette dernière. — Les affidés du marabout. — Tribunal secret. — Helma et le jeune prisonnier. — Amour. — Départ pour Fez. — Péripéties du voyage. — Description de la capitale du Maroc.

On était au mois de mars 1840.

A quelques lieues de Mecknès, dans le Maroc, vivait à cette époque un homme du nom de Mohammed, sorte de marabout, que toute la contrée tenait en grande vénération.

C'était, pour le moment, le chef de l'ordre religieux de Sidi-Mohammed-Ben-Aïssa.

L'histoire des commencements de cet ordre mérite d'être racontée.

Il y a trois siècles environ, Aïssa habitait Mecknès. C'était un

vieillard qui avait atteint sa quatre-vingtième année; il était pauvre et chargé d'une nombreuse famille, qu'il soutenait tant bien que mal du fruit de son travail. Malheureusement ses forces trahissaient bien souvent son courage, et la faim l'attendait bien souvent au logis, sans qu'il y rapportât de quoi l'apaiser.

Un jour, pendant que Aïssa était à prier dans la mosquée, Dieu envoya dans sa maison des vivres en abondance, et tous les jours il en fut ainsi, à partir de ce moment.

Ce miracle, que chacun put vérifier, devint bientôt le bruit de toute la contrée, et attesta suffisamment la sainteté du vieillard, et la protection particulière dont Dieu l'honorait.

Sidi-Aïssa eut dès-lors de nombreux disciples : le sultan de Mecknès se montra bien un peu jaloux de ce succès; mais Aïssa sortit triomphant de ses embûches.

Comme Moïse, il faisait jaillir, dit-on, des sources d'eaux vives, en frappant de son bâton, non pas des rochers, mais bien des oliviers qui poussent en abondance dans le pays.

Parmi ses moyens de prosélytisme, on en cite un fort curieux.

Par suite d'une convention passée entre lui, le sultan et les habitants de Mecknès, il avait été stipulé qu'à une certaine époque de l'année, et pendant sept jours, tous ceux de la ville qui ne seraient pas de son ordre, resteraient cloîtrés dans leur maison, et que ses frères seuls auraient le droit de sortir et de vaquer à leurs affaires. Il en résulta naturellement que tous les habitants de Mecknès devinrent bientôt membres de l'ordre de Sidi-Aïssa.

Les Aïssaoux sont, de tous les ordres religieux de l'Algérie, celui qui a le plus de pratiques et de cérémonies extérieures : ils se distinguent de tous les autres par leurs chants, leurs danses, leur musique instrumentale. Ils sont très-nombreux dans le Maroc et dans la province d'Oran; ils courent les marchés, et sont les principaux colporteurs des nouvelles de l'Algérie.

Mohammed était, en 1840, un homme d'une cinquantaine d'années environ ; il vivait à quelques lieues de Mecknès, voyait peu de monde, et n'avait auprès de lui que quelques serviteurs, sa fille Helma, ravissante enfant de seize ans, et une autre femme, que l'on appelait communément dans le pays *la chrétienne.*

Mohammed s'absentait quelquefois de sa demeure ; il emmenait avec lui un ou deux serviteurs, laissait sa fille et *la chrétienne* sous la garde des autres, et s'enfonçait dans les montagnes, où il allait, disait-on, prêcher la guerre sainte.

Pendant ces absences, qui depuis quelque temps devenaient plus fréquentes, Helma et *la chrétienne* restaient donc seules, et ces occasions, qui leur permettaient de passer de longues journées, de longues nuits ensemble, leur avaient permis de se lier d'une étroite affection.

Helma était d'ailleurs une enfant naïve et tendre, dont le cœur s'ouvrait depuis peu à toutes les joies de ce monde ; elle sentait en elle un immense besoin d'affection ; elle commençait à comprendre qu'il y avait dans la vie mille secrets qu'elle ignorait encore, et sa pensée, curieusement éveillée, cherchait naturellement le mot de toutes ces énigmes qui l'enveloppaient.

La chrétienne avait une trentaine d'années ; elle était belle, grande, svelte encore ; son passé était plein de mystères ; de cruels événements l'avaient arrachée à sa patrie ; elle avait gardé de ces premières douleurs une profonde tristesse, qu'aucun sourire n'était encore venu égayer.

Disons par suite de quelle catastrophe cette femme se trouvait dans le Maroc, à quelques lieues de Mecknès, aux mains de Mohammed.

Dès la seconde année de notre prise de possession des provinces algériennes, un Corse, nommé Maundji, vint s'installer à Oran.

C'était un petit homme noir, grêlé, trapu.

Sur sa physionomie intelligente et résolue, on lisait l'audace et l'énergie du contrebandier, la violence et la sensualité de l'aventurier.

Maundji fréquentait Alger, Oran, Gibraltar et Marseille; il achetait sur les marchés français, espagnols et anglais, des armes et des poudres qu'il introduisait en fraude sur les côtes d'Afrique, et qu'il faisait passer à l'émir.

Dans un de ses voyages à Gibraltar, il prit à ses gages un jeune garçon, nommé Raphaël, qu'il ramassa sur le port, et emmena deux jeunes Espagnoles qu'il se procura, on ne sait trop où ni comment, mais qu'il recueillit dans quelque bazar de Cadix. Un peu plus tard, il s'appropria un petit Espagnol que les Arabes avaient pris à Hussein-Dey.

Comme il est facile de s'en convaincre, le Maundji n'avait pas eu de peine à adopter les mœurs faciles et licencieuses des Turcs. Il allait et venait de Gibraltar à Oran, de Marseille à Alger, et gagnait des sommes considérables à son honnête trafic.

Bien vu des étrangers, auxquels il achetait ses munitions de guerre, il avait su captiver les bonnes grâces des Arabes. Il parlait leur langue, portait leur costume, et maudissait avec eux les chiens de chrétiens. L'émir lui accordait un si grand crédit, qu'il lui confiait son *cachet*.

L'histoire de cet homme nous a paru donner une idée exacte et pleine d'actualité de la situation et des mœurs de notre possession d'Afrique : c'est sous ce point de vue que nous avons tenu à entrer dans quelques détails[1].

Dans le dernier voyage que Maundji fit à Marseille, ses correspondants, qui vinrent lui faire leurs adieux à bord du brick en partance pour Oran, furent frappés de la vive inquiétude du contreban-

[1] Ces détails sont extraits en partie du livre de M. E. Alby, intitulé : *la Captivité du trompette Escoffier*.

dier. — Celui-ci répondait à peine, et tenait attachés sur la Cannebière des yeux impatients. — Ils se hâtèrent de prendre congé de lui, et en descendant vers le quai, ils aperçurent le Corse qui hélait une barque, dans laquelle un batelier conduisait une vieille femme et une petite fille.

Les amis de Maundji ne se préoccupèrent que médiocrement de cet incident, et retournèrent à leurs affaires.

Pendant ce temps, l'embarcation signalée par le Corse nageait vers le brick, qui avait déjà levé ses ancres.

Elle accosta le bâtiment au moment où il virait de bord.

La vieille femme escalada l'échelle, et le batelier prit la petite fille dans ses bras, et la remit à un matelot qui la hissa sur le pont.

Deux jours après, la petite fille arrivait à Oran ; mais ce fut pour peu de jours.

En effet, à peine y était-elle installée, que le Maundji donna l'ordre à toute sa maison de partir. Il fit habiller *la chrétienne* en mauresque et s'éloigna. Le voyage dura six jours, après lesquels ils atteignirent la ville de Médéah.

Le contrebandier possédait là un magasin de poudre. Il reprit dès lors ses affaires, et la pauvre enfant partagea, dès ce moment, la vie du contrebandier, et grandit en beauté, dans les bras de son ravisseur...

Cependant les Français allaient, disait-on, se mettre en marche contre Médéah.

Le Corse jugea prudent d'évacuer la place avant l'arrivée de nos soldats, et alla s'installer à Tenez, où il avait établi un second dépôt de poudre. Mais les Français le chassèrent encore de cette dernière résidence, et il se vit, en définitive, contraint de se réfugier à Goujilah.

Il s'installa dans cette ville, et finit par réaliser la plus grande partie des capitaux qui lui étaient dus.

A la suite de cette opération, le contrebandier se trouva possesseur d'une somme en numéraire assez considérable.

Malheureusement pour lui, ses richesses excitèrent, dès ce moment, la convoitise des chefs arabes. Il craignait pour son trésor, il tremblait pour ses jours.

En outre, la vie qu'il avait menée jusqu'alors, une vie semée de périls, de fatigues et de hasards, commençait à l'éprouver. Il désirait se reposer et jouir de sa fortune.

Aussi, après mûres réflexions, il se décida enfin à partir et à se retirer à Milianah, sous la protection des autorités françaises.

Plein de ce projet, Maundji, sans prévenir personne, encaisse son argent, emballe ses effets les plus précieux, et répand qu'il va faire une partie de campagne chez un Maure aux environs. Au milieu de la nuit, il sort de Goujilah ; et après quelques détours, il prend la route de Milianah, en conduisant à sa suite *la chrétienne,* quelques autres femmes et Raphaël.

Nul obstacle ne vint arrêter la marche de la petite caravane. La nuit ne fut troublée par aucune alerte : la journée se passa sans accident, et l'on se décida à bivouaquer en plein air, au coucher du soleil.

Jusque-là, le Maundji avait cheminé d'un pas précipité.

Cet homme tremblait en emportant son trésor ; et, semblable au tigre qui vient de ravir sa proie, et qui fuit la poursuite des chasseurs, il brûlait de gagner le nouveau repaire dans lequel il espérait jouir en paix du fruit de ses larcins et ses rapts.

Au frôlement d'une feuille qui frissonnait au vent, au bruit d'un caillou qui roulait sous le fer des chevaux, on voyait le contrebandier Corse, la veille encore si audacieux et si maître de lui-même, pâlir et rougir tour-à-tour, embrasser l'horizon de ses regards troublés, tendre une oreille inquiète, et se demander s'il devait fuir ou s'arrêter.

Du haut de chaque colline, il croyait voir descendre sur lui les chaoux de l'émir, qui venaient lui demander compte de sa fuite, et le rançonner sur ses trésors.

La conservation de ses richesses lui inspirait un souci mortel, et sans doute, ce scélérat en s'éloignant du bruit et du mouvement qui jusqu'alors avaient rempli son existence, sentait, parmi le calme et la fraicheur de ces sentiers verdoyants, se réveiller le souvenir de ses crimes.

Mais le Maundji n'était pas homme à s'effrayer longtemps.

Son audacieuse énergie, et la férocité de sa volonté et de ses passions eurent dès la seconde *konag* (étape) étouffé ses scrupules et ses hésitations. En outre, il était déjà loin de Goujilah. Aussi, dès le second jour de son voyage, il se mit en route, l'esprit plus libre, et le pas plus content.

La petite caravane cheminait dans les montagnes de l'Oued Cheliff.

Le soleil s'était levé au milieu d'un horizon sans nuages. Les sentiers étaient bordés par des milliers d'arbrisseaux en fleurs. Les gazons scintillaient sous les perles que la rosée du matin avait suspendues à leurs tiges mollement inclinées.

La violette, le thym et la bruyère exhalaient leurs doux parfums sur des tapis de mousse; les petits ruisseaux frémissaient en cascades bondissantes sur un lit de cailloux, et les oiseaux animaient le feuillage du frémissement de leurs ailes et du gazouillement de leurs couvées.

Une clarté mêlée d'ombre et de rêverie versait sur le vallon ses molles vapeurs, tandis que le soleil embrasait de ses rayons la crête étincelante des collines.

Cette beauté du ciel, ces arbustes au feuillage verdoyant et aux fleurs odoriférantes, ces mille senteurs de l'herbe et du ruisseau, ce mélodieux bourdonnement des insectes, des plantes, des ondes, des feuilles et des oiseaux charmaient la marche des voyageurs.

Ils respiraient avec délices et s'enivraient des parfums pénétrants de cette nature qui tressaillait de joie et d'amour aux premiers baisers d'un soleil de printemps.

Maundji marchait le front levé, et laissait tomber par moments ses yeux impatients de tendresse sur *la chrétienne. La chrétienne* allait au petit pas de sa mule, rêveuse et le front baissé; la pauvre enfant songeait à sa patrie, à sa mère.

Soudain le pas haletant et saccadé d'un troupe de cavaliers retentit dans la gorge du vallon.

La caravane s'arrête.

Maundji prête l'oreille.

Une pâleur livide envahit sa face, et une sueur glacée inonde son visage.

Plus de doute, une bande de gens armés arrive au galop de ses chevaux.

En ce moment les cavaliers qui jusque-là étaient cachés par un coude que faisait le chemin, débouchent sur le sentier de la caravane et se précipitent vers elle, bride abattue.

A cette démonstration, le vieux contrebandier a compris que c'en était fait de lui. Il est vaincu d'avance, car il ne s'arme même pas de ses pistolets. Il descend de cheval, et s'appuie, les bras croisés sur la poitrine, contre la selle.

— Maundji! Maundji! crient les cavaliers abordant la caravane.

— Que lui voulez-vous? répond le contrebandier.

— Voici ce que nous voulons, répond l'aga des chaous qui commandait la bande: tu as quitté Goujilah pour aller rejoindre les Français à Milianah?

— C'est vrai.

— Tu aimes mieux les Chrétiens que les Arabes?

— C'est encore vrai.

— Tu nous as trahis à la dernière affaire?

— Non.

— Tu as correspondu avec le fils du sultan des Français?

— Non.

— L'Hadj-Mustapha, le Kalifa de l'émir nous a dit : Allez, rattrapez le Maundji ; il est jugé. Coupez-lui le col ; rapportez-moi sa tête, et ramenez avec vous ses femmes et ses bagages.

— Et vous venez pour exécuter la sentence?

— Oui.

— C'est bon.

— Nous sommes pressés.

— Il n'y a pas de pitié à attendre de vous. Je suis prêt.

— Allons.

— Une grâce.

— Non.

— Une seule.

— Laquelle?

— Dans mon pays, en Corse, on ne coupe le col qu'aux assassins. Je ne suis pas un assassin.

— Tu as raison.

— Dans mon pays, en Corse, on tire un coup de fusil sur un ennemi ; et tout est dit.

— Alors...

— Fusillez-moi. J'ai partagé votre sel ; j'ai couché sous vos tentes; l'émir m'a tenu en grand crédit ; traitez-moi comme un ami duquel on veut se défaire ; envoyez-moi une balle dans le cœur.

Vous voyez, continua-t-il avec l'œil en feu, la parole brève et saccadée, et en élevant son bras en l'air, vous voyez cette petite montagne qui se détache, au milieu du vallon, des autres montagnes, un arbre couronne le sommet du coteau ; le soleil l'éclaire de ses rayons. Montons sur la montagne, et quand nous serons arrivés à

la cime, vous me fusillerez à cette place, à quelques pas de l'arbre, aux beaux rayons du soleil de mai.

— C'est bien.

— Marchons donc.

— Tu ne dis rien à tes femmes et à tes esclaves?

— Que leur dirai-je? Ma mort ne délivre-t-elle pas de leurs chaînes femmes et esclaves! Personne ne m'aimait... Assez.

Le Maundji n'acheva pas, et sans regarder son bagage et ses femmes, il prit d'un pas ferme et résolu le chemin de la montagne qu'il venait d'indiquer aux cavaliers.

Une vingtaine d'Arabes l'escortaient à pied; ils lui avaient attaché les mains derrière le dos.

Alors on vit le Maundji gravir lentement la montagne.

Quand il fut arrivé à quelques pas de l'arbre que le soleil inondait de ses rayons, il demanda aux Arabes de lui délier les mains; les Arabes détachèrent les cordes.

Lorsqu'il se vit libre dans ses mouvements, il éleva ses bras vers le ciel et sembla respirer à pleins poumons l'air pur de la montagne, et baigner son front dans les radieuses clartés de ce beau soleil de mai.

Puis il croisa ses bras sur sa poitrine; il n'abaissa pas une seule fois ses regards sur le fond de la vallée dans lequel la caravane, plongée dans l'ombre, attendait, morne et silencieuse, le coup qui devait finir ce drame.

Le Maundji fit aussitôt un signe de tête, et au même instant, il tomba la face contre terre: deux balles lui avaient traversé le cœur.

On aperçut le chaour qui dégainait son yatagan; le bourreau releva le cadavre; il l'appuya sur ses genoux, et trancha la tête du Maundji qu'il emporta dans son sac; il abandonna le cadavre sans même le couvrir de quelques ramées et de pierres.

Les Arabes descendirent tranquillement la montagne; ils rejoi-

gnirent leur escorte, remontèrent à cheval, et firent rebrousser chemin aux femmes, aux domestiques et aux bagages du Maundji.

C'est ainsi que *la chrétienne* avait quitté son premier maître, mais pour retomber bientôt aux mains d'un second, puis d'un troisième, jusqu'à ce qu'enfin elle trouva un dernier asile dans la demeure vénérée de Mohammed.

Dès son entrée dans cette maison, elle avait compris que sa condition allait changer.

La jeunesse, la beauté, la bonté d'Helma la rassurèrent sur son avenir, et elle commença à espérer qu'un jour viendrait peut-être où elle pourrait retourner dans son pays. La belle Helma l'entretenait secrètement dans cet espoir, et elle se berçait ainsi d'illusions qui ne devaient peut-être jamais se réaliser.

Une nuit, quelques hommes qu'on n'avait pas coutume de voir dans la demeure de Mohammed, entrèrent mystérieusement chez le marabout.

La nuit était déjà avancée; Mohammed s'empressa de recevoir ses visiteurs inconnus, et dès qu'il les eut reconnus, il courut s'enfermer dans l'endroit le plus reculé de sa maison.

Ce qui se passa entre ces hommes, est resté un mystère pour tous, mais ce que les serviteurs du marabout savaient bien, c'est que le lendemain dès l'aube du jour, Mohammed, et ses mystérieux hôtes de la nuit sortirent de la demeure et s'éloignèrent tous ensemble, sans faire connaître à personne le motif de leur venue, ni celui de leur départ.

II.

Deux jours s'écoulèrent sans que rien ne vînt troubler la solitude dont jouissaient *la chrétienne* et Helma.

Mohammed n'avait point fait connaître l'époque probable de son

retour, de sorte qu'on l'attendait à chaque instant, sans que rien cependant ne pût faire prévoir qu'il dût revenir bientôt.

Les deux femmes profitaient de cette absence pour prendre beaucoup plus de liberté qu'il ne leur en avait été attribué jusqu'à ce jour.

Vers le soir du troisième jour, elles se trouvaient donc assises toutes deux sur le seuil de la porte, respirant les premières fraîcheurs de la nuit, lorsqu'elles virent venir de loin quelques cavaliers qui paraissaient se diriger de leur côté.

Les deux femmes éprouvèrent d'abord quelque crainte; elles n'avaient auprès d'elles que quelques serviteurs mal armés, assez peu courageux, et qui ne devaient opposer une résistance bien énergique en cas d'attaque; elles rentrèrent précipitamment dans la maison, et commencèrent à se barricader.

Mais ces craintes s'évanouirent bientôt devant l'attitude des arrivants.

C'était en effet tout simplement trois cavaliers qui conduisaient à à Fez un prisonnier que venait de leur confier Abd-el-Kader. Égarés dans les environs, ils avaient aperçu la demeure du marabout, et s'étaient dirigés vers elle. D'ailleurs, ils étaient porteurs d'une lettre de Mohammed lui-même, lequel annonçait à sa fille que les affaires de la guerre allaient fort mal, qu'il était parti pour soulever les tribus voisines et les conduire contre les Français; qu'en son absence, sa fille était trop isolée, et pouvait être exposée à des insultes qu'il ne serait pas là pour repousser; qu'en conséquence, il la priait de se diriger avec *la chrétienne*, et ses serviteurs, vers Fez, où les trois cavaliers lui avaient promis de l'accompagner,

Dès qu'elle eut jeté les yeux sur cette lettre de son père, Helma crut devoir prendre les conseils de *la chrétienne* sur ce qu'elle devait faire : cette dernière l'engagea beaucoup à suivre les cavaliers et à se rendre à Fez; et dès le soir même, Helma présida à tous les préparatifs du départ.

Toutefois, pour rester dans notre rôle de fidèle historien, nous devons ajouter que la jeune fille avait été singulièrement touchée de la présence du prisonnier, et sa détermination d'aller dans la capitale du Maroc lui avait peut-être été inspirée, surtout, par le désir de faire le voyage avec un aussi charmant jeune homme.

Le prisonnier était, en effet, tout jeune encore; il avait tout au plus vingt-cinq ans; il était officier dans l'armée d'Afrique, et avait été fait prisonnier dans une des dernières escarmouches.

Il paraissait fort triste, et prenait peu de part à ce qui se faisait autour de lui. Helma seule avait eu jusqu'alors le privilége d'attirer et de fixer son attention.

Helma avait seize ans, mais c'était une femme déjà; elle était belle comme pas une jeune fille de l'Arabie; elle avait deux yeux où se lisaient tous les désirs mal contenus de son cœur, un front pur et chaste, et rien n'égalait la douceur et la naïveté de sa voix!

La nuit se passa dans les préparatifs du départ; et le lendemain, dès l'aube, nos voyageurs se mirent en route.

La journée promettait d'être magnifique; le soleil se levait radieux à l'horizon; les deux femmes marchaient les premières, ayant au milieu d'elles le jeune prisonnier; derrière, suivaient les trois cavaliers marocains.

Ils allaient l'amble.

Fez était loin; ils devaient mettre plusieurs jours de marche, surtout à raison des mauvais chemins.

Vers le milieu du jour, ils arrivèrent sur les bords d'une rivière, et traversèrent une plaine.

De nombreuses tribus campaient dans cette plaine; les Arabes labouraient leurs champs.

A l'extrémité de la plaine, on rencontra une grande rivière qu'il fallut passer à gué. — Les cavaliers recommandèrent à ceux qu'ils escortaient de les suivre, afin d'éviter les trous qui se trouvent en

grande quantité dans le lit de la rivière, formé en partie de sables mouvants.

Le cheval de Helma s'enfonça de son train de derrière, et, dans le mouvement qu'il fit pour se relever, il plongea les jambes de devant dans un autre trou. — Ç'en était fait d'elle, peut-être, si le jeune prisonnier ne s'était courageusement précipité à son secours, et ne l'avait reçue dans ses bras au moment où elle allait disparaître dans les flots.

Helma devint rouge comme une cerise, puis elle pâlit affreusement.

Elle venait de s'évanouir.

On s'empressa autour d'elle, et l'on s'achemina à la hâte vers un grand douair qui était au pied de la rivière, sur une colline coupée à pic par les grandes eaux.

Le soleil était déjà couché.

Les hommes du douair ne voulurent pas recevoir le chrétien, et les cavaliers attachèrent leurs chevaux et déchargèrent leurs mulets.

Les enfants de la tribu accoururent aussitôt rejoindre le prisonnier; ils lui crachèrent au visage, lui montrant leurs couteaux et vociférant.

— *Kocertar cubesse, keffe* (couper tête, chrétien).

Les cavaliers étaient allés parlementer avec les Arabes : ils revinrent auprès des voyageurs, et les introduisirent dans le douair; mais les Arabes ne voulurent à aucun prix recevoir le chrétien, et il fut contraint de passer la nuit à la belle étoile. — Heureusement que la nuit fut douce.

Le lendemain, on partit au point du jour.

Les mules avaient eu le temps de se reposer, et elles reprirent leur chemin avec une nouvelle ardeur. Mais les vivres avaient été volés par les Arabes du douair; et vers midi, personne n'avait encore ni bu ni mangé

On découvrit alors une tribu qui campait sur la droite, à une distance de deux kilomètres.

Un des cavaliers se détacha aussitôt du groupe, et courut vers la tribu acheter des vivres.

Pendant son absence, les chevaux furent débridés et les mulets déchargés : nos voyageurs s'éloignèrent de la route et se reposèrent sous l'abri de grosses broussailles. Ils dormaient depuis une heure, faute de mieux, lorsque le cavalier vint les rejoindre et leur distribua des vivres : le pain, les raisins et l'eau qu'il avait achetés.

Ce n'était pas l'habitude de faire participer les prisonniers au repas commun; mais grâce à l'intervention de *la chretienne* et de Helma, le jeune prisonnier fit un assez bon repas.

Helma ne pouvait se lasser de le considérer : habituée à vivre au milieu d'esclaves ou d'Arabes que le soleil avait bronzés, la beauté de l'officier lui semblait sans égale, et elle ne pensait pas sans émotion au moment où il lui faudrait se séparer de lui pour toujours.

Quant au jeune homme, c'était la première fois, depuis son séjour en Algérie, qu'il se sentait ému d'une si pure émotion, et il se disait parfois que ce serait pour lui une douce consolation que d'emporter dans la prison qui l'attendait une si charmante et si douce image!

Cependant, le repas terminé, l'on se remit en route.

Après une marche de deux heures, la petite caravane entra dans les défilés d'une montagne nue.

Tout en gravissant la pente assez raide de cette montagne, les Marocains avaient grand soin de ramasser des cailloux qu'ils conservaient avec beaucoup de soin.

Le prisonnier les regardait faire avec étonnement, et sans com prendre leur but.

Quand ils eurent atteint la cime de la montagne, on découvrit une dizaine de monceaux de pierres. — Chaque monceau aurait bien pu fournir la charge de quarante charrettes.

Dès que les Marocains eurent atteint le premier monceau qui s'offrit sur leur chemin, ils déposèrent les pierres dont ils s'étaient munis : ils se prosternèrent, récitèrent leurs prières, et baisèrent la terre plusieurs fois. — Puis ils se tinrent debout, et achevèrent de prier en élevant les bras vers le ciel.

En accomplissant ces dévotions, les Marocains obéissent à un dés commandements de leur religion, qui leur ordonne de déposer une pierre à un endroit désigné (on lui donne le nom de marabout), et de prier lorsqu'ils se trouvent pour la première fois à la veille d'entrer dans une ville sainte.

A quelque distance de ces monuments en pierres sèches, nos voyageurs passèrent sous des arbres dont les branches étaient ornées de rubans en coton, et dont les troncs étaient entourés par neuf pierres qui formaient le rond.

C'est une coutume, dans l'Algérie et dans le Maroc, qui prescrit que dans les contrées où il n'existe ni marabout ni mosquée, les femmes, sur l'indication du marabout, suspendent des rubans à un arbre, et déposent neuf pierres autour du tronc.

Dès ce moment, cet emplacement est consacré au culte de la divinité. — C'est la mosquée du peuple pasteur ; — c'est le monument qu'élève le pèlerin voyageur avant de mettre le pied dans la cité sainte, afin de consacrer solennellement l'heure et le lieu de son passage.

Du faîte culminant sur lequel les voyageurs venaient de s'arrêter, on découvrait une chaîne de montagnes dont la cime était couverte de neige.

Au pied de cette montagne s'étageait la ville mystérieuse et poétique tant chantée par les Maures et les Espagnols, et qui jadis, aux époques de sa splendeur et de sa puissance, donna son nom à l'empire de Fez.

Rien de plus magnifique que le panorama qui se déroulait aux regards étonnés des cavaliers et des femmes.

La position de Fez offre beaucoup de ressemblance avec celle de Lyon.

Cette ville s'étage en amphithéâtre sur les premiers escarpements de la montagne. Au-dessus du mur d'enceinte, on découvre une certaine étendue de terrain occupée par des jardins qui portent des orangers, des vignes, des citronniers et des grenadiers.

Après ces terrains viennent des bâtiments considérables, que l'on nomme le *Bour*, et qui sont placés exactement comme le sont les forts dont les hauteurs de Lyon sont couronnées.

Le *Bour* forme la résidence de l'empereur : il est entouré de hautes murailles, et renferme dans son enceinte plusieurs constructions portugaises.

La ville descend jusque dans les premiers plans de la plaine, et se trouve bordée par la rivière. — Là, la plaine est vaste, et elle est couverte par d'innombrables jardins et par d'élégants pavillons de campagne. Ainsi, en descendant la montagne, vous voyez le *Bour*, qui occupe un espace considérable : après le *Bour*, vous rencontrez des jardins ; puis viennent le mur d'enceinte qui clôture la ville ; la rivière qui va traverser la plaine, un pont qui enjambe la rivière, et enfin la campagne qui se perd dans un immense horizon.

Fez montrait ainsi aux voyageurs émerveillés l'habitation de son empereur, ses édifices publics dont les toitures, garnies de carreaux verts en faïence, s'arrondissaient en dôme, et les flèches élancées de ses six principales mosquées.

On voyait encore les bouquets d'arbres qui ombrageaient les jardins de la ville, et la brise apportait le brouhaha confus des rues et des moulins de Fez.

Les cavaliers étaient impatients d'arriver.

Le soleil déclinait : il fallut s'arracher aux magnificences de ce

spectacle et descendre la montagne. Les mulets tombaient de fatigue et ne pouvaient suivre les rampes dont les escarpements offraient mille dangers. On contourna la montagne, et on finit par arriver à une portée de fusil du pont.

Le soleil venait de se coucher.

Les cavaliers arrêtèrent leurs chevaux et se décidèrent à camper dans ce lieu. On y voyait des gourbis, des tentes et des magasins de paille. Nos voyageurs allèrent joindre une vingtaine de Juifs qui revenaient de Taza, et ils leur achetèrent de quoi souper.

C'était la dernière nuit que Helma devait passer près du jeune prisonnier. Pendant cette dernière journée, ils avaient eu plusieurs occasions de se rapprocher et de se parler; ils savaient maintenant leur amour réciproque, et se promirent bien mentalement de n'en pas rester là de leur roman commencé.

Mais le jeune homme allait être jeté dans une prison dès son arrivée à Fez, et Helma jouirait de peu de liberté. Que faire dans une pareille situation ?

Toutefois, nos voyageurs éprouvaient quelque impatience de se voir en sûreté dans la ville de Fez. Ils se levèrent de bonne heure, s'acheminèrent vers la rivière et traversèrent enfin le pont.

A quelque distance des remparts, avant d'arriver à la porte de la ville, les cavaliers s'engagèrent dans une sorte de faubourg occupé par des hangars et des fours à briques. Soudain, des flots de poussière, signes d'un mouvement tumultueux, s'élevèrent dans les airs. A ce moment, une vive inquiétude s'empara des cavaliers.

On les vit se rapprocher de leur prisonnier, et se disposer à le protéger contre un péril qu'ils devinaient.

Ces soldats avaient, en effet, de sérieux sujets de craindre et de s'alarmer.

Dès la veille, l'arrivée du prisonnier avait été annoncée dans la ville de Fez.

On avait su qu'il avait passé la nuit auprès du pont. Aussi, dès l'ouverture des portes, plus de vingt mille âmes s'étaient-elles précipitées à leur rencontre.

Une fiévreuse impatience poussait cette populace hors de la ville. Les schérifs ne leur avaient-ils pas persuadé que les Français *mangeaient des Arabes*, et les habitants de Fez brûlaient de connaître si ces mangeurs d'hommes étaient taillés à leur image.

Le faubourg était littéralement encombré par les flots de curieux qui se poussaient et se portaient les uns sur les autres. Les Maures avec leurs femmes et leurs enfants, les juifs aux vêtements lugubres, les juives aux riches accoutrements, les nègres et les négresses aux instincts puérils, un peuple, en un mot, de tout état et de toute condition, vomissait mille imprécations contre le nouveau venu. Tous s'extasiaient de ce que le prisonnier avait la bouche et les yeux semblables en tout point à leurs yeux et à leur bouche.

Grands et petits vociféraient.

C'étaient des provocations à effrayer le plus hardi des hommes, une poussière à suffoquer le plus valide des coureurs.

Il y eut un moment où la confusion sembla toucher à son dernier terme.

A force de crier et de se fouler, les femmes et les enfants s'exaltèrent dans une rage furieuse ; ils crachèrent au visage du chrétien et le menacèrent de mille morts.

Les cavaliers dégaînèrent, et les deux femmes se serrèrent d'épouvante auprès du jeune officier.

Cependant, malgré l'attitude menaçante des cavaliers, les curieux n'ouvraient pas leurs rangs, et s'obstinaient à refuser tout passage. Les soldats distribuèrent à droite et à gauche des coups de sabre, afin de se frayer un chemin à travers les flots de cette multitude qui, semblable à une mer orageuse, grondait et montait sans cesse autour d'eux.

A force de coups, d'imprécations et de témérité, nos voyageurs atteignirent la porte de la ville.

Cette porte formait un petit monument qui se composait d'un portail en ogive fort étroit ; deux colonnes en marbre ornaient la façade extérieure et supportaient l'entablement supérieur. Ce portail était fermé par deux battants en fer plein qui s'ouvraient sur la façade intérieure.

Deux cavaliers avaient de la peine à passer de front sous ce portail.

Dès que nos voyageurs eurent franchi la porte, le kaïd et les chaous, en station à ce poste pour percevoir les droits d'octroi à l'entrée de la ville, se montrèrent effrayés de l'affluence des curieux qui avaient couru au-devant du prisonnier. Afin d'éviter l'encombrement de la foule et les malheurs qui pouvaient résulter de l'effervescence populaire, le kaïd donna l'ordre de fermer la porte par laquelle les cavaliers venaient de pénétrer dans la ville. Ce qui fut exécuté immédiatement, non sans soulever une immense clameur de la part de ceux que l'on privait ainsi du spectacle qu'ils s'étaient promis.

Cependant, dès que la porte eut été fermée, la petite troupe se remit en route, escortée cette fois, à titre de renfort, par huit chaous armés de longs bâtons.

La première rue dans laquelle ils pénétrèrent était celle des *Marchands*.

Elle avait six pieds de large.

Des nattes accrochées aux toits des maisons traversaient la rue, et, en allant rejoindre les toits opposés, protégeaient les passants contre les ardeurs du soleil.

Les maisons avaient un rez-de-chaussée, un premier étage et une terrasse.

Le rez-de-chaussée était occupé par les boutiques des marchands de beurre, d'œufs, de pain, de tabac et de cotonne.

Les curieux obstruaient la chaussée, et ils se portaient, les uns sur les autres, contre le jeune prisonnier. C'étaient des cris, des mouvements, des impatiences, des trépignements et des colères inouïs.

Les chaous marchaient en frappant, à tour de bras, avec leurs longs bâtons, les gens qui se rencontraient sous leurs mains. S'ils avaient eu le malheur de suspendre leur course, le chrétien eût été impitoyablement massacré, tant était grande l'effervescence populaire.

Heureusement, cette rue n'avait qu'une longueur de deux cents pieds.

L'escorte finit par la franchir et par arriver devant une porte en fer qui donnait accès dans une grande et large rue. Dès que les cavaliers y eurent mis le pied, les gardes attachés au service de la porte en fer en firent rouler les deux battants sur leurs gonds et tirèrent les verrous. Cette barrière défendit ainsi aux curieux qui obstruaient la rue des *Marchands* de suivre le prisonnier dans la rue des *Moulins*.

Celle-ci présentait une physionomie aussi étrange que curieuse.

On n'apercevait pas de maisons : des deux côtés de la chaussée, s'élevait une grande muraille percée de distance en distance par de petites portes. — Derrière ces murailles, régnait une ruelle, sur laquelle s'ouvraient les maisons, composées d'un rez-de-chaussée, d'un premier étage et d'une terrasse.

La chaussée de la rue était pavée avec des meules de moulin usées par un long travail.

Dans chaque maison, des fontaines, alimentées par la rivière, versaient, au premier étage et au rez-de-chaussée, un courant d'eau aussi utile que salubre.

Dans cette rue, les maisons renfermaient des moulins à moudre le blé, et le tic-tac des meules et le grincement des roues produisaient nuit et jour une cacophonie assourdissante.

De cent mètres en cent mètres, des portes à deux battants en fer plein étaient fixées en travers dans les deux murailles. Des gardiens les fermaient à la nuit, et les ouvraient au soleil levant.

Ces précautions trahissaient suffisamment les préoccupations sinistres des gouverneurs au sujet de la turbulence des gouvernés [1].

Nos voyageurs traversèrent ainsi la ville dans toute sa longueur, et arrivèrent enfin jusqu'au palais de l'empereur, où le jeune prisonnier devait quitter Helma, pour se rendre à la prison qui lui était destinée.

Cette séparation fut cruelle pour les deux jeunes gens; ils s'aimaient sans se l'être avoué; leurs regards le leur avaient dit; mais quel espoir pouvaient-ils nourrir de se revoir jamais!

Cependant, avant de s'éloigner, Helma ne put résister à la douleur qui emplissait son cœur; elle s'approcha doucement du jeune homme, et lui prit les mains qu'elle serra dans les siennes. Puis, sans pouvoir proférer une parole, elle s'éloigna en compagnie de *la chrétienne,* non sans se retourner plusieurs fois, pour voir le jeune officier.

Ce dernier la suivit du regard, tant qu'il put la voir.

Puis, sur l'ordre des cavaliers, il se remit en marche, traversa encore quelques rues désertes, et quelques instants après, il entrait dans la prison que l'on avait fait préparer exprès pour le recevoir.

[1] *Captivité du trompette Escoffier*, par M. Ernest Alby.



Guilbert del. Ferdinand sc

HELMA ET LE PRISONNIER.

Mangeon Impr. St Jacques .. Paris



CHAPITRE II.

Suite de la Fille du Marabout. — Le jeune officier en prison. — Netma vient l'y consoler. — Départ de cette dernière. — L'officier ne tarde pas à la suivre. — Ce que Mohammed était devenu. — Le Marabout devant un conseil de guerre. — Quelques détails sur les associations de l'Algérie.

Le jeune officier, que les Marocains venaient d'incarcérer dans la prison de Fez, s'appelait Arthur Dumoulin; il avait vingt-cinq ans à peine, et se trouvait déjà depuis quatre années en Algérie. Jusqu'alors le sort des combats l'avait favorisé; il avait combattu vaillamment dans les rangs de l'armée française, sans avoir jamais été ni blessé ni pris; c'est dans une récente escarmouche que, comptant trop sur son heureuse étoile, il avait voulu se lancer à la poursuite des ennemis, et qu'il était tombé entre leurs mains.

Il y avait déjà quelques mois qu'il était au pouvoir de l'émir, quand on jugea prudent de le diriger sur Fez, en attendant que les négociations entamées au sujet de l'échange de plusieurs prisonniers aboutissent à un résultat.

Arthur n'espérait pas beaucoup dans la bonne volonté d'Abd-el-Kader; il avait été fort malheureux, et attendait avec impatience que ses chefs le rendissent enfin à la liberté.

La rencontre qu'il avait faite d'Helma avait cependant adouci la rigueur de son sort; pour un cœur jeune comme le sien, c'était une douce consolation, que la pensée de cet amour qu'il avait inspiré, et ce fut une distraction puissante qui contribua singulièrement à lui faire supporter les ennuis de sa détention.

On ne pouvait songer à s'évader.

D'abord, la prison était admirablement gardée, et puis, comment aurait-il fait pour traverser ce pays, qu'il ne connaissait pas?... Il aurait été assassiné vingt fois, avant d'avoir pu gagner un des ports de la Méditerranée.

Il était donc contraint de subir son sort, en attendant que l'échange demandé se fût effectué.

Aussi, quand il se trouvait seul dans sa prison, que les gardiens l'avaient quitté, que la nuit était venue, c'était vers Helma que sa pensée s'envolait pleine d'espoir et d'amour.

Helma!

C'était la première femme qu'il eût aimée encore; elle lui paraissait plus belle qu'aucune autre au monde; et, dans l'état où il se trouvait, il eût donné la moitié des jours qui lui restaient à vivre pour une heure avec elle! Mais il ne savait quand il pourrait la revoir; maintenant il était séparé d'elle; elle l'avait déjà oublié, peut-être; il partirait quelque jour, et jamais le ciel ne la lui enverrait sur son chemin.

Son cœur se brisait à cette pensée.

Une nuit, cependant, le gardien qui le veillait d'habitude, et qui se nommait Abdallah, vint le réveiller en sursaut au milieu de ses rêves.

Arthur crut que sa dernière heure était arrivée, et qu'on allait le fusiller.

Abdallah sourit en comprenant son effroi, et lui fit un signe de la tête.

— Il ne s'agit pas de mourir, répondit-il, cela viendra peut-être; mais, pour le moment, c'est autre chose. Il y a là une femme qui veut vous voir.

— Une femme ! s'écria Arthur.

— Chut ! fit Abdallah, ou vous rendrez toute entrevue impossible.

— Et quelle est cette femme? demanda le jeune officier tremblant d'émotion.

— La fille du marabout.

— Helma !...

— Elle-même.

— Ah ! qu'elle entre ! qu'elle vienne !

— Du calme, jeune homme, et surtout de la prudence, ou, je vous le répète, vous nous perdrez tous les trois.

Le jeune officier se tut et attendit. — Quelques secondes après, Helma se jetait dans ses bras.

Nous n'essaierons pas de raconter ce qui se passa entre les deux amants ; leur joie, leur émotion, leur bonheur, tout cela se devine ; Helma avait tout bravé pour parvenir jusqu'à lui ; son père venait d'être pris par les Français, prêchant la guerre sainte aux environs d'Oran ; on instruisait son procès ; Helma ne pouvait pas rester plus longtemps à Fez ; elle avait imploré l'empereur pour lui permettre d'aller à Oran partager le sort de son père, et l'empereur le lui avait accordé.

Alors, au moment de s'éloigner, la pauvre jeune fille n'avait pas voulu quitter Fez sans revoir celui auquel désormais sa vie était attachée par un lien indissoluble; elle avait séduit quelques-uns des gardiens de la prison, et était parvenue à les faire consentir à cette entrevue tant désirée.

Arthur la remercia avec effusion de cette pensée; il lui dit que son père ne mourrait pas, que les Français étaient aussi cléments que braves, qu'ils pardonneraient au marabout; elle resterait donc à Oran, et si Dieu voulait qu'il fût bientôt délivré, ils se trouveraient encore réunis dans une ville où ils pourraient se voir, s'entretenir, s'aimer en toute liberté.

Quand Helma partit, l'aube blanchissait à l'horizon; elle avait le sourire sur les lèvres, la joie dans les yeux, l'espoir sur le front... elle était aimée, et Arthur lui avait promis de la retrouver à Oran.

Elle partit, et son dernier regard dit au jeune officier toute la violence et toute la pureté de son amour.

Elle emportait le ciel dans son cœur!

Heureusement pour le jeune homme, sa captivité ne fut pas de trop longue durée, et huit jours après le départ d'Helma, le pacha Bou-Selam le fit mander près de lui.

Sidi-Bou-Selam, pacha de Larrache, et ministre des affaires extérieures, est un des hommes les plus considérables du Maroc; c'est lui qui est chargé de traiter directement avec les agents des puissances chrétiennes, et d'aplanir les difficultés qui peuvent survenir entre l'empereur et les gouvernements européens.

La nature de ses fonctions aurait dû le déterminer à habiter Tanger, qui sert de résidence aux consuls généraux; mais Bou-Selam partage les antipathies de son maître, et, à son exemple, il se tient aussi éloigné qu'il le peut de tout ce qui sent l'Europe et la civilisation.

Bou-Selam ne doit, d'ailleurs, son élévation qu'à lui-même : avant d'être nommé pacha et ministre des affaires extérieures, il était chef

de la police à Larrache, et avant d remplir cette dernière fonction, il était boutiquier comme son père.

A la mort de son prédécesseur, il fut chargé de l'intérim qu'il dirige, et comme il était parvenu à amasser des sommes considérables pendant qu'il était à la tête de la police de Larrache, il réussit, à force de présents, à se faire confirmer dans le poste élevé qu'il occupe.

Le pacha fit à Arthur l'accueil le plus gracieux, et lui apprit que les négociations entamées à son sujet avaient enfin abouti, et que l'échange était consenti par les deux pays; le pacha ajouta que, pour ne lui faire courir aucun danger, il l'emmènerait avec lui jusqu'à Larrache, que, de là, il l'enverrait à Arzilla, d'où il serait facilement dirigé sur Tanger.

Arthur ne se tint pas de joie en apprenant cette bonne nouvelle, et, à partir de ce jour jusqu'au moment de son départ, il compta les heures, les minutes, les secondes.

Il allait être libre, il allait revoir la France, ses compagnons d'armes... Il était presque heureux d'avoir souffert.

Et puis, Helma ne fut pas oubliée dans la joie du retour.

Qu'ajouter à ce qui précède?... Un mois plus tard, Arthur arrivait à Alger, et se rendait de là à Oran, où il retrouvait la jeune fille, toujours belle, aimante, dévouée.

Quant à Mohammed, voici ce que nous trouvons dans un livre qui paraît avoir été bien renseigné sur son compte. Il reste seulement un point à éclaircir, c'est à savoir si le Mohammed dont il s'agit dans les lignes suivantes est bien le même que le Mohammed de notre histoire. Le lecteur jugera :

« Le 12 novembre 1845, Mohammed était traduit devant le tribunal d'Alger, qui devait le juger. Depuis quelque temps, des agents parcouraient le pays, répandant à profusion les proclamations d'Abd-el-Kader, et poussant les Arabes et les Kabyles à la guerre sainte.

Les peuples de l'Afrique étaient aussi sourdement agités par les prédications fanatiques des prophètes attachés à une vaste association qui n'avait jusqu'alors cessé de protester contre la conquête ; c'étaient Bou-Maza, Mohammed-Abdallah, Mustapha-ben-Orassou ; enfin, on était parvenu à se saisir de Mohammed.

— « Comment vous nommez-vous? lui demanda le président.

— « Je me nomme Mohammed-ben-Abdallah.

— « Ne vous donne-t-on pas le surnom de Bou-Maza?

— « Non ; c'est mon frère que les Arabes ont nommé ainsi.

— « Pourquoi les Arabes l'ont-ils ainsi nommé ?

— « Mon frère porte le même nom que moi : Mohammed-ben-Abdallah, et les Arabes l'ont surnommé Bou-Maza parce qu'ils l'ont vu souvent suivi d'une gazelle qui lui a été envoyée de Dieu pour l'accompagner dans ses courses.

— « Il y a encore beaucoup d'autres Bou-Maza qui, en diverses contrées, cherchent à soulever les populations. Les connaissez-vous ?

— « Il n'y a pas d'autre Bou-Maza que mon frère. Quant à ceux qui prennent ce nom, je ne les connais pas, je n'en ai jamais entendu parler.

— « Quel est votre âge ?

— « Je l'ignore ; nous autres, musulmans, nous vivons jusqu'à notre mort sans nous inquiéter de notre âge.

— « De quel pays êtes-vous ?

— « Je suis de Taroudente, village de trois cents maisons, empire de Maroc, province de Sous.

— « Depuis quand êtes-vous en Algérie ?

— « Depuis cinq ans à peu près. J'y suis venu, envoyé par notre seigneur Moulaye-Thayeub pour y visiter la Zaoyca, les saints marabouts et faire des œuvres pieuses.

— « Depuis quand votre frère est-il en Algérie ?

— « Depuis la même époque ; il s'est marié chez les Oulab-Youness, où il s'est acquis une grande réputation de sainteté. Les tribus du Dahra venaient le visiter, lui parler du désir de faire la guerre sainte ; il s'est mis à leur tête, et vous savez ce qui est arrivé.

— « Par qui a-t-il été encouragé ou poussé ? par Abd-el-Kader, sans doute ; par celui que vous appelez le sultan ?

— « Il a commencé la guerre seul ; sa réputation s'est bientôt étendue au loin chez les Flittas, les Sbehha, les Beni-Tigrin, les Kerayche, et puis seulement alors il a reçu des lettres de Muley-abd-er-Rhaman, d'El-Hadj-abd-el-Kader et des sultans de Constantinople et de Tunis. Ces lettres lui disaient de continuer, qu'il était bien le maître de l'heure annoncée par les livres saints, et que s'il parvenait à chasser les chrétiens, ils le proclameraient leur sultan, se contentant du titre de ses khalifats.

— « Avez-vous vu ces lettres, leurs cachets ?

— « Je ne sais pas lire ; mais je les ai vues et tenues dans mes mains.

— « Quelles sont les tribus qui ont donné leur parole à votre frère ?

— « Les Flittas, les Oulad-Cherif, les Harrares, les Beni-Ouraghr, les Halouya, les Oulad-Tekrd, les Kerayche, les Beni-Tigrin, les Oulad-Bou-Selyman, les Beni-Bou-Krennous, les Oulad-Ghragla, les Beni-Yudul, les Beni-Bou-Douân, les Chouchaoua, les Sbehha, les Beni-Memra, les Ouled-Younes, les Cherfel-el-Djebel, les Aachacha, les Beni-Zeutes, les Oulad-Krellouf, les Oulad-Riahh, les Medy-Ouana, etc.

— « Sont-elles venues avec leurs anciens chefs, ou bien avec ceux que nous leur avons donnés ?

— « Les tribus ne sont pas venues en masse ; elles envoyaient des députations commandées par leurs anciens chefs, quelquefois par les vôtres.

— « Qu'avaient-elles à reprocher aux Français? des vols, des injustices, des crimes?... Dites sans crainte la vérité.

— « Rien de tout cela. Les Arabes vous détestent parce que vous n'avez pas la même religion qu'eux ; parce que vous êtes étrangers, que vous venez vous emparer de leur pays aujourd'hui, et que demain vous leur demanderez leurs vierges et leurs enfants. Ils disaient à mon frère : « Guidez-nous, recommençons la guerre; « chaque jour qui s'écoule consolide les chrétiens ; finissons-en tout « de suite. »

— « Nous avons, quoique vous puissiez dire, beaucoup d'Arabes qui savent nous apprécier et qui nous sont dévoués.

— « Il n'y a qu'un seul Dieu ; ma vie est dans sa main, et non dans la vôtre ; je vais donc vous parler franchement. Tous les jours vous voyez des musulmans venir vous dire qu'ils vous aiment et sont vos serviteurs fidèles; ne les croyez pas, ils vous mentent par peur ou par intérêt. Quand vous donneriez à chaque Arabe, et chaque jour, l'une de ces petites brochettes qu'ils aiment tant, faites avec votre propre chair, ils ne vous en détesteraient pas moins ; et toutes les fois qu'il viendra un chérif qu'ils croiront capable de vous vaincre, ils le suivront tous, fût-ce pour vous attaquer dans Alger.

— « Comment les Arabes peuvent-ils espérer nous vaincre, conduits par des gens qui n'ont ni armées ni canons ni trésors?

— La victoire vient de Dieu ; il fait, quand il veut, triompher le faible et abat le fort.

— « Votre frère prend le titre de sultan ; les Arabes doivent en rire.

— « Non, ils n'en rient pas; ils l'aiment, au contraire, à cause de son courage et de sa générosité ; car il ne songe pas, comme Abd-el-Kader, à bâtir des forts pour y enfouir son argent et ses ressources, il a mieux compris que lui la guerre qu'il faut vous faire ; il ne possède qu'une tente et trois bons chevaux ; aujourd'hui il est ici, demain matin à vingt lieues plus loin; sa tente est pleine de butin, un

instant après elle est vide ; il donne tout, absolument tout, et reste léger pour aller où l'appellent les musulmans en danger.

— « Que dira-t-il quand il saura que vous êtes en notre pouvoir?

— « Que voulez-vous qu'il dise? Son cœur saignera d'avoir perdu son frère, puis il se résignera à la volonté de Dieu. Quant à moi, je sais que la mort est une contribution frappée sur nos têtes par le maître du monde ; il la demande quand il lui plaît ; nous devons tous l'acquitter, mais ne l'acquitter qu'une seule fois.

— « Votre frère a t-il reçu des lettres des tribus de l'Est, des Kabiles de Hamza.

— « Il en a reçu beaucoup, et toutes l'encourageaient, lui souhaitaient le triomphe ou l'appelaient dans leur pays.

— « Je vais vous poser une question à laquelle je vous engage à répondre avec sincérité. Vous êtes en notre pouvoir, le mensonge ne vous servirait à rien, tandis que des aveux francs peuvent intéresser en votre faveur notre roi qui est humain et généreux.

— « Je vous répondrai avec d'autant plus de franchise, que, quoique chargé de fers, je sens que ma vie n'est pas en votre pouvoir ; elle ne dépend que de Dieu.

— « Eh bien ! pouvez-vous me dire quelles sont les relations qui existent entre Muley-Abd-er-Rhaman et Abd-el-Kader?

— « Muley-Abd-er-Rhaman est au plus mal avec Abd-el-Kader, plusieurs fois il lui a dit : « Sors de mon pays. » Mais Abd-el-Kader lui a toujours répondu : « Je ne suis pas dans ta main, et je n'ai pas « peur de toi, ni des Français ; si tu viens me trouver, je te ras- « sasierai de poudre, et si les Français viennent me trouver, je les « rassasierai aussi de poudre. »

— « Savez-vous pourquoi Muley-Abd-er-Rhaman et Abd-el-Kader sont brouillés?

— « C'est parce que le sultan du Maroc craint de voir les Français entrer chez lui pour y poursuivre Abd-el-Kader.

— « Comment se fait-il que El-Hadj-Abd-el-Kader puisse se moquer d'un souverain aussi puissant que Muley-Abd-er-Rhaman ?

— « Depuis que les Marocains ont appris que Muley-Abd-er-Rhaman avait fait la paix avec les chrétiens, ils se sont presque tous tournés du côté de l'émir, qui a longtemps fait la guerre sainte et la fait encore. Depuis cette paix, tout le pays compris entre Sous et Rabat s'est insurgé ; il en est de même de toutes les tribus, et il ne commande plus, à bien dire, que dans les villes. Les Oulad-Moulaye-Thayeub mêmes, qui ont un si grand ascendant religieux dans tout l'empire, ne veulent plus l'exercer pour lui, et le sultan a tellement compris la gravité de sa position, qu'il s'occupe de faire, petit à petit, transporter tous ses trésors et tous ses magasins au Talifet, où il a ordonné, depuis deux ans déjà, des constructions considérables.

— « Ces Moulaye-Thayeub sont donc bien puissants ?

— « Aucun sultan ne peut être nommé sans leur assentiment ; c'est Sidi-el-Hadj-el-Arby qui est leur chef maintenant, et c'est lui qui envoie dans l'Algérie les sultans qui s'y promènent, après avoir lu sur eux le Fattah.

— « S'il y a cinq ans que vous êtes dans l'Algérie, comment se fait-il que vous sachiez ce qui se passe dans le Maroc ?

— « Je l'ai entendu dire souvent dans le camp de mon frère.

— « Avez-vous entendu parler du retour de monsieur le maréchal ?

— « Oui ; les uns étaient contents, et les autres mécontents ; ceux qui voulaient les chérifs s'en chagrinaient, et ceux qui ne les voulaient pas s'en réjouissaient.

— « Que faisiez-vous chez les Beni-Zougzoug ?

— « J'avais été appelé par eux pour les guider dans une attaque sur Milianah.

— « Cela ne se peut pas. Ils vous ont livré aux Français.

— « Ils ont entendu parler du retour d'une colonne et de l'ar-

rivée d'une autre ; ils ont eu peur d'être compromis, et, pour faire leur paix avec vous, ils m'ont arrêté. Que Dieu les maudisse dans ce monde et dans l'autre !...

— « Avez-vous pris part aux différentes insurrections ?

— « A presque toutes.

— « Jeune étranger, quels pouvaient être vos désirs, votre but ?

— « Je n'avais pas d'autre désir, pas d'autre but que ceux de faire triomher notre sainte religion.

— « Croyez-vous que les Arabes ne se lasseront pas de mourir pour des entreprises qui n'ont aucune chance de succès ?

— « Je suis très-fatigué, je vous prie de me laisser tranquille. — Vous m'accablez de questions ; on me les posera sans doute dans un autre moment, je ne me souviendrai pas de ce que je vous aurai répondu, et vous direz que j'ai menti ! »

Il résulte de cet interrogatoire qu'il existe en Algérie, et dans tous les pays qui l'environnent, des associations religieuses dont la pensée constante, le but unique, est de combattre la conquête et l'influence françaises ; nous ajouterons à ces renseignements des détails fort curieux sur les ordres religieux de cette contrée.

Nous prenons ces détails dans une intéressante brochure de M. de Neveu, capitaine d'état-major de l'armée d'Afrique.

Le mahométisme pur est la base commune de tous les ordres religieux de l'Algérie.

Chacun d'eux porte le nom de son fondateur, qui est toujours un marabout (*enfant du roseau ardent*), auquel Mahomet est apparu en songe.

Chacun de ces marabouts a formé des disciples qui prennent le nom de *khouan*, FRÈRE.

Chaque ordre est dirigé par un *khalifa*, qui est considéré comme chef spirituel.

Ce *khalifa*, ou lieutenant, choisit dans chaque ville des chefs

appelés *mokaddem* ou *cheikh*, qui, à leur tour, sont des lieutenants.

Dans l'ordre du kalifa, il y a une espèce d'hérédité : le chef existant désigne son successeur.

Les khomans de chaque ordre ont des mosquées particulières, ouvertes cependant à tous les musulmans.

Entrer dans une société, s'appelle *prendre la rose* ; on s'aborde en se disant :

« Quelle rose portes-tu ? »

Si l'on ne fait partie d'aucun ordre, on répond seulement :

Je ne porte point de rose ; je suis seulement le serviteur de Dieu, et je le prie pieusement.

Six de ces ordres sont un peu plus connus que les autres.

Le plus ancien est celui de Sidi-Abd-el-Kader-el Djelali.

Le second ordre, le plus important, est celui de Moulaye-Thayeub.

Bou-Maza en faisait partie.

Le Maroc est le pays où cet ordre a les plus profondes racines. L'empereur Abd-er-Rhaman est lui-même un khouan de l'ordre des Moulaye-Thayeub. — A part un grand nombre de miracles, on connaît peu de chose de l'histoire de ce marabout.

La manière de prier des frères de cet ordre consiste à dire deux cents fois par jour :

« O Dieu, la prière et le salut de notre seigneur Mohammed, et sur lui et ses compagnons, et salut. »

Le kalifa de cet ordre est toujours choisi parmi les chourfa ou chérifs, titre exclusivement revendiqué par les membres de la famille impériale de Maroc. Tous les chourfa, y compris l'empereur actuel, sont des Moulaye-Thayeub ; or, la prière de cet ordre étant répandue partout, on comprend comment l'empereur Abd er-Rhaman peut disposer en Algérie d'une foule de volontés qui lui sont sincèrement dévouées. Le lien religieux unit les deux pays, même quand les intérêts politiques les séparent.

Les Moulaye-Thayeub seront, on doit s'y attendre, un complot permanent contre la domination française.

Une prédiction du grand marabout de leur ordre leur a promis la possession de l'Algérie, mais seulement après que ce pays aura passé des mains des Turcs dans celles des *enfants jaunes ;* c'est ainsi que sont désignés les Français. De sorte que la conquête française, loin d'être pour eux un sujet de découragement, est, au contraire, le commencement de l'exécution des promesses de Moulaye-Thayeub.

Le troisième ordre est celui de Sidi-Mohammed-Ben-Aïssa. Nous le connaissons. Voir plus haut.

Sidi-Mohammed-Ben-abd-er-Rhaman, qui vivait sous le règne de Moustapha-Pacha, est le fondateur du quatrième ordre.

Il était originaire d'Alger.

Quelque temps avant sa mort, ayant quitté sa ville natale, il se retira chez les Kabyles, dans les montagnes de Djardjira. C'est là que l'enterrèrent ses disciples kabyles, et qu'ils lui élevèrent un marabout en grande vénération dans le pays.

Les sectateurs qu'il avait laissés à Alger parvinrent, à l'abri d'un stratagème, à enlever son corps; mais Dieu, pour consoler les Kabyles, fit un miracle, et le corps du marabout se doubla, et se trouva en même temps dans la ville et dans les montagnes.

Cet ordre, qui sert de lien entre les Arabes et les Kabyles, mérite particulièrement de fixer l'attention.

Abd-el-Kader, habile à profiter de toutes les circonstances, s'y est rallié pour avoir un moyen d'action sur les deux races.

Les khouans, ou sectateurs d'Abd-er-Rhaman, doivent répéter trois mille fois par jour, et plus s'il est possible, une formule composée de cinq à six mots.

Il existe encore deux autres ordres :

Celui de Sidi-Youssef-Hausali, entièrement localisé dans la pro-

vince de Constantine, et sur lequel on a peu de détails; et celui de Sidi-Hamel-Isidjani, le plus récent de tous les ordres de l'Algérie.

Hamel-Isidjani, mort il y a cinquante ans environ, avait laissé un fils qui lui avait succédé, et qui vivait encore en 1844. Bon et bienfaisant, il faisait beaucoup d'aumônes. Pour deux motifs vraiment personnels, il se montra favorable à la domination française : d'abord parce que les Turcs d'Alger avaient persécuté son père, et qu'en 1833 Abd-el-Kader lui avait fait la guerre à lui-même.

La manière de prier de cet ordre consiste, comme celle de tous les autres, dans la répétition d'une certaine formule.

S'il est vrai qu'à la rigueur on ne doive pas considérer ces différents ordres religieux comme des associations politiques, il est vrai aussi que l'influence secrète qu'ils exerçaient, et le fanatisme qu'ils n'ont cessé de répandre dans toute l'Algérie, sont le résultat de certaines dispositions auxquelles les membres de ces ordres doivent se soumettre.

Aujourd'hui, d'ailleurs, que la conquête a fait de l'Algérie une province française, ces ordres ont tout le caractère de *tribunaux secrets* institués dans le but d'une résistance permanente. On a pu voir par les effets avec quelle ténacité patriotique les Arabes ont conservé les traditions du passé. Il faudra encore bien des siècles avant que la domination de la France acquière l'autorité et la force d'un principe.

DAMIENS.

Coup-d'œil rétrospectif des *Tribunaux secrets*. — *L'homme au masque de fer.* — Marie Stuart. — Jacques-Clément. — Pierrre Barrière. — Ravaillac. — Damiens, sa vie, son crime, son châtiment. — Conclusion.

Au moment de clore ce livre, que le lecteur nous permette de rappeler quelques lignes de son introduction :

« Les *Tribunaux secrets*, disions-nous en commençant cette histoire, débutent avec les premières sociétés. Cette institution a répondu au besoin de révolte qui est au cœur de l'homme, dès que l'homme a été forcé de subir la loi d'un maître.

« En Asie, dans le palais des sultans ; en Italie, à la cour des empereurs ; aux Indes, chez les brahmes ; dans les Gaules, chez les

Druides; partout où il y a eu un crime, une disparition célèbre, une vengeance mémorable; partout, en suivant attentivement les traces de sang que la victime a laissées après elle, nous retrouvons le poignard qui a fait la blessure, la main qui a porté le coup.

« Une fois entré dans cette voie, les révélations abondent, les mystères disparaissent, la vérité se fait, tout s'explique.

« Il est constant que les *Tribunaux secrets* ont tranché bien des énigmes dont la solution est restée inexplicable. Cette tâche est précisément celle que nous allons entreprendre. Nous chercherons avec patience à jeter un peu de lumière sur ces détails historiques qui demeurent incertains depuis des siècles : nous remonterons la pente du passé, et nous avons l'espoir qu'il restera de cette étude quelques fruits pour le lecteur ».

Voilà pour le côté sérieux.

Au point de vue de l'intérêt, ajouterons-nous, notre espérance plus hardie ressemble à une certitude. La plupart des documents que nous avions entre les mains ne nous laissaient que la crainte de notre propre faiblesse, car nous possédions un drame immense ou plutôt des milliers de drames si variés, si pleins de péripéties, qu'il ne pouvait nous rester que l'embarras du choix.

Aujourd'hui que notre travail est terminé, qu'il ne nous reste plus qu'à écrire les dernières pages de cet ouvrage considérable, c'est au lecteur à juger si nous avons atteint le but que nous nous étions proposé.

Les matériaux que nous avions rassemblés avec soin sont loin d'avoir été épuisés, et nous arrivons à la fin de notre livre, la main encore pleine de faits, de révélations de toutes sortes.

C'est que le livre des *Tribunaux secrets* est un livre inépuisable, comme la source à laquelle ils remontent. La vie d'un homme suffirait à peine à retracer tout ce qu'il y a de drames, de péripéties, de romans dans l'histoire de cette singulière institution. Malgré nous,

nous avons dû passer légèrement sur certains faits, négliger certains autres, et n'admettre que ceux dont le lecteur pouvait retirer un intérêt ou un enseignement quelconque.

Nous aurions pu faire tout un livre notamment avec ce mystère impénétrable de l'*homme au masque de fer,* que l'histoire a mille fois, mais en vain, essayé de sonder...

L'*homme au masque de fer !...*

Drame étrange..., mystérieux, cruel; énigme fatale dont nul encore n'a pu trouver le mot! — Qui le dira?

Cet homme était-il le frère aîné de Louis XIV; un prince redouté, un seigneur rebelle !... — Vengeance terrible qui n'a pas même fait connaître le nom de sa victime... Enfermé dans cette étroite prison, étouffé sous ce masque de fer, le malheureux a-t-il jamais confié son nom à quelqu'un?... Quels sont donc les geôliers qui veillaient autour de lui, de quelle boue étaient-ils pétris, pour qu'aucune indiscrétion n'ait été commise?... L'épouvantable silence qui régnait autour de lui a étouffé le bruit de sa voix.

Cette histoire était trop connue, nous n'avons pas voulu l'écrire encore une fois. — Nous n'avions d'ailleurs aucun fait nouveau à produire, aucune révélation bien neuve à faire. — Le lecteur en sait aussi long que qui que ce soit sur cette question, et quoiqu'on fasse et que l'on dise, l'*homme au masque de fer* restera la figure la plus inexplicable du siècle de Louis XIV.

Combien d'autres personnalités historiques auraient pu nous fournir une longue série de drames intéressants, et que nous avons été contraints, malgré nous, de laisser dans l'ombre ou de reléguer sur le second plan.

Qui ne se rappelle avec attendrissement l'histoire touchante de la reine d'Écosse, Marie Stuart... et ses amours et ses malheurs?... Ici, les documents ne manquent pas : les grandes figures viennent d'elles-mêmes prendre leur rang dans le récit; tour à tour sombres,

tendres, énergiques, depuis Élisabeth jusqu'à Robert Dudley, comte de Leicester, et Mortimer, et le comte de Kent, et Georges Talbot...

Quand on aborde de pareils sujets, on ne sait où s'arrêter ; l'intérêt est partout, depuis la première ligne jusqu'à la dernière ; du moment où la malheureuse est prisonnière, elle est condamnée... Qu'importe qu'on la juge, elle est perdue d'avance !... Elle a elle-même le juste sentiment de sa situation, elle connaît les hommes devant lesquels elle va comparaître, ce n'est pas un tribunal respectable, c'est un véritable *tribunal secret*, avec ses instincts sauvages, sa soif de vengeance, sa haine implacable. Écoutez plutôt ce qu'en dit Marie Stuart :

« Mais ces hommes que vous nommez avec éloge, et dont l'autorité doit me terrasser, on les a vus, mylord, jouer un tout autre rôle dans les événements de cette contrée. Je vois cette haute noblesse d'Angleterre, les membres de ce majestueux sénat du royaume, flatter, comme les esclaves du sérail, les caprices tyranniques de mon grand oncle Henri VIII. Je vois cette noble chambre des lords aussi vénale que la vénale chambre des communes, formuler, puis abroger les lois, rompre et nouer les mariages suivant l'ordre du maître, déshériter aujourd'hui et flétrir du nom de bâtarde une fille du roi d'Angleterre, puis la couronner demain comme reine. Je vois ces dignes pairs, avec une persuasion facile, changer sous quatre règnes quatre fois de croyance. »

La malheureuse femme se raidissait en vain contre sa destinée ; les ennemis acharnés à sa mort devaient triompher de tous les obstacles, et il ne fut pas difficile, d'ailleurs, d'arracher à des juges vendus une sentence capitale.

A cette époque, les haines de parti étaient vivaces ; entre l'Écosse et l'Angleterre, il y avait un vieil antagonisme qui n'attendait qu'une occasion d'éclater : comme l'Allemagne, au moyen âge, l'Angleterre était en proie à toutes les horreurs de la guerre civile ; il n'y avait

plus de lois ; la violence seule régnait en souveraine dans les trois royaumes.

Nous aurions pu raconter au lecteur l'histoire de tous les événements qui ont ensanglanté ce malheureux pays ; mais ces événements sont dans la mémoire de chacun, et nous n'avions rien d'imprévu à relater.

C'est le même sentiment qui nous a arrêté, quand nous nous préparions à raconter le crime de Jacques Clément. Là encore, quel mystère !... L'histoire nous a-t-elle dit le mot de cette énigme ? Jacques Clément n'était point seul ; l'audace de son crime le prouve suffisamment.

Écoutez la simple relation du fait :

« C'était le 1er août 1589, à sept heures du matin ; Henri III se trouvait dans sa chambre à coucher avec M. Montpesat de Loignac et Jean de Levis, baron de Mirepoix, lorsque le procureur général de la Guesle demanda l'autorisation d'introduire un moine qui désirait communiquer au roi un secret de la plus haute importance. Le roi ordonna de faire entrer, et dès qu'il vit paraître le moine, il alla au-devant de lui en le priant de vouloir bien le bénir. Le moine lui imposa les mains ; puis, désignant du regard et du geste, à Henri III, les personnes qui se trouvaient présentes, il lui fit entendre que les nouvelles qu'il apportait étaient de nature à n'être entendues que de lui. Sur un ordre du roi, Montpesat de Loignac, Jean de Levis et de la Guesle se retirèrent au fond de l'appartement. Le moine se trouvait donc, pour ainsi dire, seul avec le roi, et cependant il hésitait encore.

« — Voyons, demanda Henri, qui commençait à s'impatienter de ce long silence.

« Il n'y avait plus possibilité de différer. Le moine mit un genou en terre, présenta une lettre au roi ; et, pendant que ce dernier se relevait pour la lire, il lui plongea un énorme couteau dans le bas-ventre. »

Que s'était-il passé la veille de ce crime épouvantable? On ne l'a jamais su. — Et cependant là est tout le drame, toute la vérité....

Et cette autre histoire de Pierre Barrière !

Un soir du mois de juillet 1593, on vint avertir Christophe Aubry, curé de Saint-André-des-Arcs, qu'un homme désirait l'entretenir sur-le-champ.

Aubry était un déterminé ligueur, qui ne voyait qu'avec peine le trône de France en la possession d'un huguenot converti ; il ordonna de laisser entrer l'inconnu, et ce dernier fut aussitôt introduit auprès de lui. L'inconnu avait environ trente ans ; sa physionomie, vigoureusement accusée dénotait une audace peu commune ; un certain égarement se lisait dans ses yeux. Cet homme était né à Orléans, où il avait exercé la profession de marinier ; amené à Lyon par des circonstances qu'il est inutile de rapporter ; il avait continué, dans cette dernière résidence, son premier métier, et ne s'était décidé à venir à Paris que pressé par des raisons impérieuses qu'il ne voulait dévoiler qu'au curé de Saint-André-des-Arcs. Cet homme se nommait Pierre Barrière.

Dire ce qui se passa entre ces deux hommes, c'est ce qu'on ne sut jamais. Henri IV se trouvait en ce moment à Saint-Denis, qu'il quitta bientôt pour visiter successivement Gournay, Crecy, Champ-sur-Marne, Brie-Comte Robert, puis, enfin, Melun. Pierre Barrière le suivit, dit-on, constamment pendant ces divers voyages, aiguisant tous les matins un couteau qu'il portait sur lui. L'ancien marinier d'Orléans et de Lyon avait, à plusieurs reprises, tenté d'approcher du roi ; mais à chaque fois, un certain sentiment dont il ne se rendait pas bien compte lui-même, l'avait retenu malgré lui.

Pourquoi cet homme suivait-il le roi avec cette persistance? Quel motif le retenait à Melun, quand ses affaires semblaient l'appeler ailleurs? Nul ne pouvait le dire. Enfin, cette existence singulière éveilla les soupçons, et il fut arrêté le 26 août 1593, par les archers

du grand prévôt, comme prévenu d'avoir voulu attenter aux jours du roi.

Pierre Barrière essaya, dans les premiers moments, de nier tout ce dont on l'accusait : il prétendit que s'étant rendu précédemment à Lyon, pour consulter quelques ecclésiastiques au sujet du projet qu'il avait formé de tuer le roi, il avait renoncé à toute tentative de ce genre, sur l'observation qu'on lui avait faite que le roi avait abjuré le protestantisme. Néanmoins, ces dénégations parurent peu dignes de foi, et il fut condamné à mort. Dans la nuit qui précéda son supplice, Pierre Barrière eut, dans sa prison, un long entretien avec un moine dominicain, qui changea entièrement ses dispositions. Le lendemain, il se hâta d'avouer son crime.

« Je reconnais mon crime, avoua-t-il, et je suis heureux maintenant de ne l'avoir pas accompli ; j'en maudis la pensée, comme je maudis *ceux qui m'en ont fait concevoir l'idée*, ceux qui m'y ont poussé, en m'assurant que si je mourais en l'accomplissant, mon âme s'envolerait dans le sein de Dieu. »

L'aveu était complet : mais pourquoi ne nommait-il pas ses complices ?

Un autre assassinat historique abonde encore en révélations curieuses ; c'est l'assassinat de Henri IV par Ravaillac. On connaît le détail de cet événement ; mais ce que l'on ne sait pas peut-être, les particularités sur lesquelles on a passé trop légèrement, c'est les dispositions étranges qui avaient été prises avant par des personnages illustres qui entouraient le roi, au moment même où il a été frappé.

On a essayé de faire remonter la responsabilité de ce crime aux jésuites. C'est une accusation purement gratuite. M. Adolphe Bouchez, que l'on n'accusera pas certainement d'être favorable à la compagnie de Jésus, a toutes les peines du monde à colorer ses accusations d'un semblant de vérité. « Il est constant, dit-il, que Marie de

Médicis ne vivait pas en bonne intelligence avec son mari; que le duc d'Épernon, placé à côté de Henri IV, au moment où ce dernier avait reçu deux coups de couteau, était un ami particulier de la reine; qu'en outre, ce duc, qui s'était toujours montré hostile au roi, avait entouré le Louvre de soldats, et cela, en si peu de temps, que l'on eût dit *que tout avait été disposé d'avance;* qu'enfin le couronnement de la reine, cérémonie qui lui donnait une nouvelle autorité aux yeux de la France, ne précéda que de quelques jours seulement l'assassinat du roi!

Pourquoi aller chercher si loin les coupables?

Les coupables!... ils sont autour de cette sombre reine, impatiente de régner, qui, auprès du cadavre ensanglanté de son époux, ne semble avoir d'autre préoccupation que de disputer un pouvoir qu'on peut lui contester... Le duc d'Épernon qui laisse insoucieusement frapper son roi à ses côtés, sans laisser paraître la moindre émotion; qui, au milieu du trouble d'un pareil moment, conserve assez de sang-froid et de présence d'esprit pour prendre les mesures les plus sages, *comme si tout avait été prévu d'avance*, le duc d'Épernon nous semble bien imprudent ou bien coupable!

Nous n'en finirions pas si nous voulions rechercher un à un tous les faits qui rentraient dans notre cadre, et que nous avons dû négliger. Nous n'en citerons qu'un seul, et nous terminerons ce livre déjà bien long...

On était au mois de janvier de l'année 1757 Louis XV partageait son temps entre la chasse, les festins et les femmes. Il allait de Trianon à Marly, de Marly à Versailles, et donnait chaque jour de sa vie aux plaisirs les plus honteux. Un soir qu'il allait monter en carrosse pour se rendre de Versailles à Trianon, il se sentit tout-à-coup frappé, et s'arrêta au moment de s'élancer sur le marchepied. Il passa avec vivacité la main sur sa veste, et la retirant ensanglantée: « Je suis blessé » s'écria-t-il aussitôt; et désignant en même

temps un étranger qui cherchait à s'enfuir en cachant ses traits sous son chapeau, il ajouta : « C'est cet homme-là qui m'a frappé... Qu'on l'arrête, mais qu'on ne le tue pas !... »

On se jeta sur l'assassin qui fut arrêté immédiatement.

Cet assassin était Robert-François Damiens.

Damiens, ainsi qu'on l'apprit bientôt, était parent du maître-d'hôtel du collége Louis-le-Grand, lequel était dirigé par les jésuites. C'était une bonne occasion pour leurs ennemis. Pendant trois ans, il y avait lui-même servi comme garçon de réfectoire. Au sortir de ce collége, il était allé passer quelque temps à Arras, et s'y était fait remarquer par une dévotion exagérée. Avant son départ de cette dernière ville pour Versailles, on l'avait entendu dire qu'il mourrait, mais que le plus grand de la terre mourrait aussi, et qu'on entendrait parler de lui. Il avait dès lors formé le projet d'attenter aux jours du Roi. En quittant Arras, il se rendit directement à Paris, et cinq jours après, il exécuta le crime qu'il méditait.

Dans le principe, les réponses de Damiens étonnèrent tout Paris et toute la France. Quand on lui demanda s'il avait des complices, il répondit affirmativement ; et comme on le pressa de les dénoncer, il nomma sept membres du parlement. C'était évidemment une calomnie, mais dans le premier moment, elle eut du succès.

Le clergé et le parlement se calomnièrent à l'envi, se rejetèrent mutuellement l'accusation d'avoir été les instigateurs de Damiens ; on alla même jusqu'à accuser le Dauphin qui passait pour l'ami des jésuites.

L'archevêque de Paris, Beaumont, dix-huit mois après la condamnation et l'exécution de Damiens, essaya de faire revivre l'accusation lancée contre le Parlement, en publiant un mandement au sujet de son retour à Paris. A propos de ce mandement, il arriva, dit-on un quiproquo assez singulier. En parlant d'un *monstre qui déshonorait le siècle et désolait la France,* le très-honnête archevêque

n'avait vraisemblablement voulu désigner que Damiens; mais la favorite, madame de Pompadour, qui connaissait toute la haine que lui portait le Prélat, crut que c'était elle qu'il désignait ainsi, et aucune voix ne s'éleva pour la désabuser. La vengeance ne se fit pas attendre: la favorite n'eut qu'un mot à dire pour obtenir du Roi l'exil du Prélat; et pour que rien ne manquât à la singularité de l'aventure, le duc de Richelieu fut chargé d'engager l'archevêque à une sorte de capitulation. L'inflexible Prélat répondit au noble négociateur: « Qu'on dresse un échafaud au milieu de ma cour, et j'y monterai pour soutenir mes droits, remplir mes devoirs, et obéir aux lois de ma conscience. » Le duc répondit à cette protestation par un sarcasme: « Votre conscience, Monseigneur, lui dit-il, est une lanterne sourde qui n'éclaire que vous. » [1]

Cependant le Dauphin à qui, durant quelques jours, Louis XV avait abandonné la direction des affaires, se conduisit en cette occasion comme un prince judicieux et magnanime. Loin de saisir avec empressement l'occasion de perdre un corps dont cependant il condamnait les principes, et dont il savait n'être point aimé, il demanda et obtint que l'instruction du procès de Damiens fût confiée à ce qui restait du parlement de Paris, la grand'chambre, et que les princes du sang et les pairs y fussent appelés, afin de combattre les préventions dont ils étaient l'objet; les parlementaires mirent dans l'instruction et dans la précaution pour garder l'accusé autant de solennité que d'inhumanité.

L'instruction était dirigée par le premier président Maupeou, par Molé, second président; le conseiller Pasquier et un autre étaient rapporteurs. — Un corps-de-garde de cent hommes fut établi à la Conciergerie. Quatre sergents du régiment des Gardes étaient nuit et jour dans la chambre de l'accusé; huit autres dessous.

[1] *Histoire, actes et remontrances des parlements de France, etc.;* par P.-J.-S. Dufey (de l'Yonne).

Damiens était couché sur un lit entouré d'une estrade matelassée, afin qu'il n'essayât pas de se briser la tête contre les murs. Les bras, l'estomac, les cuisses et les jambes étaient assujettis par de nombreuses courroies, qui se rattachaient à des anneaux scellés dans le plancher.

Les plaies occasionnées par la brûlure des jambes, faite à Versailles, au moment de son arrestation, forcèrent Damiens à rester couché pendant plus de deux mois, car le garde des sceaux, M. de Machault, avait voulu trop hâter le dénoûment. Quatre soldats faisaient autour de Damiens les fonctions d'infirmiers. Un officier de bouche du roi, chargé de sa nourriture, suivait le régime prescrit par les médecins; un chirurgien, qui couchait dans la prison, faisait l'essai de tous les aliments; le médecin Boyer le visitait trois fois par jour. Enfin, les frais que nécessitait la détention de ce malheureux montaient à plus de six cents livres par jour.

Son premier interrogatoire, devant le commissaire du Parlement, commença le 18 janvier, et ne fut clos que le 18 mars. Les réponses de Damiens furent insignifiantes : on n'en saurait citer que deux ou trois, telles que celles-ci :

« Je n'ai point eu l'intention de tuer le roi, je l'aurais tué si je l'avais voulu. Je ne l'ai fait que pour que Dieu pût toucher le roi, et le porter à remettre toutes choses en place, et la tranquillité dans ses États. Il n'y a que l'archevêque de Paris qui soit seul cause de ces troubles. »

Il est bon de remarquer ici que Damiens n'avait fait usage, pour frapper le roi, que d'une lame de canif. — L'instrument dont il était armé pouvait lui offrir cependant une lame de couteau en bon état, avec laquelle il eût infailliblement tué Louis XV.

Comme on le voit, c'était tantôt le Parlement, tantôt le clergé que Damiens désignait comme son complice. Le parti janséniste accueillit avec enthousiasme cette insinuation contre le respectable arche-

vêque, et l'on attendit des déclarations plus précises encore. Le 26, les douleurs de la question arrachèrent à Damiens cette exclamation : *Ce coquin d'archevêque!* et ce ne furent que de nouvelles joies, de nouvelles imprécations...

Un jour, Damiens avait dit dans sa prison, à un sergent de garde :

— Tout misérable que je suis, il ne tiendrait qu'à moi de faire votre fortune; je n'aurais qu'à vous dire mon secret.

Un autre jour, il disait au chirurgien qui devait assister aux tortures de la question :

— Vous verrez que les douleurs ne me feront rien dire!

Damiens voulait faire croire à des complices; n'en eût-il pas eu, que ce système devait engager les intéressés à prolonger son existence, dans l'espoir de quelques révélations.

Ce misérable se sentait important; lorsqu'il comparut, le 26 mars, devant le Parlement assemblé, il ne laissa paraître aucune émotion : il regarda les juges avec fermeté, et déclara qu'il reconnaissait cinq princes du sang, et plusieurs ducs ou pairs qu'il *avait eu l'honneur de servir déjà!*

— Vous ne devez pas avoir chaud avec vos bas blancs, dit-il au maréchal de Noailles; vous devriez vous approcher de la cheminée.

Lorsqu'on lui parlait des vols qu'il avait commis dans sa jeunesse, loin d'en rougir, il en plaisantait.

— J'étais, disait-il, un maladroit voleur.

Il avouait avec la même effronterie qu'il était allé dans des lieux de débauche... Il se réjouissait de voir ses juges inquiets et déconcertés

Pressé une fois par le maréchal de Biron de nommer ses complices

— Vous seriez bien embarrassé, lui dit-il avec flegme, si je déclarais que c'est vous!

Il feignait d'admirer l'éloquence du rapporteur de son affaire, Pasquier.

— Le roi, disait-il, devrait vous faire son chancelier.

Le 28 mars, on lui lut son arrêt ; il l'écouta à genoux avec attention, et sans se troubler, et dit en se levant :

La journée sera rude.

La sentence portait qu'il serait appliqué à la question ordinaire et extraordinaire : il avait été agité solennellement de quelle torture on ferait usage ; des mémoires furent demandés et fournis. Les chirurgiens de la cour décidèrent que de tous les genres de tortures, le plus douloureux, mais en même temps le moins susceptible de compromettre la vie du patient, était ce que l'on appelle *la question des brodequins*. Le Parlement n'en demanda pas davantage, et cette torture fut infligée à Damiens.

Les aveux de ce malheureux n'éclairèrent rien.

On en fut donc réduit aux conjectures, et aujourd'hui encore la lumière ne s'est pas faite.

Dulaure n'hésite pas à proclamer que Damiens avait pour complices et instigateurs, les prêtres... A cette assertion hasardée, on peut répondre par ce passage de Fautin-Desodoard, dont la plume, souvent hostile au clergé, ne saurait être suspecte ici :

« Mais les prêtres étaient-ils alors les plus mécontents du règne de Louis XV ? Les faits déposent le contraire... Le Roi venait d'ordonner que la bulle *unigenitus* serait reçue avec soumission ; que la loi du silence sur le jansénisme ne concernait que les évêques, investis du droit d'enseigner les peuples ; que les refus de sacrements seraient jugés par les tribunaux ecclésiastiques. Le clergé était victorieux. Le parlement de Paris était exilé... les prêtres devaient apercevoir dans un changement de règne, le retour prochain de ces magistrats, leurs mortels ennemis. Il ne semblait donc pas de leur intérêt de hâter cet événement. »

La réponse est péremptoire.

Mais si les complices n'étaient pas parmi les membres du clergé, est-ce à dire qu'il n'en avait pas ? Mais qui les nommera ?...

La fermeté que Damiens avait montrée pendant les débats de son procès, ne se démentit pas un instant, ni pendant les tortures qu'on lui imposa, ni pendant son supplice qui fut horrible.

On lui brûla les mains à petit feu, on lui lacéra toutes les parties charnues du corps avec des tenailles, pendant cinquante minutes, il fut tiré par les membres de toute la puissance de quatre vigoureux chevaux; enfin, durant ces diverses opérations, on ne cessa de verser dans ses plaies du plomb fondu, de la résine, de l'huile et de la cire bouillantes. Cependant Damiens ne fit pas entendre une seule plainte, et subit ces tortures atroces sans jeter le moindre cri.

« Dans le nombre immense des spectateurs qu'attira cet odieux spectacle, dit M. Lacretelle, il y en eut peu qui ne fussent indignés qu'on les forçât à éprouver quelque pitié pour un scélérat, par l'atrocité froide et prolongée de ses tourments. Le père, la femme et la fille de Damiens furent bannis du royaume à perpétuité. Ce châtiment exercé sur des personnes qui n'étaient point accusées, donna lieu d'examiner un des préjugés les plus opiniâtres de nos mœurs et de notre législation. »

« Le nom de Damiens était devenu exécrable, dit Voltaire. »

La ville d'Amiens, par une adulation exagérée, présenta au roi une requête, dans laquelle elle demandait à changer de nom.

Ce qu'il y eut de plus singulier, ce sont les pensions que l'on crut devoir accorder aux juges qui avaient condamné l'assassin.

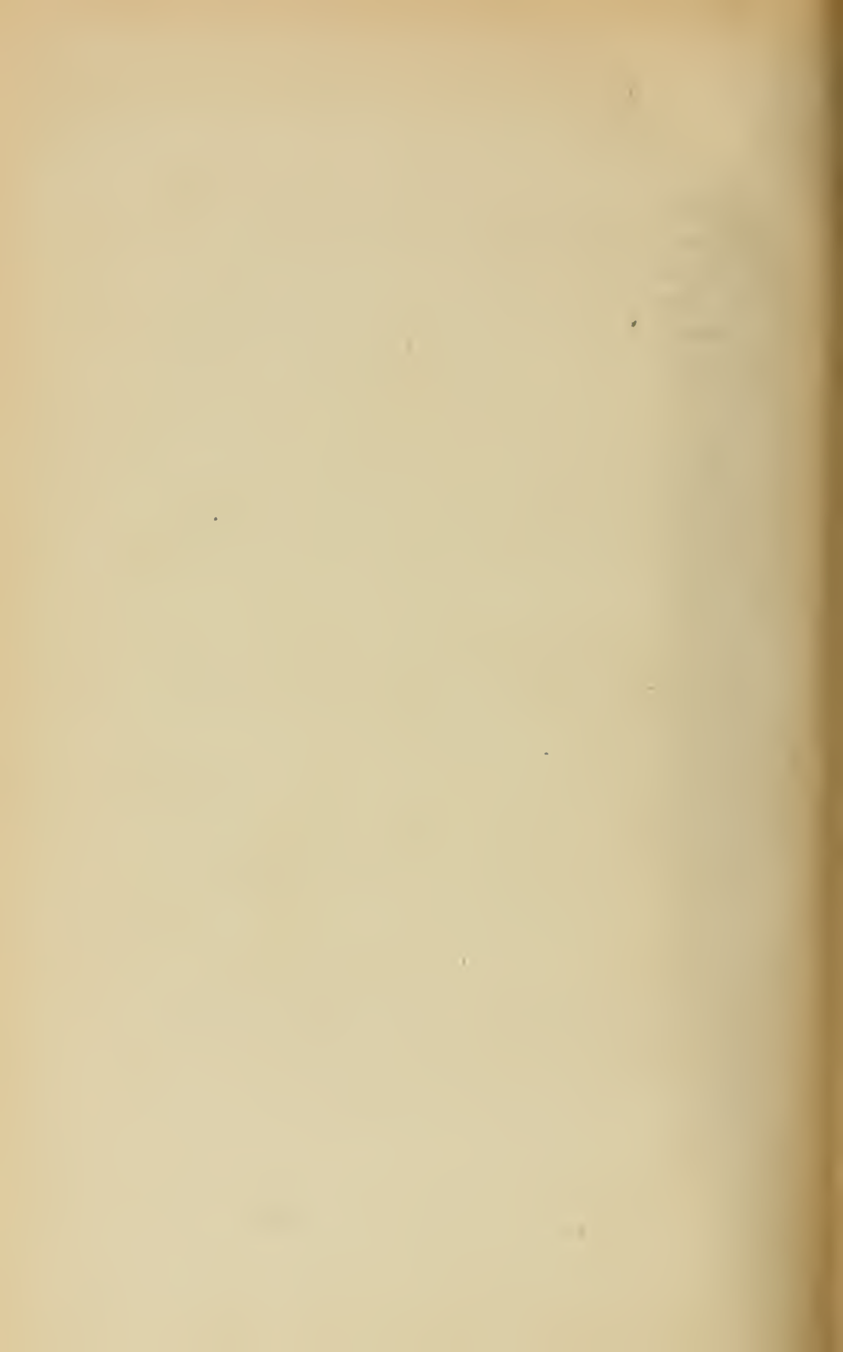
Le roi donna 6,000 livres de pension à chacun des deux rapporteurs qui avaient instruit le procès; 2,000 au premier greffier, 1,000 au second, etc.

Récompenser des juges, n'est ce pas donner lieu de croire à l'illégalité du jugement?...

Après les explications qui précèdent, le lecteur comprendra mieux pourquoi les événements dont nous venons de parler, n'ont point trouvé place dans notre récit. Nous ne nous sommes attachés qu'aux



SUPPLICE DE DAMIEN.



faits principaux, nous n'avons abordé que les sujets sur lesquels il y avait de la lumière à répandre, et qui pouvaient offrir quelque intérêt historique.

Nous avons recherché avec ardeur a donner ce que nous avions promis en commençant. Partout où le drame nous a appelés, nous sommes accourus, et notre récit, nécessairement anecdotique, a commencé aux rites des grottes égyptiennes, pour descendre à travers la Grèce, l'Italie, les Gaules et le moyen âge, jusqu'aux sociétés secrètes de notre civilisation révoltée. Nous avons exploré tous les pays, toutes les époques, nous avons suivi l'institution mystérieuse mais souveraine à travers les différents âges, tantôt sur les marches du trône, tantôt dans les profondeurs des cavernes, nous l'avons trouvée partout la même: légale parfois, souvent illégale, toujours curieuse, toujours romanesque, toujours étrange!...

Aujourd'hui, le rôle des *Tribunaux secrets* est fini : l'ombre ni le mystère n'enveloppent plus les formes de la justice; l'ignorance et la barbarie pouvaient seules justifier une pareille institution, elle a cessé d'avoir une raison d'être au sein des sociétés modernes.

Dans quel pays, sous quels climats les *Francs-Juges* pourraient-ils établir aujourd'hui leur terrible association? Dans quelle contrée abandonnée de la civilisation les *Assassins* oseraient-ils aller exercer leur sanglante domination? L'opinion publique ferait bien vite justice de ces institutions barbares; chacun s'armerait pour frapper ou chasser leurs membres qui ne peuvent plus être redoutables pour personne.

Toutes ces associations ont disparu une à une de la scène, et s'il en reste encore quelques-unes, c'est pour égayer de temps à autre, leurs cérémonies grotesques, le désœuvrement et l'ennui de quel-oisifs.

FIN DU HUITIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE.

LES EMPOISONNEURS.

LE TRIBUNAL SECRET.

LA FILLE DU MARABOUT.

DAMIENS.

FIN DE LA TABLE DU HUITIÈME ET DERNIER VOLUME.

Placement des Gravures des huit volumes.

TOME PREMIER.

TOME II.

TOME III.

TOME IV.

TOME V.

TOME VI.

TOME VII.

TOME VIII.

